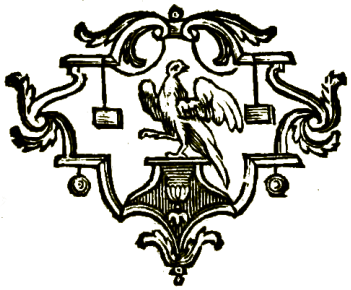
HISTOIRE

DE

POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC
PAR

Dom **VINCENT THUILLIET,**
Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur.



À PARIS.
M. DCC. XXVII.
AVEC APPROBATION ET PRIVILÈGE DU ROI.

Préface

Les Histoires (en grec ancien *Ιστοριαι*/Historíai) sont la grande œuvre de Polybe. Seuls cinq volumes sur les quarante d'origine nous sont parvenus dans leur totalité, "transmis par la tradition manuscrite".

Les livres I à XXIX (l'expansion romaine entre 264 et 168) furent écrits à Rome pendant l'exil de l'auteur, qui y fut otage entre 167 et 149. Les livres XXX à XL (les troubles entre 168 et 146) furent écrits en Grèce après la fin de son exil, après 146.

Trois préfaces sont placées en tête des livres I, II et IV, tandis que le début du livre III (appelé *προεκτεσιζ*/proékthésis) est un sommaire de l'œuvre entière.

Les livres I et II constituent la *προκατασκευη*/prokataskeué, un résumé des évènements survenus entre 264 et 220 (première guerre punique, première guerre d'Illyrie, histoire de la Confédération achéenne jusqu'à la guerre de Cléomène).

Les livres III, IV et V retracent l'histoire de la 140e Olympiade (220-216), en particulier le début de la deuxième guerre punique et l'histoire du monde hellénistique jusqu'à la bataille de Raphia.

Le livre VI est un exposé de la constitution romaine.

Ensuite, en moyenne, chaque livre traite les événements de deux années en suivant un ordre géographique fixe : les évènements d'Occident puis ceux d'Orient.

Le livre XII est un véritable traité de critique historique où Polybe, en critiquant la méthode de Timée de Tauroménion, expose sa propre conception de l'investigation historique.

Le livre XXXIV était un exposé géographique où Polybe décrivait la Gaule, l'Espagne et l'Afrique, toutes parties de la Méditerranée occidentale qu'il avait visitées.

Le livre XL était une sorte de table des matières où Polybe récapitulait son ouvrage.

Les Histoires avaient pour ambition de raconter "comment et par quel mode de gouvernement presque tout le monde habité, conquis en moins de 53 ans, est passé sous une seule autorité, celle de Rome" (livre I). Il cherche la clé de la supériorité romaine et

la grande question à laquelle il essaye de répondre dans son ouvrage est “Comment et grâce à quelle forme de gouvernement l’État romain a réussi à dominer la terre entière en si peu de temps ? Quel est le secret de cette supériorité ?”. Il fait un parallèle avec les Perses, les Lacédémoniens et les Macédoniens et constate qu’aucun de ces peuples n’est parvenu à une telle domination.

L’Histoire générale de la République romaine de Polybe, ou plutôt ce qui a échappé au naufrage du temps, est une source précieuse pour étudier les guerres puniques. Il y retrace en effet l’histoire de Rome depuis son invasion par les Gaulois (ive siècle av. J.-C.) jusqu’à la conquête de Carthage, Corinthe (146) et Numance (133). Après la vaste introduction des deux premiers livres, le livre III présente les deux antagonistes de la Deuxième guerre punique, Rome et Carthage, et relate les heurs et malheurs de “la guerre d’Hannibal”. C’est à lui que Gustave Flaubert a emprunté l’essentiel de la trame narrative de sa Salammbô.

Ayant étudié les institutions romaines, Polybe formule dans la théorie de l’anacyclose – admise par Cicéron dans le De Republica et reprise par Machiavel – sa typologie des régimes politiques. Il considère qu’il y a six formes de gouvernement :

La royauté (régime monarchique librement accepté, gouverne par persuasion, sans violence) ;

L’autocratie ou despotisme (pouvoir personnel et absolu) ;

L’aristocratie (régime dans lequel les plus justes et les plus sages sont au pouvoir) ;

L’oligarchie (dans laquelle la plupart des pouvoirs sont détenus par une petite partie de la société) ;

La démocratie (quand la volonté de la majorité est souveraine et qu’il y a obéissance aux lois) ;

L’ochlocratie (si la masse a tous les pouvoirs pour imposer tous ses désirs).

Le meilleur régime, selon lui, est celui qui combine les caractéristiques des trois principaux. Selon sa théorie cyclique de la succession des régimes politiques, le gouvernement d’un seul (royauté) dégénère en despotisme ; l’aristocratie dégénère en oligarchie, entrainant la colère du peuple, qui punit les abus.

Polybe critique les historiens qui, prisonniers de leurs mensonges et de leurs contradictions, représentent Hannibal comme un chef exceptionnel, inimitable, mais entreprenant inconsidérément la traversée des Alpes et ne trouvant son salut que dans l’intervention de quelques héros.

Les travaux de Polybe sont loués pour leur rigueur, le refus d’invoquer les interventions des dieux dans les phénomènes historiques, ainsi que la méthode utilisée : prospective rigoureuse, éloignant les effets de manche au profit de l’exactitude et de l’objectivité sèche ; ce qui explique en partie son style pauvre. De plus, il a une vision globale de l’histoire universelle : il cherche la cause première qui oriente les événements dans la même direction partout dans le monde.

Il se distingue par l'exactitude des faits, son jugement sûr et son impartialité. Historien philosophe, il scrute les causes et les ressorts des événements ; il fait comprendre les opérations diplomatiques ou militaires ; il révèle les caractères, étudie les psychologies, laisse leur place aux mœurs, talents et fautes des hommes politiques. On peut dire qu'il a été l'historien des hommes d'État et des hommes de guerre, mais sans ignorer totalement l'état des peuples et des pays.

Seuls les cinq premiers livres de l'Histoire générale purent être transmis jusqu'à l'ère contemporaine. Des fragments considérables des douze livres suivants furent conservés.

Sommaire

	Page
Préface	**i**
LIVRE I	**1**
LIVRE II	**57**
LIVRE III	**101**
LIVRE IV	**179**
LIVRE V	**233**
Fragments du LIVRE VI	**301**
Fragments du LIVRE VII	**337**
Fragments du LIVRE VIII	**349**
Fragments du LIVRE IX	**361**
Fragments du LIVRE X	**391**
Fragments du LIVRE XI	**423**
Fragments du LIVRE XII	**447**
Fragments du LIVRE XIII	**473**

LIVRE I

CHAPITRE I

- Première expédition des Romains hors de l'Italie.
- Messine est surprise par les Campaniens, et Rhégion par quatre mille Romains.
- Rome punit cette dernière trahison.
- Les Campaniens ou Mamertins, battus par Hiéron, préteur de Syracuse, implorent le secours des Romains et l'obtiennent, quoique coupables de la même perfidie que les Rhégiens.
- Défaite des Syracusains et des Carthaginois.
- Retraite de Hiéron.

Se fut dans la dix-neuvième année après le combat naval donné près de la ville d'Aïgos-Potamos dans l'Hellespont, et la seizième avant la bataille de Leuctres, l'année que les Lacédémoniens, par les soins d'Antalcide, firent la paix avec les Perses, que Denys l'Ancien, après avoir vaincu les Grecs d'Italie sur les bords de l'Ellépore, fit le siège de Rhégion, et que les Gaulois s'emparèrent de Rome, à l'exception du Capitole, ce fut, dis-je, cette année que les Romains, ayant fait une trêve avec les Gaulois, aux conditions qu'il plut à ceux-ci d'exiger, après avoir, contre toute espérance, regagné leur patrie et augmenté un peu leurs forces, déclarèrent ensuite la guerre à leurs voisins. Vainqueurs de tous les Latins ou par leur courage ou par leur bonheur, ils portèrent la guerre chez les Samnites, qui, à l'orient et au septentrion, confinent le pays des Latins. Quelques temps après, et un an avant que les Gaulois fissent irruption dans la Grèce, fussent défaits à Delphes et se jetassent dans l'Asie, les Tarentins, craignant que les Romains ne tirassent vengeance de l'insulte qu'ils avaient faite à leurs ambassadeurs, appelèrent Pyrrhus à leur secours. Les Romains ayant soumis les Tyrrhéniens et les Samnites, et ayant gagné plusieurs victoires sur les Gaulois répandus dans l'Italie, ils pensèrent alors à la conquête du reste de ce pays, qu'ils ne regardaient plus comme étranger, mais comme leur appartenant en propre, au moins pour la plus grande partie. Exercés et aguerris par les combats qu'ils avaient soutenus contre les Samnites et les Gaulois, ils entreprirent de marcher contre Pyrrhus, le chassèrent d'Italie, et défirent ensuite tous ceux qui avaient pris parti pour lui.

Après avoir vaincu leurs ennemis et subjugué tous les peuples de l'Italie, aux Gaulois près, ils conçurent le dessein d'assiéger les Romains qui étaient alors dans Rhégion.

Ces deux villes, Messine et Rhégion, toutes deux bâties sur le même détroit, eurent à peu près le même sort. Peu avant le temps dont nous venons de parler, les Campaniens qui étaient à la solde d'Agathoclès, charmés depuis longtemps de la beauté et des autres avantages de Messine, eurent la perfidie de s'en saisir, sous le faux-semblant d'y vivre en bonne intelligence avec les citoyens. Ils y entrèrent comme amis, mais il n'y furent pas plus tôt, qu'ils chassèrent les uns, massacrèrent les autres, prirent les femmes et les enfants de ces malheureux, selon que le hasard les fit alors tomber entre leurs mains, et partagèrent entre eux ce qu'il y avait de richesses dans la ville et dans le pays.

Peu après, leur trahison trouva des imitateurs. L'irruption de Pyrrhus en Italie et les forces qu'avaient sur mer les Carthaginois, ayant jeté la crainte et l'épouvante parmi les Rhégiens, ils implorèrent la protection et le secours des Romains. Ceux-ci vinrent au nombre de quatre mille sous la conduite de Decius Campanus. Pendant quelque temps, ils gardèrent fidèlement la ville, mais éblouis de ses agréments et des richesses des citoyens, ils firent alliance avec eux, comme avaient fait les Campaniens avec les Messinois, chassèrent une partie des habitants, égorgèrent l'autre, et se rendirent maîtres de la ville.

Les Romains furent très sensibles à cette perfidie. Ils ne purent y apporter de remède sur-le-champ, occupés qu'ils étaient aux guerres dont nous avons parlé, mais dès qu'ils les eurent terminées, ils mirent le siège devant Rhégion. La ville fut prise, et on passa au fil de l'épée le plus grand nombre de ces traîtres, qui, prévoyant ce qui devait leur arriver, se défendirent avec furie. Le reste, qui s'élevait à plus de trois cents, ayant été fait prisonnier et envoyé à Rome, y fut conduit sur le marché par les préteurs, battu de verges et mis à mort, exemple de punition que les Romains crurent nécessaire pour rétablir chez leurs alliés la bonne opinion de leur foi! On rendit aussi aux Rhégiens leur pays et leur ville. Pour les Mamertins, c'est-à-dire les peuples de la Campanie, qui s'étaient donné ce nom après avoir surpris Messine, tant qu'ils furent unis avec les Romains qui avaient envahi Rhégion, non seulement ils demeurèrent tranquilles possesseurs de leur ville et de leurs pays, mais ils inquiétèrent fort les Carthaginois et les Syracusains pour les terres voisines, et obligèrent une grande partie de la Sicile à leur payer tribut. Mais ceux qui tenaient Rhégion n'eurent pas été plutôt assiégés, que les choses changèrent de face, car, privés de tout secours, ils furent eux-mêmes repoussés et renfermés dans leur ville par les Syracusains pour les raisons que je vais dire.

La dissension s'étant mise entre les citoyens de Syracuse et leurs troupes, celles-ci s'arrêtant autour de Mergana élurent pour chefs Artémidore, et Hiéron qui dans la suite les gouverna. Ce dernier était alors fort jeune à la vérité, mais d'une prudence et d'une maturité qui annonçaient un grand roi. Honoré du commandement, il entra dans la ville par le moyen de quelques amis, et maître de ces gens qui ne cherchaient qu'à tout brouiller, il se conduisit avec tant de douceur et de grandeur d'âme que les Syracusains, quoique mécontents de la faculté que s'étaient attribuée les soldats, ne laissèrent pas de le faire préteur d'un consentement unanime. Dès ces premières démarches, il fut aisé de juger que ce préteur aspirait à quelque chose de plus qu'à sa charge. En effet, voyant qu'à peine les troupes étaient sorties de la ville, que Syracuse était troublée par des esprits séditieux et amateurs de la nouveauté, et que Leptinus, distingué par son crédit et sa probité, avait pour lui tout le peuple, il épousa sa fille, dans le dessein d'avoir toujours dans la ville, par cette alliance, un homme sur lequel il pût compter, lorsqu'il

serait obligé de marcher à la tête des armées. Pour se défaire ensuite des vétérans étrangers, esprits remuants et malintentionnés, il mena l'armée contre les Mamertins, comme contre les Barbares qui occupaient Messine. Campé auprès de Centoripe, il range son armée en bataille le long du Kyamasore, tenant à l'écart la cavalerie et l'infanterie syracusaines, comme s'il en eût eu affaire dans un autre endroit. Il n'oppose aux Mamertins que les soldats étrangers, les laisse tous tailler en pièces, et, pendant le carnage, il retourne tranquillement à Syracuse avec les troupes de la ville. L'armée ainsi purgée de tout ce qui pouvait y causer des troubles et des séditions, il leva par lui-même un nombre suffisant de troupes soldées, et remplit ensuite paisiblement les devoirs de sa charge. Les Barbares, fiers de leurs premiers succès, se répandant dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes syracusaines qu'il avait bien armées et bien aguerries, et leur livra bataille dans la plaine de Mille sur les bords du Longinus. Une grande partie des ennemis resta sur la place, et les chefs furent faits prisonniers. Retourné à Syracuse, il y fut déclaré roi par tous les alliés.

La perte de cette bataille, jointe à la prise de Rhégion, dérangea entièrement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auxquels ils se livrèrent eux et leur citadelle, les autres abandonnèrent la ville aux Romains, et les firent prier de venir à leur secours, « grâce, disait-on, qu'ils ne pouvaient refuser à des gens qui étaient de même nation qu'eux. » Les Romains hésitèrent longtemps sur ce qu'ils répondraient. Après avoir puni avec une extrême sévérité leurs propres citoyens pour avoir trahi les Rhégiens, ils ne pouvaient avec justice envoyer du secours aux Mamertins, qui s'étaient emparés par une semblable trahison, non seulement de Messine, mais encore de Rhégion. D'un autre côté, il était à craindre que les Carthaginois, déjà maîtres de l'Afrique, de plusieurs provinces de l'Ibérie et de toutes les îles des mers de Sardaigne et de Tyrrhénie, s'emparant encore de la Sicile, n'enveloppassent toute l'Italie et ne devinssent des voisins formidables, et on voyait facilement qu'ils subjugueraient bientôt cette île, si l'on ne secourait les Mamertins. Messine leur étant abandonnée, ils ne tarderaient pas longtemps à prendre Syracuse. Souverains, comme ils l'étaient, de presque tout le reste de la Sicile, cette expédition leur devait être aisée. Les Romains prévoyant un malheur et jugeant qu'il ne fallait pas perdre Messine, ni permettre aux Carthaginois de se faire par là comme un pont pour passer en Italie, furent longtemps à délibérer. Le sénat même, partagé également entre le pour et le contre, ne voulut rien décider. Mais le peuple, accablé par les guerres précédentes et souhaitant avec ardeur de réparer ses pertes, poussé encore à cela, tant par l'intérêt, commun, que par les avantages dont les préteurs flattaient chaque particulier, le peuple, dis-je, se déclara en faveur de cette entreprise, et on en dressa un plébiscite. Appius Claudius, l'un des consuls, fut choisi pour conduire le secours, et on le fit partir pour Messine. Les Mamertins aussitôt, partie par menaces, partie par surprise, chassèrent de la citadelle le préteur qui y commandait de la part des Carthaginois, appelèrent Appius et lui ouvrirent les portes de la ville, et l'infortuné préteur, soupçonné d'imprudence et de lâcheté, fut attaché à un gibet. Les Carthaginois, pour reprendre Messine, firent avancer auprès du Pélore une armée navale, et placèrent leur infanterie du côté de Synes. En même temps, Hiéron profite de l'occasion qui se présentait de chasser tout à fait de la Sicile les Barbares qui avaient envahi Messine. Il fait alliance avec les Carthaginois, et aussitôt part de Syracuse pour les aller joindre. Il campe vis-à-vis d'eux proche la montagne nommée Chalcidique, et ferme encore le passage aux assiégés par cet endroit. Cependant Appius, général de l'armée romaine, traverse hardiment le détroit pendant la nuit, et entre dans la ville.

Mais la voyant pressée de tous côtés, et faisant réflexion que ce siège pourrait bien ne pas lui faire d'honneur, les ennemis étant maîtres sur terre et sur mer, pour dégager les Mamertins, il fit d'abord parler aux Carthaginois et aux Syracusains, mais on ne daigna pas seulement écouter ceux qu'il avait envoyés. Enfin la nécessité lui fit prendre le parti de hasarder une bataille et de commencer par attaquer les Syracusains. Il met son armée en marche, la range en bataille, et trouve heureusement Hiéron disposé à se battre. Le combat fut long. Appius remporta la victoire, repoussa les ennemis jusque dans leurs retranchements, et, après avoir abandonné la dépouille des morts aux soldats, il reprit le chemin de Messine.

Hiéron soupçonnant quelque chose de sinistre de cette affaire, aussitôt la nuit venue, retourna promptement à Syracuse. Cette retraite rendit Appius plus hardi. Il vit bien qu'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'il fallait attaquer les Carthaginois. Il donne ordre aux soldats de se tenir prêts, et, dès la pointe du jour, il va droit aux ennemis, en tue un grand nombre, et contraint le reste à se sauver dans les villes circonvoisines, puis, poussant sa fortune, il fait lever le siège, ravage les campagnes des Syracusains et de leurs alliés, sans que personne ose lui résister, et pour comble met enfin le siège devant Syracuse.

CHAPITRE II

- Matière des deux premiers livres qui servent comme de préambule à l'histoire de Polybe.
- Jugement que cet historien porte sur Philinus et Fabius.

Telle fut la première expédition des Romains hors de l'Italie, et les raisons pour lesquelles ils la firent alors. Rien, ce me semble, n'était plus propre à établir la première époque de notre histoire. Nous avons remonté un peu haut, pour ne laisser aucun doute sur ce qui a donné lieu à cet événement. Car, pour mettre les lecteurs en état de bien juger du faîte de grandeur où l'empire romain est parvenu, il était bon d'examiner de suite comment et en quel temps les Romains, presque chassés de leur propre patrie, commencèrent à obtenir de plus heureux succès, en quel temps et comment, l'Italie subjuguée, ils pensèrent à étendre leurs conquêtes au-dehors. Qu'on ne soit donc pas surpris si, dans la suite, parlant des états qui ont fait le plus de bruit dans le monde, je remonte à des temps plus reculés. C'est pour commencer aux choses qui font connaître pour quelles raisons, en quel temps et par quels moyens chaque peuple est arrivé au point où nous le voyons. Mais il est temps de revenir à notre sujet. Voici en peu de mots de quoi traiteront les deux premiers livres, qui seront comme le préambule de cet ouvrage.

Nous commencerons par la guerre que se firent en Sicile les Romains et la République de Carthage. Suivra la guerre d'Afrique, qui sera elle-même suivie de ce que firent dans l'Espagne Hamilcar, Hasdrubal et les Carthaginois. Ce fut alors que les Romains passèrent dans l'Illyrie et dans ces parties de l'Europe. Ensuite viendront les combats que les Romains eurent à soutenir dans l'Italie contre les Gaulois. Nous finirons le préambule et le second livre par la guerre appelée de Cléomène, laquelle se fit en ce temps-là chez les Grecs. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces guerres, notre dessein n'étant pas d'en écrire l'histoire, mais seulement de les présenter en raccourci sous les yeux, pour préparer à la lecture des faits que nous avons à raconter. Dans cet abrégé, nous ferons en sorte que les derniers événements soient liés avec ceux qui commenceront notre histoire. Cette liaison justifiera la pensée que j'ai eue de rapporter en peu de mots ce qui se trouve chez les autres historiens, et facilitera l'intelligence de ce que je dois dire. Nous nous étendrons un peu plus sur la guerre des Romains et des Carthaginois en Sicile, car on aurait peine à en trouver une qui ait été plus longue, à laquelle on se soit préparé avec plus de soin, où les exploits se soient suivis de plus près, où les combats aient été en plus grand nombre, où il se soit passé de plus grandes choses. Comme les coutumes de ces deux états étaient alors fort simples, leurs richesses médiocres, et leurs forces égales, c'est par cette guerre, plutôt que par celles qui l'ont suivie, que l'on peut bien juger de la constitution particulière de ces deux républiques.

Une autre raison encore m'a engagé à un plus long détail sur cette guerre : c'est que Philinus et Fabius, qui passent pour en avoir parlé le plus savamment, ne nous ont pas rapporté les choses avec autant de fidélité qu'ils devaient. Je ne crois pas qu'ils aient voulu mentir. Leurs mœurs et la secte qu'ils professaient les mettent à couvert de ce soupçon, mais il me semble qu'il leur est arrivé ce qui arrive d'ordinaire aux

amants à l'égard de leurs maîtresses. Le premier, suivant l'inclination qu'il avait pour les Carthaginois, leur fait honneur d'une sagesse, d'une prudence et d'un courage qui ne se démentent jamais, et représente les Romains comme d'une conduite tout opposée. Fabius, au contraire, donne toutes ces vertus aux Romains et les refuse toutes aux Carthaginois. Dans toute autre circonstance, une pareille disposition n'aurait peut-être rien que d'estimable. Il est d'un honnête homme d'aimer ses amis et sa patrie, de haïr ceux que ses amis haïssent, et d'aimer ceux qu'ils aiment. Mais ce caractère est incompatible avec le rôle d'historien. On est alors obligé de louer ses ennemis lorsque leurs actions sont vraiment louables, et de blâmer sans ménagement ses plus grands amis, lorsque leurs fautes méritent le blâme. La vérité est à l'histoire ce que les yeux sont aux animaux : si l'on arrache les yeux à ceux-ci, ils deviennent inutiles, et si de l'histoire on ôte la vérité, elle n'est plus bonne à rien. Soit amis, soit ennemis, on ne doit à l'égard des uns et des autres consulter que la justice. Tel même a été blâmé pour une chose, qu'il faut louer pour une autre, n'étant pas possible qu'une même personne vise toujours droit au but, ni vraisemblable qu'elle s'en écarte toujours. En un mot, il faut qu'un historien, sans aucun égard pour les auteurs des actions, ne forme son jugement que sur les actions mêmes.

Quelques exemples feront mieux sentir la solidité de ces maximes. Philinus, entrant en matière au commencement de son second livre, dit que les Carthaginois et les Syracusains mirent le siège devant Messine, qu'à peine les Romains furent arrivés par mer dans cette ville, qu'ils firent une sortie sur les Syracusains, qu'en ayant été repoussés avec perte ils rentrèrent dans Messine, que, revenus ensuite sur les Carthaginois, ils perdirent beaucoup des leurs ou tués ou faits prisonniers. Il dit de Hiéron, qu'après la bataille, la tête lui tourna tellement, que non seulement il mit le feu à son camp et s'enfuit de nuit à Syracuse, mais encore abandonna toutes les forteresses qui étaient dans la campagne de Messine. Il n'épargne pas davantage les Carthaginois. A l'entendre, ils quittèrent leurs retranchements aussitôt après le combat, se dispersèrent dans les villes voisines, et aucun d'eux n'osa se montrer au-dehors. Les chefs, voyant les troupes saisies de frayeur, craignirent de s'exposer à une bataille décisive. Selon lui encore, les Romains, poursuivant les Carthaginois, ne se contentèrent pas de désoler la campagne, mais entreprirent aussi d'assiéger Syracuse. Tout cela est, à mon sens, fort mal assorti, et ne mérite pas même d'être examiné. Ceux qui, selon cet historien, assiégeaient Messine et remportaient des victoires, sont ceux-là mêmes qui prennent la fuite, qui se réfugient dans les villes, qui sont assiégés, qui tremblent de peur, et au contraire, ceux qu'il nous dépeignait comme vaincus et assiégés, il nous les fait voir, ensuite poursuivant les ennemis, se rendant maîtres de tout le pays, et assiégeant Syracuse. Quel moyen d'accorder ensemble ces contradictions? Il faut de nécessité ou que ce qu'il avance d'abord ou que ce qu'il dit des événements qui ont suivi, soit faux. Or, ces événements sont vrais. Il est sûr que les Carthaginois et les Syracusains ont déserté la campagne et que les Romains ont aussitôt mis le siège devant Syracuse. Il convient lui-même qu'Echetla, ville située entre les terres des Syracusains et celles des Carthaginois, fut aussi assiégée. On ne doit donc faire aucun fond sur ce qu'il avait assuré d'abord, à moins qu'on ne veuille croire que les Romains ont été en même temps et vaincus et vainqueurs. Tel est le caractère de cet historien d'un bout à l'autre de son ouvrage, et

on verra en son temps que Fabius n'est pas exempt du même défaut. Mais laissons là enfin ces deux écrivains, et, par la jonction des faits, tâchons de donner aux lecteurs une idée juste de la guerre dont il est question.

CHAPITRE III

- M. Octacilius et M. Valerius font alliance avec Hiéron.
- Préparatifs des Carthaginois.
- Siège d'Agrigente.
- Premier combat d'Agrigente.
- Second combat et retraite Hannibal.

Dès qu'à Rome on eut avis des succès d'Appius dans la Sicile, on créa consuls M. Octacilius et M. Valerius, et on leur donna ordre d'y aller prendre sa place. Leur armée consistait en quatre légions, sans compter les secours que l'on tirait ordinairement des alliés. Ces légions, chez les Romains, se lèvent tous les ans, et sont composées de quatre mille hommes d'infanterie et de trois cents chevaux. À l'arrivée des consuls, plusieurs villes des Carthaginois et des Syracusains se rendirent à discrétion. La frayeur des Siciliens, jointe au nombre et à la force des légions romaines, faisant concevoir à Hiéron que celles-ci auraient le dessus, il dépêcha aux consuls des ambassadeurs pour traiter de paix et d'alliance. On n'eut garde de refuser leurs offres. On craignait que les Carthaginois, qui tenaient la mer, ne fermassent tous les passages pour les vivres, crainte d'autant mieux fondée, que les premières troupes qui avaient traversé le détroit avaient beaucoup souffert de la disette. Une alliance avec Hiéron mettait de ce côté-là les légions en sûreté. On y donna d'abord les mains. Les conditions furent que le roi rendrait aux Romains sans rançon, ce qu'il avait fait de prisonniers sur eux, et qu'il leur paierait cent talents d'argent. Depuis ce temps, Hiéron, tranquille à l'ombre de la puissance des Romains, à qui dans l'occasion il envoyait des secours, régna paisiblement à Syracuse, gouvernant en roi qui ne cherche et n'ambitionne que l'amour et l'estime de ses sujets. Jamais prince ne s'est rendu plus recommandable, et n'a joui plus longtemps des fruits de sa richesse et de sa prudence.

On apprit à Rome avec beaucoup de joie l'alliance qui s'était faite avec le roi de Syracuse, et le peuple se fit un plaisir de la ratifier. On ne crut pas après cela qu'il fût nécessaire d'envoyer des troupes en Sicile. Deux légions suffisaient, parce que, Hiéron s'étant rangé du parti de Rome, le poids de cette guerre n'était plus à beaucoup près si pesant, et que par là les armées auraient en abondance toutes sortes de munitions. Les Carthaginois, voyant que Hiéron leur avait tourné le dos, et que les Romains avaient plus à cœur que jamais d'envahir la Sicile, pensèrent de leur côté à se mettre en état de leur tenir tête et de se maintenir dans cette île. Ils firent de grandes levées de soldats au-delà de la mer, dans la Ligurie, dans les Gaules, de plus grandes encore dans l'Espagne, et ils les envoyèrent toutes en Sicile, et comme Agrigente était la ville la plus forte et la plus importante de toutes celles qui leur appartenaient, ils y jetèrent tous leurs vivres et toutes leurs troupes, et en firent leur place de guerre. Les consuls, qui avaient fait la paix avec Hiéron, étant de retour à Rome, on leur donna pour successeurs dans cette guerre L. Posthumius et Q. Mamilius, qui, ayant conçu d'abord où tendaient les préparatifs que les Carthaginois avaient faits à Agrigente, pour commencer la campagne par un exploit considérable, laissèrent là tout le reste, allèrent avec toute leur armée attaquer cette ville, campèrent à huit stades de la place, et renfermèrent les Carthaginois dans ses murs. C'était alors le temps de la moisson. Un jour que les soldats, qui prévoyaient que le siège ne se terminerait pas sitôt, s'étaient débandés dans la campagne pour ramasser

des grains, les Carthaginois les voyant ainsi dispersés, fondirent sur ces fourrageurs et les mirent aisément en fuite. Ensuite ils se partagèrent, les uns marchant pour forcer les retranchements ou pour arracher les palissades, les autres pour attaquer les corps de garde. Ici, comme en plusieurs autres rencontres, les Romains ne durent leur salut qu'à cette discipline excellente, qui ne se trouve chez aucun autre peuple. Accoutumés à voir punir de mort quiconque lâche le pied dans le combat ou abandonne son poste, ils soutinrent le choc avec vigueur, quoique les ennemis fussent supérieurs en nombre. Il leur périt beaucoup de monde, mais il en périt bien plus du côté des Carthaginois, qui furent enfin enveloppés, lorsqu'ils touchaient presque au retranchement pour l'arracher. Une partie fut passée au fil de l'épée, le reste fut poursuivi avec perte jusque dans la ville. Ce combat rendit les Carthaginois plus réservés dans leurs sorties, et les Romains plus circonspects dans leurs fourrages. Les premiers ne se présentant plus que pour de légères escarmouches, les consuls partagèrent leur armée en deux camps, l'un fut assis devant le temple d'Esculape, l'autre du côté de la ville qui regarde Héraclée. On joignit les deux camps par une bonne ligne de contrevallation pour se défendre contre les sorties, et l'on y ajouta celle de circonvallation contre le secours. Des gardes avancées étaient distribués sur tout le terrain qui restait entre les lignes et le camp, et d'espace en espace on avait pratiqué des fortifications aux endroits qui leur étaient propres. Les alliés amassaient les vivres et les autres munitions, et les apportaient à Erbesse, ville peu éloignée du camp, d'où les Romains les faisaient venir, de sorte qu'ils ne manquaient de rien.

Les choses demeurèrent dans le même état pendant cinq mois ou environ. Rien de décisif de part ni d'autre. Tout se passait en escarmouches. Cependant les Carthaginois souffraient beaucoup de la famine, à cause de la foule d'habitants qui s'étaient retirés dans Agrigente, car il y avait au moins cinquante mille âmes. Hannibal, fils de Giscon, qui commandait, envoyait coup sur coup à Carthage, pour avertir de l'extrémité où la ville était réduite, et demander du secours. On chargea sur des vaisseaux de nouvelles troupes et des éléphants, que l'on fit conduire en Sicile, et qui devaient aller joindre Hannon, autre commandant des Carthaginois. Celui-ci assembla toutes ses forces dans Héraclée, pratiqua dans Erbesse de sourdes menées qui lui en ouvrirent les portes, et priva par là les légions des vivres et des autres secours qui leur venaient de cette ville. Alors les Romains, assiégeants tout ensemble et assiégés, se trouvèrent dans une si grande disette de vivres et d'autres munitions, qu'ils mirent souvent en délibération s'ils ne lèveraient pas le siège. Et cela serait arrivé sans le zèle et l'industrie du roi de Syracuse, qui fit passer dans leur camp un peu de tout ce qui leur était nécessaire. Hannon, voyant d'un côté les légions romaines affaiblies par la peste et par la famine, et de l'autre ses troupes en état de combattre, après avoir donné ordre à la cavalerie numide de prendre les devants, de s'approcher du camp des ennemis, d'escarmoucher pour attirer leur cavalerie à un combat, et ensuite de reculer jusqu'à ce qu'il fût arrivé, Hannon, dis-je, part d'Héraclée avec ses éléphants, qui étaient au nombre de cinquante, et tout le reste de son armée. Les Numides, selon l'ordre qu'ils avaient reçu, s'étant approchés d'un des camps romains, la cavalerie romaine ne manqua pas de sortir pour l'escarmouche. Ceux-ci battent en retraite comme il leur avait été ordonné, jusqu'à leur jonction avec le corps des troupes que Hannon avait posté pour les soutenir. Alors ils font volte-face, environnent les cavaliers romains, en jettent un grand nombre par terre,

et mettent le reste en fuite. Après cet exploit, Hannon s'empara d'une colline appelée Taurus, qui dominait sur le camp romain, et qui en était éloignée de dix stades, et s'y logea.

Pendant deux mois il ne se fit chaque jour que de légères attaques qui ne décidaient rien. Cependant Hannibal élevait des fanaux et envoyait souvent à Hannon, pour lui faire connaître l'extrême disette où il se trouvait, et le nombre des soldats que la famine contraignait de déserter. Sur cela Hannon prend le parti de hasarder une bataille. Les Romains, pour les raisons que nous avons dites, n'y étaient pas moins disposés. Les armées de part et d'autre s'avancent entre les deux camps, et le combat se donne. Il fut long, mais enfin les troupes légères à la solde des Carthaginois, qui se battaient en avant du front, furent mises en déroute, et, tombant sur les éléphants et sur la phalange qui étaient derrière eux, jetèrent le trouble et la confusion dans toute l'armée des Carthaginois. Elle plia de toutes parts. Il en resta une grande partie sur le champ de bataille. Quelques-uns se sauvèrent à Héraclée. La plupart des éléphants et tout le bagage demeurèrent aux Romains. La nuit venue, on était si content d'avoir vaincu et en même temps si fatigué, que l'on ne pensa presque point à se tenir sur ses gardes. Hannibal ne se voyant plus de ressource, profita de cette négligence pour faire un dernier effort. Au milieu de la nuit, il sortit d'Agrigente avec les troupes étrangères, combla les lignes de contrevallation et de circonvallation avec de grosses nattes de jonc et reconduisit son armée à la ville, sans que les Romains s'aperçussent de rien. À la pointe du jour ceux-ci, ouvrant enfin les yeux, ne donnèrent d'abord que légèrement sur l'arrière-garde d'Hannibal, mais peu après ils fondent tous aux portes. N'y trouvant rien qui les arrête, ils se jettent dans la ville, la mettent au pillage, font quantité de prisonniers et un riche butin.

CHAPITRE IV

- Les Romains se mettent en mer pour la première fois.
- Manière dont ils s'y prirent.
- Imprudence de Cn. Cornelius et Hannibal.
- Corbeau de C. Duillius.
- Bataille de Myle.
- Petit exploit et mort d'Hamilcar.
- Sièges de quelques villes de Sicile.

La nouvelle de la prise d'Agrigente remplit de joie le sénat, et lui donna de plus grandes idées qu'il n'avait eues jusqu'alors. C'était trop peu d'avoir sauvé les Mamertins, et de s'être enrichis dans cette guerre. On pensa tout de bon à chasser entièrement les Carthaginois de la Sicile. Rien ne parut plus aisé et plus propre à étendre beaucoup la domination romaine. Toutes choses réussissaient assez à l'armée de terre. Les deux consuls nouveaux, L. Valerius et T. Octacilius, successeurs de ceux qui avaient pris Agrigente, faisaient dans la Sicile tout ce que l'on pouvait attendre d'eux. D'un autre côté, comme les Carthaginois primaient sans contredit sur mer, on n'osait trop répondre du succès de la guerre. Il est vrai que, depuis la conquête d'Agrigente, beaucoup de villes du milieu des terres, craignant l'infanterie des Romains, leur avaient ouvert leurs portes, mais il y avait un plus grand nombre de villes maritimes que la crainte de la flotte des Carthaginois leur avaient enlevées. On balança longtemps entre les avantages et les inconvénients de cette entreprise, mais enfin le dégât que faisait souvent dans l'Italie l'armée navale des Carthaginois, sans que l'on pût s'en venger sur l'Afrique, fixa les incertitudes, et il fut résolut que l'on se mettrait en mer aussi bien que les Carthaginois. Et c'est en partie ce qui m'a encore porté à m'étendre un peu sur la guerre de Sicile, pour ne pas laisser ignorer en quel temps, de quelle manière, et pour quelles raisons les Romains ont commencé à équiper une flotte.

Ce fut pour empêcher que cette guerre ne tirât en longueur, que la pensée leur en vint pour la première fois. Ils eurent d'abord cent galères à cinq rangs de rames, et vingt à trois rangs. La chose ne fut pas peu embarrassante. Ils n'avaient pas alors d'ouvriers qui sussent la construction de ces bâtiments à cinq rangs, et personne dans l'Italie ne s'en était encore servi. Mais c'est où se fait mieux connaître l'esprit grand et hardi des Romains. Sans avoir de moyens propres, sans en avoir même aucun de quelque nature qu'il fût, sans s'être jamais fait aucune idée de la mer, ils conçoivent ce projet pour la première fois, et l'exécutent avec tant de courage, que dès lors ils osent attaquer les Carthaginois, à qui, de temps immémorial, on n'avait contesté la supériorité sur la mer. Mais voici une autre preuve de la hardiesse prodigieuse des Romains dans les grandes entreprises. Lorsqu'ils résolurent de faire passer leurs troupes à Messine, ils n'avaient ni vaisseaux pontés ni vaisseaux de transport, pas même une felouque, mais seulement des bâtiments à cinquante rames et des galères à trois rangs, qu'ils avaient empruntées des Tarentins, des Locriens, des Éléates et des Napolitains. Ce fut sur ces vaisseaux qu'ils osèrent transporter leurs armées.

Lorsqu'ils traversèrent le détroit, les Carthaginois étant venus fondre sur eux, et un vaisseau ponté qui s'était présenté d'abord au combat, ayant échoué et étant tombé en leur puissance, ils s'en servirent comme de modèle pour construire toute leur flotte, de sorte que sans cet accident, n'ayant aucune expérience de la marine, ils auraient été contraints d'abandonner leur entreprise. Pendant que les uns étaient occupés à la fabrication des vaisseaux, les autres amassaient des matelots et leur apprenaient à ramer. Ils les rangeaient la rame à la main sur le rivage dans le même ordre que sur les bancs. Au milieu d'eux était un commandant. Ils s'accoutumaient à se renverser en arrière, et à se baisser en devant tous ensemble, à commencer et à finir à l'ordre. Les matelots exercés, et les vaisseaux construits, ils se mirent en mer, s'éprouvèrent pendant quelque temps, et voguèrent le long de la côte d'Italie.

Cn. Cornelius, qui commandait la flotte, après avoir donné ordre aux pilotes de cingler vers le détroit, dès que l'on serait en état de partir, prit avec dix-sept vaisseaux la route de Messine, pour y tenir prêt tout ce qui serait nécessaire. Lorsqu'il y fut arrivé, une occasion s'étant présentée de surprendre la ville des Lipariens, il la saisit trop légèrement et s'approcha de la ville. A cette nouvelle, Hannibal, qui était à Palerme, fit partir le sénateur Boode avec une escadre de vingt vaisseaux. Celui-ci avança pendant la nuit, et enveloppa dans le port celle du consul. Le jour venu, tout l'équipage se sauva à terre, et Cornelius épouvanté, ne sachant que faire, se rendit aux ennemis. Après quoi, les Carthaginois retournèrent vers Hannibal, menant avec eux et l'escadre des Romains, et le consul qui la commandait. Peu de jours après, quoique cette aventure fît beaucoup de bruit, il ne s'en fallut presque rien qu'Hannibal ne tombât dans la même faute. Ayant appris que les Romains, qui longeaient la côte d'Italie s'approchaient, il voulut savoir par lui-même combien ils étaient, et dans quel ordre ils s'avançaient. Il prit cinquante vaisseaux, mais, en doublant le promontoire d'Italie, il rencontra les ennemis voguant en ordre de bataille. Plusieurs de ses vaisseaux furent pris, et ce fut un miracle qu'il pût se sauver lui-même avec le reste.

Les Romains, s'étant ensuite approchés de la Sicile, et y ayant appris l'accident qui était arrivé à Cornelius, envoyèrent à C. Duillius, qui commandait l'armée de terre, et l'attendirent. Sur le bruit que la flotte des ennemis n'était pas loin, ils se disposèrent à un combat naval. Mais comme leurs vaisseaux étaient mal construits et d'une extrême pesanteur, quelqu'un suggéra l'idée de se servir de ce qui fut depuis ce temps-là appelé des corbeaux. Voici ce que c'était : une pièce de bois ronde, longue de quatre aunes, grosse de trois palmes de diamètre, était plantée sur la proue du navire. Au haut de la poutre était une poulie, et autour une échelle clouée à des planches de quatre pieds de largeur sur six aunes de longueur, dont on avait fait un plancher, percé au milieu d'un trou oblong, qui embrassait la poutre à deux aunes de l'échelle. Des deux côtés de l'échelle sur la longueur, on avait attaché un garde-fou qui couvrait jusqu'aux genoux. Il y avait au bout du mât une espèce de pilon de fer pointu, au haut duquel était un anneau, de sorte que toute cette machine paraissait semblable à celles dont on se sert pour faire la farine. Dans cet anneau passait une corde, avec laquelle, par le moyen de la poulie qui était au haut de la poutre, on élevait les corbeaux lorsque les vaisseaux s'approchaient, et on les jetait sur les vaisseaux ennemis, tantôt du côté de la proue, tantôt sur les côtés, selon les différentes rencontres. Quand les corbeaux accrochaient un navire, si les deux étaient joints par leurs côtés, les Romains sautaient dans le vaisseau ennemi d'un bout à l'autre ; s'ils n'étaient joints que par la proue, ils avançaient deux

à deux au travers du corbeau. Les premiers se défendaient avec leurs boucliers des coups qu'on leur portait par-devant et les suivants, pour parer les coups portés de côté, appuyaient leurs boucliers sur le garde-fou.

Après s'être ainsi préparés, on n'attendait plus que le temps de combattre. Aussitôt que C. Duillius eut appris l'échec que l'armée navale avait reçu, laissant aux tribuns le commandement de l'armée de terre, il alla joindre la flotte, et sur la nouvelle que les ennemis faisaient du dégât sur les terres de Myle, il la fit avancer tout entière de ce côté-là. A l'approche des Romains, les Carthaginois mettent avec joie leurs cent trente vaisseaux à la voile. Insultant presque au peu d'expérience des Romains, ils tournent tous la proue vers eux, sans daigner seulement se mettre en ordre de bataille. Ils allaient comme à un butin qui ne pouvait leur échapper. Leur chef était cet Hannibal qui de nuit s'était furtivement sauvé avec ses troupes de la ville d'Agrigente. Il montait une galère à sept rangs de rames qui avait appartenu à Pyrrhus. D'abord, les Carthaginois furent fort surpris de voir au haut des proues de chaque vaisseau un instrument de guerre auquel ils n'étaient pas accoutumés. Ils ne laissèrent cependant pas d'approcher de plus en plus, et leur avant-garde, pleine de mépris pour les ennemis, commença la charge avec beaucoup de vigueur, mais lorsqu'on fut à l'abordage, que les vaisseaux furent accrochés les uns aux autres par les corbeaux, que les Romains entrèrent au travers de cette machine dans les vaisseaux ennemis, et qu'ils se battirent sur les ponts, ce fut alors comme un combat sur terre. Une partie des Carthaginois fut taillée en pièces, les autres effrayés mirent bas les armes. Ils perdirent dans ce premier choc trente vaisseaux et tout l'armement. La galère capitane fut aussi prise, et Hannibal au désespoir, fut fort heureux de pouvoir se sauver dans une chaloupe. Le reste de la flotte des Carthaginois faisait voile dans le dessein d'attaquer les Romains, mais lorsqu'ils virent de près la défaite de ceux qui les avaient précédés, ils se tinrent à l'écart et hors de la portée des corbeaux. Cependant, à la faveur de la légèreté de leurs bâtiments, ils avancèrent les uns vers les côtés, les autres vers la poupe des vaisseaux ennemis, comptant se battre par ce moyen sans courir aucun risque, mais ne pouvant, de quelque côté qu'ils tournassent, éviter cette machine, dont la nouveauté les épouvantait, ils se retirèrent avec perte de cinquante vaisseaux. Une journée si heureuse redouble le courage et l'ardeur des Romains. Ils se jettent dans la Sicile, font lever le siège de devant Égeste, qui était déjà réduite aux dernières extrémités, et prennent d'emblée la ville de Macella.

Après la bataille navale, Hamilcar, chef de l'armée de terre des Carthaginois, ayant appris à Palerme, où il campait, que dans l'armée ennemie, les Romains et leurs alliés n'étaient pas d'accord, que l'on y disputait qui des uns ou des autres auraient le premier rang dans les combats, et que les alliés campaient séparément entre Parope et Termine, il tomba sur eux avec toute son armée pendant qu'ils levaient le camp, et en tua près de trois mille. Il prit ensuite la route de Carthage, avec le reste des vaisseaux qui avait échappé au dernier combat, et de là il passa sur d'autres en Sardaigne, avec quelques capitaines de galères des plus expérimentés. Peu de temps après, ayant été enveloppé par les Romains dans je ne sais quel port de Sardaigne, (car à peine les Romains eurent-ils commencé à se mettre en mer, qu'ils pensèrent à envahir cette île), et y ayant perdu quantité de vaisseaux, il fut pris par ceux de ses gens qui s'étaient sauvés, et puni d'une mort honteuse.

Dans la Sicile, les Romains ne firent, la campagne suivante, rien de mémorable. Mais A. Atilius Regulus et C. Sulpicius, consuls, s'étant venus mettre à leur tête, ils allèrent à Palerme, où les Carthaginois étaient en quartiers d'hiver. Etant près de la ville, ils rangent leur armée en bataille, mais les ennemis ne se présentant pas, ils marchent vers Ippana, et la prennent du premier assaut. La ville de Muttistrate, fortifiée par sa propre situation, soutint un long siège, mais elle fut enfin emportée. Celle des Camariniens, qui peu auparavant avait manqué de fidélité aux Romains, fut aussi prise après un siège en forme, et ses murailles renversées.

Ils s'emparèrent encore d'Enna et de plusieurs autres petites villes des Carthaginois. Ensuite ils entreprirent d'assiéger celle des Lipariens.

CHAPITRE V

- Echec réciproque des Romains et des Carthaginois.
- Bataille d'Ecnome.
- Ordonnance des Romains et des Carthaginois.
- Choc et victoire des Romains.

L'année suivante, Regulus aborde à Tyndaride, et y ayant aperçu la flotte des Carthaginois qui passait sans ordre, il part le premier avec dix vaisseaux, et donne ordre aux autres de le suivre. Les Carthaginois voyant les ennemis, les uns monter sur leurs vaisseaux, les autres en pleine mer, et l'avant-garde fort éloignée de ceux qui la suivaient, se tournent vers eux, les enveloppent, et coulent à fond tous leurs bâtiments, à l'exception de celui du consul, qui courut lui-même grand risque, mais comme il était mieux fourni de rameurs et plus léger, il se tira heureusement de ce danger. Les autres vaisseaux des Romains arrivent peu de temps après. Ils s'assemblent et se rangent de front. Ils chargent les ennemis, prennent dix vaisseaux, et en coulent huit à fond. Le reste se retira dans les îles de Lipari. Les deux partis se faisant honneur de la victoire, on pensa plus que jamais, de part et d'autre, à se créer des armées navales et à se disputer l'empire de la mer. Pendant toute cette campagne, les troupes de terre ne firent rien que de petites expéditions qui ne valent pas la peine d'être remarquées.

L'été suivant on se met en mer. Les Romains mouillent à Messine avec trois cent trente vaisseaux pontés. De là, laissant la Sicile à leur droite, et doublant le cap Pachynus, ils cinglent vers Ecnome, parce que l'armée de terre était aux environs. Pour les Carthaginois, ils allèrent prendre terre à Lilybée avec trois cent cinquante vaisseaux pontés. De Lilybée ils allèrent à Héraclée de Minos. Le but des premiers était de passer en Afrique, d'en faire le théâtre de la guerre, et de réduire par là les Carthaginois à défendre, non la Sicile, mais leur propre patrie. Les Carthaginois au contraire, sachant qu'il était aisé d'entrer dans l'Afrique et de la subjuguer, ne craignaient rien tant que cette diversion, et voulaient l'empêcher par une bataille.

Comme ces vues opposées annonçaient un combat prochain, les Romains se tinrent prêts, et à accepter le combat, si on le leur présentait, et à faire irruption dans le pays ennemi, si l'on n'y mettait pas obstacle. Ils choisissent dans leurs troupes de terre ce qu'il y avait de meilleur, et divisent toute leur armée en quatre parties, dont chacune avait deux noms, la première s'appelait la première légion, et la première flotte, et ainsi des autres. Il n'y avait que la quatrième qui n'en eût pas. On l'appelait le corps des trières, comme on a coutume de les appeler dans les armées de terre. Toute cette armée navale était composée de cent quarante mille hommes, chaque vaisseau portant trois cents rameurs et cent vingt soldats. Les Carthaginois, de leur côté, mirent aussi tous leurs soins à se disposer à un combat naval. Si l'on considère le nombre de vaisseaux qu'ils avaient, il fallait qu'ils fussent plus de cent cinquante mille hommes. Qui peut, je ne dis pas voir, mais entendre seulement parler d'un si grand nombre d'hommes et de vaisseaux, sans être frappé, et de l'importance de l'affaire qui va se décider, et de la puissance de ces deux républiques?

Les Romains, faisant réflexion qu'ils devaient voguer obliquement, et que la force des ennemis consistait dans la légèreté de leurs vaisseaux, songèrent à prendre un ordre de bataille qui fût sûr, et qu'on eût peine à rompre. Pour cela, les deux vaisseaux à six rangs que montaient les deux consuls, Regulus et Manlius, furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étaient suivis chacun d'une ligne de vaisseaux. La première flotte formait une ligne, et la seconde l'autre. Les bâtiments de chaque ligne s'écartant, et élargissant l'intervalle à mesure qu'ils se rangeaient, et tournant la proue en dehors. Les deux premières flottes ainsi rangées en forme de bec ou de coin, on forma de la troisième une troisième ligne qui fermait l'intervalle, et faisait front aux ennemis, en sorte que l'ordre de bataille avait la figure d'un triangle. Cette troisième flotte remorquait les vaisseaux de charge, enfin, ceux de la quatrième flotte, où les trières venaient après, tellement rangés, qu'ils débordaient des deux côtés la ligne qui les précédait. De cette manière, l'ordre de bataille représentait un coin ou un bec, dont le flan était creux et la base solide, mais fort dans son tout, propre à l'action et difficile à rompre.

Pendant ce temps-là, les chefs des Carthaginois exhortèrent leurs soldats, leur faisant entendre en deux mots, qu'en gagnant la bataille ils n'auraient que la Sicile à défendre, mais que s'ils étaient vaincus, c'en était fait de leur propre patrie et de leurs familles. Ensuite fut donné l'ordre de mettre à la voile. Les soldats l'exécutèrent en gens persuadés de ce qu'on venait de leur dire. Leurs chefs, pour se conformer à l'ordonnance de l'armée romaine, partagent leur armée en trois corps, et en font trois simples lignes. Ils étendent l'aile droite en haute mer, comme pour envelopper les ennemis, et tournent les proues vers eux. L'aile gauche, composée d'un quatrième corps de troupes, était rangée en forme de tenaille, tirant vers la terre. Hannon, ce général qui avait eu le dessous au siège d'Agrigente, commandait l'aile droite, et avait avec lui les vaisseaux et les galères les plus propres, par leur légèreté, à envelopper les ennemis. Le chef de l'aile gauche était cet Hamilcar, qui avait déjà commandé Tyndaride.

Celui-ci, ayant mis le fort du combat au centre de son armée, se servit d'un stratagème pendant la bataille. Comme les Carthaginois étaient rangés sur une simple ligne, et que les Romains commençaient par l'attaque du centre pour désunir leur armée, le centre des Carthaginois reçoit ordre de faire retraite. Il fuit en effet, et les Romains le poursuivent. La première et la seconde flotte, par cette manœuvre, s'éloignaient de la troisième, qui remorquait les vaisseaux, et de la quatrième, où étaient les trières destinées à les soutenir. Quand elles furent à une certaine distance, alors du vaisseau d'Hamilcar s'élève un signal, et aussitôt toute l'armée des Carthaginois fond en même temps sur les vaisseaux qui poursuivaient. Les Carthaginois l'emportaient sur les Romains par la légèreté de leurs vaisseaux, par l'adresse et la facilité qu'ils avaient, tantôt à approcher, tantôt à reculer, mais la vigueur des Romains dans la mêlée, leurs corbeaux pour accrocher les vaisseaux ennemis, la présence des généraux qui combattaient à leur tête, et sous les yeux desquels ils brûlaient de se signaler, ne leur inspiraient pas moins de confiance qu'en avaient les Carthaginois. Tel était le choc de ce côté-là.

En même temps Hannon qui, au commencement de la bataille, commandait l'aile droite à quelque distance du reste de l'armée, vient tomber sur les vaisseaux des trières, et y jette le trouble et la confusion. Les Carthaginois, qui étaient proches de la terre, quittent aussi leur poste, se rangent de front, en opposant leurs proues, et fondent sur les vaisseaux qui remorquaient. Ceux-ci lâchent aussitôt les cordes, et en viennent aux mains, de sorte que toute cette bataille était divisée en trois parties, qui faisaient autant

de combats fort éloignés l'un de l'autre. Mais parce que, selon le premier arrangement, les parties étaient d'égale force, l'avantage fut aussi égal, comme il arrive d'ordinaire, lorsque entre deux partis les forces de l'un ne cèdent en rien aux forces de l'autre. Enfin le corps que commandait Hamilcar, ne pouvant plus résister, fut mis en fuite, et Manlius attacha à ses vaisseaux ceux qu'il avait pris. Regulus arrive au secours des trières et des vaisseaux de charge, menant avec lui les bâtiments de la seconde flotte qui n'avaient rien souffert. Pendant qu'il est aux mains avec la flotte d'Hannon, les trières qui se rendaient déjà, reprennent courage, et retournent à la charge avec vigueur. Les Carthaginois, attaqués devant et derrière, embarrassés et enveloppés par le nouveau secours, plièrent et prirent la fuite.

Sur ces entrefaites, Manlius revient, et aperçoit la troisième flotte acculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aile gauche. Les vaisseaux de charge et les trières étant en sûreté, Regulus et lui se réunissent pour courir la tirer du danger où elle était, car elle soutenait une espèce de siège, et elle aurait peu résisté si les Carthaginois, par la crainte d'être accrochés et de mettre l'épée à la main, ne se fussent contentés de la resserrer contre la terre. Les consuls arrivent, entourent les Carthaginois, et leur enlèvent cinquante vaisseaux et leur équipage. Quelques-uns, ayant viré vers la terre, trouvèrent leur salut dans la fuite. Ainsi finit ce combat en particulier, mais l'avantage de toute la bataille fut entièrement du côté des Romains. Pour vingt-quatre de leurs vaisseaux qui périrent, il en périt plus de trente du côté des Carthaginois. Nul vaisseau équipé des Romains ne tomba en la puissance de leurs ennemis, et ceux-ci en perdirent soixante-quatre.

CHAPITRE VI

- Les Romains passent en Afrique, assiègent Aspis, et désolent la campagne.
- Regulus reste seul dans l'Afrique, et bat les Carthaginois devant Adis. Il propose des conditions de paix qui sont rejetées par le sénat de Carthage.

Après cette victoire, les Romains, ayant fait de plus grosses provisions, radoubé les vaisseaux qu'ils avaient pris, et monté ces vaisseaux d'un équipage sortable à leur bonne fortune, cinglèrent vers l'Afrique. Les premiers navires abordèrent au promontoire d'Hermée, qui, s'élevant du golfe de Carthage, s'avance dans la mer du côté de la Sicile. Ils attendirent là les bâtiments qui les suivaient, et, après avoir assemblé toute leur flotte, ils longèrent la côte jusqu'à Aspis. Ils y débarquèrent, tirèrent leurs vaisseaux dans le port, les couvrirent d'un fossé et d'un retranchement, et, sur le refus que firent les habitants d'ouvrir les portes de leur ville, ils y mirent le siège. Ceux des ennemis, qui après la bataille étaient revenus à Carthage, persuadés que les Romains, enflés de leur victoire, ne manqueraient pas de faire bientôt voile vers cette ville, avaient mis sur mer et sur terre des troupes pour en garder la côte. Mais lorsqu'ils apprirent que les Romains avaient débarqué, et qu'ils assiégeaient Aspis, ils désespérèrent d'empêcher la descente, et ne songèrent plus qu'à lever des troupes et à garder Carthage et les environs. Les Romains, maîtres d'Aspis, y laissent une garnison suffisante pour la garde de la ville et du pays. Ils envoient ensuite à Rome pour y faire savoir ce qui était arrivé, et pour y prendre des ordres sur ce qui se devait faire dans la suite. En attendant ces ordres, toute l'armée fit du dégât dans la campagne. Personne ne faisant mine de les arrêter, ils ruinèrent plusieurs maisons de campagne magnifiquement bâties, enlevèrent quantité de bestiaux, et firent plus de vingt mille esclaves.

Sur ces entrefaites, arrivèrent de Rome des courriers qui apprirent qu'il fallait qu'un des consuls restât avec des troupes suffisantes, et que l'autre conduisît à Rome le reste de l'armée. Ce fut Regulus qui demeura avec quarante vaisseaux, quinze mille fantassins et cinq cents chevaux. Manlius prit les rameurs et les captifs, et, rasant la côte de Sicile, arriva à Rome sans avoir couru aucun risque. Les Carthaginois, voyant que la guerre allait se faire avec plus de lenteur élurent d'abord deux commandants, Hasdrubal, fils de Hannon, et Bostar. Ensuite ils rappelèrent d'Héraclée Hamilcar, qui se rendit aussitôt à Carthage avec cinq cents chevaux et cinq mille hommes d'infanterie. Celui-ci, en qualité de troisième commandant, tint conseil avec Hasdrubal sur ce qu'il y avait à faire, et tous deux furent d'avis de ne pas souffrir que le pays fût impunément ravagé. Peu de jours après, Regulus se met en campagne, emporte du premier assaut les places qui n'étaient pas fortifiées, et assiège celles qui l'étaient. Arrivé devant Adis, place importante, il l'investit, presse les ouvrages, et fait le siège en forme. Pour donner du secours à la ville et défendre les environs du dégât, les Carthaginois font approcher leur armée, et campent sur une colline qui, à la vérité, dominait les ennemis, mais qui ne convenait nullement à leurs propres troupes. Leur principale ressource était la cavalerie et les éléphants, et ils laissent la plaine pour se poster dans des lieux hauts et escarpés. C'était montrer à leurs ennemis ce qu'ils devaient faire pour leur nuire. Regulus ne manqua pas de profiter de cette leçon : habile et expérimenté, il comprit d'abord que ce qu'il y avait de plus fort et de plus à craindre dans l'armée des ennemis, devenait inutile par le désavantage de leur poste, et sans attendre qu'ils descendissent

dans la plaine, et qu'ils s'y rangeassent en bataille, saisissant l'occasion, dès la pointe du jour, il fait monter à eux des deux côtés de la colline. La cavalerie et les éléphants des Carthaginois ne leur furent d'aucun usage. Les soldats étrangers se défendirent en gens de cœur, renversèrent la première légion, et la mirent en fuite, mais dès qu'ils eurent été renversés eux-mêmes par les soldats qui montaient d'un autre côté, et qui les enveloppaient, tout le camp se dispersa. La cavalerie et les éléphants gagnent la plaine le plus vite qu'ils peuvent et se sauvent. Les Romains poursuivent l'infanterie pendant quelque temps, mettent le camp au pillage, puis, se répandant dans le pays, ravagent impunément les villes qu'ils rencontrent. Ils se saisirent entre autres de Tunis, et y posèrent leur camp, tant parce que cette ville était très propre à leurs desseins, qu'à cause que sa situation est très avantageuse pour infester de là Carthage et les lieux voisins.

Après ces deux défaites, l'une sur mer et l'autre sur terre, causées uniquement par l'imprudence des généraux, les Carthaginois se trouvèrent dans un étrange embarras, car les Numides faisaient encore plus de ravages dans la campagne que les Romains. La terreur était si grande dans le pays, que tous les gens de la campagne se réfugièrent dans la ville. La famine s'y mit bientôt, à cause de la grande quantité de monde qui y était, et l'attente d'un siège jetait tous les esprits dans l'abattement et la consternation. Regulus, après ces deux victoires, se regardait presque comme maître de Carthage. Mais, de crainte que le consul qui devait bientôt arriver de Rome ne s'attribuât l'honneur d'avoir fini cette guerre, il exhorta les Carthaginois à la paix. Il fut écouté avec plaisir. On lui envoya les principaux de Carthage, qui conférèrent avec lui, mais, loin d'acquiescer à rien de ce qu'on leur disait, ils ne pouvaient, sans impatience, entendre les conditions insupportables que le consul voulait leur imposer. En effet Regulus parlait en maître, et croyait que tout ce qu'il voulait accorder devait être reçu comme une grâce et avec reconnaissance. Mais les Carthaginois, voyant que, quand même ils tomberaient en la puissance des Romains, il ne pouvait rien leur arriver de plus fâcheux que les conditions qu'on leur proposait, se retirèrent non seulement sans avoir consenti à rien, mais encore fort offensés de la pesanteur du joug dont Regulus prétendait les charger. Le sénat de Carthage, sur le rapport de ses envoyés, résolut, quoique les affaires fussent désespérées, de tout souffrir et de tout tenter, plutôt que de rien faire qui fût digne de la gloire que leurs grands exploits leur avaient acquise.

CHAPITRE VII

- Xanthippe arrive à Carthage ; son sentiment sur la défaite des Carthaginois.
- Bataille de Tunis.
- Ordonnance des Carthaginois.
- Ordonnance des Romains.
- La bataille se donne, et les Romains la perdent.
- Réflexions sur cet événement.
- Xanthippe retourne dans sa patrie. Nouveaux préparatifs de guerre.

Dans ces conjectures arrive à Carthage avec une forte recrue, un nommé Xanthippe, officier lacédémonien, consommé dans la connaissance de l'art militaire, et qui faisait des levées en Grèce, moyennant une récompense fixée pour ce genre de services. Celui-ci, informé en détail de la défaite des Carthaginois, et considérant les préparatifs qui leur restaient, le nombre de leur cavalerie et de leurs éléphants, pensa en lui-même, et dit à ses amis, que si les Carthaginois avaient été vaincus, ils ne devaient s'en prendre qu'à l'incapacité de leurs chefs. Ce mot se répand parmi le peuple, et passe bientôt du peuple aux généraux. Les magistrats font appeler cet homme. Il vient et justifie clairement ce qu'il avait avancé. Il leur fait voir pourquoi ils avaient été battus, et comment, en choisissant toujours la plaine, soit dans les marches, soit dans les campements, soit dans les ordonnances de bataille, ils se mettraient en état non seulement de ne rien craindre de leurs ennemis, mais encore de les vaincre. Les chefs applaudissent, conviennent de leurs fautes et lui confient le commandement de l'armée.

Sur le petit mot de Xanthippe, on avait déjà commencé parmi le peuple à parler avantageusement et à espérer quelque chose de cet étranger, mais quand il eut rangé l'armée à la porte de la ville, qu'il en eut fait mouvoir quelque partie en ordre de bataille, qu'il lui eut fait faire l'exercice selon les règles, on lui reconnut tant de supériorité, que l'on éclata en cris de joie, et que l'on demanda d'être au plus tôt menés aux ennemis, persuadés que sous la conduite de Xanthippe on n'avait rien à redouter. Quelque animés et pleins de confiance que parussent les soldats, les chefs leur dirent encore quelque chose, pour les encourager de plus en plus, et peu de jours après, l'armée se mit en marche. Elle était de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux et d'environ cent éléphants. Les Romains furent d'abord surpris de voir les Carthaginois marcher et camper dans la plaine, mais cela ne les empêcha pas de souhaiter d'en venir aux mains. Ils approchent et campent le premier jour à dix stades des ennemis. Le jour suivant, les chefs des Carthaginois tinrent conseil sur ce qu'ils avaient à faire, mais les soldats impatients s'attroupaient par bandes, et, criant à haute voix le nom de Xanthippe, demandait qu'on les menât vite au combat. Cette impétuosité jointe à l'empressement de Xanthippe, qui ne recommandait rien tant que de saisir l'occasion, détermine les chefs. Ils donnent ordre à l'armée de se tenir prête, et permission à Xanthippe de faire tout ce qu'il jugerait à propos. Revêtu de ce pouvoir, il range les éléphants sur une seule ligne, en avant de la phalange, à une distance plus grande que de coutume des troupes à la solde de la république, il place les moins légèrement armées à la droite de la phalange, et les autres sont jetées entre la cavalerie des deux ailes, derrière les escadrons.

À la vue de cette armée rangée en bataille, les Romains marchent en bonne contenance. Les éléphants les épouvantèrent, mais pour parer au choc auquel ils s'attendaient, on mit toute l'infanterie légère en avant sur un seul front, et derrière on rangea les légions de telle manière que plusieurs manipules se trouvaient à la queue l'un de l'autre. De cette manière, tout le corps de bataille perdit beaucoup dans son front, mais gagna en profondeur. Cette ordonnance était excellente contre les éléphants, mais elle ne défendait pas contre la cavalerie des Carthaginois, qui était bien plus nombreuse que celle des Romains.

Les deux armées ainsi rangées, on n'attendit plus que le temps de charger. Xanthippe ordonne de faire avancer les éléphants et d'enfoncer les rangs des ennemis, et en même temps commande à la cavalerie des deux ailes d'envelopper et de donner. Les Romains alors font, selon la coutume, grand cliquetis de leurs armes, et s'excitant par des cris de guerre, en viennent aux prises. La cavalerie romaine ne tint pas longtemps. Elle était trop inférieure en nombre à celle des Carthaginois. Les colonnes de l'aile gauche, évitant le choc des éléphants et craignant peu les soldats étrangers, attaquent cette droite des Carthaginois, la renversent et la poursuivent jusqu'au camp. De ceux qui étaient opposés aux éléphants, les premiers furent foulés aux pieds et écrasés. Le reste du corps de bataille tint ferme quelque temps à cause de son épaisseur, mais dès que les derniers rangs eurent été entourés par la cavalerie et contraints de lui faire face, et que ceux qui avaient passé au travers des éléphants eurent rencontré la phalange des Carthaginois qui était encore en entier et en ordre, alors il n'y eut plus de ressource pour les Romains. La plupart furent écrasés sous le poids énorme des éléphants. Le reste, sans sortir de son rang, fut criblé des traits de la cavalerie. À peine y en eut-il quelques-uns qui échappèrent par la fuite, mais comme c'était dans un pays plat qu'ils fuyaient, les éléphants et la cavalerie en tuèrent une partie. Cinq cents ou environ, qui fuyaient avec Regulus, atteints par les ennemis, furent emmenés prisonniers. Les Carthaginois perdirent en cette occasion huit cents soldats étrangers qui étaient opposés à l'aile gauche des Romains, et de ceux-ci il ne se sauva que les deux mille qui, en poursuivant l'aile droite des ennemis, s'étaient tirés de la mêlée. Tout le reste demeura sur la place, à l'exception de Regulus et de ceux qui le suivaient dans sa fuite. Les compagnies qui avaient échappé au carnage, se retirèrent comme par miracle à Aspis. Pour les Carthaginois, après avoir dépouillé les morts, ils rentrèrent triomphants dans Carthage, suivant après eux, le général des Romains et cinq cents prisonniers.

Que l'on fasse de sérieuses réflexions sur cet événement. Il fournit de belles leçons pour le règlement des mœurs. Le malheur qui arrive ici à Regulus nous apprend que dans le sein même de la prospérité, l'on doit toujours être en guerre contre l'inconstance de la fortune. Il n'y a que quelques jours que ce général dur et impitoyable ne voulait se relâcher sur rien, ni faire aucune grâce à ses ennemis, et aujourd'hui le voilà réduit à implorer leur compassion et leur clémence. On reconnaît ici combien Euripide avait autrefois raison de le dire :

Un bon conseil vaut mieux qu'une pesante armée.

Un seul homme, un seul avis met en déroute une armée courageuse, une armée qui paraissait invincible, pendant qu'il rétablit une république dont la chute semblait certaine, et relève le courage de troupes qui avaient perdu jusqu'au sentiment de leurs défaites. C'est à mes lecteurs de mettre à profit cette petite digression. On s'instruit

de ses devoirs ou par ses propres malheurs ou par les malheurs d'autrui. Le premier moyen est plus efficace, mais l'autre est plus doux. On ne doit prendre celui-là que lorsqu'on y est obligé, parce qu'il expose à trop de peines et à trop de dangers, au lieu que celui-ci est à rechercher, parce que, sans aucun risque, on apprend quel on doit être. Après cela, peut-on ne pas convenir que l'histoire est l'école où il y a le plus à profiter pour les mœurs, puisqu'elle seule nous met à portée, sans inquiétude et sans péril, de juger de ce que nous avons de meilleur à faire?

Après des succès si avantageux, les Carthaginois n'omirent rien pour témoigner leur joie, soit par des actions de grâces rendues solennellement aux dieux, soit par les devoirs d'amitié qu'ils se rendirent les uns aux autres. Mais Xanthippe, qui avait eu tant de part au rétablissement de cette république, n'y fit pas un long séjour après sa victoire. Il eut la prudence de s'en retourner dans sa patrie. Une action si brillante et si extraordinaire, dans un pays étranger, l'eût mis en butte aux traits mordants de l'envie et de la calomnie, au lieu que dans son pays, où l'on a des parents et des amis pour aider à les repousser, ils sont beaucoup moins redoutables. On donne encore une autre raison de la retraite de Xanthippe. Nous aurons ailleurs une occasion plus propre de dire ce que nous en pensons.

Les affaires d'Afrique ayant pris un autre tour que les Romains n'avaient espéré, on pensa tout de bon à Rome à remettre la flotte sur pied, et à tirer de danger le peu de troupes qui s'étaient échappées du carnage. Les Carthaginois, au contraire, pour se soumettre ces troupes-là mêmes, faisaient le siège d'Aspis, mais elles se défendirent avec tant de courage et de valeur qu'ils furent obligés de se retirer. Sur l'avis qu'ils reçurent ensuite que les Romains équipaient une flotte, qui devait encore venir dans l'Afrique, ils radoubèrent leurs anciens vaisseaux, en construisirent de neufs, et, quand ils en eurent deux cents, ils mirent à la voile pour observer l'arrivée des ennemis.

CHAPITRE VIII

- Victoire navale des Romains, et tempête dont elle fut suivie.
- Où les précipite leur génie entreprenant.
- Prise de Palerme.

Au commencement de l'été, les Romains mirent en mer trois cent cinquante vaisseaux, sous le commandement de deux consuls, Emilius et Servius Fulvius. Cette flotte côtoya la Sicile pour aller en Afrique. Au promontoire d'Hermée, elle rencontra celle des Carthaginois, et du premier choc elle la mit en fuite et gagna cent quatorze vaisseaux, avec leur équipage, puis reprenant à Aspis la troupe de jeunes soldats qui y étaient restés, elle revint en Sicile. Elle avait déjà fait une grande partie de la route, et touchait presque aux Camariniens, lorsqu'elle fut assaillie d'une tempête si affreuse, qu'il n'y a point d'expressions pour la décrire. De quatre cent soixante-quatre vaisseaux, il ne s'en sauva que quatre-vingts, les autres furent ou submergés ou emportés par les flots ou brisés contre les rochers et les caps. Toute la côte n'était couverte que de cadavres et de vaisseaux fracassés. On ne voit dans l'histoire aucun exemple d'un naufrage plus déplorable. Ce ne fut pas tant la fortune que les chefs qui en furent cause. Les pilotes avaient souvent assuré qu'il ne fallait pas voguer le long de cette côte extérieure de la Sicile, qui regarde la mer d'Afrique, parce qu'elle est oblique, et que d'ailleurs on n'y peut aborder que très difficilement de plus, que des deux constellations contraires à la navigation, Orion et le Chien, l'une n'était pas encore passée, et l'autre commençait à paraître. Mais les chefs ne voulurent rien écouter, dans l'espérance qu'ils avaient que les villes qui sont situées le long de la côte, épouvantées par la terreur de leur dernier succès, les recevraient sans résistance. Leur imprudence leur coûta cher. Ils ne la reconnurent que lorsqu'il n'était plus temps.

Tel est en général le génie des Romains : ils n'agissent jamais qu'à force ouverte. Ils s'imaginent que tout ce qu'ils se proposent doit être conduit à sa fin, comme par une espèce de nécessité, et que rien de ce qui leur plaît n'est impossible. Souvent, à la vérité, cette politique leur réussit, mais ils ont aussi quelquefois de fâcheux revers à essuyer, principalement sur mer. Ailleurs, comme ils n'ont affaire que contre des hommes et des ouvrages d'hommes, et qu'ils n'usent de leurs forces que contre des forces de même nature, ils le font pour l'ordinaire avec succès, et il est rare que l'exécution ne réponde pas au projet, mais quand ils veulent, pour ainsi dire, forcer les éléments à leur obéir, ils portent la peine de leur témérité. C'est ce qui leur arriva pour lors, ce qui leur est arrivé plusieurs fois, et ce qui leur arrivera, tant qu'ils ne mettront pas un frein à cet esprit audacieux qui leur persuade que sur terre et sur mer, tout temps doit leur être favorable.

Le naufrage de la flotte des Romains, et la victoire gagnée par terre sur eux quelque temps auparavant, ayant fait croire aux Carthaginois qu'ils étaient en état de faire tête à leurs ennemis sur mer et sur terre, ils se portèrent avec plus d'ardeur à mettre deux armées sur pied. Ils envoient Hasdrubal en Sicile, et grossissent son armée des troupes qui étaient venues d'Héraclée, et de cent quarante éléphants. Ensuite ils équipent deux cents vaisseaux, et les fournissent de tout ce qui leur était nécessaire. Hasdrubal arrive à Lilybée sans trouver d'obstacle. Il y exerce les éléphants et les soldats, et se dispose

ouvertement à tenir la campagne. Ce fut avec beaucoup de douleur que les Romains apprirent le naufrage de leurs vaisseaux, par ceux qui s'en étaient échappés. Mais ce malheur ne leur abattit pas le courage. Ils firent construire de nouveau deux cent vingt bâtiments, et, ce que l'on aura peine à croire, en trois mois cette grande flotte fut prête à mettre à la voile. Elle y mit en effet sous le commandement de deux nouveaux consuls A. Atilius et C. Cornelius. Le détroit traversé, ils reprennent à Messine les restes du naufrage, cinglent vers Palerme, et mettent le siège devant cette ville, la plus importante qu'aient les Carthaginois dans la Sicile. On commence les travaux des deux côtés, puis on fait jouer les machines. La tour située sur le bord de la mer s'écroule aux premiers coups, les soldats montent à l'assaut par cette brèche, et emportent de force la nouvelle ville. L'ancienne, courant risque de subir le même sort, leur fut livrée par les habitants. Les Romains y laissèrent une garnison, et retournèrent à Rome.

CHAPITRE IX

- Autre tempête funeste aux Romains.
- Bataille de Palerme.

L'été suivant, les consuls C. Servilius et C. Sempronius, à la tête de toute la flotte, traversèrent la Sicile, et passèrent jusqu'en Afrique. Rasant la côte, ils firent plusieurs descentes, mais qui aboutirent à peu de chose. A l'île des Lotophages, appelée Ménix, et peu éloignée de la petite Syrte, leur peu d'expérience pensa leur être funeste. La mer, s'étant retirée laissa leurs vaisseaux sur des bancs de sable. Ils ne savaient comment se retirer de cet embarras. Mais quelque temps après, la mer étant revenue, ils soulagèrent un peu leurs vaisseaux, en jetant les objets les plus lourds, et se retirèrent à peu près comme s'ils eussent pris la fuite. Arrivés en Sicile, ils doublèrent le cap de Lilybée et abordèrent à Palerme. De là, passant le détroit, ils cinglaient vers Rome, lorsqu'une horrible tempête s'éleva et leur fit perdre cent cinquante vaisseaux. De quelque émulation que les Romains se piquassent, des pertes si grandes et si fréquentes, leur firent perdre l'envie de lever une nouvelle flotte, et, se bornant aux armées de terre, ils envoyèrent en Sicile Lucius Cecilius et Cn. Furius avec les légions, et soixante vaisseaux seulement pour le transport des vivres. Les malheurs des Romains tournèrent à l'avantage des Carthaginois, qui reprirent sur la mer la primauté que les premiers leur avaient disputée. Ils comptaient aussi beaucoup, et avec raison, sur leurs troupes de terre, car les Romains, depuis la défaite de leur armée d'Afrique, s'étaient fait des éléphants une idée si effrayante, que pendant les deux années suivantes qu'ils campèrent souvent dans les campagnes de Lilybée et de Sélinonte, ils se tinrent toujours à cinq ou six stades des ennemis, sans oser se présenter à un combat, sans oser même descendre dans les plaines. Il est vrai que pendant ce temps-là, ils assiégèrent Therme et Lipare, mais ce ne fut qu'en se postant sur des hauteurs presque inaccessibles. Cette frayeur fit changer de résolution aux Romains, et les fit revenir en faveur des armées navales. Après l'élection des deux consuls, C. Atilius et L. Manlius, on construisit cinquante vaisseaux, et on leva des troupes pour faire une puissante flotte.

Hasdrubal, chef des Carthaginois, témoin de l'épouvante où avait été l'armée romaine dans les dernières batailles rangées, et instruit qu'un des consuls était retourné en Italie avec la moitié des troupes, et que Cecilius, avec l'autre moitié, séjournait à Palerme, Hasdrubal, dis-je, pour couvrir et favoriser les moissons des alliés, partit de Lilybée et se porta sur les confins de la campagne de Palerme. Cecilius, qui vit son assurance, retint, pour l'irriter de plus en plus, ses soldats au-dedans des portes. Hasdrubal, fier de ce que le consul n'osait venir à sa rencontre, à ce qu'il croyait, s'avance avec toute son armée, et, franchissant les détroits, entre dans le pays. Il ravage les moissons jusqu'aux portes, sans que le consul s'ébranle. Mais quand il eut passé la rivière qui coule devant la ville, Cecilius, qui n'attendait que ce moment, détacha des soldats armés à la légère, pour le harceler et le contraindre de se mettre en bataille. Il s'y mit, et aussitôt le général romain range devant le mur et devant le fossé quelques archers, avec ordre, si les éléphants approchaient, de lancer sur eux une grêle de traits, en cas qu'ils fussent pressés, de se sauver dans le fossé, et d'en sortir ensuite pour lancer de nouveaux traits sur les éléphants. Il ordonne en même temps aux mineurs de la place, de leur porter des traits, et de se tenir en bon ordre au pied du mur, en dehors. Lui,

se tient avec un corps de troupes à la porte opposée, à l'aile gauche des ennemis, et envoie toujours de nouveaux secours à ses archers. Quand le choc se fut un peu plus échauffé, les conducteurs des éléphants, jaloux de la gloire d'Hasdrubal, et voulant par eux-mêmes avoir l'honneur du succès, s'avancèrent contre ceux qui combattaient les premiers, les renversèrent et les poursuivirent jusqu'au fossé. Les éléphants approchent. Mais blessés par ceux qui tiraient des murailles, percés des javelots et des lances que jetaient sur eux, à coup sûr et en grand nombre ceux qui bordaient le fossé, couverts de traits et de blessures, ils entrent en fureur, se tournent et fondent sur les Carthaginois, foulent aux pieds les soldats, confondent les rangs et les dissipent. Pendant ce désordre, Cecilius, avec des troupes fraîches et rangées, tombe en flanc sur l'aile gauche des ennemis troublés, et les met en déroute. Un grand nombre resta sur la place, les autres échappèrent par une fuite précipitée. Il prit dix éléphants avec les Indiens qui les conduisaient. Le reste, qui avait jeté bas ses conducteurs, enveloppé après le combat, tomba aussi en la puissance du consul. Après cet exploit, il passa pour constant que c'était à Cecilius que l'on était redevable du courage qu'avaient repris les troupes et du pays que l'on avait conquis.

CHAPITRE X

- Les Romains lèvent une nouvelle armée navale, et concertent le siège de Lilybée.
- Situation de la Sicile.
- Siège de Lilybée.
- Trahison en faveur des Romains découverte.
- Secours conduit par Hannibal.
- Combat sanglant aux machines.

Cette nouvelle, portée à Rome, y fit beaucoup de plaisir, moins parce que la défaite des éléphants avait beaucoup affaibli les ennemis, que parce que cette défaite avait fait revenir la confiance aux soldats. On reprit donc le premier dessein, d'envoyer des consuls avec une armée navale, et de mettre fin à cette guerre, s'il était possible. Tout étant disposé, les consuls partent avec deux cents vaisseaux, et prennent la route de Sicile. C'était la quatorzième année de cette guerre. Ils arrivent à Lilybée, joignent à leurs troupes celles de terre, qui étaient dans ces quartiers, et concertent le projet d'attaquer la ville, dans l'espérance qu'après cette conquête, il leur serait aisé de transporter la guerre en Afrique. Les Carthaginois pénétraient toutes ces vues, et faisaient les mêmes réflexions. C'est pourquoi, regardant tout le reste comme rien, ils ne pensèrent qu'à secourir Lilybée, résolus à tout souffrir plutôt que de perdre cette place, unique ressource qu'ils eussent dans la Sicile, au lieu que toute cette île, à l'exception de Drépane, était en la puissance des Romains. Mais de peur que ce que nous avons à dire ne soit obscur pour ceux qui ne connaissent pas bien le pays, nous profiterons de cette occasion pour en offrir un aperçu suffisant à nos lecteurs.

Toute la Sicile est située par rapport à l'Italie et à ses limites, comme le Péloponnèse par rapport à tout le reste de la Grèce et aux éminences qui la bornent. Ces deux pays sont différents, en ce que celui-là est une île, et celui-ci une presqu'île, car on peut passer par terre dans le Péloponnèse, et on ne peut entrer en Sicile que par mer. Sa figure est celle d'un triangle. Les pointes de chaque angle sont autant de promontoires. Celui qui est au midi, et qui s'avance dans la mer de Sicile, s'appelle Pachynus, le Pélore est celui qui, situé au septentrion, borne le détroit au couchant, et est éloigné d'Italie d'environ douze stades, enfin, le troisième se nomme Lilybée. Il regarde l'Afrique. Sa situation est commode pour passer de là à ceux des promontoires de Carthage dont nous avons parlé plus haut. Il en est éloigné de mille stades ou environ, et tourné au couchant d'hiver. Il sépare la mer d'Afrique de celle de Sardaigne.

Sur ce dernier cap est la ville de Lilybée, dont les Romains firent le siège. Elle est bien fermée de murailles, et environnée d'un fossé profond, et de lacs autour de son enceinte, formés par le débordement de la mer, d'où les bâtiments ne sauraient passer dans le port qu'avec beaucoup d'usage et d'expérience. Les Romains ayant établi leurs quartiers devant la ville, de l'un et de l'autre côté, et tiré des lignes d'un camp à l'autre, fortifiées d'un fossé, d'une palissade et d'un terre-plein revêtu d'une maçonnerie, ils commencèrent à pousser leurs travaux vers la tour de l'enceinte la plus proche de la mer qui regardait l'Afrique. On ajouta toujours de nouveaux bâtiments, dont l'un servait de fondement à l'autre, et poussant en même temps ces travaux en avant, on parvint à renverser six tours contiguës à celle qui était près de la mer. Comme ce siège se poussait

avec beaucoup de vigueur, que parmi les tours il y en avait chaque jour quelqu'une qui menaçait ruine, et d'autres qui étaient renversées, que les ouvrages avançaient toujours en s'élevant contre les murs et même jusque dans la ville, les assiégés étaient dans une épouvante et une consternation extrême, quoique la garnison fût de plus de dix mille soldats étrangers, sans compter les habitants, et que Imilcon, qui commandait, fît tout ce qui était possible pour se bien défendre, et arrêter les progrès des assiégeants. Il relevait les brèches, il faisait des contre-mines. Chaque jour, il se portait de côté et d'autre. Il guettait le moment, où il pourrait mettre le feu aux machines, et, pour le pouvoir faire, livrait jour et nuit des combats, plus sanglants quelquefois et plus meurtriers que ne le sont ordinairement les batailles rangées.

Pendant cette généreuse défense, quelques-uns des principaux officiers des soldats étrangers complotèrent entre eux de livrer la ville aux Romains. Persuadés de la soumission de leurs soldats, ils passent de nuit dans le camp des Romains, et font part au consul de leur projet. Un Achéen, nommé Alexon, qui autrefois avait sauvé Agrigente d'une trahison, que les troupes à la solde des Syracusains avaient tramée contre cette ville, ayant découvert le premier cette conspiration, en alla informer le commandant des Carthaginois. Celui-ci aussitôt assemble les autres officiers, il les exhorte, il emploie les prières les plus pressantes et les plus belles promesses, pour les engager à demeurer fermes dans son parti, et à ne point entrer dans le complot. Il ne les eut pas plus tôt gagnés, qu'il les envoie vers les autres étrangers, Gaulois et autres. Pour leur aider à persuader les premiers, il leur joignit un homme qui avait servi avec les Gaulois, et qui par là leur était fort connu. C'était Hannibal, fils de cet Hannibal qui était mort en Sardaigne. Il députa vers les autres soldats mercenaires Alexon, qu'ils considéraient beaucoup, et en qui ils avaient de la confiance. Ces députés assemblent la garnison, l'exhortent à être fidèle, se rendent garants des promesses que le commandant faisait à chacun des soldats, et les gagnent si bien, que les traîtres étant revenus sur les murs pour porter leurs compagnons à accepter les offres des Romains, on eut horreur de les écouter, et on les chassa à coups de pierres et de traits. C'est ainsi que les Carthaginois, trahis par les soldats étrangers, se virent sur le point de périr sans ressource, et qu'Alexon, qui auparavant par sa fidélité avait conservé aux Agrigentins leur ville, leur pays, leurs lois et leurs libertés, fut encore le libérateur des Carthaginois.

À Carthage, quoique l'on ne sût rien de ce qui se passait, on pensa néanmoins à pourvoir aux besoins de Lilybée. On équipa cinquante vaisseaux, dont on confia le commandement à Hannibal, fils d'Hamilcar, commandant de galères, et ami intime d'Adherbal, et après une exhortation convenable aux conjonctures présentes, on lui donna ordre de partir sans délai, et de saisir en homme de cœur le premier moment favorable qui se présenterait de se jeter sur la place assiégée. Hannibal se met en mer avec dix mille soldats bien armés, mouille à Éguse, entre Lilybée et Carthage, et attend là un vent frais. Ce vent souffle. Hannibal déploie toutes les voiles, et arrive à l'entrée du port. L'embarras des Romains fut extrême. Un événement si subit ne leur donnait pas le loisir de prendre des mesures, et d'ailleurs, s'ils se fussent mis en devoir de fermer le passage à cette flotte, il était à craindre que le vent ne les poussât avec les ennemis jusque dans le port de Lilybée. Ils furent donc réduits à admirer l'audace avec laquelle ces vaisseaux les bravaient. D'un autre côté, les assiégés, assemblés sur les murailles, attendaient avec une inquiétude mêlée de joie, comment ce secours inespéré arriverait

jusqu'à eux. Ils l'appellent à grands cris, et l'encouragent par leurs applaudissements. Hannibal entre dans le port, tête levée, et y débarque ses soldats, sans que les Romains osassent se présenter, ce qui fit le plus de plaisir aux Lilybéens que le secours même, quelque capable qu'il fût d'augmenter et leurs forces et leurs espérances. Imilcon, dans le dessein qu'il avait de mettre le feu aux machines des assiégeants, et voulant faire usage des bonnes dispositions où paraissaient être les habitants et les soldats fraîchement débarqués, ceux-là parce qu'ils se voyaient secourus, ceux-ci parce qu'ils n'avaient encore rien souffert, convoque une assemblée des uns et des autres, et, par un discours où il promettait à ceux qui se signaleraient, et à tous en général, des présents et des grâces de la part de la république des Carthaginois, il sut tellement enflammer leur zèle et leur courage, qu'ils crièrent tous qu'il n'avait qu'à faire d'eux, sans délai, tout ce qu'il jugerait à propos. Le commandant, après leur avoir témoigné qu'il leur savait gré de leur bonne volonté, congédia l'assemblée et leur dit de prendre au plus tôt quelque repos, et du reste d'attendre les ordres de leurs officiers.

Peu de temps après, il assembla les principaux d'entre eux. Il leur assigna les postes qu'ils devaient occuper, leur marqua le signal et le temps de l'attaque, et ordonna aux chefs de s'y trouver de grand matin avec leurs soldats. Ils s'y rendirent à point nommé. Au point du jour, on se jette sur les ouvrages, par plusieurs côtés. Les Romains, qui avaient prévu la chose, et qui se tenaient sur leurs gardes, courent partout, où leurs secours était nécessaires, et font une vigoureuse résistance. La mêlée devient bientôt générale, et le combat sanglant, car de la ville il vint au moins vingt mille hommes, et dehors, il y en avait encore un plus grand nombre. L'action était d'autant plus vive, que les soldats, sans garder de rang, se battaient pêle-mêle, et ne suivaient que leur impétuosité. On eût dit que dans cette multitude, homme contre homme, rang contre rang, s'étaient défiés l'un l'autre à un combat singulier. Mais les cris et le fort du combat étaient aux machines. C'était ce que les deux partis s'étaient proposé dès le commencement, en prenant leurs postes, ils ne se battaient avec tant d'émulation et d'ardeur, les uns que pour renverser ceux qui gardaient les machines, les autres que pour ne point les perdre, ceux-là que pour mettre en fuite, ceux-ci que pour ne point céder. Les uns et les autres tombaient morts sur la place même qu'ils avaient occupée d'abord. Il y en avait parmi eux qui, la torche à la main et portant des étoupes et du feu, fondaient de tous côtés sur les machines avec tant de fureur, que les Romains se virent réduits aux dernières extrémités. Comme cependant il se faisait un grand carnage de Carthaginois, leur chef, qui s'en aperçut, fit sonner la retraite, sans avoir pu venir à bout de ce qu'il avait projeté, et les Romains, qui avaient été sur le point de perdre tous leurs préparatifs, restèrent enfin maîtres de leurs ouvrages, et les conservèrent sans en avoir perdu aucun. Cette affaire finie, Hannibal se mit en mer pendant la nuit, et, dérobant sa marche, prit la route de Drépane, où était Adherbal, chef des Carthaginois. Drépane est une place avantageusement située avec un beau port, à cent vingt stades de Lilybée, et que les Carthaginois ont toujours eu fort à cœur de se conserver.

CHAPITRE XI

- Audace étonnante d'un Rhodien, qui est enfin pris par les Romains.
- Incendie des ouvrages.
- Bataille de Drépane.

À Carthage, on attendait avec impatience des nouvelles de ce qui se passait à Lilybée. Mais les assiégés étaient trop resserrés, et les assiégeants gardaient trop exactement l'entrée du port, pour que personne ne pût en sortir. Cependant un certain Hannibal, surnommé le Rhodien, homme distingué, et qui avait été témoin oculaire de tout ce qui s'était fait en siège, osa se charger de cette commission. Ses offres furent acceptées, quoique l'on doutât qu'il en vînt à son honneur. Il équipe une galère particulière, met à la voile, passe dans une des îles qui sont devant Lilybée, et le lendemain, un vent frais s'étant élevé, il passe au travers des ennemis que son audace étonne. Il entre dans le port à la quatrième heure du jour, et se dispose, dès le lendemain, à revenir sur ses pas. Le consul, pour lui opposer une garde plus sûre, tient prêts, pendant la nuit, dix de ses meilleurs vaisseaux, et du port, lui et toute son armée observent les démarches du Rhodien. Ces dix vaisseaux étaient placés aux deux côtés de l'entrée, aussi près du sable que l'on pouvait en approcher. Les rames levées, ils étaient comme prêts à voler et à fondre sur Hannibal. Celui-ci, malgré toutes ces précautions, vient effrontément, insulter à ses ennemis et les déconcerte par sa hardiesse et la légèreté de sa galère. Non seulement il passe au travers, sans rien en souffrir lui ni son monde, mais il approche d'eux, il tourne à l'entour, il fait lever les rames et s'arrête, comme pour les attirer au combat. Personne n'osant se présenter, il reprend sa route, et brave ainsi avec une seule galère toute la flotte des Romains. Cette manœuvre, qu'il fit souvent dans la suite, fut d'une grande utilité pour les Carthaginois et pour les assiégés, car par là, on fut instruit à Carthage de tout ce qu'il était important de savoir. A Lilybée, on commença à bien espérer du siège, et la terreur se répandit parmi les assiégeants. Cette hardiesse du Rhodien venait de ce qu'il avait appris par expérience quelle route il fallait tenir entre les bancs de sable qui sont à l'entrée du port. Pour cela, il gagnait d'abord la haute mer, puis approchant comme s'il revenait d'Italie, il tournait tellement sa proue du côté de la tour qui est sur le bord de la mer, qu'il ne voyait pas celles qui regardent l'Afrique. C'est aussi le seul moyen qu'il y ait pour prendre avec un bon vent l'entrée du port.

L'exemple du Rhodien fut suivi par d'autres qui savaient les mêmes routes. Les Romains, que cela n'accommodait pas, se mirent en tête de combler cette entrée, mais la chose était au-dessus de leurs forces. La mer avait là trop de profondeur. Rien de ce qu'ils y jetaient ne demeurait où il était nécessaire. Les flots, la rapidité du courant emportaient et dispersaient les matériaux avant même qu'ils arrivassent au fond. Seulement dans un endroit, où il y avait des bancs de sable, ils firent à grand-peine une levée. Une galère à quatre rangs voltigeant pendant la nuit, y fut arrêtée et tomba entre leurs mains. Comme elle était construite d'une façon singulière, ils l'armèrent à plaisir, et s'en servirent pour observer ceux qui entraient dans le port, et surtout le Rhodien. Par hasard il entra pendant une nuit, et peu de temps après, il repartit en plein jour. Voyant que cette galère faisait les mêmes mouvements que lui, et la reconnaissant, il fut d'abord épouvanté, et fit ses efforts pour gagner les devants. Près d'être atteint, il

fut obligé de faire face et d'en venir aux mains, mais les Romains étaient supérieurs, et en nombre et en forces. Maîtres de cette belle galère, ils l'équipèrent de tout point, et depuis ce temps-là personne ne put plus entrer dans le port de Lilybée.

Les assiégés ne se lassaient point de rétablir ce qu'on leur détruisait. Il ne restait plus que les machines des ennemis, dont ils n'espéraient plus pouvoir se délivrer, lorsqu'un vent violent et impétueux soufflant contre le pied des ouvrages, ébranla les galeries, et renversa les tours qui étaient devant pour les défendre. Cette conjoncture ayant paru à quelques soldats grecs fort avantageuse pour ruiner tout l'attirail des assiégeants, ils découvrirent leur pensée au commandant, qui la trouva excellente. Il fit aussitôt disposer tout ce qui était nécessaire à l'exécution. Ces jeunes soldats courent ensemble, et mettent le feu en trois endroits. Le feu se communiqua avec d'autant plus de rapidité, que ces ouvrages étaient dressés depuis longtemps, et que le vent soufflant avec violence, et poussant d'une place à l'autre les tours et les machines, portait l'incendie de tous côtés avec une vitesse extrême. D'ailleurs, les Romains ne savaient quel parti prendre pour remédier à ce désordre. Ils étaient si effrayés, qu'ils ne pouvaient ni voir ni comprendre ce qui se passait. La suie, les étincelles ardentes, l'épaisse fumée, que le vent leur poussait dans les yeux, les aveuglaient. Il en périt un grand nombre, avant qu'ils pussent même approcher des endroits qu'il fallait secourir. Plus l'embarras des Romains était grand, plus les assiégés avaient d'avantages. Pendant que le vent soufflait sur ceux-là, tout ce qui pouvait leur nuire, ceux-ci, qui voyaient clair, ne jetaient ni sur les Romains ni sur les machines rien qui portât à faux. Au contraire, le feu faisait d'autant plus de ravages, que le vent lui donnait plus de force et d'activité. Enfin la chose alla si loin, que les fondements des tours furent réduits en cendres, et les têtes des béliers fondues. Après cela, il fallut renoncer aux ouvrages, et se contenter d'entourer la ville d'un fossé et d'un retranchement, et de fermer le camp d'une muraille, en attendant que le temps fît naître quelque occasion de faire plus. Dans Lilybée, on releva des murailles ce qui en avait été détruit, et l'on ne s'inquiéta plus du siège.

Quand on eut, appris à Rome que la plus grande partie de l'armement avait péri ou dans la défense des ouvrages ou dans les autres opérations du siège, ce fut à qui prendrait les armes. On y leva une armée de dix mille hommes, et on l'envoya en Sicile. Le détroit traversé, elle gagna le camp à pied. Et alors le consul Publius Claudius ayant convoqué les tribuns : « Il est temps, leur dit-il, d'aller avec toute la flotte à Drépane. Adherbal, qui y commande les Carthaginois, n'est pas prêt à nous recevoir. Il ne sait pas qu'il nous est venu du secours, et après la perte que nous venons de faire, il est persuadé que nous ne pouvons mettre une flotte en mer. » Chacun approuvant ce dessein, il fait embarquer, avec ce qu'il avait déjà de rameurs, ceux qui venaient de lui arriver. En fait de soldats, il ne prit que les plus braves qui, à cause du peu de longueur du trajet et que d'ailleurs le butin paraissait immanquable, s'étaient offerts d'eux-mêmes. Il met à la voile au milieu de la nuit sans être aperçu des assiégés. D'abord la flotte marcha ramassée et toute ensemble, ayant la terre à droite. À la pointe du jour, l'avant-garde étant déjà à la vue de Drépane, Adherbal, qui ne s'attendait à rien moins, fut d'abord étonné, mais y faisant plus d'attention, et voyant que c'était la flotte ennemie, il résolut de n'épargner ni soins ni peines pour empêcher que les Romains ne l'assiégeassent ainsi haut la main. Il assembla aussitôt son armement sur le rivage, et un héraut, par son ordre, y ayant appelé tout ce qu'il y avait de soldats étrangers dans la ville, il leur fit voir en deux mots combien la victoire était aisée s'ils avaient du cœur, et ce qu'ils

avaient à craindre d'un siège, si la vue du danger les intimidait. Tous s'écriant que, sans différer, on les menât au combat, après avoir loué leur bonne volonté, il donna ordre de se mettre en mer, et de suivre en poupe le vaisseau qu'il montait, sans en détourner les yeux. Il part ensuite le premier, et conduit sa flotte sous des rochers qui bordaient le côté du port opposé à celui par lequel l'ennemi entrait. Publius, surpris de voir que les ennemis, loin de se rendre ou d'être épouvantés, se disposaient à combattre, fit revirer en arrière tout ce qu'il avait de vaisseaux ou dans le port ou à l'embouchure ou qui étaient près d'y entrer. Ce mouvement causa un désordre infini dans l'équipage, car les bâtiments qui étaient dans le port, heurtant ceux qui y entraient, brisaient leurs bancs, et fracassaient ceux des vaisseaux sur lesquels ils tombaient. Cependant, à mesure que quelque vaisseau se débarrassait, les officiers le faisaient aussitôt ranger près de la terre, la proue opposée aux ennemis. D'abord le consul s'était mis à la queue de sa flotte, mais alors prenant le large, il alla se poster à l'aile gauche. En même temps Adherbal ayant passé avec cinq grands vaisseaux au-delà de l'aile gauche des Romains, du côté de la pleine mer, tourna sa proue vers eux, et envoya ordre à tous ceux qui venaient après lui et s'allongeaient sur la même ligne, de faire la même chose. Tous s'étant rangés en front, le mot donné, toute l'armée s'avance dans cet ordre vers les Romains qui, rangés proche de la terre, attendaient les vaisseaux qui sortaient du port, disposition qui leur fut très pernicieuse. Les deux armées proches l'une de l'autre, et le signal levé par les deux amiraux, on commença à charger. Tout fut d'abord assez égal de part et d'autre, parce que l'on ne se servit des deux côtés que de l'élite des armées de terre, mais les Carthaginois gagnèrent peu à peu le dessus. Aussi avaient-ils pendant tout le combat bien des avantages sur les Romains : leurs vaisseaux étaient construits de manière à se mouvoir en tous sens avec beaucoup de légèreté, leurs rameurs étaient experts, et enfin, ils avaient eu la sage précaution de se ranger en bataille en pleine mer. Si quelques-uns des leurs étaient pressés par l'ennemi, ils se retiraient sans courir aucun risque, et, avec des vaisseaux si légers, il leur était aisé de prendre le large. L'ennemi s'avançait-il pour les poursuivre, ils se tournaient, voltigeaient autour ou lui tombaient sur le flanc, et le choquaient sans cesse, pendant que le vaisseau romain pouvait à peine revirer à cause de sa pesanteur et du peu d'expérience des rameurs, ce qui fut cause qu'il y en eut un grand nombre de coulés à fond, tandis que si un des vaisseaux carthaginois était en péril, on pouvait en sûreté aller à son secours, en se glissant derrière la poupe des vaisseaux. Les Romains n'avaient rien de tout cela. Lorsqu'ils étaient pressés, comme ils se battaient près de la terre, ils n'avaient pas d'endroit où se retirer. Un vaisseau serré en devant se brisait sur les bancs de sable ou échouait contre la terre. Le poids énorme de leurs navires, et l'ignorance des rameurs leur ôtaient encore le plus grand avantage qu'on puisse avoir en combattant sur mer, savoir de glisser au travers des vaisseaux ennemis, et d'attaquer en queue ceux qui sont déjà aux mains avec d'autres. Pressés contre le rivage, et ne s'étant pas réservé le moindre petit espace pour se glisser par derrière, ils ne pouvaient porter de secours, où il était nécessaire, de sorte que la plupart des vaisseaux restèrent en partie immobiles sur les bancs de sable ou furent brisés contre la terre. Il ne s'en échappa que trente, qui, étant auprès du consul, prirent la fuite avec lui, en se dégageant le mieux qu'ils purent le long du rivage. Tout le reste, au nombre de quatre-vingt-treize, tomba avec les équipages en la puissance des Carthaginois, à l'exception de quelques soldats qui s'étaient sauvés du débris de leurs vaisseaux. Cette victoire fit chez les Carthaginois autant d'honneur à la prudence et à la valeur d'Adherbal, qu'elle couvrit de honte et

d'ignominie le consul romain, dont la conduite, en cette occasion, était inexcusable, car il ne tint pas à lui que sa patrie ne tombât dans de fort grands embarras. Aussi fut-il traduit devant des juges, et condamné à une grosse amende.

CHAPITRE XII

- Junius passe en Sicile.
- Nouvelle disgrâce des Romains à Lilybée.
- Ils évitent heureusement deux batailles.
- Perte entière de leurs vaisseaux.
- Junius entre dans Éryce.
- Description de cette ville.

Cet échec, quelque considérable qu'il fût, ne ralentit pas chez les Romains la passion qu'ils avaient de tout soumettre à leur domination. On ne négligea rien de ce qui se pouvait faire pour cela, et l'on ne s'occupa que des mesures qu'il fallait prendre pour continuer la guerre. Des deux consuls qui avaient été créés cette année, on choisit Lucius Junius pour conduire à Lilybée des vivres et d'autres munitions pour l'armée qui assiégeait cette ville, et on lui donna soixante vaisseaux pour les escorter. Junius étant arrivé à Messine, et y ayant grossi sa flotte de tous les bâtiments qui lui étaient venus du camp et du reste de la Sicile, partit en diligence pour Syracuse. Sa flotte était de cent vingt vaisseaux longs, et d'environ huit cents de charge. Il donna la moitié de ceux-ci avec quelques-uns des autres aux questeurs, avec ordre de porter incessamment des provisions au camp, et, resta à Syracuse, pour y attendre les bâtiments qui n'avaient pu le suivre depuis Messine, et pour y recevoir les grains que les alliés du milieu des terres devaient lui fournir.

Vers ce même temps Adherbal, après avoir envoyé à Carthage tout ce qu'il avait gagné d'hommes et de vaisseaux par la dernière victoire, forma une escadre de cent vaisseaux, trente des siens, et soixante-dix que Carthalon, qui commandait avec lui, avait amenés, mit cet officier à leur tête et lui donna ordre de cingler vers Lilybée, de fondre à l'improviste sur les vaisseaux ennemis, qui y étaient à l'ancre, d'en enlever le plus qu'il pourrait, et de mettre le feu au reste. Carthalon se charge avec plaisir de cette commission. Il part au point du jour, brûle une partie de la flotte ennemie, et disperse l'autre. La terreur se répand dans le camp des Romains. Ils accourent avec de grands cris à leurs vaisseaux, mais pendant qu'ils portent là du secours, Imilcon qui s'était aperçu le matin de ce qui se passait, tombe sur eux d'un autre côté avec ses soldats étrangers. On peut juger quelle fut la consternation de Romains lorsqu'ils se virent ainsi enveloppés.

Carthalon, ayant pris quelques vaisseaux et en ayant brisé quelques autres, s'éloigna un peu de Lilybée, et alla se poster sur la route d'Héraclée pour observer la nouvelle flotte des Romains, et l'empêcher d'aborder au camp. Informé ensuite, par ceux qu'il avait envoyés à la découverte, qu'une assez grande flotte approchait, composée de vaisseaux de toutes sortes, il avance au devant des Romains pour présenter la bataille, croyant qu'après son premier exploit il n'avait qu'à paraître pour vaincre. D'un autre côté les corvettes qui prennent les devants, annoncèrent à l'escadre qui venait de Syracuse que les ennemis n'étaient pas loin. Les Romains ne se croyant pas en état de hasarder une bataille, virèrent de bord vers une petite ville de leur domination, où il n'y avait pas à la vérité de port, mais où des rochers s'élevant de terre formaient tout autour un abri fort commode. Ils y débarquèrent, et, y ayant disposé tout ce que la ville put leur fournir

de catapultes et de balistes, ils attendirent les Carthaginois. Ceux-ci ne furent pas plus tôt arrivés qu'ils pensèrent à les attaquer. Ils s'imaginaient que, dans la frayeur où étaient les Romains, ils ne manqueraient pas de se retirer dans cette bicoque, et de leur abandonner leurs vaisseaux. Mais l'affaire ne tournant pas comme ils avaient espéré, et les Romains se défendant avec vigueur, ils se retirèrent de ce lieu, où d'ailleurs ils étaient fort mal à leur aise, et, emmenant avec eux quelques vaisseaux de charge qu'ils avaient pris, ils allèrent gagner je ne sais quel fleuve, où ils demeurèrent, pour observer quelle route prendraient les Romains.

Junius, ayant terminé à Syracuse tout ce qu'il y avait à faire, doubla le cap Pachynus, et cingla vers Lilybée, ne sachant rien de ce qui était arrivé à ceux qu'il avait envoyés devant. Cette nouvelle étant venue à Carthalon, il mit en diligence à la voile, dans le dessein de livrer bataille au consul, pendant qu'il était éloigné des autres vaisseaux. Junius aperçut de loin la flotte nombreuse des Carthaginois, mais trop faible pour soutenir un combat et trop proche de l'ennemi pour prendre la fuite, il prit le parti d'aller jeter l'ancre dans des lieux escarpés et absolument inabordables, résolu à tout souffrir plutôt que de livrer son armée à l'ennemi. Carthalon se garda bien de donner bataille aux Romains dans des lieux si difficiles. Il se saisit d'un promontoire, y mouilla l'ancre, et ainsi placé entre les deux flottes des Romains, il examinait ce qui se passait dans l'une et dans l'autre.

Une tempête affreuse commençant à menacer, les pilotes Carthaginois, gens habiles dans les routes et experts sur ces sortes de cas, prévirent ce qui allait arriver. Ils en avertirent Carthalon et lui conseillèrent de doubler au plus tôt le cap Pachynus, et de se mettre là à l'abri de l'orage. Le commandant se rendit prudemment à cet avis. Il fallut beaucoup de peine et de travail pour passer jusqu'au-delà du cap, mais enfin on passa, et on y mit la flotte à couvert. La tempête éclate enfin. Les deux flottes romaines, se trouvant dans des endroits exposés et découverts en furent si cruellement maltraitées, qu'il n'en resta pas même une planche dont on pût faire usage. Cet accident, qui relevait les affaires des Carthaginois et affermissait leurs espérances, acheva d'abattre les Romains, déjà affaiblis par les pertes précédentes. Ils quittèrent la mer et tinrent la campagne, cédant aux Carthaginois une supériorité qu'ils ne pouvaient plus leur disputer, peu sûrs même d'avoir par terre tout l'avantage sur eux. Sur cette nouvelle, on ne put s'empêcher à Rome et au camp de Lilybée de répandre des larmes sur le malheur de la république, mais cela ne fit pas abandonner le siège que l'on avait commencé. Les munitions continuèrent à venir par terre, sans que personne fût empêché d'en apporter, et l'attaque fut poussée le plus vivement qu'il était possible. Junius ne fut pas plus tôt arrrivé au camp après son naufrage, que, pénétré de douleur, il chercha par quel exploit considérable il pourrait réparer la perte qu'il venait de faire. Une occasion se présenta. Il fit entamer dans Éryce des menées qui lui livrèrent et la ville et le temple de Vénus. Éryce est une montagne située sur la côte de Sicile qui regarde l'Afrique, entre Drépane et Palerme, plus voisine de Drépane et plus inaccessible de ce côté-là. C'est la plus haute montagne de Sicile après le mont Etna. Elle se termine en une plate-forme, sur laquelle on a bâti le temple de Vénus Érycine, le plus beau sans contredit, et le plus riche de tous les temples de Sicile. Au-dessous du sommet est la ville, où l'on ne peut monter que par un chemin très long et très escarpé, de quelque côté que l'on y vienne.

Junius, ayant commandé quelques troupes sur le sommet et sur le chemin de Drépane, gardait avec soin ces deux postes, persuadé qu'en se tenant simplement sur la défensive, il retiendrait paisiblement sous sa puissance et la ville et toute la montagne.

CHAPITRE XIII

- Prise d'Ercte par Hamilcar.
- Différentes tentatives des deux généraux l'un contre l'autre.
- Hamilcar assiège Éryce.
- Nouvelle flotte des Romains, commandée par C. Luctatius.
- Bataille d'Éguse.

La dix-huitième année de cette guerre, les Carthaginois ayant fait Hamilcar, surnommé Barcas, général de leurs armées, ils lui donnèrent le commandement de la flotte. Celui-ci partit aussitôt pour aller ravager l'Italie. Il fit du dégât dans le pays des Locriens et des Bruttiens. De là, il prit avec toute sa flotte la route de Palerme, et s'empara d'Ercte, place située sur la côte de la mer, entre Éryce et Palerme, et très commode pour y loger une armée, même pour longtemps, car c'est une montagne qui, s'élevant de la plaine jusqu'à une assez grande hauteur, est escarpée de tous côtés, et dont le sommet a au moins cent stades de circonférence. Au-dessous de ce sommet, tout autour, est un terrain très fertile, où les vents de mer ne se font pas sentir, et où les bêtes venimeuses sont tout à fait inconnues. Du côté de la mer et du côté de la terre, ce sont des précipices affreux entre lesquels ce qu'il reste d'espace est facile à garder. Sur la montagne s'élève encore une butte, qui peut servir comme de donjon, et d'où il est aisé d'observer ce qui se passe dans la plaine. Le port a beaucoup de fond et semble fait exprès pour la commodité de ceux qui vont de Drépane et de Lilybée en Italie. On ne peut approcher de cette montagne que par trois endroits, dont deux sont du côté de la terre et un du côté de la mer, et tous trois fort difficiles. Ce fut sur ce dernier qu'Hamilcar vint camper. Il fallait qu'il fût aussi intrépide qu'il l'était, pour se jeter ainsi au milieu de ses ennemis n'ayant ni ville alliée, ni espérance d'aucun secours. Malgré cela, il ne laissa pas de livrer de grosses batailles aux Romains et de leur donner de grandes alarmes. Car d'abord, se mettant là en mer, il alla désolant toute la côte d'Italie, et pénétra jusqu'au pays des Cuméens. Ensuite, les Romains étant venus par terre se camper à environ cinq stades de son armée devant la ville de Palerme, pendant près de trois ans il leur livra une infinité de différents combats.

Décrire ces combats en détail, c'est ce qui ne serait pas possible. On doit juger à peu près de cette guerre comme d'un combat de forts et de vigoureux athlètes. Quand ils en viennent aux mains pour emporter une couronne, et que sans cesse ils se font plaie sur plaie ni eux-mêmes ni les spectateurs ne peuvent raisonner sur chaque coup qui se porte ou qui se reçoit, bien qu'on puisse aisément, sur la vigueur, l'émulation, l'expérience, la force et la bonne constitution des combattants, se former une juste idée du combat. Il faut dire la même chose de Junius et d'Hamilcar. C'était tous les jours de part et d'autre des pièges, des surprises, des approches, des attaques, mais un historien qui voudrait expliquer pourquoi et comment tout cela se faisait, entrerait dans des détails qui seraient fort à charge au lecteur, et ne lui seraient d'aucune utilité. Qu'on donne une idée générale de tout ce qui se fit alors, et du succès de cette guerre, en voilà autant qu'il en faut pour juger de l'habileté des généraux. En deux mots, on mit des deux côtés tout en usage, stratagèmes qu'on avait appris par l'histoire, ruses de guerre que l'occasion et les circonstances présentes suggéraient, hardiesse, impétuosité, rien ne fut oublié, mais il ne se fit rien de décisif, et cela pour bien des raisons. Les forces

de part et d'autre étaient égales, les camps bien fortifiés et inaccessibles, l'intervalle qui les séparait fort petit, d'où il arriva qu'il se donnait bien tous les jours des combats particuliers, mais jamais un général. Toutes les fois qu'on en venait aux mains, on perdait du monde, mais dès que l'on sentait l'ennemi supérieur, on se jetait dans les retranchements, pour se mettre à couvert, et ensuite on retournait à la charge. Enfin la fortune, qui présidait à cette espèce de lutte, transporta nos athlètes dans une autre arène, et pour les engager dans un combat plus périlleux, les resserra dans un lieu plus étroit.

Malgré la garde que faisaient les Romains sur le sommet et au pied du mont Éryce, Hamilcar trouva moyen d'entrer dans la ville qui était entre les deux camps. Il est étonnant de voir avec quelle résolution et quelle constance les Romains, qui étaient au-dessus, soutinrent le siège, et à combien de dangers ils furent exposés, mais on n'a pas moins de peine à concevoir comment les Carthaginois purent se défendre, attaqués comme ils l'étaient par-dessus et par- dessous, et ne pouvant recevoir de convois que par un seul endroit de la mer, dont ils pouvaient disposer. Toutes ces difficultés, jointes à la disette de toutes choses, n'empêchèrent pas qu'on n'employât au siège de part et d'autre tout l'art et toute la vigueur dont on était capable, et qu'on ne fît toute sorte d'attaques et de combats. Enfin ce siège finit, non par l'épuisement de deux partis, causé par les peines qu'ils y souffraient, comme l'assure Fabius, car ils soutinrent ces peines avec une constance si grande, qu'il ne paraissait pas qu'ils les sentissent, mais après deux ans de siège, on mit fin d'une autre manière à cette guerre, et avant qu'un des deux peuples l'emportât sur l'autre. C'est là tout ce qui se passa à Éryce, et ce que firent les armées de terre.

À considérer Rome et Carthage ainsi acharnées l'une contre l'autre, ne croirait-on pas voir deux de ces braves et vaillants oiseaux, qui, affaiblis par un long combat, et ne pouvant plus faire usage de leurs ailes, se soutiennent par leur seul courage, et ne cessent de se battre, jusqu'à ce que, s'étant joints l'un et l'autre, ils se soient meurtris à coups de bec, et que l'un des deux ait remporté la victoire? Des combats presque continuels avaient réduit ces deux états à l'extrémité. De grandes dépenses continuées pendant longtemps avaient épuisé leurs finances. Cependant les Romains tiennent bon contre leur mauvaise fortune. Quoiqu'ils eussent depuis près de cinq ans abandonné la mer, tant à cause des pertes qu'ils y avaient faites, que parce que les troupes de terre leur paraissaient suffisantes, voyant néanmoins que la guerre ne prenait pas le train qu'ils avaient espéré, et qu'Hamilcar réduisait à rien tous leurs efforts, ils se flattèrent qu'une troisième flotte serait plus heureuse que les deux premières, et que si, elle était bien conduite, elle terminerait la guerre avec avantage. La chose en effet eut tout le succès qu'ils s'étaient promis. Sans se rebuter d'avoir été deux fois obligés de renoncer aux armées navales, premièrement par la tempête qu'elles avaient essuyée au sortir du port de Palerme, et ensuite par la malheureuse journée de Drépane, ils en remirent une troisième sur pied, qui, fermant aux Carthaginois le côté de la mer par lequel ils recevaient leurs vivres, mit enfin la victoire de leur côté, et finit heureusement la guerre. Or, ce fut moins leur force que leur courage qui leur fit prendre cette résolution, car ils n'avaient pas dans leur épargne de quoi fournir aux frais d'une si grande entreprise, mais le zèle du bien public et la générosité des principaux citoyens, suppléèrent à ce défaut.

Chaque particulier selon son pouvoir, ou deux ou trois réunis ensemble, se chargèrent de fournir une galère tout équipée, à la seule condition que, si la chose tournait à bien, on leur rendrait ce qu'ils auraient avancé. Par ce moyen, on assembla deux cents galères à cinq rangs, que l'on construisit sur le modèle de la rhodienne, et dès le commencement de l'été, C. Luctatius, ayant été fait consul, prit le commandement de cette flotte. Il aborda en Sicile lorsqu'on l'y attendait le moins, se rendit maître du port de Drépane, et de toutes les baies qui sont aux environs de Lilybée, tous lieux restés sans défense par la retraite des vaisseaux carthaginois, fit ses approches autour de Drépane, et disposa tout pour le siège. Pendant qu'il faisait son possible pour la serrer de près, prévoyant que la flotte ennemie ne tarderait pas à venir et ayant toujours devant les yeux ce que l'on aurait pensé d'abord, que la guerre ne finirait que par un combat naval, sans perdre un moment, chaque jour, il dressait son équipage aux exercices qui le rendaient propre à son dessein, et par son assiduité à l'exercer dans le reste des affaires de marine. De simples matelots, il fit en fort peu de temps d'excellent soldats.

Les Carthaginois, fort surpris que les Romains osassent reparaître sur mer, et ne voulant pas que le camp d'Éryce manquât d'aucune des munitions nécessaires, équipèrent sur-le-champ des vaisseaux, et les ayant fournis de grains et d'autres provisions, ils firent partir cette flotte, dont ils donnèrent le commandement à Hannon. Celui-ci cingla d'abord vers l'île d'Hières, dans le dessein d'aborder à Éryce sans être perçu des ennemis, d'y décharger ces vaisseaux, d'ajouter à son armée navale ce qu'il y avait de meilleurs soldats étrangers et d'aller avec Hamilcar présenter la bataille aux ennemis. Cette flotte approchant, Luctatius ayant pensé en lui-même quelles pouvaient être les vues de l'amiral, il choisit dans son armée de terre les troupes les plus braves et les plus aguerries, et fit voile vers Éguse, ville située devant Lilybée. Là, après avoir exhorté, son monde à bien faire, il avertit les pilotes qu'il y aurait combat le lendemain matin. Au point du jour, voyant que le vent, favorable aux Carthaginois, lui était fort contraire, et que la mer était extrêmement agitée, il hésita d'abord sur le parti qu'il avait à prendre, mais faisant ensuite réflexion que, s'il donnait le combat pendant ce gros temps, il n'aurait affaire qu'à l'armée navale et à des vaisseaux chargés, qu'au contraire, s'il attendait le calme et laissait Hannon se joindre avec le camp d'Eryce, il aurait à combattre contre des vaisseaux légers et contre l'élite de l'armée de terre, et, ce qui était alors plus formidable, contre l'intrépidité d'Hamilcar, déterminé par toutes ces raisons, il résolut de saisir l'occasion présente. Comme les ennemis approchaient à pleines voiles, il s'embarque à la hâte. L'équipage, plein de force et de vigueur, se joue de la résistance des flots. L'armée se range sur une ligne, la proue tournée vers l'ennemi. Les Carthaginois, arrêtés au passage, ferlent les voiles, et, s'encourageant les uns les autres, en viennent aux mains. Ce n'était plus de part ni d'autre ces mêmes flottes qui avaient combattu à Drépane, et par conséquent il fallait que le succès du combat fût différent. Les Romains avaient appris l'art de construire les vaisseaux. De l'approvisionnement ils n'avaient laissé dans leurs bâtiments que ce qui était nécessaire au combat. Leur équipage avait été soigneusement exercé. Ils avaient embarqué l'élite des soldats de terre, gens à ne jamais lâcher pied. Du côté des Carthaginois, ce n'était pas la même chose. Leurs vaisseaux, pesamment chargés, étaient peu propres à combattre, les rameurs nullement exercés et pris comme ils s'étaient présentés, les soldats nouvellement enrôlés et qui ne savaient encore ce que c'était que les travaux et les périls de la guerre.

Ils comptaient si fort que les Romains n'auraient plus jamais la hardiesse de revenir sur mer, qu'ils avaient entièrement négligé leur marine. Aussi eurent-ils le dessous presque de tous côtés dès la première attaque. Cinquante de leurs vaisseaux furent coulés à fond, soixante-dix furent pris avec leur équipage, et les autres n'eussent pas échappé, si le vent, venant heureusement à changer dans le temps même qu'ils couraient le plus de risque, ne leur eût donné moyen de se sauver dans l'île d'Hières. Le combat fini, Luctatius prit la route de Lilybée, où, les vaisseaux qu'il avait gagnés et les prisonniers qu'il avait faits, au nombre de dix mille ou peu s'en faut, ne lui donnèrent pas peu d'embarras.

CHAPITRE XIV

- Traité de paix entre Rome et Carthage.
- Réflexions sur cette guerre.
- Sort des deux états après la conclusion de la paix.

À Carthage on fut fort surpris quand la nouvelle y vint que Hannon avait été battu. Si, pour avoir sa revanche, il n'eût fallu que du courage et une forte passion de l'emporter sur les Romains, on était autant que jamais disposé à la guerre. Mais on ne savait comment s'y prendre. Les ennemis étant maîtres de la mer, on ne pouvait envoyer de secours à l'armée de Sicile : dans l'impuissance où l'on se voyait de la secourir, on était forcé de la livrer, pour ainsi dire, et de l'abandonner. Il ne restait plus ni troupes ni chefs pour les conduire. Enfin on envoya promptement Hamilcar, et l'on remit tout à sa disposition. Celui-ci se conduisit en sage et prudent capitaine. Tant qu'il vit quelque lueur d'espérance, tout ce que la bravoure et l'intrépidité pouvaient faire entreprendre, il l'entreprit : il tenta, autant que général ait jamais fait, tous les moyens d'avoir raison de ses ennemis. Mais voyant les affaires désespérées et qu'il n'y avait plus de ressources, il ne pensa plus qu'à sauver ceux qui lui étaient soumis ; prudent et éclairé, il céda aux conjonctures présentes et dépêcha des ambassadeurs pour traiter d'alliance et de paix ; car un général ne porte à juste titre ce beau nom qu'autant qu'il connaît également et le temps de vaincre et celui de renoncer à la victoire. Luctatius ne se fit pas prier ; il savait trop bien à quelle extrémité il était lui-même réduit, et combien cette guerre était onéreuse au peuple romain. Elle fut donc terminée à ces conditions, que sous le bon plaisir du peuple romain, il y aurait alliance entre lui et les Carthaginois, pourvu que ceux-ci se retirassent de toute la Sicile, qu'ils n'eussent point de guerre avec Hiéron, qu'ils ne prissent point les armes contre les Syracusains ni contre leurs alliés, qu'ils rendissent aux Romains, sans rançon, tous les prisonniers qu'ils avaient faits sur eux, qu'ils payassent aux Romains, pendant vingt ans, deux mille deux cents talents eubéens d'argent. Ce traité ne fut d'abord pas accepté à Rome. On envoya sur les lieux dix personnes pour examiner les affaires de plus près. Ceux-ci ne changèrent rien à l'ensemble de ce qui avait été fait, mais ils étendirent un peu plus les conditions. Ils abrégèrent le temps de paiement, ajoutèrent mille talents à la somme, et exigèrent de plus que les Carthaginois abandonnassent toutes les îles qui sont entre la Sicile et l'Italie.

Ainsi finit là guerre des Romains contre les Carthaginois au sujet de la Sicile, après avoir duré pendant vingt-quatre ans sans interruption, guerre la plus importante dont nous ayons jamais entendu parler, guerre dans laquelle, sans parler des autres exploits que nous avons rapportés plus haut, il se livra deux batailles, dans l'une desquelles il y avait plus de cinq cents galères à cinq rangs, et dans l'autre près de sept cents. Les Romains en perdirent sept cents, en comptant celles qui périrent dans les naufrages, et les Carthaginois cinq cents. Après cela, ceux qui admirent les batailles navales et les flottes d'Antigonus, de Ptolomée et de Demetrius, pourront-ils, sans une surprise extrême, réfléchir sur ce que l'histoire nous apprend de cette expédition? Si l'on compare les quinquérèmes dont on s'y est servi, avec les trirèmes que les Perses ont employées contre les Grecs, et celles que les Athéniens et les Lacédémoniens ont équipées les uns contre les autres, on conviendra qu'il n'y eut jamais sur mer des armées de cette force.

Ce qui prouve ce que nous avons avancé d'abord, que quelques Grecs assurent sans raison que les Romains ne doivent leurs succès qu'à la fortune et à un pur hasard. Après s'être formés aux grandes entreprises par des expéditions de cette importance, ils ne pouvaient rien faire de mieux que de se proposer la conquête de l'univers, et ce projet ne pouvait manquer de leur réussir.

Quelqu'un me demandera peut-être d'où vient que, maîtres du monde entier, et par conséquent plus puissants qu'ils n'étaient alors, les Romains ne peuvent plus équiper tant de vaisseaux ni mettre en mer de si nombreuses flottes? Nous éclaircirons cette question lorsque nous en viendrons à l'explication de leur gouvernement. C'est une matière dont on ne doit parler qu'exprès, et qui mérite toute sorte d'attention, matière qui, quoique très curieuse, a pourtant été, si j'ose le dire, inconnue jusqu'à présent, par la faute des historiens, les uns n'ayant pas su ce qu'il en était, les autres n'en ayant parlé que d'une manière embarrassée et dont on ne peut tirer aucun fruit. Au reste, il est aisé de voir que c'était le même esprit qui dans cette guerre animait les deux Républiques. Mêmes desseins de part et d'autre, même grandeur de courage, même passion de dominer. À l'égard des soldats, on ne peut disconvenir que les Romains n'eussent tout l'avantage sur les Carthaginois, mais ceux-ci, de leur côté, avaient un chef qui l'emporta de beaucoup en conduite et en valeur sur tous ceux qui commandèrent de la part des Romains. Ce chef est Hamilcar, surnommé Barca, père de cet Hannibal qui, dans la suite, fit la guerre aux Romains.

Après la paix, ces deux états eurent à peu près le même sort. Pendant que les Romains étaient occupés dans une guerre civile qui s'était élevée entre eux et les Falisques, et qui fut bientôt heureusement terminée par la réduction de la ville de ces rebelles, les Carthaginois en avaient aussi une fort considérable à soutenir contre les soldats étrangers, et contre les Numides et les Africains qui étaient entrés dans leur révolte. Après s'être vus souvent dans de grands périls, ils coururent enfin risque, non seulement d'être dépouillés de leurs biens, mais encore de périr eux-mêmes et d'être chassés de leur propre patrie. Arrêtons-nous ici un peu, sans cependant nous écarter du dessein que nous nous sommes proposé d'abord de ne rapporter des choses que les principaux chefs, et en peu de mots. Cette guerre, pour bien des raisons, vaut la peine que nous ne passions pas dessus si légèrement. Par ce qui s'y est fait, on apprendra ce que c'était que cette guerre à laquelle beaucoup de gens donnent le nom d'inexpiable. Nous y verrons quelles mesures et quelles précautions doivent prendre de loin ceux qui se servent de troupes étrangères. Elle nous fera comprendre quelle différence on doit mettre entre un mélange confus de nations étrangères et barbares, et des troupes qui ont eu une éducation honnête et qui ont été nourries et élevées dans les mœurs et les coutumes du pays. Enfin, ce qui s'est passé dans ce temps-là, nous fournira des éclaircissements sur les véritables raisons qui ont fait naître entre les Romains et les Carthaginois cette guerre sanglante qu'ils se sont faite du temps d'Hannibal, éclaircissements qui donneront aux curieux d'autant plus de satisfaction, que ni les historiens, ni même les deux partis opposés ne sont d'accord sur ce point.

CHAPITRE XV

- Origine de la guerre des étrangers contre les Carthaginois.
- Embarras que donne la conduite d'une armée composée de différentes nations.
- Insolence des étrangers.
- Vains efforts pour les apaiser.
- La guerre se déclare.

Le traité de paix conclu et ratifié, Hamilcar conduisit l'armée du camp d'Éryce à Lilybée, et là, se démit du commandement. Gescon, gouverneur de la ville, se chargea du soin de renvoyer ces troupes en Afrique, mais prévoyant ce qui pouvait arriver, il s'avisa d'un expédient fort sage. Il partagea ces troupes, et ne les laissa s'embarquer que partie à partie, et par intervalles, afin de donner aux Carthaginois le temps de les payer à mesure qu'elles arriveraient et de les renvoyer chez elles avant que les autres débarquassent. Les Carthaginois, épuisés par les dépenses de la guerre précédente, et se flattant qu'en gardant ces mercenaires dans la ville, ils en obtiendraient quelque grâce sur la solde qui leur était due, reçurent et enfermèrent dans leurs murailles tous ceux qui abordaient. Mais le désordre et la licence régnèrent bientôt partout. Nuit et jour on en ressentit les tristes effets. Dans la crainte où l'on était que cette multitude de gens ramassés ne poussât encore les choses plus loin, on pria leurs officiers de les mener tous à Sicca, de leur faire accepter à chacun une pièce d'or pour les besoins les plus pressants, et d'attendre là qu'on leur eût préparé tout l'argent qu'on était convenu de leur donner, et que le reste de leurs gens les eussent joints. Ces chefs consentirent volontiers à cette retraite, mais comme ces étrangers voulurent laisser à Carthage tout ce qui leur appartenait, selon qu'il s'était pratiqué auparavant, et par la raison qu'ils devaient y revenir bientôt pour recevoir le paiement de leur solde, cela inquiéta les Carthaginois. Ils craignirent que ces soldats réunis, après une longue absence, à leurs enfants et à leurs femmes, ne refusassent absolument de sortir de la ville ou n'y revinssent pour satisfaire à leur tendresse, et que par là on ne revît les mêmes désordres. Dans cette pensée ils les contraignirent, malgré leurs représentations, d'emmener avec eux à Sicca tout ce qu'ils avaient à Carthage. Là, cette multitude, vivant dans une inaction et un repos où elle ne s'était pas vue depuis longtemps, fit impunément tout ce qu'elle voulut, effet ordinaire de l'oisiveté, la chose du monde que l'on doit le moins souffrir dans des troupes étrangères, et qui est comme la première cause des séditions. Quelques-uns d'eux occupèrent leur loisir à supputer l'argent qui leur était encore redû, et, augmentant la somme de beaucoup, dirent qu'il fallait l'exiger des Carthaginois. Tous, se rappelant les promesses qu'on leur avait faites dans les occasions périlleuses, fondaient là-dessus de grandes espérances, et en attendaient de grands avantages. Quand ils furent tous rassemblés, Hannon, qui commandait pour les Carthaginois en Afrique, arrive à Sicca, et, loin de remplir l'attente des étrangers, il dit que la République ne pouvait leur tenir parole, qu'elle était accablée d'impôts, qu'elle souffrait d'une disette affreuse de toutes choses, et qu'elle leur demandait qu'ils lui fissent remise d'une partie de ce qu'elle leur devait. A peine avait-il cessé de parler, que cette soldatesque se mutine et se révolte. D'abord chaque nation s'attroupe en particulier, ensuite toutes les nations ensemble. Le trouble, le tumulte, la confusion étaient tels que l'on peut s'imaginer parmi des troupes de pays et de langage différents.

Si les Carthaginois, en prenant des soldats de toutes nations, n'ont en vue que de se faire des armées plus souples et plus soumises, cette coutume n'est pas à mépriser. Des troupes ainsi ramassées ne s'ameutent pas si tôt pour s'exciter mutuellement à la rébellion, et les chefs ont moins de peine à s'en rendre maîtres. Mais, d'un autre côté, si l'on considère l'embarras où l'on est quand il s'agit d'instruire, de calmer, de désabuser ces sortes d'esprits toutes les fois que la colère ou la révolte les agite et les transporte, on conviendra que cette politique est très mal entendue. Ces troupes, une fois emportées par quelques-unes de ces passions, dépassent toutes les bornes. Ce ne sont plus des hommes, ce sont des bêles féroces. Il n'est pas de violence qu'on n'en doive attendre. Les Carthaginois en firent dans cette occasion une triste expérience. Cette multitude était composée d'Espagnols, de Gaulois, de Ligures, de Baléares, de Grecs de toute caste, la plupart déserteurs et valets et surtout d'Africains. Les assembler en un même lieu, et là les haranguer cela n'était pas possible, car comment leur faire entendre ce que l'on avait à leur dire? Il est impossible qu'un général sache tant de langues. Il l'est encore plus de faire dire quatre ou cinq fois la même chose par des interprètes. Reste donc de se servir pour cela de leurs officiers, et c'est ce que fit Hannon. Mais qu'arriva-t-il? Souvent ou ils n'entendaient pas ce qu'il leur disait ou les capitaines, après être convenus de quelque chose avec lui, rapportaient à leurs gens tout le contraire, les uns par ignorance, les autres par malice. Aussi ne voyait-on qu'incertitude, que défiance, que cabale partout. D'ailleurs ces étrangers soupçonnaient que ce n'était pas sans dessein que les Carthaginois, au lieu de leur députer les chefs qui avaient été témoins de leurs services en Sicile et auteurs des promesses qui leur avaient été faites, leur avaient envoyé un homme qui ne s'était trouvé dans aucune des occasions où ils s'étaient signalés. La conclusion fut qu'ils rejetèrent Hannon, qu'ils n'ajoutèrent aucune foi à leurs officiers particuliers et qu'irrités contre les Carthaginois, ils avancèrent vers Carthage au nombre de plus de vingt mille hommes, et prirent leurs quartiers à Tunis, à vingt-six stades de la ville.

Ce fut alors, mais trop tard, que les Carthaginois reconnurent les fautes qu'ils avaient faites. C'en était déjà deux grandes, de n'avoir point, en temps de guerre, employé les troupes de la ville, et d'avoir rassemblé en un même endroit une si grande multitude de soldats mercenaires, mais ils avaient encore plus grand tort de s'être défaits des enfants, des femmes et des effets de ces étrangers. Tout cela leur eût tenu lieu d'otages, et en les gardant, ils auraient pu sans crainte prendre des mesures sur ce qu'ils avaient à faire, et amener plus facilement ces troupes à ce qu'ils en auraient souhaité, au lieu que, dans la frayeur où le voisinage de cette armée les jeta, pour calmer sa fureur, il fallut en passer par tout ce qu'elle voulut. On envoyait des vivres en quantité, tels qu'il lui plaisait, et au prix qu'elle y mettait. Le sénat députait continuellement quelques-uns de ses membres pour les assurer qu'ils n'avaient qu'à demander, qu'on était prêt à tout faire pour eux, pourvu que ce qu'ils demanderaient fût possible. L'épouvante dont ils sentirent les Carthaginois frappés accrut leur audace et leur insolence à un point que, chaque jour, ils imaginaient quelque chose de nouveau, persuadés d'ailleurs qu'après les exploits militaires qu'ils avaient faits en Sicile, ni les Carthaginois ni aucun peuple du monde n'oseraient se présenter en armes devant eux. Dans cette confiance, quand on leur eut accordé leur solde, ils voulurent qu'on leur remboursât le prix des chevaux qui avaient été tués, après cela, qu'on leur payât les vivres qui leur étaient dus depuis longtemps, au prix qu'ils se vendaient pendant la guerre, qui était un prix exorbitant : c'était tous les jours nouvelles exactions de la part des brouillons et des séditieux dont

cette populace était remplie, et nouvelles exactions auxquelles la République ne pouvait satisfaire. Enfin, les Carthaginois promettant de faire pour eux tout ce qui serait en leur pouvoir, on convint de s'en rapporter sur la contestation à un des officiers-généraux qui avaient été en Sicile.

Hamilcar était un de ceux sous qui ils avaient servi dans cette île, mais il leur était suspect, parce que, n'étant pas venu les trouver comme député, et s'étant, suivant eux, volontairement démis du commandement, il était en partie cause qu'on avait si peu d'égards pour eux. Gescon était tout à fait à leur gré. Outre qu'il avait commandé en Sicile, il avait toujours pris leurs intérêts à cœur, mais surtout lorsqu'il fut question de les renvoyer. Ce fut donc lui qu'ils prirent pour arbitre du différend. Gescon se fournit d'argent, se met en mer et débarque à Tunis : d'abord il s'adresse aux chefs, ensuite il fait des assemblées par nation, il réprimande sur le passé, il admoneste sur le présent, mais il insiste particulièrement sur l'avenir, les exhortant à ne pas se départir de l'amitié qu'ils devaient avoir pour les Carthaginois, à la solde desquels ils portaient depuis longtemps les armes. Il se disposait, enfin, à acquitter les dettes, et à en faire le paiement par nation, lorsqu'un certain Campanien, nommé Spendius, autrefois esclave chez les Romains, homme fort et hardi jusqu'à la témérité, craignant que son maître, qui le cherchait, ne l'attrapât, et ne lui fît souffrir les supplices et la mort qu'il méritait selon les lois romaines, dit et fit tout ce qu'il put pour empêcher l'accommodement. Un certain Mathos, Africain, s'était joint à lui. C'était un homme libre à la vérité, et qui avait servi dans l'armée, mais comme il avait été un des principaux auteurs des troubles passés, de crainte d'être puni et de son crime et de celui où il avait engagé les autres, il était entré dans les vues de Spendius, et, tirant à part les Africains, leur faisait entendre qu'aussitôt que les autres nations auraient été payées, et se seraient retirées, les Carthaginois devaient éclater contre eux, et les punir de manière à épouvanter tous leurs compatriotes. Là-dessus les esprits s'échauffent et s'irritent. Comme Gescon ne payait que la solde, et remettait à un autre temps le paiement des vivres et des chevaux, sur ce prétexte frivole ils s'assemblent en tumulte. Spendius et Mathos se déchaînent contre Gescon et les Carthaginois. Les Africains n'ont d'oreilles et d'attention que pour eux. Si quelque autre se présente pour leur donner conseil, avant que d'entendre si c'est pour ou contre Spendius, sur-le-champ ils l'accablent de pierres. Quantité d'officiers, et un grand nombre de particuliers perdirent la vie dans ces cohues où il n'y avait que le mot frappe! que toutes les nations entendissent, parce qu'elles frappaient sans cesse, et surtout lorsque, pleines de vin, elles s'assemblaient après dîner. Car alors, dès que quelqu'un avait dit le mot fatal frappe! on frappait de tous côtés si brusquement, que quiconque y était venu, était tué sans pouvoir échapper. Ces violences éloignant d'eux tout le monde, ils mirent à leur tête Mathos et Spendius.

Gescon, au milieu de ce tumulte, demeurait inébranlable. Plein de zèle pour les intérêts de sa patrie, et prévoyant que la fureur de ces séditieux la menaçait d'une ruine entière, il leur tenait tête, même au péril de sa vie. Tantôt il s'adressait aux chefs, tantôt il assemblait chaque nation en particulier, et tâchait de l'apaiser. Mais les Africains étant venus demander avec hauteur les vivres qu'ils prétendaient leur être dus, pour châtier leur insolence, il leur dit d'aller les demander à Mathos. Cette réponse les piqua tellement, qu'à peine l'eurent-ils entendue, ils se jetèrent sur l'argent qui avait été apporté, sur Gescon et sur les Carthaginois qui l'accompagnaient. Mathos et Spendius, persuadés que la guerre ne manquerait pas de s'allumer s'il se commettait quelque

attentat éclatant, irritaient encore cette populace téméraire. L'équipage et l'argent des Carthaginois furent pillés, Gescon et ses gens liés ignominieusement et jetés dans un cachot, la guerre hautement déclarée contre les Carthaginois, et le droit des gens violé par la plus impie de toutes les conspirations. Tel fut le commencement de la guerre contre les étrangers, et qu'on appelle aussi la guerre d'Afrique.

CHAPITRE XVI

- Extrémité où se trouvent les Carthaginois, et dont ils sont eux-mêmes la cause.
- Sièges d'Utique et d'Hippone-Zaryte.
- Incapacité du général Hannon. – Hamilcar est mis à sa place.
- Bel exploit de ce grand capitaine.

Mathos, après cet exploit, dépêcha de ses gens aux villes d'Afrique pour les porter à recouvrer leur liberté, à lui envoyer des secours, et à se joindre à lui. Presque tous les Africains entrèrent dans cette révolte. On envoya des vivres et des troupes qui se partagèrent les opérations. Une partie mit le siège devant Utique, et l'autre devant Hippone-Zaryte, parce que ces deux villes n'avaient pas voulu prendre part à leur rébellion. Une guerre si peu attendue chagrina extrêmement les Carthaginois. À la vérité, ils n'avaient besoin que de leur territoire pour les nécessités de la vie, mais les préparatifs de guerre et les grandes provisions ne se faisaient que sur les revenus qu'ils tiraient de l'Afrique, outre qu'ils étaient accoutumés à ne faire la guerre qu'avec des troupes étrangères. Tous ces secours non seulement leur manquaient alors, mais se tournaient contre eux. La paix faite, ils se flattaient de respirer un peu, et de se délasser des travaux continuels que la guerre de Sicile leur avait fait essuyer, et ils en voyaient s'élever une autre plus grande et plus formidable que la première. Dans celle-là, ce n'était que la Sicile qu'ils avaient disputée aux Romains, mais celle-ci, une guerre civile, où il ne s'agissait de rien moins que de leur propre salut et de celui de la patrie. Outre cela, point d'armes, point d'armée navale, point de vaisseaux, point de munitions, point d'amis ou d'alliés dont ils pussent le moins du monde espérer du secours. Ils sentirent alors combien une guerre intérieure est plus fâcheuse qu'une guerre qui se fait au loin et par-delà la mer, et la cause principale de tous ces malheurs, c'étaient eux-mêmes.

Dans la guerre précédente, ils avaient traité les Africains avec la dernière dureté, exigeant des gens de la campagne, sur des prétextes qui n'avaient que l'apparence de la raison, la moitié de tous les revenus, et des habitants des villes une fois plus d'impôts qu'ils n'en payaient auparavant, sans faire quartier ni grâce à aucun, quelque pauvre qu'il fût. Entre les intendants des provinces, ce n'était pas de ceux qui se conduisaient avec douceur et avec humanité qu'ils faisaient le plus de cas, mais de ceux qui leur amassaient le plus de vivres et de munitions, et auprès de qui l'on trouvait le moins d'accès et d'indulgence : Hannon, par exemple, était un homme de leur goût. Des peuples ainsi maltraités n'avaient pas besoin qu'on les portât à la révolte, c'était assez qu'on leur en annonçât une pour s'y joindre. Les femmes même, qui jusqu'alors avaient vu sans émotion traîner leurs maris et leurs parents en prison pour le paiement des impôts, ayant fait serment entre elles, dans chaque ville, de ne rien cacher de leurs effets, se firent un plaisir d'employer à la solde des troupes tout ce qu'elles avaient de meubles et de parures, et par là fournirent à Mathos et à Spendius des sommes si abondantes que non seulement ils payèrent aux soldats étrangers le reste de la solde qu'ils leur avaient promise pour les engager dans leur révolte, mais qu'ils eurent de quoi soutenir les frais de la guerre sans discontinuation. Tant il est vrai que, pour bien gouverner, il ne faut pas se borner au présent, mais qu'on doit porter aussi ses vues sur l'avenir, et y faire même plus d'attention!

Malgré des conjectures si fâcheuses, les Carthaginois ayant choisi pour chef Hannon, qui leur avait déjà auparavant soumis cette partie de l'Afrique qui est vers Hécatompyle, ils assemblèrent des étrangers, firent prendre les armes aux citoyens qui avaient l'âge requis, exercèrent la cavalerie de la ville et équipèrent ce qu'il leur restait de galères à trois et à cinq rangs, et de plus grandes barques. Mathos, de son côté, ayant reçu des Africains soixante-dix mille hommes, et en ayant fait deux corps, poussait paisiblement ses deux sièges. Le camp qu'il avait à Tunis était aussi en sûreté, et, par ces deux postes, il coupait aux Carthaginois toute communication avec l'Afrique extérieure, car la ville de Carthage s'avance dans le golfe, et forme une espèce de péninsule, environnée presque tout entière, partie par la mer et partie par un lac. L'isthme qui la joint à l'Afrique est large d'environ vingt-cinq stades. Utique est située vers le côté de la ville qui regarde la mer, de l'autre côté, sur le lac, est Tunis. De ces deux postes, les étrangers resserraient les Carthaginois dans leurs murailles, et les y harcelaient sans cesse. Tantôt de jour, tantôt de nuit, ils venaient jusqu'au pied des murs, et par là, répandaient la terreur parmi les habitants.

Hannon, pendant ce temps-là, s'appliquait sans relâche à amasser des munitions : c'était là tout son talent. À la tête d'une armée, ce n'était rien. Nulle présence d'esprit pour saisir les occasions, nulle expérience, nulle capacité pour les grandes affaires. Quand il se prépara à secourir Utique, il avait un si grand nombre d'éléphants, que les ennemis se croyaient perclus. Il en avait au moins cent. Les commencements de cette expédition furent très heureux, mais il en profita si mal, qu'il pensa perdre ceux au secours desquels il était venu. Il avait fait rapporter de Carthage des catapultes, des traits, en un mot tous les préparatifs d'un siège, et étant campé devant Utique, il entreprit d'attaquer les retranchements des ennemis. Les éléphants s'étant jetés dans le camp avec impétuosité, les assiégeants, qui n'en purent soutenir le choc, sortirent tous, la plupart blessés à mort. Ce qui échappa, se retira vers une colline escarpée et couverte d'arbres. Hannon, accoutumé à faire la guerre à des Numides et à des Africains, qui, au premier échec, prennent la fuite et s'éloignent de deux et trois journées, crut avoir pleine victoire, et que les ennemis ne s'en relèveraient jamais. Sur cette pensée, il ne songea plus ni à ses soldats ni à la défense de son camp. Il entra dans la ville, et ne pensa plus qu'à se bien traiter. Les étrangers réfugiés sur la colline étaient de ces soldats formés par Hamilcar aux entreprises hardies, et qui avaient appris dans la guerre de Sicile tantôt à reculer, tantôt, faisant volte-face, à retourner à la charge et à faire cette manœuvre plusieurs fois en un même jour. Ces soldats, voyant que le général carthaginois s'était retiré dans la ville, et que les troupes, contentes de leur premier succès, s'écartaient nonchalamment de leur camp, ils fondirent en rangs serrés sur le retranchement, firent main basse sur grand nombre de soldats, forcèrent les autres à fuir honteusement sous les murs et les portes de la ville, et s'emparèrent de tous les équipages, de tous les préparatifs, et de toutes les provisions que Hannon avait fait venir de Carthage. Ce ne fut pas la seule affaire où ce général fit paraître son incapacité. Peu de jours après il était auprès de Gorza, les ennemis vinrent se camper proche de lui. L'occasion se présenta de les défaire deux fois en bataille rangée, et deux fois, par surprise, il la laissa échapper sans que l'on pût dire pourquoi.

Les Carthaginois se lassèrent enfin de ce maladroit officier, et mirent Hamilcar à sa place. Ils lui firent une armée composée de soixante-dix éléphants, de tout ce que l'on avait amassé d'étrangers, des déserteurs des ennemis, de la cavalerie et de l'infanterie

de la ville, ce qui montait environ dix mille hommes. Dès sa première action, il étourdit si fort les ennemis, que les armes leur tombèrent des mains, et qu'ils levèrent le siège d'Utique. Aussi cette action était-elle digne des premiers exploits de ce capitaine et de ce que sa patrie attendait de lui. En voici le détail. Sur l'isthme qui joint Carthage à l'Afrique sont répandues çà et là des collines fort difficiles à franchir, et entre lesquelles, on a pratiqué des chemins qui conduisent dans les terres. Quelque forts que fussent déjà tous ces passages par la disposition des collines, Mathos les faisait encore garder exactement ; outre que le Macar, fleuve profond, qui n'est guéable presque nulle part, et sur lequel il n'y a qu'un seul pont, ferme en certains endroits l'entrée de la campagne à ceux qui sortent de Carthage. Ce pont même était gardé et on y avait bâti un camp muré, de sorte que non seulement une armée, mais même un homme seul pouvait à peine passer de la ville dans les terres sans être vu des ennemis. Hamilcar, après avoir essayé tous les moyens de vaincre ces obstacles, s'avisa enfin d'un expédient. Ayant pris garde que lorsque certains vents viennent à s'élever, l'embouchure du Macar se remplit de sable, et qu'il s'y forme une espèce de banc, il dispose tout pour le départ de l'armée, sans rien dire de son dessein à personne. Ces vents soufflent ; il part la nuit, et se trouve au point du jour à l'autre côté du fleuve, sans avoir été aperçu, au grand étonnement et des ennemis et des assiégés. Il traverse ensuite la plaine, et marche droit à la garde du pont. Spendius vient au devant de lui, et, environ dix mille hommes du camp muré, situé auprès du pont, s'étant joints aux quinze mille qui faisaient le siège d'Utique, ces deux corps se disposent à se soutenir l'un l'autre. Les deux armées étant réunies, et croyant pouvoir envelopper l'ennemi, elles allèrent de suite à sa rencontre, s'encourageant l'une l'autre, et s'approchant de lui pour l'attaquer. Hamilcar s'avance vers elle, ayant à la première ligne les éléphants, derrière eux la cavalerie avec les armés à la légère, et à la troisième ligne la phalange des pesamment armés. Mais les ennemis fondant avec précipitation sur lui, il change la disposition de ses troupes, leur fait faire volte-face ; puis, après ce mouvement, ordonne aux deux premières lignes de marcher promptement en arrière, et à ceux qui, dans le commencement, formaient la troisième ligne, de se ranger au contraire sur le front de bataille, par un autre quart de conversion. Les Africains et les étrangers s'imaginent que c'est par crainte qu'ils reculent ; ils quittent leur rang, courent sur eux, et chargent vivement. Mais dès que la cavalerie eut achevé sa marche, qu'elle eut bordé de chaque côté la phalange des pesamment armés, alors les Africains qui combattaient épars et sans ordre, effrayés de ce mouvement extraordinaire, quittent prise d'abord et prennent la fuite. Ils tombent sur ceux qui les suivaient, ils y jettent la consternation et les entraînent ainsi à leur perte. On met à leur poursuite la cavalerie et les éléphants, qui en écrasent sous leurs pieds la plus grande partie. Il périt dans ce combat environ six mille hommes, tant Africains qu'étrangers, et on fit deux mille prisonniers. Le reste se sauva, partie dans la ville bâtie au bout du pont, partie au camp d'Utique. Hamilcar, après cet heureux succès, poursuit les ennemis. Il prend d'emblée la ville où les ennemis s'étaient réfugiés, et qu'ils avaient bientôt abandonnée pour se retirer à Tunis. Battant ensuite le pays, il soumit les villes, les unes par composition, les autres par force. Ces progrès dissipèrent la crainte des Carthaginois, qui commencèrent pour lors à avoir un peu moins mauvaise opinion de leurs affaires.

CHAPITRE XVII

- Parti que prennent Mathos et Spendius.
- Naravase quitte les révoltés pour se joindre à Hamilcar.
- Bataille gagnée par ce général et son indulgence envers les prisonniers.
- Les Carthaginois perdent la Sardaigne.
- Fraude et cruauté des chefs des rebelles.
- Réflexions sur cet événement.

Pour Mathos, il continuait toujours le siège d'Hippone, conseillant à Autarite, chef des Gaulois, et à Spendius de serrer toujours les ennemis, d'éviter les plaines à cause du nombre de leurs chevaux et de leurs éléphants, de côtoyer le pied des montagnes, et de les attaquer toutes les fois qu'ils les verraient dans quelque embarras. Dans cette vue, il envoya chez les Numides et chez les Africains, pour les engager à secourir ces deux chefs, et à ne pas manquer l'occasion de secouer le joug que les Carthaginois leur imposaient. Spendius, de son côté, à la tête de six mille hommes tirés des différentes nations qui étaient à Tunis, et de deux mille Gaulois commandés par Autarite, les seuls qui étaient restés à ce chef après la désertion de ceux qui s'étaient rangés sous les enseignes des Romains au camp d'Éryce, Spendius, dis-je, selon le conseil de Mathos, côtoyait toujours de près les Carthaginois en suivant le pied des montagnes. Un jour qu'Hamilcar était campé dans une plaine environnée de montagnes, le secours qu'envoyaient les Numides et les Africains vint joindre l'armée de Spendius. Le général de Carthage se trouva fort embarrassé, ayant en tête les Africains, les Numides en queue, et en flanc l'armée de Spendius, car comment se tirer de ce mauvais pas?

Il y avait alors dans l'armée de Spendius un certain Numide nommé Naravase, homme des plus illustres de sa nation, et plein d'ardeur militaire, qui avait hérité de son père de beaucoup d'inclination pour les Carthaginois, mais qui leur était encore beaucoup plus attaché, depuis qu'il avait connu le mérite d'Hamilcar. Croyant que l'occasion était belle de se gagner l'amitié de ce peuple, il vient au camp, ayant avec lui environ cent Numides. Il approche des retranchements, et reste là sans crainte, et faisant signe de la main. Hamilcar, surpris, lui envoie un cavalier. Il dit qu'il demandait une conférence avec ce général. Comme celui-ci hésitait et avait peine à se fier à cet aventurier, Naravase donne son cheval et ses armes à ceux qui l'accompagnaient, et entre dans le camp, tête levée et avec un air d'assurance à étonner tous ceux qui le regardaient. On le reçut néanmoins, et on le conduisit à Hamilcar. Il lui dit qu'il voulait du bien à tous les Carthaginois en général, mais qu'il souhaitait surtout d'être ami d'Hamilcar, qu'il n'était venu que pour lier amitié avec lui, disposé de son côté à entrer dans toutes ses vues et à partager tous ses travaux. Ce discours, joint à la confiance et à l'ingénuité avec laquelle ce jeune homme parlait, donna tant de joie à Hamilcar, que non seulement il voulut bien l'associer à ses actions, mais qu'il lui fit serment de lui donner sa fille en mariage, pourvu qu'il demeurât fidèle aux Carthaginois.

L'alliance faite, Naravase vint, amenant avec lui environ deux mille Numides qu'il commandait. Avec ce secours, Hamilcar met son armée en bataille. Spendius s'était aussi joint aux Africains pour combattre et était descendu dans la plaine. On en vient aux mains. Le combat fut opiniâtre, mais Hamilcar eut le dessus. Les éléphants

se signalèrent dans cette occasion, mais Naravase s'y distingua plus que personne. Autarite et Spendius prirent la fuite. Dix mille des ennemis restèrent sur le champ de bataille, et on fit quatre mille prisonniers. Après cette action, ceux des prisonniers qui voulurent prendre parti dans l'armée des Carthaginois, y furent bien reçus, et on les revêtit des armes qu'on avait prises sur les ennemis. Pour ceux qui ne le voulurent pas, Hamilcar les ayant assemblés, leur dit qu'il leur pardonnait toutes les fautes passées, et que chacun d'eux pouvait se retirer où bon lui semblerait, mais que si dans la suite on prenait quelqu'un portant armes offensives contre les Carthaginois, il n'y aurait aucune grâce à espérer pour lui. Vers ce même temps, les étrangers qui gardaient l'île de Sardaigne, imitant Mathos et Spendius, se révoltèrent contre les Carthaginois qui y étaient, et ayant enfermé dans la citadelle Bostar, chef des troupes auxiliaires, ils le tuèrent, lui et tout ce qu'il y avait de ses concitoyens. Les Carthaginois jetèrent encore les yeux sur Hannon, et l'envoyèrent là avec une armée, mais ses propres troupes l'abandonnèrent pour se tourner du côté des rebelles, qui se saisirent ensuite de sa personne et l'attachèrent à une croix. On inventa aussi de nouveaux supplices contre les Carthaginois qui étaient dans l'île, il n'y en eut pas un d'épargné. Après cela on prit les villes, on envahit toute l'île, jusqu'à ce qu'une sédition s'étant élevée, les naturels du pays chassassent tous ces étrangers, et les obligeassent à se retirer en Italie. C'est ainsi que les Carthaginois perdirent la Sardaigne, île, de l'aveu de tout le monde, très considérable par sa grandeur, par la quantité d'hommes dont elle est peuplée, et par sa fertilité. Nous n'en dirons rien davantage, nous ne ferions que répéter ce que d'autres ont dit avant nous.

Mathos, Spendius et Autarite, voyant l'humanité dont Hamilcar usait avec les prisonniers, craignirent que les Africains et les étrangers, gagnés par cet attrait, ne courussent chercher l'impunité qui leur était offerte. Ils tinrent conseil pour chercher ensemble par quel nouvel attentat ils pourraient mettre le comble à la rébellion. Le résultat fut qu'on les convoquerait tous, et que l'on ferait entrer dans l'assemblée un messager comme apportant de Sardaigne une lettre de la part des gens de la même faction qui étaient dans cette île. La chose fut exécutée, et la lettre portait qu'ils observassent de près Gescon et tous ceux qu'il commandait, et contre qui ils s'étaient révoltés à Tunis, qu'il y avait dans l'armée des pratiques secrètes en faveur des Carthaginois. Sur cette nouvelle prétendue, Spendius recommande à ces nations de ne pas se laisser éblouir à la douceur qu'Hamilcar avait eue pour les prisonniers, qu'en les renvoyant, son but n'était pas de les sauver, mais de se rendre par là maître de ceux qui restaient, et de les envelopper tous dans la même punition, dès qu'il les aurait en sa puissance, qu'ils se gardassent bien de renvoyer Gescon, que ce serait une honte pour eux de lâcher un homme de cette importance et de ce mérite, qu'en le laissant aller, ils se feraient un très grand tort, puisqu'il ne manquerait pas de se tourner contre eux, et de devenir leur plus grand ennemi. Il parlait encore, lorsqu'un autre messager, comme arrivant de Tunis, apporta une lettre semblable à la première. Sur quoi Autarite, prenant la parole, dit qu'il n'y avait pas d'autre moyen de rétablir les affaires, que de ne jamais plus rien espérer des Carthaginois, que quiconque attendrait quelque chose de leur amitié, ne pouvait avoir qu'une alliance feinte avec les étrangers, qu'ainsi il les priait de n'avoir d'oreilles, d'attention ni de confiance que pour ceux qui les porteraient aux dernières violences contre les Carthaginois, et de regarder comme traîtres et comme ennemis tous ceux qui leur inspireraient des sentiments contraires, que son avis était que l'on fît mourir, dans les plus honteux supplices, Gescon, tous ceux qui avaient été pris, et

tous ceux que l'on prendrait dans la suite sur les Carthaginois. Cet Autarite avait dans les conseils un très grand avantage, parce qu'ayant appris, par un long commerce avec les soldats, à parler phénicien, la plupart de ces étrangers entendaient ses discours, car la longueur de cette guerre avait rendu le phénicien si commun, que les soldats, pour l'ordinaire, en se saluant, ne se servaient pas d'autre langue. Il fut donc loué tout d'une voix, et il se retira comblé d'éloges. Vinrent ensuite des individus de chaque nation, lesquels, par reconnaissance pour les bienfaits qu'ils avaient reçus de Gescon, demandaient qu'on lui fit grâce au moins des supplices. Comme ils parlaient tous ensemble et chacun en sa langue, on n'entendit rien de ce qu'ils disaient, mais dès qu'on commença à entrevoir qu'ils priaient qu'on épargnât les supplices à Gescon, et que quelqu'un de l'assemblée eût crié, frappe! frappe! ces malheureux furent assommés à coups de pierres, et emportés par leurs proches comme des gens qui auraient été égorgés par des bêtes féroces. Les soldats de Spendius se jettent ensuite sur ceux de Gescon, qui étaient au nombre d'environ sept cents. On les mène hors des retranchements. On les conduit à la tête du camp, où d'abord on leur coupe les mains, en commençant par Gescon, cet homme qu'ils mettaient peu de temps auparavant au-dessus de tous les Carthaginois, qu'ils avaient pris pour arbitre de leurs différends, et après leur avoir coupé les oreilles, rompu et brisé les jambes, on les jeta tout vifs dans une fosse. Cette nouvelle pénétra de douleur les Carthaginois. Ils envoyèrent ordre à Hamilcar et à Hannon de courir au secours et à la vengeance de ceux qui avaient été si cruellement massacrés. Ils dépêchèrent encore des hérauts d'armes pour demander à ces impies les corps morts. Mais, loin de livrer ces corps, ils menacèrent que les premiers députés ou hérauts d'armes qu'on leur enverrait seraient traités comme l'avait été Gescon. En effet, cette résolution passa ensuite en loi, qui portait que tout Carthaginois que l'on prendrait, perdrait la vie dans les supplices, et que tout allié des Carthaginois leur serait renvoyé les mains coupées. Cette loi fut toujours observée à la rigueur.

Après cela, n'est-il pas vrai de dire que, si le corps humain est sujet à certains maux qui s'irritent quelquefois jusqu'à devenir incurables, l'âme en est encore beaucoup plus susceptible? Comme dans le corps il se forme des ulcères que les remèdes enveniment et augmentent, et qui, d'un autre côté, abandonnés à eux-mêmes, ne cessent de ronger les parties voisines jusqu'à ce qu'il en reste plus rien à dévorer, de même, dans l'âme, il s'élève certaines vapeurs malignes, il s'y glisse certaine corruption, qui porte les hommes à des excès dont on ne voit pas d'exemple parmi les animaux les plus féroces. Leur faites-vous quelque grâce, les traitez-vous avec douceur, c'est piège et artifice, c'est ruse pour les tromper. Ils se défient de vous, et vous haïssent d'autant plus que vous faites plus d'efforts pour les gagner. Si l'on se raidit contre eux, et que l'on oppose violence à violence, il n'est point de crimes, point d'attentats, dont ils ne soient capables de se souiller. Ils font gloire de leur audace, et la fureur les transporte jusqu'à leur faire perdre tout sentiment d'humanité. Les mœurs déréglées et la mauvaise éducation ont sans doute grande part à ces horribles désordres, mais bien des choses concourent encore à produire dans l'homme cette disposition. Ce qui semble y contribuer davantage, ce sont les mauvais traitements et l'avarice des chefs. Nous en avons un triste exemple dans ce qui s'est passé pendant tout le cours de la guerre des étrangers, et dans la conduite des Carthaginois à leur égard.

CHAPITRE XVIII

- Nouvel embarras des Carthaginois.
- Siège de Carthage par les étrangers.
- Secours que Hiéron fournit à cette ville.
- Fidélité des Romains à son égard.
- Famine horrible dans le camp des étrangers, qui demandent la paix.
- Trompés, ils reprennent les armes, sont défaits et taillés en pièces.
- Siège de Tunis, où Hannibal est pris et pendu.
- Bataille décisive.
- La Sardaigne cédée aux Romains.

Hamilcar, ne sachant plus comment réprimer l'audace effrénée de ses ennemis, se persuada qu'il n'en viendrait à bout qu'en joignant ensemble les deux armées que les Carthaginois avaient en campagne, et qu'en exterminant entièrement ces rebelles. C'est pourquoi, ayant fait venir Hannon, tous ceux qui s'opposèrent à ses armes furent passés au fil de l'épée, et il fit jeter aux bêtes les prisonniers. Les affaires des Carthaginois commençaient à prendre un meilleur train, lorsque, par un revers de fortune étonnant, elles retombèrent dans le premier état. Les généraux furent à peine réunis, qu'ils se brouillèrent ensemble, et cela alla si loin que, non seulement ils perdirent des occasions favorables de battre l'ennemi, mais qu'ils lui donnèrent souvent prise sur eux. Sur la nouvelle de ces dissensions, les magistrats en éloignèrent un, et ne laissèrent que celui que l'armée aurait choisi. Outre cela, les convois qui venaient des endroits qu'ils appellent les Emporées, et sur lesquels ils faisaient beaucoup de fond, tant pour les vivres que pour les autres munitions, furent tous submergés par une tempête, outre qu'alors l'île de Sardaigne, dont ils tiraient de grands secours, s'était soustraite à leur domination. Et ce qui fut le plus fâcheux, c'est que les habitants d'Hippone-Zaryte et d'Utique, qui seuls des peuples d'Afrique avaient soutenu cette guerre avec vigueur, qui avaient tenu ferme du temps d'Agathoclès et de l'irruption des Romains, et n'avaient jamais pris de résolution contraire aux intérêts des Carthaginois, non seulement les abandonnèrent alors et se jetèrent dans le parti dés Africains, mais encore conçurent pour ceux-ci autant d'amitié et de confiance, que de haine et d'aversion pour les autres. Ils tuèrent et précipitèrent du haut de leurs murailles environ cinq cents hommes qu'on avait envoyés à leurs secours ; ils firent le même traitement au chef, livrèrent la ville aux Africains, et ne voulurent jamais permettre aux Carthaginois, quelque instance qu'ils leur en fissent, d'enterrer leurs morts.

Mathos et Spendius, après ces événements, portèrent leur ambition jusqu'à vouloir mettre le siège devant Carthage même. Hamilcar s'associa alors dans le commandement Hannibal, que le sénat avait envoyé à l'armée, après que Hannon en eût été éloigné par les soldats, à cause de la mésintelligence qu'il y avait entre les généraux. Il prit encore avec lui Naravase, et, accompagné de ces deux capitaines, il bat la campagne pour couper les vivres à Mathos et à Spendius. Dans cette expédition, comme dans bien d'autres, Naravase lui fut d'une extrême utilité. Tel était l'état des affaires par rapport aux armées de dehors.

Les Carthaginois, serrés de tous les côtés, furent obligés d'avoir recours aux villes alliées. Hiéron, qui avait toujours l'œil au guet pendant cette guerre, leur accordait tout ce qu'ils demandaient de lui. Mais il redoubla de soins dans cette occasion, voyant bien que, pour se maintenir en Sicile et se conserver l'amitié des Romains, il était de son intérêt que les Carthaginois eussent le dessus, de peur que les étrangers prévalant ne trouvassent plus d'obstacles à l'exécution de leurs projets, en quoi l'on doit remarquer sa sagesse et sa prudence, car c'est une maxime qui n'est pas à négliger, de ne pas laisser croître une puissance jusqu'au point qu'on ne lui puisse contester les choses même qui nous appartiennent de droit.

Pour les Romains, exacts observateurs du traité qu'ils avaient fait avec les Carthaginois, ils leur donnèrent tous les secours qu'ils pouvaient souhaiter, quoique d'abord ces deux états eussent eu quelques démêlés ensemble, sur ce que les Carthaginois avaient traité comme ennemis ceux qui, passant d'Italie en Afrique, portaient des vivres à leurs ennemis, et ils en avaient mis environ cinq cents en prison. Ces hostilités avaient fort déplu aux Romains. Cependant, comme les Carthaginois rendirent de bonne grâce ces prisonniers aux députés qu'on leur avait envoyés, ils gagnèrent tellement l'amitié des Romains, que ceux-ci, par reconnaissance, leur remirent tous les prisonniers qu'ils avaient fait sur eux dans la guerre de Sicile, et qui leur étaient restés. Depuis ce temps-là les Romains consentirent d'eux-mêmes à leur accorder tout ce qu'ils demandaient. Ils permirent à leurs marchands de leur porter les provisions nécessaires, et défendirent d'en porter à leurs ennemis. Quoique les étrangers révoltés en Sardaigne les appelassent dans cette île, ils n'en voulurent rien faire, et ils demeurèrent fidèles au traité, jusqu'à refuser ceux d'Utique pour sujets, quoiqu'ils vinssent d'eux-mêmes se soumettre à leur domination. Tous ces secours mirent les Carthaginois en état de défendre leur ville contre les efforts de Mathos et de Spendius, qui d'ailleurs étaient là aussi assiégés pour le moins qu'assiégeants, car Hamilcar les réduisait à une si grande disette de vivres, qu'ils furent obligés de lever le siège.

Peu de temps après, ces deux chefs des rebelles ayant assemblé l'élite des étrangers et des Africains, entre lesquels étaient Zarxas et le corps qu'il commandait, ce qui faisait en tout cinquante mille hommes, ils résolurent de se remettre en campagne, de serrer l'ennemi partout où il irait, et de l'observer. Ils évitèrent les plaines, de peur des éléphants et de la cavalerie de Naravase mais ils tâchaient de gagner les premiers les lieux montueux et les défilés. Ils ne cédaient aux Carthaginois ni en projets, ni en hardiesse, quoique, faute de savoir la guerre, ils fussent souvent vaincus. On vit alors d'une manière bien sensible combien une expérience fondée sur la science de commander, l'emporte sur une aveugle et brutale pratique de la guerre. Hamilcar tantôt attirait une partie de leur armée à l'écart, et, comme un habile joueur, l'enfermait de tous côtés et la mettait en pièces, tantôt, faisant semblant d'en vouloir à toute l'armée, il conduisait les uns dans des embuscades qu'ils ne prévoyaient point, et tombait sur les autres, de jour et de nuit, lorsqu'ils s'y attendaient le moins, et jetait aux bêtes tout ce qu'il faisait sur eux de prisonniers. Un jour enfin que l'on ne pensait point à lui, s'étant venu camper proche des étrangers, dans un lieu fort commode pour lui et fort désavantageux pour eux, il les serra de si près, que, n'osant combattre et ne pouvant fuir à cause d'un fossé et d'un retranchement dont il les avait enfermés de tous côtés, ils furent contraints, tant la famine était grande dans leur camp, de se manger les uns les autres, Dieu punissant par un supplice égal l'impie et barbare traitement qu'ils avaient fait à leurs semblables.

Quoiqu'ils n'osassent ni donner bataille, parce qu'ils voyaient leur défaite assurée et la punition dont elle ne manquerait pas d'être suivie, ni parler de composition, à cause des crimes qu'ils avaient à se reprocher, ils soutinrent cependant encore quelque temps la disette affreuse où ils étaient, dans l'espérance qu'ils recevraient de Tunis les secours que leurs chefs leur promettaient. Mais enfin, n'ayant plus ni prisonniers ni esclaves à manger, rien n'arrivant de Tunis, et la multitude commençant à menacer les chefs, Autarite, Zarxas et Spendius prirent le parti d'aller se rendre aux ennemis, et de traiter de la paix avec Hamilcar. Ils dépêchèrent un héraut pour avoir un sauf-conduit, et étant venus trouver les Carthaginois, Hamilcar fit avec eux ce traité, «que les Carthaginois choisiraient d'entre les ennemis ceux qu'ils jugeraient à propos, au nombre de dix, et renverraient tous les autres, chacun avec son habit. » Ensuite il dit, qu'en vertu du traité, il choisissait tous ceux qui étaient présents, et mit ainsi en la puissance des Carthaginois Autarite, Spendius et les autres chefs les plus distingués.

Les Africains, qui ne savaient rien des conditions du traité, ayant appris que leurs chefs étaient retenus, soupçonnèrent de la mauvaise foi, et, dans cette, pensée, coururent aux armes. Ils étaient alors dans un lieu qu'on appelle la Hache, parce que, par sa figure, il ressemble assez à cet instrument : Hamilcar les y enveloppa tellement de ses éléphants et de toute l'armée, qu'il ne s'en sauva pas un seul, et ils étaient plus de quarante mille. C'est ainsi qu'il releva une seconde fois les espérances des Carthaginois, qui désespéraient déjà de leur salut. Ils battirent ensuite la campagne, lui, Naravase et Hannibal, et les Africains se rendirent d'eux-mêmes.

Maîtres de la plupart des villes, ils vinrent à Tunis assiéger Mathos. Hannibal prit son quartier au côté de la ville qui regardait Carthage, et Hamilcar le sien au côté opposé. Ensuite, ayant conduit Spendius et les autres prisonniers auprès des murailles, ils les firent attacher à des croix, à la vue de toute la ville. Tant d'heureux succès endormirent la vigilance d'Hannibal, et lui firent négliger la garde de son camp. Mathos ne s'en fut pas plus tôt aperçu, qu'il tomba sur les retranchements, tua grand nombre de Carthaginois, chassa du camp toute l'armée, s'empara de tous les bagages, et fit Hannibal lui-même prisonnier. On mena aussitôt ce général à la croix ou Spendius était attaché. Là, on lui fit souffrir les supplices les plus cruels, et, après avoir détaché Spendius, on le mit à sa place, et on égorgea autour du corps de Spendius trente des principaux Carthaginois, comme si la fortune n'eût suscité cette guerre que pour fournir tour à tour aux deux armées des occasions éclatantes de se venger l'une de l'autre. Hamilcar, à cause de la distance qui était entre les deux camps, n'apprit que tard la sortie que Mathos avait faite, et, après en avoir été informé, il ne courut, pas pour cela au secours : les chemins étaient trop difficiles, mais il leva le camp, et, côtoyant le Macar, il alla se poster à l'embouchure de ce fleuve.

Nouvelle consternation chez les Carthaginois, nouveau désespoir. Ils commençaient à reprendre courage, et les voilà retombés dans les mêmes embarras, qui n'empêchèrent cependant pas qu'ils ne travaillassent à s'en tirer. Pour faire un dernier effort, ils envoyèrent à Hamilcar trente sénateurs, le général Hannon, qui avait déjà commandé dans cette guerre, et tout ce qui leur restait d'hommes en âge de porter les armes, en recommandant aux sénateurs d'essayer tous les moyens de réconcilier ensemble les deux généraux, de les obliger à agir de concert, et de n'avoir devant les yeux que la situation où se trouvait la République. Après bien des conférences enfin, ils vinrent à bout de réunir ces deux capitaines, qui, dans la suite, n'agissant que dans un même esprit, firent

tout réussir à souhait. Ils engagèrent Mathos dans quantité de petits combats, tantôt en lui dressant des embuscades, tantôt en le poursuivant, soit autour de Lepta, soit autour d'antres villes. Ce chef, se voyant ainsi harcelé, prit enfin la résolution d'en venir à un combat général. Les Carthaginois, de leur côté, ne souhaitaient rien avec plus d'ardeur, les deux partis appelèrent à cette bataille tous leurs alliés, et rassemblèrent des places toutes leurs garnisons, comme devant risquer le tout pour le tout. Quand on se fut disposé, on convint du jour et de l'heure ; et on en vint aux mains. La victoire se tourna du côté des Carthaginois. Il resta sur le champ de bataille grand nombre d'Africains, une partie se sauva dans je ne sais quelle ville, qui se rendit peu de temps après. Mathos fut fait prisonnier, les autres parties de l'Afrique se soumirent aussitôt. Il n'y eut qu'Hippone-Zaryte et Utique qui, s'étant, dès le commencement de la guerre, rendues indignes de pardon, refusèrent alors de se soumettre, tant il est avantageux, même dans de pareilles fautes, de ne point dépasser certaines bornes, et de ne se pas porter à des excès impardonnables! Mais Hannon ne se fut pas plus tôt présenté devant l'une, et Hamilcar devant l'autre, qu'elles furent contraintes d'en passer par tout ce qu'ils voulurent. Ainsi finit cette guerre, qui avait fait tant de mal aux Carthaginois, et dont ils se tirèrent si glorieusement, que non seulement ils se remirent en possession de l'Afrique, mais châtièrent encore, comme ils méritaient d'être châtiés, les auteurs de la révolte, car cette guerre ne se termina que par les honteux supplices que la jeunesse de la ville fit souffrir à Mathos et à ses troupes le jour du triomphe.

Telle fut la guerre des étrangers contre les Carthaginois, laquelle dura trois ans et quatre mois ou environ. Il n'y en a point, au moins que je sache, où l'on ait porté plus loin la barbarie et l'impiété. Comme, vers ce temps-là, les étrangers de Sardaigne étaient venus d'eux-mêmes offrir cette île aux Romains, ceux-ci conçurent le dessein d'y passer. Les Carthaginois le trouvant fort mauvais, parce que la Sardaigne leur appartenait à plus juste titre, et se disposant à punir ceux qui avaient livré cette île à une autre puissance, c'en fut assez pour déterminer les Romains à déclarer la guerre aux Carthaginois, en prétextant que ce n'était pas contre les peuples de Sardaigne que ceux-ci faisaient des préparatifs, mais contre eux. Les Carthaginois qui étaient sortis comme par miracle de la dernière guerre, et qui n'étaient point du tout en état de se mettre mal avec les Romains, cédèrent au temps, et aimèrent mieux leur abandonner la Sardaigne, et ajouter douze cents talents à la somme qu'ils leur payaient, que de s'engager à soutenir une guerre dans les circonstances où ils étaient. Cette affaire n'eut pas d'autre suite.

LIVRE II

CHAPITRE I

- Récapitulation du livre précédent.
- Mort d'Hamilcar ; Hasdrubal lui succède dans le commandement des armes.
- Siège de Médion par les Etoliens.
- Combat entre les Etoliens et les Illyriens.
- Puissance de la fortune. Mort d'Agron, roi des Illyriens.
- Teuta, sa femme lui succède.
- Phénice livrée par les Gaulois aux Illyriens, et remise en liberté par les Etoliens et les Achéens.
- Imprudence des Épirotes.

On a vu, dans le livre précédent en quel temps les Romains, après s'être établis dans l'Italie, pensèrent à établir leurs conquêtes au dehors ; comment ils passèrent en Sicile, et pourquoi ils eurent, au sujet de cette île, la guerre avec les Carthaginois ; et comment ils commencèrent à se faire des armées navales, et ce qui se passa dans ces deux états pendant tout le cours de cette guerre, qui chassa les Carthaginois de la Sicile et la soumit toute aux Romains, à l'exception du pays qui obéissait à Hiéron. On a vu encore comment s'est allumée la guerre entre les troupes étrangères et la République de Carthage ; jusqu'où les premiers ont porté leurs excès, et ce qu'ont produit les différents événements de cette horrible révolte jusqu'à la victoire, qui extermina la plupart des séditieux et fit rentrer les autres dans leur devoir. Passons maintenant à ce qui s'est fait ensuite passé, sans nous écarter de la brièveté que nous nous sommes d'abord proposée. La guerre d'Afrique terminée, les Carthaginois envoyèrent en Espagne une armée sous la conduite d'Hamilcar. Celui-ci partit avec Hannibal son fils, âgé pour lors de neuf ans, traversa le détroit formé par les colonnes d'Hercule, et rétablit dans l'Espagne les affaires de sa République. Pendant neuf ans qu'il resta dans ce pays, il soumit à Carthage un grand nombre de peuples, les uns par les armes, les autres par les négociations ; enfin il finit ses jours d'une manière digne de ses premiers exploits, les armes à la main et sur un champ de bataille, où, ayant en tête une armée très nombreuse et très aguerrie, il fit des prodiges de courage et de valeur. Les Carthaginois donnèrent ensuite le commandement à Hasdrubal, parent d'Hamilcar, et commandant des galères.

Ce fut vers ce temps-là que les Romains passèrent pour la première fois dans l'Illyrie. Cette expédition doit être considérée avec soin, si l'on veut entrer dans notre projet et connaître bien les progrès et l'établissement de la domination des Romains. Voici donc pourquoi ils prirent cette résolution : Agron, roi d'Illyrie, et fils de Pleurate, avait sur terre et sur mer de plus grandes armées qu'eussent jamais eues ses prédécesseurs. A force d'argent, Demetrius, père de Philippe, avait gagné sur ce roi qu'il porterait du secours aux Médioniens, que les Etoliens assiégeaient pour se venger de ce qu'ils avaient refusé de les associer à leur République. Pour cela, ils avaient levé une puissante armée, et, s'étant allés camper tout autour de la ville, ils employèrent pour la réduire toutes sortes de machines. Déjà Médion était aux dernières extrémités, et les assiégés semblaient chaque jour devoir se rendre, lorsque le préteur des Etoliens, voyant son temps prêt à expirer, dit à ses troupes, qu'ayant essuyé toutes les fatigues et tous les périls du siège, il était en droit de demander qu'après que la ville serait emportée, on lui confiât le soin du butin, et qu'on lui accordât l'inscription des armes. Quelques-uns, mais surtout ceux qui aspiraient à la même distinction, se récrièrent sur cette demande, et détournèrent les soldats de rien décider là-dessus avant que la fortune fît connaître à qui cette faveur serait due. Il fut cependant réglé que le nouveau préteur, qui prendrait la ville, partagerait avec son prédécesseur le soin du butin et l'inscription des armes

Le lendemain de cette décision, jour auquel le nouveau préteur devait être élu et entrer en charge, selon la coutume des Etoliens, arrivent, pendant la nuit, proche de Médion, cent bâtiments portant cinq mille Illyriens, qui, débarquant sans bruit au point du jour, et s'étant rangés en bataille à leur manière, s'en vont, partagés en petites colonnes, droit au camp des Etoliens. Ceux-ci furent d'abord frappés d'une descente si subite et si hardie; mais ils ne rabattirent pour cela rien de leur ancienne fierté : ils comptaient sur le nombre et la valeur de leurs troupes, et firent bonne contenance. Ce qu'ils avaient d'infanterie pesamment armée et de cavalerie (et ils avaient beaucoup de l'une et de l'autre), ils le mirent en bataille dans la plaine à la tête du camp. Il y avait là quelques postes élevés et avantageux ; ils les firent occuper par une partie de la cavalerie et des soldats armés à la légère. Mais ceux-ci ne purent tenir contre les Illyriens, qui, au premier choc, les accablèrent de leur nombre et de leur pesanteur, et menèrent battant la cavalerie jusqu'aux soldats pesamment armés des Etoliens. Fondant ensuite des hauteurs sur les troupes rangées dans la plaine, ils les renversèrent avec d'autant plus de facilité, que les Médioniens firent en même temps sur elles une vigoureuse sortie. Il en resta une grande partie sur le champ de bataille ; mais on fit un plus grand nombre de prisonniers, et on se rendit maître des armes et de tout le bagage. Les Illyriens, après avoir exécuté l'ordre de leur roi, chargèrent le butin sur leurs bâtiments, et reprirent la route de leur pays. Ainsi fut sauvée Médion, lorsqu'elle s'y attendait le moins.

On convoqua ensuite une assemblée des citoyens, où l'on discuta, entre autres choses, l'affaire de l'inscription des armes, et on y régla que l'on suivrait la loi que les Etoliens venaient d'établir, en sorte que l'inscription des armes serait commune et au préteur qui était actuellement en charge, et à ceux qui le seraient dans la suite. La fortune montre bien ici quel est son pouvoir sur les choses humaines, en favorisant tellement les Médioniens, qu'ils couvrent leurs ennemis de la même infamie dont ils s'attendaient à être eux-mêmes couverts ; et la défaite inopinée des Etoliens nous apprend que l'on ne doit pas délibérer sur l'avenir, comme s'il était déjà présent ; qu'il ne faut point

compter par avance sur des choses qui peuvent encore changer, et qu'étant hommes, nous devons, en toute occasion, mais surtout dans la guerre, nous attendre à quelque événement que nous n'aurons pu prévoir.

Au retour de la flotte, Agron, s'étant fait faire, par les chefs, le récit du combat, fut dans une joie extrême d'avoir rabaissé la fierté des Etoliens : mais s'étant adonné au vin et à d'autres plaisirs semblables, il y gagna une pleurésie qui le mit en peu de jours au tombeau.

Le royaume passa entre les mains de Teuta sa femme, qui confia à ses amis l'administration des affaires. Cette reine, suivant les habitudes de légèreté de son sexe, ne pensait qu'à la victoire que ses sujets venaient de remporter. Sans égard pour les états voisins, elle permit d'abord à ses sujets de se livrer à la piraterie. Ensuite, ayant équipé une flotte, et levé une armée aussi nombreuse que la première, elle exerça de côté et d'autre, par ses généraux, toutes sortes d'hostilités.

Les Éléens et les Messéniens furent les premiers à s'en ressentir. Jamais ces deux pays n'étaient en repos ni en sûreté contre les Illyriens, parce que, la côte étant fort étendue, et les villes dont ils dépendent, bien avant dans les terres, les secours qu'ils en pouvaient tirer étaient trop faibles et trop lents pour empêcher la descente des Illyriens, qui par cette raison fondaient sur eux sans crainte, et mettaient tout au pillage. Ils avaient poussé un jour jusqu'à Phénice, ville d'Épire, pour y chercher des vivres. Là, s'abouchant avec des Gaulois qui y étaient en garnison, à la solde des Épirotes, au nombre d'environ huit cents, ils prirent avec eux des mesures pour se rendre maîtres de la ville. Les Gaulois donnent les mains au complot ; les Illyriens font une descente, emportent la ville d'assaut, et s'emparent de tout ce qu'ils y trouvent. À cette nouvelle les Épirotes se mettent sous les armes. Arrivés à Phénice, ils campent devant la ville, ayant devant eux la rivière, et pour être plus en sûreté ils enlèvent les planches du pont qui était dessus. Sur l'avis qu'ils reçoivent ensuite que Skerdilaïde arrivait par terre à la tête de cinq mille Illyriens, qu'il faisait filer par les détroits qui sont proche d'Antigonée, ils envoient un détachement à la garde de cette ville, et du reste se tranquillisent, font bonne chère aux dépens du pays, et ne s'embarrassent pas du service du camp. Les Illyriens, avertis que les Épirotes avaient divisé leurs forces et que le service se faisait avec nonchalance, partent de nuit, jettent des planches sur le pont, passent dessus, puis, s'emparant d'un poste avantageux, ils demeurent là jusqu'au jour. Alors on se met de part et d'autre en bataille devant la ville. Les Épirotes sont défaits. On en tua un grand nombre; beaucoup plus furent faits prisonniers; le reste se sauva chez les Atintanes.

Après cette défaite, ne voyant plus chez eux-mêmes de quoi se soutenir, ils députèrent aux Etoliens et aux Achéens pour les supplier de venir à leurs secours. Ces peuples touchés de compassion se mettent en marche, et vont à Hélicranon ; là se rendent aussi les Illyriens qu'avait amenés Skerdilaïde, et qui s'étaient emparés de Phénice. Ils se postent auprès des Etoliens et des Achéens, dans le dessein de leur donner bataille. Mais outre que le terrain était désavantageux, ils reçurent de Teuta des lettres qui les obligeaient de revenir incessamment dans l'Illyrie, parce qu'une partie de ce royaume s'était tournée du côté des Dardaniens. Ainsi, après avoir ravagé l'Épire, ils firent une trêve avec les Épirotes, leur rendirent, avec la ville de Phénice, ce qu'ils avaient pris sur eux d'hommes libres, pour une somme d'argent, et ayant chargé sur des barques les esclaves et le reste de leur bagage, les uns se mirent en mer, les autres, que

Skerdilaïde avait amenés, s'en retournèrent à pied par les défilés d'Antigonée. Cette expédition répandit une extrême frayeur parmi les Grecs qui habitaient le long de la côte. Auparavant ils craignaient pour leurs campagnes, mais depuis que Phénice, la ville de toute l'Épire la plus forte et la plus puissante, avait passé sous d'autres lois d'une façon si extraordinaire, ils crurent qu'il n'y avait plus de sûreté ni pour eux-mêmes ni pour leurs villes.

Les Épirotes remis en liberté, loin de se venger des Illyriens, ou de marquer leur reconnaissance aux états qui les avaient secourus, envoyèrent des ambassadeurs à Teuta, et de concert avec les Acarnaniens, firent alliance avec cette reine, alliance en vertu de laquelle ils prirent dans la suite les intérêts des Illyriens contre les deux peuples qui les en avaient délivrés ; aussi grossièrement ingrats à l'égard de leurs bienfaiteurs qu'ils avaient auparavant été peu habiles à se conserver Phénice! Que nous tombions quelquefois dans des malheurs que nous n'avons pu ni prévoir ni éviter, c'est une suite de l'humanité ; nous n'en sommes pas responsables ; on en rejette la faute ou sur la fortune, ou sur quelque trahison ; mais quand le péril est évident et que l'on n'y tombe que faute de jugement et de prudence, alors on ne doit s'en prendre qu'à soi-même. Un revers de fortune attendrit, est excusé, attire du secours ; une sottise, une grossière imprudence, ne méritent de la part des gens sages que de l'indignation et des reproches. C'est aussi la justice que les Grecs rendirent aux Épirotes. Sachant que les Gaulois passaient communément pour suspects, pouvaient-ils sans témérité leur confier en garde une ville riche, puissante et qui par mille endroits excitait leur cupidité? Pourquoi ne se pas défier d'un corps de troupes chassé de son pays par sa propre nation, pour les perfidies qu'ils avaient faites à leurs amis et leurs parents, dont plus de trois mille hommes, reçus ensuite par les Carthaginois qui étaient alors en guerre, avaient pris occasion d'un soulèvement des soldats contre les chefs au sujet de la solde, pour piller Agrigente, où ils avaient été mis pour la garder ; qui jetés ensuite dans Éryce pour la défendre contre les Romains qui l'assiégeaient, après avoir inutilement tenté de la leur livrer par trahison, s'étaient venus rendre dans leur camp; qui, jetés ensuite dans Éryce sur leur bonne foi par les Romains, avaient pillé le temple de Vénus Érycine ; qui enfin aussitôt après la guerre de Sicile, connus par les Romains pour des traîtres et des perfides, avaient été dépouillés de leurs armes, mis sur des vaisseaux et chassés de toute l'Italie? Après cela était-il de la prudence, de confier à des gens de cette trempe la garde d'une république et d'une ville très puissante? Et les Épirotes ne furent-ils pas bien les artisans de leurs malheurs? cette imprudence valait la peine d'être remarquée : elle apprendra qu'en bonne politique, il ne faut jamais introduire une trop forte garnison, surtout lorsqu'elle est composée d'étrangers et de Barbares.

CHAPITRE II

- Plaintes portées au sénat romain contre les Illyriens. Succès de l'ambassade envoyée de sa part à Teuta, leur reine
- Les Illyriens entrent par surprise dans Épidamne, et en sont chassés.
- Combat naval auprès de Paxès, et prise de Corcyre pas les Illyriens.
- Descente des Romains dans l'Illyrie.
- Exploits de Fulvius, et de Posthumius, consuls romains.
- Traité de paix entre eux et la reine.

Longtemps avant la prise de Phénice, les Illyriens avaient assez souvent inquiété ceux qui par mer venaient d'Italie. Mais pendant, leur séjour dans cette ville, il s'en détacha de la flotte plusieurs, qui courant sus aux marchands, pillaient, tuaient et emmenaient des prisonniers D'abord le sénat ne fit pas grand compte des plaintes qu'on lui portait contre ces pirates ; mais alors, ces plaintes devenant plus fréquentes, il envoya en Illyrie Caïus et Lucius Coruncanius pour s'assurer des faits. Quand Teuta vit, au retour de ses vaisseaux, le nombre et la beauté des effets qu'ils avaient apportés de Phénice, ville alors la plus riche et la plus florissante de l'Épire, cela ne fit que redoubler la passion qu'elle avait de s'enrichir des dépouilles des Grecs. Les troubles intestins dont son propre royaume était agité, la retinrent un peu de temps ; mais dès. qu'elle eut ramené à leur devoir deux de ses sujets qui s'étaient révoltés, elle mit le siège devant Issa, la seule ville qui refusât de la reconnaître.

Ce fut alors qu'arrivèrent les ambassadeurs romains. Dans l'audience qu'on leur donna, ils se plaignirent des torts que leurs marchands avaient soufferts de la part des corsaires illyriens. La reine les laissa parler sans les interrompre, affectant des airs de hauteur et de fierté. Quand ils eurent fini, sa réponse fut qu'elle tâcherait d'empêcher que leur République n'eût dans la suite sujet de se plaindre de son royaume en général ; mais que ce n'était pas la coutume des rois d'Illyrie de défendre à leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particulière. A ce mot le feu monte à la tête au plus jeune des ambassadeurs, et avec une liberté à qui il ne manquait que d'avoir été prise à propos : « Chez nous, madame, dit-il, une de nos plus belles coutumes, c'est de venger en commun les torts faits aux particuliers ; et nous ferons, s'il plaît aux dieux en sorte que vous vous portiez bientôt de vous-même à réformer les coutumes des rois illyriens. » La reine prit cette réponse en femme, c'est-à-dire en très mauvaise part.

Elle en fut tellement irritée, que, sans égard pour le droit des gens, elle fit poursuivre les ambassadeurs et tuer celui qui l'avait offensée. Là-dessus les Romains font des préparatifs de guerre, lèvent des troupes et équipent une flotte.

Au commencement du printemps, Teuta, ayant fait construire un plus grand nombre de bâtiments qu'auparavant, envoya encore porter la destruction dans la Grèce. Une partie passa à Corcyre, les autres allèrent mouiller à Épidamne, sous prétexte d'y prendre de l'eau et des vivres, mais en fait, dans le dessein de surprendre la ville. Les Épidamniens les laissèrent entrer imprudemment et sans précaution ; ils abordent les habits relevés, un pot dans la main comme pour prendre de l'eau, et un poignard dans le pot. Ils égorgent la garde de la porte, et se rendent bientôt maîtres de l'entrée. Alors des renforts accoururent promptement de leurs vaisseaux, selon le projet qui avait été

pris, et avec ces nouvelles forces il leur fut aisé de s'emparer de la plus grande partie des murailles. Mais les habitants, quoique pris à l'improviste, se défendirent avec tant de vigueur, que les Illyriens, après avoir longtemps disputé le terrain, furent obligés de se retirer. La négligence des Épidamniens, dans cette occasion, pensa leur coûter leur propre patrie ; leur courage, en les tirant du danger, leur apprit à être plus vigilants et plus attentifs à l'avenir.

Les Illyriens repoussés mirent aussitôt à la voile, et ayant joint ceux qui les devançaient, ils cinglèrent droit à Corcyre, y firent une descente, et entreprirent d'assiéger cette ville. L'épouvante fut grande parmi les citoyens, qui, ne se croyant pas en état de résister et de se soutenir par eux-mêmes, envoyèrent implorer l'assistance des Achéens et des Etoliens. Il s'y trouva en même temps des ambassadeurs de la part des Apolloniates et des Épidamniens, qui priaient instamment qu'on les secourût, et qu'on ne souffrît point qu'ils fussent chassés de leur pays par les Illyriens. Ces demandes furent favorablement écoutées : les Achéens avaient sept vaisseaux de guerre ; on les équipa de tout point, et l'on se mit en mer. On comptait bien faire lever le siège de Corcyre ; mais les Illyriens ayant reçu des Acarniens sept vaisseaux, en vertu de l'alliance qu'ils avaient faite avec eux, vinrent au-devant des Achéens et leur livrèrent bataille auprès de Paxos. Les Acarnaniens avaient en tête les Achéens, et de ce côté-là le combat fut égal ; on se retira de part et d'autre sans s'être fait d'autre mal que quelques blessures. Pour les Illyriens, ayant lié leurs vaisseaux quatre à quatre, ils approchèrent des ennemis. D'abord il ne semblait pas qu'ils se souciassent fort de se défendre. Ils prêtaient même le flanc, comme pour aider aux ennemis à les battre. Mais quand on se fut joint, l'embarras des ennemis ne fut pas médiocre, accrochés qu'ils étaient par ces vaisseaux liés ensemble et suspendus aux éperons des leurs. Alors les Illyriens sautent dessus les ponts des Achéens, et les accablent de leur grand nombre. Ils prirent quatre galères à quatre rangs, et en coulèrent à fond une de cinq rangs avec tout l'équipage. Sur celle-ci était un Cérynien nommé Mucus, qui, jusqu'à cette fatale journée, s'était acquitté envers la République de tous les devoirs d'un excellent citoyen. Ceux qui avaient eu affaire aux Acarnaniens, voyant que les Illyriens avaient le dessus, cherchèrent leur salut dans la légèreté de leurs vaisseaux, et poussés par un vent frais, arrivèrent chez eux sans courir de risque. Cette victoire enfla beaucoup le courage des Illyriens, mais autant elle leur donna de facilité à continuer le siège de Corcyre, autant elle ôta aux assiégés toute espérance de le soutenir avec succès. Ils tinrent ferme quelques jours, mais enfin ils s'accommodèrent et reçurent garnison, et avec cette garnison Demetrius de Pharès. Après quoi les Illyriens retournèrent à Épidamne, et en, reprirent le siège.

C'était alors à Rome le temps d'élire les consuls. Gaius Fulvius, ayant été choisi, eut le commandement de l'armée navale, qui était de deux cents vaisseaux, et Aulus Posthumius, son collègue, celui de l'arme de terre. Caïus voulait d'abord cingler droit à Corcyre, croyant y arriver à temps pour donner du secours ; mais quoique la ville se fût rendue, il ne laissa pas de suivre son premier dessein, tant pour connaître au juste ce qui s'y était passé, que pour s'assurer de ce qui avait été mandé à Rome par Demetrius, qui, ayant été desservi auprès de Teuta, et craignant son ressentiment, avait fait dire aux Romains qu'il leur livrerait Corcyre et tout ce qui était en sa disposition.

Les Romains débarquent dans l'île, et y sont bien reçus. De l'avis de Demetrius, on leur abandonne la garnison illyrienne, et on se rend à eux à discrétion, dans la pensée que c'était l'unique moyen de se mettre à couvert pour toujours des insultes des Illyriens. De

Corcyre, Caïus fait voile vers Apollonie, emmenant avec lui Demetrius, pour exécuter d'après ses avis tout ce qui lui restait à faire. En même temps Posthumius part de Brindes, et traverse la mer avec son armée de terre, composée de vingt mille hommes de pied et de deux mille chevaux. A peine les deux consuls paraissent ensemble devant Apollonie, que les habitants les reçoivent à bras ouverts, et se rangent sous leurs lois. De là, sur la nouvelle que les Illyriens assiégeaient Épidamne, ils prennent la route de cette ville, et, au bruit qu'ils approchent, les Illyriens lèvent tumultueusement le siège, et prennent la fuite. Les Épidamniens, une fois pris sous leur protection, ils pénètrent dans l'Illyrie, et rangent à la raison les Ardyéens. Là se trouvent des députés de plusieurs peuples, entre autres des Parthéniens et des Atintanes qui les reconnaissent pour leurs maîtres. Ensuite ils marchent à Issa, qui était aussi assiégée par les Illyriens, font lever le siège, et reçoivent les Isséens dans leur alliance. Le long de la côte ils emportèrent d'assaut quelques villes d'Illyrie; entre autres Nytrie, où ils perdirent beaucoup de soldats, quelques tribuns et le questeur. Ils y prirent vingt brigantins qui emportaient du pays un gros butin. Des assiégeants d'Issa, les uns, en considération de Demetrius, furent ménagés, et demeurèrent dans l'île de Pharos ; tous les autres furent dispersés, et se retirèrent à Arbon. Pour Teuta, elle se sauva avec un très petit nombre des siens à Rizon , petite place propre à la mettre en sûreté, éloignée de la mer, sur la rivière qui porte le même nom que la ville.

Les Romains ayant ainsi augmenté dans l'Illyrie le nombre des sujets de Demetrius, et étendu plus loin sa domination, se retirèrent à Épidamne avec leur flotte et leur armée de terre. Caïus ramena à Rome la plus grande partie des deux armées, et Posthumius, ayant ramassé quarante vaisseaux, et levé une armée sur plusieurs villes des environs, prit là ses quartiers d'hiver pour pouvoir protéger les Ardyéens et les autres peuples qui s'étaient mis sous la sauvegarde des Romains.

Le printemps venu, il vint à Rome des ambassadeurs de la part de Teuta, lesquels, au nom de leur maîtresse, proposèrent ces conditions de paix : quelle paierait le tribut qui lui avait été imposé ; qu'à ,l'exception de peu de places, elle céderait toute l'Illyrie, et ce qui était de plus d'importance, surtout par rapport aux Grecs, qu'au-delà du Lisse, elle ne pourrait mettre sur mer que deux brigantins sans armes. Ces conditions acceptées, Posthumius envoya des députés chez les Etoliens et les Achéens qui leur firent connaître pourquoi les Romains avaient entrepris cette guerre et passé dans l'Illyrie. Ils racontèrent ce qui s'y était fait, ils lurent le traité de paix conclu avec les Illyriens, et retournèrent ensuite à Corcyre, très contents du bon accueil qu'on leur avait fait chez ces deux nations. En effet, ce traité dont ils avaient apporté la nouvelle, délivrait les Grecs d'une grande crainte ; car ce n'était pas seulement contre quelques parties de la Grèce que les Illyriens se déclaraient ; ils étaient ennemis de toute la Grèce. Tel fut le premier passage des armées romaines dans I'Illyrie, et la première alliance qui se fit par ambassades entre les Grecs et le peuple romain. Depuis ce temps-là, il y eut encore des ambassadeurs envoyés de Rome à Corinthe et à Athènes, et ce fut alors pour la première fois que les Corinthiens reçurent les Romains dans les combats isthmiques. Revenons maintenant aux affaires d'Espagne que nous avons laissées.

CHAPITRE III

- Construction de Carthage-la-Neuve par Hasdrubal. Traité des Romains avec ce grand capitaine.
- Abrégé de l'histoire des Gaulois.
- Description de la partie de l'Italie qu'ils occupaient.

Hasdrubal, revêtu du commandement des armées, se fit beaucoup d'honneur dans cette dignité par son intelligence et par sa conduite. Entre les services qu'il rendit à l'état, un des plus importants, et qui contribua le plus à étendre la puissance de sa république, fut la construction d'une ville, que quelques-uns appellent Carthage, et les autres Ville Neuve, ville dans la situation la plus heureuse, soit pour les affaires d'Espagne, soit pour celles de l'Afrique. Nous aurons ailleurs une occasion plus favorable de décrire cette situation et les avantages que ces deux pays en peuvent tirer. Les grandes conquêtes qu'Hasdrubal avait déjà faites, et le degré de puissance où il était parvenu, firent prendre aux Romains la résolution de penser sérieusement à ce qui se passait en Espagne. Ils se trouvèrent coupables de s'être endormis sur l'accroissement de la domination des Carthaginois, et songèrent tout de bon à réparer cette faute.

Ils n'osèrent pourtant alors ni leur prescrire des lois trop dures, ni prendre les armes contre eux; ils avaient assez à faire de se tenir en garde contre les Gaulois, dont ils étaient menacés, et que l'on attendait presque de jour en jour. Il leur parut qu'il était plus à propos d'user de douceur avec Hasdrubal, jusqu'à ce que par une bataille ils se fussent débarrassés des Gaulois, ennemis qui n'épiaient que l'occasion de leur nuire, et dont il fallait nécessairement qu'ils se défissent, non seulement pour se rendre maîtres de l'Italie, mais encore pour demeurer paisibles dans leur propre patrie. Ils envoyèrent donc des ambassadeurs à Hasdrubal , et dans le traité qu'ils firent avec lui, sans faire mention du reste de l'Espagne, ils exigeaient seulement qu'il ne portât pas la guerre au-delà de l'Èbre : ces conditions acceptées, ils tournèrent toutes leurs forces contre les Gaulois. A propos de ce peuple, nous ne ferons pas mal d'en donner ici l'histoire en raccourci, et de la reprendre au temps où il s'était emparé d'une partie de l'Italie : le dessein que je me suis proposé dans mes deux premiers livres, réclame cette esquisse. D'ailleurs, outre que cette histoire est digne d'être connue et transmise à la postérité, elle est encore nécessaire pour connaître quel pays Hannibal eut la hardiesse de traverser, et à quels peuples il osa se fier, lorsqu'il forma le projet de renverser l'empire romain. Mais montrons d'abord quel est, et comment est situé, par rapport au reste de l'Italie, le terrain que les Gaulois occupaient ; cette description aidera beaucoup à faire concevoir ce qu'il y aura de remarquable dans les actions qui s'y sont passées.

Toute l'Italie forme un triangle, dont l'un des côtés, qui est à l'orient, est terminé par la mer d'Ionie et le golfe Adriatique qui lui est adjacent, et l'autre, qui est au midi et à l'occident, par la mer de Sicile et celle de Tyrrhénie. Ces deux côtés, se joignant ensemble, font la pointe du triangle, et cette pointe, c'est ce promontoire d'Italie qu'on appelle Cocinthe, et qui sépare la mer d'Ionie de celle de Sicile. Au troisième côté, qui regarde le septentrion et le milieu des terres, sont les Alpes, chaîne de montagne qui, depuis Marseille et les lieux qui sont au-dessus de la mer de Sardaigne, s'étend sans interruption jusqu'à l'extrémité de la mer Adriatique, à l'exception d'un petit

terrain où elles finissent, avant que de se joindre à cette mer. C'est du pied de ces montagnes, qui doivent être regardées comme la hase du triangle, et du côté du midi, que commencent ces plaines dont nous avons à parler, plaines situées dans la partie septentrionale de l'Italie, et qui par leur fertilité et leur étendue surpassent tout ce que l'histoire nous a jamais appris d'aucun pays de l'Europe. Elles sont aussi en forme de triangle. La jonction des Apennins et des Alpes auprès de la mer de Sardaigne, au dessus de Marseille, fait la pointe du triangle. Les Alpes bornent le côté du septentrion à la longueur de 2,200 stades, et au midi sont les Apennins qui s'étendent à 5,600. La base de ce triangle est la côte du golfe Adriatique, et cette côte, qui s'étend depuis Séna jusqu'à l'extrémité du golfe, est longue de plus de 2,500 stades, en sorte que ces plaines ne renferment guère moins de 10,000 stades dans leur circonférence.

Pour la fertilité du pays, il n'est pas facile de l'exprimer. On y recueille uni si grande abondance de grains, que nous avons vu le médimne de froment, mesure de Sicile, à quatre oboles , et le médimne d'orge à deux. Le métrète de vin s'y donne pour une égale mesure d'orge. Le mil et le panis y croissent à foison ; les chênes répandus çà et là fournissent une si grande quantité de glands, que, quoiqu'en Italie on tue beaucoup de porcs, tant pour la vie ordinaire que pour les provisions de guerre, cependant la plus grande partie se tire de ces plaines. Enfin les besoins de la vie y sont à si bon marché, que les voyageurs, dans les hôtelleries, ne demandent pas ce que leur coûtera chaque chose en particulier, mais combien il en coûte par tête ; et ils en sont souvent quittes pour un demi-as, qui ne fait que la quatrième partie d'une obole, rarement il en coûte davantage, quoiqu'on y donne suffisamment tout ce qui y est nécessaire. Je ne dis rien du nombre d'hommes dont ce pays est peuplé, ni de la grandeur et de la beauté de leur corps, ni de leur courage dans les actions de la guerre ; on en doit juger par ce qu'ils ont fait. Les deux côtés des Alpes, dont l'un regarde le Rhône et le septentrion, et l'autre les campagnes dont nous venons de parler, ces deux côtés, dis-je, sont habités, le premier par les Gaulois transalpins, et le second par les Taurisques, les Agones et plusieurs autres sortes de Barbares. Ces Transalpins ne sont point une nation différente des Gaulois ; ils ne sont ainsi appelés, que parce qu'ils demeurent au-delà des Alpes. Au reste, quand je dis que ces deux côtés sont habités ; je ne parle que des lieux bas et des douces collines ; car pour les sommets de ces montagnes, personne, jusqu'à présent, n'y a fixé son habitation ; la difficulté d'y monter, et les neiges dont ils sont toujours couverts les rendent inhabitables. Tout le pays, depuis le commencement de l'Apennin, au dessus de Marseille, et sa jonction avec les Alpes, tant du côté de la mer de Tyrrhénie jusqu'à Pise, qui est la première ville de l'Étrurie au couchant que du côté des plaines jusqu'aux Arretins, tout ce pays, dis-je, est habité par les Liguriens; au-delà sont les Tyrrhéniens ; et après eux les Ombriens, qui occupent les deux versants de l'Apennin, après lesquels cette chaîne de montagnes, qui est éloignée de la mer Adriatique d'environ 500 stades, se courbant vers la droite, quitte les plaines, et, traversant par le milieu tout le reste de l'Italie, va gagner la mer de Sicile. Ces plaines, dont l'Apennin s'écarte, s'étendent jusqu'à la mer et à la ville de Séna.

Le Pô, que les poètes ont tant célébré sous le nom d'Éridan, prend sa source dans les Alpes, à la pointe du dernier triangle dont nous avons parlé ; il prend d'abord son cours vers le midi, et se répand dans les plaines ; mais à peine y est-il entré, qu'il se détourne du côté du levant, et va, par deux embouchures, se jeter dans la mer Adriatique. Il se partage dans la plaine, mais de telle sorte, que le bras le plus gros est celui qui

coule vers les Alpes et la mer Adriatique. Il roule autant d'eau qu'aucune autre rivière d'Italie, parce que tout ce qui sort d'eau des Alpes et des Apennins, du côté des plaines, tombe dans son lit, qui est fort large et fort beau, surtout lorsqu'au retour de la belle saison, il est rempli par les neiges fondues qui s'écoulent des montagnes dont nous parlions tout à l'heure. On remonte ce fleuve sur des vaisseaux, par l'embouchure nommée Olana, depuis la mer jusqu'à l'espace d'environ 2,000 stades. Au sortir de sa source, il n'a qu'un lit, et le conserve jusque chez les Trigaboles, où il se divise en deux. L'embouchure de l'un s'appelle Padoa, et celle de l'autre Olana, où est un port qui, pour la sûreté de ceux qui y abordent, ne le cède à aucun autre de la mer Adriatique. Ce fleuve est appelé, par les gens du pays, Bodencus.

On me dispensera bien de discuter ici tout ce que les Grecs racontent de ce fleuve, l'affaire de Phaéton et sa chute, les larmes des peupliers, la nation noire qui habite le long du fleuve, et qui porte encore le deuil de Phaéton, et en un mot tout ce qui regarde cette histoire tragique, et peut-être d'autres semblables. Une exacte recherche de ces sortes de choses ne convient pas à un préambule. Cependant nous en dirons ce qu'il faudra dans une autre occasion, ne fût-ce que pour faire connaître l'ignorance de Timée sur les lieux que nous venons de décrire.

Ces plaines, au reste, étaient autrefois occupées par les Tyrrhéniens, lorsque, maîtres du pays où est Capoue et Nole, et qu'on appelle les champs Phlégréens, ils se rendirent célèbres par la généreuse résistance qu'ils firent à l'ambition de plusieurs voisins. Ainsi, ce qui se lit dans les historiens des dynasties de ce peuple, il ne faut point l'entendre du pays qu'ils occupent à présent, mais des plaines dont j'ai parlé, et qui leur fournissaient toutes les facilités possibles pour s'agrandir. Depuis, les Gaulois qui leur étaient voisins, et qui ne voyaient qu'avec un oeil jaloux la beauté du pays, s'étant mêlés avec eux par le commerce, tout d'un coup, sur un léger prétexte, fondirent avec une grosse armée sur les Tyrrhéniens, les chassèrent des environs du Pô, et s'y mirent en leur place. Vers la source de ce fleuve étaient les Laëns et les Lébiciéens ; ensuite les Insubriens, nation puissante et fort étendue ; et après eux les Cénomans ; auprès de la mer Adriatique, les Vénètes, peuple ancien qui avait à peu près les mêmes coutumes et le même habillement que les autres Gaulois, mais qui parlait une autre langue. Ces Vénètes sont célèbres chez les poètes tragiques, qui ont débité sur eux force prodiges. Au-delà du Pô, autour de l'Apennin, les premiers qui se présentaient étaient les Anianes, ensuite les Boïens ; après eux, vers la mer Adriatique, les Lingonais, et enfin, sur la côte, les Sénonais. Voilà les nations les plus considérables qui ont habité les lieux dont nous avons parlé.

CHAPITRE IV

- Prise de Rome par les Gaulois.
- Différentes entreprises de ce peuple contre les Romains.

Tous ces peuples étaient répandus par villages qu'ils ne fermaient point de murailles ; ils ne savaient ce que c'était que des meubles. Leur manière de vie était simple : point d'autre lit que de l'herbe, ni d'autre nourriture que de la viande. La guerre et l'agriculture faisaient toute leur étude ; toute autre science ou art leur était inconnu. Leurs richesses consistaient en or et en troupeaux ; les seules choses qu'on peut facilement transporter d'un lieu en un autre à son choix, ou selon les différentes conjonctures. Ils s'appliquaient surtout à s'attacher un grand nombre de personnes parce qu'on n'était puissant et formidable chez eux qu'en proportion du nombre des clients dont on disposait à son gré. D'abord ils ne furent pas seulement maîtres du pays, mais encore de plusieurs voisins qui se soumirent par la terreur de leurs armes. Peu de temps après, ayant vaincu les Romains et leurs alliés en bataille rangée, et les ayant mis en fuite, ils les menèrent battant pendant trois jours jusqu'à Rome, dont ils s'emparèrent, à l'exception du Capitole ; mais les Vénètes s'étant jetés sur leur pays, ils s'accommodèrent avec les Romains, leur rendirent leur ville, et coururent au secours de leur patrie. Ils se firent ensuite la guerre les uns aux autres. Leur grande puissance excita aussi la jalousie de quelques-uns des peuples qui habitaient les Alpes. Piqués de se voir si fort au dessous d'eux, ils s'assemblèrent, prirent les armes, et firent souvent des excursions sur leur pays.

Pendant ce temps-là les Romains s'étaient relevés de leurs pertes, et avaient pour la seconde fois composé avec les Latins. Trente ans après la prise de Rome, les Gaulois s'avancèrent jusqu'à Albe avec une grande armée. Les Romains surpris, et n'ayant pas eu le temps de faire venir les troupes de leurs alliés, n'osèrent aller au devant d'eux. Mais douze ans après, les Gaulois étant revenus avec une armée nombreuse, les Romains, qui s'y attendaient, assemblent leurs alliés, s'avancent avec ardeur, et brûlent d'en venir aux mains. Cette fermeté épouvanta les Gaulois, il y eut différents sentiments parmi eux sur ce qu'il y avait à faire ; mais, la nuit venue, ils firent une retraite qui approchait fort d'une fuite. Depuis ce temps-là ils restèrent chez eux, sans remuer, pendant treize ans ; ensuite voyant les Romains croître en puissance et en force, ils conclurent avec eux un traité de paix. Ils se tinrent ainsi en paix pendant environ trente années. Mais, menacés d'une guerre de la part des peuples de delà les Alpes, et craignant d'en être accablés, ils leur envoyèrent tant de présents, et surent si bien faire valoir la liaison qu'il y avait entre eux et les Gaulois d'en deçà les Alpes, qu'il leur firent tomber les armes des mains. Ils leur persuadèrent ensuite de reprendre les armes contre les Romains, et s'engagèrent à courir avec eux tous les risques de cette guerre. Réunis ensemble, ils passent par la Tyrrhénie, gagnent les peuples de ce pays à leur parti, font un riche butin sur les terres des Romains ; et en sortent sans que personne fasse mine de les inquiéter. De retour chez eux, une sédition s'élève sur le partage du butin; c'est à qui aura la meilleure part, et leur avidité leur fait perdre la plus grande partie et du butin et de leur armée. Cela est assez ordinaire aux Gaulois lorsqu'ils ont fait quelque capture, surtout quand le vin et la débauche leur échauffent la tête.

Quatre ans après cette expédition, les Samnites et les Gaulois, ayant joint ensemble leurs forces, livrèrent bataille aux Romains dans le pays des Camertins, et en défirent un grand nombre. Les Romains, irrités par cet échec, revinrent peu de jours après avec toutes leurs troupes dans le pays des Sentinates. Dans cette bataille, les Gaulois perdirent la plus grande partie de leurs troupes, et le reste fut obligé de s'enfuir en déroute dans son pays. Ils revinrent encore dix ans après avec une grande armée pour assiéger Arretium. Les Romains accoururent pour secourir les assiégés, et livrèrent bataille devant la ville ; mais ils furent vaincus, et Lucius, qui les commandait, y perdit la vie. Manius Curius, son successeur, leur envoya demander les prisonniers ; mais, contre le droit des gens, ils mirent à mort ceux qui étaient venus de sa part. Les Romains, outrés, se mettent sur-le-champ en campagne ; les Sénonais se présentent ; la bataille se livre ; les Romains victorieux en tuent la plus grande partie, chassent le reste, et se rendent maîtres de tout le pays. C'est dans cet endroit de la Gaule qu'ils envoyèrent pour la première fois une colonie et qu'ils bâtirent une ville nommée Séna du nom des Sénonais, qui l'avaient les premiers habitée. Nous avons dit où elle est située, savoir, près de la mer Adriatique, à l'extrémité des plaines qu'arrose le Pô.

La défaite des Sénonais fit craindre aux Boïens qu'eux-mêmes et leur pays n'eussent le même sort. Ils levèrent une armée formidable et exhortèrent les Tyrrhéniens à se joindre à eux. Le rendez-vous était près du lac Vadémon, et ils s'y mirent en bataille. Presque tous les Tyrrhéniens y périrent et il n'y eut que quelques Boïens qui échappèrent par la fuite. Mais, l'année suivante, ils se liguèrent une seconde fois, et, ayant enrôlé toute la jeunesse, ils donnèrent bataille aux Romains. Il y furent entièrement défaits, et contraints, malgré toute leur fierté, à demander la paix aux Romains, et à faire un traité avec eux. Tout ceci se passa trois ans avant que Pyrrhus entrât dans l'Italie, et cinq ans avant la déroute des Gaulois à Delphes. De cette fureur de guerre, que la fortune semblait avoir soufflée aux Gaulois, les Romains tirèrent deux grands avantages. Le premier fut, qu'accoutumés à être battus par les Gaulois, ils ne pouvaient ni rien voir ni rien craindre de plus terrible que ce qui leur était arrivé ; et c'est pour cela que Pyrrhus les trouva si exercés et si aguerris. L'autre avantage fut que, les Gaulois réduits et domptés, ils furent en état de réunir toutes leurs forces, contre Pyrrhus d'abord, pour défendre l'Italie, et ensuite contre les Carthaginois, pour leur enlever la Sicile.

Pendant les quarante-cinq ans qui suivirent ces défaites, les Gaulois restèrent tranquilles, et vécurent en bonne intelligence avec les Romains. Mais après que le temps eut fait sortir de ce monde ceux qui avaient été témoins oculaires de leurs malheurs, les jeunes gens qui leur succédèrent, gens brutaux et féroces, et qui jamais n'avaient ni connu ni éprouvé le mal, commencèrent à remuer, comme il arrive ordinairement. Ils cherchèrent querelle aux Romains pour des bagatelles, et entraînèrent dans leur parti les Gaulois des Alpes. D'abord le peuple n'eut point de part à ces mouvements séditieux ; tout se tramait secrètement entre les chefs. De là vint que les Transalpins s'étant avancés avec une armée jusqu'à Ariminum, le peuple, chez les Boïens ne voulut pas marcher avec eux. Il se révolta contre ses chefs, s'éleva contre ceux qui venaient d'arriver, et tua ses propres rois Atis et Galatus. Il y eut même une bataille rangée, où ils se massacrèrent les uns les autres. Les Romains, épouvantés de l'irruption des Gaulois, se mirent en campagne ; mais, apprenant qu'ils s'étaient défaits eux-mêmes, ils reprirent la route de leur pays.

Cinq ans après, sous le consulat de Marcus Lépidus, les Romains partagèrent entre eux les terres du Picenum, d'où ils avaient chassé les Sénonais. Ce fut C. Flaminius, qui, pour captiver la faveur du peuple, introduisit cette nouvelle loi, qu'on peut dire avoir été la principale cause de la corruption des mœurs des Romains, et ensuite de la guerre qu'ils eurent avec les Sénonais. Plusieurs peuples de la nation gauloise entrèrent dans la querelle, surtout les Boïens, qui étaient limitrophes des Romains. Ils se persuadèrent que ce n'était plus pour commander et pour faire la loi, que les Romains les attaquaient, mais pour les perdre et les détruire entièrement. Dans cette pensée, les Insubriens et les Boïens, les deux plus grandes tribus de la nation, se liguent ensemble et envoient chez les Gaulois, qui habitaient le long des Alpes et du Rhône, et qu'on appelait Gésates, parce qu'ils servaient pour une certaine solde, car c'est ce que signifie proprement ce mot. Pour gagner leurs deux rois Concolitan et Aneroeste, et les engager à armer contre les Romains, ils leur font présent d'une somme considérable ; ils leur mettent devant les yeux la grandeur et la puissance de ce peuple : ils les flattent par la vue des richesses immenses qu'une victoire gagnée sur lui ne manquera pas de leur procurer, ils leur promettent solennellement de partager avec eux tous les périls de cette guerre ; ils leur rappellent les exploits de leurs ancêtres, qui, ayant pris les armes contre les Romains, les avaient complètement battus, et avaient pris d'emblée la ville de Rome ; qui en étaient restés les maîtres, ainsi que de tout ce qui était dedans, pendant sept mois ; et qui, après avoir cédé et rendu la ville, non seulement sans y être forcés, mais même avec reconnaissance de la part des Romains, étaient retournés sains et saufs, et chargés de butin dans leur patrie.

Cette harangue échauffa tellement les esprits, que jamais on ne vit sortir de ces provinces une armée plus nombreuse, et composée de soldats plus braves et plus belliqueux. Au bruit de ce soulèvement, on tremble à Rome pour l'avenir : tout y est dans le trouble et dans la frayeur. On lève des troupes ; on fait des magasins de vivres et de munitions, on mène l'année jus-que sur les frontières, comme si les Gaulois étaient déjà dans le pays, quoiqu'ils ne fussent pas encore sortis du leur.

CHAPITRE V

- Traité des Romains avec Hasdrubal.
- Irruption des Gaulois dans l'Italie.
- Préparatifs des Romains.

En Espagne la puissance des Carthaginois s'étendait et s'affermissait de plus en plus pendant tous ces mouvements, sans que les Romains pussent y mettre obstacle. Les Gaulois les pressaient l'épée dans les reins ; comment veiller sur ce qui se passait dans un royaume éloigné? Ce qui leur importait le plus, était de se mettre en sûreté contre les Gaulois ; ils y donnèrent tous leurs soins. Après avoir mis des bornes aux conquêtes des Carthaginois par un traité fait avec Hasdrubal, et dont nous avons parlé plus haut, ils ne pensèrent plus qu'à finir une bonne fois avec l'ennemi le plus proche.

Huit ans après le partage des terres du Picenum, les Gésates et les autres Gaulois franchirent les Alpes et vinrent camper sur le Pô. Leur armée était nombreuse et superbement équipée. Les Insubriens et les Boïens soutinrent aussi constamment le parti qu'ils avaient pris ; mais les Vénètes et les Cénomans se rangèrent du côté des Romains, gagnés par les ambassadeurs qu'on leur avait envoyés, ce qui obligea les rois gaulois de laisser dans le pays une partie de leur armée pour le garder contre ces peuples. Ils partent ensuite, et prennent leur route par la Tyrrhénie, ayant avec eux cinquante mille hommes de pied, vingt mille chevaux, et autant de chariots. Sur la nouvelle que les Gaulois avaient passé les Alpes, les Romains firent marcher Lucius Émilius, l'un des consuls, à Ariminum, pour arrêter les ennemis par cet endroit. Un des préteurs fut envoyé dans la Tyrrhénie. Caïus Atilius, l'autre consul, était allé devant dans la Sardaigne. Tout ce qui resta de citoyens dans Rome était consterné, et croyait toucher au moment de sa perte. Cette frayeur n'a rien qui doive surprendre ; l'extrémité où les Gaulois les avaient autrefois réduits était encore présente à leurs esprits. Pour éviter un semblable malheur, ils assemblent ce qu'ils avaient de troupes ; font de nouvelles levées ; ils mandent à leurs alliés de se tenir prêts ; ils font venir des provinces de leur domination les registres où étaient marqués les jeunes gens en âge de porter les armes, afin de connaître toutes leurs forces. On donna aux consuls la plus grande partie des troupes, et ce qu'il y avait de meilleur parmi elles. Des vivres et des munitions, on en avait fait un si grand amas, que l'on n'a point d'idée qu'il s'en soit jamais fait un pareil. Il leur venait des secours, et de toutes sortes, et de tous les côtés ; car telle était la terreur que l'irruption des Gaulois avait répandue dans l'Italie, que ce n'était plus pour les Romains que les peuples croyaient porter les armes ; ils ne pensaient plus que c'était à la puissance de cette république que l'on en voulait ; c'était pour eux-mêmes, pour leur patrie, pour leurs villes, qu'ils craignaient ; et c'est pour cela qu'ils étaient si prompts à exécuter tous les ordres qu'on leur donnait.

Faisons le détail des préparatifs de cette guerre et des troupes que les Romains avaient alors : de là on jugera en quel état étaient les affaires de ce peuple, lorsque Hannibal osa l'attaquer ; et combien ses forces étaient formidables, lorsque ce général des Carthaginois eut l'audace de lui tenir tête, quoiqu'il l'ait fait assez heureusement pour le jeter dans de très grands embarras. Quatre légions romaines, chacune de cinq mille deux cents hommes de pied et de trois cents chevaux, partirent avec les consuls ; il y avait encore

avec eux, du côté des alliés, trente mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux, tant des Sabins que des Tyrrhéniens, que l'alarme générale avait fait accourir au secours de Rome, et que l'on envoya sur les frontières de la Tyrrhénie avec un préteur pour les commander. Les Ombriens et les Sarsinates vinrent aussi de l'Apennin au nombre de vingt mille, et avec eux autant de Vénètes et de Cénomans, que l'on mit sur les frontières de la Gaule, afin que, se jetant sur les terres des Boïens, ils rappelassent chez eux ceux qui en étaient sortis, et les détachassent ainsi des autres. Ce furent là les troupes destinées à la garde du pays. À Rome on tenait prêt, de peur d'être surpris, un corps d'armée qui, dans l'occasion, tenait lieu de troupes auxiliaires, et qui était composé de vingt mille piétons romains et de quinze cents chevaux, de trente mille piétons des alliés et de deux mille hommes de cavaleries. Les registres envoyés au sénat portaient quatre-vingt mille hommes de pied et cinq mille chevaux parmi les Latins, et chez les Samnites soixante-dix mille piétons et sept mille chevaux. Les Iapyges et les Mésapyges fournissaient outre cela cinquante mille fantassins et seize mille cavaliers ; les Lucaniens, trente mille hommes de pied et trois mille chevaux ; les Marses, les Maruciniens, les Férentiniens et les Vestiniens, vingt mille hommes de pied et quatre mille chevaux. Dans la Sicile et à Tarente il y avait encore deux légions, composées chacune de quatre mille hommes de pied et de deux cents chevaux. Les Romains et les Campaniens faisaient ensemble deux cent cinquante mille hommes d'infanterie, et vingt-trois mille de cavalerie. De sorte que l'armée campée devant Rome était de plus de cent cinquante mille hommes de pied et de dix mille chevaux, et ceux qui étaient en état de porter les armes, tant parmi les Romains que parmi les alliés, s'élevaient à sept cent mille hommes de pied et soixante-dix mille chevaux. Ce sont pourtant là ceux qu'Hannibal vint attaquer jusque dans l'Italie, quoiqu'ils n'eût pas vingt mille hommes, comme nous le verrons plus au long dans la suite.

A peine les Gaulois furent-ils arrivés dans la Tyrrhénie, qu'ils y portèrent le ravage sans crainte, et sans que personne les arrêtât. Ils s'avancèrent enfin vers Rome. Déjà ils étaient aux environs de Clusium, ville à trois journées de cette capitale, lorsqu'ils apprennent que l'armée romaine, qui était dans la Tyrrhénie, les suivait de près et allait les atteindre. Ils retournèrent aussitôt sur leurs pas, pour en venir aux mains avec elle. Les deux armées ne furent en présence que vers le coucher du soleil, campèrent à fort peu de distance l'une de l'autre, La nuit venue, les Gaulois allument des feux, et ayant donné ordre à leur cavalerie, dès que l'ennemi l'aurait aperçue le matin, de suivre la route qu'ils allaient prendre, ils se retirent sans bruit vers Fésule, et prennent là leurs quartiers, dans le dessein d'y attendre leur cavalerie ; et quand elle aurait rejoint le gros de l'armée, de fondre à l'improviste sur les Romains. Ceux-ci, à la pointe du jour voyant cette cavalerie, croient que les Gaulois ont pris la fuite, et se mettent à la poursuivre. Ils approchent, les Gaulois se montrent et tombent sur eux : l'action s'engage avec vigueur, mais les Gaulois, plus braves et en plus grand nombre, eurent le dessus. Les Romains perdirent là au moins six mille hommes ; le reste prit la fuite, la plupart vers un certain poste avantageux, où ils se cantonnèrent. D'abord les Gaulois pensèrent à les forcer ; c'était le bon parti, mais ils changèrent de sentiment. Fatigués et harassés par la marche qu'ils avaient faite la nuit précédente, ils aimèrent mieux prendre quelque repos, laissant seulement une garde de cavalerie autour de la hauteur où les fuyards s'étaient retirés, et remettant au lendemain à les assiéger, en cas qu'ils ne se rendissent pas d'eux-mêmes.

Pendant ce temps-là Lucius Émilius, qui avait son camp vers la mer Adriatique, ayant appris que les Gaulois s'étaient jetés dans la Tyrrhénie, et qu'ils approchaient de Rome, vint en diligence au secours de sa patrie, et arriva fort à propos. S'étant campé proche des ennemis, les fuyards virent les feux de dessus leur hauteur, et se doutant bien de ce que c'était, ils reprirent courage. Ils envoient au plus vite quelques-uns des leurs sans armes pendant la nuit et à travers une forêt, pour annoncer au consul ce qui leur était arrivé. Émilius, sans perdre de temps à délibérer, commande aux tribuns, dès que le jour commencerait à paraître, de se mettre en marche avec l'infanterie ; lui-même se met à la tête de la cavalerie, et marche droit vers la hauteur. Les chefs des Gaulois avaient aussi vu les feux pendant la nuit, et, conjecturant que les ennemis étaient proches, ils tinrent conseil. Anéroeste, leur roi, dit qu'après avoir fait un si riche butin (car ce butin était immense en prisonniers, en bestiaux et en bagages), il n'était pas à propos de s'exposer à un nouveau combat, ni de courir le risque de perdre tout ; qu'il valait mieux pour eux retourner dans leur patrie ; qu'après s'y être déchargés de leur butin, ils seraient plus en état, si on le trouvait bon, de reprendre les armes contre les Romains. Tous se rangeant à cet avis, avant le jour ils lèvent le camp, et prennent leur route le long de la mer, par la Tyrrhénie. Quoique Lucius eût réuni à ses troupes celles qui s'étaient réfugiées sur la hauteur, il ne crut pas pour cela qu'il fût de la prudence de hasarder une bataille rangée ; il prit le parti de suivre les ennemis, et d'observer les temps et les lieux où il pourrait les incommoder et regagner le butin.

CHAPITRE VI

- Bataille et victoire des Romains contre les Gaulois proche de Télamon.

Le hasard voulut que dans ce temps-là même, Caius Atilius, venant de Sardaigne, débarquât ses légions à Pise, et les conduisît à Rome par une route contraire à celle des Gaulois. A Télamon, ville des Tyrrhéniens, quelques fourrageurs gaulois étant tombés sur l'avant-garde du consul, les Romains s'en saisirent. Interrogés par Atilius, ils racontèrent tout ce qui s'était passé, qu'il y avait dans le voisinage deux armées et que celle des Gaulois était fort proche, ayant en queue celle d'Émilius. Le consul fut touché de l'échec que son collègue avait souffert ; mais il fut charmé d'avoir surpris les Gaulois dans leur marche, et de les voir entre deux armées. Sur-le-champ il commande aux tribuns de ranger les légions en bataille, de donner à leur front l'étendue que les lieux permettraient, et d'aller militairement au-devant de l'ennemi. Sur le chemin il y avait une hauteur au pied de laquelle il fallait que les Gaulois passassent : Atilius y courut avec la cavalerie, et se logea sur le sommet, dans le dessein de commencer le premier le combat, persuadé que par là il aurait la meilleure part à la gloire de l'événement. Les Gaulois, qui croyaient Atilius bien loin, voyant cette hauteur occupée par les Romains ne soupçonnèrent rien autre chose, sinon que pendant la nuit Emilius avait battu la campagne avec sa cavalerie pour s'emparer le premier des postes avantageux. Sur cela ils détachèrent aussi la leur et quelques soldats armés à la légère, pour chasser les Romains de la hauteur. Mais ayant su d'un prisonnier que c'était Atilius qui l'occupait, ils mettent au glus vite l'infanterie en bataille, et la disposent de manière que, rangée dos à dos, elle faisait front par devant et par derrière ; ordre de bataille qu'ils prirent sur le rapport du prisonnier et sur ce qui se passait actuellement, pour se défendre et contre ceux qu'ils savaient être à leur poursuite, et contre ceux qu'ils auraient en tête.

milius avait bien ouï parler du débarquement des légions à Pise, mais il ne s'attendait pas qu'elles seraient si proche ; il n'apprit sûrement le secours qui lui était tenu que par le combat qui se donna sur la hauteur. Il y envoya aussi de la cavalerie, et en même temps il conduisit aux ennemis, l'infanterie, rangée à la manière ordinaire.

Dans l'armée des Gaulois, les Gérates, et après eux les Insubriens, faisaient front du côté de la queue, qu'Emilius devait attaquer ; ils avaient à dos les Taurisque et les Boïens, qui faisaient face du côté, par où Atilius devait venir. Les chariots bordaient les ailes, et le butin fut mis sur une des montagnes voisines, avec un détachement pour le garder. Cette armée à deux fronts n'était pas seulement terrible a voir, elle était encore trés propre pont l'action. Les Insubriens y paraissaient avec leurs braies, et n'ayant autour d'eux que des saies légères. Les Gésates, aux premiers rangs, soit par vanité, soit par bravoure, avaient même jeté bas tout vêtement, et, entièrement nus, ne gardèrent que leurs armes, de peur que les buissons qui se rencontraient là en certains endroits ne les arrêtassent et ne les empêchassent d'agir. Le premier choc se fit sur la hauteur et fut vu des cavaliers gaulois et romains. Au cours de la lutte, le consul Attilius, qui payait de sa personne avec une vaillance extraordinaire, trouva la mort et on apporta sa tête au roi des Gaulois.

Malgré cela, la cavalerie romaine fit si bien son devoir, qu'elle emporta le poste, et gagna une pleine victoire sur celle des ennemis.

L'infanterie s'avança ensuite l'une contre l'autre. Ce fut un spectacle fort singulier et aussi surprenant pour ceux qui, sur le récit d'un fait, peuvent par imagination se le mettre comme sous les yeux, que pour ceux qui en étaient témoins ; car une bataille entre trois armées à la fois est assurément une action d'une espèce et d'une manoeuvre bien particulières. D'ailleurs aujourd'hui, comme alors, il n'est pas aisé de démêler si les Gaulois, attaqués de deux côtés, s'étaient formés, de la manière la moins avantageuse ou la plus convenable. Il est vrai qu'ils avaient à combattre de deux côtés ; mais ainsi rangés dos à dos, ils se mettaient mutuellement à couvert de tout ce qui pouvait les prendre en queue, et, ce qui devait le plus contribuer à la victoire, tout moyen de fuir leur était interdit, et une fois défaits, il n'y avait plus pour eux de salut à espérer ; car tel est l'avantage de l'ordonnance à deux fronts. Quant aux Romains, voyant les Gaulois serrés entre deux armées et enveloppés de toutes parts, ils ne pouvaient que bien espérer du combat ; mais, d'un autre côté, la disposition de ces troupes et le bruit qui s'y faisait, les jetaient dans l'épouvante. La multitude des cors et des trompettes y était innombrable, et, toute l'armée ajoutant à ces instruments ses cris de guerre, le vacarme était tel que les lieux voisins, qui le renvoyaient,semblaient d'eux-mêmes joindre des cris à ce concert. Non moins effrayants par leur seule apparence et par leurs cris étaient les guerriers nus alignés en avant, hommes d'une stature exceptionnelle et dans la pleine forme de leur âge ; outre qu'il n'y en avait point dans les premières compagnies, qui n'eût le corps et les bras ornés de colliers et de bracelets d'or. A l'aspect de cette armée les Romains ne purent à la vérité se défendre de quelque frayeur, mais l'espérance d'un riche butin enflamma leur courage.Les archers s'avancèrent sur le front de la première ligne, selon la coutume des Romains, et commencent l'action par une grêle épouvantable de traits. Les Gaulois des derniers rangs n'en souffrirent pas extrêmement, leurs braies et leurs saies les en défendirent ; mais ceux des premiers, qui ne s'attendaient pas à ce prélude, et qui n'avaient rien sui leur corps qui les mit à couvert, en furent très incommodés. Ils ne savaient que faire pour parer les coups : leur bouclier n'était pas assez large pour les couvrir ; ils étaient nus, et plus leurs corps étaient grands, plus il tombait de traits sur eux. Se venger sur les archers mêmes des blessures qu'ils recevaient, cela était impossible, ils en étaient trop éloignés ; et d'ailleurs, comment avancer au travers d'un si grand nombre de traits? Dans cet embarras, les uns, transportés de colère et de désespoir, se jettent inconsidérément parmi les ennemis, et se livrent involontairement à la mort ; les autres, pâles, défaits, tremblants, reculent et rompent les rangs qui étaient dernière eux. C'est ainsi que, dès la première attaque, furent rabaissés l'orgueil et la fierté des Gésates.Quand les archers se furent retirés, les Insubriens, les Boïens et les Taurisques en vinrent aux mains. Ils se battirent avec tant d'acharnement, que, malgré les plaies dont ils étaient couverts, on ne pouvait les arracher de leur poste. Si leurs armes eussent été les mêmes que celles des Romains, ils remportaient la victoire. Ils avaient à la vérité comme eux des boucliers pour parer, mais leurs épées ne leur rendaient pas les mêmes services : celles des Romains taillaient et perçaient, au lieu que les leurs ne frappaient que de taille. Ces troupes ne soutinrent le choc que jusqu'à ce que la cavalerie romaine fût descendue de la hauteur, et les eût prises en flanc. Alors l'infanterie fut taillée en pièces, et la cavalerie s'enfuit en déroute. Quarante mille Gaulois restèrent sur la place , et on fit au moins dix mille, prisonniers, entre lesquels était Concolitan, un de leurs rois. Anéroeste se sauva avec quelques-uns

des siens, en je ne sais quel endroit, où il se tua lui et ses amis de sa propre main. Emilius, ayant ramassé les dépouilles, les envoya à Rome, et rendit le butin à ceux à qui il appartenait ; puis, marchant à la tête des légions par la Ligurie, il se jeta sur le pays des Boïens, y laissa ses soldats se gorger de butin, et revint à Rome peu de jours après avec l'armée. Tout ce qu'il avait pris de drapeaux, de colliers et de bracelets, il l'employa à la décoration du Capitole ; le reste des dépouilles et les prisonniers servirent à orner son triomphe. C'est ainsi qu'échoua cette formidable irruption des Gaulois, qui menaçait d'une ruine entière non seulement toute l'Italie, mais Rome même.

Après ce succès, les Romains ne doutant point qu'ils ne fussent en état de chasser les Gaulois de tous les enivrons du Pô, ils firent de grands préparatifs de guerre, levèrent des troupes, et les envoyèrent contre eux sous la conduite de Q. Fulvius et de Titus Manlius, qui venaient d'être créés consuls. Cette irruption épouvanta les Boïens, et ils se rendirent à discrétion. Du reste les pluies furent si grosses, et la peste ravagea tellement l'armée des Romains, qu'ils ne firent rien de plus pendant cette campagne.

L'année suivante, Publius Furius et Caius Flaminius se jetèrent encore dans la Gaule, par le pays des Anamares, peuple assez peu éloigné de Marseille. Après leur avoir persuadé de se déclarer en leur faveur, ils entrent dans le pays des Insubriens, par l'endroit où l'Adda se jette dans le Pô. Ayant été fort maltraités au passage et dans leurs campements, et mis hors d'état d'agir, ils firent un traité avec ce peuple et sortirent du pays. Après une marche de plusieurs jours, ils passèrent le Cluson, entrèrent dans le pays des Cénomans, leurs alliés, avec lesquels ils revinrent fondre, par le bas des Alpes, sur les plaines des Insubriens, où ils mirent le feu et saccagèrent tous les villages. Les chefs de ce peuple voyant les Romains dans une résolution fixe de les exterminer, prirent enfin le parti de tenter la fortune et de risquer le tout pour le tout : pour cela , ils rassemblent en un même endroit tous les drapeaux, même ceux qui étaient relevés d'or, qu'ils appelaient les drapeaux immobiles, et qui avaient été tirés du temple de Minerve. Ils font provision de toutes les munitions nécessaires, et, au nombre de cinquante mille hommes, ils vont hardiment et avec un appareil terrible se camper devant les ennemis.

Les Romains, de beaucoup inférieurs en nombre, avaient d'abord dessein de faire usage, dans cette bataille, des troupes gauloises qui étaient de leur armée ; mais, sur la réflexion qu'ils firent que les Gaulois ne se font pas scrupule d'enfreindre les traités, et que c'était contre les Gaulois que le combat devait se donner, ils craignirent d'employer ceux qu'ils avaient dans une affaire si délicate et si importante, et, pour se précautionner contre toute trahison, ils les firent passer au-delà de la rivière, et plièrent ensuite les ponts. Pour eux, ils restèrent en-deçà, et se mirent en bataille sur le bord, afin qu'ayant derrière eux une rivière qui n'était pas guéable, ils n'espérassent de salut que de la victoire.

Cette bataille est célèbre par l'intelligence avec laquelle les Romains s'y conduisirent. Tout l'honneur en est dû aux tribuns, qui instruisirent l'armée en général, et chaque soldat en particulier, de la manière dont on devait combattre. Ceux-ci, dans les combats précédents, avaient observé que le feu et l'impétuosité des Gaulois, tant qu'ils n'étaient pas entamés, les rendaient, à la vérité, formidables dans le premier choc mais que leurs épées n'avaient pas de pointe, qu'elles ne frappaient que de taille et qu'un seul coup ; que le fil s'en émoussait, et qu'elles se pliaient d'un bout à l'autre ; que si les

soldats, après le premier coup, n'avaient pas le temps de les appuyer contre terre et de les redresser avec le pied, le second n'était d'aucun effet. Sur ces remarques, les tribuns distribuent entre les manipules de la première ligne les piques des triaires qui avaient leur poste en arrière, commandant à ces derniers de se servir de leurs épées. On attaque de front les Gaulois, qui n'eurent pas plus tôt porté les premiers coups, que leurs sabres leur devinrent inutiles. Alors les Romains fondent sur eux l'épée à la main, sans que ceux-ci puissent faire aucun usage des leurs, au lieu que les Romains, ayant des épées pointues et bien affilées, frappent d'estoc et non pas de taille. Portant donc alors des coups et sur la poitrine et au visage des Gaulois, et faisant plaie sur plaie, ils en jetèrent la plus grande partie sur le carreau. La prévoyance des tribuns leur fut d'un grand secours dans cette occasion ; car le consul Flaminius ne paraît pas, dans cette occasion, s'être conduit avec courage. Rangeant son armée en bataille sur le bord de la même rivière, et ne laissant par là aux cohortes aucun espace pour reculer, il ôtait à la manière de combattre des Romains ce qui lui est particulier. Si, pendant le combat, les ennemis avaient pressé et gagné tant soit peu de terrain sur son armée, elle eût été renversée et culbutée dans la rivière. Heureusement le courage des Romains les mit à couvert de ce danger. Ils firent un butin immense, et, enrichis de dépouilles considérables, ils reprirent le chemin de Rome. L'année suivante les Gaulois envoyèrent demander la paix ; mais les deux consuls, Marcus Claudius et Cn. Cornelius ne jugèrent pas à propos qu'on la leur accordât. Les Gaulois rebutés se disposèrent à faire un dernier effort. Ils allèrent lever à leur solde chez les Gésates, le long du Rhône, environ trente mille hommes qu'ils tinrent en haleine, en attendant que les ennemis vinssent. Au printemps les consuls entrèrent dans le pays des Insubriens, et, s'étant campés proche d'Acerres, ville située entre le Pô et les Alpes, ils y mettent le siège. Comme ils s'étaient les premiers emparés des postes avantageux, les Insubriens ne purent aller au secours ; cependant, pour en faire lever le siège, ils firent passer le Pô à une partie de leur armée, entrèrent dans les terres des Adréens, et assiégèrent Clastidium. À cette nouvelle, Marcus Claudius, à la tête de la cavalerie et d'une partie de l'infanterie, court au secours des assiégés. Sur le bruit que les Romains approchent, les Gaulois laissent là Clastidium, viennent au devant des ennemis et se rangent en bataille. La cavalerie fond sur eux avec impétuosité, ils soutiennent avec fermeté le premier choc ; mais cette cavalerie les ayant ensuite enveloppés et attaqués en queue et en flanc, ils plièrent de toutes parts. Une partie fut culbutée dans la rivière, le plus grand nombre fut passé au fil de l'épée. Les Gaulois qui étaient dans Acerres abandonnèrent la ville aux Romains, et se retirèrent à Milan, qui est la capitale des Insubriens.

Cornelius se met sur-le-champ aux trousses des fuyards, et paraît tout d'un coup devant Milan. Sa présence tint d'abord les Gaulois en respect ; mais il n'eut pas sitôt repris la route d'Acerres, qu'ils fondent sur lui, chargent vivement son arrière-garde, en tuent une bonne partie, et mettent l'autre partie en fuite. Le consul fait avancer l'avant-garde, et l'encourage à faire tête aux ennemis ; l'action s'engage : les Gaulois, fiers de l'avantage qu'ils venaient de remporter, tiennent ferme quelque temps ; mais, bientôt enfoncés, ils prirent la fuite vers les montagnes. Cornelius les y poursuivit, ravagea le pays et emporta de force la ville de Milan. Après cette déroute, les chefs des Insubriens, ne prévoyant plus d'occasion de se relever, se rendirent aux Romains à discrétion. Ainsi se termina la guerre contre les Gaulois. Il ne s'en est pas vu de plus formidable, si l'on en veut juger par l'audace désespérée des combattants, par les combats qui s'y sont livrés, et par le nombre de ceux qui y ont perdu la vie en bataille rangée ; mais, à la regarder

du côté des vues qui ont porté les Gaulois à prendre les armes et l'imprudence avec laquelle chaque chose s'y est faite, il n'y eut jamais de guerre plus méprisable, par la raison que ces peuples, je ne dis pas dans la plupart de leurs actions, mais généralement dans tout ce qu'ils entreprennent, prouvent plutôt leur impétuosité qu'ils ne consultent les règles de la raison et de la prudence. Aussi furent-ils chassés de tous les environs du Pô, à quelques endroits près qui sont au pied des Alpes ; et cet événement m'a fait croire qu'il ne fallait pas laisser dans l'oubli leur première irruption, les faits qui se sont passés depuis, et leur dernière défaite.

Ces jeux de la fortune sont du ressort de l'histoire, et il est bon de les transmettre à nos descendants, pour leur apprendre à ne pas craindre les incursions subites et irrégulières des Barbares. Ils verront par là qu'elles durent peu, et qu'il est aisé de se défaire de ces sortes d'ennemis, pourvu qu'on leur tienne tête, et que l'on mette plutôt tout en oeuvre, que de leur rien céder de ce qui nous appartient. Je suis persuadé que ceux qui nous ont laissé l'histoire de l'irruption des Perses dans la Grèce et des Gaulois à Delphes, ont beaucoup contribué au succès des combats que les Grecs ont soutenus pour maintenir leur liberté ; car lorsqu'on se représente les choses extraordinaires qui se firent alors, et la multitude innombrable d'hommes qui, malgré leur valeur et leur formidable appareil de guerre, furent vaincus par des troupes qui surent dans les combats leur opposer la résolution, l'adresse et l'intelligence : il n'y a plus de magasins, plus d'arsenaux, plus d'année qui épouvante ou qui fasse perdre l'espérance de pouvoir défendre son pays et sa patrie. Or, comme les Gaulois n'ont pas seulement autrefois jeté la terreur dans la Grèce, mais que cela est encore arrivé plusieurs fois de nos jours, de là une nouvelle raison pour moi de reprendre de plus haut, et de rapporter en abrégé les principaux points de leur histoire. Revenons maintenant à celle des Carthaginois.

CHAPITRE VII

- Hannibal succède à Hasdrubal.
- Abrégé de l'histoire des Achéens.
- Pourquoi les peuples du Péloponnèse prirent le nom des Achéens.
- La forme de leur gouvernement rétablie dans la Grande Grèce.
- Ils réconcilient les Lacédémoniens avec les Thébains.

Hasdrubal avait gouverné l'Espagne pendant huit ans, et, par la douceur et la politesse dont il usa envers les puissances du pays, plus que par les armes, il avait fort étendu la puissance de sa république, lorsqu'une nuit il fut égorgé dans sa tente par un Gaulois qui voulait se venger de quelques injustices que ce général lui avait faites. Hannibal, quoique jeune, avait donné tant de preuves de son esprit et de son courage, que les Carthaginois le jugèrent digne de succéder à Asdruhal : il n'eut pas été plus tôt élevé à cette dignité, qu'à ses démarches il fut aisé de voir qu'il ne manquerait pas de faite la guerre aux Romains : il la leur fit en effet peu de temps après. Dès lors les Carthaginois et les Romains commencèrent à se suspecter les uns les autres, et à se chercher querelle : ceux-là n'épiant que les occasions de se venger des pertes qu'ils avaient faites en Sicile, ceux-ci se tenant en garde contre les mesures qu'ils voyaient prendre aux autres ; dispositions, des deux côtés, qui marquaient clairement que la guerre ne tarderait pas à s'allumer entre ces deux états.

Jusques ici nous avons rapporté de suite les affaires qui se sont passées en Sicile et en Afrique, et les événements qu'elles ont produits. Nous voici enfin arrivés au temps où les Achéens, le roi Philippe et d'autres alliés entreprirent contre les Etoliens la guerre que l'on appelle sociale ; où commença la seconde guerre entre les Romains et les Carthaginois, appelée par la plupart des historiens les guerres d'Hannibal ; et où par conséquent nous avons promis de commencer notre propre histoire. Mais avant d'en venir là, disons quelque chose des affaires de la Grèce, et amenons-les jusqu'au temps où nous sommes, afin que ce préambule serve également pour tous les pays. Car ce n'est pas seulement ce qui est arrivé chez les Grecs ou chez les Perses, que je me suis proposé d'écrire, comme d'autres ont fait avant moi, mais tout ce qui s'est passé dans toutes les parties du monde connu : dessein pour l'exécution duquel le siècle où nous vivons m'a fourni des secours particuliers, dont je parlerai dans un autre endroit. Touchons donc au moins légèrement, avant que d'entrer en matière, ce qui regarde les peuples et les lieux les plus célèbres de l'univers.

À l'égard des Asiatiques et des Égyptiens, il suffira de parler de ce qui s'est passé chez eux depuis le temps dont nous venons de parler. Car, outre que plusieurs auteurs ont écrit l'histoire des faits antérieurs à ce temps, et que ces faits ne sont ignorés de personne, de nos jours même il n'est arrivé aucun changement dans ces deux états, et la fortune n'y a rien introduit qui soit extraordinaire, ou qui vaille la peine qu'on fasse mention de ce qui a précédé. Il n'en est pas de même des Achéens et de la famille royale des Macédoniens : nous ne pouvons nous dispenser d'en reprendre l'histoire de plus haut, celle-ci étant entièrement éteinte, et la république des Achéens, au contraire, ayant fait dans notre siècle des progrès prodigieux, grâce à l'union qui règne entre toutes ses parties. Dès le temps passé, bien des gens avaient tâché de persuader cette

union aux peuples du Péloponnèse ; mais comme c'était plutôt leur intérêt particulier que celui de la liberté commune, qui les faisait agir, la division restait toujours la même : au lieu qu'aujourd'hui la concorde s'y est si heureusement établie, qu'entre eux il y a non seulement alliance et amitié, mais mêmes lois, mêmes poids, mêmes mesures, même monnaie, mêmes magistrats, mêmes sénateurs, mêmes juges. En un mot, à cela près que tous les peuples du Péloponnèse ne sont pas renfermés dans les mêmes murailles, tout le reste, soit en général, soit dans chaque ville en particulier, est égal et parfaitement uniforme.

Commençons par examiner de quelle manière le nom des Achéens est devenu dominant dans tout le Péloponnèse. Ce n'est certainement pas par l'étendue du pays, ni par le nombre des villes, ni par les richesses, ni par le courage des peuples ; car ceux qui dès l'origine portent ce nom, ne sont distingués par aucune de ces qualités. L'Arcadie et la Laconie occupent beaucoup plus de terrain et sont beaucoup plus peuplées que l'Achaïe ; on n'y céderait non plus à aucune autre partie de la Grèce pour la valeur. D'où vient donc qu'aujourd'hui c'est un honneur pour les Arcadiens, les Lacédémoniens et tous les peuples du Péloponnèse, d'avoir pris les lois des Achéens, et d'en porter le nom? Attribuer cela à la fortune, serait chose ridicule et folle ; il vaut mieux en chercher la cause, puisque sans cause il ne se fait rien de bon ni de mauvais. Or, cette cause, c'est, à mon sens, qu'il n'est point de république où l'égalité, la liberté, en un mot une parfaite démocratie, se trouvent avec moins de mélange que dans celle des Achéens.

Entre les peuples du Péloponnèse dont elle est composée, il y en a qui d'abord se présentèrent d'eux-mêmes ; d'autres en plus grand nombre eurent besoin qu'on leur fît voir l'intérêt qu'ils avaient d'y entrer ; il fallut user de violence pour y attirer encore quelques autres, qui, aussitôt après, furent bien aises d'y avoir été contraints ; car les anciens citoyens n'avaient aucun privilège sur ceux qui étaient associés de nouveau Tout était égal pour les uns comme pour les autres. De cette manière, la république parvint bientôt où elle aspirait. Rien n'était plus puissant que les deux moyens dont elle se servait pour cela, je veux dire l'égalité et la douceur : c'est à ces deux choses que les Péloponnésiens doivent cette parfaite union, qui fait le bonheur dont nous voyons qu'ils jouissent présentement.

Or, cette forme de gouvernement s'observait longtemps auparavant chez les peuples de l'Achaïe. Voici une ou deux preuves de ce fait, entre mille que je pourrais en rapporter. Après que dans cette partie d'Italie qu'on appelle la Grande Grèce, le collège des Pythagoriciens eut été mis en cendres, cette violence causa de grands mouvements parmi les peuples : cela ne pouvait manquer d'arriver, après un incendie où avaient péri misérablement les principaux de chaque ville. On ne vit ensuite dans les villes grecques de ces contrées que meurtres, que séditions, que troubles de toute espèce. Alors, quoique l'on envoyât des députés de presque toutes les parties de la Grèce pour rétablir la paix, il n'y eut que les Achéens à la foi desquels on voulut bien se remettre et s'abandonner. Et ce ne fut pas seulement en cette occasion que le gouvernement des Achéens fut goûté clans la Grande-Grèce ; quelque temps après on l'y adopta d'un consentement unanime. Les Crotoniates, les Sybarites, les Cauloniates commencèrent de concert par élever un temple à Jupiter Homorius, et bâtirent un édifice public, pour y tenir les assemblées et les délibérations ; ils prirent ensuite les lois et les coutumes

des Achéens, et convinrent entre eux de se conformer en tout à leur gouvernement. Si dans la suite ils le quittèrent, ce ne fut que parce que la tyrannie de Denis de Syracuse et la puissance des Barbares voisins les y contraignirent.

Après la fameuse défaite des Lacédémoniens à Leuctres, les Thébains, contre l'attente de tout le monde, voulant s'ériger en maîtres de la Grèce, il s'éleva quelques troubles dans tout le pays, mais particulièrement entre ces deux peuples, les premiers ne voulant pas se confesser vaincus, et les autres ne voulant point les reconnaître victorieux. Pour terminer cette contestation, les uns et les autres ne prirent pas d'autres arbitres que les Achéens, portés qu'ils étaient à ce choix, non par la puissance de ceux-ci, car c'était presque le plus petit état de la Grèce, mais par la bonne foi et la probité qui éclataient dans toutes les actions, de l'aveu de tous les peuples où ils étaient connus. Alors toute leur puissance ne consistait que dans la bonne volonté d'en acquérir. Ils n'avaient encore rien fait ni rien entrepris de mémorable pour l'accroître, faute d'un chef qui fût capable d'exécuter leurs projets. Dès qu'ils en avaient élu un qui promettait quelque chose, les Lacédémoniens aussitôt, et plus encore les Macédoniens, s'efforçaient d'étouffer ses desseins, et d'en empêcher l'exécution. Mais quand, dans la suite, ils eurent enfin trouvé des chefs tels qu'ils désiraient, ils ne furent pas longtemps à rendre leur république illustre par cette action digne d'une éternelle mémoire, je veux dire par l'union qu'ils surent si bien ménager entre tous les peuples du Péloponnèse. Le premier auteur de ce projet fut Aratus, le Sicyonien. Philopoemen le poussa et le conduisit à sa fin, et c'est à Lycortas et à ceux qui sont entrés dans ses vues, que l'on est redevable du temps pendant lequel cette union s'est conservée. Je tâcherai, dans le cours de cet ouvrage, de m'arrêter où il conviendra, sur ce que chacun deux a fait, et sur les moyens dont ils se sont servis, en marquant le temps où chaque chose est arrivée. A présent je me borne à un récit succinct d'Aratus, parce qu'il a laissé de fidèles mémoires sur ce qui le regardait : nous traiterons de ce qui touche les autres, avec plus de soin et d'exactitude. Or, je crois que pour faciliter aux lecteurs l'intelligence de ce que je dois rapporter, je ne puis mieux commencer qu'aux temps où les Achéens distribués dans les villes par le roi de Macédoine, formèrent un nouveau gouvernement par l'union que ces villes contractèrent entre elles, gouvernement par lequel cette nation a fait monter sa puissance au point où nous la voyons de nos jours, et dont je parlais il n'y a pas longtemps.

CHAPITRE VIII

- Premiers commencements de la république des Achéens.
- Maxime fondamentale de son gouvernement.
- Exploits d'Aratus.
- Alliance des Etoliens avec Antigonus Gonatas.

Ce fut en la cent vingt-quatrième olympiade que les Patriciens et les Duméens commencèrent à s'unir d'intérêts, c'est-à-dire au temps où moururent Ptolémée, fils de Lagos, Lysimachus, Seleucus et Ptolémée Ceraunus.

Avant ce temps-là, tel était l'état des Achéens. Ils avaient eu d'abord pour roi le fils d'Oreste, nommé Tisamène, qui, chassé de Sparte au retour des Héraclides, se rendit maître de l'Achaïe, Ses descendants y régnèrent successivement jusqu'à Ogygès, sous les enfants duquel ils changèrent le gouvernement en république, mécontents de ce que ces enfants ne les gouvernaient pas selon les lois, mais en maîtres. Ils se maintinrent dans cet état jusqu'aux temps d'Alexandre et de Philippe, quoique leurs affaires eussent varié selon les différentes conjonctures. Cette république était composée de douze villes, qui subsistent encore, à l'exception d'Olen, et d'Élyce, qui, avant la bataille de Leuctres, fut engloutie par la mer. Ces villes sont Patres, Dyme, Phares, Tritée, Léontium, Égine, Pellène, Égium, Boure, Céraunie, Olen et Élyce. Depuis Alexandre et avant l'olympiade citée ci-dessus, les Achéens furent si maltraités, surtout par les rois de Macédoine, que les villes furent divisées les unes des autres et eurent des intérêts différents, d'où il arriva que Demetrius, Cassander, et depuis eux Antigonus Gonatas, mirent garnison dans quelques-unes, et que d'autres furent occupées et soumises par des tyrans ; car c'est de cet Antigonos que sont venus la plupart des tyrans de la Grèce. Mais vers la cent vingt-quatrième olympiade, les villes d'Achaïe commencèrent à revenir à leur première union, environ dans le temps de l'irruption de Pyrrhus en Italie. Les premières villes qui se joignirent furent Dyme, Patres, Tritée et Phares, et c'est pour cela qu'il ne reste plus à présent de monument de cette jonction. Environ cinq ans après, les Égéens, ayant chassé leur garnison, entrèrent dans la république. Après eux les Bouriens firent mourir leur tyran. Les Caryniens se joignirent aussi en même temps. Iscas, leur tyran, voyant la garnison chassée d'Égium, le roi des Bouriens massacré par Marcus et les Achéens, et qu'on allait fondre bientôt sur lui de tous côtés, se démit du gouvernement, après avoir reçu des Achéens des assurances pour sa vie, et laissa cette ville se joindre aux autres.

On me demandera peut-être pourquoi je remonte si haut : c'est pour faire connaître comment en quel temps s'est établi, pour la seconde fois, le gouvernement dont usent aujourd'hui les Achéens, et quels sont les hommes qui, les premiers, ont travaillé à ce rétablissement ; c'est, en second lieu, afin de justifier par l'histoire même de cette nation ce que nous avons avancé de l'esprit de son gouvernement, savoir, qu'il consiste uniquement à s'attirer les peuples par l'égalité dont on jouit dans cette république, et à ne jamais quitter les armes contre ceux qui, par eux-mêmes ou par des rois, veulent les réduire en servitude. C'est par cette maxime qu'ils sont parvenus au point où nous les voyons, agissant tantôt par eux-mêmes et tantôt par leurs alliés. Ce qu'ils ont fait par ceux-ci dans la suite, pour l'établissement de leur république, doit encore se rapporter

à l'esprit du gouvernement ; car, quoiqu'ils aient souvent partagé avec les Romains les plus belles entreprises, ils n'ont cependant jamais souhaité qu'il leur en revînt quelque avantage en particulier. L'unique récompense qu'ils se soient jamais proposée en aidant leurs alliés, a toujours été la liberté commune et l'union du Péloponnèse. C'est ce que l'on verra plus clairement par les faits.

Toutes les villes que nous avons nommées plus haut étaient restées sous une même forme de gouvernement pendant vingt ans, créant chaque année un secrétaire commun et deux préteurs. On jugea ensuite à propos de n'en créer qu'un, et de lui confier le soin des affaires. Le premier à qui cette charge échut, fut un Carinien nommé Marcus. Pendant la quatrième année de ce gouvernement, Aratus le Sicyonien, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans, délivra par sa valeur et par son courage sa patrie du tyran qui l'opprimait, et, charmé dès le commencement de la forme de république des Achéens, il y établit les mêmes lois. Élu préteur pour la seconde fois, huit ans après, il surprit par adresse l'Acrocorinthe, où commandait Antigonus, et s'en rendit maître.Par là il délivra d'une grande crainte tous les peuples du Péloponnèse, et mit en liberté tous les Corinthiens, qu'il joignit à la république des Achéens. Il fit la même chose pour les Mégariens, dans la ville desquels il était encore entré par surprise, un an avant cette défaite des Carthaginois qui leur fit perdre entièrement la Sicile, et où ils furent contraints de payer tribut aux Romains. Ayant fait en peu de temps de grands progrès, tout le reste du temps qu'Aratus fut à la tête de la république, il ne se proposa d'autre but dans tous ses desseins et dans toutes ses entreprises, que de chasser les Macédoniens du Péloponnèse, d'y abolir les monarchies, et d'assurer à ses compatriotes la liberté où il les avait établis, et dont leurs pères avaient joui. Tant qu'Antigonus Gonatas vécut, Aratus ne cessa de s'opposer à ses intrigues. Il ne s'opposa pas avec moins de fermeté et de constance à l'avidité et à l'ambition des Etoliens. Il avait besoin de toute sa vigilance contre la hardiesse et l'injustice de ces deux ennemis, car un complot était déjà formé entre eux pour perdre les Achéens. Après la mort d'Antigonus, les Achéens ayant fait alliance avec les Etoliens, et s'étant joints avec eux dans la guerre contre Demetrius, les anciennes inimitiés se dissipèrent, et firent place à l'alliance et à l'amitié. La mort de Demetrius, qui arriva la dixième année de son règne, et vers le temps de la première irruption des Romains dans l'Illyrie, avança encore le projet des Achéens, car tous les petits rois du Péloponnèse se virent par cette mort dans une fâcheuse extrémité. Ils avaient perdu leur chef, pour ainsi dire, et celui dont ils attendaient toute leur récompense. D'un autre côté Aratus les pressait, résolu de leur faire entièrement abandonner l'autorité et la domination. Il comblait de présents et d'honneurs ceux qui entraient dans ses sentiments : ceux qui résistaient, il les menaçait des plus grands malheurs. Il fit tant, qu'enfin ces petits rois se déterminèrent à se démettre de leur royauté, à rendre la liberté à leurs peuples, et à se joindre à la République des Achéens. Lysiadas de Mégalopolis, homme prudent et sage, prévoyant bien ce qui devait arriver, se dépouilla de bon gré de la puissance royale, du vivant même de Demetrius, et entra dans le gouvernement des Achéens. Il fut suivi d'Aristomachus, tyran des Argiens, de Xénon, tyran des Hermioniens, et de Cléonyme, tyran des Phliasiens.

Ces jonctions ayant augmenté considérablement la puissance des Achéens, les Etoliens, naturellement méchants et avides d'acquérir, en conçurent de la jalousie. Comme ils avaient autrefois partagé les villes des Acarnaniens avec Alexandre, et qu'ils s'étaient proposé de partager encore celles des Achéens avec Antigonus Gonatas, ils espérèrent

encore pouvoir faire la même chose. Dans cette vue, ils eurent la témérité de faire alliance avec Antigonus, qui commandait alors dans la Macédoine, et qui était tuteur du jeune Philippe, et avec Cléomène, roi des Lacédémoniens. Ils voyaient qu'Antigonus, qui était paisible maître de la Macédoine, avait une haine mortelle contre les Achéens, et se déclarait ouvertement leur ennemi, parce qu'ils lui avaient emporté l'Acrocorinthe par surprise : ils croyaient que, s'ils pouvaient inspirer cette haine aux Lacédémoniens, et joindre les forces de ce peuple aux leurs, les Achéens ainsi enveloppés et attaqués à propos seraient facilement accablés. La chose n'aurait pas manqué de réussir selon leur projet ; mais ils ne pensaient pas à ce qui méritait pourtant toutes leurs réflexions, c'est qu'ils avaient affaire à Aratus, l'homme du monde qui s'entendait le mieux à se tirer des conjonctures les plus embarrassantes. Ils eurent beau vouloir embrouiller les affaires et faire une guerre injuste aux Achéens, rien de ce qu'ils avaient projeté ne leur réussit. Tous leurs efforts ne servirent qu'à augmenter la puissance d'Aratus, qui était alors à la tête des affaires, et celle de la nation, Aratus s'opposant à tous leurs desseins et renversant tous leurs projets. Nous allons voir comment les choses se passèrent.

CHAPITRE IX

- *Guerre de Cléomène.*
- *Raisons qu'avait Aratus pour l'entreprendre.*
- *Il pense à se liguer avec Antigonus.*
- *Députation de la part des Mégalopolitains pour ce sujet.*

Aratus, voyant que, si les Etoliens avaient honte de déclarer ouvertement la guerre aux Achéens, ce n'était qu'à cause des services qu'ils venaient tout récemment d'en recevoir dans la guerre contre Demetrius, mais, que cela ne les empêchait pas d'avoir des intelligences secrètes avec les Lacédémoniens ; qu'ils portaient tellement envie aux Achéens qu'après que Cléomène leur avait enlevé par surprise trois villes alliées et associées à leur gouvernement, savoir, Tégée, Mantinée et Orchomène, non seulement ils n'en avaient point été fâchés, mais encore ils lui avaient assuré cette conquête; que, quoique autrefois la passion de s'agrandir leur fît saisir le plus léger prétexte pour faire prendre les armes coutre des gens qui ne leur avaient fait aucun tort, ils ne faisaient cependant alors nulle difficulté de violer les traités, et perdaient volontairement des villes fort importantes, uniquement pour mettre Cléomène plus en état de faire du tort aux Achéens : sur ces considérations, lui et les autres magistrats voulurent bien n'entreprendre de guerre contre personne, mais ils résolurent en même temps de s'opposer de toutes leurs forces aux projets des Lacédémoniens. C'est pourquoi, dès que Cléomène, en bâtissant Athénée dans le pays des Mégalopolitains, se fut déclaré ouvertement ennemi de la république, alors les Achéens assemblèrent le conseil, et il y fut résolu que l'on se déclarerait aussi ouvertement contre les Lacédémoniens. Telle fut l'origine de la guerre appelée de Cléomène, et c'est à cette époque qu'elle commença.

Ce fut alors que les Achéens prirent pour la première fois les armes contre les Lacédémoniens. Il leur parut beau de ne devoir la défense de leur ville et de leurs pays qu'à eux-mêmes, et de n'implorer le secours de personne. Par là aussi ils se conservaient dans l'amitié qu'ils devaient à Ptolémée pour les bienfaits qu'ils en avaient reçus. La guerre faisait déjà des progrès. Déjà Cléomène avait aboli l'ancienne forme du gouvernement ; ce n'était plus un roi légitime, mais un tyran, qui poussait cette guerre avec toute l'habileté et la vigueur possibles. Aratus avait prévu ces révolutions, et, craignant les maux que la méchanceté et l'audace des Etoliens pourraient attirer sur sa république, il crut qu'il devait commencer par rompre leurs projets. Il connaissait Antigonus pour un roi appliqué aux affaires, prudent et d'une fidélité à tonte épreuve, porté à faire des alliances et fidèle à les observer ; au lieu que les autres rois, ne croyant pas que la haine et l'amitié viennent de la nature, n'aiment ou ne haïssent qu'autant qu'ils trouvent leur intérêt dans l'une ou l'autre de ces dispositions. Il prit donc le parti de s'aboucher avec Antigonus, de le porter à joindre ensemble leurs forces, et de lui faire voir quelle serait la suite et le succès de cette jonction. Il ne crut pourtant pas qu'il fût à propos de s'ouvrir là-dessus à tout le monde. Deux raisons l'obligeaient à se tenir sur la réserve ; car il devait s'attendre que Cléomène et les Etoliens s'opposeraient à son dessein; et de plus il n'aurait pu demander ouvertement du secours aux ennemis, sans abattre le courage des Achéens, qui par là n'auraient pas manqué de sentir qu'Aratus ne comptait pas beaucoup sur leurs forces et sur leur valeur. Ces raisons firent qu'il pensa à exécuter son projet le plus secrètement qu'il lui, serait possible ; ce qui fut

cause qu'il dit et fit bien des choses au-dehors qui paraissaient contraires à son dessein, et qui cependant ne tendaient qu'à le couvrir; c'est aussi pour cela qu'on ne trouve pas certains faits dans ses mémoires.

Quand il vit, d'un côté, que les Mégalopolitains soutenaient la guerre à regret, parce qu'ils ne recevaient aucun secours de la part des Achéens, qui étaient aussi fort pressés, et de l'autre, que, depuis les bienfaits qu'ils avaient reçus de Philippe, fils d'Amyntas, ils étaient fort prévenus en faveur de la maison royale de Macédoine, il ne douta point que, se sentant accablés, ils n'eussent au plus tôt recours à Antigonus, et n'implorassent les forces des Macédoniens. Il communiqua son secret à Nicophanès et à Cercidas, deux Mégalopolitains, qui avaient chez son père droit d'hospitalité, tous deux fort propres à son dessein. Par leur entremise, il lui fut aisé de persuader aux Mégalopolitains d'envoyer des députés aux Achéens, et de les presser d'envoyer demander du secours à Antigonus. Les Mégalopolitains choisirent pour députés Nicophanès et Cercidas, et leur ordonnèrent d'aller d'abord chez les Achéens, et de là aussitôt chez Antigonus, en cas que les Achéens y consentissent.

Les Achéens l'ayant bien voulu, Nicophanès entra en conférence avec Antigonus. Sur sa patrie il ne dit que peu de chose, et que ce qu'il ne pouvait se dispenser de dire ; mais il s'étendit beaucoup sur les affaires présentes, selon les avis et les instructions qu'il avait reçus d'Aratus. Il fit voir à ce prince ce que l'on devait attendre de la ligne qu'avaient faite ensemble les Etoliens et Cléomène, et où elle tendait ; que les Achéens seraient les premiers à en souffrir ; mais qu'il avait aussi des mesures à prendre pour s'en mettre lui-même à couvert ; qu'il était évident que les Achéens, attaqués de deux côtés, ne pouvaient manquer de succomber; qu'il était encore plus visible que les Etoliens et Cléomène, après s'être rendus maîtres des Achéens, ne s'en tiendraient pas à cette conquête ; que la Grèce entière suffirait à peine pour rassasier la passion qu'ils avaient de s'agrandir, loin qu'ils voulussent la contenir dans les bornes du Péloponnèse; que Cléomène pour le présent semblait se contenter de commander dans cette province ; mais qu'il ne s'y serait pas plus tôt établi, qu'il ambitionnerait de dominer sur toute la Grèce, à quoi il ne pouvait parvenir que par la ruine des Macédoniens; qu'il n'avait donc qu'à se tenir sur ses gardes, et à examiner lequel des deux convenait mieux à ses intérêts, ou de se joindre avec les Achéens et les Béotiens pour disputer à Cléomène dans le Péloponnèse l'empire de. la Grèce; ou, en négligeant de se lier avec une nation très puissante, de défendre dans la Thessalie son royaume contre tous les peuples de l'Étolie et de la Béotie joints aux Achéens et aux Lacédémoniens ; que si les Etoliens, par reconnaissance pour les services qu'ils avaient reçus des Achéens du temps de Demetrius, se tenaient en repos comme à présent, eux les Achéens prendraient les armes contre Cléomène ; que si la fortune leur était favorable, ils n'auraient pas besoin d'être secourus ; mais que, si elle leur était contraire, et qu'outre cela les Etoliens vinssent tomber sur eux, il prît garde de ne point laisser échapper l'occasion, et de secourir le Péloponnèse pendant qu'on, pouvait le sauver; qu'au reste il pouvait être sûr de la fidélité et de la reconnaissance des Mégalopolitains; qu'Aratus trouverait des assurances qui plairaient aux deux partis, et qu'il aurait aussi le soin de lui donner avis du temps où il faudrait venir à son secours. Antigonus trouva les avis d'Aratus fort sages et fort sensés, et suivit dans la suite les affaires avec beaucoup d'attention. Il manda aux Mégalopolitains qu'il ne manquerait pas de les secourir, si les Achéens le trouvaient bon.

Les ambassadeurs, à leur retour, remirent la lettre du roi, et se louèrent fort de l'accueil favorable qu'il leur avait fait et des bonnes dispositions où il semblait être. Les Mégalopolitains, rassurés par ce récit, coururent au conseil des Achéens pour les presser de faire venir Antigonus, et de le mettre à la tête des affaires. Aratus, de son côté, s'étant fait instruire en particulier par Nicophanès des sentiments où était le roi à l'égard des Achéens et de lui-même, ne se possédait pas de joie. Il voyait par là combien il avait eu raison de former ce projet, et que d'ailleurs Antigonus n'était pas tant au nombre de ses ennemis que les Etoliens l'avaient espéré. Il fui semblait encore très avantageux que les Mégalopolitains voulussent charger Antigonus du soin des affaires par l'entremise des Achéens. A la vérité, il souhaitait fort n'avoir pas besoin de secours ; mais, en cas qu'il fût contraint d'en demander, il aimait encore mieux le faire par les Achéens en corps que par lui-même; car il craignait qu'Antigonus, après avoir défait Cléomène et les Macédoniens, ne conçût de mauvais desseins contre la république des Achéens, et que ceux-ci ne le rendissent responsable de tout le mal qui en arriverait ; ce qu'ils croiraient faire avec d'autant plus de justice, qu'il était l'auteur de l'injure faite à la maison royale des Macédoniens par la prise de l'Acrocorinthe. C'est pourquoi, après que les Mégalopolitains eurent montré dans le conseil des Achéens la lettre du roi et qu'ils eurent prié de l'appeler au plus tôt, tout le peuple commençant à goûter ce sentiment, Aratus entra dans le conseil, parla avec éloge de la protection que le roi voulait bien lui accorder, et approuva fort la résolution que voulait prendre le peuple. Mais il s'arrêta beaucoup à faire voir qu'il fallait essayer de défendre par eux-mêmes la ville et le pays ; que rien ne serait plus glorieux, rien de plus conforme à leurs intérêts ; que si la fortune refusait de les favoriser, il ne fallait avoir recours à leurs amis qu'après avoir de leur côté mis tout en usage, et ne les appeler qu'à la dernière extrémité.

Il n'y eut personne qui n'approuvât cet avis, et l'on conclut qu'on devait s'y arrêter et soutenir cette guerre par soi-même. Mais, après que Ptolémée, désespérant de conserver les Achéens dans son parti, et espérant beaucoup plus des Lacédémoniens pour le dessein qu'il avait de traverser les vues des rois de la Macédoine, se fut mis en tête de fournir des secours à Cléomène pour l'animer contre Antigonus ; après que les Achéens, dans une marche, en furent venus aux mains avec Cléomène et eurent été vaincus par lui près de Lycée; qu'ils eurent été défaits une seconde fois dans les plaines de Mégalopolis, appelées Laodicéennes ; que Leusiadas eut été battu ; que toutes leurs troupes eurent été mises en déroute pour une troisième fois aux environs de Dyme, près de l'endroit qu'on appelle Hécatombée : alors, les affaires ne souffrant plus de délai, ils furent obligés de recourir unanimement à Anntigonus. Aratus envoya son propre fils comme ambassadeur, et confirma ce qui avait été réglé pour le secours. Une chose embarrassait : Antigonus ne semblait pas devoir venir au secours d'Aratus, qu'on ne lui eût auparavant rendu l'Acrocorinthe, et que la ville même de Corinthe ne lui eût été donnée pour en faire sa place de guerre, et cependant les Achéens n'osaient livrer Corinthe aux Macédoniens contre le gré des habitants. On différa donc de délibérer sur ce point jusqu'à ce qu'on eût examiné quelles sûretés on pourrait donner.

CHAPITRE X

- Aratus rend l'Acrocorinthe à Antigonus.
- Les Achéens prennent Argos.
- Prise de plusieurs villes par Antigonus.
- Cléomène surprend Messéna.

Cléomène, ayant répandu la terreur de ses armes par les succès dont nous avons parlé, passait ensuite d'une ville à l'autre sans crainte, gagnant les unes par douceur, les autres par menaces. Après s'être ainsi emparé de Caphie, de Pellène, de Phenée, d'Argos, de Phlie, de Cléone, d'Épidaure, d'Hermione, de Trézène, et enfin de Corinthe, il alla camper devant Sicyone. Ces expéditions tirèrent les Achéens d'un très grand embarras ; car, les Corinthiens ayant fait dire à Aratus et aux Achéens de sortir de la ville, et ayant député vers Cléomène pour la lui livrer, ce fut pour les Achéens une occasion favorable dont Aratus se servit heureusement pour céder l'Acrocorinthe à Antigonus. En lui donnant cette place, la maison royale n'avait plus rien à lui reprocher; il donnait une sûreté suffisante de la fidélité avec laquelle il agirait envers Antigonus par la suite, et outre cela il fournissait à ce roi une place de guerre contre les Lacédémoniens. Dès que Cléomène eut avis du traité fait entre Antigonus et les Achéens, il leva son camp de devant Sicyone, alla le mettre à l'isthme, et fit entourer d'un fossé et d'un retranchement tout l'espace qui est entre l'Acrocorinthe et les monts Oniens, se tenant déjà comme assuré de l'empire du Péloponnèse.

Antigonus se tenait prêt depuis longtemps et n'attendait que l'occasion d'agir, jugeant bien, sur les conjonctures présentes, que Cléomène et son armée n'étaient pas loin. Il était encore dans la Thessalie, lorsqu'il envoya dire à Aratus et aux Achéens de s'acquitter de ce qu'ils lui avaient promis. Il vint ensuite par l'Eubée à l'isthme. Car les Etoliens, non contents de ce qu'ils avaient fait, voulurent encore empêcher Antigonus de porter du secours. Ils lui défendirent de passer avec son armée dans Pyle, et lui dirent que, s'il le faisait, ils s'y opposeraient à main armée. Ces deux capitaines marchaient donc l'un contre l'autre, Antigonus s'efforçant d'entrer dans le Péloponnèse , et Cléomène tâchant de lui en fermer l'entrée. Malgré les pertes qu'avaient faites les Achéens, ils n'abandonnèrent pas pour cela leur premier projet, et ne cessèrent pas d'espérer une meilleure fortune. Mais, dès qu'un certain Argien, nommé Aristote, se fut déclaré contre le parti de Cléomène, ils coururent à son secours, et, sous la conduite de Tixomène, prirent par adresse la ville d'Argos. C'est à ce succès qu'on doit principalement attribuer l'heureux changement qui se fit dans les affaires des Achéens. Ce fut là ce qui arrêta l'impétuosité de Cléomène, et ralentit le courage de ses soldats, comme il est aisé de voir par la suite ; car, quoiqu'il se fût emparé le premier des postes les plus avantageux, qu'il eût des vivres et des munitions en plus grande quantité qu'Antigonus, qu'il fût plus hardi et plus avide de gloire, cependant il n'eut pas plus tôt appris que la ville des Argiens avait été emportée par les Achéens, qu'il oublia ses premiers succès et se mit en marche, et fit une retraite fort semblable à une fuite, dans la crainte que les ennemis ne l'enveloppassent de tous côtés. Il entra dans Argos par surprise ; mais il en fut ensuite chassé courageusement par les Achéens et par les Argiens mêmes, qui avaient du dépit de lui en avoir auparavant ouvert les portes. Ce projet renversé, il prit sa route par Mantinée, et s'en retourna ainsi à Sparte.

Sa retraite ouvrit l'entrée du Péloponnèse à Antigonus, qui prit aussitôt possession de l'Acrocorinthe. De là, sans s'arrêter, il marcha sur Argos, d'où, après avoir loué la valeur des habitants et réglé les affaires de la ville, il partit promptement, et mena son armée en Arcadie. Il chassa les garnisons de tous les forts qui avaient été élevés par ordre de Cléomène dans le pays des Égéens et des Belminates, et, y ayant mis une garnison mégalopolitaine, il vint à l'assemblée des Achéens à Égée. Il y rendit compte de sa conduite; il proposa ses vues sur l'avenir, et on lui donna le commandement sur tous les alliés. Ensuite, après être resté quelque temps en quartier d'hiver autour de Sicyone et de Corinthe, le printemps venu, il fit marcher son armée et arriva en trois jours à Tégée, où les troupes des Achéens le vinrent joindre. Il y plaça son camp, et commença à en faire le siège, qui fut poussé par les Macédoniens avec tant de vigueur, que les Tégéates, ne pouvant ni le soutenir ni se défendre contre les mines des assiégeants, en vinrent en peu de temps à une composition. Antigonus, s'étant assuré de la ville, passe à de nouveaux exploits, et se hâte d'arriver dans la Laconie. Il s'approche de Cléomène, qui en gardait les frontières, et tâche de l'engager à un combat par quelques escarmouches. Cependant il apprend par ses coureurs qu'il venait à Cléomène du secours d'Orchomène. Il lève aussitôt le camp, et s'avance vers cette ville. Il l'emporte d'assaut, et va mettre le siège devant Mantinée, qui prit d'abord l'épouvante et ouvrit ses portes. Il marcha aussitôt vers Érée et Telphysse, dont les habitants se soumirent volontairement. Enfin, l'hiver approchant, il revint à Égée pour se trouver à l'assemblée des Achéens. Il renvoya les Macédoniens prendre leurs quartiers d'hiver dans leur pays. Pour lui, il resta à Égée pour délibérer avec les Achéens sur les affaires présentes.

Dans le temps qu'il y était, Cléomène, voyant que les troupes étaient licenciées, qu'Antigonus n'avait avec lui à Égée, que des soldats étrangers, qu'il était éloigné de Mégalopolis de trois journées de chemin, que cette ville était difficile à garder, à cause de sa grandeur et du peu de monde qu'il y avait ; qu'actuellement elle était mal gardée, parce qu'Antigonus était proche, et, ce qui le flattait davantage, que les deux batailles de Lycée et de Laodicée, avaient fait périr la plupart des habitants en âge de porter les armes, il gagna quelques fuyards messéniens qui se trouvaient alors dans la ville, et, par leur moyen, y entra pendant une nuit, sans être aperçu de personne. Mais à peine le jour parut, que les Mégalopolitains se défendirent avec tant de courage, que Cléomène non seulement fut chassé, mais courut encore risque d'une défaite entière. Même affaire lui était encore arrivée trois mois auparavant, lorsqu'il entra par ruse dans la ville, par l'endroit qu'on appelle Colée. Mais alors, comme son armée était plus nombreuse, et qu'il s'était emparé le premier des postes les plus avantageux, il vint à bout de son dessein. Il chassa les Mégalopolitains et se rendit maître de la ville, qu'il saccagea et qu'il détruisit avec tant de cruauté, que l'on avait perdu toute espérance qu'elle pût jamais être habitée. Je crois qu'il n'en usa avec tant de rigueur, que parce qu'en ce temps-là il ne pouvait ni chez les Mégalopolitains ni chez les Stymphaliens trouver personne qui fût d'humeur à épouser ses intérêts au préjudice de la patrie. Il n'y eut que chez les Clitoriens, peuple courageux et passionné pour la liberté, qu'il se rencontra un scélérat, nommé Théarcès, qui se couvrit de cette infamie. Aussi les Clitoriens, soutiennent-ils, et avec raison, que ce traître n'est pas sorti de chez eux, et que c'était un enfant qui leur était resté des soldats qu'on leur avait envoyés d'Orchomène.

Comme, dans ce qui regarde la guerre de Cléomène, j'ai cru devoir préférer Aratus à tout autre historien, et que quelques-uns donnent la préférence à Phylarque, qui souvent raconte des choses tout opposées, je ne puis me dispenser de justifier mon choix : il est important que le faux n'ait pas, dans des écrits publics, le même poids et le même degré d'autorité que le vrai. En général, cet historien a écrit beaucoup de choses sans discernement et sur les premiers mémoires qui lui sont tombés entre les mains ; mais, sans entrer ici en discussion, et sans le démentir sur une grande partie de ce qu'il dit, contentons-nous de considérer ce qu'il rapporte sur le temps dont nous parlons. Cela suffira de reste pour faire connaître quel esprit il a apporté à la composition de son histoire, et combien il était peu propre à ce genre d'ouvrage. Pour montrer quelle a été la cruauté d'Antigonus, des Macédoniens, d'Aratus et des Achéens, il dit que les Mantinéens n'eurent pas été plus tôt subjugués, qu'ils tombèrent dans des maux extrêmes ; que cette ville, la plus ancienne et la plus grande de toute l'Arcadie, fut affligée de si horribles calamités, que tous les Grecs en étaient hors d'eux-mêmes, et fondaient en larmes. Il n'omet rien pour toucher ses lecteurs de compassion ; il nous parle de femmes qui s'embrassent, de cheveux arrachés, de mamelles découvertes ; il nous représente les pleurs et les sanglots des hommes et des femmes, des enfants, et de leurs vieux parents qui étaient enlevés pêle-mêle. Or, tout ce qu'il fait là pour mettre les événements fâcheux comme sous les yeux de ses lecteurs, il le fait dans tout le cours de son histoire. Manière d'écrire basse et efféminée que l'on doit mépriser, pour ne s'attacher qu'à ce qui est propre à l'histoire et en fait toute l'utilité.

Il ne faut pas qu'un historien cherche à toucher ses lecteurs par du merveilleux, ni qu'il imagine les discours qui ont pu se tenir, ni qu'il s'étende sur les suites de certains événements : il doit laisser cela aux poètes tragiques, et se renfermer dans ce qui s'est dit et fait véritablement, quelque peu important qu'il paraisse. Car la tragédie et l'histoire ont chacune leur but, mais fort différent l'un de l'autre : celle-là se propose d'exciter l'admiration dans l'esprit des auditeurs, et de toucher agréablement par des discours qui approchent le plus qu'il est possible de la vraisemblance ; mais il faut que celle-ci, par des discours et des actions vrais, instruise et persuade. Dans la tragédie, comme il n'est question que de divertir les spectateurs, on emploie le faux sans ménagement, pourvu qu'il soit vraisemblable : mais dans l'histoire, où il s'agit d'être utile, il ne faut que du vrai. Outre cela, Phylarque ne nous dit souvent ni la cause des événements qu'il rapporte, ni la manière dont ils sont arrivés. Sans cela néanmoins on ne peut raisonnablement ni être touché de compassion, ni se passionner sur rien. C'est un spectacle fort triste que de voir frapper de verges un homme libre ; cependant, si ce n'est que la punition d'un crime qu'il a commis, cela passe avec raison pour justice ; et si cela se fait pour corriger et instruire, non seulement on loue, mais on remercie encore ceux qui ont ordonné cette punition. Mettre à mort des citoyens, c'est un crime abominable et digne des derniers supplices ; cependant on fait mourir publiquement un voleur ou un adultère, sans crainte d'en être puni, et il n'y a point de récompense trop grande pour un homme qui délivre sa patrie d'un traître ou d'un tyran.

Tant il est vrai que, pour juger d'un événement, on ne doit pas tant s'arrêter aux choses qui se sont faites qu'aux raisons et aux vues qu'on a eues en les faisant, et aux différences qui sont entre elles. Voici donc la vérité du fait.

CHAPITRE XI

- Les Mantinéens quittent la ligue des Achéens et sont reconquis par Aratus.
- Ils joignent la perfidie à une seconde désertion et ils en sont punis.
- Mort d'Aristomaque, tyran d'Argos.

Les Mantinéens se séparèrent d'abord volontairement des Achéens, pour se livrer eux et leur patrie aux Etoliens, et ensuite à Cléomène. Ils avaient pris ce parti, et se gouvernaient selon les lois des Lacédémoniens, lorsque, quatre ans avant qu'Antigonus les subjuguât, ils furent conquis par les Achéens, et leur ville emportée par l'adresse et les ruses d'Aratus. Or, dans ce temps-là même, il est si peu vrai que leur séparation ait eu pour eux des suites fâcheuses, que ce dernier événement devint célèbre par le changement subit qui s'était fait dans le génie de ces deux peuples.

En effet, Aratus n'eut pas sitôt été maître de la ville, qu'il défendit à ses troupes de toucher à rien de ce qui ne leur appartenait pas, et ensuite, ayant assemblé les Mantinéens, il leur dit de ne rien craindre et de demeurer comme ils étaient ; que tant qu'ils resteraient unis à la république des Achéens, il ne leur serait fait aucun mal. Un bienfait si peu espéré et si extraordinaire changea entièrement la disposition des esprits ; on oublia les combats qui venaient de se donner et les pertes qu'on y avait faites ; on se fréquenta les uns les autres, on se donna réciproquement des repas : c'était à qui se témoignerait le plus de bienveillance et d'amitié. Et certes les Mantinéens devaient cela aux Achéens et à leur chef, par qui ils avaient été traités avec tant de douceur et d'humanité ; que je ne sais si jamais personne est tombé au pouvoir d'ennemis plus doux et plus indulgents ni si l'on peut se tirer de plus grands malheurs avec moins de perte.

Dans la suite, voyant les séditions qui s'élevaient parmi eux, et ce que machinaient contre eux les Etoliens et les Lacédémoniens, ils dépêchèrent des députés aux Achéens pour leur demander du secours. On leur tira au sort trois cents hommes, qui, laissant leur patrie et leurs biens , partirent aussitôt pour Mantinée, et y restèrent pour défendre la patrie et la liberté de ce peuple. Les Achéens ajoutèrent encore à cette garde deux cents soldats mercenaires, qui devaient faire à Mantinée le même fonction. Peu de temps après une nouvelle sédition s'étant élevée parmi eux, ils appelèrent les Lacédémoniens, les mirent en possession de leur ville, et égorgèrent les Achéens qui s'y trouvèrent. On ne pouvait commettre une infidélité plus grande et plus criminelle ; car après avoir effacé de leur souvenir les bienfaits qu'ils avaient reçus des Achéens et l'alliance qu'ils avaient contractée avec eux, il fallait du moins ne leur faire aucun tort, et donner un sauf-conduit à ceux de cette nation qu'ils avaient dans leur ville : c'est ce que le droit des gens ne permet pas de refuser même à ses ennemis. Les Mantinéens osent néanmoins violer ce droit, et se rendent coupables du plus grand des crimes, et cela pour persuader Cléomène et les Lacédémoniens de la bonne volonté qu'ils avaient à leur égard. Oser massacrer de leurs propres mains des gens qui, les ayant auparavant conquis eux-mêmes, leur avaient pardonné leur désertion, et qui alors n'étaient chez eux que pour les mettre, eux et leur liberté, à couvert de toute insulte! se peut-il rien de plus odieux et de plus perfide? Quelle vengeance peut-on tirer de cet attentat, qui paraisse en approcher? On dira peut-être qu'après en avoir fait la conquête, on devait

les vendre à l'encan avec leurs enfants et leurs femmes. Mais, selon les lois de la guerre, on punit de cette peine ceux mêmes qui n'ont rien fait de criminel. Il aurait donc fallu faire souffrir aux Mantinéens un supplice plus rigoureux ; de sorte que, quand même il leur serait arrivé ce que dit Phylarque, les Grecs n'auraient pas dû en être touchés de compassion ; au contraire, ils auraient dû applaudir à la punition qu'on aurait faite de ce crime. Cependant on ne leur fit rien autre chose que mettre leurs biens au pillage, et vendre les personnes libres à l'encan. Malgré cela, Phylarque, pour dire quelque chose de merveilleux, invente une fable, et une fable qui n'a aucune apparence. Il pense si peu à ce qu'il écrit, qu'il ne fait seulement pas attention à ce qui se passa presque en même temps à l'égard des Tégéates ; car après que les Achéens les eurent conquis, ils ne leur firent rien de semblable à ce qu'il rapporte des Mantinéens. Cependant, si c'est par cruauté qu'ils traitèrent ceux-ci avec tant de rigueur, apparemment qu'ayant fait la conquête des autres dans le même temps, ils ne les auraient pas plus épargnés. Puisqu'ils n'ont donc traité plus rigoureusement que les seuls Mantinéens, il faut que ceux-ci aient été plus coupables.

Il conte encore qu'Aristomaque, Argien, personnage d'une naissance illustre, descendu de tyrans, et lui-même tyran d'Argos, étant tombé entre les mains d'Antigonus et des Achéens, fut relégué à Cenchrée, et qu'on l'y fit mourir dans les supplices les plus injustes et les plus cruels qu'on ait jamais fait souffrir à personne. Toujours semblable à lui-même, et gardant toujours le même style, il feint qu'Aristomaque, pendant les supplices, jetait des cris dont tous les environs retentissaient ; que les uns eurent horreur de ce crime, que d'autres ne pouvaient le croire ; qu'il y en eut qui, indignés, coururent à la maison où ces cruautés s'exerçaient. Mais c'en est assez sur les déclamations tragiques de cet historien. Pour moi, je crois que, quand Aristomaque n'aurait fait aucune injustice aux Achéens, ses moeurs seules, et les crimes dont il a déshonoré sa patrie, le rendaient digne des derniers supplices. Phylarque a beau dire, pour en donner une grande idée, et pour inspirer à ses lecteurs les sentiments d'indignation où Aristomaque souffrant était lui-même, qu'il n'était pas seulement tyran, mais qu'il était encore né de tyrans ; c'est ce qu'il pouvait avancer de plus fort et de plus atroce contre son héros. Ce nom seul renferme tout ce que l'on peut imaginer de plus exécrable. À l'entendre seulement prononcer, on conçoit tous les crimes et toutes les injustices qui se peuvent commettre. Je veux qu'on ait fait souffrir à ce personnage des tourments très cruels, comme l'assure notre historien ; mais un seul jour de sa vie devait lui en attirer encore de plus cruels. Je parle de celui où Aratus entra par surprise dans Argos, accompagné d'un corps d'Achéens. Après y avoir soutenu de rudes combats pour remettre les Argiens en liberté, et en avoir été chassé, parce que les conjurés qui étaient dans la ville, retenus par la crainte du tyran, n'avaient osé se déclarer, Aristomaque, sous prétexte qu'il y avait des habitants qui étaient entrés dans la conspiration, et avaient favorisé l'irruption des Achéens, se saisit de quatre-vingts des premiers citoyens, tous innocents de la trahison dont il les soupçonnait, et les fit égorger sous les yeux de leurs amis et de leurs parents.

Je laisse là les crimes du reste de sa vie, et ceux de ses ancêtres. On ne tarirait pas sur une si belle matière. Concluons que ce n'est point une chose indigne que ce tyran ait souffert quelque chose de ce qu'il avait fait souffrir aux autres ; mais qu'il serait indigne qu'il n'en eût rien souffert, et qu'il fût mort dans l'impunité. On ne doit pas non plus se récrier contre Antigonus et Aratus, de ce qu'après l'avoir pris de bonne

guerre, ils l'ont fait mourir dans les supplices. Ils l'auraient traité de cette manière pendant la paix, que les gens sensés leur en auraient su bon gré. Que ne méritait-il donc pas après avoir ajouté à tant d'autres horreurs la perfidie qu'il avait faite aux Achéens? Réduit, peu de temps auparavant, aux dernières extrémités par la mort de Demeulas, et s'étant dépouillé du titre de tyran, il avait, contre toute espérance, trouvé un asile dans la douceur et la générosité des Achéens, qui non seulement l'avaient mis à couvert des peines qui étaient dues à sa tyrannie, mais l'avaient encore admis dans leur république, et lui avaient fait l'honneur de lui donner un commandement dans leurs armées. Le souvenir de ces bienfaits s'évanouit presque aussitôt qu'il les eut reçus. Dès qu'il vit quelque possibilité de se rétablir par le moyen de Cléomène, il ne tarda guère à soustraire sa patrie aux Achéens, à quitter leur parti dans un temps où ceux-ci avaient le plus besoin de secours, et à se ranger du côté des ennemis. Après une pareille infamie, ce n'était pas à Cenchrée qu'il le fallait appliquer aux tourments et le faire mourir pendant la nuit, on devait le traîner partout, et donner son supplice et sa mort en spectacle à tout le Péloponnèse. Cependant on se contenta de le jeter dans la mer, pour je ne sais quel crime qu'il avait commis à Cenchrée.

CHAPITRE XII

- Fidélité des Mégalopolitains pour les Achéens, leurs alliés.
- Autres méprises de Phylarque.

Le même historien, persuadé qu'il est de son devoir de rapporter les mauvaises actions, exagère et raconte avec chaleur les maux qu'ont endurés les Mantinéens, et ne dit pas un mot de la générosité avec laquelle ils furent soulagés par les Mégalopolitains ; comme si le récit des mauvaises actions appartenait plus à l'histoire que celui des actions vertueuses ; comme si le lecteur tirait moins d'instructions des faits louables que de ceux que l'on doit avoir en horreur. Pour faire valoir la générosité et la modération dont Cléomène usa envers les Mégalopolitains, Phylarque décrit la manière dont il prit leur ville, l'ordre qu'il y mit pour qu'il ne lui fût fait aucun tort ; il parle des courriers que ce roi leur dépêcha aussitôt à Messéna, pour leur demander qu'en reconnaissance des ménagements qu'il avait eus pour leur patrie, ils voulussent bien s'unir d'intérêts et agir de concert avec lui. Il n'oublie pas non plus que les Mégalopolitains ne purent pas souffrir qu'on achevât la lecture de la lettre du roi, et qu'ils assommèrent les messagers à coups de pierre. Mais, ce qui est inséparable de l'histoire, ce qui lui est propre, savoir, les faits où l'on voit briller la constance et la générosité, il ne daigne pas seulement en faire la moindre mention. Il en avait cependant ici une belle occasion. Ceux-là passent pour honnêtes gens, pour gens d'honneur, qui pensent bien de leurs amis et de leurs alliés, et qui ont le courage de faire connaître ce qu'ils en pensent : on loue, on remercie, on récompense ceux qui, pour la défense de leurs amis et de leurs alliés, regardent d'un oeil sec leur ville assiégée et leur patrie ravagée. Que devons-nous donc penser des Mégalopolitains? ne méritent-ils pas que nous en ayons l'idée du monde la plus grande et la plus magnifique? D'abord ils virent leur pays désolé par Cléomène ; leur fidélité pour les Achéens leur fit ensuite perdre entièrement leur patrie, et enfin, malgré une occasion presque miraculeuse qui se présenta de la recouvrer, ils aimèrent mieux rester privés de leur pays, de leurs tombeaux, de leurs sacrifices, de leur patrie, de leurs biens, en un mot de tout ce que les hommes ont de plus cher, que de manquer à ce qu'ils devaient à leurs alliés. S'est-il jamais rien fait, ou se peut-il rien faire de plus héroïque? est-il quelque action sur laquelle un historien puisse à plus juste titre arrêter un lecteur? Pour porter les hommes à garder la foi des traités et à former des républiques justes et solides, y a-t-il un fait plus propre que celui-là? Cependant Phylarque n'en dit pas un mot ; c'est que, manquant de discernement, il ne savait pas choisir et distinguer les faits qui avaient le plus d'éclat, et qu'il convient le plus à un historien de rapporter.

Il dit encore que, sur le butin fait à Mégalopolis, les Lacédémoniens prirent six mille talents, dont, selon la coutume, il devait en revenir deux mille à Cléomène. Qui ne sera pas surpris ici de voir cet auteur ignorer ce que tout le monde sait des richesses et des forces des Grecs, chose cependant dont un historien doit être parfaitement instruit? Pour moi, j'ose assurer que, quand on vendrait tous les biens et les mobiliers des peuples du Péloponnèse, en exceptant néanmoins les hommes, on ne ramasserait pas une pareille somme. Et je ne parle pas seulement de ces temps malheureux, où cette province fut entièrement ruinée par les rois de Macédoine, et encore plus par les guerres civiles ; mais même de nos jours, où cependant les Péloponnésiens vivent dans une parfaite union, et sont dans l'abondance de toutes choses. Ce que j'avance ici, ce

n'est pas sans raison. En voici la preuve. Il n'y a personne qui ne sache que, quand les Athéniens, pour faire avec les Thébains la guerre aux Lacédémoniens, envoyèrent dix mille hommes et équipèrent cent galères, on ordonna qu'il se ferait une estimation des terres, des maisons, et de tout le reste des biens de l'Attique, pour lever ensuite l'argent nécessaire aux frais de la guerre. La chose fut exécutée, et l'estimation ne monta en tout qu'à cinq mille sept cent cinquante talents. Après cela peut-on douter de ce que je viens d'avancer du Péloponnèse?

Que l'on ait tiré alors de Mégalopolis plus de trois cents talents, c'est ce que l'on n'aurait osé assurer, quelque envie que l'on eût d'exagérer les choses ; car il est constant que la plupart des hommes libres et des esclaves s'étaient retirés à Messéna. Et une autre preuve à laquelle il n'y a point de réplique : selon Phylarque lui-même, les Mantinéens ne le cèdent aux peuples d'Arcadie ni en forces ni en richesses. Cependant, après que leur ville eut été prise, quoique personne n'en fût sorti, et qu'il ne fût pas aisé aux habitants de rien cacher, tout le butin, en comptant même les hommes, ne dépassa pas trois cents talents.

Ce qu'il assure au même endroit est encore plus surprenant, disant que, dix jours avant la bataille, il vint un ambassadeur, de la part de Ptolémée, dire à Cléomène que ce prince ne jugeait plus à propos de lui fournir de l'argent, et qu'il l'exhortait à faire la paix avec Antigonus ; que celui-ci, après avoir entendu l'ambassadeur, jugea qu'il fallait au plus tôt livrer la bataille avant que cette nouvelle parvint à la connaissance de l'armée, parce qu'il ne croyait pas pouvoir par lui-même payer ses troupes. Or, si dans ce temps-là il avait eu six mille talents, il aurait surpassé Ptolémée même en richesses ; quand même il n'en aurait eu que trois cents, ç'aurait été autant qu'il en fallait pour soutenir tranquillement la guerre contre Antigonus. Notre historien n'y pense donc pas, lorsqu'après avoir fait Cléomène si puissamment riche, il le met en même temps dans la nécessité de tout attendre du secours de Ptolémée. Il a commis grand nombre de fautes pareilles par rapport au temps dont nous parlons, et dans tout le cours de son ouvrage. Mais ce que sous venons de dire suffit pour en faire juger, et d'ailleurs le dessein que je me suis d'abord proposé ne me permet pas d'en relever d'avantage.

CHAPITRE XIII

- Irruption de Cléomène dans le pays des Argiens.
- Détail des forces de Cléomène et qu'Antigonus.
- Prélude de la bataille. Disposition des deux armées.

Après la prise de Mégalopolis, pendant qu'Antigonus prenait ses quartiers d'hiver à Argos, Cléomène au commencement du printemps assembla ses troupes, et leur ayant dit, pour les animer à bien faire, tout ce que les conjonctures demandaient, il se jeta sur le pays des Argiens. Il y eut bien des gens qui regardèrent cet acte comme téméraire, parce que les avenues de la province étaient bien fortifiées. Mais, à penser juste, il n'avait rien à craindre, et il fit en homme sage. Les troupes d'Antigonus congédiées, il était aisé de juger premièrement qu'il pouvait sans risque fondre sur le pays ; et que quand il aurait porté le pillage jusqu'au pied des murailles, les Argiens, sous les yeux desquels cela se passerait, ne manqueraient pas d'en savoir mauvais gré à Antigonus, et d'en faire des plaintes amères : que si Antigonus, pour calmer le murmure du peuple, sortait de la ville et hasardait une bataille avec ce qu'il avait actuellement de troupes, Cléomène avait tout lieu de croire qu'il remporterait aisément la victoire ; et qu'au contraire, si Antigonus demeurait dans son premier dessein et restait tranquille, son irruption avait donné l'épouvante aux ennemis, et inspiré de la confiance à ses troupes ; il pourrait sans danger se retirer dans son pays. Tout cela ne manqua pas d'arriver comme il l'avait prévu. Les Argiens ne purent voir sans impatience leur pays saccagé ; assemblés par troupes, ils blâmaient hautement la conduite d'Antigonus. Ce prince, en grand capitaine, ne voulant rien entreprendre qu'avec bonne raison, se tint en repos. Cléomène, suivant son projet, ravage le pays, et par là jette l'épouvante parmi les ennemis, encourage ses troupes contre le péril, et retourne dans son pays sans avoir rien eu à souffrir.

L'été venu, les Macédoniens et les Achéens étant sortis de leurs quartiers, Antigonus se mit à la tête de son armée, et s'avança vers la Laconie. Il avait avec lui une phalange de Macédoniens composée de dix mille hommes, trois mille rondachers, trois cents chevaux, mille Agrianiens et autant de Gaulois ; des étrangers au nombre de trois mille fantassins et trois cents chevaux, autant de fantassins et de cavaliers du côté des Achéens, tous hommes choisis, et mille Mégalopolitains, armés à la façon des Macédoniens, et commandés par Cercidas, un de leurs citoyens. Les alliés étaient les Béotiens, au nombre de deux mille hommes de pied et deux cents chevaux ; mille fantassins et cinquante chevaux des Épirotes ; autant d'Acarnaniens, et seize cents Illyriens que commandait Demetrius de Pharos ; en sorte que toute cette armée montait à vingt-huit mille hommes de pied et douze cents chevaux. Cléomène, s'attendant à cette irruption, avait fortifié tous les passages par des gardes, des fossés et des abattis d'arbre, et avait mis son camp à Sélasie, ayant environ vingt mille hommes. Il conjecturait sur de bonnes raisons que ce serait par là que les ennemis s'efforceraient d'entrer dans le pays ; en quoi il ne fut pas trompé. Le détroit est formé par deux montagnes, dont l'une s'appelle l'Éva et l'autre l'Olympe. Le fleuve Oenus coule entre les deux, et sur le bord est le chemin qui conduit à Sparte. Cléomène, ayant tiré une ligne devant ces montagnes avec un retranchement, posta sur le mont Éva son frère Euclide à la tête

des alliés, et se mit, lui, sur le mont Olympe avec les Lacédémoniens et les étrangers. Au bas, le long du fleuve, des deux côtés il logea de la cavalerie avec une partie des étrangers.

Antigonus, en arrivant, voit que tous les passages étaient fortifiés, et que Cléomène avait assigné avec tant d'habileté les bons postes aux parties de son armée les plus propres à les défendre, que son camp ressemblait à un gros de soldats sous les armes et prêts à combattre ; qu'il n'avait rien oublié pour se mettre également en état d'attaquer et le défendre; qu'enfin la disposition. de son camp était aussi avantageuse que les approches en étaient difficiles. Tout cela lui fit perdre l'envie d'attaquer l'ennemi et d'en venir sitôt aux mains. Il alla camper à peu de distance, et se couvrit du Gorgyle. Il resta là pendant quelques jours à reconnaître la situation les différents postes, et le caractère des nations qui composaient l'armée ennemie. Quelquefois il faisait mine d'avoir certains desseins, et tenait en suspens les ennemis sur ce qu'il devait exécuter. Mais comme ils étaient partout sur leurs gardes, et que tous les côtés étaient également hors d'insulte, l'on convint enfin de part et d'autre qu'il en fallait tenir à une bataille décisive. Il plut à la fortune de mettre aux mains ces deux grandes armées, qui ne cédaient en rien une à l'autre.

Contre ceux qui étaient au mont Éva, Antigonus fit marcher les Macédoniens armés de boucliers d'airain, et les Illyriens par divisions alternativement. Cette première ligne était conduite par Alexandre fils d' Acmète, et Demetrius de Pharos. La seconde ligne était d'Acarnaniens et de Crétois. Derrière eux étaient deux mille Achéens tenant lieu de corps de réserve. Sa cavalerie il la rangea sur la rivière, pour l'opposer à la cavalerie ennemie, et la fit soutenir de mille piétons Achéens et d'autant de Mégalopolitains. Pour lui, prenant les étrangers et les Macédoniens, il marcha vers le mont Olympe pour attaquer Cléomène. Les étrangers étaient à la première ligne. La phalange macédonienne suivait partagée en deux, une partie derrière l'autre, parce que le terrain ne lui permettait pas de s'étendre sur un plus grand front. Le signal donné aux Illyriens pour commencer l'attaque au mont Éva, était un linge qu'on devait élever proche du mont Olympe, parce qu'ils avaient passé le Gorgyle pendant la nuit, et s'étaient attachés au pied de la montagne. Pour les Mégalopolitains et la cavalerie, c'était une cotte d'armes de couleur de pourpre qu'on élèverait en l'air d'auprès du roi.

CHAPITRE XIV

- Bataille de Sélasie entre Cléomène et Antigonus.

Lorsque le temps de l'attaque fut venu, que le signal eut été donné aux Illyriens, que chacun eut été averti de ce qu'il devait faire, tous se montrèrent et commencèrent le choc au mont Éva. Alors les hommes armés à la légère qui avaient d'abord été joints à la cavalerie du côté de Cléomène, voyant que les derrières des Achéens n'étaient pas couverts, vinrent les charger en queue. Ceux qui s'efforçaient de gagner le haut de la montagne se virent alors fort pressés et dans un grand péril, menacés en même temps de front par Euclidas qui était en haut, et chargés en queue par les étrangers, qui donnaient avec fureur. Philopoemen comprit le danger, et, prévoyant ce qui allait arriver, il voulut d'abord en avertir les chefs, qui ne daignèrent seulement pas l'écouter, par la raison qu'il n'avait jamais commandé, et qu'il était fort jeune. Alors, ayant pressé avec instance ses concitoyens, il fond avec impétuosité sur les ennemis. Les étrangers qui chargeaient en queue, entendant les cris et voyant la cavalerie aux mains, quittèrent les Illyriens pour courir à leurs premiers postes et secourir la cavalerie de leur parti. Pendant ce temps-là les Illyriens, les Macédoniens et ceux qui avec eux étaient à la première ligne, débarrassés de ce qui les arrêtait, montèrent hardiment et avec confiance contre les ennemis. Cela fit connaître dans la suite, que si l'attaque réussit de ce côté-là, on en eut l'obligation à Philopoemen. On dit qu'après l'action Antigonus ayant demandé à Alexandre, qui commandait la cavalerie, pourquoi il avait commencé le choc avant que le signal fût donné, celui-ci ayant répondu que ce n'était pas lui, mais un jeune soldat de Mégalopolis qui avait commencé contre ses ordres, il dit : « Ce jeune homme , en saisissant l'occasion, s'est conduit en grand capitaine, et vous, capitaine, vous vous êtes conduit en jeune homme.»

Euclidas, voyant les ennemis venir à lui, ne pensa plus à se servir de l'avantage du poste qu'il occupait, tandis qu'il devait fondre sur eux, rompre les rangs, reculer petit à petit, et gagner ainsi sans danger la hauteur. Par cette manoeuvre il eût jeté la confusion dans les rangs des ennemis, il les eût empêchés de faire usage de leurs armes et de leur ordre de bataille, et favorisé comme il l'était par la situation des lieux, il les eût entièrement mis en fuite. Mais, se flattant que la victoire ne pouvait lui manquer, il fit tout le contraire de ce que je viens de dire. Il resta sur le sommet où il avait été d'abord posté, croyant apparemment qu'on ne pouvait laisser monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir ensuite par une descente raide et escarpée. Cependant il n'en fut rien. Au contraire, comme il ne s'était pas gardé de terrain pour reculer, et que ses adversaires approchaient en bon ordre, il se vit enfin si serré, qu'il fut obligé de combattre sur la croupe même de la montagne. Ses troupes ne soutinrent pas longtemps la pesanteur de l'armure et de l'ordre de bataille. Les Illyriens aussitôt se mirent en état de combattre, mais Euclidas, qui n'avait de terrain ni pour reculer ni pour changer de place, fut bientôt renversé et obligé de prendre la fuite par les descentes raides et escarpées qui achevèrent de mettre son armée en déroute.

Pendant ce temps-là, la cavalerie était aux mains. Celle des Achéens se battait vivement, et surtout Philopoemen, parce que cette bataille devait décider de leur liberté. Celui-ci eut dans cette action un cheval tué sous lui, et, combattant pied à pied, il reçut un coup qui lui traversa les deux cuisses.

Au mont Olympe, les deux rois firent commencer le combat par les soldats armés à la légère et les étrangers, dont ils avaient environ chacun cinq mille. Comme l'action se passait sous les yeux des deux rois et des deux armées, ces troupes s'y signalèrent, soit qu'elles combattissent par parties, soit que la mêlée fût générale. Homme contre homme, rang contre rang se battaient avec la plus grande opiniâtreté. Cléomène, voyant que son frère avait été mis en fuite, et que la cavalerie qui était dans la plaine commençait à plier, craignit que l'armée ennemie ne vint fondre sur lui de tous les côtés, et se crut obligé de renverser tous les retranchements de son camp, et d'en faire sortir par un côté toute son armée de front. Les trompettes ayant donné aux hommes armés à la légère le signal de se retirer de l'espace qui était entre les deux camps, les phalanges s'approchent avec de grand cris de part et d'autre, tournent leurs sarisses et commencent à charger. L'action fut vive : tantôt les Macédoniens reculaient, pressés par la valeur des Lacédémoniens ; tantôt ceux-ci étaient repoussés par la pesanteur de la phalange macédonienne. Enfin, les troupes d'Antigonus, s'avançant piques baissées, et tombant sur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la phalange doublée, les chassèrent de leurs retranchements. Ce fut une déroute générale: une grande partie des Lacédémoniens furent tués, le reste prit la fuite en désordre. Il ne resta autour de Cléomène que quelques cavaliers, avec lesquels il se retira à Sparte ; de là, dès que la nuit fut venue, il descendit à Gytium, où il s'embarqua sur les vaisseaux qu'il faisait tenir prêts depuis longtemps, et fit voile avec ses amis pour Alexandrie.

Antigonus entra d'emblée dans Sparte. On ne peut rien ajouter à la douceur et à la générosité dont il usa envers les Lacédémoniens. Il remit leur république dans l'état où leurs pères la leur avaient laissée, et peu de jours après, sur la nouvelle qu'il reçut que les Illyriens s'étaient jetés sur la Macédoine et la ravageaient, il en partit avec toute son armée. Ainsi se termina cette grande affaire, lorsqu'on s'y attendait le moins. Ce sont là les jeux ordinaires de la fortune. Si Cléomène eût reculé la bataille de quelques jours, ou si, retiré à Sparte, il y eût un peu attendu une occasion favorable de rétablir ses pertes, il se serait maintenu dans la royauté.

À Tégée, Antigonus remit encore la république dans son premier état, et partit deux jours après pour Argos, où il arriva au temps que l'on célébrait les jeux Néméens. De là, après avoir reçu de la république des Achéens en général et de chaque ville en particulier tout ce qui pouvait immortaliser sa gloire et son nom, il s'avança à grandes journées vers la Macédoine. Il y surprit les Illyriens, et les défit en bataille rangée. Mais les efforts qu'il fit en animant ses soldats et en criant pendant l'action, lui causèrent une perte de sang, laquelle fut suivie de je ne sais quelle maladie dont il ne releva point. C'était un prince sur l'habileté et la probité duquel tous les Grecs avaient fondé de grandes espérances. Il laissa en mourant le royaume à Philippe, fils de Demetrius. Je me suis un peu étendu sur cette guerre, parce que, ce temps-là touchant à ceux dont nous devons faire l'histoire, j'ai cru qu'il serait utile et même nécessaire, suivant mon premier dessein, de faire voir clairement quel était alors l'état des Lacédémoniens et des Grecs.

Vers le même temps, Ptolémée étant mort, Ptolémée Philopator lui succéda. Après la mort de Seleucus, fils de Seleucus Callinicus, qu'on appelait aussi Pogon, Antiochus son frère régna dans la Syrie. Il arriva à ces rois à peu près la même chose qu'à ceux qui, après la mort d'Alexandre, avaient possédé ces royaumes, c'est-à-dire que, comme Seleucus, Ptolémée et Lysimachus moururent vers la cent vingt-quatrième olympiade : ceux-ci moururent vers la cent trente-neuvième. Après avoir jeté les fondements de toute notre histoire, et avoir montré dans ce prélude en quel temps, de quelle manière et pour quelles raisons les Romains, n'ayant plus rien à conquérir dans l'Italie, commencèrent à étendre au dehors leur domination, et osèrent disputer aux Carthaginois l'empire de la mer ; après avoir fait connaître quel était alors l'état où étaient les Grecs, les Macédoniens et les Carthaginois; puisque nous sommes enfin arrivés au temps où nous nous étions proposé d'abord de venir, je veux dire à ces temps où les Grecs devaient entreprendre la guerre sociale, les Romains celle d'Hannibal, et les rois d'Asie celle de la Coïlè-Syrie, nous ne ferons pas mal de finir ce livre où finissent les événements précédents, et où sont morts les princes qui en ont été les auteurs.

LIVRE III

CHAPITRE I

- But que Polybe se propose en écrivant l'histoire de son temps.
- Distribution des événements qu'il doit raconter.

On a vu dans le premier livre, que nous commencerions cet ouvrage par la guerre sociale, celle d'Hannibal et celle de la Coïlé-Syrie ; nous y avons dit aussi pourquoi, remontant à des temps plus reculés, nous écririons les deux livres qui précèdent celui-ci. Il faut maintenant rapporter ces guerres, et rendre compte tant des raisons pourquoi elles ont été entreprises, que de celles pour lesquelles elles sont devenues si considérables. Mais auparavant disons un mot sur le dessein de cet ouvrage.

Dans tout ce que nous avons entrepris de raconter, notre unique but a été de faire voir comment, en quel temps et pourquoi toutes les parties de la terre connues ont été réduites sous l'obéissance des Romains, événement dont le commencement est connu, le temps déterminé, et le succès avoué et reconnu de tout le monde. Pour parvenir à ce but, il est bon de faire mention en peu de mots des choses principales qui se sont passées entre le commencement et la fin ; rien n'est plus capable de donner une juste idée de toute l'entreprise ; car, comme la connaissance du tout sert beaucoup pour acquérir celle des choses particulières, et que réciproquement la connaissance des choses particulières aide beaucoup à connaître le tout, nous ne pouvions mieux faire, à mon sens, que d'instruire le lecteur de ces deux manières.

J'ai déjà fait voir quel était en général mon dessein, et jusqu'où je devais le conduire. Tout ce qui s'est passé en particulier commence aux guerres dont nous avons parlé, et finit au renversement de la monarchie macédonienne ; et entre le commencement et la fin il s'est écoulé cinquante-trois ans, pendant lesquels tant et de si grands événements sont arrivés, qu'on n'en a jamais vu de pareils dans un égal nombre d'années. En commençant donc à la quarantième olympiade, voici l'ordre que je garderai.

Après que nous aurons expliqué pourquoi les Carthaginois firent aux Romains la guerre qu'on appelle d'Hannibal, nous dirons de quelle manière les premiers se jetèrent sur l'Italie, et y ébranlèrent la domination des Romains jusqu'au point de les faire craindre pour leur propre patrie, et de voir les Carthaginois maîtres de la capitale de cet empire.

Nous verrons ensuite Philippe de Macédoine venir se joindre aux Carthaginois, après qu'il eut fini la guerre qu'il faisait vers le même temps contre les Etoliens, et qu'il eut pacifié les affaires de la Grèce. Après cela, Antiochus et Ptolémée Philopator se disputeront la Coïlé-Syrie, et se feront la guerre pour ce royaume. Puis les Rhodiens et Prusias se déclareront contre les Byzantins, et les forceront à se désister du péage qu'ils exigeaient de ceux qui naviguaient dans le Pont. Là nous interromprons le fil de notre narration pour examiner la forme de gouvernement des Romains, et on verra qu'il ne pouvait être mieux constitué, non seulement pour se rétablir dans l'Italie et dans la Sicile, et pour soumettre les Espagnes et les Gaules, mais encore pour défaire entièrement les Carthaginois, et penser à conquérir tout l'univers. Cela sera suivi d'une petite digression sur la ruine de Hiéron, roi de Syracuse, d'où nous passerons en Egypte pour dire les troubles qui y arrivèrent, lorsqu'après la mort de Ptolémée, Antiochus et Philippe, conspirant ensemble pour se partager le royaume laissé au fils de ce roi, tâchèrent par fraude et par violence de se rendre maîtres, celui-ci de l'Egypte et de la Carie, celui-là de la Coïlé-Syrie et de la Phénicie.

Suivra un récit abrégé de ce qui se passa entre les Romains et les Carthaginois dans l'Espagne, dans la Libye et dans la Sicile, d'où nous nous transporterons en Grèce, où les affaires changèrent alors de face. Nous y verrons les batailles navales d'Attalus et des Rhodiens contre Philippe ; de quelle manière les Romains firent la guerre à ce prince; quelles en furent les causes, et quel en fut le succès. Nous joindrons à cela ce que produisit la colère des Etoliens, lorsque, ayant appelé Antiochus d'Asie, ils allumèrent le feu de la guerre entre les Achéens et les Romains. Nous dirons la cause de cette guerre, et ensuite nous suivrons Antiochus en Europe. D'abord il est obligé de se retirer de la Grèce ; puis, défait, il abandonne tout le pays qui est en deçà du mont Taurus ; et enfin les Romains, après avoir réprimé l'audace des Gaulois, se rendent maîtres de l'Asie, sans que personne la leur ose contester, et délivrent l'Asie Citérieure de la crainte des Barbares et de la violence des Gaulois. Nous exposerons après cela les malheurs dont les Etoliens et les Céphaléniens furent accablés ; d'où nous passerons aux guerres qu'Eumènes eut à soutenir contre Prusias et les Gaulois de Grèce, et à celle d'Ariarathe contre Pharnace. Après quoi nous dirons quelque chose de l'union et du gouvernement des Péloponnésiens, et des progrès que fit l'Etat des Rhodiens. Nous ferons ici une récapitulation, où toute l'histoire et les faits qu'on y aura vus seront représentés en peu de mots. Nous ajouterons à tout cela l'expédition d'Antiochus Épiphanes dans l'Egypte, la guerre de Persée et la ruine entière de la monarchie macédonienne.

Par là on verra en détail par quelle conduite les Romains sont venus à bout de soumettre toute la terre à leur domination. Si l'on devait juger de ce qu'il a de louable ou de répréhensible dans les hommes ou dans les Etats par le bonheur ou le malheur des événements, je devrais borner là mon ouvrage, puisque mon dessein est rempli, que les cinquante-trois ans finissent à ces derniers événements ; que la puissance romaine fut alors à son plus haut point, et que tout le monde était forcé de reconnaître qu'il ne restait plus qu'à leur obéir et à exécuter leurs ordres. Mais l'heureux ou malheureux succès des batailles ne suffit pas pour donner une juste idée des vainqueurs ni des vaincus ; souvent les plus heureux, faute d'en avoir fait bon usage, ont été cause de très grands malheurs, de même qu'il y a eu bon nombre de gens à qui des accidents très fâcheux ont été d'une très grande utilité, parce qu'ils ont su les supporter avec courage. Outre les événements, il faut donc encore considérer quelle a été la conduite

des Romains, comment ils ont gouverné l'univers, les différents sentiments qu'on a eus pour ceux qui étaient à la tête des affaires ; les penchants et les inclinations dominantes des particuliers, tant dans le foyer domestique, que par rapport au gouvernement. Par ce moyen notre siècle connaîtra si l'on doit se soustraire à la domination romaine ou s'y soumettre, et les siècles à venir jugeront si elle était digne de louange ou de blâme. C'est de là que dépend presque tout le fruit que l'on pourra tirer de cette histoire, tant pour le présent que pour l'avenir. Car ne nous imaginons pas que les chefs d'armées n'ont, en faisant la guerre, d'autre but que de vaincre et de subjuguer ni que l'on ne doit juger d'eux que par leurs victoires et par leurs conquêtes. Il n'y a personne qui fasse la guerre dans la seule vue de triompher de ses ennemis. On ne se met pas sur mer pour passer simplement d'un endroit à un autre ; les sciences et les autres arts ne s'apprennent pas uniquement pour en avoir la connaissance ; on cherche en tout ce que l'on fait ou l'agréable ou l'honnête ou l'utile. Cet ouvrage ne sera donc parfait et accompli qu'autant qu'il apprendra quel fut, après la conquête du monde entier par les Romains, l'état de chaque peuple en particulier, jusqu'au temps où de nouveaux troubles se sont élevés, et qu'il s'est fait un nouveau changement dans les affaires. C'est sur ce changement que je me suis proposé d'écrire. L'importance des faits et les choses extraordinaires qui s'y sont passées, m'y ont engagé. Mais la plus forte raison, c'est que j'ai contribué à l'exécution de certaines choses, et que j'ai été le conducteur de beaucoup d'autres.

Ce fut dans ce soulèvement que les Romains allèrent porter la guerre chez les Celtibériens et les Vaccaïens ; que les Carthaginois la firent à Masinissa, roi dans l'Afrique ; qu'en Asie, Attalus et Prusias se la déclarèrent l'un à l'autre ; qu'Oropherne, aidé par Demetrius, chassa du trône Ariarathe, roi de Cappadoce, et que celui-ci y remonta par ses seules forces, que Seleucus, fils de Demetrius, après avoir régné douze ans dans la Syrie, perdit le royaume et la vie par la conspiration des autres rois, que les Romains permirent aux Grecs, accusés d'être les auteurs de la guerre de Persée, de retourner dans leur patrie, après qu'ils eurent reconnu leur innocence, que, peu de temps après, ces mêmes Romains attaquèrent les Carthaginois, d'abord pour les obliger à changer de pays, mais ensuite dans le dessein de les détruire entièrement, pour des raisons que nous déduirons dans la suite, qu'enfin, vers le même temps, les Macédoniens ayant renoncé à l'alliance des Romains, et les Lacédémoniens s'étant détachés de la République des Achéens, on vit le malheur commun de la Grèce commencer et finir tout ensemble.

Tel est le dessein que je me suis proposé. Fasse la fortune que ma vie soit assez longue pour l'exécuter et le conduire à sa perfection! Je suis cependant persuadé que, quand même je viendrais à manquer, il ne serait pas abandonné, et que d'habiles gens, charmés de sa beauté, se feraient un devoir de le remplir. Maintenant que, pour donner aux lecteurs une connaissance générale et particulière de cette histoire, nous avons rapporté sommairement les principaux faits sur lesquels nous devons dans la suite nous étendre, il est temps de rappeler ce que nous avons promis, et de reprendre le commencement de notre sujet.

CHAPITRE II

- Quelles furent les vraies causes de la guerre d'Hannibal. Réfutation de l'historien Fabius sur ces causes.

Quelques historiens d'Hannibal donnent deux raisons de la seconde guerre que les Romains déclarèrent aux Carthaginois. La première est, selon eux, le siège mis par ceux-ci devant Sagonte et l'autre, l'infraction du traité par lequel ils avaient solennellement promis de ne pas s'étendre au-delà de l'Ebre. Pour moi, j'accorderai bien que ce furent là les commencements de la guerre, mais je ne puis convenir que c'en aient été les motifs. En effet, c'est comme si l'on disait que l'invasion d'Alexandre en Asie a été la cause de la guerre contre les Perses, et que la guerre des Romains contre Antiochus, est venue de la descente que ce roi fit à Démétriade. Ces deux causes, loin d'être les vraies, ne sont pas même probables ; car qui pourrait penser que l'invasion d'Alexandre ait été la cause de plusieurs choses que ce prince, et avant lui Philippe son père, avaient faites pour se disposer à la guerre contre les Perses ? On doit dire la même chose de ce que les Etoliens firent contre les Romains avant qu'Antiochus vînt à Démétriade. Pour raisonner de la sorte, il faut n'avoir jamais connu la différence qu'il y a entre commencement, cause et prétexte, et ne savoir pas que ces deux derniers sont ce qui, dans toutes choses, précède tout, et que le commencement n'est que le dernier des trois. J'appelle commencement les premières démarches que l'on fait, les premiers mouvements que l'on se donne pour exécuter ce que l'on a jugé devoir faire ; mais les causes, c'est ce qui précède tout jugement et toute délibération. Ce sont les pensées qui se présentent, les dispositions que l'on prend, les raisonnements qui se font en conséquence, et sur lesquels on se détermine à juger et à former un dessein. Ce que je vais dire éclaircira ma pensée.

Rien n'est plus facile à découvrir que les vrais motifs de la guerre contre les Perses. Le premier fut le retour des Grecs, qui, revenant, sous la conduite de Xénophon, des satrapies de l'Asie supérieure, et traversant toute l'Asie avec laquelle ils étaient en guerre, n'avaient néanmoins trouvé personne qui osât s'opposer à leur retraite. Le second fut le passage d'Agésilas, roi de Lacédémone, en Asie, où il ne rencontra rien qui mît obstacle à ses desseins, quoique d'ailleurs il fût obligé d'en sortir sans avoir rien fait, rappelé qu'il était dans, la Grèce par les troubles dont elle était alors agitée ; car Philippe, considérant d'un côté la mollesse et la lâcheté des Perses, et de l'autre, les grandes ressources qu'il avait, lui et les siens, pour la guerre, excité d'ailleurs par l'éclat et la grandeur des avantages qu'il tirerait de la conquête de cet empire, après s'être concilié la faveur des Grecs, prit enfin son essor, conçut le dessein d'aller porter la guerre chez les Perses, et disposa tout pour cette expédition, sous prétexte de venger les Grecs des injures qu'ils en avaient reçues. Il est donc hors de doute que des deux choses que nous avons rapportées, les premières ont été les causes de la guerre contre les Perses, que la dernière n'en a été que le prétexte, et qu'enfin le commencement a été l'irruption d'Alexandre dans l'Asie.

Il est clair encore qu'il n'y a point d'autre cause de la guerre des Romains contre Antiochus, que l'indignation des Etoliens. Ceux-ci, croyant que les Romains, enflés du succès qu'avait eu leur guerre contre Philippe, les méprisaient, comme j'ai dit plus haut, non seulement appelèrent à leur secours Antiochus, mais la colère les emporta

jusqu'à prendre la résolution de tout entreprendre et de tout souffrir pour se venger. Le prétexte fut de remettre les Grecs en liberté ; c'est à quoi ils exhortaient et animaient sans raison toutes les villes, les parcourant avec Antiochus, l'une après l'autre. Et enfin le commencement fut la descente d'Antiochus à Démétriade.

Je me suis arrêté longtemps sur cette distinction, non que j'eusse en vue de censurer les historiens, mais parce que l'instruction des lecteurs le demandait. Car de quelle utilité est pour les malades un médecin qui ne connaît pas les causes des maladies ? que peut-on attendre d'un ministre d'Etat qui ne connaît ni la raison ni l'origine des affaires qui arrivent dans un royaume ? Comme il n'y a pas d'apparence que le premier donne jamais de remède convenable, il n'est pas non plus possible que l'autre, sans la connaissance de ce que nous venons de dire, prenne prudemment un parti. C'est pour cela qu'on ne doit rien rechercher avec tant de soin que les causes des événements; car souvent une bagatelle, un rien donnent lieu à des événements très importants, et, en tout, on ne remédie à rien plus aisément qu'aux premiers mouvements et aux premières pensées.

Selon Fabius, historien romain, ce fut l'avarice et l'ambition démesurée d'Hasdrubal, jointes à l'injure faite aux Sagontins, qui furent la cause de la seconde guerre punique. Fabius prétend que ce général, s'étant acquis une domination fort étendue en Espagne, eut le projet, à son retour dans l'Afrique, d'abolir les lois de sa République, et de l'ériger en monarchie ; que les principaux magistrats, s'étant aperçus de son dessein, y furent unanimement opposés ; qu'Hasdrubal alors sortit d'Afrique, et que, de retour en Espagne, il la gouverna à sa fantaisie, sans aucun égard pour le Sénat de Carthage ; qu'Hannibal, qui dès l'enfance était entré dans les vues de son oncle et avait tâché de le suivre, tint la même conduite que lui, quand on lui eut confié le gouvernement de l'Espagne ; et que ce fut pour se conformer à ces vues d'Hasdrubal qu'il fit la guerre aux Romains malgré les Carthaginois, dont il n'y eut pas un seul, du moins entre les plus distingués, qui approuvât ce qu'Hannibal avait fait à l'égard de Sagonte. Fabius ajoute qu'après la prise de cette ville, les Romains vinrent en Afrique, dans le dessein ou de se faire livrer Hannibal ou de déclarer la guerre aux Carthaginois.

Mais si l'on demandait à cet historien, pourquoi, en supposant que l'entreprise d'Hannibal eût déplu aux Carthaginois, cette République n'a pas saisi une occasion si favorable de se délivrer de la guerre qui la menaçait ? ce que pouvaient faire les Carthaginois de plus juste et de plus avantageux que de se rendre à ce que les Romains demandaient d'eux ? si en abandonnant l'auteur des injustices faites aux Sagontins, ils ne s'étaient pas défaits par les Romains de l'ennemi commun de leur État, ils n'auraient pas assuré la tranquillité à leur patrie, et étouffé le feu de la guerre, lorsque pour se venger, il ne leur en aurait coûté qu'un sénatus-consulte ? si l'on fait, dis je, cette question à notre historien, il est clair qu'il n'aura rien à répondre, puisque les Carthaginois ont été si éloignés d'une sage conduite, qu'après avoir fait la guerre sous les ordres d'Hannibal pendant dix-sept ans de suite, ils ne la finirent que lorsqu'il n'y eut plus rien à espérer, et qu'ils virent enfin leur patrie à deux doigts de sa perte.

Au reste, si j'ai fait ici mention de Fabius et de son histoire, ce n'est pas de peur que la vraisemblance qu'il jette sur ce qu'il dit n'en impose à ses lecteurs ; car il n'y a point de lecteur qui, sans qu'on l'avertisse, ne puisse voir par lui-même combien cet historien est peu judicieux ; mais pour recommander à ceux entre les mains de qui ses livres

tomberont, de ne point s'arrêter au titre, et d'examiner les faits mêmes qu'il rapporte ; car on voit des gens qui, faisant moins d'attention à ce qu'il débite qu'à lui-même, et se laissant prévenir par préjugé qu'il était contemporain et sénateur, aussitôt se persuadent qu'on doit ajouter foi à tout ce qu'il raconte. Mon sentiment est qu'on ne doit pas tout à fait mépriser son autorité, mais que, seule, elle n'est pas suffisante, et qu'il faut considérer les choses mêmes qu'il écrit, pour juger ensuite si on doit l'en croire ou non. Je reviens à mon sujet.

CHAPITRE III

- Première cause de la seconde guerre punique: la haine d'Hamilcar Barca contre les Romains,
- seconde cause: la nouvelle exaction des Romains sur les Carthaginois,
- troisième cause: la conquête de l'Espagne par Hamilcar.

Je crois donc qu'entre les causes pour lesquelles les Romains ont fait la guerre aux Carthaginois, la première est le ressentiment d'Hamilcar, surnommé Barca, et père d'Hannibal ; car, quoiqu'il eût été défait en Sicile, son courage n'en fut point abattu. Les troupes qu'il avait commandées à Éryce étaient encore entières, et dans les mêmes sentiments que leur chef. Si, cédant aux temps, il avait fait la paix après la bataille qu'avaient perdue sur mer les Carthaginois, son indignation restait toujours la même, et n'attendait que le moment d'éclater. Il aurait même pris les armes aussitôt après, sans la guerre que les Carthaginois eurent à soutenir contre les soldats mercenaires. Mais il fallut d'abord penser à cette révolte, et s'en occuper tout entier. Ces troubles apaisés, les Romains étant venus à déclarer la guerre aux Carthaginois, ceux-ci n'hésitèrent pas à se mettre en défense, persuadés qu'ayant la justice à leur côté, ils ne manqueraient pas d'avoir le dessus, comme j'ai dit dans les livres qui précèdent, et sans lesquels on ne pourrait comprendre ni ce que je dis ni ce que je dois dire dans la suite. Mais comme les Romains eurent fort peu d'égards à cette justice, les Carthaginois furent obligés de s'accommoder aux conjonctures. Accablés et n'ayant plus de ressources, ils consentirent, pour avoir la paix, à abandonner la Sardaigne, et ajouter douze cents talents au tribut qu'ils payaient déjà.

Et l'on ne doit point douter que cette nouvelle exaction n'ait été la seconde cause de la guerre qui l'a suivie, car Hamilcar, animé par sa propre indignation et par celle que ses concitoyens en avaient conçue, n'eut pas plus tôt affermi la tranquillité de sa patrie par la défaite des révoltés, qu'il tourna toutes ses pensées vers l'Espagne, s'imaginant bien qu'elle serait pour lui d'un puissant secours dans la guerre qu'il méditait contre les Romains.

Les rapides progrès qu'il fit dans ce vaste pays doivent être regardés comme la troisième cause de la seconde guerre punique : les Carthaginois ne s'y engagèrent que parce qu'avec le secours des troupes espagnoles, ils crurent avoir de quoi tenir tête aux Romains.

Quoique Hamilcar soit mort dix ans avant que cette guerre commençât, il est cependant aisé de prouver qu'il en a été le principal auteur. Entre les raisons sans nombre dont on pourrait se servir pour cela, je n'en citerai qu'une, qui rendra la chose évidente. Après qu'Hannibal eut été vaincu par les Romains, et qu'il fut sorti de sa patrie pour s'aller réfugier chez Antiochus, les Romains, sachant ce que méditaient contre eux les Etoliens, envoyèrent des ambassadeurs chez ce prince, dans le dessein de le sonder et de voir quelles pouvaient être ses vues. Les ambassadeurs, ayant découvert qu'il prêtait l'oreille aux propositions des Etoliens, et qu'il n'épiait que l'occasion de se déclarer contre les Romains, tâchèrent de lui rendre Hannibal suspect, et pour cela lui firent assidûment leur cour. La chose réussit selon leurs souhaits. Antiochus continua à se défier d'Hannibal, et ses soupçons ne firent qu'augmenter. Enfin l'occasion se présenta

de s'éclairer l'un l'autre sur cette défiance. Hannibal se défendit du mieux qu'il put, mais voyant que ses raisons ne satisfaisaient pas Antiochus, il lui tint enfin ce discours : "Quand mon père se disposa à entrer en Espagne avec une armée, je n'avais alors que neuf ans ; j'étais auprès de l'autel pendant qu'il sacrifiait à Jupiter. Après les libations et autres cérémonies prescrites, Hamilcar, ayant fait retirer tous les ministres du sacrifice, me fit approcher, et me demanda en me caressant si je n'aurais pas envie de le suivre à l'armée. Je répondis, avec cette vivacité qui convenait à mon âge, non seulement que je ne demandais pas mieux, mais que je le priais instamment de me le permettre ; là-dessus il me prit la main, me conduisit à l'autel, et m'ordonna de jurer sur les victimes que jamais je ne serais ami des Romains. Jugez par là quelles sont mes dispositions. Quand il ne s'agira que de susciter des affaires aux Romains, vous pouvez compter sur moi comme sur un homme qui vous sera sincèrement dévoué : quand vous penserez à transiger et à faire la paix avec eux, n'attendez pas que l'on vous prévienne contre moi, mais méfiez-vous et tenez-vous sur vos gardes : je ferai certainement tout ce qui sera en moi pour traverser vos desseins. "Ce discours, qui paraissait être sincère et partir du cœur, dissipa tous les soupçons qu'Antiochus avait auparavant conçus sur la fidélité d'Hannibal.

On conviendra que ce témoignage de la haine d'Hamilcar et de tous les projets qu'il avait formés contre les Romains, est précis et sans réplique. Mais cette haine paraît encore plus dans ce qu'il fit ensuite, car il leur suscita deux ennemis, Hasdrubal son gendre, et Hannibal son fils, qui étaient tels, qu'après cela il ne pouvait rien faire de plus, pour montrer l'excès de la haine qu'il leur portait. Hasdrubal mourut avant que de pouvoir mettre son dessein à exécution, mais Hannibal trouva dans la suite l'occasion de se livrer avec éclat à l'inimitié que lui avait transmise son père contre les Romains. De là, ceux qui gouvernent doivent apprendre combien il leur importe de pénétrer les motifs qui portent les puissances à traiter de paix où à faire alliance avec eux. À moins que les circonstances ne soient impérieuses, on doit se tenir sur la réserve, et avoir toujours les yeux ouverts sur leurs démarches ; mais si leur soumission est sincère, on peut en disposer comme de ses sujets et de ses amis, et leur demander avec confiance tous les services qu'elles sont capables de rendre. Telles sont donc les causes de la guerre d'Hannibal. En voici les commencements.

CHAPITRE IV

- Hannibal est nommé général des armées.
- Ses conquêtes en Espagne.
- Il se brouille avec les Romains sur un mauvais prétexte.
- Prise de Sagonte par Hannibal.
- Victoire remportée par les Romains sur Demetrius.

Les Carthaginois étaient fort sensibles à la perte qu'ils avaient faite de la Sicile, mais ils avaient encore plus de peine à supporter celle de la Sardaigne, et l'augmentation du tribut qu'on leur avait imposé. C'est pour cela qu'après qu'ils eurent soumis la plus grande partie de l'Espagne, tout ce qui leur était rapporté contre les Romains était toujours bien reçu. Lorsqu'ils eurent appris la mort d'Hasdrubal, qu'ils avaient fait gouverneur d'Espagne après la mort d'Hamilcar, d'abord ils attendirent, pour lui nommer un successeur, qu'ils sussent de quel côté pencheraient les troupes, et dès que la nouvelle fut venue, que d'un consentement unanime elles s'étaient choisi Hannibal pour chef, aussitôt le peuple, s'étant assemblé, confirma l'élection, et l'on donna à Hannibal le commandement des armées. Élevé à cette dignité, il pensa d'abord à soumettre les Olcades. Il vint camper à Althée, la principale ville de la nation, et en fit le siège avec tant de vigueur et d'impétuosité, qu'il en fut bientôt maître. Les autres villes épouvantées ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes. Il les vendit ensuite à prix d'argent, et, s'étant ainsi amassé de grandes richesses, il vint prendre son quartier d'hiver à Carthagène. Généreux à l'égard de ceux qui servaient sous lui, payant libéralement les soldats, et leur promettant des récompenses, il se gagna les cœurs et donna de grandes espérances aux troupes. L'été venu, il ouvre la campagne par une expédition chez les Vaccaïens. Il prend d'emblée la ville de Salmantique. Arbucale, qui était grande, bien peuplée, et défendue par des habitants d'une grande valeur, lui résista longtemps, mais enfin il l'emporta. Il courut un grand danger en revenant ; les Carpésiens, nation la plus puissante du pays, avaient pris les armes, et les peuples voisins, soulevés par ceux des Olcades et des Salmantiquois qui s'étaient sauvés par la fuite, étaient accourus à leur secours. Si Hannibal eût été obligé de les combattre en bataille rangée, sa défaite était immanquable ; mais il eut la prudence de se retirer au petit pas, de mettre le Tage devant lui, et de se réduire à disputer aux ennemis le passage de ce fleuve. Cette conduite lui réussit. Les Barbares s'efforcèrent de passer la rivière par plusieurs endroits ; mais la plupart, au débarquement, furent écrasés par les quarante éléphants qui marchaient le long des bords. Dans la rivière même il y en eut beaucoup qui périrent sous les pieds de la cavalerie, qui rompait plus aisément le cours de l'eau, et du haut de ses chevaux combattait avec avantage contre l'infanterie. Enfin Hannibal passa lui-même le fleuve, et, fondant sur ces Barbares, il en tua plus de quarante mille sur le champ de bataille.

Ce carnage intimida tellement tous les peules d'en deçà de l'Ebre, qu'il n'y resta personne, hors les Sagontins, qui osât faire mine de résister aux Carthaginois. Hannibal se donna pourtant bien de garde d'attaquer Sagonte. Fidèle aux avis d'Hamilcar son père, il ne voulait pas se brouiller ouvertement avec les Romains, qu'il ne fût auparavant paisible possesseur du reste de l'Espagne. Pendant ce temps-là, les Sagontins, craignant pour eux et prévoyant le malheur qui devait leur arriver, envoyaient à Rome courriers

sur courriers, pour informer exactement les Romains des progrès que faisaient les Carthaginois. On fut longtemps à Rome sans faire grande attention à ces progrès ; mais alors on fit partir des ambassadeurs pour s'éclairer sur la vérité des faits.

Hannibal, après avoir poussé ses conquêtes jusqu'où il s'était proposé, revint faire prendre à son armée ses quartiers d'hiver à Carthagène, qui était comme la ville capitale de la nation, et comme le palais de cette partie de l'Espagne qui obéissait aux Carthaginois. Là, il rencontra les ambassadeurs romains, et leur donna audience. Ceux-ci, prenant les dieux à témoin, lui recommandèrent de ne pas toucher à Sagonte, qui était sous leur protection, et de demeurer exactement en deçà de l'Ebre, selon le traité fait avec Hasdrubal. Hannibal, jeune alors, et passionné pour la guerre, heureux dans ses projets, et animé depuis longtemps contre les Romains, répondit, comme s'il eût pris le parti des Sagontins, qu'une sédition s'était depuis peu élevée parmi eux, qu'ils avaient pris les Romains pour arbitres, et que ces Romains avaient injustement condamné à mort quelques-uns des magistrats ; qu'il ne laisserait pas cette injustice impunie ; que de tout temps la coutume des Carthaginois avait été de prendre la défense de ceux qui étaient injustement persécutés. Et en même temps il dépêchait au Sénat de Carthage pour savoir comment il en agirait avec les Sagontins, qui, fiers de l'alliance des Romains, en usaient mal avec quelques-uns des sujets de la République. En un mot il ne raisonnait pas et n'écoutait que la colère et l'emportement qui l'aveuglaient. Au lieu des vraies raisons qui le faisaient agir, il se rejetait sur des prétextes frivoles, égarement ordinaire de ceux qui, s'inquiétant peu de la justice, n'écoutent que les passions par lesquelles ils se sont laissé prévenir. Combien n'eût-il pas mieux fait de dire qu'il fallait que les Romains rendissent la Sardaigne aux Carthaginois, et les déchargeassent du tribut qu'ils leur avaient injustement imposé dans les temps malheureux où ceux-ci avaient été chassés de cette île, et qu'il n'y aurait de paix entre eux et les Carthaginois qu'à cette condition ! Il est résulté de là que, pour avoir caché la vraie raison qui lui mettait les armes à la main, et en avoir allégué une qui n'avait nul fondement, il a passé pour avoir commencé la guerre, non seulement contre le bon sens, mais encore contre toutes les règles de la justice.

Les ambassadeurs, ne pouvant plus douter qu'il ne fallût prendre les armes, firent voile pour Carthage, dans le dessein de demander aux Carthaginois, comme ils avaient fait à Hannibal, l'observation du traité conclu avec son oncle. Mais ils ne pensaient pas qu'en cas que ce traité fût violé, la guerre dût se faire dans l'Italie ; ils croyaient plutôt que ce serait en Espagne, et que Sagonte en serait le théâtre. Le Sénat romain, qui se flattait de la même espérance, prévoyant que cette guerre serait importante, de longue durée, et fort éloignée de la patrie, crut qu'avant toutes choses il fallait mettre ordre aux affaires d'Illyrie.

Demetrius de Pharos, oubliant les bienfaits qu'il avait reçus des Romains, et allant même jusqu'à les mépriser, parce qu'il avait vu la frayeur où les avaient jetés les Gaulois, et qu'il voyait celle où les jetaient actuellement les Carthaginois, espérant d'ailleurs beaucoup des rois de Macédoine, qui dans la guerre de Cléomène s'étaient joints à Antigonus, s'était avisé vers ce temps-là de ravager et de renverser les villes d'Illyrie qui appartenaient aux Romains, de passer avec cinquante frégates au-delà du Lisse, contre la foi des traités, et de porter le ravage dans la plupart des îles Cyclades. Ces désordres attirèrent l'attention des Romains, qui voyaient la maison royale de Macédoine dans un état florissant ; et ils mirent tous leurs soins à pacifier et à s'assurer les provinces situées

à l'orient de l'Italie. Ils se persuadaient qu'il serait encore temps de prévenir Hannibal, lorsqu'ils auraient fait repentir les Illyriens de leur faute, et châtié l'ingratitude et la témérité de Demetrius. Ils se trompaient : Hannibal les prévint, et se rendit maître de Sagonte, ce qui fut cause que la guerre ne se fit pas en Espagne, mais aux portes de Rome et dans toute l'Italie.

Cependant les Romains, suivant leur premier projet, envoyèrent une armée en Illyrie, sous la conduite de L. Emilius, vers le printemps de la première année de la cent quarantième olympiade. Hannibal alors sortit de Carthagène, et s'avança vers Sagonte. Cette ville est située à sept stades de la mer, sur le pied des montagnes où se joignent les frontières de Celtibérie, et qui s'étendent jusqu'à la mer : c'est le pays le plus fertile de toute l'Espagne. Hannibal vint camper devant cette ville, et en poussa le siège avec vigueur. Il prévoyait que de la prise de cette ville il tirerait pour la suite les plus grands avantages ; que par là il ôterait toute espérance aux Romains de faire la guerre dans l'Espagne ; qu'après avoir jeté l'épouvante dans les esprits, ceux qu'il avait déjà subjugués, seraient plus dociles, et ceux qui ne dépendaient encore de personne, plus circonspects ; que, ne laissant pas d'ennemi derrière lui, sa marche en serait plus sûre et plus tranquille ; qu'il y amasserait de l'argent pour l'exécution de ses desseins ; que le butin que les soldats en rapporteraient les rendrait plus vifs et plus ardents à le suivre; et qu'enfin, avec les dépouilles qu'il enverrait à Carthage, il se gagnerait la bienveillance de ses concitoyens. Animé par ces puissants motifs, il n'épargnait rien pour venir heureusement à bout du siège de Sagonte. Il donnait lui-même l'exemple aux troupes, et se trouvait à tous les travaux. Tantôt il exhortait les soldats, tantôt il s'exposait aux dangers les plus évidents. Enfin, après huit mois de soins et de peines, il emporta la ville d'assaut, et y fit un butin prodigieux d'argent, de prisonniers et de meubles. Il mit de côté l'argent pour servir à ses desseins ; il distribua aux soldats, chacun selon son mérite, ce qu'il avait fait de prisonniers, et envoya les meubles à Carthage. Le succès répondit à tout ce qu'il avait projeté. Les soldats devinrent plus hardis à s'exposer; les Carthaginois se rendirent avec plaisir à tout ce qu'il demandait d'eux, et, avec l'argent dont il s'était abondamment fourni, il entreprit beaucoup de choses qui lui réussirent.

Sur la nouvelle que les Romains se disposaient à venir dans l'Illyrie, Demetrius jeta dans Dimale une forte garnison et toutes les munitions nécessaires. Il fit mourir dans les autres villes les gouverneurs qui lui étaient opposés, mit à leur place les personnes sur la fidélité desquelles il pouvait compter, et choisit entre ses sujets six mille des hommes les plus braves pour garder Pharos, Le consul romain arrive dans l'Illyrie, et comme les ennemis comptaient beaucoup sur la force de Dimale, qu'ils croyaient imprenable, et sur les provisions qu'ils avaient faites pour la défendre, il résolut, pour étonner les ennemis, d'ouvrir la campagne par le siège de cette ville. Il exhorte les chefs chacun en particulier, et pousse les ouvrages en plusieurs endroits avec tant de chaleur, qu'au septième jour la ville fut prise d'assaut. C'en fut assez pour faire tomber les armes des mains des ennemis. Ils vinrent aussitôt de toutes les villes se rendre aux Romains, et se mettre sous leur protection. Le consul les reçut tous aux conditions qu'il crut les plus convenables, et aussitôt mit à la voile pour aller à Pharos attaquer Demetrius même. Mais ayant appris que la ville était forte, que la garnison était nombreuse et composée de soldats d'élite, et qu'elle avait des vivres et des munitions en abondance, il craignit que le siège ne fût difficile et ne traînât en longueur. Pour éviter ces inconvénients,

il eut recours à un stratagème. Il prit terre pendant la nuit dans l'île avec toute son armée. Il en cacha la plus grande partie dans des bois et dans des lieux couverts; et, le jour venu, il se remit en mer, et entra tête levée dans le port le plus voisin de la ville avec vingt vaisseaux. Demetrius l'aperçut, et, croyant se jouer d'une si petite armée, il marcha vers ce port pour s'opposer à la descente des ennemis. À peine en fut-on venu aux mains, que, le combat s'échauffant, il arrivait continuellement de la ville des troupes fraîches au secours. Enfin toutes se présentèrent au combat. Ceux des Romains qui avaient débarqué pendant la nuit, s'étant mis en marche par des lieux couverts, arrivèrent en ce moment. Entre la ville et le port il y a une hauteur escarpée : ils s'en emparèrent, et arrêtèrent de là ceux qui de la ville venaient pour soutenir les combattants. Alors Demetrius ne songea plus à empêcher le débarquement ; il assembla ses troupes, les exhorta à faire leur devoir, et les mena vers la hauteur, dans le dessein de combattre en bataille rangée. Les Romains, qui virent que les Illyriens approchaient avec impétuosité et en bon ordre, vinrent sur eux, et les chargèrent avec une vigueur étonnante. Pendant ce temps-là les Romains qui venaient de descendre à terre, attaquaient aussi par derrière. Les Illyriens, enveloppés de tous côtés, se virent dans un désordre et une confusion extrêmes. Enfin, pressés de front et en queue, ils furent obligés de prendre la fuite. Quelques-uns se sauvèrent dans la ville, la plupart se répandirent dans l'île par des chemins écartés. Demetrius monta sur des frégates qu'il avait à l'ancre dans des endroits cachés, et, faisant voile pendant la nuit, arriva heureusement chez Philippe, où il passa le reste de ses jours. C'était un prince hardi et brave, mais d'une bravoure brutale et sans prudence. La fin de sa vie ne démentit point son caractère. Il périt à Messène, qu'il avait entrepris de prendre du consentement de Philippe, pour s'être exposé témérairement dans un combat. Mais nous parlerons de tout cela en détail, lorsqu'il en sera temps.

Emilius, après cette victoire, entra d'emblée dans Pharos, et la rasa : puis, s'étant rendu maître du reste de l'Illyrie, et y ayant donné ses ordres, l'été fini, il revint à Rome, et y entra en triomphe. On lui fit tous les honneurs, et il reçut tous les applaudissements que méritaient l'adresse et le courage avec lesquels il s'était conduit dans les affaires d'Illyrie.

CHAPITRE V

- Guerre des Romains contre les Carthaginois.
- Ambassade des Romains à Carthage.
- Différents traités faits entre les Romains et les Carthaginois.

Lorsque l'on apprit à Rome la prise de Sagonte, on n'y délibéra point si l'on ferait la guerre aux Carthaginois. Quelques historiens disent que cela fut mis en délibération, et ils rapportent même les discours qui se tinrent pour et contre ; mais c'est la chose du monde la moins vraisemblable. Comment se serait-il pu faire que les Romains, qui l'année précédente avaient déclaré la guerre aux Carthaginois s'il leur arrivait de mettre le pied sur les terres des Sagontins, après la prise de la ville même, doutassent, hésitassent un moment s'ils feraient la guerre ou non ? Comment passer à ces historiens ce qu'ils disent, que les Sénateurs, consternés de cette nouvelle, menèrent au Sénat des enfants de douze ans, et que ces enfants, à qui l'on avait fait part de tout ce qui s'y était passé, ne s'ouvrirent ni à leurs parents ni à leurs amis sur le secret qui leur avait été confié ? Il n'y a dans tout cela ni vérité ni apparence même de vérité, à moins que l'on n'ajoute, ce qui est ridicule, que les Romains ont reçu de la fortune le privilège d'apporter la prudence en naissant. De pareilles histoires ne valent pas la peine d'être réfutées plus au long, si toutefois on peut appeler histoires ce que nous débitent là-dessus Chéréas et Sosile. Ces contes m'ont tout l'air d'avoir été pris dans quelque boutique de barbier ou répétés d'après la plus vile populace.

Dès que l'on connut à Rome l'attentat d'Hannibal contre Sagonte, on envoya sur-le-champ deux ambassadeurs à Carthage, avec ordre de proposer deux choses, dont l'une ne pouvait être acceptée par les Carthaginois qu'à leur honte et à leur préjudice, et l'autre était pour Rome et pour Carthage le commencement d'une affaire très embarrassante et très meurtrière, car leurs instructions portaient ou de demander qu'on leur livrât Hannibal et ceux qui avaient pris part à ses desseins ou de déclarer la guerre. Les ambassadeurs, arrivés à Carthage, déclarèrent en plein Sénat leurs intentions. Les Carthaginois ne les entendirent qu'avec horreur, et donnèrent au plus capable, commission de défendre la cause de la République. Celui-ci ne parla pas plus du traité fait avec Hasdrubal que s'il n'eût jamais été fait ou que s'il eût été fait sans ordre du Sénat. Il justifia son silence sur cet article, en disant que, si les Carthaginois n'avaient aucun égard pour le traité d'Hasdrubal, ils ne faisaient en cela que suivre l'exemple du peuple romain, qui, dans la guerre de Sicile, cassa un traité fait par Luctatius, sous prétexte qu'il avait été conclu sans son autorité. Les Carthaginois appuyaient beaucoup sur le traité qui avait mis fin à la guerre de Sicile et y revenaient à tout moment, prétendant qu'il n'y avait rien qui regardât l'Espagne : qu'à la vérité il y était marqué que de part ni d'autre on ne ferait aucun tort aux alliés, mais que, dans le temps du traité, les Sagontins n'étaient point encore alliés du peuple romain, et là-dessus on ne cessait de relire le traité. Les Romains refusèrent absolument de répondre à cette apologie. Ils dirent que tette discussion pouvait avoir lieu, si Sagonte était encore dans son premier état, qu'en ce cas les paroles suffiraient peut-être pour terminer le différend, mais que, cette ville ayant été saccagée contre la foi des traités, les Carthaginois ne pouvaient, qu'en livrant les auteurs de l'infraction, se justifier de l'infidélité dont ils étaient accusés, qu'autrement, il fallait qu'ils tombassent d'accord de la part qu'ils

avaient dans l'infraction, sans se défendre, comme ils faisaient, par des termes vagues et généraux qui ne décidaient rien. Il était à propos, ce me semble, que je ne passasse pas trop légèrement sur cet endroit. On peut se trouver dans des délibérations où il serait important de savoir au juste ce qui se passa dans cette occasion ; et d'ailleurs les historiens ont parlé de cette affaire avec tant d'ignorance et de partialité, que, sans ce que je viens de dire, je ne sais où l'on pourrait prendre une connaissance exacte des traités qui se sont faits jusqu'à présent entre les Romains et les Carthaginois, car il y en a plusieurs.

Le premier est du temps de L. Junius Brutus et de Marcus Horatius, les deux premiers consuls qui furent créés après l'expulsion des rois, et par l'ordre desquels fut consacré le temple de Jupiter Capitolin, vingt-huit ans avant l'invasion de Xerxès dans la Grèce. Le voici tel qu'il m'a été possible de l'expliquer, car la langue latine de ces temps-là est si différente de celle d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de la peine à entendre certaines choses.

Entre les Romains et leurs alliés, et entre les Carthaginois et leurs alliés, il y aura alliance à ces conditions : que ni les Romains ni leurs alliés ne navigueront au-delà du beau promontoire, s'ils n'y sont poussés par la tempête ou contraints par leurs ennemis : qu'en cas qu'ils y aient été poussés par force, il ne leur sera permis d'y rien acheter ni d'y rien prendre, sinon ce qui sera précisément nécessaire pour le radoubement de leurs vaisseaux ou le culte des dieux, et qu'ils en partiront au bout de cinq jours ; que les marchands qui viendront à Carthage ne paieront aucun droit, à l'exception de ce qui se paie au crieur et au scribe ; que tout ce qui sera vendu en présence de ces deux témoins, la foi politique en sera garant au vendeur ; que tout ce qui se vendra en Afrique ou dans la Sardaigne... . Que si quelques Romains abordent en Sicile, on leur fera bonne justice en tout ; que les Carthaginois s'abstiendront de faire aucun ravage chez les Antiales, les Ardéates, les Laurentins, les Circéens, les Terraciniens, et chez quelque peuple des Latins que ce soit qui obéisse au peuple romain ; qu'ils ne feront aucun tort aux villes mêmes qui ne seront pas sous la domination romaine ; que s'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront aux Romains en son entier ; qu'ils ne bâtiront aucune forteresse dans le pays des Latins ; que s'ils y entrent à main armée, ils n'y passeront pas la nuit. Ce beau promontoire c'est celui de Carthage, qui regarde le septentrion, et au-delà duquel les Carthaginois ne veulent pas que les Romains passent sur de longs vaisseaux vers le midi, de peur que ceux-ci, comme je crois, ne connaissent les campagnes qui sont aux environs de Byzance et de la petite Syrie, et qu'ils appellent Emporium, le marché, à cause de leur fertilité. Ils consentent néanmoins que ceux que la tempête ou les ennemis y auront poussés, y prennent ce qui leur sera nécessaire pour radouber leurs vaisseaux ou pour les sacrifices, pourvu que ce soit sans violence, et qu'ils en partent après cinq jours. Pour ce qui regarde Carthage, tout le pays qui est en deçà du beau promontoire d'Afrique, la Sardaigne et la Sicile, dont les Carthaginois sont les maîtres, il est permis aux marchands romains d'aller dans tous ces pays, et on leur promet, sous la foi publique, que partout on leur fera bonne justice. Au reste, dans ce traité on parle autrement de la Sardaigne et de l'Afrique que de la Sicile, car on parle des deux premières comme en étant les maîtres, mais à l'égard de la Sicile on distingue, les conventions ne tombant que sur ces parties de la Sicile qui obéissent aux

Carthaginois. De la part des Romains, les conventions qui regardent le pays latin sont conçues de la même manière. Ils ne font point mention du reste de l'Italie, parce qu'il ne leur était pas soumis.

Il y eut encore depuis un autre traité, dans lequel les Carthaginois comprirent les Tyriens et les Uticéens, et où l'on ajoute au beau promontoire Mastie et Tarséion, au-delà desquels on défend aux Romains de piller et de bâtir une ville. Mais rapportons les termes du traité : entre les Romains et leurs alliés, et entre les Carthaginois, les Tyriens, les Uticéens et les alliés de tous ces peuples, il y aura alliance à ces conditions, que les Romains ne pilleront, ni ne trafiqueront, ni ne bâtiront de ville au-delà du beau promontoire de Mastie et de Tarséion, que si les Carthaginois prennent dans le pays latin quelque ville qui ne soit pas de la domination romaine, ils garderont pour eux l'argent et les prisonniers, et remettront la ville aux Romains, que si les Carthaginois prennent quelque homme faisant partie des peuples qui sont en paix avec les Romains par un traité écrit, sans pourtant leur être soumis, ils ne le feront pas entrer dans les ports des Romains, que s'il y entre et qu'il soit pris par un Romain, on lui donnera liberté de se retirer, que cette condition sera aussi observée du côté des Romains, que si ceux-ci prennent dans un pays qui appartient aux Carthaginois de l'eau ou des fourrages, ils ne s'en serviront pas pour faire tort à aucun de ceux qui ont paix et alliance avec les Carthaginois... que si cela ne s'observe pas, il ne sera pas permis de se faire justice à soi-même, que si quelqu'un le fait, cela sera regardé comme un crime public, que les Romains ne trafiqueront pas ni ne bâtiront pas de ville dans la Sardaigne ni dans l'Afrique, qu'il ne leur sera permis d'y aller que pour prendre des vivres ou pour radouber leurs vaisseaux, que s'ils y sont portés par la tempête, ils ne pourront y rester que cinq jours, que dans la partie de la Sicile qui obéit aux Carthaginois et à Carthage, un Romain aura pour son commerce et ses actions la même liberté qu'un citoyen, qu'un Carthaginois aura le même droit à Rome.

On voit encore dans ce traité que les Carthaginois parlent de l'Afrique et de la Sardaigne comme de deux pays qui leur sont soumis, et qu'ils ôtent aux Romains tout prétexte d'y mettre le pied ; qu'au contraire, en parlant de la partie de la Sicile, ils désignent la partie qui leur obéit. Les Romains font la même chose à l'égard du pays latin, en défendant aux Carthaginois de toucher aux Antiates, aux Ardéates, aux Circéens et Terraciniens, qui sont les peuples du pays latin qui occupent les villes maritimes.

Au temps de la descente de Pyrrhus, avant que les Carthaginois pensassent à la guerre de Sicile, les Romains firent avec eux un troisième traité, où l'on voit les mêmes conventions que dans les précédents, mais on ajoute que si les uns ou les autres font alliance par écrit avec Pyrrhus, ils mettront cette condition, qu'il leur sera permis de porter du secours à ceux qui seront attaqués, que, quel que soit celui des deux qui ait besoin de secours, ce seront les Carthaginois qui fourniront les vaisseaux, soit pour le voyage, soit pour le combat, mais que les uns et les autres paieront à leurs frais la solde à leurs troupes, que les Carthaginois secourront les Romains même sur mer, s'il en est besoin, et qu'on ne forcera point l'équipage à sortir d'un vaisseau malgré lui.

Ces traités étaient confirmés par des serments. Au premier, les Carthaginois jurèrent par les dieux de leurs pères, et les Romains une pierre en main, suivant un ancien usage, par Mars et Enyalius. Le jurement par une pierre se faisait ainsi : celui qui confirmait un traité pas un serment, après avoir juré sur la foi publique, prenait une pierre dans

la main et prononçait ces paroles : Si je jure vrai, qu'il m'arrive du bien. Si je pense autrement que je ne jure, que tous les autres jouissent tranquillement de leur patrie, de leurs lois, de leurs biens, de leurs pénates, de leurs tombeaux, et que moi seul je sois brisé comme l'est maintenant cette pierre. Et en même temps il jetait la pierre.

Ces traités subsistent encore, et se conservent sur des tables d'airain au temple de Jupiter Capitolin dans les archives des édiles. Il n'est cependant pas étonnant que Philin ne les ait pas connus ; de notre temps même il y avait de vieux Romains et de vieux Carthaginois qui, quoique bien instruits des affaires de leur République, n'en avaient aucune connaissance. Mais qui ne sera surpris que Philin ait osé écrire tout le contraire de ce que l'on voit dans ces anciens monuments : qu'il y avait entre les Romains et les Carthaginois un traité par lequel toute la Sicile était interdite à ceux-là, et à ceux-ci toute l'Italie ; et que les Romains avaient violé le traité et leur serment, lorsqu'ils avaient fait leur première descente en Sicile, Il parle de ce traité comme s'il l'avait vu de ses propres yeux, quoique jamais pareil traité n'ait existé, et qu'il ne se trouve nulle part. Nous avions déjà dit quelque chose de ces traités dans notre introduction, mais il fallait ici un détail plus exact, pour tirer d'erreur ceux à qui Philin en avait imposé.

À regarder cependant la descente que les Romains firent dans la Sicile du côté de l'alliance qu'ils avaient faite avec les Mamertins, et du secours qu'ils avaient porté à ce peuple, malgré la perfidie avec laquelle il avait surpris Messène et Rhegio, il ne serait pas aisé de la justifier de tout reproche. Mais on ne peut dire sans une ignorance grossière, que cette descente fut contraire à un traité précédent.

Après la guerre de Sicile on fit un quatrième traité, dont voici les conditions, que les Carthaginois sortiront de la Sicile et de toutes les îles qui sont entre la Sicile et l'Italie, que de part ni d'autre on ne fera aucun tort aux alliés, que l'on ne commandera rien dans la domination les uns des autres, que l'on n'y bâtira point publiquement, qu'on n'y lèvera point de soldats, qu'on ne fera point d'alliance avec les alliés de l'autre parti, que les Carthaginois paieront pendant dix ans deux mille deux cents talents, et cent d'abord après le traité, que les Carthaginois rendront sans rançon tous les prisonniers qu'ils ont faits sur les Romains. La guerre d'Afrique terminée, les Romains ayant porté un décret pour déclarer la guerre aux Carthaginois, on ajouta ces deux conditions, que les Carthaginois abandonneront la Sardaigne, et qu'ils paieront douze cents talents au-delà de la somme marquée ci-dessus.

Enfin, dans le dernier traité, qui fut celui que l'on fit avec Hasdrubal dans l'Espagne, on convint de ce nouvel article que les Carthaginois ne feraient pas la guerre au-delà de l'Ebre. Tels sont les traités conclus entre les Romains et les Carthaginois jusqu'au temps d'Hannibal, et l'on voit que les Romains pouvaient passer en Sicile sans violer leurs serments. Mais il faut avouer qu'au temps où ils conclurent le traité relatif à la Sardaigne, ils n'avaient ni cause ni prétexte plausibles de susciter une seconde guerre aux Carthaginois. Il est de notoriété publique que ce fut contre la foi des traités que l'on força les Carthaginois, dans des circonstances fâcheuses, à sortir de la Sardaigne et à payer le tribut énorme dont nous avons parlé. En vain les Romains objectent que leurs marchands furent maltraités en Afrique pendant la guerre des soldats mercenaires

; cette faute était pardonnée depuis que les Romains, ayant reçu des Carthaginois dans leurs ports, leur avaient remis par reconnaissance et sans rançon tous les prisonniers Carthaginois qu'ils avaient chez eux.

CHAPITRE VI

- Lequel des deux peuples est cause de la seconde guerre punique.
- Raisons de part et d'autre. Utilité de l'histoire. Avantages d'une histoire générale sur une histoire particulière.

Il nous reste à examiner à qui, des Romains ou des Carthaginois, l'on doit attribuer la guerre d'Hannibal. Nous avons vu ce que disaient ceux-ci pour se justifier voyons maintenant, non pas ce que disaient les Romains de ce temps-là, car ils étaient alors si indignés du sac de Sagonte, qu'ils ne pensaient point aux raisons qu'on leur prête aujourd'hui, mais ce que ceux de nos jours ne cessent de répéter. Ils disent donc premièrement que les Carthaginois avaient grand tort de ne faire aucun cas des conventions faites avec Hasdrubal, qu'il n'en était pas de ce traité-là comme de celui de Luctatius, où l'on avait ajouté qu'il serait authentique et inviolable, si le peuple le ratifiait, au lieu qu'Hasdrubal avait fait le sien avec pleine autorité, que ce traité portait en termes exprès que les Carthaginois ne passeraient pas à main armée au-delà de l'Ebre. Il est vrai, comme l'assurent les Romains, que, dans le traité fait au sujet de la Sicile, il était porté que les alliés des deux nations seraient en sûreté chez l'une comme chez l'autre, et que par ces alliés on ne doit pas seulement entendre ceux qui l'étaient alors, comme le prétendent les Carthaginois, car on aurait ajouté que l'on ne ferait point d'autres alliés que ceux que l'on avait déjà ou bien que les alliés que l'on ferait après le traité n'y étaient pas compris. Puis donc que l'on ne s'est exprimé ni de l'une ni de l'autre façon, il est évident que les alliés des deux Etats, soit présents, soit à venir, devaient chez l'un et l'autre être en sûreté. Cela est d'autant plus raisonnable, qu'il n'y a pas d'apparence qu'on dût conclure un traité par lequel on s'ôtât la liberté de faire de nouveaux alliés ou de nouveaux amis, toutes les fois qu'on le trouverait à sa bienséance ou de défendre ceux qu'on aurait pris de nouveau sous sa protection. On ne prétendait donc rien autre chose de part, et d'autre, sinon qu'à l'égard des alliés présents il ne leur serait fait aucun tort, et qu'il ne serait permis en aucune manière aux deux Etats de se faire des alliés l'un chez l'autre, et par rapport aux alliés à venir, qu'on ne lèverait point de soldats, que l'on ne commanderait rien dans les provinces ni chez les alliés les uns des autres, et que les alliés des deux Etats seraient chez l'un et l'autre en sûreté. Il est encore de la dernière évidence que, longtemps avant Hannibal, Sagonte s'était mise sous la protection des Romains. Une raison incontestable, et dont les Carthaginois même conviennent, c'est qu'une sédition s'étant élevée parmi les Sagontins, ce ne fut pas les Carthaginois, quoique voisins et maîtres de l'Espagne, qu'ils prirent pour arbitres, mais les Romains, et que ce fut aussi par leur entremise qu'ils remirent le bon ordre dans leur République. Concluons de toutes ces raisons, que, si la destruction de Sagonte est la cause de la guerre, on doit reconnaître que c'est injustement et contre la foi des traités faits, l'un avec Luctatius, et l'autre avec Hasdrubal, que les Carthaginois prirent les armes, puisque le premier portait que les alliés des deux nations seraient en sûreté chez l'une comme chez l'autre ; et que le second défendait de porter la guerre au-delà de l'Ebre. Mais, s'il est vrai que les Carthaginois n'aient déclaré la guerre que parce que, chassés de la Sardaigne, ils avaient en même temps été grevés d'un nouveau tribut, et pour saisir l'occasion favorable de se venger de ceux qui, dans un temps où ils ne

pouvaient résister, leur avaient fait cette insulte, il faut absolument tomber d'accord que la guerre que les Carthaginois firent aux Romains, sous la conduite d'Hannibal, était très juste.

Des gens peu judicieux diront peut-être, en lisant ceci, qu'il était assez inutile de s'étendre si fort sur ces sortes de choses. J'avoue que si l'homme, dans quelque circonstance que ce soit, pouvait se suffire à lui-même, la connaissance des choses passées ne serait peut-être que curieuse et point du tout nécessaire ; mais il n'y a point de mortel qui puisse dire cela ni de lui-même ni d'une République entière. Quelque heureux et tranquille que soit le présent, la prudence ne permet pas qu'on se promette avec assurance le même bonheur et la même tranquillité pour l'avenir. Il n'est donc pas seulement beau, il est encore nécessaire de savoir les choses qui se sont passées avant nous. Sans la connaissance de ce que d'autres ont fait, comment pourra-t-on, dans les injustices qui nous seront faites à nous-mêmes ou à notre patrie, trouver des secours ou des alliés ? Si l'on veut acquérir ou entreprendre quelque chose de nouveau, comment gagnera-t-on des gens qui entrent dans nos projets, et qui nous aident à les exécuter ? En cas que l'on soit content de l'état où l'on est, comment portera-t-on les autres à nous l'assurer et à nous y conserver ? Ceux avec qui nous vivons s'accommodent presque toujours au présent ; ils ne parlent et n'agissent que comme des personnages de théâtre; de sorte que leurs vues sont difficiles à découvrir, et que la vérité est souvent cachée sous d'épaisses ténèbres. Il n'en est pas de même des actions passées. Elles nous font clairement connaître quels ont été les sentiments et les dispositions de leurs auteurs. C'est par là que nous connaissons de qui nous devons espérer des faveurs, des bienfaits, du secours, et de qui nous devons craindre tout le contraire. Enfin, c'est par les choses passées que nous apprenons à prévoir qui aura compassion de nos malheurs, qui prendra part à notre indignation, qui sera le vengeur des injustices que l'on nous a faites. Et qu'y a-t-il de plus utile, soit pour nous en particulier, soit pour la République en général ? Ceux donc qui lisent ou qui écrivent l'histoire ne doivent pas tant s'appliquer au récit des actions mêmes, qu'à ce qui s'est fait auparavant, en même temps et après. Ôtez de l'histoire les raisons pour lesquelles tel événement est arrivé, les moyens que l'on a employés, le succès dont il a été suivi, le reste n'est plus qu'un exercice d'esprit, dont le lecteur ne pourra rien tirer pour son instruction. Tout de réduira à un plaisir stérile que la lecture donnera d'abord, mais qui ne produira aucune utilité.

Ceux qui s'imaginent qu'un ouvrage comme le mien, composé d'un grand nombre de gros livres, coûtera trop à acheter et à lire, ne savent apparemment pas combien il est plus aisé d'acheter et de lire quarante livres qui apprennent par ordre et avec clarté ce qui s'est fait en Italie, en Sicile et en Afrique depuis Pyrrhus, où finit l'histoire de Timée, jusqu'à la prise de Carthage, et ce qui s'est passé dans les autres parties du monde depuis la fuite de Cléomène, roi de Sparte, jusqu'au combat donné entre les Romains et les Achéens à la pointe du Péloponnèse, que de lire et d'acheter les ouvrages qui ont été faits sur chacun des événements en particulier ; car, sans compter que ces ouvrages sont en bien plus grand nombre que mes livres, on n'y peut rien apprendre de certain : les faits n'y sont pas rapportés avec les mêmes circonstances ; on n'y dit rien des choses qui se sont faites dans le même temps ; cependant, en les comparant ensemble, il est assez ordinaire de se former une autre manière de voir que lorsqu'on les examine séparément. Une troisième raison, c'est qu'il est impossible même d'y indiquer les choses les plus importantes. Nous l'avons déjà dit, ce qu'il y a

de plus nécessaire dans l'histoire, ce sont les choses qui ont suivi les faits, celles qui se sont passées en même temps, et plus encore les causes qui les ont précédés. C'est ainsi que nous savons que la guerre de Philippe a donné occasion à celle d'Antiochus, celle d'Hannibal à celle de Philippe, et celle de Sicile à celle d'Hannibal, et qu'entre ces guerres il y a eu grand nombre de divers événements qui tendaient tous à une même fin. Or, on ne peut apprendre tout cela que dans une histoire générale ; celle des guerres particulières, comme de Persée et de Philippe, nous laisse dans une parfaite ignorance de toutes ces choses ; à moins qu'en lisant de simples descriptions de batailles, on ne croie voir l'économie et la conduite de toute une guerre. Or rien ne serait plus mal fondé. Concluons donc qu'autant il est plus avantageux de savoir que d'écouter, autant mon ouvrage l'emportera sur des histoires particulières. Retournons à notre sujet.

CHAPITRE VII

- Guerre déclarée.
- Hannibal pourvoit à la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne.
- Précautions qu'il prend avant de se mettre en marche.
- Il s'avance vers les Pyrénées.
- Digression géographique.

Les ambassadeurs romains laissèrent parler les Carthaginois sans leur rien répondre. Quand ils eurent fini, le plus ancien de l'ambassade, montrant son sein aux Sénateurs, leur dit qu'il y avait apporté pour eux la guerre ou la paix, et qu'ils n'avaient qu'à choisir laquelle des deux ils voulaient qu'il en fît sortir. "Celle qu'il vous plaira ", répliqua le roi des Carthaginois. L'ambassadeur ayant repris qu'il en ferait sortir la guerre, tout le Sénat répondit d'une voix qu'il l'acceptait ; et aussitôt l'assemblée se sépara. Hannibal était alors à Carthagène en quartiers d'hiver. Il commença par renvoyer les Espagnols dans leurs villes. Son dessein était de se gagner par là leur amitié, et de se concilier leurs services pour la suite. Il marqua ensuite à son frère Hasdrubal de quelle manière il fallait qu'il s'y prît pour gouverner l'Espagne, et pour se mettre en garde contre les Romains, en cas que lui Hannibal vînt à s'éloigner. Il prit après cela des mesures pour qu'il n'arrivât aucun trouble dans l'Afrique, faisant passer à cet effet, par une conduite pleine de sagesse, des soldats d'Afrique en Espagne et d'Espagne en Afrique, afin que cette communication des deux peuples serrât, pour ainsi dire, les liens d'une mutuelle fidélité. Ceux d'Espagne qui passèrent en Afrique furent les Thersites, les Mastiens, les Ibères des montagnes et les Olcades ; ce qui faisait en tout douze cents chevaux et treize mille huit cent cinquante fantassins. Il y fit aussi passer des Baléares, peuple ainsi appelé, aussi bien que leur île, parce qu'il se bat avec la fronde. La plupart de ces nations furent placées dans la Métagonie, les autres furent envoyées à Carthage. Il tira des Métagonitains quatre mille hommes de pied, qu'il fit aller à Carthage, pour y tenir lieu d'otages et de troupes auxiliaires.

Il laissa à Hasdrubal son frère, en Espagne, cinquante vaisseaux à cinq rangs, deux à quatre, et cinq à trois. Trente-deux des premiers et les cinq derniers avaient leur équipage. La cavalerie était composée de quatre cent cinquante Libyo-Phéniciens et Africains, et de trois cents Lorgnes, de dix-huit cents hommes tant Numides que Massyliens, Masséliens, Maciens et Mauritaniens, peuples qui habitent vers l'Océan; et l'infanterie consistait en onze mille huit cent cinquante Africains, trois cents Liguriens et cinq cents Baléares. Il laissait outre cela vingt et un éléphants. Je prie que l'on ne soit pas surpris de voir ici un détail plus exact de ce que fit Hannibal en Espagne que dans les auteurs même qui en ont écrit en particulier, et qu'on ne me mette pas pour cela au nombre de ceux qui s'étudient à farder leurs mensonges pour les rendre croyables. Je n'ai fait cette énumération que parce que je l'ai crue très authentique, l'ayant trouvée à Licinium écrite sur une table d'airain par ordre d'Hannibal, pendant qu'il était dans l'Italie. Je ne pouvais suivre de meilleurs mémoires.

Hannibal ayant ainsi pourvu à la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne, n'attendit plus que l'arrivée des courriers que les Gaulois lui envoyaient, car il les avait priés de l'informer de la fertilité du pays qui est au pied des Alpes et le long du Pô ; quel était le nombre

des habitants ; si c'était des gens belliqueux ; s'il leur restait quelque indignation contre les Romains pour la guerre que ceux-ci leur avaient faite auparavant, et que nous avons rapportée dans le livre précédent, pour disposer le lecteur à entendre ce que nous avions à dire dans la suite. Il comptait beaucoup sur les Gaulois, et se promettait de leurs secours toutes sortes de succès. Pour cela, il dépêcha avec soin à tous les petits rois des Gaules, tant à ceux qui régnaient en deçà qu'à ceux qui demeuraient dans les Alpes mêmes, jugeant bien qu'il ne pouvait porter la guerre en Italie qu'en surmontant toutes les difficultés qu'il y aurait à passer dans les pays dont nous venons de parler, et qu'en faisant entrer les Gaulois dans son entreprise. Enfin les courriers arrivèrent, et lui apprirent quelles étaient les dispositions et l'attente des Gaulois, la hauteur extraordinaire des Alpes, et les fatigues qu'il devait s'attendre à essuyer dans ce passage, qui n'était cependant pas absolument impossible. Le printemps venu, Hannibal fit sortir ses troupes des quartiers d'hiver. Les nouvelles qu'il reçut de Carthage sur ce qui s'y était fait en sa faveur, exaltèrent son courage, et, sûr de la bonne volonté de ses concitoyens, il commença pour lors à exhorter ouvertement les soldats à faire la guerre aux Romains. Il leur représenta de quelle manière les Romains avaient demandé qu'on les leur livrât, lui et tous les officiers de l'armée. Il leur parla avec avantage de la fertilité du pays où ils allaient entrer, de la bonne volonté des Gaulois, et de l'alliance qu'ils devaient faire ensemble. Les troupes lui ayant témoigné qu'elles étaient prêtes à le suivre partout, il loua leur courage, leur annonça le jour du départ, et congédia l'assemblée. Tout cela s'étant fait pendant les quartiers d'hiver, et tout étant réglé pour la sûreté de l'Afrique et de l'Espagne, au jour marqué il se met en marche à la tête de quatre-vingt-deux mille hommes de pied et environ douze mille chevaux. Ayant passé l'Ebre, il soumet à son pouvoir les Ibergètes, les Bargusiens, les Erénésiens, les Andosiens, c'est-à-dire les peuples qui habitent depuis l'Ebre jusqu'aux monts Pyrénées. Après s'être rendu maître en peu de temps de tous ces peuples, avoir pris quelques villes d'assaut, non sans livrer de sanglants combats et perdre beaucoup des siens, il laissa Hannon en deçà de l'Ebre pour y commander, et pour retenir aussi dans le devoir les Bargusiens, dont il se défiait, principalement à cause de l'amitié qu'ils avaient pour les Romains.

Il détacha de son armée dix mille hommes de pied et mille chevaux, qu'il laissa à Hannon, avec les bagages de ceux qui devaient marcher avec lui. Il renvoya un pareil nombre de soldats chacun dans sa patrie, premièrement pour s'y ménager l'amitié des peuples, et en second lieu pour faire espérer aux soldats qu'il gardait et à ceux qui restaient dans l'Espagne, qu'il leur serait aisé d'obtenir leur congé, motif puissant pour les porter à prendre les armes dans la suite, s'il arrivait qu'il eût besoin de leur secours. Son armée se trouvant alors déchargée de ses bagages, et composée de cinquante mille hommes de pied et de neuf mille chevaux, il lui fait prendre sa marche par les monts Pyrénées pour aller passer le Rhône. Cette armée n'était pas à la vérité extrêmement nombreuse, mais c'étaient de bons soldats, des troupes merveilleusement exercées par les guerres continuelles qu'elles avaient faites en Espagne.

Mais, de peur que par l'ignorance des lieux on ait de la peine à suivre le récit que je vais faire, il est à propos que j'indique de quel endroit partit Hannibal, par où il passa, et en quelle partie de l'Italie il arriva. Pour cela il ne faut pas se contenter de nommer par leurs noms les lieux, les fleuves et les villes, comme font quelques historiens, qui s'imaginent que cela suffit pour donner une connaissance distincte des lieux. Quand il

s'agit de lieux connus, je conviens que, pour en renouveler le souvenir, c'est un grand secours que d'en voir les noms ; mais quand il, est question de ceux qu'on ne connaît point du tout, il ne sert pas plus de les nommer que si l'on faisait entendre le son d'un instrument ou toute autre chose qui ne signifierait rien ; car, l'esprit n'ayant pas sur quoi s'appuyer, et ne pouvant rapporter ce qu'il entend à rien de connu, il ne lui reste qu'une notion vague et confuse. Il faudrait donc trouver une méthode par laquelle on conduisît le lecteur à la connaissance des choses inconnues, en les rapportant à des idées solides et qui lui seraient familières.. La première, la plus étendue et la plus universelle notion qu'on puisse donner, c'est celle par laquelle on conçoit, pour peu d'intelligence que l'on ait, la division de cet univers en quatre parties, et l'ordre que ces parties gardent entre elles, savoir : l'Orient, le Couchant, le Midi et le Septentrion. Une autre notion, c'est celle par laquelle, plaçant par l'esprit les différents endroits de la terre sous quelqu'une de ces quatre parties, nous rapportons les lieux qui nous sont inconnus à des idées connues familières. Après avoir fait cela pour le monde en général, il n'y a plus qu'à partager de la même manière la terre que nous connaissons. Celle-ci est partagée en trois parties : la première est l'Asie, la seconde L'Afrique, la troisième l'Europe. Ces trois parties se terminent au Tanaïs, au Nil et au détroit des colonnes d'Hercule. L'Asie contient tout le pays qui est entre le Nil et le Tanaïs, et sa situation par rapport à l'univers est entre le levant d'été et le midi. L'Afrique est entre le Nil et les colonnes d'Hercule, dans cette partie de l'univers qui est au midi et au couchant d'hiver jusqu'au couchant équinoxial, qui tombe aux colonnes d'Hercule. Ces deux parties, considérées en général, occupent le côté méridional de la mer Méditerranée, depuis l'orient jusqu'au couchant.

L'Europe, qui leur est opposée, s'étend vers le septentrion, et occupe tout cet espace depuis l'orient jusqu'au couchant. Sa partie la plus considérable est au septentrion entre le Tanaïs et Narbonne, laquelle au couchant n'est pas fort éloignée de Marseille ni des embouchures par lesquelles le Rhône se décharge dans la mer de Sardaigne. C'est à partir de Narbonne et autour du Rhône jusqu'aux monts Pyrénées qu'habitent les Gaulois, depuis la Méditerranée jusqu'à l'Océan. Le reste de l'Europe, depuis ces montagnes jusqu'au couchant et aux colonnes d'Hercule, est borné en partie par notre mer et en partie par la mer extérieure. La partie qui est le long de la Méditerranée jusqu'aux colonnes d'Hercule, s'appelle Ibérie. Le côté qui est sur la mer extérieure ou la grande mer, n'a point encore de nom connu, parce que ce n'est que depuis peu qu'on l'a découvert. Il est occupé par des nations barbares, qui sont en grand nombre, et dont nous parlerons en particulier dans la suite. Or, comme personne jusqu'à nos jours n'a pu distinguer clairement si l'Éthiopie, où l'Asie et l'Afrique se joignent, est un continent qui s'étend vers le midi ou est environnée de la mer, nous ne connaissons rien non plus de l'espace qui est entre le Tanaïs et Narbonne jusqu'au septentrion. Peut-être que dans la suite en multipliant nos investigations nous en apprendrons quelque chose. Mais on peut hardiment assurer que tous ceux qui en parlent ou qui en écrivent aujourd'hui, parlent et écrivent sans savoir, et ne nous débitent que des fables. Voilà ce que j'avais à dire pour rendre ma narration plus claire à ceux qui n'ont aucune connaissance des lieux : ils peuvent maintenant rapporter ce qu'on leur dira aux différentes parties de la terre, en se réglant sur celles de l'univers en général. Car, comme en regardant on a

coutume de tourner le visage vers l'endroit qui nous est désigné, de même, en lisant il faut nous transporter en esprit dans tous lieux dont on nous parle. Mais il est temps de reprendre la suite de notre histoire.

CHAPITRE VIII

- Chemin qu'Hannibal eut à faire pour passer de Carthage-la-neuve en Italie.
- Les Romains se disposent à porter la guerre en Afrique.
- Troubles que leur suscitent les Boïens.
- Hannibal arrive au Rhône, et le passe.

Les Carthaginois, dans le temps qu'Hannibal partit, étaient maîtres de toutes les provinces d'Afrique qui sont sur la Méditerranée, depuis les autels des Philéniens, qui sont le long de la grande Syrte, jusqu'aux colonnes d'Hercule, ce qui fait une côte de plus de seize mille stades de longueur. Puis, ayant passé le détroit où sont les colonnes d'Hercule, ils se soumirent toute l'Espagne jusqu'aux rochers où, du côté de notre mer, aboutissent les monts Pyrénées, qui divisent les Ibères d'avec les Gaulois. Or, de ces rochers aux colonnes d'Hercule il y a environ huit mille stades ; car on en compte trois mille depuis les colonnes jusqu'à Carthagène ou la nouvelle Carthage, comme d'autres l'appellent. Depuis cette ville jusqu'à l'Ebre, il y en a deux mille deux cents ; depuis là jusqu'à Emporium, seize cents, et tout autant d'Emporium au passage du Rhône ; car les Romains ont distingué cette route avec soin par des espaces de huit stades. Depuis le passage du Rhône, en allant vers ses sources jusqu'au commencement des Alpes, d'où l'on va en Italie, on compte quatorze cents stades. Les hauteurs des Alpes, après lesquelles on se trouve dans les plaines d'Italie qui sont le long du Pô, s'étendent encore à douze cents stades. Il fallait donc qu'Hannibal traversât environ neuf mille stades pour venir de la nouvelle Carthage en Italie. II avait déjà fait presque la moitié de ce chemin, mais ce qu'il lui en restait à faire était le plus difficile.

Il se préparait à faire passer à son armée les détroits des monts Pyrénées, où il craignait fort que les Gaulois ne l'arrêtassent, lorsque les Romains apprirent, par les ambassadeurs envoyés à Carthage, ce qui s'y était dit et résolu, et qu'Hannibal avait passé l'Ebre avec son armée. Aussitôt on prit la résolution d'envoyer en Espagne une armée sous le commandement de Publius Cornelius, et une autre en Afrique, sous la conduite de Tiberius Sempronius. Pendant que ces deux consuls levaient des troupes et faisaient les autres préparatifs, on se pressa de finir ce qui regardait les colonies, qu'on avait auparavant décidé d'envoyer dans la Gaule Cisalpine. On enferma les villes de murailles, et on donna ordre à ceux qui devaient y habiter, de s'y rendre dans l'espace de trente jours. Ces colonies étaient chacune de six mille personnes. Une fut placée en deçà du Pô, et fut appelée Plaisance, et l'autre au-delà du même fleuve, et on lui donna le nom de Crémone. À peine ces colonies furent-elles établies, que les Gaulois appelés Boïens, qui déjà autrefois avaient cherché à rompre avec les Romains, sans avoir pu rien exécuter faute d'occasion, apprenant que les Carthaginois approchaient, et se promettant beaucoup de leur secours, se détachèrent des Romains, et leur abandonnèrent leurs otages qu'ils avaient donnés après la dernière guerre. Ils entraînèrent dans leur révolte les Insubriens, qu'un ancien ressentiment contre les Romains disposait déjà à une sédition, et tous ensemble ravagèrent le pays que les Romains avaient partagé. Les fuyards furent poursuivis jusqu'à Mutine, autre colonie des Romains. Mutine elle-même fut assiégée. Ils y investirent trois Romains distingués qui avaient été envoyés pour faire le partage des terres, savoir : C. Luctatius, personnage consulaire, et deux préteurs. Ceux-ci demandèrent à être écoutés, et les Boïens leur donnèrent audience, mais, au

sortir de la conférence, ils eurent la perfidie de s'en saisir, dans la pensée que, par leur moyen, ils pourraient recouvrer leurs otages. Sur cette nouvelle, Lucius Manlius, qui commandait une armée dans le pays, se hâta d'aller au secours. Les Boïens, le sentant proche, dressèrent des embuscades dans une forêt, et dès que les Romains y furent entrés, ils fondirent sur eux de tous les côtés, et tuèrent une grande partie de l'armée romaine. Le reste prit la fuite dès le commencement du combat. On se rallia, à la vérité, quand on eut gagné les hauteurs, mais de telle sorte qu'à peine cela pouvait-il passer pour une honnête retraite. Ces fuyards furent poursuivis par les Boïens, qui les investirent dans un bourg appelé, Tanès. La nouvelle vint à Rome que la quatrième armée était enfermée et assiégée par les Boïens : sur-le-champ on envoya à son secours les troupes qu'on avait levées pour Publius, et on en donna le commandement à un préteur. On ordonna ensuite à Publius de faire pour lui de nouvelles levées chez les alliés. Telle était la situation des affaires dans les Gaules à l'arrivée d'Hannibal, comme nous l'avions déjà dit dans nos premiers livres.

Au commencement du printemps, les consuls romains, ayant fait tous les préparatifs nécessaires à l'exécution de leurs desseins, se mirent en mer, Publius avec soixante vaisseaux, pour aller en Espagne, et Tiberius Sempronius, avec cent soixante vaisseaux longs à cinq rangs, pour se rendre en Afrique. Celui-ci s'y prit d'abord avec tant d'impétuosité, fit des préparatifs si formidables à Lilybée, assembla de tous côtés des troupes si nombreuses, qu'on eût dit qu'en débarquant, il voulait mettre le siège devant Carthage même. Publius, longeant la côte de Ligurie, arriva le cinquième jour dans le voisinage de Marseille, et, ayant abordé à la première embouchure du Rhône, qu'on appelle l'embouchure de Marseille, il mit ses troupes à terre. Il apprit là qu'Hannibal avait passé les Pyrénées, mais il croyait ce général encore bien éloigné, tant à cause des difficultés que les lieux lui devaient opposer, que du grand nombre des Gaulois au travers desquels il fallait qu'il marchât. Cependant Hannibal, après avoir obtenu des Gaulois, en partie par argent en partie par force, tout ce qu'il voulait, arriva au Rhône avec son armée, ayant à sa droite la mer de Sardaigne. Sur la nouvelle que les ennemis étaient arrivés, Publius, soit que la célébrité de cette marche lui parût incroyable, soit qu'il voulût s'instruire exactement de la vérité de la chose, envoya à la découverte trois cents cavaliers des plus braves, et y joignit, pour les guider et soutenir, les Gaulois qui servaient pour lors à la solde des Marseillais. Pendant ce temps-là, il fit rafraîchir son armée, et délibérait avec les tribuns quels postes on devait occuper, et où il fallait donner bataille aux ennemis.

Hannibal étant arrivé sur les bords du Rhône, à peu près à quatre jours de marche de la mer, fit sur-le-champ ses dispositions pour traverser le fleuve dans un endroit où il n'avait qu'un seul courant. Pour cela il commença par se concilier l'amitié de tous ceux qui habitaient sur les bords, et acheta d'eux tous leurs canots et chaloupes, dont ils ont grand nombre, à cause de leur commerce par mer. Il acheta outre cela tout le bois qui était propre à construire encore de pareils bâtiments, et dont il fit en deux jours une quantité extraordinaire de bateaux, chacun s'efforçant de se mettre en état de n'avoir pas besoin de secours étranger pour passer le fleuve. Tout était déjà préparé, lorsqu'un grand nombre de Barbares s'assembla sur l'autre bord pour s'opposer au passage des Carthaginois. Hannibal, alors faisant réflexion qu'il n'était pas possible d'agir par force contre une si grande multitude d'ennemis, que cependant il ne pouvait rester là sans courir risque d'être enveloppé de tous les côtés, détacha à l'entrée de la

troisième nuit une partie de son armée sous le commandement de Hannon, fils du roi Bomilcar, et lui donna pour guides quelques gens du pays. Ce détachement remonta le fleuve jusqu'à environ deux cents stades, où il trouva une petite île qui partageait la rivière en deux. On s'y logea. On y coupa du bois dans une forêt voisine, et, les uns façonnant les pièces nécessaires, les autres les joignant ensemble, en peu de temps ils fabriquèrent autant de radeaux qu'il en fallait pour passer le fleuve, et le passèrent en effet sans que personne s'y opposât. Ils s'emparèrent ensuite d'un poste avantageux, et y restèrent tout ce jour-là pour se délasser et se disposer à exécuter l'ordre qu'Hannibal leur avait donné.

Ce général faisait aussi de son côté tout ce qu'il pouvait pour faire passer le reste de l'armée. Mais rien ne l'embarrassait plus que ses éléphants, qui étaient au nombre de trente-sept. Cependant, à la fin de la cinquième nuit, ceux qui avaient traversé les premiers s'étant avancés sur l'autre bord vers les Barbares, alors Hannibal, dont les soldats étaient prêts, disposa tout pour le passage. Les soldats pesamment armés devaient monter sur les plus grands bateaux, et l'infanterie légère sur les plus petits. Les plus grands étaient au-dessus et les plus petits au dessous, afin que, ceux-là soutenant la violence du courant, ceux-ci en eussent moins à souffrir. On pensa encore à faire suivre les chevaux à la nage, et pour cela un homme, à l'arrière de chaque bateau, en tenait par la bride trois ou quatre de chaque côté. Par ce moyen, dès le premier passage, on en jeta un assez grand nombre sur l'autre bord. À cet aspect, les Barbares sortent en foule et sans ordre de leurs retranchements, persuadés qu'il leur serait aisé d'arrêter les Carthaginois au débarquement. Cependant Hannibal voit sur l'autre bord une fumée s'élever. C'était le signal que devaient donner ceux qui étaient passés les premiers, lorsqu'ils seraient près de l'ennemi. Il ordonne aussitôt que l'on se mette sur la rivière, donnant ordre à ceux qui étaient sur les plus grands bateaux de faire tous leurs efforts pour résister à la rapidité du courant. On vit alors le spectacle du monde le plus effrayant et le plus capable d'inspirer la terreur, car, tandis que d'un côté les soldats embarqués s'encourageaient mutuellement par leurs cris, et luttaient pour ainsi dire contre la violence des flots, et que de l'autre les troupes bordant le fleuve animaient leurs compagnons par leurs clameurs, les Barbares, sur le bord opposé, entonnèrent une chanson guerrière, et défièrent les Carthaginois au combat. Dans ce moment, le détachement de Hannon fondit tout à coup sur les Barbares, qui défendaient le passage du fleuve, et mit le feu à leur camp. Les Barbares confondus de cette attaque imprévue, coururent les uns pour protéger leurs tentes, les autres pour résister aux assaillants. Hannibal, animé par le succès, à mesure que ses gens débarquaient, les rangea en bataille, les exhorta à bien faire, et les mena aux ennemis, qui, épouvantés et déjà mis en désordre par un événement si imprévu, furent tout d'un coup enfoncés et obligés de prendre la fuite.

CHAPITRE IX

- Discours de Magile, roi gaulois, et d'Hannibal aux Carthaginois.
- Combat entre deux partis envoyés à la découverte.
- Passage des éléphants.
- Extravagance des historiens sur le passage des Alpes par Hannibal.

Hannibal, maître du passage, et en même temps victorieux, pensa aussitôt à faire passer ce qui restait de troupes sur l'autre bord, et campa cette nuit le long du fleuve. Le matin, sur le bruit que la flotte des Romains était arrivée à l'embouchure du Rhône, il détacha cinq cents chevaux numides pour reconnaître où étaient les ennemis, combien ils étaient, et ce qu'ils faisaient. Puis, après avoir donné ses ordres pour le passage des éléphants, il assembla son armée, fit approcher Magile, petit roi qui l'était venu trouver des environs du Pô, et fit expliquer aux soldats par un interprète les résolutions que les Gaulois avaient prises, toutes très propres à donner du cœur et de la confiance aux soldats, car, sans parler de l'impression que devait faire sur eux la présence de gens qui les appelaient à leur secours, et qui leur promettaient de partager avec eux la guerre contre les Romains, il semblait qu'on ne pouvait se défier de la promesse que les Gaulois faisaient de les conduire jusqu'en Italie par des lieux où ils ne manqueraient de rien, et par où leur marche serait courte et sûre. Magile leur faisait encore des descriptions magnifiques de la fertilité et de l'étendue du pays où ils allaient entrer, et vantait surtout la disposition où étaient les peuples de prendre les armes en leur faveur contre les Romains.

Magile retiré, Hannibal s'approcha, et commença par rappeler à ses soldats ce qu'ils avaient fait jusqu'alors. Il dit que, quoiqu'ils se fussent trouvés dans des actions extraordinaires et dans les occasions les plus périlleuses, ils n'avaient jamais manqué de réussir, parce que, dociles à ses conseils, ils n'avaient rien entrepris que sur ses lumières, qu'ils ne craignissent rien pour la suite, qu'après avoir passé le Rhône et s'être acquis des alliés aussi affectionnés que ceux qu'ils voyaient eux-mêmes, ils avaient déjà surmonté les plus grands obstacles, qu'ils ne s'inquiétassent point des détails de l'entreprise, qu'ils n'avaient qu'à s'en reposer sur lui, qu'ils fussent toujours prompts à exécuter ses ordres et qu'ils ne pensassent qu'à faire leur devoir, et à ne point dégénérer de leur première valeur. Toute l'armée applaudit, et témoigna beaucoup d'ardeur. Hannibal la loua de ses bonnes dispositions, fit des vœux aux dieux pour elle, lui donna ordre de se tenir prête à décamper le lendemain matin et congédia l'assemblée.

Sur ces entrefaites arrivent les Numides qui avaient été envoyés à la découverte. La plupart avaient été tués, le reste mis en fuite. A peine sortis du camp, ils étaient tombés dans la marche des coureurs romains, envoyés aussi par Publius pour reconnaître les ennemis, et ces deux corps s'étaient battus avec tant d'opiniâtreté, qu'il périt d'une part environ cent quarante chevaux tant romains que gaulois, et de l'autre plus de deux cents Numides. Après ce combat les Romains en poursuivant s'approchèrent des retranchements des Carthaginois, examinèrent tout de leurs propres yeux, et coururent aussitôt pour informer le consul de l'arrivée des ennemis. Publius, sans perdre de temps, mit tout le bagage sur les vaisseaux, et fit marcher le long du fleuve toute son armée dans le dessein d'attaquer les Carthaginois.

Le lendemain à la pointe du jour, Hannibal posta toute sa cavalerie du côté de la mer comme en réserve, et donna ordre à l'infanterie de se mettre en marche. Pour lui, il attendit que les éléphants et les soldats qui étaient restés sur l'autre bord eussent rejoint. Or voici comme les éléphants passèrent.

Après avoir fait plusieurs radeaux, d'abord on en joignit deux l'un à l'autre, qui faisaient ensemble cinquante pieds de largeur, et on les mit au bord de l'eau, où ils étaient retenus avec force et arrêtés à terre. Au bout qui était hors de l'eau on en attacha deux autres, et l'on poussa cette espèce de pont sur la rivière. Il était à craindre que la rapidité du fleuve n'emportât tout I'ouvrage. Pour prévenir ce malheur, on retint le côté exposé au courant par des cordes attachées aux arbres qui bordaient le rivage. Quand on eut porté ces radeaux à la longueur de deux plèthres (170 pieds), on en construisit deux autres beaucoup plus grands que l'on joignit aux derniers. Ces deux furent liés fortement l'un à l'autre ; mais ils ne le furent pas tellement aux plus petits, qu'il ne fût aisé de les détacher. On avait encore attaché beaucoup de cordes aux petits radeaux, par le moyen desquelles les nacelles destinées à les remorquer pussent les affermir contre l'impétuosité de l'eau, et les amener jusqu'au bord avec les éléphants. Les deux grands radeaux furent ensuite couverts de terre et de gazon, afin que ce pont fût semblable en tout au chemin qu'avaient à faire les éléphants pour en approcher. Sur terre ces animaux s'étaient toujours laissé manier à leurs conducteurs, mais ils n'avaient encore osé mettre les pieds dans l'eau. Pour les y faire entrer, on mit à leur tête deux éléphants femelles, qu'ils suivaient sans hésiter. Ils arrivent sur les derniers radeaux, on coupe les cordes qui tenaient ceux-ci attachés aux deux plus grands, les nacelles remorquent et emportent bientôt les éléphants loin des radeaux qui étaient couverts de terre. D'abord ces animaux effrayés, inquiets, allèrent et vinrent de côté et d'autre. Mais l'eau dont ils se voyaient environnés leur fit peur, et les retint en place. C'est ainsi qu'Hannibal, enjoignant des radeaux deux à deux trouva le secret de faire passer le Rhône à la plupart de ses éléphants. Je dis à la plupart, car ils ne passèrent pas tous de la même façon. Il y en eut qui, au milieu du trajet, tombèrent de frayeur dans la rivière. Mais leur chute ne fut funeste qu'aux conducteurs. Pour eux la force et la longueur de leurs trompes les tira de danger. En élevant ces trompes au-dessus de l'eau, ils respiraient, et éloignaient tout ce qui pouvait leur nuire, et par ce moyen ils vinrent droit au bord, malgré la rapidité du fleuve.

Lorsque les éléphants eurent été transportés de l'autre coté, Hannibal les plaça avec la cavalerie, à l'arrière-garde. Il marcha le long du fleuve, laissant la mer derrière lui, se dirigeant vers l'est, et pour ainsi dire vers l'intérieur de l'Europe. Le Rhône prend sa source au-dessus du golfe Adriatique, inclinant vers l'ouest ; dans cette partie des Alpes qui s'abaisse vers le nord, il coule vers le couchant d'hiver, et se jette dans la mer de Sardaigne. Il suit pendant longtemps une vallée dont le nord est habité par les Gaulois appelés Ardyes tandis que le midi est bordé par cette pente des Alpes qui descendent vers le nord. Les plaines des environs du Pô, dont nous avons déjà beaucoup parlé, sont séparées de cette vallée du Rhône par toute la hauteur des montagnes ci-dessus mentionnées, qui s'étendent depuis Marseille jusqu'au fond du golfe Adriatique. Ce fut en passant ces montagnes qu'Hannibal, venant des bords du Rhône, entra dans l'Italie.

Quelques historiens, pour vouloir étonner leurs lecteurs par des choses prodigieuses, en nous parlant de ces montagnes, tombent, sans y penser, dans deux défauts qui sont très contraires à l'histoire. Ils content de pures fables, et se contredisent. Ils commencent par nous représenter Hannibal comme un capitaine d'une hardiesse et d'une prudence inimitables. Cependant, à en juger par leurs écrits, on ne peut se défendre de lui attribuer la conduite du monde la moins sensée. Lorsqu'engagés dans leurs fables ils sont en peine le trouver un dénouement, ils ont recours aux dieux et aux demi-dieux, artifice indigne de l'histoire, qui doit rouler toute sur des faits réels. Ils nous peignent les Alpes comme si raides et si escarpées, que, loin de pouvoir les faire passer à de la cavalerie, à une armée, à des éléphants, à peine l'infanterie légère en tenterait-elle le passage. Selon ces historiens, les pays d'alentour sont si déserts, que si un dieu ou demi-dieu n'était venu montrer le chemin à Hannibal, sa perte et celle de toute son armée était inévitable. N'est-ce pas là visiblement débiter des fables et se contredire ? Car ce général n'eût-il pas été le plus inconsidéré et le plus étourdi des hommes, s'il se fût mis en marche à la tête d'une armée nombreuse, et sur laquelle il fondait les plus belles espérances, sans savoir ni par où il devait aller, ni la nature des lieux où il passerait, ni les peuples chez lesquels il tomberait ? Il eût été même plus qu'inconsidéré s'il eût tenté une entreprise, qui non seulement n'était pas raisonnable, mais pas même possible. D'ailleurs, conduisant Hannibal avec une armée dans des lieux inconnus, ils lui font faire, dans un temps où il avait tout à espérer, ce que d'autres feraient à peine quand ils auraient tout perdu sans ressources, et qu'ils seraient réduits à la dernière extrémité. Lorsqu'ils nous disent encore que dans ces Alpes ce ne sont que déserts, que rochers escarpés, que chemins impraticables, c'est une fausseté manifeste. Avant qu'Hannibal en approchât, les Gaulois habitant les rives du Rhône avaient passé plus d'une fois ces montagnes, et venaient tout récemment de les passer pour se joindre aux Gaulois des environs du Pô contre les Romains. Et de plus les Alpes même ne sont-elles pas habitées par un peuple très nombreux ? C'était là ce qu'il fallait savoir, au lieu de nous faire descendre du ciel je ne sais quel demi-dieu qui veut bien avoir, la complaisance de servir de guide aux Carthaginois. Semblables aux poètes tragiques qui, pour avoir choisi des sujets faux et extraordinaires, ont besoin pour la catastrophe de leurs pièces de quelque dieu ou de quelque machine, ces historiens emploient aussi des dieux et des demi-dieux, parce qu'ils se sont d'abord engoués de faits qui n'ont ni vérité ni vraisemblance, car comment finir raisonnablement des actions dont les commencements étaient contre la raison? Quoi qu'en disent ces écrivains, Hannibal conduisit cette grande affaire avec beaucoup de prudence. Il s'était informé exactement de la nature et de la situation des lieux où il s'était proposé d'aller. Il savait que les peuples où il devait passer n'attendaient que l'occasion de se révolter contre les Romains. Enfin, pour n'avoir rien à craindre de la difficulté des chemins, il s'y faisait conduire par des gens du pays, qui s'offraient d'autant plus volontiers pour guides, qu'ils avaient les mêmes intérêts et les mêmes espérances. Je parle avec assurance de toutes ces choses, parce que je les ai apprises de témoins contemporains, et que je suis allé moi-même dans les Alpes pour en prendre une exacte connaissance.

CHAPITRE X

- Hannibal sur sa route remet sur le trône un petit roi gaulois et en est récompensé.
- Les Allobroges lui tendent des pièges à l'entrée des Alpes.
- Il leur échappe, mais avec beaucoup de risque et de perte.

Trois jours après le décampement des Carthaginois, le consul romain arriva à l'endroit où les ennemis avaient traversé le fleuve. Sa surprise fut d'autant plus grande qu'il s'était persuadé que jamais ils n'auraient la hardiesse de prendre cette route pour aller en Italie, tant à cause de la multitude des Barbares dont ces régions sont peuplées, que du peu de fonds qu'on peut faire sur leurs promesses. Comme cependant ils l'avaient fait, il retourna au plus vite à ses vaisseaux, et embarqua son armée. Il envoya son frère en Espagne, et revint par mer en Italie pour arriver aux Alpes par la Tyrrhénie avant Hannibal. Celui-ci, après quatre jours de marche, vint près d'un endroit appelé l'Isle, lieu fertile en blés et très peuplé, et à qui l'on a donné ce nom, parce que le Rhône et l'Isère, coulant des deux côtés, l'entourent et la rétrécissent en pointe à leur confluent. Cette île ressemble assez, et pour la grandeur et pour la forme, au Delta d'Egypte, avec cette différence néanmoins, que la mer et les bouches des fleuves forment un des côtés de ce dernier, et qu'un des côtés du premier est fermé par des montagnes d'une approche et d'une entrée difficiles. Nous pourrions dire même qu'elles sont presque inaccessibles.

Hannibal trouva dans cette île deux frères qui, armés l'un contre l'autre, se disputaient le royaume. L'aîné mit Hannibal dans ses intérêts, et le pria de lui aider à se maintenir dans la possession où il était. Le Carthaginois n'hésita point ; il voyait trop combien cela lui serait avantageux. Il forma donc une alliance avec lui, et l'aida à chasser son frère. Il fut bien récompensé du secours qu'il avait donné au vainqueur. On fournit à son armée des vivres et des munitions en abondance. On renouvela ses armes, qui étaient vieilles et usées. La plupart de ses soldats furent vêtus, chaussés, et mis en état de franchir plus aisément les Alpes. Mais le plus grand service qu'il en tira, fut que ce roi forma avec ses troupes l'arrière-garde des Carthaginois, qui n'entraient qu'en tremblant sur les terres des Gaulois nommés Allobroges, et les protégea jusqu'à l'endroit d'où ils devaient pénétrer dans les Alpes. Hannibal, ayant marché pendant dix jours le long du fleuve, et ayant parcouru une distance de huit cents stades, commença la montée des Alpes. C'est alors qu'il fut exposé à de très grands dangers. Tant qu'il fut dans le plat pays, les chefs des Allobroges ne l'inquiétèrent pas dans sa marche, soit qu'ils redoutassent la cavalerie carthaginoise ou que les Barbares, dont elle était accompagnée, les tinssent en respect. Mais quand ceux-ci se furent retirés, et qu'Hannibal commença à entrer dans les détroits des montagnes, alors les Allobroges coururent en grand nombre s'emparer des lieux qui commandaient ceux par où il fallait nécessairement que l'armée d'Hannibal passât. C'en était fait de son armée, si leurs piéges eussent été plus couverts, mais comme ils se cachaient mal ou point du tout s'ils firent grand tort à Hannibal, ils ne s'en firent pas moins à eux-mêmes. Ce général, averti du stratagème des Barbares, campa au pied des montagnes et envoya quelques-uns de ses guides gaulois pour reconnaître la disposition des ennemis. Ils revinrent dire à Hannibal que, pendant le jour, les ennemis gardaient exactement leurs postes, mais que pendant la nuit ils se retiraient dans une ville voisine. Aussitôt le Carthaginois dresse son plan

sur ce rapport ; il fait en plein jour avancer son armée près des défilés, et campe assez proche des ennemis. La nuit venue, il donne ordre d'allumer des feux, laisse la plus grande partie de son armée dans le camp, et avec un grand corps d'élite il perce les détroits et occupe les postes que les ennemis avaient abandonnés. Au point du jour les Barbares, se voyant dépostés, quittèrent d'abord leur dessein, mais comme les bêtes de charge et la cavalerie, serrées dans ces détroits, ne suivaient que sur une longue file, ils saisirent cette occasion pour fondre de plusieurs côtés sur cette arrière-garde. Il périt là grand nombre de Carthaginois, beaucoup moins cependant sous les coups des Barbares que par la difficulté des chemins. Ils y perdirent surtout beaucoup de chevaux et des bêtes de charge, qui dans ces défilés et sur ces rochers escarpés se soutenaient à peine et culbutaient au premier choc. Le plus grand désastre vint des chevaux blessés, qui tombaient dans ces sentiers étroits, et qui en roulant poussaient et renversaient les bêtes de charge et tout ce qui marchait derrière.

Hannibal, pour remédier à ce désordre, qui, par la perte de ses munitions, allait l'exposer au risque de ne pas trouver de salut, même dans la fuite, courut au secours des siens à la tête de, ceux qui pendant la nuit s'étaient rendus maîtres des hauteurs, et, tombant d'en haut sur les ennemis, il en tua un grand nombre, mais dans le tumulte et la confusion qu'augmentaient encore le choc et les cris des combattants, il perdit aussi beaucoup de monde. Malgré cela, la plus grande partie des Allobroges fut enfin défaite, et le reste réduit à prendre la fuite. Il fit ensuite passer ces défilés, quoique avec beaucoup de peine, à ce qui lui était resté de chevaux et de bêtes de charge, puis, se faisant suivre de ceux qui lui parurent le moins fatigués du combat, il alla attaquer la ville d'où les ennemis étaient venus fondre sur lui. Elle ne lui coûta pas beaucoup à prendre. Tous les habitants, dans l'espérance du butin qu'ils croyaient faire, l'avaient abandonnée. Il la trouva presque déserte. Cette conquête lui fut d'un grand avantage. Il tira de cette ville quantité de chevaux, de bêtes de charge et de prisonniers, et outre cela, du blé et de la viande pour deux ou trois jours, sans compter que par là il se fit craindre de ces montagnards, et leur ôta l'envie d'interrompre une autre fois sa marche.

Il campa dans cet endroit, et s'y reposa un jour entier. Le lendemain on continua de marcher. Pendant quelques jours la marche fut assez tranquille. Au quatrième voici un nouveau péril qui se présente ! Les peuples qui habitaient sur cette route, inventent une ruse pour le surprendre. Ils viennent au devant de lui, portant à la main des rameaux d'olivier et des couronnes sur la tête. C'est le signal de paix et d'amitié chez ces Barbares, comme le caducée chez les Grecs. Cela parut suspect à Hannibal. Il s'informa exactement quel était leur dessein, quel motif les amenait. Ils répondirent qu'ayant su qu'il avait pris une ville sur leurs voisins, et qu'il avait terrassé tous ceux qui avaient osé, lui tenir tête, ils venaient le prier de ne leur faire point de mal, et lui promettre de ne pas chercher à lui nuire, et, s'il doutait de leur bonne foi, qu'ils étaient prêts à donner des otages.

Hannibal hésita longtemps sur le parti qu'il devait prendre : d'un côté, en acceptant les offres de ces peuples, il y avait lieu d'espérer que cette condescendance les rendrait plus réservés et plus traitables ; de l'autre, en les rejetant, il était immanquable qu'il s'attirerait ces Barbares sur les bras. D'après ces deux raisons, il fit du moins semblant de consentir à les mettre au nombre de ses alliés. Aussitôt on lui amena des otages, on le fournit de bestiaux, on s'abandonna entièrement à lui sans aucune précaution, sans aucune marque de défiance. Hannibal, de son côté, se fiant tellement à leur bonne

foi apparente, qu'il les prit pour guides dans les défilés qui restaient à franchir. Ils marchèrent donc à la tête des troupes pendant deux jours. Quand on fut entré dans un vallon, qui de tous côtés était fermé par des rochers inaccessibles, ces perfides, s'étant réunis, vinrent fondre sur l'arrière-garde d'Hannibal. Ce vallon eût été sans doute le tombeau de toute l'armée, si le général carthaginois, à qui il était resté quelque défiance et qui s'était précautionné contre la trahison n'eût mis à la tête les bagages avec la cavalerie, et les hommes pesamment armés à l'arrière-garde. Cette infanterie soutint l'effort des ennemis, et sans elle la perte eût été beaucoup plus grande. Mais, malgré ce secours, il périt là un grand nombre d'hommes, de chevaux et de bêtes de charge, car ces Barbares, avançant sur les hauteurs à mesure que les Carthaginois avançaient dans la vallée, tantôt roulaient et tantôt jetaient de grosses pierres qui répandirent tant de terreur parmi les troupes, qu'Hannibal fut obligé, avec la moitié de ses forces, de passer la nuit dans le voisinage d'un certain rocher blanc, séparé de sa cavalerie et de ses bêtes de somme, les protégeant pendant qu'elles défilaient avec peine au travers du ravin, ce qui dura toute la nuit. Le lendemain, les ennemis s'étant retirés, il rejoignit sa cavalerie et ses bêtes de somme, et s'avança vers la cime des Alpes. Dans cette route, il ne se rencontra plus de Barbares qui l'attaquassent en corps. Quelques pelotons seulement voltigeaient çà et là, et, se présentant tantôt à la queue, tantôt à la tête, enlevaient quelques bagages. Les éléphants lui furent alors d'un grand secours. C'était assez qu'ils parussent pour effrayer les ennemis et les mettre en fuite. Après neuf jours de marche, il arriva enfin au sommet des montagnes. Il y demeura deux jours, tant pour faire reprendre haleine à ceux qui y étaient parvenus heureusement, que pour donner aux traîneurs le temps de rejoindre le gros de l'armée. Pendant ce séjour, on fut agréablement surpris de voir, contre toute espérance, paraître la plupart des chevaux et des bêtes de charge qui sur la route s'étaient débarrassés de leurs fardeaux, et qui, sur les traces de l'armée, étaient venus droit au camp.

CHAPITRE XI

- Hannibal achève de passer les Alpes.
- Difficultés qu'il eut à essuyer.
- Pourquoi jusqu'ici Polybe a omis certaines choses qui cependant paraissaient essentielles à l'histoire.

C'était le temps du coucher des Pléiades, et déjà la neige avait couvert le sommet des montagnes. Les soldats, consternés par le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts, et ne se figurant qu'avec effroi ceux qu'ils avaient encore à endurer, semblaient perdre courage, Hannibal les assemble, et comme du haut des Alpes, qui semblent être la citadelle de l'Italie, on voit à découvert toutes ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux, il se servit de ce beau spectacle, unique ressource qui lui restait, pour remettre ses soldats de leur frayeur. En même temps il leur montra du doigt le point où Rome était située, et leur rappela quelle était pour eux la bonne volonté des peuples, qui habitaient le pays qu'ils avaient sous les yeux. Le lendemain il lève le camp, et commence la descente des montagnes. A la vérité, il n'eut point ici d'ennemis à combattre, excepté ceux qui lui faisaient du mal à la dérobée, mais l'escarpement des lieux et la neige lui firent perdre presque autant de monde qu'il en avait perdu en montant. La descente était étroite, raide, et couverte de neige. Pour peu que l'on manquât le vrai chemin, l'on tombait dans des précipices affreux. Cependant le soldat endurci à ces sortes de périls, soutint encore courageusement celui-ci. Toutefois, lorsque les troupes arrivèrent à un certain endroit où il parut impossible aux éléphants ni aux chevaux de charge d'avancer, parce que le terrain déjà très raide dans l'espace de près de trois demi-stades, s'était éboulé davantage depuis très peu de temps, toute l'armée, remplie d'effroi, se livra de nouveau au désespoir. La première pensée qui vint à Hannibal fut de tourner cet endroit difficile, mais, la neige rendant tout autre passage impraticable, il fut obligé d'y renoncer. Ce qui arrivait était en effet une chose très rare et très singulière. Sur la neige de l'hiver précédent il en était tombé de nouvelle. Celle-ci, étant molle et peu épaisse, se laissait aisément pénétrer, mais quand elle eut été foulée, et que l'on atteignit celle de dessous qui était ferme, les pieds ne pouvant s'assurer, le soldat faisait autant de chutes que de pas, comme cela arrive à ceux qui marchent sur un terrain boueux à sa surface. Cet accident en produisait un autre plus fâcheux encore. Quand les soldats étaient tombés et qu'ils voulaient s'aider de leurs genoux ou s'accrocher à quelque chose pour se relever, ils entraînaient avec eux tout ce qu'ils avaient pris pour se retenir. Pour les bêtes de charge, après avoir cassé la glace en se relevant, elles restaient comme glacées elles-mêmes dans les trous qu'elles avaient creusés, sans pouvoir, sous le pesant fardeau qu'elles portaient, vaincre la dureté de la vieille neige. Il fallut donc chercher un autre expédient.

Hannibal prit le parti de camper à l'entrée du chemin dégradé. On enleva la neige, on se mit à l'ouvrage pour reconstruire le chemin le long du précipice. Ce travail fut poussé avec tant de vigueur, qu'au bout du jour où il avait été entrepris, les bêtes de charge et les chevaux descendirent sans beaucoup de peine. On les envoya aussitôt dans des pâturages, et l'on établit le camp dans la plaine, où il n'était pas tombé de neige, Hannibal fit travailler les Numides par détachements à la construction du chemin, et, après bien des fatigues, on réussit au bout de trois jours, avec beaucoup de peine, à

faire passer les éléphants. Ils étaient exténués par la faim, car, quoique sur le penchant des Alpes il se trouve des deux côtés des arbres et des forêts, et que la terre y puisse être cultivée, il n'en est pas de même de leur cime et des lieux voisins. Couverts de neige pendant toutes les saisons, comment pourraient-ils rien produire ? L'armée descendit la dernière, et au troisième jour elle entra enfin dans la plaine, mais de bien inférieure en nombre à ce qu'elle était au sortir de l'Espagne. Sur la route elle avait beaucoup perdu de monde, soit dans les combats qu'il fallut soutenir, soit au passage des rivières. Les rochers et les défilés des Alpes lui avaient encore fait perdre un grand nombre de soldats, mais incomparablement plus de chevaux et de bêtes de charge. Il y avait cinq mois et demi qu'Hannibal était parti de la nouvelle Carthage, en comptant les quinze jours que lui avait coûtés le passage des Alpes, lorsqu'il planta ses étendards dans les plaines du Pô et parmi les Insubriens, sans que la diminution de son année eût ralenti en rien de son audace. Cependant il ne lui restait plus que douze mille Africains et huit mille Espagnols d'infanterie, et six mille chevaux. C'est de lui-même que nous savons cette circonstance, qui a été gravée par son ordre sur une colonne près du promontoire Lacinium. Du côté des Romains, Publius Scipion, qui, comme nous l'avons dit plus haut, avait envoyé en Espagne Cnéus son frère, et lui avait recommandé de tout tenter pour en chasser Hasdrubal, Scipion, dis-je, débarqua au port de Pise avec quelques troupes, dont il augmenta le nombre en passant par la Tyrrhénie, où il prit les légions qui, sous le commandement des préteurs, avaient été envoyées là pour faire la guerre aux Boïens. Avec cette armée, il vint aussi camper dans les plaines du Pô, pressé d'un ardent désir d'en venir aux mains avec le général carthaginois.

Mais laissons pour un moment ces deux chefs d'armée en Italie, où nous les avons amenés, et avant d'entamer le récit des combats qu'ils se sont livrés, justifions en peu de mots le silence que, nous avons gardé jusqu'ici sur certaines choses qui sont du domaine de l'histoire, car on ne manquera pas d'être en peine de savoir pourquoi, après m'être fort étendu sur plusieurs endroits de l'Afrique et de l'Espagne, je n'ai parlé ni du détroit que forment les colonnes d'Hercule, ni de la mer qui est au-delà, ni de ce qu'il y a de particulier sur cette mer, ni des îles Britanniques, ni de la manière de faire l'étain, ni de l'or ni de l'argent que l'Espagne produit, choses, cependant sur lesquelles les auteurs qui en ont écrit fort au long ne sont pas trop d'accord entre eux.

Il est vrai, je n'ai rien dit sur toutes ces matières. Ce n'est pas que je les crusse étrangères à l'histoire, mais deux raisons m'ont détourné d'en parler. Premièrement, une narration interrompue par autant de digressions qu'il se serait présenté de sujets à traiter eût été rebutante, et aurait écarté le lecteur du but que je m'étais proposé. En second lieu, il m'a paru que toutes ces curiosités valaient bien la peine qu'on les traitât exprès et en particulier. Le temps et l'occasion viendront d'en dire tout ce que nous avons pu en découvrir de plus assuré. Que l'on ne soit donc pas surpris dans la suite, si, en parlant de quelques lieux, nous n'entrons pas dans le détail de certaines circonstances. Vouloir que partout et en toute occasion un historien s'arrête sur ces sortes de singularités, c'est ressembler à une espèce de friands qui, portant la main à tous les plats, ne savourent aucun morceau à loisir, et qui, par cette diversité de mets, nuisent plutôt à leur santé, qu'ils ne l'entretiennent et ne la fortifient. Il en est de même de ceux qui n'aiment l'histoire qu'autant qu'elle est parsemée de particularités détachées du sujet principal. Ils n'ont le loisir d'en goûter aucune comme elle doit être goûtée, et il ne leur en reste rien dont ils puissent faire usage.

Il faut cependant convenir que, de toutes les parties de l'histoire, il n'en est point qui ait plus besoin d'être traitée au long et avec quelque exactitude que ces particularités-là mêmes que nous avons cru devoir remettre à un autre temps. Entre plusieurs exemples que je pourrais citer, en voici un qui ne souffre pas de réplique. De tous les historiens qui ont décrit la situation et les propriétés des lieux qui sont aux extrémités de cette terre que nous habitons, il y en a très peu qui ne se soient souvent trompés. Or, on ne doit épargner aucun de ces historiens. Il faut les réfuter tous, non légèrement et en passant, mais en leur opposant des arguments solides et certains. On ferait cependant mal de les reprendre avec mépris et avec hauteur ; il est juste au contraire de les louer, en corrigeant les fautes que le peu de connaissance qu'ils avaient leur a fait commettre. Eux-mêmes, s'ils revenaient au monde, changeraient et redresseraient sur beaucoup de points leurs propres ouvrages. Dans le temps qu'ils vivaient, il était rare de trouver des Grecs qui s'intéressassent beaucoup à l'étude des lieux qui bornent la terre ; il n'était pas même possible d'en acquérir la connaissance. On ne pouvait alors se mettre sur mer sans s'exposer à une infinité de dangers. Les voyages sur terre étaient encore plus périlleux. Quelque nécessité ou quelque inclination qui vous conduisît dans ces lieux, vous n'en reveniez guère plus instruit. Comment examiner tout par ses yeux dans des endroits qui sont tout à fait barbares, où il ne règne qu'une solitude affreuse, où vous ne pouvez tirer aucun éclaircissement de la part de ceux qui les habitent, et dont le langage vous est inconnu ? Je suppose que quelqu'un eût surmonté tous ces obstacles, mais eût-il été assez raisonnable pour ne pas débiter des choses incroyables, pour se renfermer dans l'exacte vérité, pour ne raconter que ce qu'il aurait vu ? On ne serait donc pas équitable de relever avec aigreur des historiens, pour s'être quelquefois trompés ou pour avoir manqué de nous donner, sur les extrémités de la terre, des lumières qu'il n'était pas seulement difficile, mais même impossible qu'ils eussent eux-mêmes. Louons ces auteurs, admirons-les plutôt d'avoir été jusqu'à un certain point, et de nous avoir aidés à faire de nouvelles découvertes. Mais aujourd'hui que par la conquête de l'Asie par Alexandre, et celle de presque tout le reste du monde par les Romains, il n'est point d'endroit dans l'univers où l'on ne puisse aller par mer ou par terre, et que de grands hommes, déchargés du soin des affaires publiques et du commandement des armées, ont employé les moments de leur loisir à ces sortes de recherches, il faut que ce que nous en voulons dire soit beaucoup plus exact et plus assuré. Nous tâcherons aussi de nous acquitter de cette tâche dans cet ouvrage, lorsque l'occasion s'en présentera, et nous prierons alors nos lecteurs curieux de s'instruire, de nous donner toute leur attention. J'ose dire que je m'en suis rendu digne par les peines que je me suis données, et par les dangers. que j'ai courus, en voyageant dans l'Afrique, dans l'Espagne, dans les Gaules, et sur la mer extérieure dont tous ces pays sont environnés, pour corriger les fautes que les anciens avaient faites dans la description de ces lieux, et pour en procurer la connaissance aux Grecs. Mais terminons ici cette digression, et voyons les combats qui se livrent en Italie entre les Romains et les Carthaginois.

CHAPITRE XII

- Etat de l'armée d'Hannibal après le passage des Alpes.
- Prise de Turin.
- Sempronius vient au secours de Scipion.
- Hannibal dispose ses soldats au combat.

Hannibal, arrivé dans l'Italie avec l'armée que nous avons vue plus haut, campa au pied des Alpes, pour donner quelque repos à ses troupes. Elles en avaient un extrême besoin. Les fatigues qu'elles avaient essuyées à monter et à descendre par des chemins si difficiles, la disette de vivres, un délabrement affreux les rendaient presque méconnaissables. Il y en avait même un grand nombre que la faim et les travaux continuels avaient réduits au désespoir. On n'avait pu transporter entre des rochers autant de vivres qu'il en fallait pour une armée si nombreuse, et la plupart de ceux que l'on y avait transportés y étaient restés avec les bêtes de charge. Aussi, quoique Hannibal, après le passage du Rhône, eût avec lui trente-huit mille hommes de pied et plus de huit mille chevaux, quand il eut passé les monts, il n'avait guère que la moitié de cette armée, et cette moitié était si changée par les fatigues qu'elle avait essuyées, qu'on l'aurait prise pour une troupe de sauvages.

Le premier soin qu'eut alors Hannibal fut de relever leur courage, et de leur fournir de quoi réparer leurs forces et celles des chevaux. Lorsqu'il les vit en bon état, il tâcha d'abord d'engager les peuples du territoire de Turin, peuples situés au pied des Alpes, et qui étaient en guerre avec les Insubriens, à faire alliance avec lui. Ne pouvant par ses exhortations vaincre leur défiance, il alla camper devant la principale de leurs villes, l'emporta en trois jours, et fit passer au fil de l'épée tous ceux qui lui avaient été opposés. Cette expédition jeta une si grande terreur parmi les Barbares voisins, qu'ils vinrent tous d'eux-mêmes se rendre à discrétion. Les autres Gaulois qui habitaient ces plaines auraient bien souhaité se joindre à Hannibal, selon le projet qu'ils en avaient d'abord formé, mais comme les légions romaines étaient déjà sorties du pays, et avaient évité les embuscades qui leur avaient été dressées, ils aimèrent mieux se tenir en repos, et d'ailleurs il y en avait parmi eux qui étaient obligés de prendre les armes pour les Romains. Hannibal alors jugea qu'il n'y avait point de temps à perdre, et qu'il fallait avancer dans le pays, et hasarder quelque exploit qui pût établir la confiance parmi les peuples qui auraient envie de prendre parti en sa faveur. Il était tout occupé de ce projet, lorsqu'il eut avis que Publius avait déjà passé le Pô avec son armée, et qu'il était proche. Il n'y avait que peu de jours qu'il avait laissé ce consul aux bords du Rhône. La route depuis Marseille jusque dans la Thyrrhénie est longue et difficile à tenir, et depuis la mer de Thyrrhénie jusqu'aux Alpes en traversant l'Italie, c'est une marche très longue et très pénible pour une armée. Cependant, comme cette nouvelle se confirmait de plus en plus, il fut étonné que Publius eût entrepris cette route, et l'eût faite avec tant de diligence. Publius fut dans le même étonnement à l'égard d'Hannibal. Il croyait d'abord que ce grand capitaine n'oserait pas tenter le passage des Alpes avec une armée composée de tant de nations différentes ou que, s'il le tentait, il ne manquerait pas d'y périr. Mais quand on lui vint dire qu'Hannibal non seulement était sorti des Alpes sain et sauf, mais assiégeait encore quelques villes d'Italie, il fut extrêmement frappé de la hardiesse et de l'intrépidité de ce général. À Rome, ce fut la

même surprise, lorsqu'on y apprit ces nouvelles. A peine avait-on entendu parler de la prise de Sagonte, et envoyé un des consuls en Afrique pour assiéger Carthage, et l'autre en Espagne contre Hannibal, qu'on apprend que ce même Hannibal est dans l'Italie à la tête d'une armée, et qu'il y assiège des villes. L'épouvante fut grande, on envoya sur-le-champ à Lilybée pour dire à Tiberius que les ennemis étaient en Italie, qu'il laissât les affaires dont il était chargé, pour venir au plus tôt au secours de la patrie. Tiberius, sur ces ordres, fit reprendre à sa flotte la route de Rome, et pour les troupes de terre, il ordonna de les mettre en marche, et leur marqua le jour où l'on devait se trouver à Ariminum. C'est une ville située sur la mer Adriatique à l'extrémité des plaines qu'arrose le Pô, du côté du midi. Au milieu de ce soulèvement général et de l'étonnement où jetaient des événements si extraordinaires, on était extrêmement inquiet et attentif sur ce qui en résulterait.

Cependant Hannibal et Publius s'approchaient l'un de l'autre, et tous deux animaient leurs troupes par les plus puissants motifs que la conjoncture présente leur offrait. Voici la manière dont Hannibal s'y prit. Il assembla son armée, et fit amener devant elle tout ce qu'il avait fait de jeunes prisonniers sur les peuples qui l'avaient harcelé dans le passage des Alpes. Pour les rendre propres au dessein qu'il s'était proposé, il les avait chargés de chaînes, leur avait fait souffrir la faim, avait donné ordre qu'on les meurtrît de coups. Dans cet état, il leur présenta les armes que les rois gaulois prennent lorsqu'ils se disposent à un combat singulier. Il fit mettre aussi devant eux des chevaux et des saies très riches, et ensuite il leur demanda qui d'entre eux voulait se battre contre l'autre, à la condition, que le vainqueur emporterait pour prix de la victoire les dépouilles qu'ils voyaient, et que le vaincu serait délivré par la mort des maux qu'il avait à souffrir. Tous ayant élevé la voix et demandé à combattre, il ordonna qu'on tirât au sort, et que ceux sur qui le sort tomberait entrassent en lice. À cet ordre, les jeunes prisonniers lèvent les mains au ciel, et conjurent les dieux de les mettre au nombre des combattants. Quand enfin le sort se fut déclaré autant ceux qui devaient se battre eurent de joie, autant les autres furent consternés. Après le combat, ceux des prisonniers qui n'en avaient été que spectateurs, félicitaient tout autant, le vaincu que le vainqueur, parce qu'au moins la mort avait mis fin aux peines qu'ils étaient contraints de souffrir. Ce spectacle fit aussi la même impression sur la plupart des Carthaginois, qui, comparant l'état du mort avec les maux de ceux qui restaient, portaient compassion à ceux-ci, et croyaient l'autre heureux.

Hannibal, ayant par cet exemple mis son armée dans la disposition qu'il souhaitait, s'avança au milieu de l'assemblée, et dit qu'il leur avait donné ce spectacle afin qu'ayant vu dans ces infortunés prisonniers l'état où ils étaient eux-mêmes réduits, ils jugeassent mieux de ce qu'ils avaient à faire dans les conjonctures présentes, que la fortune leur proposait à peu près un même combat à soutenir, et les mêmes prix à remporter, qu'il fallait ou vaincre ou mourir ou vivre misérablement sous le joug des Romains, que, victorieux, ils emporteraient pour prix, non des chevaux et des saies, mais toutes les richesses de la République romaine, c'est-à-dire tout ce qui était le plus capable de les rendre les plus heureux des hommes, qu'en mourant au champ d'honneur, le pis qui leur pouvait arriver serait de passer, sans avoir rien souffert, de la vie à la mort, en combattant pour la plus belle de toutes les conquêtes, mais que si l'amour de la vie leur faisait tourner le dos à l'ennemi ou commettre quelque autre lâcheté, il n'y avait pas de maux et de peines auxquelles ils ne dussent s'attendre, qu'il n'était personne

parmi eux qui, se rappelant le chemin qu'il avait fait depuis Carthage-la-Neuve, les combats où il s'était trouvé dans la route, et les fleuves qu'il avait passés, fût assez stupide pour espérer qu'en fuyant, il reverrait sa patrie, qu'il fallait donc renoncer entièrement à cette espérance, et entrer pour eux-mêmes dans les sentiments où ils étaient tout à l'heure à l'égard des prisonniers, que, comme ils félicitaient également le vainqueur et celui qui était mort les armes à la main, et portaient compassion à celui qui vivait après sa défaite, de même il fallait qu'en combattant, leur premier but fût de vaincre, et s'ils ne pouvaient vaincre, de mourir glorieusement sans aucun retour sur la vie, que, s'ils en venaient aux mains dans cet esprit, il leur répondait de la vie et de la victoire, que jamais armée n'avait manqué d'être victorieuse, lorsque par choix ou par nécessité elle avait pris ce parti, et qu'au contraire des troupes qui, comme les Romains, étaient proche de leur patrie, et avaient, en fuyant, une retraite sûre, ne pouvaient pas manquer de succomber sous l'effort de gens qui n'espéraient rien que de la victoire. Le spectacle et la harangue produisirent tout l'effet qu'Hannibal s'en était proposé. On vit le courage renaître dans le cœur du soldat. Le général, après avoir loué ses troupes de leurs bonnes dispositions, congédia l'assemblée, et donna ordre qu'on se tînt prêt à marcher le lendemain.

CHAPITRE XIII

- Harangue de Scipion.
- Bataille du Tessin.
- Trahison des Gaulois à l'égard des Romains.

Publius s'était déjà avancé au-delà du Pô, et, pour passer le Tessin, il avait ordonné que l'on y jetât un pont. En attendant qu'il fût achevé, il assembla le reste de ses troupes et les harangua. Il s'étendit d'abord beaucoup sur la grandeur et la majesté de l'empire romain, et sur les exploits de leurs ancêtres. Venant ensuite au sujet pour lequel ils avaient pris les armes, il dit que quand bien même jusqu'à ce jour ils n'auraient jamais essayé leurs forces contre personne, maintenant qu'ils savaient que c'était aux Carthaginois qu'ils avaient affaire, dès lors ils devaient compter sur la victoire, que c'était une chose indigne qu'un peuple vaincu tant de fois par les Romains, contraint de leur payer un tribut servile, et depuis si longtemps assujetti à leur domination, osât se révolter contre ses maîtres. Mais à présent, ajouta-t-il, que nous avons éprouvé qu'il n'ose, pour ainsi dire, nous regarder en face, quelle idée, si nous pensons juste, devons-nous avoir des suites de cette guerre ? La première tentative de la cavalerie numide contre la nôtre, lui a fort mal réussi, elle y a perdu une grande partie de ses soldats, et le reste s'est enfui honteusement jusqu'à son camp. Le général et toute son armée n'ont pas été plus tôt avertis que nous étions proche, qu'ils se sont retirés, et ils l'ont fait de telle façon que c'était autant une fuite qu'une retraite. C'est par crainte que, contre leur dessein, ils ont pris la route des Alpes. Hannibal est dans l'Italie, mais la plus grande partie de son armée est ensevelie sous les neiges des Alpes, et ce qui en est échappé est dans un état à n'en pouvoir attendre aucun service. La plupart des chevaux ont succombé à la longueur et aux fatigues de la marche, et le peu qui en reste ne peut être d'aucun usage. Pour vaincre de tels ennemis vous n'aurez qu'à vous montrer. Et pensez-vous que j'eusse quitté ma flotte, que j'eusse abandonné les affaires d'Espagne où j'avais été envoyé, et que je fusse accouru à vous avec tant de diligence et d'ardeur, si de bonnes raisons ne m'eussent persuadé que le salut de la République dépendait du combat que nous allons livrer, et que la victoire était sûre? Ce discours, soutenu par l'autorité de celui qui le prononçait, et qui d'ailleurs ne contenait rien que de vrai, fit naître dans tous les soldats un ardent désir de combattre. Le consul ayant témoigné combien cette ardeur lui faisait de plaisir, congédia l'assemblée, et avertit qu'on se tînt prêt à marcher au premier ordre.

Le lendemain les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre le long du Tessin, du côté qui regarde les Alpes, les Romains ayant le fleuve à leur gauche, et les Carthaginois à leur droite. Le second jour, les fourrageurs de part et d'autre ayant donné avis que l'ennemi était proche, chacun campa dans l'endroit où il était. Le troisième, Publius avec sa cavalerie, soutenue de troupes armées à la légère, et Hannibal avec sa cavalerie seule, marchèrent chacun de son côté dans la plaine pour reconnaître les forces l'un de l'autre. Quand on vit, à la poussière qui s'élevait, que l'on n'était pas loin, on se mit en bataille. Publius met en avant les vélites avec la cavalerie gauloise, range le reste sur le front, et avance au petit pas. Hannibal vint au devant de lui, ayant au centre l'élite des cavaliers à chevaux bridés, et la cavalerie numide sur les deux ailes, pour envelopper l'ennemi. Les chefs et la cavalerie ne demandant qu'à combattre, on

commence à charger. Au premier choc les troupes armées à la légère eurent à peine lancé leurs premiers traits, qu'épouvantées par la cavalerie carthaginoise qui venait sur eux, et craignant d'être foulées aux pieds des chevaux, elles se retirèrent entre les intervalles des turmes, pour se reformer sous leur protection. Les deux corps de bataille s'avancent ensuite, et en viennent aux mains. Le combat se soutient longtemps à forces égales. De part et d'autre beaucoup de cavaliers mirent pied à terre, de sorte que l'action fut d'infanterie comme de cavalerie. Pendant ce temps-là les Numides, tournant les ailes, tombent sur l'infanterie légère qui était derrière les escadrons, la culbutent, prennent à dos la cavalerie elle-même, et la mettent en fuite. Les Romains perdirent beaucoup de monde dans ce combat. La perte fut encore plus grande du côté des Carthaginois. Une partie des premiers s'enfuit en déroute. Le reste se rallia auprès du consul.

Publius décampe aussitôt, traverse les plaines et se hâte d'arriver au pont du Pô, et de le faire passer à son armée, ne se croyant pas en sûreté, blessé dangereusement comme il l'était, dans un pays plat et dans le voisinage d'un ennemi qui lui était de beaucoup supérieur en cavalerie. Hannibal, attendit quelque temps que Publius fît avancer son infanterie, mais voyant qu'il sortait de ses retranchements, il le suivit jusqu'au pont du Pô. Il ne put aller plus loin. Le consul, après avoir passé le pont, en avait fait enlever la plupart des planches. Il fit prisonniers environ six cents hommes, que les Romains avaient postés à la tête du pont pour favoriser la retraite, et sur le rapport qu'ils lui firent que Publius était déjà loin, il rebroussa chemin le long du fleuve, pour trouver un endroit où il pût aisément jeter un pont. Après deux jours de marche, il fit faire un pont de bateaux, et ordonna à Hasdrubal de passer avec l'armée. Il passa lui-même ensuite, et donna audience aux ambassadeurs qui lui étaient venus des lieux voisins, car aussitôt après la journée du Tessin tous les Gaulois du voisinage, suivant leur premier projet, s'empressèrent à l'envi de se joindre à lui, de le fournir de munitions, et de grossir son armée. Tous ces ambassadeurs furent reçus avec beaucoup de politesse et d'amitié.

Quand l'armée eut traversé le Pô, Hannibal, au lieu de le remonter, comme il avait fait auparavant, le descendit dans le dessein. d'atteindre l'ennemi, car Publius avait aussi passé ce fleuve, et, s'étant retranché auprès de Plaisance, qui est une colonie des Romains, il se faisait là panser lui et les autres blessés, sans aucune inquiétude pour ses troupes qu'il croyait avoir mises à couvert de toute insulte. Cependant Hannibal, au bout de deux jours de marche depuis le Pô, arriva sur les ennemis, et le troisième il rangea son armée en bataille sous leurs yeux. Personne ne se présentant, il se retrancha à environ cinquante stades des Romains. Alors les Gaulois qui s'étaient joints à Hannibal, voyant les affaires des Carthaginois sur un si bon pied, complotèrent ensemble de tomber sur les Romains, et, restant dans leurs tentes, ils épiaient le moment de les attaquer. Après avoir soupé, ils se retirèrent dans leurs retranchements, et s'y reposèrent la plus grande partie de la nuit, mais à la petite pointe du jour ils sortirent, au nombre de deux mille hommes de pied et d'environ deux cents chevaux, tous bien armés, et fondirent sur les Romains qui étaient les plus proches du camp. Ils en tuèrent un grand nombre, en blessèrent aussi beaucoup, et apportèrent les têtes de ceux qui étaient morts au général carthaginois.

Hannibal reçut ce présent avec reconnaissance. Il les exhorta à continuer à se signaler, leur promit des récompenses proportionnées à leurs services, et les renvoya dans leurs villes, pour publier parmi leurs concitoyens les avantages qu'il avait jusqu'ici remportés, et pour les porter à faire alliance avec lui. Il n'était pas besoin de les y exhorter. Après l'insulte que ceux-ci venaient de faire aux Romains, il fallait que les autres, bon gré mal gré, se rangeassent du parti d'Hannibal. Ils vinrent en effet s'y ranger, amenant avec eux les Boïens, qui lui livrèrent les trois Romains que la République avait envoyés pour faire le partage des terres, et qu'ils avaient arrêtés contre la foi des traités, comme j'ai rapporté plus haut. Le Carthaginois fut fort sensible à leur volonté. Il leur donna des assurances de l'alliance qu'il faisait avec eux, et leur rendit les trois Romains en les avertissant de les tenir sous bonne garde, pour retirer de Rome, par leur moyen, les otages qu'ils y avaient envoyés, selon ce qu'ils avaient d'abord projeté.

CHAPITRE XIV

- Scipion passa la Trébie, et perd son arrière-garde.
- Les Gaulois prennent le parti d'Hannibal.
- Mouvements que cette défection cause à Rome.
- Hannibal entre par surprise dans Clastidium.
- Combat de cavalerie.
- Conseil de guerre entre les deux consuls.
- Ruse d'Hannibal.

Cette trahison de deux mille Gaulois donna de grandes inquiétudes à Publius, qui craignait avec raison que ces peuples, déjà indisposés contre les Romains, n'en prissent occasion de se déclarer tous en faveur des Carthaginois. Pour aller au devant de cette conspiration, vers les trois heures après minuit, il leva le camp et s'avança vers la Trébie et les hauteurs qui en sont voisines, comptant que, dans un poste si avantageux et au milieu de ses alliés, on n'aurait pas l'audace de venir l'attaquer. Sur l'avis que le consul était décampé, Hannibal envoya à sa poursuite la cavalerie numide, qu'il fit suivre peu après par l'autre cavalerie, qu'il suivait lui-même avec toute l'armée. Les Numides entrèrent dans le camp des Romains, et, le trouvant désert et abandonné, ils y mirent le feu. Ce fut un bonheur pour l'armée romaine, car si les Numides, sans perdre de temps, l'eussent poursuivie et eussent atteint les bagages, en plaine comme ils étaient, ils auraient fort incommodé les Romains, mais, lorsqu'ils les joignirent, la plupart avaient déjà passé la Trébie. Il ne restait plus que l'arrière-garde, dont ils tuèrent une partie, et firent le reste prisonniers.

Publius passa la rivière, et mit son camp auprès des hauteurs ; il se fortifia d'un fossé et d'un retranchement, en attendant les troupes que Sempronius lui amenait. Il prit grand soin de sa blessure, afin de se tenir en état de combattre, si l'occasion s'en présentait. Cependant Hannibal s'approche, et campe à quarante stades du consul. Là les Gaulois, qui habitaient dans ces plaines, partageant avec les Carthaginois les mêmes espérances, leur apportèrent des vivres et munitions en abondance, prêts eux-mêmes à entrer pour leur part dans tous les travaux et tous les périls de cette guerre.

Quand on apprit à Rome l'action qui s'était passée entre la cavalerie, on y fut d'autant plus surpris, que l'on ne s'attendait pas à cette nouvelle, mais, au reste, en trouva des raisons pour ne pas regarder cela comme une entière défaite. Les uns s'en prirent à une trop grande précipitation de la part du consul, les autres, à la perfidie des Gaulois alliés, qui, à dessein, ne s'étaient pas défendus, perfidie qu'ils en soupçonnaient d'après l'infidélité que ces peuples venaient tout récemment de commettre. Mais comme l'infanterie était encore en son entier, on se flattait qu'il n'y avait encore rien à craindre pour le salut de la République. Aussi, lorsque Sempronius traversa Rome avec ses légions, on crut que, dès qu'il serait arrivé au camp, la présence seule d'une si puissante armée mettrait Hannibal en fuite, et terminerait la guerre.

Toutes les troupes s'étant rendues à Ariminum, selon qu'on s'y était engagé par serment, Tiberius, à leur tête, fit diligence pour rejoindre son collègue. Il campa près de lui, fit rafraîchir son armée, qui depuis Lilybée jusqu'à Ariminum, avait marché pendant quarante jours de suite, et donna ordre que l'on disposât tout pour une bataille. Pendant

que l'on s'y préparait, il visitait souvent Publius, et se faisait rendre compte de ce qui s'était passé, et ils tenaient conseil ensemble sur ce qu'il y avait à faire. Hannibal, pendant leurs délibérations, trouva moyen d'entrer dans Clastidium, dont le gouverneur pour les Romains lui ouvrit les portes. Maître de la garnison et des magasins, il distribua les vivres à ses soldats, et réunit les prisonniers à ses troupes, sans leur faire aucun mal, afin de donner un exemple de la douceur dont il voulait user, pour que ceux qu'on prendrait dans la suite espérassent trouver leur salut dans sa clémence. Afin de gagner aussi aux Carthaginois tous ceux que les Romains avaient mis dans les emplois publics, il récompensa magnifiquement le traître qui lui avait livré Clastidium. Peu après, ayant découvert que quelques Gaulois d'entre le Pô et la Trébie, qui avaient fait alliance avec lui, continuaient à entretenir des liaisons avec les Romains, comme pour avoir un refuge assuré de quelque côté que la fortune se rangeât, il détacha deux mille hommes de pied et mille chevaux tant gaulois que numides, avec ordre de porter le ravage sur leurs terres. Cet ordre fut exécuté sur-le-champ, et le butin fut grand. Les Gaulois coururent aussitôt aux retranchements des Romains pour demander du secours.

Sempronius, qui attendait depuis longtemps l'occasion d'agir, saisit ce prétexte. Il envoie la plus grande partie de sa cavalerie avec mille archers à pied, qui passent en hâte la Trébie, attaquent ceux qui emportaient le butin, et les obligent à prendre la fuite et à se retirer derrière leurs retranchements. La garde du camp court au secours de ceux qui étaient poursuivis, repousse les Romains, et les contraint à leur tour à fuir vers leur camp. Sempronius alors met en mouvement toute sa cavalerie et ses archers, et les Gaulois sont encore forcés de faire retraite. Hannibal, qui n'était pas prêt à une action générale, et qui d'ailleurs, ne croyait pas qu'un général sage et prudent dût, sans un dessein prémédité, et à toute occasion, hasarder une bataille générale, se contenta d'arrêter la fuite de ses gens, et de leur faire tourner front aux ennemis, leur défendant par ses officiers et par des trompettes de combattre ni de poursuivre. Les Romains s'arrêtèrent pendant quelque temps, mais enfin, ils se retirèrent après avoir perdu quelque peu de leur monde, et en avoir tué un plus grand nombre du côté des Carthaginois.

Sempronius, enorgueilli et triomphant de ce succès, aurait fort souhaité d'en venir à quelque chose de décisif, mais quelque envie qu'il eût de profiter de la blessure de Scipion, pour disposer de tout à son gré, il ne laissa pas que de lui demander son avis, qu'il ne trouva pas conforme au sien. Publius pensait, au contraire, qu'il fallait attendre que les troupes eussent été exercées pendant l'hiver, et que l'on en tirerait plus de services la campagne suivante, que les Gaulois étaient trop légers et trop inconstants pour demeurer unis aux Carthaginois, et que, dès que ceux-ci ne pourraient rien entreprendre, ceux-là ne manqueraient pas de se tourner contre eux. Il espérait, après que sa blessure serait guérie, être de quelque utilité dans une affaire générale. Enfin il le priait instamment de ne pas passer outre. Sempronius ne pouvait s'empêcher de reconnaître que les avis de son collègue étaient justes et sensés, mais la passion de se distinguer et l'assurance qu'il croyait avoir de réussir, l'emportèrent sur la raison et sur la prudence. Il avait résolu, avant que Publius pût se trouver à l'action, et que le temps de créer de nouveaux consuls, qui approchait, fût venu, de finir cette guerre par lui-même, et comme il ne cherchait pas le temps des affaires, mais le sien, il ne pouvait pas manquer de prendre de mauvaises mesures.

Hannibal pensait comme Publius sur la conjoncture présente, mais il en concluait tout le contraire et pressait le temps du combat, premièrement, pour profiter de la disposition où étaient les Gaulois en sa faveur, en second lieu, parce qu'il n'aurait à combattre que contre de nouvelles levées, sans expérience, et enfin pour ne pas laisser à Publius le temps de se trouver à l'action. Mais sa plus forte raison était de faire quelque chose, et de ne pas laisser le temps se perdre inutilement, car rien n'est plus important pour un général qui entre avec une armée dans un pays ennemi et qui entreprend une conquête extraordinaire, que de renouveler par des exploits continuels les espérances de ses alliés. Il ne pensa donc plus qu'à se disposer à une bataille, bien sûr que Sempronius ne manquerait pas de l'accepter.

Il avait reconnu depuis longtemps le terrain qui était entre les deux armées. C'était une plaine rase et découverte, où coulait un ruisseau dont les rives assez hautes étaient encore hérissées de ronces et d'épines fort serrées. Ce ruisseau lui parut propre pour y dresser une embuscade, et en effet il lui était aisé de se cacher. Les Romains étaient bien en garde contre les lieux couverts, parce que c'est ordinairement dans ces sortes d'endroits que les Gaulois se couvrent et se cachent, mais ils ne se défiaient pas d'un terrain plat et ras. Cependant une embuscade y est plus sûre que dans des bois. Outre que l'on y découvre de loin, il s'y rencontre quantité de petites hauteurs derrière lesquelles on est suffisamment à couvert. Il ne faut souvent que de petits bords de ruisseaux, des roseaux, des ronces, quelque sorte d'épines pour cacher non seulement de l'infanterie, mais même de la cavalerie, et il n'est pas besoin pour cela d'une grande habileté. Il n'y a qu'à coucher par terre les armes qui se voient de loin, et à mettre les casques dessous.

CHAPITRE XV

- Bataille de la Trébie.

Le général des Carthaginois tint donc un conseil de guerre, où il fit part à Magon et aux autres officiers du dessein qu'il avait. Chacun y ayant applaudi, aussitôt après le souper de l'armée, il fit appeler Magon son frère, jeune à la vérité, mais vif, ardent et entendu dans le métier, le fit chef de cent chevaux et de cent hommes de pied, et lui ordonna de choisir dans toute l'armée les soldats les plus braves, et de venir le trouver dans sa tente avant la nuit. Quant il les eut exhortés tous à se signaler dans le poste qu'il devait leur assigner, il leur dit de prendre chacun dans leur compagnie neuf d'entre leurs compagnons qu'ils connaissaient les plus braves, et de venir le joindre à certain endroit du camp. Ils y vinrent tous, au nombre de mille chevaux et d'autant d'hommes de pied. Il leur donna des guides, marqua à son frère le moment où il devait fondre sur l'ennemi, et les envoya au lieu qu'il avait choisi pour l'embuscade.

Le lendemain, au point du jour, il assemble la cavalerie numide, gens endurcis à la fatigue. Il l'exhorte à bien faire, promet des gratifications à ceux qui se distingueraient, et leur donne ordre à tous de passer au plus tôt la rivière, d'approcher du camp des ennemis, et de les provoquer par des escarmouches, pour les mettre en mouvement. En cela ses vues étaient de prendre l'ennemi dans un temps où il n'aurait pas encore pris de nourriture et où il ne s'attendrait à rien moins qu'à une bataille. Il convoque ensuite le reste des officiers, les anime au combat, et leur ordonne de prescrire à tous les soldats de prendre leur repas, et de disposer leurs armes et leurs chevaux.

Dès que Sempronius vit la cavalerie numide, il ne manqua pas de mettre en avant la sienne, et de lui donner ordre d'en venir aux mains. Elle fut suivie de six mille hommes armés à la légère. Il sortit enfin lui-même des retranchements avec tout le reste de ses troupes. Il était si fier de la nombreuse armée qu'il commandait, et de l'avantage qu'il avait remporté le jour précédent, qu'il s'imaginait que pour vaincre, il n'avait qu'à se présenter. On était alors en plein hiver, il neigeait ce jour-là même, et faisait un froid glacial, et l'armée romaine s'était mis en marche sans avoir pris aucune nourriture. Les soldats partirent avec empressement et grand désir de combattre, mais quand ils eurent passé la Trébie, enflée ce jour-là par les torrents qui s'y étaient précipités des montagnes voisines pendant le nuit, et où ils avaient de l'eau jusque sous les aisselles, le froid et la faim (car le jour était avancé) les avaient étrangement affaiblis. Les Carthaginois au contraire avaient bu et mangé sous leurs tentes, avaient disposé leurs chevaux, et s'étaient frottés d'huile, et revêtus de leurs armes auprès du feu.

Quand les Romains furent sortis de la rivière, Hannibal, qui attendait ce moment, envoya en avant les soldats armés à la légère et les frondeurs des îles Baléares, au nombre d'environ huit mille hommes, et il les suivit à la tête de toute l'armée. A un mille de son camp, il rangea sur une ligne son infanterie, qui faisait près de vingt mille hommes tant Gaulois qu'Espagnols et Africains. La cavalerie, qui, en comptant les Gaulois alliés, s'élevait à plus de dix mille hommes, fut distribuée sur les ailes, où il plaça aussi les éléphants, partie devant la gauche, partie devant la droite de l'infanterie.

Sempronius, de son côté, rappela sa cavalerie, qui se fatiguait inutilement contre les Numides, cavaliers habiles, accoutumés à fuir en désordre au premier choc, et à revenir à la charge aussi hardiment qu'ils y étaient venus. Son ordonnance fut celle dont les Romains ont coutume de se servir. Il avait à ses ordres seize mille Romains et vingt mille alliés, nombre auquel s'élève une armée complète, lorsqu'il s'agit de quelque grande expédition, et que les deux consuls se trouvent réunis ensemble. Il jeta sur les deux ailes sa cavalerie, qui était de quatre mille chevaux, s'avança fièrement vers l'ennemi, au petit pas, et en ordre de bataille.

Quand on fut en présence, les soldats armés à la légère de part et d'autre engagèrent l'action. Autant cette première charge fut désavantageuse aux Romains, autant fut-elle favorable aux Carthaginois. Du côté des premiers, c'étaient des soldats qui depuis le matin souffraient du froid et de la faim, et dont les traits avaient été lancés pour la plupart dans le combat contre les Numides. Ce qui leur en restait, était si appesanti par l'eau dont ils avaient été trempés, qu'ils ne pouvaient être d'aucun usage. La cavalerie, toute l'armée étaient également hors d'état d'agir. Rien de tout cela ne se trouvait du côté des Carthaginois. Frais, vigoureux, pleins d'ardeur, rien ne les empêchait de faire leur devoir.

Aussi, dès que les soldats armés à la légère se furent retirés par les intervalles, et que l'infanterie pesamment armée en fut venue aux mains, alors la cavalerie carthaginoise, qui surpassait de beaucoup la romaine en nombre et en vigueur, tomba sur celle-ci avec tant de force et d'impétuosité, qu'en un moment elle l'enfonça et la mit en fuite. Les flancs de l'infanterie romaine découverts, les soldats armés à la légère des Carthaginois, et les Numides revinrent à la tête de leurs gens, fondirent sur les flancs des Romains, y mirent le désordre, et empêchèrent qu'ils ne se défendissent contre ceux qui les attaquaient de front. Mais les pesamment armés qui de part et d'autre en étaient aux mains, au centre et dans la première ligne, combattirent plus longtemps de pied ferme et avec un égal avantage. Ce fut aussi le moment où les Numides sortirent de leur embuscade, chargèrent en queue les légions qui combattaient au centre, et y jetèrent une confusion extrême. Les deux ailes attaquées de front par les éléphants, en flanc et à dos par les soldats armés à la légère, furent culbutées dans la rivière. Au corps de bataille, ceux qui formaient la réserve ne purent tenir contre les Numides, qui, fondant sur eux par les derrières, les accablèrent de traits et les renversèrent. Il n'y eut que la première ligne qui se fît ressource de son courage et de la nécessité. Elle perça, non sans un grand courage, à travers les Gaulois et les Africains. Mais après la défaite de ses ailes, voyant qu'elle ne pouvait ni les secourir, ni retourner au camp, dont la cavalerie numide, la rivière et la pluie ne lui permettaient pas de reprendre le chemin, serrée et gardant ses rangs, elle prit la route de Plaisance, où elle se retira sans danger et au nombre au moins de dix mille hommes. La plupart des autres qui restaient, périrent sur les bords de la rivière, écrasés par les éléphants ou par la cavalerie. Ceux qui purent échapper, tant fantassins que cavaliers, se joignirent au corps dont nous venons de parler, et le suivirent à Plaisance. Les Carthaginois poursuivirent l'ennemi jusqu'à la rivière, d'où arrêtés par la rigueur de la saison, ils revinrent à leurs retranchements. La victoire fut complète, et la perte peu considérable. Quelques Espagnols seulement et quelques

Africains restèrent sur le champ de bataille, les Gaulois furent les plus maltraités, mais tous souffrirent beaucoup de la pluie et de la neige. Beaucoup d'hommes et de chevaux périrent de froid, et de tous les éléphants on n'en put sauver qu'un seul.

CHAPITRE XVI

- Préparatifs des Romains pour réparer leur perte.
- Exploits de Corn. Scipion dans l'Espagne.
- Adresse d'Hannibal pour attirer à son parti les Gaulois.
- Passage du marais de Clusium.

Sempronius, pour cacher sa honte et sa défaite, envoya à Rome des courriers qui n'y dirent autre chose si ce n'est qu'il s'était livré une bataille, et que sans le mauvais temps, l'armée romaine eût remporté la victoire. D'abord on ne pensa point à se défier de cette nouvelle, mais on apprit bientôt tout le détail de l'action, que les Carthaginois occupaient le camp des Romains, que tous les Gaulois avaient fait alliance avec Hannibal, que les légions avaient fait retraite et s'étaient réfugiées dans les villes, et qu'elles n'avaient de munitions que ce qui leur en venait de la mer par le Pô. On fut extrêmement surpris d'un événement si tragique, et, pour en prévenir les suites, on fit de grands préparatifs pour la campagne suivante. On mit des garnisons dans les places, on envoya des troupes en Sardaigne et en Sicile, on en fit marcher aussi sur Tarente, et dans tous les postes les plus propres à arrêter l'ennemi, enfin on équipa soixante quinquérèmes. On choisit pour consuls Cn. Servilius et Caïus Flaminius, qui firent des levées chez les alliés, et envoyèrent des vivres à Ariminum et dans la Tyrrhénie, où la guerre devait se faire. Ils dépêchèrent aussi vers Hiéron pour lui demander du secours, et ce roi leur fournit cinq cents Crétois et mille soldats à pavois. Enfin il n'eut point de mesure que l'on ne prît, point de mouvement que l'on ne se donnât, car tels sont les Romains en général et en particulier, que, plus ils ont de raisons de craindre, plus ils sont redoutables.

Dans la même campagne, Cn. Cornelius Scipion, à qui Publius son frère avait laissé, comme nous avons déjà dit, le commandement de l'armée navale, étant parti des embouchures du Rhône avec toute sa flotte, et ayant pris terre en Espagne vers Emporium, assiégea, sur la côte jusqu'à l'Ebre, toutes les villes qui refusèrent de se rendre, et traita avec beaucoup de douceur celles qui se soumirent de bon gré. Il veilla à ce qu'il ne leur fût fait aucun tort. Il mit bonne garnison dans les nouvelles conquêtes qu'il avait faites, puis, pénétrant dans les terres à la tête de son armée, qu'il avait déjà grossie de beaucoup d'Espagnols devenus ses alliés à mesure qu'il avançait dans le pays, tantôt il recevait dans son amitié, tantôt il prenait par force les villes qui se rencontraient sur sa route. À Cisse, Hannon, à la tête d'un corps de Carthaginois, vint camper devant lui, Cornelius lui livra bataille, la gagna, et fit un butin très considérable, parce que c'était là qu'avaient laissé leurs équipages tous ceux qui étaient passés en Italie. Outre cela il se fit des alliés de tous les peuples d'en deçà de l'Ebre, et fit prisonniers Hannon même, et Andobale qui commandait les Espagnols. Celui-ci avait une espèce de royaume dans le pays, et avait toujours été fort attaché aux intérêts des Carthaginois.

Sur l'avis qu'Hasdrubal reçut de ce qui était arrivé, il passa l'Ebre et courut au secours de Hannon. Les troupes navales des Romains n'étaient point sur leurs gardes. Elles se tranquillisaient en songeant à l'avantage qu'avait remporté l'armée de terre. Il saisit habilement cette occasion, prend avec lui un détachement d'environ huit mille hommes

de pied et mille chevaux. Il surprend ces troupes dispersées de côté et d'autre, en passe un grand nombre au fil de l'épée, et pousse les autres jusqu'à leurs vaisseaux. Il se retira en suite, et, repassant l'Ebre, il prit son quartier d'hiver à la nouvelle Carthage, où il donna tous ses soins à de nouveaux préparatifs, et à la garde des pays d'en deçà du fleuve. Cn. Cornelius, de retour à la flotte, punit selon la sévérité des lois ceux qui avaient négligé le service, puis, ayant réuni les deux armées, celle de mer et celle de terre, il alla prendre ses quartiers à Tarragone. Là, partageant le butin en parties égales aux soldats, il se gagna leur amitié, et leur fit souhaiter avec ardeur que la guerre continuât. Tel était l'état des affaires en Espagne.

Le printemps venu, Flaminius se mit en marche, prit sa route par la Tyrrhénie, et vint camper droit à Arétium, pendant que Servilius alla à Ariminum pour fermer aux ennemis les passages de ce côté-là. Pour Hannibal, qui avait pris ses quartiers d'hiver dans la Gaule Cisalpine, il retenait dans les cachots les prisonniers romains qu'il avait faits dans la dernière bataille, et leur donnait à peine le nécessaire, au lieu qu'il usait de toute la douceur possible à l'égard de ceux qu'il avait pris sur leurs alliés. Il les assembla un jour, et leur dit que ce n'était pas pour leur faire la guerre qu'il était venu, mais pour prendre leur défense contre les Romains, qu'il fallait donc, s'ils entendaient leurs intérêts, qu'ils embrassassent son parti, puisqu'il n'avait passé les Alpes que pour remettre l'Italie en liberté, et les aider à rentrer dans les villes et dans les terres d'où les Romains les avaient chassés. Après ce discours, il les renvoya sans rançon dans leur patrie. C'était une ruse pour détacher des Romains les peuples d'Italie, pour les porter à s'unir avec lui et soulever en sa faveur tous ceux dont les villes ou les ports sont sous la domination romaine.

Ce fut aussi dans ce même quartier d'hiver qu'il s'avisa d'un stratagème vraiment carthaginois. Il était environné de peuples légers et inconstants, et la liaison qu'il avait contractée avec eux était encore toute récente. Il avait à craindre que, changeant à son égard de dispositions, ils ne lui dressassent des pièges et n'attentassent à sa vie. Pour la mettre en sûreté, il fit faire des perruques et des habits pour tous les âges, il prenait tantôt l'un, tantôt l'autre, et se déguisait si souvent, que non seulement ceux qui ne le voyaient qu'en passant mais ses amis mêmes avaient peine à le reconnaître.

Cependant les Gaulois souffraient impatiemment que la guerre se fît dans leur pays. A les entendre, ce n'était que pour se venger des Romains, quoique au fond ce ne fût que par l'envie qu'ils avaient de s'enrichir à leurs dépens. Hannibal s'aperçut de cet empressement, et se hâta de décamper pour le satisfaire. Dès que l'hiver fut passé, il consulta ceux qui connaissaient le mieux le pays, pour savoir quelle route il prendrait pour aller aux ennemis. On lui dit qu'il y en avait deux, une fort longue et connue des Romains, l'autre à travers certains marais, difficile à tenir, mais courte, et par où Flaminius ne l'attendrait pas. Celle-ci se trouva plus conforme à son inclination naturelle, il la préféra. Au bruit qui s'en répandit dans l'armée, chacun fut effrayé. Il n'y eut personne qui ne tremblât à la vue des mauvais chemins et des abîmes où l'on allait se précipiter.

Hannibal, bien informé que les lieux où il devait passer, quoique marécageux, avaient un fond ferme et solide, leva le camp, et forma son avant-garde des Africains, des Espagnols, et de tout ce qu'il avait de meilleures troupes. Il y entremêla le bagage, afin que l'on ne manquât de rien dans la route. Il ne crut pas devoir s'en embarrasser

pour la suite, parce que, s'il arrivait qu'il fût vaincu, il n'aurait plus besoin de rien, et que, s'il était victorieux, il aurait tout en abondance. Le corps de bataille était composé de Gaulois, et la cavalerie faisait l'arrière-garde. Il en avait donné la conduite à Magon, avec ordre de faire avancer de gré ou de force les Gaulois, en cas que par lâcheté ils fissent mine de se rebuter et de vouloir rebrousser chemin. Les Espagnols et les Africains traversèrent sans beaucoup de peine. On n'avait point encore marché dans ce marais, il fut assez ferme sous leurs pieds, et puis c'étaient des soldats durs à la fatigue, et accoutumés à ces sortes de travaux. Il n'en fut pas de même quand les Gaulois passèrent. Le marais avait été foulé par ceux qui les avaient précédés. Ils ne pouvaient avancer qu'avec une peine extrême, et, peu faits à ces marches pénibles, ils ne supportaient celle-ci qu'avec la plus vive impatience. Cependant il ne leur était pas possible de retourner en arrière. La cavalerie les poussait sans cesse en avant. Il faut convenir que toute l'armée eut beaucoup à souffrir. Pendant quatre jours et trois nuits elle eut les pieds dans l'eau, sans pouvoir prendre un moment de sommeil. Mais les Gaulois souffrirent plus que tous les autres. La plupart des bêtes de somme moururent dans la boue. Elles ne laissèrent pas, même alors, d'être de quelque utilité. Hors de l'eau, sur les ballots qu'elles portaient, on dormait au moins une partie de la nuit. Quantité de chevaux y perdirent le sabot. Hannibal lui-même, monté sur le seul éléphant qui lui restait, eut toutes les peines du monde à en sortir. Un mal d'yeux qui lui survint le tourmenta beaucoup, et comme la circonstance ne lui permettait pas de s'arrêter pour se guérir, cet accident lui fit perdre un oeil.

CHAPITRE XVII

- *Caractère de Flaminius.*
- *Réflexions de Polybe sur l'étude qu'Hannibal en fit.*
- *Bataille de Trasimène.*

Après être sorti de ce marais comme par miracle, le général carthaginois campa auprès pour donner quelque relâche à ses troupes, et parce que Flaminius avait établi ses quartiers devant Arétium dans la Tyrrhénie. Là, il s'informa avec soin de la disposition où étaient les Romains, et de la nature du pays qu'il allait traverser pour aller à eux. On lui dit que le pays était bon, et qu'il y avait de quoi faire un riche butin, et à l'égard de Flaminius, que c'était un homme doué d'un grand talent pour s'insinuer dans l'esprit de la populace, mais qui, sans en avoir aucun ni pour le gouvernement ni pour la guerre, se croyait très habile dans l'un et dans l'autre. De là Hannibal conclut que s'il pouvait passer au-delà du camp de ce consul, et porter le ravage dans la campagne sous ses yeux, celui-ci, soit de peur d'encourir les railleries du soldat, soit par chagrin de voir le pays ravagé, ne manquerait pas de sortir de ses retranchements, d'accourir contre lui, de le suivre partout où il le conduirait, et de se hâter de battre l'ennemi par lui-même, avant que son collègue pût partager avec lui la gloire de l'entreprise, tous mouvements dont il voulait tirer avantage pour attaquer le consul.

On doit convenir que toutes ces réflexions étaient dignes d'un général judicieux et expérimenté. C'est être ignorant et aveugle dans la science de commander les armées, que de penser qu'un général ait quelque chose de plus important à faire que de s'appliquer à connaître les inclinations et le caractère de son antagoniste. Comme dans un combat singulier ou de rang contre rang, on ne peut se promettre la victoire, si l'on ne parcourt des yeux tout son adversaire pour découvrir quelle est la partie de son corps la moins couverte. De même, il faut qu'un général cherche attentivement dans celui qui lui est opposé, non quelle est la partie de son corps la moins défendue, mais quel est dans son caractère le faible et le penchant par où l'on peut plus aisément le surprendre. Il est beaucoup de généraux qui, mous, paresseux, sans mouvement et sans action, négligent non seulement les affaires de l'Etat, mais encore les leurs propres. Il en est d'autres tellement passionnés pour le vin, qu'ils ne peuvent se mettre au lit sans en avoir pris avec excès. Quelques-uns se livrent à l'amour des femmes avec tant d'emportement, qu'ils n'ont pas honte de sacrifier à cet infâme plaisir des villes entières, leurs intérêts, leur vie même. D'autres sont lâches et poltrons, défaut déshonorant dans quelque homme que ce soit, mais le plus pernicieux de tous dans un général. Des troupes, sous un tel chef, passent le temps sans rien entreprendre, et l'on ne peut lui en confier le commandement sans s'exposer aux plus grands malheurs. La témérité, une confiance inconsidérée, une colère brutale, la vanité, l'orgueil, sont encore des défauts qui donnent prise à l'ennemi sur un général, et juste sujet à ses amis de s'en défier. Il n'y a point de pièges, point d'embuscades où il ne tombe, point d'hameçons où il ne morde. Si l'on pouvait connaître les faibles d'autrui, et qu'en attaquant ses ennemis on prît leur chef par l'endroit qui prête le plus à la surprise, en très peu de temps on subjuguerait toute la terre. Ôtez d'un vaisseau le pilote qui le gouverne, bientôt le vaisseau et son équipage tomberont sous la puissance des ennemis. Il en est de même d'une armée dont on surprend le général par adresse et par artifice.

C'est ainsi qu'Hannibal prenant adroitement Flaminius par son faible, l'attira dans ses filets. À peine eut-il levé son camp d'autour de Fiésoles et passé un peu au-delà du camp des Romains, qu'il se mit à dévaster tout. Le consul irrité, hors de lui-même, prit cette conduite du Carthaginois pour une insulte et un outrage. Quand il vit ensuite la campagne ravagée et la fumée annonçant de tous côtés la ruine entière de la contrée, ce triste spectacle le toucha jusqu'à lui faire répandre des larmes. Alors ce fut en vain que son conseil de guerre lui dit qu'il ne devait pas se presser de marcher sur les ennemis, qu'il n'était pas à propos d'en venir si tôt aux mains avec eux, qu'une cavalerie si nombreuse méritait toute son attention, qu'il ferait mieux d'attendre l'autre consul et d'attendre jusqu'à ce que les deux armées pussent combattre ensemble. Non seulement il n'eut aucun égard à ces remontrances, mais il ne pouvait même supporter ceux qui les lui faisaient. "Que pensent et que disent à présent nos concitoyens, leur disait-il en voyant les campagnes saccagées presque jusqu'aux portes de Rome, pendant que, derrière les ennemis, nous demeurons tranquilles dans notre camp ? Ët sur-le-champ il se met en marche, sans attendre l'occasion favorable, sans connaître les lieux, emporté par un violent désir d'attaquer au plus tôt l'ennemi, comme si la victoire eût été déjà certaine et acquise. Il avait même inspiré une si grande confiance à la multitude, qu'il avait moins de soldats que de gens qui le suivaient dans l'espérance du butin, et qui portaient des chaînes, des liens et autres appareils semblables. Cependant Hannibal s'avançait toujours vers Rome par la Tyrrhénie, ayant Cortone et les montagnes voisines à sa gauche et le lac de Trasimène à sa droite. Pour enflammer de plus en plus la colère de Flaminius, en quelque endroit qu'il passât, il réduisait tout en cendres. Quand il vit enfin que ce consul approchait, il reconnut les postes qui pourraient le plus lui convenir, et se tint prêt à livrer bataille. Sur sa route il trouva un vallon fort uni, deux chaînes de montagnes le bordaient dans sa longueur. Il était fermé au fond par une colline escarpée et de difficile accès, et à l'entrée était un lac entre lequel et le pied des montagnes il y avait un défilé étroit qui conduisait dans le vallon. Il passa par ce sentier, gagna la colline du fond, et s'y plaça avec les Espagnols et les Africains ; à droite, derrière les hauteurs, il plaça les Baléares et les autres gens de traits. Il posta la cavalerie et les Gaulois derrière les hauteurs de la gauche, et les étendit de manière que les derniers touchaient au défilé par lequel on entrait dans le vallon. Il passa une nuit entière à dresser ses embuscades, après quoi il attendit tranquillement qu'on vînt l'attaquer.

Le consul marchait derrière avec un empressement extrême de rejoindre l'ennemi. Le premier jour, comme il était arrivé tard, il campa auprès du lac, et le lendemain, dès la pointe du jour, il fit entrer son avant-garde dans le vallon. Il s'était élevé ce matin-là un brouillard fort épais. Quand la plus grande partie des troupes romaines fut entrée dans le vallon, et que l'avant-garde toucha presque au quartier d'Hannibal, ce général tout d'un coup donne le signal du combat, l'envoie à ceux qui étaient en embuscade, et fond en même temps de tous côtés sur les Romains. Flaminius et les officiers subalternes, surpris d'une attaque si brusque et si imprévue, ne savent où porter du secours. Enveloppés d'un épais brouillard et pressés de front, sur les derrières et en flanc par l'ennemi qui fondait sur eux d'en haut et de plusieurs endroits, non seulement ils ne pouvaient se porter où leur présence était nécessaire, mais il ne leur était pas même possible d'être instruits de ce qui se passait. La plupart furent tués dans la marche même et avant qu'on eût le temps de les mettre en bataille, trahis pour ainsi dire par la stupidité de leur chef. Pendant que l'on délibérait encore sur ce qu'il y

avait à faire, et lorsqu'on s'y attendait le moins, on recevait le coup de la mort. Dans cette confusion, Flaminius abattu, désespéré, fut environné par quelques Gaulois qui le firent expirer sous leurs coups. Près de quinze mille Romains perdirent la vie dans ce vallon, pour n'avoir pu ni agir ni se retirer. Car c'est chez eux une loi inviolable de ne fuir jamais, et de ne jamais quitter son rang. Il n'y en eut pas dont le sort soit plus déplorable que ceux qui furent surpris dans le défilé. Poussés dans le lac, les uns voulant se sauver à la nage avec leurs armes furent suffoqués, les autres, en plus grand nombre, avancèrent dans l'eau jusqu'au cou, mais quand la cavalerie y fut entrée, voyant leur perte inévitable, ils levaient les mains au-dessus du lac, demandaient qu'on leur sauvât la vie, et faisaient pour l'obtenir les prières les plus humbles et les plus touchantes, mais en vain. Les uns furent égorgés par les ennemis, et les autres s'exhortant mutuellement à ne pas survivre à une aussi honteuse défaite, se donnaient la mort à eux-mêmes. De toute l'armée il n'y eut qu'environ six mille hommes qui renversèrent le corps qui les combattait de front. Cette troupe eût été capable d'aider beaucoup à rétablir les affaires, mais elle ne pouvait connaître en quel état elles étaient. Elle poussa toujours en avant, dans l'espérance de rencontrer quelques partis de Carthaginois, jusqu'à ce qu'enfin, sans s'en apercevoir, elle se trouvât sur les hauteurs. De là, comme le brouillard était tombé, voyant leur armée taillée en pièces et l'ennemi maître de la campagne, ils prirent le parti, qui seul leur restait à prendre, de se retirer serrés et en bon ordre à certaine bourgade de la Tyrrhénie. Maharbal eut ordre de les poursuivre, et de prendre avec lui les Espagnols et les gens de trait. Il se mit à leur poursuite, les assiégea et les réduisit à une si grande extrémité, qu'ils mirent bas les armes et se rendirent, sans autre condition, sinon qu'ils auraient la vie sauve. Ainsi finit le combat qui se livra dans la Tyrrhénie entre les Romains et les Carthaginois.

CHAPITRE XVIII

- Distinction que fait Hannibal entre les prisonniers romains et ceux d'entre leurs alliés.
- Grande consternation à Rome.
- Défaite de quatre mille cavaliers romains.
- Fabius est fait dictateur.

Quand on eut amené devant Hannibal tous les prisonniers, tant ceux que Maharbal avait forcés de se rendre, que ceux que l'on avait faits dans le vallon, et qui tous ensemble montaient à plus de quinze mille, il dit aux premiers que Maharbal n'avait pas été en droit de traiter avec eux sans l'avoir consulté, et prit de là occasion d'accabler les Romains d'injures et d'opprobres. Il distribua ensuite ces prisonniers entre les rangs de son armée, pour les tenir sous bonne garde. Ceux d'entre les alliés des Romains furent traités avec plus d'indulgence. Il les renvoya tous dans leur patrie sans en rien exiger, leur répétant ce qu'il leur avait déjà dit, qu'il n'était pas venu pour faire la guerre aux Italiens, mais pour les délivrer du joug des Romains. Il fit prendre ensuite du repos à ses troupes et rendit les derniers devoirs aux principaux de son armée, qui, au nombre de trente, étaient restés sur le champ de bataille. De son côté la perte ne fait en tout que de quinze cents hommes, la plupart gaulois. Encouragé par cette victoire, il concerta avec son frère et ses confidents les mesures qu'il avait à prendre pour pousser plus loin ses conquêtes.

À Rome, quand la nouvelle de cette triste journée y eut été répandue, l'infortune était trop grande pour que les magistrats pussent la pallier ou l'adoucir. On assembla le peuple, et on la lui déclara telle qu'elle était. Mais à peine, du haut de la tribune aux harangues, un préteur eut-il prononcé ces quatre mots : "Nous avons été vaincus dans une grande bataille ", que la consternation fut telle, que ceux des auditeurs qui avaient été présents à l'action, crurent le désastre beaucoup plus grand qu'il ne leur avait paru dans le moment même du combat. Cela venait de ce que les Romains n'ayant, depuis un temps immémorial, ni entendu parler de bataille, ni perdu de bataille, ne pouvaient avouer leur défaite sans être touchés jusqu'à l'excès d'un malheur si peu attendu. Il n'y eut que le Sénat qui, malgré ce funeste événement, ne perdît pas de vue son devoir. Il pensa sérieusement à chercher ce que chacun aurait à faire pour arrêter les progrès du vainqueur.

Quelque temps après la bataille, C. Servilius, qui campait autour d'Ariminum, c'est-à-dire vers la mer Adriatique, sur les confins de la Gaule Cisalpine et du reste de l'Italie, assez près des bouches du Pô, C. Servilius, dis-je, averti qu'Hannibal était entré dans la Tyrrhénie, et qu'il était campé proche de Flaminius, aurait voulu joindre celui-ci avec toute son armée. Mais comme elle était trop pesante pour une si longue marche, il détacha quatre mille chevaux sous le commandement de C. Centenius, avec ordre de prendre les devants, en cas de besoin de secourir Flaminius. Hannibal n'eut pas plus tôt reçu cet avis, qu'il envoya au-devant du secours qui arrivait aux Romains, Maharbal avec les soldats armés à la légère et quelque cavalerie. Au premier choc, Centenius perdit presque la moitié de ses soldats. Il se retira avec le reste sur une hauteur, mais Maharbal les y poursuivit, et le lendemain les fit tous prisonniers. Cette nouvelle vint à Rome trois jours après celle de la bataille, c'est-à-dire dans un temps où la blessure que

la première avait faite, était encore toute sanglante. Le peuple, le Sénat même en fut consterné. On laissa là les affaires de l'armée, on ne songea point à créer de nouveaux consuls, on crut qu'une conjoncture si accablante demandait un dictateur. Quoique Hannibal eût lieu de concevoir les plus grandes espérances, il ne jugea cependant pas à propos d'approcher encore de Rome. Il se contenta de parcourir la campagne, et de ravager le pays en s'avançant vers Adria. Il traversa l'Ombrie et le Picénum, et arriva dans le territoire d'Adria après dix jours de marche. Il fit dans cette route un si grand butin, que l'armée ne pouvait ni le mener ni le porter. Chemin faisant, il passa au fil de l'épée une multitude d'habitants. Ennemi implacable des Romains, il avait ordonné que l'on égorgeât tout ce qu'il s'en rencontrerait en âge de porter les armes, sans leur faire plus de quartier que l'on n'en fait ordinairement dans les villes que l'on prend d'assaut. Campé près d'Adria, dans ces plaines si fertiles en toutes sortes de vivres, il prit grand soin de refaire son armée, qu'un quartier d'hiver passé dans la Gaule Cisalpine dans la fange et la saleté, et son passage à travers les marais de Clusium, avaient mise dans un très mauvais état. Hommes et chevaux, presque tous étaient couverts d'une espèce de gale qui vient de la faim qu'on a soufferte. Ils trouvèrent dans ce beau pays de quoi ranimer leurs forces et leur courage, et la dépouille des vaincus fournit au général autant d'armes qu'il lui en fallait pour en munir ses Africains. Ce fut aussi en ce temps-là qu'il envoya par mer à Carthage, pour y faire le récit de ce qu'il avait fait depuis qu'il était dans l'Italie, car jusqu'alors il ne s'était point encore approché de la mer. Ces nouvelles firent un plaisir extrême aux Carthaginois, on s'appliqua plus que jamais aux affaires d'Espagne et d'Italie, et l'on n'omit rien de ce qui pouvait en accélérer le succès.

Chez les Romains, on élut pour dictateur Quintus Fabius, personnage aussi distingué par sa sagesse que par sa naissance. De notre temps même on appelait les rejetons de cette famille, Maximi, c'est-à-dire très grands, titre glorieux que le premier Fabius leur avait mérité par ses grands exploits. Il est bon de remarquer que la dictature est différente du consulat : le consul n'est accompagné que de douze licteurs, le dictateur en a vingt-quatre à sa suite. Le premier ne peut entreprendre certaines choses sans l'autorité du Sénat. Toute autorité cesse, dès que le dictateur est nommé. De tous les magistrats, il n'y a que les tribuns qui soient alors conservés, comme nous ferons voir plus au long dans un autre endroit. On créa en même temps pour maître général de la cavalerie, Marcus Minucius. Cette sorte d'officier est, à la vérité, au-dessous du dictateur, mais lorsque celui-ci est occupé, l'autre est chargé de remplir ses fonctions, et exerce son autorité.

Hannibal changeait de temps en temps de quartier, sans s'écarter de la mer Adriatique. Il fit laver les chevaux avec du vin vieux, qui se trouvait là en abondance, et les remit en état de servir. Il fit guérir aussi les plaies des soldats qui étaient blessés, il donna aux autres le temps et les moyens de réparer leurs forces ; et quand il les vit tous sains et vigoureux, il se mit en route, et traversa les terres du Pretutium et d'Adria, les pays des Marrucins et des Frentans. Partout où il passait, il pillait, massacrait, réduisait tout en cendres. De là il entra dans l'Apulie, qui est divisée en trois parties, dont chacune a son nom particulier. Les Dauniens en occupent une, et les Messapiens une autre. Il

entra dans la Daunie, et commença par ravager Lucérie, colonie romaine. Puis, ayant mis son camp à Hippone, il parcourut sans obstacle le pays des Argypiens et toute la Daunie.

CHAPITRE XIX

- Fabius se borne à la défensive.
- Les raisons qu'il avait pour ne rien hasarder.
- Caractère opposé de M. Minucius Rufus, maître général de la cavalerie.
- Éloge de la Campanie.
- Hannibal y porte le ravage.

Pendant qu'Hannibal était dans ces parages, Fabius, créé dictateur, après avoir offert des sacrifices aux dieux, partit de Rome, suivi de Minucius et de quatre légions qu'on avait levées pour lui. Lorsqu'il eut joint sur les frontières de la Daunie les troupes qui étaient venues d'Ariminum au secours de cette province, il ôta à Servilius le commandement de l'armée de terre, et le renvoya bien escorté à Rome, avec ordre, si les Carthaginois remuaient par mer, de courir où son secours serait nécessaire. Ensuite, il se mit en marche avec le général de la cavalerie, et alla camper en un lieu nommé Aigues, à cinquante stades du camp des Carthaginois.

Fabius arrivé, Hannibal, pour jeter l'épouvante dans cette nouvelle armée, sort de son camp, approche des retranchements des Romains, et se met en bataille. Il resta quelque temps en position, mais comme personne ne se présentait, il retourna dans son camp. Car Fabius avait pris la résolution, et rien dans la suite ne fut capable de la lui faire quitter, de ne rien hasarder témérairement, de ne pas courir les risques d'une bataille, et de s'appliquer uniquement à mettre ses troupes à couvert de tout danger. D'abord ce parti ne lui fit pas honneur, il courut des bruits désavantageux sur son compte, on le regarda comme un homme lâche, timide, et qui craignait l'ennemi, mais on ne fut pas longtemps à reconnaître que, dans les circonstances présentes, le parti qu'il avait pris était le plus sage et le plus judicieux que l'on pût prendre. La suite des événements justifia bientôt la solidité de ses réflexions. L'armée carthaginoise était composée de soldats exercés dès leur jeunesse aux travaux et aux périls de la guerre. Elle était commandée par un général nourri et élevé parmi ses soldats, instruit dès l'enfance dans la science des armes. Elle avait déjà gagné plusieurs batailles dans l'Espagne, et battu les Romains et leurs alliés deux fois de suite. C'était avec cela des hommes qui ne pouvant d'ailleurs tirer aucun secours, n'avaient de ressource et d'espérance que dans la victoire. Rien de tout cela ne se trouvait du côté des Romains. Si Fabius eût hasardé une action générale, sa défaite était immanquable. Il fit donc mieux de s'en tenir à l'avantage qu'avaient les Romains sur leurs ennemis, et de régler là-dessus l'état de la guerre. Cet avantage était de recevoir par leurs derrières autant de vivres, de munitions et de troupes qu'ils en auraient besoin, sans crainte que ces secours pussent leur manquer.

Sur ce projet, le dictateur se borna pendant toute la campagne à harceler toujours les ennemis, et à s'emparer des postes qu'il savait être les plus favorables à son dessein. Il ne souffrit pas que les soldats allassent au fourrage. Il les retint toujours réunis et serrés, uniquement attentif à étudier les lieux, le temps et les occasions. Quand quelques fourrageurs du côté des Carthaginois, approchaient de son camp, comme pour l'insulter, il les attaquait. Il en tua ainsi un assez grand nombre. Par ces petits avantages, il diminuait peu à peu l'armée ennemie, et relevait le courage de la sienne,

que les pertes précédentes avaient intimidée. Mais on ne put jamais obtenir de lui qu'il marquât le temps et le lieu d'un combat général. Cette conduite ne plaisait pas à Minucius. Bassement populaire, il se pliait aux sentiments du soldat, et décriait le dictateur comme un homme sans courage et sans résolution. On ne pouvait trop tôt lui faire naître l'occasion d'aller à l'ennemi, et de lui donner bataille.

Les Carthaginois, après avoir saccagé la Daunie et passé l'Apennin, s'avancèrent jusque chez les Samnites, pays riche et fertile, qui depuis longtemps jouissait d'une paix profonde, et où les Carthaginois trouvèrent une si grande abondance de vivres, que malgré la consommation et le gaspillage qu'ils en firent, ils ne purent les épuiser. De là, ils firent des incursions sur Bénévent, colonie des Romains, et prirent Venusia, ville bien fortifiée, et où ils firent un butin prodigieux. Les Romains les suivaient toujours à une ou deux journées de distance, sans vouloir ni les joindre ni les combattre. Cette affectation d'éviter le combat sans cesser de tenir la campagne, porta le général carthaginois à se répandre dans les plaines de Capoue. Il se jeta en particulier sur Falerne, persuadé qu'il arriverait une de ces deux choses ou qu'il forcerait les ennemis à combattre ou qu'il ferait voir à tout le monde qu'il était pleinement le maître, et que les Romains lui abandonnaient le plat pays. Après quoi il espérait que les villes épouvantées quitteraient le parti des Romains. Car jusqu'alors, quoiqu'ils eussent été vaincus dans deux batailles, aucune ville d'Italie ne s'était rangée du côté des Carthaginois. Toutes étaient demeurées fidèles, même celles qui avaient le plus souffert, tant les alliés avaient de respect et de vénération pour la République romaine !

Au reste, Hannibal raisonnait sagement. Les plaines les plus estimées de l'Italie, soit pour l'agrément, soit pour la fertilité, sont, sans contredit, celles d'autour de Capoue. On y est voisin de la mer. Le commerce y attire du monde de presque toutes les parties de la terre. C'est là que se trouvent les villes les plus célèbres et les plus belles d'Italie : le long de la côte, Sinuesse, Cumes, Pouzzoles, Naples, Nuceria, dans les terres du côté du septentrion, Calénum, et Téano, à l'orient et au midi, la Daunie et Nole, et au milieu de ce pays, Capoue, la plus riche et la plus magnifique de toutes. Après cela, doit-on s'étonner que les mythologues aient tant célébré ces belles plaines, qu'on appelait aussi champs Phlégréens, autres plaines fameuses, et qui surpassaient en beauté toutes les autres, de sorte qu'il n'est pas surprenant que les dieux en aient, entre eux, disputé la possession ? Mais, outre tous ces avantages, c'est encore un pays très fort, et où il est très difficile d'entrer. D'un côté, il est couvert par la mer, et tout, le reste est fermé par de hautes montagnes, où l'on ne peut pénétrer, en venant des terres, que par trois gorges étroites et presque inaccessibles, l'une du côté des Samnites, l'autre du côté d'Ériban, et la troisième du côté des Hirpiniens. Les Carthaginois, campés dans cette partie de l'Italie, allaient de dessus ce théâtre ou épouvanter tout le monde par une entreprise si hardie et si extraordinaire ou rendre publique et manifeste la lâcheté des Romains, et faire voir qu'ils étaient absolument les maîtres de la campagne.

Sur ces réflexions, Hannibal sortit du Samnium, et, passant le détroit du mont Ériban, vint camper sur l'Athurnus, qui divise la Campanie en deux parties presque égales. Il mit son camp du côté de Rome, et fit porter le ravage par ses fourrageurs dans toute la plaine, sans que personne s'y opposât. Fabius fut surpris de la hardiesse de ce général, mais elle ne fit que l'affermir dans sa première résolution. Minucius, au contraire, et les autres officiers subalternes, croyant avoir surpris l'ennemi en lieu propre à lui donner bataille, étaient d'avis que l'on ne pouvait trop se hâter pour le joindre dans la plaine,

et sauver une si grande contrée de la fureur du soldat. Le dictateur fit semblant d'être dans le même dessein, et d'avoir le même empressement, mais, quand il fut à Falerne, content de se faire voir au pied des montagnes et de marcher à côté des ennemis, pour ne pas paraître leur abandonner la campagne, il ne voulut point avancer dans la plaine, et craignit de s'exposer à une bataille rangée, tant pour les raisons que nous avons déjà vues, que parce que les Carthaginois étaient de beaucoup supérieurs en cavalerie.

Après qu'Hannibal eut assez tenté le dictateur et qu'il eut fait un butin immense dans la Campanie, il leva son camp, pour ne point consommer les provisions qu'il avait amassées, et pour les mettre en sûreté dans l'endroit où il prendrait ses quartiers d'hiver. Car ce n'était point assez que son armée, pour le présent, ne manquât de rien, il voulait qu'elle fût toujours dans l'abondance. Il reprit le chemin par lequel il était venu, chemin étroit et où il était très aisé de l'inquiéter. Fabius, sur la nouvelle de sa marche, envoie au devant de lui quatre mille, hommes pour lui couper le passage, avec ordre, si l'occasion s'en présentait, de tirer avantage de l'heureuse situation de leur poste. Il alla lui-même ensuite, avec la plus grande partie de son armée, se placer sur la colline qui commandait les défilés. Les Carthaginois arrivent et campent dans la plaine au pied même des montagnes. Les Romains s'imaginaient emporter d'emblée le butin, et croyaient même qu'aidés du lieu ils pourraient terminer la guerre. Fabius ne pensait plus qu'à voir quels postes il occuperait, par qui et par où il ferait commencer l'attaque.

CHAPITRE XX

- Stratagème d'Hannibal pour tromper Fabius.
- Bataille gagnée en Espagne sur Hasdrubal par Cn. Scipion.
- Publius, son frère est envoyé en Espagne.
- Les Romains passent l'Ebre pour la première fois.

Tous ces beaux projets devaient être exécutés le lendemain, mais Hannibal, jugeant de ce que les ennemis pouvaient faire en cette occasion, ne leur en donna pas le temps. II fit appeler Hasdrubal, qui avait à ses ordres les pionniers de l'armée, et lui ordonna de ramasser le plus qu'il pourrait de morceaux de bois sec et d'autres matières combustibles, de les lier en faisceaux, d'en faire des torches, de choisir dans tout le butin environ deux mille des plus forts bœufs, et de les conduire à la tête du camp. Cela fait, il dit à cette troupe de manger et de se reposer. Vers la troisième veille de la nuit, il fait sortir du camp les pionniers, et leur ordonne d'attacher les torches aux cornes des bœufs, de les allumer, et de pousser ces animaux à grands coups, jusqu'au sommet d'une montagne qu'il leur montra, et, qui s'élevait entre son camp et les défilés où il devait passer. A la suite des pionniers, il fit marcher les soldats armés à la légère pour leur aider à presser les bœufs, avec ordre, quand ces animaux seraient en train de courir, de se répandre à droite et à gauche, de gagner les hauteurs avec grand bruit, de s'emparer du sommet de la montagne, et de charger les ennemis en cas qu'ils les y rencontrassent. En même temps il s'avance vers les défilés, ayant à son avant-garde l'infanterie pesamment armée, au centre la cavalerie suivie du butin, et à l'arrière-garde les Espagnols et les Gaulois.

À la lueur de ces torches, les Romains qui gardaient les défilés croient qu'Hannibal prend sa route vers les hauteurs, quittent leurs postes et courent pour le prévenir. Arrivés proche des bœufs, ils ne savent que penser de cette manœuvre, ils se forment du péril où ils sont une idée terrible, et attendent de là quelque événement sinistre. Sur la hauteur, il y eut quelque escarmouche entre les Carthaginois et les Romains, mais les bœufs, se jetant entre les uns et les autres, les empêchaient de se joindre, et en attendant le jour on se tint de part et d'autre en repos. Fabius fut surpris de cet événement. Soupçonnant qu'il y avait là quelque ruse de guerre, il ne bougea point de ses retranchements, et attendit le jour, sans se départir de la résolution qu'il avait prise, de ne point s'engager dans une action générale. Cependant Hannibal profite de son stratagème. La garde des défilés n'eut pas plus tôt quitté son poste, qu'il les fit traverser à son armée et au butin. Tout passa sans le moindre obstacle. Au jour, de peur que les Romains, qui étaient sur les hauteurs, ne maltraitassent ses soldats armés à la légère, il les soutint d'un gros d'Espagnols, qui, ayant jeté sur le carreau environ mille Romains, descendirent avec ceux qu'ils étaient allés secourir. Sorti par cette ruse du territoire de Falerne, il campa ensuite paisiblement où il voulut, et n'eut plus d'autre embarras que de chercher où il prendrait ses quartiers d'hiver.

Cet événement répandit la terreur dans toutes les villes d'Italie ; tous les peuples désespéraient de pouvoir jamais se délivrer d'un ennemi si pressant. La multitude s'en prenait à Fabius. Quelle lâcheté, disait-on, de n'avoir point usé d'une occasion si avantageuse ! Tous ces mauvais bruits ne firent aucune impression sur le dictateur.

Obligé quelques jours après de retourner à Rome pour quelques sacrifices, il ordonna expressément à Minucius de penser beaucoup moins à remporter quelque avantage sur les Carthaginois, qu'à empêcher qu'ils n'en remportassent sur lui. Mais ce chef fit si peu attention à cet ordre, que, pendant qu'il le recevait, il n'était occupé que de la pensée de combattre. Tel était l'état des affaires en Italie.

En Espagne, Hasdrubal, ayant équipé les trente vaisseaux que son frère lui avait laissés, et en ayant ajouté dix autres, fit partir de la nouvelle Carthage quarante voiles, dont il avait donné le commandement à Hamilcar. Puis ayant fait sortir les troupes de terre des quartiers d'hiver, il se mit à leur tête, et, faisant longer la côte aux vaisseaux, il les suivit de dessus le rivage dans le dessein de joindre les deux armées, lorsqu'on serait proche de l'Ebre. Cnéus, averti de ce projet des Carthaginois, pensa d'abord à aller au devant d'eux par terre, mais quand il sut combien l'armée des ennemis était nombreuse, et les grands préparatifs qu'ils avaient faits, il équipa trente-cinq vaisseaux, qu'il fit monter par les soldats de l'armée de terre qui étaient les plus propres au service de mer ; puis, ayant mis à la voile, après deux jours de navigation depuis Tarragone, il aborda aux environs des embouchures de l'Ebre. Lorsqu'il fut à environ dix milles de l'ennemi, il envoya deux frégates de Marseille à la découverte, car les Marseillais étaient toujours les premiers à s'exposer, et leur intrépidité lui fut d'un grand secours. Personne n'était plus attaché aux intérêts des Romains que ce peuple qui, dans la suite, leur a souvent donné des preuves de son affection, mais qui se signala dans la guerre d'Hannibal. Ces deux frégates rapportèrent que la flotte ennemie était à l'embouchure de l'Ebre. Sur-le-champ, Cnéus fit force de voiles pour la surprendre, mais Hasdrubal, informé depuis longtemps par les sentinelles que les Romains approchaient, rangeait ses troupes en bataille sur le rivage, et donnait ses ordres pour que l'équipage montât sur les vaisseaux. Quand les Romains furent à portée, on sonna la charge, et aussitôt on en vint aux mains. Les Carthaginois soutinrent le choc avec valeur pendant quelque temps, mais ils plièrent bientôt. La vue des troupes qui étaient sur la côte fut beaucoup moins utile aux soldats de l'équipage pour leur inspirer de la hardiesse et de confiance, qu'elle ne leur fut nuisible, en leur faisant espérer que c'était pour eux une retraite aisée, en cas qu'ils eussent le dessous. Après qu'ils eurent perdu deux vaisseaux avec l'équipage, et que quatre autres eurent été désemparés, ils se retirèrent vers la terre. Mais, poursuivis avec chaleur par les Romains, ils s'approchèrent le plus qu'ils purent du rivage, puis, sautant de leurs vaisseaux, il se sauvèrent vers leur armée de terre. Les Romains avancèrent hardiment vers le rivage, et ayant lié à l'arrière de leurs vaisseaux tous les vaisseaux des ennemis qu'ils purent mettre en mouvement, ils mirent à la voile, extrêmement satisfaits d'avoir vaincu du premier choc, de s'être soumis toute la côte de cette mer, et d'avoir gagné vingt-cinq vaisseaux. Depuis cet avantage, les Romains commencèrent à mieux espérer de leurs affaires en Espagne.

Quand on reçut à Carthage la nouvelle de cette défaite, on équipa soixante-dix vaisseaux, car on ne croyait pouvoir rien entreprendre qu'on ne fût maître de la mer. Cette flotte cingla d'abord vers la Sardaigne, et de la Sardaigne elle vint aborder à Pise en Italie, où l'on espérait s'aboucher avec Hannibal. Les Romains vinrent au-devant avec cent vingt vaisseaux longs à cinq rangs, mais les Carthaginois, informés qu'ils étaient en mer, retournèrent à Carthage par la même route. Servilius, amiral de la flotte romaine, les poursuivit pendant quelque temps dans l'espérance de les combattre, mais il avait trop de chemin à faire pour les atteindre. D'abord il alla à Lilybée, de là il passa en

Afrique dans l'île de Cercine, d'où, après avoir fait payer contribution aux habitants, il revint sur ses pas, prit en passant l'île de Cossyre, mit garnison dans sa petite ville, et aborda à Lilybée, où ayant mis ses bâtiments en sûreté, il rejoignit peu de temps après l'armée de terre.

Sur la nouvelle de la victoire que Cnéus avait remportée sur mer, le Sénat, persuadé que les affaires d'Espagne méritaient une attention particulière, et qu'il était non seulement utile, mais nécessaire de presser les Carthaginois dans ce pays-là, et d'y allumer la guerre de plus en plus, mit en mer vingt vaisseaux sous la conduite de Publius Scipion, qui avait déjà été choisi pour cette guerre, et lui donna ordre de joindre au plus tôt Cnéus, son frère, pour agir avec lui de concert. Il craignait que les Carthaginois dominant dans ces contrées, et y amassant des munitions et de l'argent en abondance, ne se rendissent maîtres de la mer, et qu'en fournissant de l'argent et des troupes à Hannibal, ils ne l'aidassent à subjuguer l'Italie. C'est pour cela que cette guerre leur parut si importante, qu'ils envoyèrent une flotte et qu'ils en donnèrent le commandement à Publius Scipion, qui, arrivé en Espagne et joint à son frère, rendit de très grands services à la République. Jusqu'alors les Romains n'avaient osé passer l'Ebre. Ils croyaient avoir assez fait de s'être gagné l'alliance et l'amitié des peuples d'en deçà, mais sous Publius ils traversèrent ce fleuve et portèrent leurs armes bien au-delà. Le hasard même sembla pour lors agir de concert avec eux. Ayant effrayé les peuples qui habitaient l'endroit du fleuve qu'ils avaient choisi pour le passer, ils s'avancèrent jusqu'à Sagonte et campèrent à cinq milles de cette ville, proche d'un temple consacré à Vénus, poste également, avantageux, et parce qu'il les mettait hors d'insulte, et parce que la flotte qui les côtoyait leur fournissait commodément tout ce qui leur était nécessaire. Or, voici ce qui arriva dans cet endroit.

CHAPITRE XXI

- Trahison d'Abilyx.
- Hannibal lève son camp, et prend ses quartiers d'hiver autour de Gérunium.
- Combat où Minucius a l'avantage.

Pendant qu'Hannibal était en marche pour aller en Italie, dans toutes les villes d'Espagne dont il se défiait, il eut la précaution de prendre des otages, et ces otages étaient les enfants des familles les plus distinguées, qu'il avait tous mis comme en dépôt dans Sagonte, tant parce que la ville était fortifiée, qu'à cause de la fidélité des habitants qu'il y avait laissés. Certain Espagnol nommé Abilyx, personnage distingué, et qui se donnait pour l'homme de sa nation le plus dévoué aux intérêts des Carthaginois, jugeant, à la situation des affaires, que les Romains pourraient bien avoir le dessus, conçut un dessein tout à fait digne d'un Espagnol et d'un Barbare : c'était de livrer les otages aux Romains. Il se flattait qu'après leur avoir rendu un si grand service, et leur avoir donné une preuve si éclatante de son affection pour eux, il ne manquerait pas d'en être magnifiquement récompensé.

Ravi et uniquement occupé de ce perfide projet, il va trouver Bostar, qu'Hasdrubal avait envoyé là pour arrêter les Romains au passage de l'Ebre, mais qui n'ayant osé rien hasarder, retiré à Sagonte, s'était campé du côté de la mer, homme simple d'ailleurs et sans détours, naturellement doux, facile, et qui ne se défiait de rien. Le traître tourne la conversation sur les otages, et lui dit qu'après le passage de l'Ebre par les Romains, les Carthaginois ne pouvaient plus par la crainte contenir les Espagnols dans le devoir, que les circonstances actuelles demandaient qu'ils s'étudiassent à se les attacher par l'amitié, que pendant que les Romains étaient devant Sagonte, et qu'ils la serraient de près, s'il en retirait les otages et les rendait à leurs parents et aux villes d'où ils étaient venus, il ferait évanouir les espérances des assiégeants, qui ne cherchaient à retirer ces otages des mains de ceux qui les avaient en leur puissance, que pour les remettre à ceux qui les avaient livrés, que par là il gagnerait aux Carthaginois les cœurs des Espagnols, qui charmés des sages mesures qu'il aurait prises pour la sûreté de ce qu'ils avaient de plus cher, seraient pénétrés de la plus vive reconnaissance, que, s'il voulait le charger de cette commission, il ferait infiniment valoir ce bienfait aux yeux de ses compatriotes, qu'en amenant ces enfants dans leur pays, il concilierait aux Carthaginois l'affection non seulement des parents, mais encore de tout le peuple, à qui il ne manquerait pas de peindre avec les plus vives couleurs la douceur et la générosité dont les Carthaginois usaient envers leurs alliés, que lui Bostar devait s'attendre à une récompense magnifique de la part de ces parents, qui, après avoir contre toute espérance recouvré ce qu'ils aimaient le plus au monde, piqués d'une noble émulation, s'efforceraient de surpasser en générosité celui qui, étant à la tête des affaires, leur aurait procuré cette satisfaction. Abilyx, par ces raisons et d'autres de même force, ayant amené Bostar à son sentiment, convint avec lui du jour où il viendrait prendre les enfants et se retira.

La nuit suivante il entra dans le camp des Romains, où il joignit quelques Espagnols qui servaient dans leur armée et par qui il se fit présenter aux deux généraux. Après un long discours, où il leur fit sentir quels seraient le zèle et l'attachement de la nation espagnole, si par eux elle pouvait recouvrer ses otages, il promit de les leur mettre

entre les mains. A cette promesse Publius est transporté de joie, il promet au traître de grands présents, et lui marque le jour, l'heure et le lieu où on l'attendait. Abilyx ensuite prend avec lui quelques amis et retourne vers Bostar. Il en reçoit les otages, sort de Sagonte pendant la nuit pour cacher sa route, passe au-delà du camp des Romains, se rend au lieu dont il était convenu, et livre tous les otages aux deux Scipions. Publius lui fit l'accueil le plus honorable, et le chargea de conduire les enfants chacun dans leur patrie. Il eut cependant la précaution de le faire accompagner par quelques personnes sûres. Dans toutes les villes que parcourait Abilyx, et où il remettait les otages, il élevait jusqu'aux cieux la douceur et la grandeur d'âme des Romains, et opposait à ces belles qualités la défiance et la dureté des Carthaginois, et ajoutant à cela qu'il avait lui-même abandonné leur parti, il entraîna grand nombre d'Espagnols dans celui des Romains. Bostar, pour un homme d'un âge avancé, passa pour avoir donné puérilement dans un piège si grossier, et cette faute le jeta ensuite dans de grands embarras. Les Romains, au contraire, en tirèrent de très grands avantages pour l'exécution de leurs desseins, mais comme la saison était alors avancée, de part et d'autre on distribua les armées dans les quartiers d'hiver.

Laissons là les affaires d'Espagne et retournons à Hannibal.

Ce général, averti par ses espions qu'il y avait quantité de vivres aux environs de Lucérie et de Gérunium, et que cette dernière ville était disposée pour y faire des magasins, choisit là ses quartiers d'hiver, et, passant au-delà du mont Livourne, y conduisit son armée. Arrivé à Gérunium, qui n'est qu'à environ un mille de Lucérie, il tâcha d'abord de gagner les habitants par la douceur, et leur offrit même des gages de la sincérité des promesses qu'il leur faisait, mais n'en étant point écouté, il mit le siège devant la ville. Il s'en vit bientôt ouvrir les portes, et passa tous les assiégés au fil de l'épée. Quant à la plupart des maisons et aux murs, il les laissa dans leur entier, pour en faire des magasins dans ses quartiers d'hiver. Il fit ensuite camper son armée devant la ville, et fortifia le camp d'un fossé et d'un retranchement. De là il envoyait les deux tiers de son armée au fourrage, avec ordre à chacun d'apporter une certaine mesure de blé à ceux qui étaient chargés de le serrer. La troisième partie de ses troupes lui servait pour garder le camp et pour soutenir les fourrageurs en cas qu'ils fussent attaqués. Comme ce pays est tout en plaines, que les fourrageurs étaient sans nombre et que la saison était propre au transport des grains, tous les jours on lui amassait une quantité prodigieuse de blé.

Cependant Minucius, laissé par Fabius à la tête de l'armée romaine, la conduisait toujours de hauteur en hauteur, dans l'espérance de trouver de là quelque occasion de tomber sur celle des Carthaginois, mais, sur l'avis que l'ennemi avait pris Gérunium, qu'il fourrageait le pays et qu'il s'était retranché devant la ville, il quitta les hauteurs et descendit au promontoire d'où l'on va dans la plaine. Arrivé à une colline qui est dans le pays des Larinatiens et que l'on appelle Caléla, il campa autour, résolu d'en venir aux mains à quelque prix que ce fût. A l'approche des Romains, Hannibal laisse aller un tiers de ses troupes au fourrage, et s'avance avec le reste jusqu'à certaine hauteur éloignée d'environ deux milles, et s'y rallie. De là il tenait les ennemis en respect et mettait ses fourrageurs à couvert. La nuit venue, il détacha environ deux mille lanciers pour s'emparer d'une hauteur avantageuse, et qui commandait de près le camp des Romains. Au jour, Minucius les fit attaquer par ses troupes légères. Le combat fui opiniâtre. Les Romains emportèrent la hauteur et y logèrent toute leur armée. Comme

les deux camps étaient l'un près de l'autre, Hannibal pendant quelque temps retint auprès de lui la plus grande partie de son armée, mais il fut enfin obligé d'en détacher une partie pour mener paître les bêtes de somme et d'en envoyer une autre au fourrage, toujours attentif à son premier projet, qui était de ne point consommer son butin et de faire de grands amas de vivres, afin que pendant le quartier d'hiver, les hommes, les bêtes de charge, les chevaux surtout ne manquassent de rien, car c'était sur sa cavalerie qu'il fondait principalement ses espérances.

Minucius s'étant aperçu que la plus grande partie de l'armée carthaginoise était répandue dans la campagne, choisit l'heure du jour qui lui parut la plus commode, mit en marche son armée, s'approcha du camp des Carthaginois, rangea en bataille ses soldats pesamment armés, et, partageant par pelotons ses troupes légères et la cavalerie, il les envoya contre les fourrageurs, avec défense d'en faire aucun prisonnier. Hannibal alors se trouva fort embarrassé. Il n'était en état ni d'aller en bataille au devant des ennemis ni de porter du secours à ses fourrageurs. Aussi les Romains détachés en tuèrent-ils un grand nombre, et ceux qui étaient en bataille poussèrent leur mépris pour l'armée carthaginoise, jusqu'à arracher la palissade qui la couvrait, et à l'assiéger presque dans son camp. Hannibal fut surpris de ce revers de fortune, mais il n'en fut point déconcerté. Il repoussa ceux qui approchaient, et défendit du mieux qu'il put ses retranchements. Plus hardi quand Hasdrubal fut venu à son secours avec quatre mille des fourrageurs qui étaient de retour au camp, il avança contre les Romains, mit ses troupes en bataille à la tête du camp, et fit tant qu'il se tira, quoique avec peine, du danger dont il avait été menacé, mais non sans avoir perdu beaucoup de monde à ses retranchements, et un plus grand nombre de ceux qu'il avait envoyés au fourrage.

Après cet exploit, le général romain se retira plein de belles espérances pour l'avenir. Le lendemain les Carthaginois quittèrent leur camp, et Minucius vint l'occuper. Hannibal avait jugé à propos de l'abandonner pour retourner dans son premier camp devant Gérunium, de peur que pendant la nuit les Romains ne s'en rendissent maîtres, et qu'étant dénué de défense, ils ne s'emparassent des vivres et des munitions qu'ils y avaient amassés. Depuis ce temps-là, autant les fourrageurs carthaginois se tinrent sur leurs gardes, autant ceux des Romains allèrent tête levée et avec confiance.

CHAPITRE XXII

- Minucius est fait dictateur comme Fabius, et prend la moitié de l'armée.
- Hannibal lui dresse un piège, il y tombe, et, confus de sa défaite, il rend ses troupes à Fabius, et se soumet à ses ordres.
- Les deux dictateurs cèdent le commandement à L. Emilius, et à Caïus Terentius Varron.

À Rome, quand on apprit ce qui s'était passé à l'armée d'Italie, et que l'on exagérait bien au-delà du vrai, ce fut une joie qui ne se peut exprimer comme jusqu'alors on n'avait presque tien espéré de cette guerre, on crut que les affaires allaient changer de face. Et d'ailleurs cet avantage fit penser que, si jusqu'à présent les troupes n'avaient rien fait, ce n'était pas qu'elles manquassent de bonne volonté, mais qu'il ne fallait s'en prendre qu'à la timide circonspection et à la prudence excessive du dictateur, sur le compte duquel on ne ménagea plus les termes. Chacun en parla sans façon, comme d'un homme qui par lâcheté n'avait osé rien entreprendre, quelque occasion qui se fût présentée. On conçut au contraire une si grande estime du général de la cavalerie, que l'on fit alors ce qui jamais ne s'était fait à Rome. Dans la persuasion où l'on était qu'il terminerait bientôt la guerre, on le nomma aussi dictateur. Il y eut donc deux dictateurs pour la même expédition, chose auparavant inouïe chez les Romains.

Quand la nouvelle vint à Minucius, et des applaudissements qu'il avait reçus, et de la dignité suprême où il avait été élevé, le désir qu'il avait d'affronter l'ennemi et de le combattre n'eut plus de bornes. Pour Fabius, de retour à l'armée, il reprit ses premières allures. Le dernier avantage remporté sur les Carthaginois, loin de lui faire quitter sa prudente et sage lenteur, ne servit qu'à l'y affermir. Mais il ne put soutenir l'orgueil et la fierté de son collègue. Il se lassa des contradictions qu'il avait à en essuyer, et, rebuté de lui entendre toujours demander une bataille, il lui proposa cette alternative ou de prendre un temps pour commander seul ou de partager les troupes, et de faire de celles qui le suivraient tel usage qu'il jugerait à propos. Minucius choisit de grand cœur le dernier parti. Il prit la moitié de Farinée, se sépara, et campa à environ douze stades de Fabius.

Hannibal, tant par le rapport des prisonniers que par la séparation des deux camps, vit bientôt que les généraux romains ne s'accordaient pas, et que la division venait de l'impétuosité de Minucius, et de la passion qui le possédait de se distinguer. Comme cette disposition ne pouvait lui être que très avantageuse, il concentra toute son attention sur Minucius, et s'appliqua uniquement à chercher les moyens de réprimer son audace et de prévenir ses efforts. Entre son camp et celui de Minucius, il y avait une hauteur d'où l'on pouvait fort incommoder l'ennemi. Il prit la résolution de s'en emparer le premier, mais se doutant que son antagoniste, fier encore de son premier succès, ne manquerait pas de se présenter pour le surprendre, il eut recours à un stratagème. Quoique la plaine, que commandait la colline, fût rase et toute découverte, il avait observé qu'il s'y trouvait quantité de coupures et de cavités où l'on pouvait cacher du monde. Il y cacha cinq cents chevaux et cinq mille fantassins, distribués en pelotons de

deux et de trois cents hommes, et, de peur que cette embuscade ne fût découverte le matin par les fourrageurs ennemis, dès la petite pointe du jour il fit occuper la colline par les soldats armés à la légère.

Minucius croit l'occasion belle, il envoie son infanterie légère, et lui donne ordre de disputer ce poste avec vigueur. Il la fait suivre de sa cavalerie, il la suit lui-même avec les légionnaires, et dispose toutes choses comme dans le dernier combat. Le soleil levé, les Romains étaient si occupés de ce qui se passait à la colline, qu'ils ne firent nulle attention à l'embuscade. Hannibal, de son côté, y envoyait aussi continuellement de nouvelles troupes. Il les suivit incontinent avec la cavalerie et le reste de son armée. La cavalerie de part et d'autre ne tarda point à charger. L'infanterie légère des Romains fut enfoncée par la cavalerie carthaginoise, beaucoup supérieure en nombre, et, se réfugiant vers les légionnaires, y jeta le trouble et la confusion. Alors Hannibal donne le signal à ses troupes embusquées. Elles fondent de tous les côtés sur les Romains. Ce ne fut plus seulement leur infanterie légère qui courait risque d'être entièrement défaite, c'était toute leur armée. Fabius vit de son camp le péril où elle était exposée. Il sortit à la tête de ses troupes, et vint en hâte au secours de son collègue. Les Romains déjà en déroute se rassurent, reprennent courage, se rallient et se retirent vers Fabius. Une grande partie de l'infanterie légère périt dans cette action, mais il y périt encore plus de légionnaires, et des plus braves de l'armée. Hannibal se garda bien d'entreprendre un nouveau combat contre des troupes fraîches, et qui venaient en bon ordre. Il cessa de poursuivre, et se retira. Après ce combat, l'armée romaine eut de quoi se convaincre que la vaine confiance de Minucius avait été la cause de son malheur, et qu'elle ne devait son salut qu'à la sage circonspection de son collègue, et l'on sentit aussi à Rome combien la vraie science de commander et une conduite toujours judicieuse l'emportent sur une bravoure téméraire et une folle démangeaison de se signaler. Cet échec fit rentrer les Romains en eux-mêmes. Les deux armées se rejoignirent et ne firent plus qu'un seul camp. On se conduisit d'après les avis et les lumières de Fabius, et l'on exécuta ponctuellement ses ordres. Du côté des Carthaginois, on tira une ligne entre la colline et le camp. On mit sur le sommet une garde que l'on défendit d'un bon retranchement, et l'on ne s'occupa plus que du sein de chercher des quartiers d'hiver.

Au printemps suivant, on élut à Rome pour consuls Lucius Emilius et Caïus Terentius, et les deux dictateurs se démirent de leur charge. Les deux consuls précédents, Cn. Servilius et Marcus Regulus successeur de Flaminius dans cette dignité, envoyés à l'armée par Emilius en qualité de proconsuls, y prirent le commandement, et disposèrent de tout à leur gré. Emilius, ayant tenu conseil avec le Sénat, fit faire de nouvelles levées, pour suppléer à ce qui manquait aux légions, et, en les envoyant à l'armée, il fit défense à Servilius d'engager une action générale, sous quelque prétexte que ce fût, mais il lui ordonna de livrer de petits combats vifs et fréquents, pour exercer les nouvelles troupes et les disposer à une bataille décisive. La République en effet n'avait par le passé souffert de si grandes pertes que parce que l'on avait mené aux combats des gens nouvellement enrôlés, et qui n'étaient ni exercés ni aguerris.

Par ordre encore du Sénat, Lucius Posthumius partit comme préteur avec une légion, pour obliger, par une diversion, les Gaulois, qui s'étaient ligués avec Hannibal, de s'en séparer, et de pourvoir à la sûreté de leur propre pays. On fit aussi revenir en Italie la flotte qui hivernait à Lilybée, et l'on embarqua pour l'Espagne toutes les munitions nécessaires aux armées que les deux Scipions y commandaient. Enfin on donna tous

les soins possibles aux préparatifs de la campagne où l'on allait entrer. Servilius suivit exactement les ordres du consul, et c'est ce qui nous dispensera de nous étendre sur ce qu'il a fait, rien de grand ni de mémorable, mais quantité d'escarmouches et de petits combats, où les deux proconsuls se conduisirent avec beaucoup de sagesse et de valeur.

CHAPITRE XXIII

- Hannibal s'empare de la citadelle de Cannes et réduit les Romains à la nécessité de combattre.
- Préparatifs pour cette bataille.
- Harangues de part et d'autre pour disposer les troupes à une action décisive.

Les deux armées passèrent ainsi l'hiver et tout le printemps en présence l'une de l'autre. Le temps de la moisson venu Hannibal décampe de Gérunium, et, pour mettre les ennemis dans la nécessité de combattre, il s'empare de la citadelle de Cannes, où les Romains avaient enfermé les vivres et autres munitions qu'ils avaient apportés de Canusium, et d'où ils tiraient leurs convois. Cette ville avait été entièrement détruite l'année précédente. Hannibal, par la prise de cette place, jeta l'armée romaine dans un embarras très grand. Outre qu'il était maître des vivres, il se voyait dans un poste qui par sa situation commandait sur toute la contrée. Les proconsuls dépêchèrent à Rome courriers sur courriers, et mandèrent que, s'ils approchaient de l'ennemi, il ne leur était plus possible de battre en retraite, que tout le pays était ruiné, que les alliés étaient en suspens, et attendaient avec impatience à quoi l'on se déterminerait, qu'on leur fît savoir au plus tôt ce que l'on jugeait à propos qu'ils fissent. L'avis du Sénat fut de livrer bataille, mais on écrivit à Servilius de suspendre encore, et l'on envoya Emilius pour la donner.

Tout le monde jeta les yeux sur ce consul, personne ne parut plus capable d'exécuter avec succès une si grande entreprise. Une vie constamment vertueuse, et les grands services qu'il avait rendus à la République quelques années auparavant dans la guerre contre les Illyriens, réunirent tous les suffrages en sa faveur. On fit même dans cette occasion ce qui ne s'était pas encore fait, on composa l'armée de huit légions, chacune de cinq mille hommes, sans les alliés.

Car, comme nous l'avons déjà dit, les Romains ne lèvent jamais que quatre légions, dont chacune est d'environ quatre mille hommes et deux cents chevaux. Ce n'est que dans les conjonctures les plus importantes qu'ils y mettent cinq mille des uns et trois cents des autres. Pour les troupes des alliés, leur infanterie est égale à celle des légions, mais il y a trois fois plus de cavalerie. On donne à chaque consul la moitié de ces troupes auxiliaires, et deux légions. On les envoie chacun de leur côté, et la plupart des batailles ne se donnent que par un consul, deux légions et le nombre d'alliés que nous venons de marquer. Il arrive très rarement que l'on se serve de toutes ses forces en même temps et pour la même expédition. Ici les Romains emploient non seulement quatre, mais huit légions. Il fallait qu'ils craignissent extrêmement les suites de cette affaire.

Le Sénat fit sentir à Emilius de quel avantage serait pour la République une victoire complète, et au contraire de combien de malheurs une défaite serait suivie. On l'exhorta de prendre bien son temps pour une action décisive, et de s'y conduire avec cette valeur et cette prudence qu'on admirait en lui, en un mot, d'une manière digne du nom romain. Dès que les consuls furent arrivés au camp, ils firent assembler les troupes, leur déclarèrent les intentions du Sénat, et leur dirent, pour les animer à bien faire, tout ce

que les conjonctures présentes leur suggérèrent de plus pressant. Emilius, touché lui-même du malheur de la République, en fit le sujet de sa harangue. Il était important de rassurer les troupes contre les revers qu'elles avaient éprouvés, et de dissiper l'épouvante qu'elles en avaient conçue.

Il dit donc à ses soldats que si dans les combats précédents ils avaient eu le dessous, ils pouvaient par bien des raisons faire voir qu'ils n'en étaient pas responsables, mais que dans la bataille qui s'allait donner, pour peu qu'ils eussent de courage, rien ne pourrait mettre obstacle à la victoire, qu'auparavant deux consuls ne commandaient pas la même armée, que l'on ne s'était servi que de troupes levées depuis peu, sans exercice, sans expérience, et qui en étaient venues aux mains avec l'ennemi sans presque l'avoir vu, que celles qui avaient été battues sur la Trébie, arrivées le soir de la Sicile, avaient été rangées en bataille le lendemain, dès la pointe du jour, qu'à la journée de Trasimène, loin d'avoir vu l'ennemi avant le combat, elles n'avaient pu, à cause du brouillard, l'apercevoir, même en combattant. "Mais aujourd'hui, ajouta-t-il, vous voyez toutes choses dans une situation bien différente. Non seulement les deux consuls de l'année présente marchent à votre tête, et partagent avec vous tous les périls, mais encore les deux de l'année passée ont bien voulu se rendre aux prières que nous leur avons adressées, de demeurer et de combattre avec nous. Vous connaissez les armes des ennemis, leur manière de se former, leur nombre. Depuis deux ans il ne s'est presque point passé de jour que vous n'ayez mesuré vos épées avec les leurs. Des circonstances différentes doivent produire un succès différent. Il serait étrange, que dis-je? il est impossible qu'en combattant à forces égales dans des rencontres particulières, vous ayez été le plus souvent victorieux, et que, supérieurs en nombre de plus de la moitié, vous soyez défaits dans une bataille générale. Romains, il ne vous manque plus pour la victoire que de vouloir vaincre. Mais ce serait vous faire injure que de vous exhorter à le vouloir. Si je parlais à des soldats mercenaires ou à des alliés, qui, obligés, en vertu des traités, de prendre les armes pour une autre puissance, courent tous les risques d'un combat, sans avoir presque rien à en craindre ou à en espérer, ce serait à ces sortes de soldats qu'il faudrait tâcher d'inspirer le désir de vaincre, mais en parlant à des troupes qui, comme vous, vont combattre pour elles-mêmes, pour leur patrie, leurs femmes et leurs enfants, et pour qui une bataille doit avoir des suites si funestes ou si avantageuses, il est inutile de les exhorter, il suffit de les avertir de ce que l'on attend d'elles. Car qui n'aime mieux vaincre ou, si cela ne se peut, mourir du moins les armes à la main, que de vivre et de voir ce qu'il a de plus cher, dans l'infamie et dans l'oppression ? Mais qu'est-il besoin d'un si long discours ? Figurez-vous par vous-mêmes quelle différence il y a entre une victoire et une défaite, les avantages que l'une vous procure, les maux que l'autre entraîne après elle, et pensez, en combattant, qu'il ne s'agit pas ici de la perte des légions, mais de tout l'empire. Si vous êtes vaincus, Rome n'a plus de ressources pour tenir tête à l'ennemi. Ses soins, ses forces, ses espérances, tout est réuni dans votre armée. Faites en sorte que le succès réponde à son attente, et que votre reconnaissance égale les bienfaits que vous en avez reçus. Que toute la terre sache aujourd'hui que si les Romains ont perdu quelques batailles, ce n'est pas qu'ils eussent moins de courage et de valeur que les Carthaginois, mais parce que les conjonctures où l'on se trouvait ne permettaient pas qu'on leur opposât des combattants qui fussent accoutumés aux devoirs et aux périls de la guerre. "

Après cette harangue, Emilius congédia l'assemblée.

Le lendemain, ce consul se mit en marche, pour aller où il avait eu avis que les Romains campaient. Il y arriva le deuxième jour, et mit son camp à environ six milles de celui des Carthaginois. Comme c'était une plaine fort unie et tout ouverte, et que la cavalerie ennemie était de beaucoup supérieure à celle des Romains, il ne jugea pas à propos d'engager le combat dans cet endroit. Il voulait qu'on attirât l'ennemi dans un terrain où l'infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Varron, général sans expérience, fut d'un avis contraire. De là, la division parmi les chefs. Rien ne pouvait arriver de plus pernicieux et de plus funeste. Le lendemain, jour où commandait Varron (car c'est l'usage des consuls romains de commander tour à tour), ce consul décampa, et prit la résolution d'avancer plus près des ennemis, quelque chose que pût lui dire son collègue pour l'en détourner.

Hannibal vient au-devant de lui avec ses soldats armés à la légère et sa cavalerie, fond sur les troupes encore en marche, fait une charge furieuse, et jette un grand désordre parmi les Romains. Le consul soutint ce premier choc avec un corps de soldats pesamment armés. Il fit ensuite charger les gens de trait et la cavalerie, et eut soin d'y mêler quelques cohortes de légionnaires. Cette précaution, que les Carthaginois avaient négligé de prendre, lui donna tout l'avantage du combat. La nuit mit fin à cette action, qui ne réussit pas à Hannibal, comme il l'avait espéré.

Le lendemain, Emilius, qui n'était pas d'avis de combattre, et qui cependant ne pouvait, sans péril, retirer de là son armée, en fit camper les deux tiers le long de l'Aufide, seule rivière qui traverse l'Apennin, chaîne de montagnes qui partage toutes les rivières qui arrosent l'Italie, et dont les unes se jettent dans la mer de Toscane, et les autres dans la mer Adriatique. L'Aufide prend sa source du côté de la première, et, passant au travers de l'Apennin, va se jeter dans l'autre. Emilius fit passer le fleuve au reste de l'armée, et la retrancha à l'orient de l'endroit où il l'avait passé, environ à treize cents pas du premier camp et un peu plus loin de celui des ennemis. Par cette disposition, il se mit à portée de soutenir ses fourrageurs, et d'inquiéter ceux des Carthaginois. Hannibal, prévoyant que cette manœuvre mènerait à une bataille générale, jugea prudemment que le dernier échec ne lui permettait pas de hasarder une action décisive, sans avoir relevé le courage de ses troupes. Les ayant donc fait assembler : "Carthaginois, leur dit-il, jetez les yeux sur tout le pays qui vous environne, et dites-moi, si les dieux vous donnaient le choix, ce que vous pourriez souhaiter de plus avantageux, supérieurs en cavalerie comme vous l'êtes, que de disputer l'empire du monde dans un pareil terrain ? "Tous convinrent, et la chose était évidente, qu'ils ne feraient pas un autre choix.

"Rendez donc, continua-t-il, rendez grâces aux dieux d'avoir amené ici les ennemis pour vous faire triompher d'eux. Sachez-moi gré aussi d'avoir réduit les Romains à la nécessité de combattre. Quelque favorable que soit pour nous le champ de bataille, il faut nécessairement qu'ils l'acceptent, ils ne peuvent plus l'éviter. Il ne me conviendrait pas de parler plus longtemps pour vous encourager à faire votre devoir. Cela était bon lorsque vous n'aviez point encore essayé vos forces avec les Romains, et j'eus soin alors de vous montrer, par une foule d'exemples, qu'ils n'étaient pas si formidables que l'on pensait. Mais après trois grandes victoires consécutives, que faut-il, pour exalter votre courage et vous inspirer de la confiance, que le souvenir de vos propres exploits? Par les combats précédents, vous vous êtes rendus maîtres du plat pays et de toutes les richesses qui y étaient. C'est ce que je vous avais promis d'abord et je vous ai tenu parole. Mais dans le combat d'aujourd'hui, il s'agit des villes et des richesses qu'elles

contiennent. Si vous êtes vainqueurs, toute l'Italie passe sous le joug : plus de peines, plus de périls pour vous. La victoire vous met en possession de toutes les richesses des Romains, et assujettit toute la terre à votre domination. Combattons donc. Il n'est plus question de parler, il faut agir. J'espère de la protection des dieux, que vous verrez dans peu l'effet de mes promesses. "Ce discours fut accueilli par les applaudissements de toute l'assemblée, et Hannibal, après l'avoir louée de sa bonne volonté, la congédia.

Il campa aussitôt, et se retrancha sur le bord du fleuve où, était le plus grand camp des Romains. Le lendemain, il ordonna aux troupes de se reposer et de se tenir prêtes, et, le jour suivant, il rangea son armée en bataille sur le fleuve, comme s'il eût défié l'ennemi. Mais Emilius sentit le désavantage du terrain, et voyant d'ailleurs que la disette des vivres obligerait bientôt Hannibal à lever le camp, il ne s'ébranla pas, et se contenta de faire bien garder, ses deux camps. Hannibal resta quelque temps en bataille. Comme personne ne se présentait, il fit rentrer l'armée dans ses retranchements, et détacha les Numides contre ceux du plus petit camp, qui venaient à l'Aufide chercher de l'eau. Cette cavalerie passa jusqu'au retranchement même, et empêcha les Romains d'approcher de la rivière. Cela piqua Varron jusqu'au vif. Le soldat, qui n'avait pas moins d'ardeur de combattre, souffrait avec la dernière impatience que l'on différât, car l'homme, une fois déterminé à braver les plus grands périls pour parvenir à ce qu'il souhaite, ne souffre rien avec plus de chagrin que le retard de l'exécution.

Quand le bruit se répandit dans Rome, que les deux armées étaient en présence, et que chaque jour il se faisait des escarmouches, l'inquiétude et la crainte saisirent tous les esprits. Les défaites passées faisaient trembler pour l'avenir, et on prévenait par l'imagination tous les malheurs auxquels on serait exposé si on était vaincu. On n'entendit plus parler que des oracles prononcés sur Rome. Tous les temples, toutes les maisons particulières étaient pleines d'apparitions extraordinaires et de prodiges, pour lesquels on faisait des prières et des sacrifices aux dieux, car dans les calamités publiques, les Romains apportent un soin extrême à calmer la colère des dieux et des hommes, et de toutes les cérémonies prescrites pour ces sortes d'occasions, il n'en est aucune qu'ils refusent d'observer sous aucun prétexte, quelque basse et méprisable qu'elle paraisse.

CHAPITRE XXIV

- Bataille de Cannes

Le lendemain, jour où Varron avait le commandement, ce consul, aussitôt que le jour commence à poindre, faisant porter devant lui ses faisceaux, fait sortir à la fois les troupes des deux camps. Il range en bataille celles du plus grand à mesure qu'elles traversent le fleuve. Les troupes du petit camp se joignent et s'alignent à l'autre, de manière que le front de bataille de l'armée soit tourné vers le midi. Il place la cavalerie romaine à l'aile droite, et l'appuie au fleuve même. L'infanterie se déploie près d'elle, sur un front égal, les manipules plus rapprochés l'un de l'autre ou les intervalles plus serrés qu'à l'ordinaire, et les manipules présentant plus de hauteur que de front. La cavalerie des alliés, à l'aile gauche, fermait la ligne, en avant de laquelle étaient postés les soldats légers. Il y avait dans cette armée, en comptant les alliés, quatre-vingt mille hommes de pied et un peu plus de six mille chevaux.

Hannibal, en même temps, fit passer l'Aufide aux frondeurs et aux troupes légères, et les posta devant l'armée. Le reste ayant passé la rivière par deux endroits, sur le bord à l'aile gauche, il mit la cavalerie espagnole et gauloise pour l'opposer à la cavalerie romaine, et ensuite, sur la même ligne, une moitié de l'infanterie africaine pesamment armée, l'infanterie espagnole et gauloise, l'autre moitié de l'infanterie africaine, et enfin la cavalerie numide qui formait l'aile droite. Après qu'il eut ainsi rangé toutes ces troupes sur une seule ligne, il marcha au-devant des ennemis avec l'infanterie espagnole et gauloise, qui se détacha du centre du corps de bataille, et comme elle était jointe en droite ligne avec le reste, en se séparant, elle forma comme le convexe d'un croissant, ce qui ôta au centre beaucoup de sa hauteur, le dessein du général étant de commencer le combat par des Espagnols et les Gaulois, et de les faire soutenir par les Africains.

Cette dernière infanterie était armée à la romaine, ayant été revêtue par Hannibal des armes qu'on avait prises sur les Romains dans les combats précédents. Les Espagnols et les Gaulois avaient le bouclier, mais leurs épées étaient fort différentes. Celle des premiers n'était pas moins propre à frapper d'estoc que de taille, au lieu que celle des Gaulois ne frappe que de taille, et à certaine distance. Ces troupes étaient rangées par sections alternativement, les Gaulois nus, les Espagnols couverts des chemises de lin couleur de pourpre, ce qui fut pour les Romains un spectacle extraordinaire qui les épouvanta. L'armée des Carthaginois était de dix mille chevaux, et d'un peu plus de quarante mille hommes de pied.

Emilius commandait à la droite des Romains, Varron à la gauche. Les deux consuls de l'année précédente, Servilius et Atilius étaient au centre. Du coté des Carthaginois, Hasdrubal avait sous ses ordres la gauche, Hannon la droite et Hannibal ayant avec lui Magon, son frère, s'était réservé le commandement du centre. Ces deux armées n'eurent rien à souffrir du soleil, lorsqu'il fut levé, l'une étant tournée au midi, comme je l'ai remarqué, et l'autre au septentrion.

L'action commença par les troupes légères, qui de part et d'autre étaient devant le front des deux armées. Ce premier choc ne donna aucun avantage à l'un ni à l'autre parti. Mais dès que la cavalerie espagnole et gauloise de la gauche se fut approchée, le

combat s'échauffant, les Romains se battirent avec furie, et plutôt en Barbares qu'en Romains, car ce ne fut point tantôt en reculant, tantôt en revenant à la charge selon les lois de leur tactique. A peine en furent-ils venus aux mains, qu'ils sautèrent de cheval, et saisirent chacun son adversaire. Cependant les Carthaginois eurent le dessus. La plupart des Romains demeurèrent sur la place, après s'être défendus avec la dernière valeur. Le reste fut poursuivi le long du fleuve, et taillé en pièces sans pouvoir obtenir de quartier.

L'infanterie pesamment armée prit ensuite la place des troupes légères et en vint aux mains. Les Espagnols et les Gaulois tinrent ferme d'abord et soutinrent le choc avec vigueur, mais ils cédèrent bientôt à la pesanteur des légions, et, ouvrant le croissant, tournèrent le dos et se retirèrent. Les Romains les suivent avec impétuosité, et rompent d'autant plus aisément la ligne gauloise, qu'ils se serraient tous des ailes vers le centre où était le fort du combat, car toute la ligne ne combattit point en même temps, mais ce fut par le centre que commença l'action, parce que les Gaulois étant rangés en forme de croissant, laissèrent les ailes loin derrière eux, et présentèrent le convexe du croissant aux Romains. Ceux-ci suivent donc de près les Gaulois et les Espagnols, et, s'attroupant vers le milieu, à l'endroit où l'ennemi plia, poussèrent si fort en avant, qu'ils touchèrent des deux côtés les Africains pesamment armés. Les Africains de la droite, en faisant la conversion de droite à gauche, se trouvèrent tout le long du flanc de l'ennemi, aussi bien que ceux de la gauche qui la firent de gauche à droite, les circonstances même leur enseignant ce qu'ils avaient à faire. C'est ce qu'Hannibal avait prévu, que les Romains poursuivant les Gaulois ne manqueraient pas d'être enveloppés par les Africains. Les Romains alors, ne pouvant plus garder leurs rangs et leurs files, furent contraints de se défendre homme à homme et par petits corps contre ceux qui les attaquaient de front et de flanc.

Emilius avait échappé au carnage qui s'était fait à l'aile droite au commencement du combat. Voulant, selon la parole qu'il avait donnée, se trouver partout, et voyant que c'était l'infanterie légionnaire qui déciderait du sort de la bataille, il pousse à cheval au travers de la mêlée, écarte, tue tout ce qui se présente, et cherche en même temps à ranimer l'ardeur des soldats romains. Hannibal, qui pendant toute la bataille était resté dans la mêlée, faisait la même chose de son côté.

La cavalerie numide de l'aile droite, sans faire ni souffrir beaucoup, ne laissa pas d'être utile dans cette occasion par sa manière de combattre, car fondant de tous côtés sur les ennemis, elle leur donna assez à faire pour qu'ils n'eussent pas le temps de penser à secourir leurs gens, mais lorsque l'aile gauche, où commandait Hasdrubal, eut mis en déroute toute la cavalerie de l'aile droite des Romains, à un très petit nombre près, et qu'elle se fut jointe aux Numides, la cavalerie auxiliaire n'attendit pas qu'on tombât sur elle, et lâcha pied.

On dit qu'alors Hasdrubal fit une chose qui prouve sa prudence et son habileté, et qui contribua au succès de la bataille. Comme les Numides étaient en grand nombre, et que ces troupes ne sont jamais plus utiles que lorsqu'on fuit devant elles, il leur donna les fuyards à poursuivre, et mena la cavalerie espagnole et gauloise à la charge pour secourir l'infanterie africaine. Il fondit sur les Romains par les derrières, et, faisant charger sa cavalerie en troupes dans la mêlée par plusieurs endroits, il donna de nouvelles forces

aux Africains et fit tomber les armes des mains des ennemis. Ce fut alors que L. Emilius, citoyen, qui pendant toute sa vie, ainsi que dans ce dernier combat, avait noblement rempli ses devoirs envers son pays, succomba enfin tout couvert de plaies mortelles.

Les Romains combattaient toujours, et, faisant front à ceux dont ils étaient environnés, ils résistèrent tant qu'ils purent, mais les troupes qui étaient à la circonférence, diminuant de plus en plus, ils furent enfin resserrés dans un cercle plus étroit, et passés tous au fil de l'épée. Atilius et Servilius, deux personnages d'une grande probité, et qui s'étaient signalés dans le combat en vrais Romains, furent aussi tués dans cette occasion.

Pendant le carnage qui se faisait au centre, les Numides poursuivirent les fuyards de l'aile gauche. La plupart furent taillés en pièces, d'autres furent jetés en bas de leurs chevaux ; quelques-uns se sauvèrent à Vénuse, du nombre desquels était Varron, le général romain, cet homme abominable dont la magistrature coûta si cher à sa patrie.

Ainsi finit la bataille de Cannes, bataille où l'on vit de part et d'autre des prodiges de valeur, comme il est aisé de le justifier.

De six mille chevaux dont la cavalerie romaine était composée, il ne se sauva à Vénuse que soixante-dix Romains avec Varron, et de la cavalerie auxiliaire il n'y eut qu'environ trois cents hommes qui se jetèrent dans différentes villes. Dix mille hommes de pied furent à la vérité faits prisonniers, mais ils n'étaient pas au combat. Il ne sortit de la mêlée pour se sauver dans les villes voisines qu'environ trois mille hommes. Tout le reste, au nombre de soixante-dix mille, mourut au champ d'honneur.

Les Carthaginois eurent la principale obligation de cette victoire, aussi bien que des précédentes, à leur cavalerie, et donnèrent par là à tous les peuples qui devaient naître après eux cette leçon éclatante, qu'en temps de guerre il vaut beaucoup mieux avoir moitié moins d'infanterie et être supérieur en cavalerie, que d'avoir des forces en tout égales à celles de son ennemi.

Hannibal perdit dans cette action environ quatre mille Gaulois, quinze cents Espagnols et Africains, et deux cents chevaux.

Je viens de dire que les dix mille hommes faits prisonniers n'étaient pas au combat. C'est que L. Emilius avait laissé dans son camp dix mille hommes de pied, afin que, si Hannibal menait à la bataille toute son armée sans laisser de garde à son camp, ce corps de réserve pût aller se jeter sur le bagage des ennemis ou que, si ce général, prévoyant l'avenir, détachait un corps de troupes pour garder son camp, il eût d'autant moins d'ennemis à combattre. Or, voici comment ces dix mille hommes furent faits prisonniers. Dès le commencement du combat, ils avaient été attaquer les Carthaginois qu'Hannibal avait laissés pour la garde du camp. Ceux-ci se défendirent, quoique avec assez de peine, mais quand la bataille fut entièrement terminée, ce général accourut au secours de ses gens, repoussa les Romains, et les enveloppa dans leur propre camp. Deux mille chevaux qui avaient pris la fuite et s'étaient retirés dans les forteresses répandues dans le pays eurent le même sort. Forcés dans leurs postes par les Numides, ils furent tous emmenés prisonniers.

Après cette victoire, les affaires prirent l'aspect qu'on s'attendait leur voir prendre dans les deux partis. Elle rendit les Carthaginois maîtres de presque toute cette partie de l'Italie qu'on appelle l'ancienne et la grande Grèce. Les Tarentins se rendirent d'abord.

Les Argyripains et quelques peuples de la Campanie appelèrent Hannibal chez eux. Tous les autres inclinaient déjà à se livrer aux Carthaginois, qui de leur côté n'espéraient rien moins que de prendre Rome d'emblée. Les Romains ne crurent pas seulement alors avoir perdu sans ressource l'empire d'Italie, ils tremblaient pour eux-mêmes et pour leur patrie, dans la pensée qu'Hannibal viendrait incessamment à Rome. La fortune même sembla en quelque sorte vouloir mettre le comble au malheur des Romains, et disputer à Hannibal la gloire de les détruire. À peine avait-on appris à Rome la défaite de Cannes, qu'on y reçut la nouvelle que le préteur envoyé dans la Gaule Cisalpine y était malheureusement tombé dans une embuscade, et que son armée y avait été tout entière taillée en pièces par les Gaulois.

Tous ces coups n'empêchèrent pas le Sénat de prendre toutes les mesures possibles pour sauver l'Etat. Il releva le courage du peuple, il pourvut à la sûreté de la ville, il délibéra dans la conjoncture présente avec courage et avec fermeté, la suite le fit bien connaître. Quoique alors il fût notoire que les Romains étaient vaincus et obligés de renoncer à la gloire des armées, cependant la forme même du gouvernement, et les sages conseils du Sénat, non seulement les ont remis en possession de l'Italie par la défaite des Carthaginois, mais leur ont encore en peu de temps assujetti toute la terre. C'est pourquoi, lorsque après avoir rapporté dans ce livre-ci toutes les guerres qui se sont faites en Espagne et en Italie pendant la cent quarantième olympiade, et dans le suivant tout ce qui s'est passé en Grèce pendant cette même olympiade, nous serons arrivés à notre époque, nous ferons alors un livre particulier sur la forme du gouvernement romain. C'est un devoir dont je ne puis me dispenser sans ôter à l'histoire une des parties qui lui convient le plus, mais j'y suis encore porté par l'utilité qu'en tireront les personnes constituées en autorité ou pour réformer des Etats déjà établis, ou pour en établir de nouveaux.

LIVRE IV

CHAPITRE I

- Récapitulation du livre précédent.
- Guerre de Philippe contre les Etoliens et les Lacédémoniens.
- Raisons de cette guerre.

Nous avons fait voir, dans le livre précédent, pour quels sujets s'était une seconde fois allumée la guerre entre les Romains et les Carthaginois, comment Hannibal était entré en Italie, les batailles qui se sont livrées entre ces deux peuples, et entre autres celle que les Romains perdirent près de la ville de Cannes et sur les bords de l'Aufide. Venons maintenant à ce qui s'est fait dans la Grèce pendant le même espace de temps, c'est-à-dire pendant la cent quarantième olympiade, mais auparavant nous rappellerons en peu de mots au souvenir de nos lecteurs, ce que nous en avons déjà dit par avance dans le second livre, et surtout ce que nous y avons remarqué des Achéens, parce que cet état a fait du temps de nos pères et de notre temps même des progrès inconcevables.

Commençant donc par Tisamène, un des enfants d'Oreste, nous avons dit que ce que peuple avait été gouverné par des rois de cette famille jusqu'à Ogygès, qu'ensuite il s'était mis en république, et qu'il s'était fait des lois qu'on ne pouvait trop estimer, qu'aussitôt après cet établissement il avait été dispersé en villes et en bourgades par les rois de Lacédémone, et qu'il s'était réuni une seconde fois et avait repris le gouvernement républicain. Nous avons rapporté ensuite quelles mesures il avait prises pour inspirer le même dessein aux autres villes, et pour réunir tous les peuples du Péloponnèse sous un même nom et sous un seul gouvernement. Après avoir parlé de ce projet en général, nous avons rapporté en peu de mots les faits particuliers, en suivant l'ordre des temps, jusqu'à celui où Cléomène, roi de Lacédémone, fut chassé de son royaume. Enfin après un récit succinct de ce qui s'était passé jusqu'à la mort d'Antigonus, de Seleucus et de Ptolémée, qui moururent tous trois presque en même temps, je promis de commencer mon histoire par ce qui était arrivé après la mort de ces rois.

Cette époque m'a paru la plus belle et la plus intéressante que je pusse prendre, car premièrement c'est là que se termine l'ouvrage d'Aratus, et ce que nous dirons des affaires de la Grèce n'en sera qu'une continuation. D'ailleurs les temps suivants touchent

de si près aux nôtres, que nous en avons vu nous-même une partie, et nos pères l'autre. Ainsi ou j'aurai vu de mes propres yeux les faits dont j'écrirai l'histoire ou je les aurai appris de témoins oculaires, car je n'aurais pas voulu remonter aux temps plus reculés, dont on ne peut rapporter que ce que l'on a entendu dire à des gens qui l'ont ouï dire à d'autres, et dont on ne peut rien savoir ni rien assurer qu'avec incertitude. Mais ce qui m'a surtout déterminé à choisir cette époque, c'est que la fortune semble avoir pris plaisir à changer alors par tout le monde la face de toutes choses.

Ce fut dans ce temps-là que Philippe, fils de Demetrius, quoique encore enfant, fut élevé sur le trône de Macédoine, qu'Achéus eut le rang et la puissance royale dans le pays d'en deçà du mont Taurus, qu'Antiochus, surnommé le Grand, succéda dans la plus tendre enfance à Seleucus, son frère, roi de Syrie, mort peu d'années auparavant, qu'Ariarathe régna en Cappadoce, que Ptolomée Philopator se rendit maître de l'Égypte, que Lycurgue fut fait roi de Lacédémone, et qu'enfin les Carthaginois avaient depuis peu donné à Hannibal le commandement de leurs armées.

Tous les états alors ayant donc ainsi changé de maîtres, on devait voir naître de nouveaux événements. Cela est naturel, et cela ne manqua pas aussi d'arriver. Les Romains et les Carthaginois soutinrent les uns contre les autres la guerre dont nous avons fait l'histoire. En même temps, Antiochus et Ptolémée se disputèrent la Coïlè-Syrie, les Achéens et Philippe firent la guerre aux Etoliens et aux Lacédémoniens pour le sujet que je vais dire.

Il y avait déjà longtemps que les Etoliens étaient las de vivre en paix et sur leurs propres biens, eux qui étaient accoutumés à vivre aux dépens de leurs voisins, et qui ont besoin de beaucoup de choses, que leur vanité naturelle, à laquelle ils s'abandonnent, leur fait rechercher avec avidité. Ce sont des bêtes féroces plutôt que des hommes, sans distinction pour personne, rien n'est exempt de leurs hostilités. Cependant tant qu'Antigonus vécut, la crainte qu'ils avaient des Macédoniens les retint. Mais dès qu'il fut mort, et qu'il n'eut laissé pour successeur que Philippe, qui n'était encore qu'un enfant, ils levèrent le masque, et ne cherchèrent plus que quelque prétexte spécieux pour se jeter sur le Péloponnèse. Outre que depuis longtemps ils étaient habitués à piller cette province, ils ne croyaient pas qu'il y eût de peuple qui pût, avec plus d'avantage qu'eux, faire la guerre aux Achéens.

Pendant qu'ils pensaient à exécuter ce projet, le hasard leur en fournit cette occasion. Certain Dorimaque, natif de Trichon, fils de ce Nicostrate qui trahit si indignement toute une assemblée générale des Béotiens, jeune homme vif et avide du bien d'autrui, selon le caractère de sa nation, fut envoyé par ordre de la république à Phigalée, ville du Péloponnèse sur les frontières des Messéniens, et dépendante de la République Etolienne. Ce n'était, à ce que l'on disait, que pour garder la ville et le pays, mais c'était en effet pour examiner et rapporter ce qui se passait dans le Péloponnèse. Pendant qu'il était là, il y arriva quantité de pirates, à qui ne pouvant d'abord permettre de butiner, parce que la paix ménagée entre les Grecs par Antigonus durait encore, il leur permit enfin d'enlever les troupeaux des Messéniens, quoique ceux-ci fussent amis et alliés de la République. Ces pirates n'exercèrent d'abord leur pillage qu'aux extrémités de la province. Mais leur audace ne s'en tint point là. Ils entrèrent dans le pays, attaquèrent les maisons pendant la nuit, lorsqu'on s'y attendait le moins, et eurent la témérité de les forcer.

Les Messéniens trouvèrent ce procédé fort étrange, et envoyèrent en faire des plaintes à Dorimaque. Celui-ci, qui était bien aise que ceux qu'il commandait s'enrichissent et l'enrichissent lui-même, n'eut d'abord aucun égard aux plaintes des députés. Il avait une trop grande part au butin. Le pillage continuant et les députés demandant avec chaleur qu'on leur fît justice, il dit qu'il viendrait lui-même à Messène, et rendrait justice à ceux qui se plaignaient des Etoliens. Il y vint en effet, mais, quand ceux qui avaient été maltraités, se présentèrent devant lui, ils ne purent en tirer que des railleries, des insultes et des menaces. Une nuit même qu'il était encore à Messène, les pirates, s'approchant de la ville, escaladèrent la maison de campagne de Chiron, égorgèrent tous ceux qui firent résistance, chargèrent les autres de chaînes, firent sortir les bestiaux et emmenèrent tout ce qui s'en rencontra.

Jusque là, les éphores avaient souffert, quoique avec beaucoup de douleur, et le pillage des pirates et la présence de leur chef, mais enfin, se croyant encore insultés, ils donnèrent ordre à Dorimaque de comparaître devant l'assemblée des magistrats. Sciron, homme de mérite et de considération, était alors éphore à Messène. Son avis fut de ne pas laisser Dorimaque sortir de la ville qu'il n'eût rendu tout ce qui avait été pris aux Messéniens, et qu'il n'eût livré à la vindicte publique les auteurs de tant de meurtres qui s'étaient commis. Tout le conseil trouvant cet avis fort juste, Dorimaque se mit en colère, et dit que l'on n'avait guère d'esprit si l'on s'imaginait insulter sa personne, que ce n'était pas lui, mais la République des Etoliens que l'on insultait, que c'était une chose indigne, qui allait attirer sur les Messéniens une tempête épouvantable, et qu'un tel attentat ne pourrait demeurer impuni.

Il y avait dans ce temps-là à Messène certain personnage, nommé Babyrtas, homme tout à fait dans les intérêts de Dorimaque, et qui avait la voix et le reste du corps si semblables à lui, que s'il eût eu sa coiffure et ses vêtements, on l'aurait pris pour lui-même, et Dorimaque savait bien cela. Celui-ci donc s'échauffant et traitant avec hauteur les Messéniens, Sciron ne put se contenir : « Tu crois donc, Babyrtas, lui dit-il d'un ton de colère, que nous nous soucions fort de toi et de tes menaces ? » Ce mot ferma la bouche à Dorimaque, et l'obligea de permettre aux Messéniens de tirer vengeance des torts qu'on leur avait faits. Il s'en retourna en Etolie, mais si piqué du mot de Sciron, que, sans autre prétexte raisonnable, il déclara la guerre aux Messéniens.

CHAPITRE II

- Discours de Dorimaque pour irriter les Etoliens contre Messène.
- Hostilités des Etoliens.
- Aratus se charge du commandement.
- Portrait de ce préteur.

Ariston était alors préteur chez les Etoliens, mais comme il était trop accablé d'infirmités pour se mettre à la tête d'une armée, et qu'il était d'ailleurs parent de Dorimaque et de Scopas, il céda en quelque sorte au premier le commandement. Dorimaque n'osa pas dans les assemblées publiques porter ses concitoyens à déclarer la guerre aux Messéniens. Il n'en avait aucun prétexte plausible, et tout le monde connaissait le sujet qui l'irritait si fort contre cette république. Il prit donc un autre parti, qui fut d'engager secrètement Scopas à entrer dans le dépit qu'il avait contre les Messéniens. Il lui représenta qu'il n'avait rien à craindre du côté des Macédoniens, parce que Philippe, qui était à la tête des affaires, avait à peine dix-sept ans, que les Lacédémoniens n'étaient pas assez amis des Messéniens pour prendre leur parti, et qu'enfin les Eléens, attachés aux Etoliens comme ils étaient, ne manqueraient pas dans cette occasion d'entrer dans leurs intérêts et de leur prêter du secours, d'où il concluait que rien ne pourrait les empêcher d'entrer dans Messène. Il ajouta, ce qui devait faire le plus d'impression sur un Etolien, qu'il y aurait un butin immense à faire dans ce pays, où personne n'était en garde contre une descente, et qui pendant la guerre de Cléomène avait été le seul qui n'eût rien souffert, que cette expédition leur attirerait la faveur et les applaudissements de tout le peuple d'Etolie, que si les Achéens refusaient le passage sur leurs terres, ils n'auraient pas le droit de se plaindre si on se l'ouvrait par force, que s'ils ne remuaient pas, ils ne mettraient aucun obstacle à leur projet, qu'enfin ils ne manqueraient pas de prétexte contre les Messéniens, qui depuis longtemps avaient eu l'injustice de promettre le secours de leurs armes aux Achéens et aux Macédoniens.

Ces raisons et d'autres semblables que Dorimaque entassa sur le même sujet, persuadèrent si bien Scopas et ses amis, que, sans attendre une assemblée du peuple, sans consulter les magistrats, sans rien faire de ce qui convenait en pareille occasion sur leurs propres lumières et ne suivant que leur passion, ils déclarèrent la guerre tout à la fois aux Messéniens, aux Epirotes, aux Achéens, aux Acarnaniens et aux Macédoniens. Sur-le-champ ils firent embarquer des pirates, qui, ayant rencontré vers Cythère un vaisseau du roi de Macédoine, le firent entrer dans un port d'Etolie, et vendirent les pilotes, les rameurs et le vaisseau même. Montés sur les vaisseaux des Céphalléniens, ils ravagèrent la côte d'Épire, firent des tentatives sur Tyrée, ville de l'Acarnanie. Ils envoyèrent des partis dans le Péloponnèse, et prirent au milieu des terres des Mégalopolitains le château de Clarios, dont ils se servirent pour y vendre à l'encan leur butin, et pour y garder celui qu'ils faisaient. Mais le château fut en peu de jours forcé par Timoxène, préteur des Achéens, et par Taurion, qu'Antigonus avait laissé dans le Péloponnèse pour y veiller sur les intérêts des rois de Macédoine. Car Antigonus obtint à la vérité des Achéens la ville de Corinthe dans le temps de Cléomène, mais, loin de leur rendre Orchomène qu'il avait emporté d'assaut, il la garda,

dans le dessein, à mon avis, non seulement d'être maître de l'entrée du Péloponnèse, mais encore d'en mettre le pays à couvert d'insultes par le moyen de cette ville, où il y avait une garnison et toutes sortes de munitions.

Dorimaque et Scopas ayant observé le temps où Timoxène devait bientôt sortir de la préture, et où Aratus, choisi pour lui succéder l'année suivante, n'était point encore entré en charge, ils assemblèrent à Rios tout ce qu'ils purent d'Etoliens, et, après y avoir disposé des pontons et équipé les vaisseaux des Céphalléniens, ils firent passer cette armée dans le Péloponnèse, et marchèrent droit à Messène, prenant leur route par le pays des Patréens, des Pharéens et des Tritéens. Passant sur ces terres, à les entendre, ils n'avaient garde de faire aucun tort aux Achéens, mais la soldatesque avide de butin ne put s'empêcher de piller. Elle pilla et ravagea tout, jusqu'à ce qu'on fût arrivé à Phégalée, d'où elle se jeta tout d'un coup et avec insolence sur le pays des Messéniens, sans nul égard pour l'amitié et l'alliance qu'ils avaient avec ce peuple depuis très longtemps, sans aucun respect pour le droit des gens. L'avidité du butin l'emporta sur toutes choses, ils saccagèrent tout impunément, sans que les Messéniens osassent se présenter devant eux pour les arrêter. C'était alors le temps où se devait tenir l'assemblée des Achéens. Ils vinrent à Égion, et quand le conseil fut formé, les Patréens et les Pharéens firent le détail du pillage que les Etoliens, en passant, avaient fait sur leurs terres. Les Messéniens demandèrent aussi par des députés qu'on vînt à leurs secours, et qu'on les vengeât des torts et des injustices qu'ils avaient soufferts. Le conseil fut sensiblement touché des plaintes des uns et du malheur des autres, mais ce qui le frappa le plus, ce fut que les Etoliens eussent osé entrer dans l'Achaïe avec une armée, sans que personne leur eût accordé le passage, et qu'ils ne pensassent point à réparer cette injure. On résolut donc de secourir les Messéniens, et pour cela on donna ordre au préteur de faire prendre les armes aux Achéens, et cette résolution fut ratifiée.

Timoxène, dont la préture n'était point encore expirée, ne comptant pas trop sur les Achéens, qui n'avaient pas eu soin d'exercer leurs recrues, refusait de lever des soldats, et ne voulait pas se charger de cette expédition. En effet, depuis que Cléomène avait été chassé du trône de Lacédémone, les peuples du Péloponnèse, fatigués par les guerres précédentes, et ne s'attendant pas que la paix dont ils jouissaient durerait si peu, avaient fort négligé tout ce qui regarde la guerre. Mais Aratus, outré de l'insolence des Etoliens et irrité depuis long- temps contre eux, prit la chose avec plus de chaleur. Il fit prendre les armes aux Achéens, ne souhaitant rien avec plus d'ardeur que d'en venir aux mains avec les Etoliens. Ayant donc reçu de Timoxène le sceau public cinq jours avant qu'il dût le recevoir, il envoya ordre aux villes d'enrôler tous ceux qui étaient en âge de porter les armes, et leur indiqua Mégalopolis pour lieu de rendez-vous. Mais avant que d'entrer dans le détail de cette guerre, il sera bon de dire en peu de mots quel était le caractère particulier de ce préteur. Aratus était l'homme du monde le plus propre à être à la tête des affaires, parlant bien, pensant juste, se taisant à propos. Jamais personne ne posséda mieux l'art de dissimuler dans les dissensions civiles, de s'attacher les amis, de s'attirer des alliés, fin et adroit pour négocier, pour surprendre l'ennemi, lui tendre des pièges, infatigable et intrépide pour les faire réussir. Entre une infinité d'exemples qu'on pourrait citer pour faire voir que ce portrait est peint d'après nature, on n'a qu'à voir de quelle manière il se rendit maître de Sicyone et de Mantinée, comment il chassa les Etoliens de Pellène, et surtout de quelle ruse il se servit pour

entrer dans l'Acrocorinthe. Mais ce même Aratus à la tête d'une armée n'était plus reconnaissable. Il n'avait plus ni esprit pour former des projets ni résolution pour les conduire à leur fin. La vue seule du péril le déconcertait. Le Péloponnèse était rempli de trophées élevés pour célEbrer ses défaites, et il y fut toujours vaincu sans beaucoup de résistance.

Aussi voit-on qu'il y a parmi les hommes une variété infinie non seulement de corps, mais d'esprits. Souvent le même homme aura d'excellentes dispositions pour certaines choses, qui, employé à des choses différentes, n'en aura aucune. Bien plus, il arrive souvent qu'a l'égard même de choses de même espèce, le même homme sera très intelligent pour certaines et très borné pour d'autres, qu'il sera brave jusqu'à la témérité en certaines occasions, et en d'autres lâche jusqu'à la poltronnerie. Ce ne sont point là des paradoxes. Rien de plus ordinaire, rien de plus connu, du moins de ceux qui sont capables de réflexion. Tel à la chasse attaque avec valeur la bête la plus formidable, qui sous les armes et en présence de l'ennemi, n'a ni coeur ni courage. Il y en a qui se tireront avec honneur d'un combat singulier. Joignez-les à d'autres dans un ordre de bataille, les armes leur tomberont des mains. La cavalerie thessalienne, par exemple, est invincible, lorsqu'elle se bat par escadrons, mais si elle quitte son ordonnance, on n'en peut tirer aucun service. C'est le contraire avec les Etoliens. Rien n'approche des Crétois, soit sur mer, soit sur terre, quand il s'agit d'embuscade, de pillage, d'attaques nocturnes, partout en un mot où il faut déployer la ruse et l'adresse, et lorsque les Crétois sont en ordre de bataille devant l'ennemi, c'est la lâcheté même, tandis que les Achéens et les Macédoniens ne peuvent combattre qu'ainsi rangés. Après cela, mes lecteurs ne devront pas être surpris si j'attribue quelquefois aux mêmes personnes des dispositions toutes contraires, même à l'égard de choses qui paraissent semblables. Je reviens à mon sujet.

CHAPITRE III

- Les Messéniens se plaignent des Etoliens et sont écoutés.
- Ruse de Scopas et de Dorimaque.
- Aratus perd la bataille de Caphyes.

Quand les troupes furent assemblées à Mégalopolis, comme l'avait ordonné le Conseil des Achéens, les Messéniens se présentèrent une seconde fois, demandant qu'on les vengeât de la perfidie qui leur avait été faite, mais lorsqu'ils eurent témoigné vouloir porter les armes dans cette guerre, et être enrôlés avec les Achéens, les chefs de ceux-ci ne voulurent point y consentir, et dirent qu'ils ne pouvaient les recevoir dans leur alliance sans l'agrément de Philippe et des autres alliés. La raison de ce refus, c'est qu'alors subsistait encore l'alliance jurée du temps de Cléomène, et ménagée par Antigonos entre les Achéens, les Epirotes, les Phocéens, les Macédoniens, les Béotiens, les Arcadiens et les Thessaliens. Les Achéens dirent cependant qu'ils feraient marcher des troupes à leur secours, pourvu néanmoins qu'ils donnassent leurs enfants en otage et les missent en dépôt à Lacédémone, pour assurance que jamais ils ne feraient la paix avec les Etoliens sans le consentement des Achéens. Les Lacédémoniens mirent aussi des troupes en campagne, en qualité d'alliés, et campèrent sur les frontières des Mégalopolitains, mais moins pour y faire l'office d'alliés que pour être spectateurs de la guerre et voir quel en serait l'événement.

Quand Aratus eut ainsi disposé tout ce qui regardait les Messéniens, il envoya des députés aux Etoliens pour les instruire de ce qui avait été résolu, et leur ordonna de sortir des terres des Messéniens, et de ne pas mettre le pied dans l'Achaïe, sous peine d'être traités comme ennemis. Aussitôt Scopas et Dorimaque, sachant que les Achéens étaient sous les armes, et ne jugeant pas qu'il fût de leur intérêt de désobéir aux ordres de cette République, envoyèrent des courriers à Cylène pour prier Ariston, préteur des Etoliens, de faire conduire à l'île de Philias, tous les vaisseaux de charge qui étaient sur la côte, et partirent deux jours après avec leur butin, prenant Leur route vers le pays des Eléens, dont les Etoliens avaient toujours été fort amis, parce que par leur moyen le Péloponnèse leur était ouvert pour y piller et y faire du butin.

Aratus différa deux jours de se mettre eh marche, croyant légèrement que les Etoliens quitteraient le pays, comme ils en avaient fait semblant. Il congédia même l'armée des Achéens et les troupes de Lacédémone, et ne se réservant que trois mille hommes de pied, trois cents chevaux, et les troupes que commandait Taurion, il s'avança vers Patras, ne voulant qu'inquiéter les Etoliens. Dorimaque, informé qu'Aratus le suivait de près avec un corps de troupes, fut assez embarrassé. D'un côté, il craignait que les Achéens ne fondissent sur lui pendant qu'il s'embarquerait et que ses troupes seraient dispersées, mais comme de l'autre il ne souhaitait rien tant que d'allumer la guerre, il fit accompagner le butin par les gens qu'il jugea propres à cette escorte et leur donna ordre de le mener droit à Rios, comme devant là s'embarquer. Puis, marchant lui-même d'abord vers le même endroit, comme pour escorter le butin, il se détourna tout d'un coup, et prit sa route vers Olympie.

Sur l'avis qu'il reçut là, que Taurion était près de Clitorie, voyant bien que son butin ne pourrait partir de Rios sans péril et sans combat, il crut ne pouvoir mieux faire que d'attaquer sur-le-champ Aratus, qui n'avait que fort peu de troupes, et qui ne s'attendait à rien moins qu'à une bataille. Car il pensait en lui-même que s'il était assez heureux poux vaincre, il aurait du temps de reste pour ravager le pays et partir de Rios sans danger, pendant qu'Aratus prendrait de nouvelles mesures pour rassembler ses Achéens ou que, si ce préteur n'osait en venir aux mains, il lui serait encore aisé de se retirer quand il le jugerait à propos. Plein de ces pensées, il se mit en marche et vint camper près de Méthydrion, dans le pays des Mégalopolitains. Le voisinage de l'ennemi étourdit si fort les chefs des Achéens, qu'on peut dire qu'ils en perdirent la tête. Quittant Clitorie, ils campèrent proche Caphyes, et, pendant que les Etoliens étaient en marche de Méthydrion, prenant le chemin d'Orchomène, Aratus part de son camp avec ses Achéens, et se met en bataille dans la plaine de Caphyes, se couvrant de la rivière qui la traverse. Comme, outre la rivière, il y avait encore plusieurs fossés difficiles à franchir pour aller aux Achéens, les Etoliens, n'osant pas suivre leur premier projet et les attaquer, marchèrent en bon ordre vers les hauteurs qui les conduisaient à Oligyrte, croyant assez faire que d'empêcher qu'on ne les obligeât de combattre.

Déjà l'avant-garde montait les hauteurs, et la cavalerie qui faisait l'arrière-garde, traversant la plaine, était presque arrivée au pied de la montagne appelée Propous, lorsqu'Aratus détacha sa cavalerie et les soldats armés à la légère sous le commandement d'Épistrate, Acarnanien, avec ordre d'insulter l'arrière-garde et de tenter un peu les ennemis. Cependant, s'il avait dessein d'engager un combat, il ne fallait ni fondre sur l'arrière-garde ni attendre que l'armée ennemie eût traversé toute la plaine. C'était l'avant-garde qu'il fallait charger lorsqu'elle y fut entrée. De cette manière le combat se serait livré sur un terrain plat et uni, où les Etoliens qui n'étaient ni armés ni exercés pour combattre en rangs et en files, n'auraient pu soutenir l'attaque des Achéens accoutumés à l'ordre en phalange, et qui avaient encore sur eux l'avantage des armes, au lieu que, n'ayant su profiter ni du terrain ni de l'occasion, ils attaquèrent l'ennemi lorsque tout lui était plus favorable.

Aussi le succès du combat répondit-il au projet qu'on en avait formé. Lorsque la cavalerie étolienne vit cette troupe à sa portée, elle n'en continua pas moins son chemin en bon ordre, afin de gagner le pied de la montagne où était son infanterie. Aratus aussitôt, sans voir pourquoi la cavalerie se pressait d'avancer, sans prévoir ce qui allait arriver, crut qu'elle prenait la fuite et ordonna aux soldats des ailes de se détacher de la phalange pour appuyer les troupes légères. Lui-même, il suivit en toute hâte avec la phalange, faisant faire à droite et marcher par le flanc. La cavalerie étolienne ayant traversé la plaine et atteint l'infanterie, monta un peu la pente au-dessus du pied de la montagne et s'y posta. L'infanterie se rassemble à sa droite et à sa gauche, criant à ceux qui étaient encore en marche d'accourir à leur secours. Quand ils se crurent en assez grand nombre, ils fondirent serrés sur les premiers rangs de la cavalerie achéenne et les soldats des armés à la légère, et quand leur nombre se fut augmenté, ils fondirent d'en haut sur les Achéens. Le combat fut longtemps opiniâtre, mais enfin les Achéens furent mis en fuite, et les soldats pesamment armés qui venaient à leurs secours, dispersés et sans ordre, ne sachant ce qui s'était passé pendant le combat ou tombant au milieu de

ceux qui fuyaient, furent entraînés par eux, ce qui fit que cinq cents hommes seulement en vinrent aux mains avec l'ennemi, et qu'il y en eut plus de deux mille qui prirent la fuite.

Les Etoliens firent alors ce que la conjoncture les avertissait de faire. Ils se mirent à la poursuite des Achéens avec des cris dont toute la plaine retentissait. Ceux-ci se retirèrent vers le corps de leur armée, et tant qu'ils espérèrent de le trouver encore dans l'avantage de son poste. Leur fuite se fit en assez bon ordre, et de manière à pouvoir être protégée, mais voyant que la phalange avait quitté sa première position, et qu'elle était en marche sur une longue colonne, les rangs et les files confondus, une partie se débanda aussitôt et se mit à fuir vers les villes voisines. L'autre tomba sur les gens de la phalange et les renversa, de sorte qu'il ne fut nullement besoin de la présence de l'ennemi pour compléter la déroute. Orchomène et Caphyes, qui étaient proches, en sauvèrent un grand nombre. Sans ces deux villes, toute l'armée aurait couru grand risque d'être taillée en pièces. Telle fut la fin du combat livré près de Caphyes.

Quand les Mégalopolitains eurent avis que les Etoliens étaient campés près de Méthydrion, ils s'assemblèrent eu grand nombre au son des trompettes, et vinrent pour secourir les Achéens, mais le combat s'était livré la veille, et, au lieu de combattre les ennemis avec des gens qu'ils croyaient pleins de vie, ils ne servirent qu'à leur rendre les derniers devoirs. Ayant donc creusé un fossé dans la plaine de Caphyes, ils y jetèrent les morts avec toute la religion que ces malheureux pouvaient attendre d'alliés tendres et affectionnés.

Cet avantage inespéré que les Etoliens avaient remporté par le moyen de leur cavalerie et de leurs troupes légères, leur donna la facilité de traverser impunément le Péloponnèse. Ils eurent la hardiesse d'attaquer la ville de Pellène, ils ravagèrent les terres des Sicyoniens, et enfin se retirèrent par l'isthme. Voilà la cause et le motif de cette guerre des alliés, et son commencement fut le décret que ces alliés, assemblés à Corinthe, portèrent, par les conseils de Philippe.

CHAPITRE IV

- *Chef d'accusation contre Aratus. Il se justifie.*
- *Décret du conseil des alliés contre les Etoliens.*
- *Projet ridicule de ce peuple.*
- *Les Illyriens traitent avec lui.*
- *Dorimaque se présente devant Cynèthe, ville d'Arcadie.*
- *État funeste de cette ville.*
- *Trahison de quelques-uns de ses habitants.*

Quelques jours après leur défaite, les Achéens s'assemblèrent, tous en général et chacun en particulier fort indisposés contre Aratus, qu'ils accusaient unanimement du mauvais succès du combat. Ce qui irrita davantage le peuple, furent les chefs d'accusation que les ennemis de ce préteur étalèrent dans le conseil contre lui. Ils disaient que la première faute qu'il avait commise en cela, et dont il ne pouvait se justifier, avait été de hasarder de pareilles entreprises, où il savait qu'il avait souvent échoué, et de les hasarder dans un temps où il n'avait encore aucune autorité, qu'une autre faute plus grande que la première, était d'avoir congédié les Achéens lorsque les Etoliens faisaient le plus de ravages dans le Péloponnèse, quoiqu'il sût que Scopas et Dorimaque ne cherchaient qu'à embrouiller les affaires et à soulever une guerre, qu'en troisième lieu il avait eu très grand tort d'en venir aux mains avec les ennemis avec si peu de troupes et sans aucune nécessité, pendant qu'il pouvait se mettre en sûreté dans les villes voisines, rassembler les Achéens, et alors attaquer les Etoliens, en cas qu'il crût y trouver de l'avantage, qu'enfin c'était une faute impardonnable, puisqu'il avait résolu de combattre, d'avoir été assez imprudent pour charger les Etoliens, au pied d'une montagne, avec des soldats armés à la légère, au lieu de profiter de la plaine et de faire agir l'infanterie pesamment armée, ce qui lui aurait infailliblement procuré la victoire.

Mais dès qu'Aratus se fut présenté, qu'il eut fait souvenir le peuple de ce qu'il avait fait auparavant pour la République, que, pour se justifier des accusations intentées contre lui, il eut fait voir qu'il n'était pas la cause de ce qui était arrivé, qu'il eut demandé pardon des fautes qu'il aurait pu commettre malgré lui dans cette occasion, qu'il eut prié qu'on délibérât sur les affaires avec calme et sans passion, le peuple changea tout d'un coup à son égard, et prit des dispositions si généreuses et si favorables, qu'il s'irrita contre les accusateurs d'Aratus, et ne suivit dans tout ce qui se fit ensuite que les avis de ce préteur.

Tout ceci arriva dans la cent trente-neuvième olympiade. Ce que nous allons rapporter appartient à la suivante.

Le résultat du conseil des Achéens fut que l'on enverrait des députés vers les Epirotes, les Béotiens, les Phocéens, les Acarnaniens et Philippe, pour leur apprendre de quelle manière les Etoliens, contre la foi des traités, étaient entrés dans l'Achaïe à main armée déjà deux fois, et pour les presser, en vertu des traités, de venir à leur secours, que l'on engagerait les Mésséniens à faire alliance avec eux, que le préteur lèverait cinq mille hommes de pied et cinq cents chevaux, que l'on secourrait les Mésséniens, si les Etoliens entraient sur leurs terres, qu'enfin on conviendrait avec les Lacédémoniens et les Mésséniens du nombre de cavalerie et d'infanterie qu'ils seraient obligés de fournir

pour la guerre commune. C'est par ces décrets que les Achéens se mirent au-dessus du malheur qui leur était arrivé, qu'ils continuèrent à protéger les Messéniens, et qu'ils demeurèrent fermes dans leur première résolution. Les députés s'acquittèrent de leur commission. Aratus leva des soldats dans l'Achaïe selon le décret de l'assemblée, et les Lacédémoniens et les Messéniens convinrent de donner chacun deux mille cinq cents hommes de pied et deux cent cinquante chevaux. Toute l'armée fut de dix mille hommes de pied et de mille chevaux.

Les Etoliens, quand ils en furent venus à délibérer, conçurent le dessein de traiter de la paix avec les Lacédémoniens, les Messéniens et tous les autres alliés pour les séparer des Achéens, et de faire la paix avec ceux-ci, s'ils renonçaient à l'alliance des Messéniens, sinon, de leur déclarer la guerre. C'était le projet du monde le plus ridicule, qui consistait à être alliés des Achéens et des Messéniens et cependant à leur faire la guerre, supposé qu'ils demeurassent unis, et à faire la paix en particulier avec les Achéens, en cas qu'ils se tournassent contre les Messéniens. Ce projet est si étrange, qu'on ne conçoit pas comment il a pu leur venir dans l'esprit. Les Epirotes et Philippe, ayant entendu les députés, reçurent les Messéniens dans leur alliance. Ils furent d'abord fort irrités de ce qu'avaient osé faire les Etoliens, mais leur surprise dura peu. Ils savaient que ces sortes de perfidies étaient assez ordinaires à ce peuple. Leur colère s'évanouit bientôt, et on résolut de faire la paix avec lui, tant il est vrai que l'on pardonne plus aisément une injustice continuée qu'une autre qui arriverait rarement, et à laquelle on ne s'attendrait pas !

C'est ainsi que les Etoliens pillaient continuellement la Grèce, et portaient la guerre chez plusieurs peuples, sans qu'on en sût la raison. Et quand on les en accusait, ils ne daignaient pas seulement se défendre. Ils se moquaient de ceux qui leur demandaient raison de ce qu'ils avaient fait, ou même de ce qu'ils avaient dessein de faire. Les Lacédémoniens se joignirent à eux par une alliance secrète, sans que ni la liberté qu'ils avaient recouvrée par le secours d'Antigonus et des Achéens, ni les obligations qu'ils avaient aux Macédoniens et à Philippe pussent les en détourner.

Déjà la jeunesse d'Achaïe était sous les armes, et les Lacédémoniens et les Messéniens s'étaient joints pour venir au secours, lorsque Scordilaïdas et Demetrius de Pharos, partis d'Illyrie avec quatre-vingt-dix frégates, passèrent au-delà du Lisse, contre les conditions du traité fait avec les Romains. Ils abordèrent d'abord à Pyle et tâchèrent de prendre cette ville, mais sans succès. Ensuite Demetrius, prenant de la flotte cinquante vaisseaux, se jeta sur les îles Cyclades. Il en gagna quelques-unes à force d'argent, et en ravagea d'autres. Scerdilaïdas, retournant en Illyrie avec le reste de la flotte, prit terre à Naupacte, s'assurant qu'il n'avait rien à craindre d'Amynas, roi des Athamains, dont il était parent. Après avoir fait un traité avec les Etoliens par le moyen d'Agélaus, par lequel traité les Etoliens s'engageaient à partager avec lui les dépouilles qu'ils remporteraient, il s'engagea de son côté à se joindre à eux pour fondre ensemble sur l'Achaïe. Agélaus, Porimaque et Scopas entrèrent dans ce traité, et tous quatre, s'étant fait ouvrir par adresse les portes de Cynèthe, assemblèrent dans l'Etolie la plus grande armée qu'ils purent, et, l'ayant grossie des Illyriens, ils se jetèrent sur l'Achaïe.

Ariston, préteur des Etoliens, se tenait en repos chez lui, faisant semblant de ne rien savoir de ce qui se passait, et publiant que, loin de faire la guerre aux Achéens, il observait exactement la paix conclue entre les deux peuples dessein absurde de croire

pouvoir cacher sous des paroles ce qui est démenti par des faits publics ! Dorimaque, prenant sa route par l'Achaïe, se présenta tout à coup devant Cynèthe, dans l'Arcadie. Cette ville était depuis longtemps déchirée par des séditions intestines, qui allaient jusqu'à s'égorger et à se bannir les uns les autres. On pillait les biens, on faisait de nouveaux partages des terres. À la fin, ceux des habitants qui soutenaient le parti des Achéens devinrent tellement supérieurs en forces, qu'ils occupèrent la ville, en gardèrent les murailles et se firent donner un commandent par les Achéens. Cynèthe était en cet état lorsque, peu de jours avant que les Etoliens arrivassent, ceux qui avaient été obligés de sortir y envoyèrent demander qu'on voulût bien les y recevoir et faire la paix avec eux. Les habitants crurent que cela était sincère, et, ne voulant faire cette paix qu'avec l'agrément des Achéens, ils dépêchèrent vers eux pour savoir ce qu'ils en penseraient. Les Achéens ne firent aucune difficulté, s'imaginant que c'était un moyen de se bien mettre dans l'esprit des deux partis, puisque déjà ceux qui étaient dans la ville embrasseraient les intérêts des Achéens, et que ceux qui voulaient y rentrer, n'étant redevables de tout leur bonheur qu'au consentement que les Achéens avaient donné à leur retour, ne manqueraient pas de leur en témoigner par un parfait attachement leur profonde reconnaissance. Aussitôt les habitants envoyèrent la garnison et le commandant pour conclure la paix et reconduire les exilés dans la ville, après avoir cependant pris d'eux toutes les assurances sur lesquelles on croit ordinairement devoir le plus compter.

Ces trois cents exilés, car il y en avait presque autant, n'attendirent pas qu'il se présentât un sujet ou du moins un prétexte de se déclarer contre la ville et contre leurs libérateurs. A peine y furent-ils entrés, qu'ils complotèrent contre eux. Je crois même que, dans le temps qu'on se jurait sur les victimes une fidélité inviolable, ces perfides roulaient déjà dans leur esprit l'attentat qu'ils devaient commettre contre les dieux et contre leurs concitoyens, car ils ne furent pas si tôt rentrés dans le gouvernement, qu'ils firent venir les Etoliens dans le dessein de perdre et ceux qui les avaient sauvés, et la patrie dans le sein de laquelle ils avaient été élevés. Or, voici la trahison qu'ils eurent l'audace de tramer.

CHAPITRE V

- Les Etoliens s'emparent de Cynèthe, et y mettent le feu.
- Demetrius de Pharos et Taurion se mettent à leur poursuite, mais trop tard.
- Faiblesse d'Aratus.
- Caractère des Cynéthènes.
- Pourquoi ils ressemblent si peu au reste des peuples de l'Arcadie.

Parmi les exilés il y en avait quelques-uns qui avaient eu le commandement dans la guerre, et qu'on appelle pour cela polémarques. C'est à ces magistrats qu'il appartient de fermer les portes de la ville, de garder les clefs tant qu'elles sont fermées, et d'y faire la garde pendant le jour. Les Etoliens avec des échelles étaient toujours prêts, et épiaient l'occasion. Un jour, ces polémarques ayant massacré ceux qui étaient de garde avec eux, et ouvert les portes, une partie des Etoliens entra par là dans la ville, pendant que l'autre escaladait les murailles. Les habitants épouvantés ne savaient quelles mesures prendre. Ils ne pouvaient courir aux portes et les défendre, parce qu'il fallait repousser ceux qui montaient par les murailles, et ils ne pouvaient aller aux murailles sans abandonner les portes. Ainsi les Etoliens furent bientôt maîtres de la ville. Ils y commirent de grands désordres, mais ils firent cependant une chose dont on ne peut trop les louer, ce fut de commencer le carnage par tuer ceux qui leur avaient livré la ville, et de piller d'abord leurs biens. Tous les autres habitants furent ensuite traités de la même manière. Enfin, s'étant logés dans les maisons des citoyens, ils fouillèrent partout, pillèrent tout ce qui s'y trouvait, et tous ceux des habitants qu'ils soupçonnaient d'avoir quelque meuble précieux ou quelque autre chose considérable caché, ils leur faisaient souffrir mille tourments pour les leur faire découvrir.

Cynèthe ainsi saccagée, ils y mirent une garnison, levèrent leur camp, et s'en allèrent à Luysse. Arrivés au temple de Diane qui est entre Cynèthe et Clitorie, ils tâchèrent d'enlever les troupeaux de la déesse, et de piller tout ce qui se rencontrait autour du temple. Les Luyssiates eurent la prudence de leur donner quelques meubles et quelques ornements sacrés, et par là les empêchèrent de se souiller par une impiété, et de faire un plus grand tort dans le pays. De là les Etoliens allèrent mettre le camp devant Clitorie.

Pendant ce temps-là, Aratus, préteur des Achéens, envoyait demander du secours à Philippe, levait lui-même des troupes, assemblait les forces que les Lacédémoniens et Messéniens lui fournissaient en vertu des traités. D'abord les Etoliens tâchèrent de persuader aux Clitoriens de rompre avec les Achéens, et d'entrer dans leur alliance. N'en étant point écoutés, ils les assiègent et tentent d'escalader les murailles. Les Clitoriens se défendirent et les repoussèrent avec tant de valeur, qu'ils furent obligés de lever le siège, et de faire retraite. En revenant vers Cynèthe, ils amenèrent avec eux les troupeaux sacrés de Diane. Ils auraient bien voulu livrer cette ville aux Eléens, mais ceux-ci n'ayant pas voulu l'accepter, ils prirent dessein de la garder pour eux-mêmes, et en donnèrent le commandement à Euripide. Ensuite, sur l'avis qu'ils reçurent qu'il venait des troupes de Macédoine au secours de cette ville, ils y mirent le feu et se retirèrent. De là ils vinrent une seconde fois à Rios pour s'embarquer et retourner dans leur pays.

Taurion, qui avait appris l'invasion des Etoliens et ce qu'ils avaient fait à Cynèthe, voyant que Demetrius de Pharos, parti des îles Cyclades, était débarqué à Cenchrée, pria ce prince de secourir les Achéens, de transporter par l'isthme ses frégates, et de tomber sur les Etoliens. Demetrius alors avait fait un riche butin dans les Cyclades, mais il en fuyait honteusement, poursuivi par les Rhodiens. Il écouta d'autant plus volontiers la proposition, que Taurion se chargeait de faire les frais du transport des frégates. Il passa dont l'isthme, mais il était parti deux jours trop tard pour rejoindre les Etoliens Il se contenta de piller quelques endroits de leur côte, et cingla vers Corinthe.

On ne tira pas non plus grands secours des Lacédémoniens, quoiqu'il eussent reçu ordre d'en envoyer. Il vint de ce pays-là quelque cavalerie et quelques hommes de pied, seulement pour qu'on ne dît pas qu'ils avaient refusé le secours qu'on leur avait demandé. Aratus avec ses Achéens se conduisit aussi dans cette occasion plus en politique qu'en capitaine. Il se tint tranquille. Le souvenir de l'échec qu'il avait reçu le retint, il donna à Dorimaque et à Scopas tout le loisir de faire tout ce qu'ils jugeraient à propos, et de retourner chez eux. Cependant ils opérèrent leur retraite par des endroits où il lui eût été fort aisé de les charger. C'était des défilés où un trompette aurait suffi pour remporter la victoire.

Mais quelques mauvais traitements que les Cynéthéens eussent soufferts, on ne les plaignait pas. C'était le peuple du monde qui méritait le plus d'être maltraité. Ce sont cependant des Arcadiens, peuple célèbre dans toute la Grèce par son amour pour la vertu, par la régularité de ses moeurs, par son zèle pour l'hospitalité, par sa douceur et sa politesse, et surtout par son respect envers les dieux. Pourquoi donc les Cynéthéens, Arcadiens eux-mêmes, surpassaient-ils alors tous les autres Grecs en cruauté et en impiété ? C'est ce qu'il sera bon d'éclaircir en peu de mots.

Pour moi, je suis persuadé que c'est parce que les Cynéthéens sont les premiers et les seuls d'Arcadie qui aient abandonné ce que les anciens, sages et éclairés sur ce qui convenait à la paix de leur pays, avaient prudemment établi, savoir : l'exercice de la belle musique, qui n'est qu'utile aux autres hommes, mais qui est absolument nécessaire aux Arcadiens, car je ne reconnais point Éphore, et cet auteur s'oublie lui-même lorsqu'il dit, au commencement de son ouvrage, que la musique n'a été inventée que pour tromper les hommes et leur faire illusion. Il ne faut pas croire que les anciens Crétois et Lacédémoniens aient pris sans raison, pour animer leurs soldats à la guerre, la flûte et des airs au lieu d'une trompette, ni que les premiers Arcadiens si austères du reste dans leurs moeurs, aient eu tort de croire la musique nécessaire à leur République. Cependant ils en étaient si persuadés, qu'ils voulurent non seulement que les enfants la suçassent pour ainsi dire avec le lait, mais encore que les jeunes gens y fussent exercés jusqu'à l'âge de trente ans, car tout le monde sait que ce n'est presque que chez les Arcadiens que l'on entend les enfants chanter des hymnes en l'honneur des dieux et des héros de leur patrie, et qu'ils y sont obligés par les lois. Ce n'est aussi que chez eux que l'on apprend les airs de Philoxène et de Timothée, qu'en plein théâtre, chaque année, aux fêtes de Bacchus, on danse au son des flûtes, et que l'on s'exerce à des combats chacun selon son âge, les enfants à des combats d'enfants, les jeunes gens à des combats d'hommes. Ils croient pouvoir sans honte ignorer toutes les autres sciences, mais ils ne peuvent ni refuser d'apprendre à chanter, parce que les lois les y obligent, ni s'en défendre sous prétexte de le savoir, parce qu'ils croiraient par là se déshonorer. Ces

petits combats donnés chaque année au son des flûtes, selon les règles de la guerre, et ces danses faites aux dépens du public, ont encore une autre utilité, c'est que par là les jeunes gens font connaître à leurs concitoyens de quoi ils sont capables.

Je ne puis me persuader que nos pères par cette institution, n'aient eu en vue que l'amusement et le plaisir des Arcadiens. C'est parce qu'ils avaient étudié leur naturel, et qu'ils voyaient que leur vie dure et laborieuse avait besoin d'être adoucie par quelque exercice agréable. L'austérité des moeurs de ce peuple en fut encore une autre raison, défaut qui lui vient de l'air froid et triste qu'il respire dans la plupart des endroits de cette province. Car nos inclinations, pour l'ordinaire, sont conformes à l'air qui nous environne. C'est de là qu'on voit dans les nations différentes et éloignées les unes des autres une si grande variété non seulement de coutumes, de visages et de couleurs, mais encore d'inclinations. Ce fut donc pour adoucir et tempérer la dureté et la férocité des Arcadiens, qu'ils introduisirent les chansons et les danses, et qu'ils établirent outre cela des assemblées et des sacrifices publics tant pour les hommes que pour les femmes, et des choeurs d'enfants de l'un et de l'autre sexe. En un mot, ils mirent tout en oeuvre pour cultiver les moeurs et humaniser le caractère intraitable de leurs concitoyens.

Les Cynéthéens avaient plus besoin que personne de ce secours. L'air qu'ils respirent et le terrain qu'ils occupent sont les plus désagréables de toute l'Arcadie. Pour avoir négligé cet art, ils passèrent bientôt des querelles et des contestations à une si grande férocité, qu'il n'y a point de canton dans la Grèce où il se soit commis des désordres plus grands et plus continuels. Enfin ils étaient devenus si odieux au reste de l'Arcadie, qu'après le carnage que nous avons rapporté, lorsqu'ils envoyèrent des députés à Lacédémone, dans toutes les villes d'Arcadie où ceux-ci passèrent, on leur fit aussitôt dire par un héraut qu'ils se retirassent. On fit plus à Mantinée, car, dès qu'ils furent sortis, les habitants se purifièrent, et, portant des victimes, firent des processions autour de la ville et du territoire.

Tout ceci soit dit pour justifier les moeurs et les usages des Arcadiens, pour faire voir à ce peuple que ce n'est pas sans raison que l'exercice de la musique y a été établi, et pour les porter à ne jamais le négliger. Je souhaite aussi que les Cynéthéens profitent de cette digression, et qu'avec l'aide des dieux, ils s'adonnent à tout ce qui peut adoucir leur caractère, et surtout à la musique. C'est le seul moyen qu'ils aient pour se défaire de cet esprit sauvage et féroce qu'ils avaient dans ce temps-là. En voilà assez sur les Cynéthéens. Je reprends mon récit.

CHAPITRE VI

- Sédition à Lacédémone.
- Trois éphores soulèvent la jeunesse contre les Macédoniens.
- Sage réponse de Philippe sur ce soulèvement.
- Les alliés déclarent la guerre aux Etoliens.

Quand les Etoliens eurent fait dans le Péloponnèse tout le ravage que nous avons vu, ils revinrent chez eux sans opposition. Pendant ce temps-là, Philippe était à Corinthe avec une armée pour secourir les Achéens. Comme il était arrivé trop tard il dépêcha vers tous les alliés pour les presser de lui faire venir à Corinthe ceux avec qui ils souhaitaient qu'on délibérât sur les intérêts communs. Il se mit lui-même en marche, et s'avança vers Tégée, sur l'avis qu'il avait eu qu'il y avait une sédition à Lacédémone, et que les citoyens s'égorgeaient les uns les autres. Ce peuple, accoutumé à être gouverné par des rois et à obéir à des chefs, n'eut pas été plus tôt mis en liberté par Antigonus, qu'il se mit en tête que tous étaient égaux et avaient les mêmes droits.

D'abord deux des éphores tinrent secrète la disposition où ils étaient. Trois autres s'entendaient avec les Etoliens, persuadés que Philippe était trop jeune pour gouverner le Péloponnèse. Mais, les Etoliens étant sortis de cette province, et Philippe étant arrivé de Macédoine plus tôt qu'ils ne pensaient, les trois derniers commencèrent à se défier d'un des deux autres nommé Adimante, qui n'approuvait pas le dessein qu'ils projetaient, et qu'ils lui avaient communiqué. Ils craignirent qu'il ne les trahît auprès de Philippe, et ne lui découvrît leur cabale. Pour prévenir ce malheur, ils assemblèrent quelques jeunes gens et firent publier que ceux qui étaient en âge de porter les armes se trouvassent au temple de Minerve, pour prendre les armes contre les Macédoniens qui approchaient. Un ordre si peu attendu mit en révolution toute la jeunesse. Adimante, affligé de ce tumulte, se hâta d'arriver le premier, et quand la jeunesse fut assemblée : « Lorsque nous apprîmes, dit-il, que les Etoliens, nos ennemis déclarés, mettaient le pied sur nos frontières, c'était alors que l'on devait publier de ces sortes de décrets et faire des levées, mais aujourd'hui que ce sont les Macédoniens, nos amis et nos défenseurs, qui viennent à notre secours, leur roi à leur tête, est-il prudent de nous soulever contre eux ? » À peine avait-il achevé, que quelques jeunes gens lui passèrent leurs épées au travers du corps. Ils égorgèrent encore Sthénélas, Alcamène, Thyeste, Bionidas et un grand nombre d'autres citoyens. Polyphonte et quelques autres, prévoyant les suites de cette affaire, se retirèrent sagement vers Philippe.

Aussitôt après ce massacre, les éphores qui en avaient été les principaux auteurs envoyèrent à Philippe pour se plaindre de ces meurtres et pour le prier de ne pas venir à Lacédémone que le soulèvement n'y fût apaisé et que tout n'y fût tranquille, qu'il devait être persuadé qu'ils feraient pour les Macédoniens tout ce que la justice et l'amitié demandaient d'eux. Ces députés rencontrèrent Philippe près du mont Parthénion, et suivirent exactement leurs instructions. Philippe, après les avoir entendus, leur dit de retourner promptement dans leur pays et de dire aux éphores qu'il allait continuer sa route et camper à Tégée, et qu'ils envoyassent sur-le-champ des gens de poids et d'autorité pour délibérer ensemble sur ce qu'il y avait à faire. Ceux-ci retournèrent chez

eux, selon l'ordre que le roi leur avait donné, et firent connaître ses intentions. Aussitôt les principaux de Lacédémone envoyèrent à Philippe dix citoyens qui, étant arrivés à Tégée et admis dans le conseil du roi, Ogias à leur tête, commencèrent par faire le procès à Adimante, promirent à Philippe de garder exactement le traité d'alliance fait avec lui, et l'assurèrent qu'il n'avait point d'amis qui embrassassent ses intérêts avec plus de chaleur et d'affection que les Lacédémoniens. Après ce discours et quelques autres semblables, ils prirent congé.

Le conseil du roi se trouva fort partagé. Quelques-uns, informés de la sédition qui s'était élevée à Lacédémone, et sachant qu'Adimante n'avait été tué que parce qu'il embrassait le parti des Macédoniens, et que d'ailleurs les Lacédémoniens avaient eu dessein d'appeler les Etoliens, conseillaient à Philippe de faire un exemple de ce peuple, et de le traiter comme Alexandre avait traité les Thébains aussitôt qu'il fut monté sur le trône de Macédoine. D'autres, plus anciens, dirent que la faute ne méritait pas une punition si rigoureuse, qu'il fallait châtier ceux qui étaient la cause de la sédition, les dépouiller de leurs charges, et en revêtir ceux qui étaient attachés au roi.

Philippe répondit à tout cela d'un manière fort prudente et fort judicieuse, si cependant l'on doit croire que la réponse vint de lui, car il n'est guère vraisemblable qu'un jeune homme de dix-sept ans ait été capable de porter son jugement sur des affaires de cette importance. Mais un historien doit toujours attribuer les décisions à ceux qui sont à la tête des affaires, sauf à ses lecteurs à juger que les conseils sur lesquels les décisions sont fondées viennent de ceux qui sont auprès du roi, et surtout de ceux qu'il admet à ses délibérations. Il est très probable que ce que le roi prononça alors, c'était Aratus qui le lui avait suggéré.

Le roi répondit donc que, dans les hostilités que se faisaient les alliés les uns aux autres en particulier, tout ce qu'il avait à faire, c'était d'y mettre ordre de bouche ou par lettres, et de faire sentir qu'il en était averti, qu'il n'y avait que les fautes qui pouvaient blesser l'alliance en général, qu'il fût obligé de corriger, sur les avis du conseil public, que les Lacédémoniens n'ayant rien fait de notoire contre cette alliance en général, et promettant au contraire de s'acquitter fidèlement de leurs devoirs envers les Macédoniens, il ne convenait pas d'en agir avec eux à la rigueur, que son père ne les avait pas maltraités, quoiqu'il les eût vaincus comme ennemis, qu'il ne pouvait donc, lui, sans offenser la raison et la justice, les perdre sans ressource pour un si frivole motif.

Aussitôt qu'on eut conclu qu'il ne fallait plus penser à ce qui était arrivé, le roi envoya Pétrée, un de ses favoris, avec Omias, à Lacédémone, pour exhorter le peuple à lui être fidèle ainsi qu'aux Macédoniens, et pour donner et recevoir les serments accoutumés. Après cela, il se mit en marche et revint à Corinthe. Tous les alliés furent charmés de la manière dont il en avait usé avec les Lacédémoniens.

À Corinthe il tint conseil sur les affaires présentes avec ceux qui lui étaient venus des villes alliées, et délibéra avec eux sur les mesures qu'il fallait prendre à l'égard des Etoliens. Les Béotiens les accusaient d'avoir pendant la paix pillé le temple de Minerve Itonia, les Phocéens de s'être mis en campagne pour emporter de force Ambryson et Daulion, les Epirotes d'avoir ravagé leur province, les Acarnaniens d'avoir fait de sourdes menées contre la ville de Thyrée, et d'avoir osé l'insulter de nuit, les Achéens d'avoir envahi Clarion dans le pays des Mégalopolitains, d'avoir ravagé les terres des

Patréens, et des Pharéens, d'avoir mis Cynèthe au pillage, d'avoir pillé le temple de Diane proche de Louysse, d'avoir assiégé Clitorie, d'avoir tenté sur mer de s'emparer de Pyle, et sur terre de Mégalopolis d'Illyrie, qui ne faisait que de commencer à se repeupler. Après avoir entendu toutes ces accusations, le conseil conclut unanimement qu'il fallait déclarer la guerre aux Etoliens.

Dans le décret qu'on en fit, et à la tête duquel on avait déduit toutes les accusations précédentes, le conseil déclarait qu'en faveur des alliés on se réunirait pour reprendre sur les Etoliens quelque ville ou quelque pays qu'ils eussent envahi depuis la mort de Demetrius père de Philippe, que ceux qui par force avaient été contraints d'entrer dans le gouvernement des Etoliens seraient tous rétablis dans leur gouvernement naturel, et qu'ils seraient remis en possession de leur pays et de leurs villes, sans garnison, sans impôt, parfaitement libres et sans autres lois que celles de leurs pères, enfin que l'on remettrait en vigueur les lois des amphictions, et qu'on leur rendrait le temple dont les Etoliens avaient voulu se rendre les maîtres. Ce décret fut ratifié la première année de la cent quarantième olympiade, et ce fut le commencement de la guerre appelée sociale ou des alliés, commencement qui ne pouvait être ni plus juste ni plus propre à réparer les désordres passés.

CHAPITRE VII

- Philippe vient au conseil des Achéens.
- Scopas est fait préteur chez les Etoliens.
- Philippe retourne en Macédoine.
- Il attire Scerdilaïdas dans le parti des alliés.

Le conseil envoya aussitôt des députés aux alliés, afin que tous donnassent leur suffrage au décret, et prissent les armes contre les Etoliens. Philippe écrivit aussi aux Etoliens, pour les avertir que s'ils avaient de quoi se justifier, ils n'avaient qu'à se présenter à l'assemblée publique, mais qu'ils se trompaient grossièrement, si, après avoir, sans un décret public, porté le ravage chez tous leurs voisins, ils s'imaginaient que ceux qui avaient été maltraités laisseraient ces brigandages impunis, ou qu'en se vengeant ils passeraient pour avoir les premiers commencé la guerre. Cette lettre reçue, les chefs des Etoliens, qui se flattaient de l'espoir que Philippe ne viendrait pas, prirent jour pour venir trouver le roi à Rhios, puis, sur l'avis qu'il était arrivé, ils lui firent savoir par une lettre qu'avant l'assemblée du peuple, ils n'avaient pas droit de rien décider par eux-mêmes sur les affaires d'état. Pour les Achéens, ils confirmèrent le décret dans une assemblée à Égion, et ordonnèrent par un héraut de faire la guerre aux Etoliens. Le roi vint à ce conseil. Il y fit un long discours, qui fut parfaitement bien reçu, et on lui renouvela toutes les protestations d'amitié et de fidélité qui avaient autrefois été faites à ses ancêtres.

Vers le même temps, les Etoliens, assemblés pour le choix des magistrats, donnèrent la préture à ce Scopas qui avait été la cause de tous les maux que nous avons rapportés. Je ne sais que dire d'un pareil procédé : ne point faire la guerre en vertu d'un décret public, mais aller en corps d'armée ravager les terres de ses voisins, ne point punir les auteurs de ce trouble, mais au contraire leur donner les premières charges, rien ne me paraît plus méprisable et plus odieux. Car comment pourrait-on qualifier autrement cette conduite ? Un exemple rendra le tort des Etoliens plus sensible. Quand Phébidas, par trahison, fut entré dans la citadelle de Thèbes, les Lacédémoniens se contentèrent de punir l'auteur de la perfidie, et laissèrent la garnison dans la place. Était-ce assez pour réparer l'insulte, que de châtier celui qui l'avait faite ? Il était cependant en leur pouvoir de chasser la garnison, et il était de l'intérêt des Thébains qu'elle fût chassée. De même, du temps de la paix faite par Antalcidas, ils publièrent qu'ils laissaient les villes en liberté, et qu'ils leur permettaient de se conduire par leurs lois, sans cependant en retirer les gouverneurs qui y étaient de leur part. Après avoir ruiné les Mantinéens, leurs amis et leurs alliés, à les entendre, ils ne leur avaient fait aucun tort en les tirant d'une ville pour les disperser dans plusieurs. N'est-ce pas une folie, et une folie jointe à une noire méchanceté, que de vouloir que tout le monde soit aveugle, parce que l'on fait semblant de fermer les yeux ? Cette conduite, à peu près semblable dans les deux républiques, attira de grands malheurs sur l'une et sur l'autre, et ceux qui voudront bien gouverner, soit leurs affaires particulières ou les affaires générales, se donneront bien garde de les imiter.

Philippe, après avoir réglé les affaires des Achéens, reprit avec son armée la route de Macédoine pour faire au plus tôt les préparatifs de la guerre. Ce prince, par le décret dont nous avons parlé, se fit beaucoup d'honneur non seulement parmi les alliés, mais dans toute le Grèce, et l'on conçut de grandes espérances de sa douceur et de sa grandeur d'âme.

Toutes ces choses se passaient dans le temps qu'Hannibal, maître de tout le pays d'au-delà de l'Ebre, se disposait à faire le siège de Sagonte. On voit ici que, si dès le commencement j'avais joint les affaires des Grecs avec les premiers mouvements d'Hannibal, j'aurais été obligé dans le premier livre, pour suivre l'ordre des temps, de les entremêler avec les troubles d'Espagne, et que, comme les guerres d'Italie, d'Espagne et d'Asie ont eu chacune un commencement qui leur était propre, et se sont terminées de la même manière, il était plus à propos que je parlasse en particulier de chacune, jusqu'à ce que j'arrivasse au temps où, jointes et mêlées l'une avec l'autre, elles commencèrent à tendre au même but. Par cette méthode on montrera plus clairement les commencements de chaque guerre, on découvrira aussi plus aisément leur jonction, dont nous avons déjà rapporté la manière et le sujet.Ensuite nous n'aurons plus qu'à faire une histoire commune de toutes. Or, cette jonction se fit sur la fin de la guerre que nous racontons, dans la troisième année de la cent quarantième olympiade. Ainsi, après cette guerre, suivant l'ordre des temps, nous parlerons de toutes les autres en commun, mais, pour ce qui a précédé, il faut le traiter en particulier, comme je viens de dire. Seulement je prie qu'on se rappelle ce qui est arrivé dans le même temps, et dont j'ai parlé dans le premier livre, afin que l'on suive plus facilement le fil de ma narration, et qu'on soit plus frappé des choses qu'elle contient.

Pour revenir à Philippe, pendant ses quartiers d'hiver dans la Macédoine il s'appliqua surtout à lever des troupes, et à mettre son royaume en sûreté contre les Barbares qui le menaçaient. Il eut aussi une conférence seul à seul avec Scerdilaïdas, pour le porter à se joindre aux autres alliés et à lui. Celui-ci se laissa d'abord gagner par les promesses que le roi lui fit de l'aider à mettre ordre aux affaires d'Illyrie, et par le mal qu'il lui dit des Etoliens, dont on n'en pouvait assez dire. Les injustices qui se font d'état à état ne diffèrent de celles que les particuliers se font les uns aux autres, que ce que les premières sont en plus grand nombre et d'une plus grande conséquence. À l'égard des sociétés particulières qui lient entre eux les brigands et les voleurs, elles ne se détruisent pour l'ordinaire que parce que ceux qui les composent ne s'en tiennent pas aux conventions qu'ils ont faites. C'est ce qui arriva alors aux Etoliens. Ils étaient convenus avec Scerdilaïdas qu'il aurait une partie du butin, s'il se jetait avec eux sur l'Achaïe. Il se laissa persuader, et fit ce qu'on demandait de lui. Les Etoliens pillent Cynèthe, ils font un riche butin d'hommes et de troupeaux, et ne pensent seulement pas à lui dans le partage de ces dépouilles. Dans l'indignation où il était, Philippe n'eut besoin que de lui rappeler en peu de mots dans la mémoire l'infidélité des Etoliens. Il exigea néanmoins qu'on lui donnât vingt talents chaque année, et trente frégates pour attaquer les Etoliens par mer.

CHAPITRE VIII

- Les Acarnaniens entrent dans l'alliance.
- Éloge de ce peuple.
- Mauvaise foi des Epirotes.
- Fautes que font les Messéniens en ne se joignant pas aux autres alliés.
- Avis important aux Péloponnésiens.

Pendant que Philippe travaillait de son côté, les députés envoyés aux alliés allèrent d'abord dans l'Acarnanie, et présentèrent le décret. Il fut universellement approuvé et ratifié. Lés Acarnaniens coururent aussitôt aux armes, quoiqu'il n'y eût pas de peuple qui pût plus légitimement s'en dispenser, affecter des délais et craindre de se brouiller avec ses voisins. Outre que l'Acarnanie est limitrophe de l'Etolie, rien n'est plus aisé à conquérir que cette province, et, peu de temps avant cette guerre, leur haine pour les Etoliens leur avait attiré de très grands maux. Mais les gens bien nés s'exposent à tout, sacrifient tout pour le devoir. Or, quelque faibles que soient par eux-mêmes les Acarnaniens, il n'y a pas de peuple, parmi les Grecs, qui ait le devoir plus à cœur. On peut hardiment compter sur eux dans les plus fâcheuses conjonctures, on ne voit nulle part dans La Grèce plus d'amour pour la liberté, et plus de fermeté pour s'y maintenir.

Les Epirotes écoutèrent les députés et ratifièrent le décret, mais, lâches et de mauvaise foi, ils convinrent en même temps qu'ils attendraient pour faire la guerre aux Etoliens, que le roi la leur fît, et aux députés des Etoliens, ils dirent qu'ils voulaient vivre en paix avec eux. On envoya aussi des députés vers le roi Ptolémée, et on le pria de n'aider, ni d'argent ni d'autres munitions, les Etoliens contre Philippe et les alliés.

Pour les Messéniens, quoique ce fût pour eux que l'on avait entrepris cette guerre, ils firent réponse aux députés, qu'ils n'entreraient point dans cette guerre que la ville de Phigalée, qui était sur leurs frontières, n'eût été enlevée aux Etoliens, dont elle dépendait. Ce furent Oénis et Nicippus, éphores des Messéniens, et quelques autres qui tenaient pour l'oligarchie, qui firent prendre ce parti au peuple, malgré toute la répugnance qu'il y avait. Il s'en fallait beaucoup, au moins selon moi, que ce fût le meilleur qu'il y eût à prendre. Il est vrai que la guerre est un grand mal, mais elle n'est pas si à craindre qu'on doive plutôt tout souffrir que de l'avoir. Si rien n'est préférable à la paix, pourquoi donc faisons-nous tant valoir le droit d'égalité, la liberté de dire ce que nous pensons, et le nom de liberté ? Louons-nous les Thébains de s'être soustraits aux guerres qu'il fallait soutenir contre les Mèdes pour le salut de toute la Grèce, et d'avoir craint les Perses jusqu'à se soumettre à leur domination ? Pindare, d'accord avec les Thébains, conseille, pour maintenir la tranquillité publique, de chercher la brillante lumière du repos. Voilà de grands mots, mais qui n'expriment, comme on eut lieu de le reconnaître peu de temps après, qu'une maxime honteuse, et qui fut très funeste à la patrie de ce poète. Rien n'est plus estimable que la paix, quand elle ne blesse en rien nos droits ni notre honneur. Si elle nous déshonore et nous réduit en servitude, rien n'est plus infamant et plus préjudiciable.

Mais la faction de ceux qui parmi les Messéniens étaient pour l'oligarchie, ne faisant attention qu'à ses intérêts particuliers, recherchait toujours la paix avec trop d'empressement. Il est vrai que, par là, ils se sont souvent épargné de mauvaises affaires, et ont évité beaucoup de dangers, mais enfin cependant pour la paix, il fut porté si loin qu'il mit leur patrie à deux doigts de sa perte. La raison en est, à ce qu'il me semble, que les Messéniens ont pour voisins les deux peuples les plus puissants du Péloponnèse, j'ose dire même de toute la Grèce, savoir, les Arcadiens et les Lacédémoniens, et qu'ils n'ont pas gardé à leur égard la conduite qu'il convenait de garder. Depuis leur établissement dans la Messénie, les Lacédémoniens avaient contre eux une haine irréconciliable, sans que l'honneur leur inspirât rien pour se venger noblement de cette haine. Les Arcadiens, au contraire, les aimaient et les protégeaient, et cette amitié qu'il fallait cultiver, ils la négligeaient. Tant que ces deux voisins se faisaient la guerre l'un à l'autre ou l'allaient faire ailleurs, les Messéniens tranquilles jouissaient d'une paix profonde et des commodités que le pays leur fournissait, mais dès que les Lacédémoniens, de retour chez eux, n'avaient plus rien à faire, ils ne songeaient qu'à leur nuire et qu'à les inquiéter, et comme les Messéniens n'étaient pas en état de s'opposer à une puissance si formidable, et qu'ils ne s'étaient pas auparavant ménagé des amis capables de tout entreprendre pour les secourir, ils étaient contraints ou de leur rendre les services les plus bas ou, s'ils ne pouvaient se résoudre à la servitude, d'abandonner leur patrie et de fuir au loin avec leurs femmes et leurs enfants. C'est ce qui leur est arrivé bien des fois, et encore depuis assez peu de temps.

Fassent les dieux que les Péloponnésiens s'affermissent tellement dans l'état où ils sont maintenant, que jamais ils n'aient besoin de l'avis que je vais leur donner, mais, s'il arrive qu'ils soient menacés de quelque révolution, je ne vois pour les Messéniens et pour les Mégalopolitains qu'une seule voie pour se maintenir longtemps dans leur pays, c'est, selon la pensée d'Épaminondas, de se joindre ensemble de manière que rien ne soit capable de rompre ou d'altérer tant soit peu leur union. Ils n'ont qu'à remonter aux temps qui les ont précédés, pour se convaincre des avantages de cette société. Entre autres choses que les Messéniens firent pour marquer aux Mégalopolitains leur reconnaissance, au temps d'Aristomène, ils élevèrent une colonne près de l'autel de Jupiter Lycien, sur laquelle, d'après le témoignage de Callisthène, étaient inscrits ces quatre vers :

Il n'a pas été permis qu'un roi injuste restât impuni. Messène, grâce à Jupiter, a découvert celui qui l'avait trahie, Un parjure ne saurait échapper à la divinité. Salut, roi Jupiter ! continue à protéger les Arcadiens.

Il me paraît que les Messéniens, dans cette inscription, ne prient les dieux de sauver l'Arcadie que parce qu'elle était pour eux comme une seconde patrie après la perte de la leur propre. En effet, pendant la guerre d'Aristomène, après qu'ils eurent été chassés de leur patrie, les Arcadiens ne se contentèrent pas de les recevoir chez eux et de les ranger au nombre des citoyens, ils donnèrent encore leurs filles en mariage à ceux des jeunes Messéniens qui étaient en âge de se marier. Outre cela, ils firent une exacte recherche de la trahison dont Aristocrate, leur roi, s'était rendu coupable dans le combat appelé la journée du fossé, le tuèrent, et éteignirent toute sa race.

Mais sans recourir aux vieux temps, ce qui s'est passé depuis l'union de Mégalopolis avec Messène, prouve assez ce que je viens d'avancer. Après la bataille de Mantinée, où la mort d'Épaminondas rendit la victoire douteuse, bien que les Lacédémoniens ne voulussent pas que les Messéniens fussent compris dans le traité, parce qu'ils espéraient se rendre bientôt maîtres de Messène, les Mégalopolitains et tous ceux qui étaient unis avec les Arcadiens pressèrent si fort les alliés d'admettre es Messéniens, de recevoir leurs serments, et de les faire entrer dans le traité le paix, qu'enfin ils l'emportèrent, et que les Lacédémoniens furent les seuls de toute la Grèce qui en fussent exclus. Après cela, doutera-t-on dans la postérité que le conseil que nous donnons aux Messéniens et aux Mégalopolitains soit bien fondé ? Aussi ne le leur ai-je donné qu'afin que, n'oubliant jamais les maux que leur patrie a soufferts de la part des Lacédémoniens, ils vivent toujours les uns avec les autres dans une parfaite intelligence et se gardent une fidélité inviolable, et que la terreur de cet ennemi ni le désir de la paix ne les portent jamais à se séparer les uns des autres. Revenons à notre sujet.

CHAPITRE IX

- Députation des Spartiates vers les Etoliens.
- Sparte demeure fidèle à Philippe.
- Sédition qui s'élève dans cette ville, et pourquoi.
- On y crée de nouveaux rois, qui font la guerre aux Achéens.

Les Lacédémoniens reçurent les députés des alliés assez selon leur coutume. Aveuglés par leur folie et leur mauvaise volonté, ils les renvoyèrent sans leur rien répondre, tant ce que l'on dit est vrai, qu'une audace effrénée renverse l'esprit et ne forme que des projets chimériques. Cependant on élut à Sparte de nouveaux éphores. Ceux qui avaient d'abord embrouillé les affaires, et qui avaient été la cause des meurtres, envoyèrent un message vers les Etoliens pour en faire venir un député. Ceux-ci écoutèrent avec plaisir les propositions des Lacédémoniens, et leur envoyèrent Machatas avec quelques autres. Ce député se présenta aux éphores, qui demandèrent que l'on fît parler Machatas dans une assemblée du peuple, que l'on créât des rois selon l'ancien usage, et que l'on ne souffrît point que, contre les lois, l'empire des Héraclides fût anéanti. Les éphores ne goûtaient point du tout ces demandes, mais, ne pouvant résister à l'empressement que l'on témoignait, et craignant que les jeunes gens ne causassent quelque tumulte, ils dirent, sur l'article des rois, qu'on en délibérerait, et accordèrent une assemblée à Machatas.

Le peuple s'assemble, Machatas fait une longue harangue, où, pour engager les Lacédémoniens à se joindre avec les Etoliens, il eut l'impudence de charger les Macédoniens de cent crimes imaginaires, et de donner aux Etoliens des louanges qu'ils n'avaient jamais méritées. Quand il se fut retiré, le conseil se trouva très embarrassé. Quelques-uns opinaient en faveur des Etoliens, et souhaitaient qu'on fît alliance avec eux, quelques autres étaient d'un avis contraire. Mais quelques anciens ayant représenté au peuple les bienfaits qu'il avait reçus d'Antigonus et des Macédoniens, et les maux au contraire que leur avaient causés Charixène et Timée, lorsque les Etoliens, fondant en grand nombre à main armée sur leurs terres, les avaient ravagées, en avaient mis dans les fers les habitants, et s'étaient voulu emparer de Sparte par fraude et par violence, en se servant pour cela du ministère des exilés, le peuple changea aussitôt de sentiment, et se laissa enfin persuader de demeurer fidèle à Philippe et aux Macédoniens, ce qui fit que Machatas reprit le chemin de son pays sans avoir rien fait.

Cette résolution déplut infiniment à ceux qui d'abord avaient été la cause de tous les troubles. Pour la rendre inutile, ils gagnèrent quelques jeunes gens, et imaginèrent l'expédient du monde le plus impie. C'était alors le temps où il se devait faire je ne sais quel sacrifice à Minerve, et pour cela il fallait que la jeunesse en âge de porter les armes accompagnât la victime au temple de cette déesse, et que les éphores fissent eux-mêmes la cérémonie dans ce temple. Quand l'heure du sacrifice fut venue, quelques jeunes soldats se jetèrent tout d'un coup sur les éphores et les massacrèrent. Ainsi ce temple, qui jusque là avait été un asile pour ceux qui s'y réfugiaient, quand même ils eussent été condamnés à la mort, fut alors tellement méprisé et profané, que l'on y vit

couler le sang de tous les éphores autour de l'autel et de la table sacrée. On égorgea de même Gyridas et quelques vieillards, on mit en fuite tous ceux qui étaient opposés aux Etoliens, on choisit parmi eux des éphores, et on conclut l'alliance avec ce peuple.

Ce qui porta les Lacédémoniens à de si grands excès, fut la haine qu'ils avaient pour les Achéens, leur ingratitude à l'égard des Macédoniens, leur inconsidération à l'égard de tout le monde. Leur amitié pour Cléomène n'y eut pas moins de part, car ils espéraient toujours que ce prince s'échapperait et reviendrait chez eux. Ce qui fait voir que quand on a su se bien mettre dans l'esprit des hommes, on a beau être absent, l'inclination qu'ils ont conçue pour vous ne s'éteint jamais, et n'attend au contraire que le moment de s'enflammer. Il y avait déjà trois ans, depuis la fuite de Cléomène, que les Lacédémoniens, rentrés dans le gouvernement de leurs pères, n'avaient pas pensé à se nommer des rois, mais dès qu'ils eurent avis que ce prince était mort, le peuple et le conseil des éphores souhaitèrent avec ardeur qu'on en élût. Ceux des éphores qui s'entendaient avec les soldats, auteurs de l'alliance faite avec les Etoliens, en nommèrent un avec toutes les formes requises. C'était Agésipolis, encore enfant à la vérité, mais fils d'Agésipolis qui avait eu pour père Cléombronte, lequel avait commencé à régner lorsque Léonidas fut chassé de son royaume, et qui lui avait succédé parce qu'il touchait de fort près par sa naissance à cette famille. On donna pour tuteur à Agésipolis Cléomène, fils de Cléombronte, et frère d'Agésipolis, son père. De l'autre maison royale, quoiqu'il restât deux enfants qu'Archidamus, fils d'Eudamidas, avait eus de la fille d'Hippomédon, que cet Hippomédon, fils d'Agésilas et petit-fils d'Eudamidas, fût plein de vie, et qu'il y en eût encore plusieurs autres, quoique dans un degré plus éloigné, cependant on ne pensa point à eux, et on mit sur le trône Lycurgue, parmi les ancêtres duquel il n'y avait jamais eu de rois, et la qualité de successeur d'Hercule, et de roi de Sparte ne lui coûta qu'autant de talents qu'il y avait d'éphores, tant les grandes dignités s'achètent partout à peu de frais ! Aussi ce ne furent pas les enfants des enfants de ceux qui avaient fait cette folie qui en portèrent la peine, mais bien eux-mêmes.

Machatas, ayant appris ce qui s'était passé à Lacédémone, y revint une seconde fois pour pousser les éphores et les rois à déclarer la guerre aux Achéens. Il leur fit entendre qu'il n'y avait que cela seul qui pût pacifier les troubles qu'excitaient ceux des Lacédémoniens qui ne voulaient point d'alliance avec les Etoliens, et ceux des Etoliens qui faisaient tous leurs efforts pour détourner cette alliance. Après avoir réussi dans sa négociation par la sottise de ceux avec qui il traitait, il retourna dans son pays. Aussitôt Lycurgue, à la tête d'un corps de troupes auquel il avait joint quelques soldats de la ville, se jeta sur l'Argie, qui, se tranquillisant sur l'état présent de leur gouvernement, ne s'attendait rien moins qu'à une invasion de la part des Lacédémoniens. Il prit d'emblée Polychne, Prasie, Leuce et Cyphante, et, s'emparant de Glympe et de Zarace, enleva ces deux villes à la République des Argiens.

Après cette expédition, les Lacédémoniens firent publier qu'il fallait faire la guerre aux Achéens. Machatas souleva contre eux plusieurs autres peuples par les mêmes discours qu'il avait tenus aux Lacédémoniens. Tout réussissant à souhait pour les Etoliens, ils entreprirent hardiment la guerre. Il n'en fut pas de même des Achéens. Philippe, qui était toute leur espérance, étant encore occupé aux préparatifs, les Epirotes se faisaient

attendre, et les Messéniens ne se donnaient aucun mouvement, et pendant ce temps-là les Etoliens, profitant de la folie des Eléens et des Lacédémoniens, leur suscitaient la guerre de tous les côtés.

Le temps de la préture d'Aratus finissait alors, et son fils Aratus fut mis en sa place par les Achéens. Scopas, préteur des Etoliens, avait au moins fait la moitié de son temps, car les Etoliens avaient élu leurs magistrats aussitôt après l'équinoxe d'automne, et les Achéens vers le lever des Pléiades. L'été commençant, et le jeune Aratus ayant pris le commandement, ce ne fut que guerres de toutes parts. Hannibal marchait contre Sagonte et se disposait à en faire le siège. Les Romains, sous la conduite de L. Émilius, furent envoyés en Illyrie contre Demetrius de Pharos, comme nous avons dit dans le premier livre. Antiochus pensait à la conquête de la Coïlè-Syrie, que Théodotus s'était chargé de lui livrer. Ptolémée faisait des préparatifs contre Antiochus. Lycurgue, marchant sur les traces de Cléomène, assiégeait l'Athénée des Mégalopolitains. Les Achéens rassemblaient de la cavalerie et de l'infanterie étrangère pour la guerre dont ils étaient menacés de tous côtés. Philippe partait de Macédoine à la tête de dix mille Macédoniens pesamment armés, et de cinq mille hommes de troupes légères, et dans ce même temps où l'on se disposait partout à prendre les armes, les Rhodiens déclarèrent aussi la guerre aux Byzantins. Voyons pour quel sujet.

CHAPITRE X

- Description de Byzance.

Byzance, par rapport à la mer, est, de toutes les villes du monde, celle où l'on peut vivre le plus en sûreté et dans la plus grande abondance de toutes choses, mais, eu égard à la terre, c'est aussi, de toutes les villes, celle où ces deux avantages se trouvent le moins. Par rapport à la mer, située à l'entrée du Pont, elle le commande tellement qu'aucun marchand ne peut y aborder ni en sortir malgré les Byzantins, qui, par conséquent, sont les maîtres de tout ce que ce riche et fertile pays produit et reçoit pour les nécessités et commodités de la vie. Il produit les cuirs et un grand nombre de bons esclaves, et pour les commodités, le miel, la cire, les viandes salées de toute espèce, et il reçoit ce que nous avons de trop, l'huile et toutes sortes de vins. Pour le blé, tantôt il nous en fournit, tantôt nous lui en fournissons, selon le besoin. Il fallait donc nécessairement ou que les Grecs fussent privés de toutes ces choses ou que le commerce leur en devînt inutile, si les Byzantins leur voulaient du mal ou s'ils se liaient d'intérêt avec les Galates ou plutôt avec les Thraces ou encore s'ils quittaient le pays. Car le détroit est si resserré et les Barbares des environs en si grand nombre, qu'assurément nous ne pourrions jamais le franchir pour entrer dans le Pont. Je veux donc bien que les Byzantins soient les premiers à profiter des avantages que leur procure l'heureuse situation de leur ville, qu'ils puissent faire sortir tout ce qu'ils ont de trop et faire entrer tout ce qui leur manque, sans peine ni péril. Comme cependant on doit convenir que c'est à eux qu'on est redevable de bien des choses, il est juste qu'on les regarde comme des bienfaiteurs communs, et que non seulement les Grecs aient de la reconnaissance, mais encore qu'ils leur prêtent du secours contre les insultes des Barbares.

Mais arrêtons-nous un peu à la description de cette ville, et faisons voir d'où lui vient l'abondance de toutes les choses dont elle jouit, car il y a peu de gens qui en soient instruits, parce qu'elle est située un peu au-delà des pays qu'on a coutume d'aller voir. Nous voudrions bien que tout le monde connût et vît même de ses propres yeux ce qu'il y a dans chaque pays de rare et singulier, mais, puisque cela ne se peut pas, nous souhaiterons du moins qu'on en eût une idée qui approchât le plus près qu'il serait possible de la vérité. La mer qu'on appelle le Pont a environ vingt-deux mille stades de circonférence. Elle a deux bouches diamétralement opposées, l'une du côté de la Propontide, l'autre du côté des Palus-Méotides, lesquels ont huit mille stades de tour. Comme plusieurs grands fleuves viennent se décharger dans ces deux lits, et qu'il en vient encore un plus grand nombre et de plus grands de l'Europe, quand les Palus-Méotides en sont remplis, ils s'écoulent dans le Pont par une des bouches, et celui-ci se jette par l'autre dans la Propontide. La bouche des Palus-Méotides s'appelle le Bosphore Cimmérien, large de trente stades sur soixante de longueur. Cette mer est partout fort basse. La bouche du Pont est appelée Bosphore de Thrace, et a cent vingt stades de longueur. Sa largeur n'est pas égale partout. La bouche par où l'on sort de la Propontide commence à l'espace qu'il y a entre Chalcédoine et Byzance, et qui est de quatorze stades. Celle par où l'on sort du Pont s'appelle Hiéron. C'est là qu'on dit que Jason, revenant de la Colchide, sacrifia pour la première fois aux douze dieux. Cet endroit, quoique situé dans l'Asie, n'est distant de l'Europe que de douze stades, au bout desquels, vis-à-vis, on trouve le temple de Sérapis, dans la Thrace.

Les eaux des Palus-Méotides et du Pont sortent sans cesse de leur lit, et cela vient de deux causes. La première, qui n'est ignorée de personne, c'est parce, que, plusieurs fleuves tombant dans un lit borné tout à l'entour, l'eau grossit et s'élève toujours, et si elle n'a point d'issue pour sortir, il faut nécessairement qu'à force de s'élever et de s'augmenter, elle se répande par-dessus les bords dans un espace plus large que son lit, ou, s'il y a des sorties, qu'elle s'écoule. L'autre cause est la grande quantité de sable que les fleuves apportent avec eux dans les grandes pluies, et qui, dressant l'eau, l'élève et l'oblige de sortir par les issues, et comme les fleuves entrent sans cesse et apportent des sables, il faut aussi que l'écoulement des eaux soit perpétuel. Telles sont les vraies raisons pour lesquelles les eaux du Pont ne restent pas dans leur lit, raisons non fondées sur le rapport des marchands, mais tirées de la nature même des choses, et qui par conséquent, ne laissent rien à désirer.

Pendant que nous sommes sur ce sujet, examinons bien tout ce que la nature y a fait. La plupart des historiens n'y ont pas fait attention, mais, je crois qu'il sera d'autant plus à propos de rapporter les raisons de tout, et de n'omettre rien qui puisse arrêter ceux qui sont curieux de ces sortes de recherches, que cela convient parfaitement à notre siècle. Car, puisqu'il n'y a plus de coin du monde où nos voyageurs ne pénètrent par mer ou par terre, on ne doit plus, sur ce que l'on ne sait pas, s'en rapporter aux poètes, et aux conteurs de fables, comme ont fait nos prédécesseurs, qui, sur la plupart des doses contestées, ne nous citent que ces témoins infidèles. Il faut tirer de l'histoire même de quoi persuader nos lecteurs.

Je dis donc que les Palus-Méotides et le Pont se remplissent de sables depuis longtemps, et qu'ils en seront entièrement comblés, à moins qu'il n'y arrive quelque changement dans ce qui s'y fait, et que les fleuves ne discontinuent d'y charrier des sables; car, la succession des temps étant infinie, et ces lits tout à fait bornés, il est évident que, quand même il n'y tomberait que peu de sable, ils seraient dans la suite entièrement remplis. C'est une loi de la nature, que tout ce qui, étant borné, croît ou se corrompt continuellement pendant un temps infini, bien qu'il ne croisse que peu ou qu'il ne se corrompe que légèrement, arrive nécessairement à sa perfection ou périsse entièrement. Or ce n'est pas un peu de sable, c'est une quantité prodigieuse de sable que les fleuves apportent dans ces deux lits, ce qui fait croire qu'ils seront bientôt comblés. Cet amoncellement de sables fait même déjà des progrès sensibles, et les Palus-Méotides commencent à se remplir. Ils n'ont plus que sept ou cinq brasses de profondeur dans la plupart des endroits, en sorte qu'on ne peut plus naviguer dessus avec de grands vaisseaux sans guide. D'ailleurs, quoique, selon tous les anciens, cette mer fût autrefois jointe au Pont, elle n'est plus maintenant qu'une eau douce. Celle de la mer a été absorbée par les sables et a cédé la place à celle des fleuves. Il arrivera la même chose à l'égard du Pont. Cela commence même dès à présent. Si peu de gens s'en aperçoivent, c'est à cause de la grandeur du lit, mais, pour peu qu'on y fasse attention, il est aisé de s'en apercevoir, car l'Ister, qui, venant d'Europe, se décharge par plusieurs embouchures dans le Pont, y a déjà formé, du limon qu'il entraîne avec lui, un banc éloigné de la terre d'environ mille stades, et contre lequel les vaisseaux échouent souvent pendant la nuit lorsqu'on y pense le moins.

La raison pour laquelle le sable ne s'amasse point auprès de la terre, mais est poussé loin en avant, c'est sans doute que les fleuves poussent en avant le sable et tout ce qu'ils roulent dans leurs eaux, à proportion que la violence et l'impétuosité de leur

cours ont plus de force que la mer et la repoussent. Mais quand cette impétuosité est ralentie par la hauteur et la quantité des eaux de la mer, alors il est naturel que ce que les fleuves entraînent avec eux, tombe en bas et s'arrête. Voilà pourquoi les monceaux de sable que forment les grands et les rapides fleuves, ou sont éloignés de la terre, ou commencent proche de la terre à une grande profondeur, et qu'au contraire ceux des fleuves qui sont plus petits et qui coulent lentement, s'amassent proche des embouchures. Une preuve de ce que je dis, c'est que, dans les grandes pluies, les fleuves les plus médiocres, tombant avec force dans la mer, poussent ce qu'ils apportent plus ou moins loin, à proportion de leur impétuosité ou de leur faiblesse.

Ce que nous avons dit de la grandeur de la digue formée par les fleuves dans le Pont, et de la quantité de pierres, de bois et de terre que ces fleuves y transportent, tout cela ne doit surprendre personne. On voit souvent même de petits torrents se faire en peu de temps un passage au travers des montagnes, emporter avec eux toutes sortes de matières, et remplir certains endroits à un point qu'ils les changent tout à fait, et qu'en y passant quelques jours après on ne les reconnaît plus. On doit donc être beaucoup moins surpris que de grands fleuves, qui coulent perpétuellement, élèvent des digues dans le Pont, et puissent un jour le combler entièrement. Cela n'est pas seulement vraisemblable, il faut de toute nécessité que cela arrive. En voici la preuve. Autant que l'eau des Palus-Méotides est plus douce que celle de notre mer, ainsi, pour rendre le Pont marécageux et rempli d'eau douce comme les Palus-Méotides, il ne reste plus rien, sinon qu'il y ait entre le temps qu'il a fallu pour remplir ceux-ci et le temps nécessaire pour remplir celui-là, la même proportion qu'il y a entre les grandeurs différentes de ces deux lits. Cela se fera même d'autant plus tôt, que les fleuves qui se déchargent dans le Pont sont plus grands et en plus grande quantité.

J'ai cru devoir mettre ici ces réflexions pour convaincre ceux qui ne peuvent se persuader que cette mer se remplit et se comblera un jour de telle sorte que ce ne sera plus qu'un lac et un marais. Elles serviront aussi à nous prévenir contre les prétendus prodiges que nous débitent ceux qui courent les mers, à empêcher que nous n'écoutions avec avidité comme des enfants sans expérience tout ce qui se dit, et à nous donner, quelques idées d'après lesquelles nous soyons en état de juger de la vérité ou de la fausseté de ce que l'on nous rapporte. Reprenons maintenant notre description de Byzance.

CHAPITRE XI

- L'historien continue de décrire la situation et les avantages de Byzance.
- Guerre que les Byzantins ont à soutenir.

Nous avons dit que le détroit qui joint le Pont avec la Propontide est long de cent vingt stades, depuis Hiéron, du côté du Pont, jusqu'à l'endroit où est Byzance, au côté opposé. Dans cet espace, sur un promontoire appartenant à l'Europe, et éloigné de l'Asie d'environ cinq stades, est un temple de Mercure. C'est l'endroit le plus resserré du détroit, et où l'on dit que Darius dans son expédition contre les Scythes, fit jeter un pont. Depuis le Pont jusqu'au temple de Mercure, comme la distance entre les bords est assez égale, le cours de l'eau est aussi assez uniforme, mais, arrivant à ce temple, et y étant resserrée par le promontoire, elle s'y brise et se jette ensuite du côté de l'Asie, d'où elle retourne du côté de l'Europe aux promontoires qui sont vers les Hesties. De là, changeant encore son cours, elle coule vers l'Asie au promontoire appelé le Bœuf, où l'on rapporte que Io s'arrêta pour la première fois après avoir passé le détroit. Enfin, de ce promontoire du Bœuf, l'eau prend son cours vers Byzance, où se partageant, la plus petite partie va former le golfe appelé la Corne, et la plus grande vient de l'autre côté, où est Chalcédoine. Mais cette partie n'a plus à beaucoup près la même force, car, après avoir été jetée et rejetée tant de fois, et trouvant là de quoi s'étendre, elle s'affaiblit enfin, et, n'étant plus repoussée par ses bords qu'à angle obtus, elle quitte Chalcédoine et suit le détroit.

C'est ce qui donne à Byzance un fort grand avantage sur Chalcédoine pour la situation, quoique à juger de ces deux villes par les yeux elles paraissent également bien situées. On ne peut aborder qu'avec peine à Chalcédoine, et le cours de l'eau vous emporte à Byzance, quelque chose que vous fassiez pour vous en défendre. Pour preuve de cela, c'est que quand on veut passer de Chalcédoine à Byzance, on ne peut traverser le détroit en droite ligne, mais on remonte jusqu'au Boeuf et à Chrysopolis même, ville dont les Athéniens s'emparèrent autrefois par les conseils d'Alcibiade, et où ils levèrent les premiers un impôt sur ceux qui passaient dans le Pont. De là on n'a qu'à s'abandonner au cours de l'eau, et on est nécessairement porté à Byzance. La même chose arrive soit qu'on navigue au-dessus ou au-dessous de cette ville. Qu'un vaisseau poussé par un vent du midi y vienne par l'Hellespont, la route est facile en côtoyant l'Europe. Qu'un vent du nord, au contraire, en pousse un autre du Pont dans l'Hellespont, en longeant encore la côte de l'Europe, il cinglera droit et sans danger de Byzance dans le détroit de la Propontide, où sont Abydos et Sestos. C'est tout le contraire par rapport à Chalcédoine, parce que la côte est inégale, et que d'ailleurs l'île de Cyzique avance beaucoup dans la mer. Pour y venir de l'Hellespont, on est obligé de longer la côte de l'Europe, et, quand on est proche de Byzance, de se détourner pour prendre la route de Chalcédoine, ce qui n'est pas facile. Nous en avons dit la raison. De même, en sortant de son port, il est absolument impossible de cingler droit vers la Thrace, car, outre le cours de l'eau qu'il faudrait forcer, on aurait encore à surmonter, ou le vent du midi qui pousse vers le Pont, ou le vent du nord qui en fait sortir, et, soit qu'on vienne de Byzance à Chalcédoine ou qu'on aille de Chalcédoine en Thrace, on ne peut pas éviter

l'un ou l'autre de ces vents. Mais après avoir expliqué les avantages que les Byzantins tirent du côté de la mer, voyons les désavantages auxquels ils sont exposés du côté de la terre.

D'une mer à l'autre, ils sont environnés de la Thrace et sont perpétuellement en guerre avec les peuples de ce pays. Qu'après de grands préparatifs de guerre, ils obligent une fois les Thraces de mettre bas les armes, le nombre d'hommes et de souverains est si grand, qu'une victoire ne peut les dompter tous. Qu'ils en aient vaincu un, trois plus puissants viennent les attaquer jusque dans leur pays. En vain ils font des traités et consentent à leur payer des tributs. Ils ne peuvent rien accorder à un, que cela même ne leur suscite une guerre avec plusieurs autres. En un mot, c'est une guerre dont ils ne peuvent se délivrer, et qui leur coûte néanmoins beaucoup à soutenir, car quoi de plus dangereux qu'un mauvais voisin, et y a-t-il guerre plus cruelle que celle que font les Barbares ?

Outre ces guerres et les calamités dont elles ont coutume d'être suivies, ils souffrent encore du côté de la terre une peine à peu près semblable à celle que souffre Tantale chez les poètes. Quand ils ont bien cultivé leurs terres, et qu'ils sont prêts de recueillir les beaux fruits qu'elles portent, ces Barbares font une irruption, en gâtent une partie et emportent l'autre, et ne laissent aux Byzantins que le regret d'avoir travaillé et dépensé beaucoup à mettre leurs terres en état de produire de belles moissons, qu'ils ont la douleur de voir enlever. Cette guerre continuelle avec les Thraces n'a pas empêché qu'ils n'aient toujours gardé aux Grecs une exacte fidélité. Mais le comble de leur malheur fut la descente que firent les Gaulois dans leur pays, sous la conduite de Comontorius. Ces Gaulois étaient du nombre de ceux qui, sous Brennus, étaient sortis de leur pays, et qui, s'étant échappés du péril dont ils étaient menacés à Delphes, s'enfuirent vers l'Hellespont, où ils s'arrêtèrent. Les environs de Byzance leur parurent si délicieux, qu'ils ne pensèrent point à passer en Asie. Ils se rendirent ensuite maîtres de la Thrace, et ayant établi le siège de leur empire à Tyle, ils réduisirent les Byzantins aux dernières extrémités. Dans la plus ancienne irruption que fit Comontorius, le premier de leurs rois, les Byzantins lui donnèrent tantôt trois, tantôt cinq, tantôt dix mille pièces d'or pour empêcher qu'il ne fit du dégât sur leurs terres. Enfin la somme alla jusqu'à quatre-vingts talents par an, qu'ils payèrent jusqu'à la chute de cette monarchie, laquelle arriva sous Cavarus. Les Gaulois tombèrent à leur tour sous la puissance des Thraces, qui ne firent quartier à aucun, et qui en éteignirent entièrement la race.

Pendant que les Byzantins étaient accablés des tributs qu'on levait sur eux, ils dépêchèrent d'abord chez les Grecs, pour les prier d'avoir compassion de leur malheur et de venir à leur secours. La plupart ne daignèrent seulement pas les écouter, ce qui les obligea à exiger un impôt de ceux qui passaient dans le Pont ou qui en sortaient. Cet impôt étant fort onéreux, tout le monde en rejeta la faute sur les Rhodiens, qui passaient alors pour les plus puissants sur la mer, et de là vint la guerre dont nous avons à parler, car les Rhodiens ouvrirent enfin les yeux sur le tort que faisait à leurs voisins et à eux le paiement qu'exigeaient les Byzantins. D'abord, après s'être fait des alliés, ils envoyèrent des ambassadeurs à Byzance pour demander la révocation de l'impôt. Les Byzantins n'eurent aucun égard à leur demande. Hécatondore et Olympiodore, qui étaient alors à la tête des affaires, soutinrent aux ambassadeurs de Rhodes que c'était avec juste raison qu'on levait cet impôt. Les ambassadeurs se retirèrent sans avoir pu rien obtenir. On résolut aussitôt à Rhodes de déclarer la guerre aux Byzantins.

On commença par envoyer des messages à Prusias, pour l'engager à entrer dans cette guerre. On savait que ce roi avait des raisons pour ne pas être ami des Byzantins. Ceux-ci firent la même chose de leur côté. Ils envoyèrent solliciter du secours à Attale et à Achée. Le premier ne demandait pas mieux, mais, resserré par Achée dans les états de ses pères, il ne pouvait les secourir que faiblement. Achée promit aussi de les soutenir. Comme il était maître de tout le pays en deçà du mont Taurus, et qu'il avait pris depuis peu le titre de roi, de si grandes forces enflèrent autant le courage des Byzantins, qu'elles inspirèrent de crainte aux Rhodiens et à Prusias. D'ailleurs Achée était parent de cet Antiochus qui avait succédé au royaume de Syrie, et voici pourquoi il s'était acquis cette grande domination dont nous venons de parler.

CHAPITRE XII

- Achée se fait déclarer roi.
- Prusias, mécontent des Byzantins, se joint aux Rhodiens pour leur faire la guerre.
- Mauvaise fortune des Byzantins.
- Fin de la guerre.
- État des affaires dans l'île de Crète.
- Les Synopéens se défendent contre Mithridate.

Seleucus, père d'Antiochus, étant mort, laissa le royaume à l'aîné de ses enfants, qui s'appelait comme lui Seleucus. Environ deux ans avant la guerre dont nous parlions tout à l'heure, ce jeune prince apprit qu'Attale s'était soumis tout le pays d'en deçà du mont Taurus. Comme ce pays était de sa domination, il se mit en marche avec une grande armée pour le reconquérir, et Achée, son parent, ne manqua pas de l'accompagner. Seleucus ayant été tué dans cette guerre par Apatorius, Gaulois, et par Nicanor, Achée vengea aussitôt la mort de son parent par celle de ses deux assassins, prit le commandement des troupes, et se comporta avec tant de sagesse et de grandeur d'âme, que, quoique les conjonctures et l'inclination des troupes concourussent à lui mettre le diadème sur la tête, il le refusa pour le conserver à Antiochus, le plus jeune des enfants de Seleucus. Après avoir reconquis tous le pays usurpé par Attale, qu'il renferma dans la ville de Pergame, et avoir réduit sous sa puissance tout le reste, tant d'heureux succès lui enflèrent le coeur, et sa probité naturelle succomba sous le poids d'une si grande fortune. Il prit le diadème, se fit appeler roi, et se rendit redoutable aux rois et aux autres puissances du pays situé en deçà du Taurus, et qu'il venait de subjuguer. C'était principalement sur ce roi que les Byzantins comptaient lorsqu'ils entreprirent la guerre contre les Rhodiens et Prusias.

Disons aussi un mot des raisons qu'avait Prusias pour ne pas vouloir de bien aux Byzantins. Il leur reprochait premièrement qu'après lui avoir décerné des statues, non seulement ils avaient oublié de les dresser, mais s'en étaient encore moqués. Il leur faisait encore un crime de s'être employés avec chaleur pour réconcilier Achée avec Attale, réconciliation qui ne pouvait lui être que très désavantageuse. Un troisième sujet de ressentiment, c'est qu'à la célébration des jeux consacrés à Minerve, les Byzantins avaient envoyé de leurs citoyens pour faire avec Attale des sacrifices, et qu'ils ne lui avaient envoyé personne lorsqu'il avait célébré la fête des Sotéries. Pendant que la colère couvait dans son coeur, les Rhodiens vinrent lui donner l'occasion de la faire éclater, et il la saisit avec joie. Il convint avec les ambassadeurs que les Rhodiens attaqueraient les Byzantins par mer, et que lui leur ferait par terre tout le mal qu'il pourrait. C'est ainsi que commença la guerre des Rhodiens contre les Byzantins.

Ceux-ci, comptant toujours qu'Achée viendrait à leur secours, commencèrent la guerre avec vigueur. Ils firent venir Tibitès de Macédoine, bien résolus de donner autant d'affaires à Prusias qu'il leur en donnerait. Ce prince irrité marche contre eux et s'empare d'Hiéron, place située à l'entrée du Pont, et que les Byzantins avaient depuis peu achetée fort cher, tant à cause de l'heureuse situation de la place, que pour mettre à couvert de toute insulte les marchands qui naviguaient sur le Pont, leurs esclaves et leur commerce de mer. Il gagna aussi sur eux la partie de la Mysie que les Byzantins

possédaient depuis longtemps dans l'Asie. Les Rhodiens, de leur côté, équipèrent six vaisseaux, auxquels ils en joignirent quatre que leurs alliés leur avaient fournis, et, ayant donné le commandement de cette escadre à Xénophante, ils se mirent sur l'Hellespont. Neuf de ces vaisseaux restèrent à l'ancre auprès de Sestos pour incommoder ceux qui naviguaient dans le Pont, et Xénophante, avec le dixième, alla harceler Byzance, pour voir si la crainte de la guerre n'y porterait point au repentir. Ayant trouvé de la résistance, il retourna vers les autres vaisseaux, et toute l'escadre reprit la route de Rhodes.

Alors les Byzantins envoyèrent presser Achée de les secourir, et firent faire de nouvelles instances à Tibitès, auquel ils croyaient que le royaume de Byzance appartenait autant qu'à Prusias, dont il était oncle. Cette résolution des Byzantins engagea les Rhodiens à faire tous leurs efforts pour avancer les affaires. Comme les Byzantins ne soutenaient cette guerre avec tant de fermeté et de constance que parce qu'ils comptaient sur le secours d'Achée, et que d'ailleurs ce prince souhaitait fort de tirer des mains de Ptolémée, Andromaque, son père, qui était détenu dans Alexandrie, les Rhodiens envoyèrent demander Andromaque à Ptolémée. Ils avaient déjà auparavant fait cette démarche, mais ils la firent alors sérieusement, jugeant bien qu'après avoir rendu ce service à Achée, ils en obtiendraient facilement tout ce qu'ils voudraient. Les ambassadeurs ne trouvèrent pas d'abord Ptolémée disposé à relâcher Andromaque, de la détention duquel il espérait faire un jour bon usage. Il lui restait encore quelques différends à vider avec Antiochus, et avec Achée qui, s'étant depuis peu fait appeler roi, pouvait décider en maître de certaines choses importantes, car cet Andromaque, outre qu'il était père d'Achée, était encore frère de Laodicée femme de Seleucus. Néanmoins son penchant pour les Rhodiens, et le désir qu'il avait de les favoriser en tout, l'emporta sur toute autre considération. Il leur permit de prendre Andromaque, et de le remettre entre les mains d'Achée, son fils. Ils le remirent aussitôt, et décernèrent outre cela quelques honneurs à Achée, et par là ruinèrent entièrement toutes les espérances des Byzantins. Ce ne fut pas le seul malheur qui leur arriva. Tibitès mourut dans le voyage de Macédoine à Byzance. Cette mort rompit encore toutes leurs mesures, et leur fit perdre toute espérance. Ces revers de fortune inspirèrent une nouvelle ardeur à Prusias. Pendant qu'il pressait les Byzantins du côté de l'Asie, les Thraces qu'il avait pris à sa solde les serraient tellement du côté de l'Europe, qu'ils n'osaient sortir de leurs portes, de sorte que, n'ayant plus rien à espérer, ils ne cherchaient plus qu'un honnête prétexte de sortir de cette guerre.

Sur ces entrefaites Cavarus, roi des Gaulois, vint à Byzance, et, souhaitant que cette guerre fût terminée, il employa sa médiation avec tant de zèle, qu'enfin Prusias et les Byzantins consentirent à un accommodement. Au premier avis que les Rhodiens en reçurent pour conduire leur projet à sa fin, ils députèrent Aridicès vers les Byzantins, et le firent accompagner par Mémodès avec trois galères, comme pour présenter aux Byzantins la guerre ou la paix. À leur arrivée la paix se conclut, Cothon, fils de Calligiton, étant alors grand-prêtre à Byzance. Le traité avec les Rhodiens portait simplement « que les Byzantins n'exigeraient aucun tribut de ceux qui navigueraient dans le Pont, et que, moyennant cela, les Rhodiens vivraient avec eux en paix. » Le traité avec Prusias portait, « que dorénavant il y aurait paix et amitié perpétuelle entre Prusias et les Byzantins, que Prusias n'exercerait aucunes sortes d'hostilités contre les Byzantins, ni ceux-ci contre Prusias, que ce roi rendrait aux Byzantins, sans rançon,

toutes leurs terres, ainsi que les forteresses, les peuples et les prisonniers qu'il avait pris sur eux, et outre cela, les vaisseaux qu'il leur avait gagnés au commencement de la guerre, tout ce qu'il y avait d'armes dans les forts qu'il avait emportés, et le bois, le marbre et la tuile qu'il avait enlevés du lieu sacré, lorsque, craignant l'arrivée de Tibitès, il avait pris des forteresses tout ce qui lui paraissait bon à quelque chose, qu'enfin Prusias serait obligé de faire rendre aux laboureurs de Mysie, pays de leur domination, tout ce que les Bithyniens leur avaient pris. » Ainsi commença, ainsi finit la guerre entre Prusias et les Byzantins.

Vers le même temps les Cnossiens firent demander par des ambassadeurs aux Rhodiens les vaisseaux qu'avait Polémoclès, en les priant d'y joindre trois vaisseaux qui ne fussent point armés en guerre. Les Rhodiens les leur accordèrent. Quand ces vaisseaux furent arrivés à l'île de Crète, les Eleuthernéens conçurent des soupçons, parce que Polémaclès avait fait mourir Timarque, un de leurs citoyens, pour faire plaisir aux Cnossiens. Ils demandèrent d'abord qu'on leur fît raison de cet attentat, puis ils déclarèrent la guerre aux Rhodiens.

Peu de temps auparavant les Lyttiens avaient été frappés d'un malheur extraordinaire dans lequel toute l'île de Crète était enveloppée. Les Cnossiens, s'étant joints aux Gortyniens, s'étaient rendus maîtres de toute cette île, à l'exception de la ville des Lyttiens. Cette résistance d'une seule ville les irrita. Ils résolurent d'y mettre le siège et de la renverser de fond en comble, pour faire un exemple et inspirer de la terreur aux autres Crétois. Ceux-ci d'abord prirent tous les armes pour défendre les Lyttiens, mais il s'éleva entre eux, comme c'est l'ordinaire parmi ce peuple, quelque jalousie pour je ne sais quelles bagatelles, et cette jalousie dégénéra bientôt en une sédition. D'un autre côté les Polyrrhéniens, les Cérètes, les Lampéens, les Oriens et les Arcadiens abandonnèrent de concert les Cnossiens, et convinrent entre eux de prendre la défense des Lyttiens. La division se mit aussi parmi les Gortyniens, les plus âgés se déclarant pour les Cnossiens, les plus jeunes pour les Lyttiens. Les Cnossiens, épouvantés de ce soulèvement de leurs alliés, firent venir à leur secours un corps de mille Etoliens. Après quoi, les plus âgés de Gortyne s'emparèrent de la citadelle, y firent entrer pêle-mêle les Cnossiens et les Etoliens, chassèrent une partie de leurs jeunes gens, tuèrent l'autre, et livrèrent la ville aux Cnossiens.

Les Lyttiens quelque temps après, étant sortis en grand nombre de leur pays pour quelque expédition, les Cnossiens en eurent avis, et aussitôt s'emparèrent de Lytte, où il n'y avait personne pour la défense. Ils firent transporter les femmes et les enfants à Cnosse, brûlèrent et renversèrent toute la ville, et retournèrent chez eux. Les Lyttiens, à leur retour, furent si consternés en voyant les ruines de leur patrie, qu'aucun d'eux n'eut la force d'y entrer. Ils tournèrent tout autour en poussant des cris lamentables sur leur malheur et sur celui de leur ville, puis, rebroussant chemin, ils s'allèrent jeter entre les bras des Lampéens, qui les reçurent avec beaucoup de bonté. De citoyens devenus en un jour étrangers, ils firent avec leurs alliés la guerre aux Cnossiens. Ce fut ainsi que Lytte, colonie et alliée des Lacédémoniens, la plus ancienne ville de Crète, et de qui, sans contredit, étaient sortis les plus grands hommes de cette île, périt sans ressource et de la manière du monde la plus étonnante.

Les Polyrrhéniens, les Lampéens et leurs alliés étaient alors en guerre avec les Cnossiens, dont les Etoliens prenaient la défense. Pour contrebalancer ce secours, ils expédièrent des ambassadeurs vers les Achéens et vers Philippe, qui n'étaient point amis des Etoliens, pour les prier de faire alliance avec eux, et de leur prêter des secours. L'alliance fut aussitôt conclue, et on leur envoya quatre cents Illyriens sous le commandement de Plator, deux cents Achéens et cent Phocéens. Ce secours avança beaucoup les affaires des Polyrrhéniens et de leurs alliés. En fort peu de temps les Éleuthernéens, les Cudoniates et les Apteréens, renfermés dans l'enceinte de leurs murailles, furent, forcés de quitter l'alliance des Cnossiens, et de prendre les armes en faveur de ceux qui les attaquaient. Après quoi les Polyrrhéniens et leurs alliés envoyèrent à Philippe et aux Achéens cinq cents Crétois. Les Etoliens, peu de temps auparavant, en avaient reçu mille des Cnossiens, en sorte que ce furent les Crétois qui soutinrent cette guerre pour les uns et pour les autres. Les transfuges de Gortyne s'emparèrent aussi alors non seulement du port de Phestie, mais aussi de celui de leur propre ville, et de là ils faisaient la guerre aux habitants. Tel était l'état des affaires dans l'île de Crète.

Ce fut encore vers ce temps que Mithridate déclara la guerre aux Sinopéens, guerre qui fut comme le commencement et l'occasion de tous les malheurs qui sont enfin tombés sur ce peuple. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Rhodes pour demander du secours. Les Rhodiens choisirent pour cela trois citoyens, à qui ils donnèrent cent quarante mille drachmes. Sur cette somme on fournit aux Sinopéens tout ce qui leur était nécessaire, mille tonneaux de vin, trois cents livres de crins cordés, cent livres de cordes à boyaux préparées, trois mille pièces d'or au coin de la République, quatre catapultes, et des hommes pour les faire jouer. Les ambassadeurs, après avoir obtenu ce secours, retournèrent à Sinope, où, dans la crainte que Mithridate n'assiégeât la ville par terre et par mer, on se disposait à soutenir la guerre de l'un et de l'autre côté.

Sinope est située à la droite du Pont en allant vers le Phase. Elle est bâtie sur une presqu'île qui s'avance dans la mer, et couvre entièrement l'isthme qui joint cette presqu'île à l'Asie, et qui n'est que d'environ deux stades. Le reste de la presqu'île, qui s'avance dans la mer, est un terrain plat et d'où il est aisé d'approcher de la ville, mais les bords tout autour du côté de la mer sont escarpés, et il n'y a que très peu d'endroits où l'on puisse aborder. Les Sinopéens, craignant que Mithridate n'attaquât la ville du côté de l'Asie, et qu'il ne fit une descente par mer au côté opposé et ne s'emparât des plaines et des postes qui dominent la ville, fortifièrent de pieux et de fossés tous les endroits de la presqu'île où l'on pouvait aborder, firent porter des armes dans les endroits qu'il était facile d'insulter, et y postèrent des troupes. Comme cette presqu'île n'est pas d'une grande étendue, avec peu de monde il est aisé de la défendre.

CHAPITRE XIII

- Les Etoliens tentent de surprendre Égyre; ils manquent leur entreprise.
- Euripidas leur préteur, pour se venger, ravage différentes contrées de la Grèce.
- Faute de Philippe.
- Irruption de Scopas sur la Macédoine.

Retournons à la guerre sociale. Philippe partit de Macédoine, et se jeta dans la Thessalie et dans l'Épire, pour passer de là dans l'Etolie. Vers le même temps Alexandre et Dorimaque, voulant surprendre Égire, assemblèrent environ douze cents Etoliens à OEnanthie, ville d'Etolie située vis-à-vis d'Égire, et, ayant disposé des pontons, ils n'attendaient plus qu'un temps propre pour exécuter leur dessein. Un Etolien qui avait vécu longtemps à Égire s'aperçut que les gardes de la porte d'Égion ne pensaient qu'à boire et à se divertir. Il était venu souvent trouver Dorimaque, qu'il connaissait homme à pareilles entreprises, pour lui persuader d'entrer furtivement dans Égire. Cette ville, bâtie sur le golfe de Corinthe entre Égion et Sicyone, à environ sept stades de la mer dans le Péloponnèse, est située sur des hauteurs escarpées et inaccessibles, d'où la vue s'étend sur le Parnasse et sur d'autres lieux circonvoisins. Dès que Dorimaque voit le temps favorable, il se met en mer, et loge pendant la nuit ses gens près du fleuve qui coule au pied de la ville, puis il s'avance avec Alexandre, Archidamus et les Etoliens, par le chemin qui conduit d'Egion à Égire. En même temps le traître Etolien, s'étant détaché avec vingt des plus hardis, et ayant gagné, par des chemins détournés qu'il connaissait parfaitement, le haut des rochers, entra dans la ville par un aqueduc. Les gardes de la porte dormaient tranquillement. On les égorgea dans leurs lits, on brisa à coups de hache les barres des portes. Les Etoliens entrent, se jettent inconsidérément dans la ville, et crient d'abord victoire. Ce fut ce qui sauva les habitants et ce qui perdit les Etoliens, qui s'imaginaient que, pour être maîtres d'une ville, c'était assez que d'être au-dedans des portes. Dans cette pensée, ils s'arrêtèrent quelque temps sur la place, puis se répandirent dans la ville, et, ne respirant que le pillage, se précipitèrent dans les maisons pour les saccager.

Le jour commençait alors à paraître. Ceux des habitants qui ne s'attendaient à rien moins qu'à cette entreprise, et dans les maisons desquels les ennemis étaient entrés, s'enfuirent épouvantés hors de la ville, ne doutant plus que les Etoliens n'en fussent absolument les maîtres, mais les autres, chez qui l'on n'était pas encore entré, entendirent le bruit, crièrent au secours, et montèrent tous à la citadelle. Le nombre s'augmentant toujours de plus en plus, leur courage et leur hardiesse s'accrut à proportion, au lieu que le gros des Etoliens, dont une partie s'était dispersée, était en désordre. Dorimaque sentit le péril auquel ses gens étaient exposés. Il les fit marcher vers la citadelle, dans la pensée que cette troupe d'Égiriens, effrayée de l'audace avec laquelle on les attaquerait, serait bientôt renversée.

Alors les Égiriens s'animent les uns les autres, et se battent avec valeur. Comme la citadelle n'avait point de murailles, l'action se passa de près et d'homme à homme. On peut juger de la chaleur du combat par les dispositions des combattus, les uns ayant à défendre leur patrie et leurs enfants, les autres ne pouvant sauver leur vie que par la victoire. Enfin les Etoliens tournèrent le dos, et les Égiriens, qui les virent ébranlés,

saisissant l'occasion, se mirent à leur poursuite avec tant d'ardeur, que les Etoliens en fuyant s'écrasaient et se foulaient aux pieds les uns les autres, sous les portes de la ville. Alexandre fut tué dans cette action, et Dorimaque étouffé au passage. Le reste des Etoliens fut en partie écrasé sous les portes, d'autres en fuyant se précipitèrent du haut des rochers. Le peu qui put regagner les vaisseaux mit honteusement à la voile sans espérance de se venger. Ce fut ainsi que les Égiriens, qui par leur négligence avaient pensé perdre leur patrie, la recouvrèrent par leur courage et leur intrépidité.

En ce même temps, Euripidas, que les Etoliens avaient envoyé pour commander les Eléens, ravagea les terres des Dyméens, des Pharéens et des Tritéens, et fit dans l'Élide un butin considérable. Mycus le Dyméen, qui était alors lieutenant du préteur des Achéens, et qui avait assemblé de grandes forces pour venger tous ces peuples dépouillés, le poursuivit comme il se retirait. Mais il tomba par trop de vivacité dans une embuscade, où quarante de ses gens furent tués et deux cents faits prisonniers. Ce succès exalta les espérances d'Euripidas. Il se mit en marche quelques jours après, et emporta un fort des Dyméens, nommé Tichos, situé près du cap Araxe, et bâti, selon la fable, par Hercule, qui en voulait faire une place de guerre contre les Eléens. Après cet échec, les peuples de Dyme, de Phare et de Tritée, ne se croyant pas en sûreté depuis que leur fort avait été pris, donnèrent avis aux préteurs des Achéens de ce qui s'était passé, et lui demandèrent du secours, puis ils envoyèrent des ambassadeurs pour le même sujet. Mais Aratus ne pouvait alors lever des soldats étrangers, parce que les Achéens avaient manqué de leur payer quelque reste qui leur était dû depuis la guerre de Cléomène, et d'ailleurs ce préteur, pour le dire en un mot, n'avait ni esprit pour former des entreprises ni courage pour les exécuter, ce qui fut cause de ce que Lycurgue prit l'Athénée, citadelle de Mégalopolis, et qu'Euripidas s'empara encore dans la suite de Gorgon et de Telphussie.

Comme il n'y avait donc rien à espérer d'Aratus, les Dyméens, les Pharéens et les Tritéens résolurent de ne plus rien donner aux Achéens, mais de lever par eux-mêmes des soldats étrangers. Ils en levèrent trois cents d'infanterie et cinquante chevaux, pour mettre leur pays à couvert d'insulte. Cette résolution était assez avantageuse à leurs intérêts particuliers, mais très préjudiciable au bien commun de la nation. Par là ils mettaient les armes à la main à tous ceux qui ne cherchaient qu'un prétexte pour se jeter dessus et la ruiner. Le préteur fut la principale cause de ce décret odieux, par sa négligence et les délais perpétuels qu'il apportait lorsqu'il s'agissait de secourir ceux qui avaient recours à lui.

Au reste, il n'y a personne qui, en pareille occasion, n'eût fait et ne fasse comme ces peuples. On tient à ses alliés et à ses amis tant qu'on espère d'eux du secours, mais lorsque dans le péril on se voit abandonné, on fait ce qu'on peut pour se tirer soi-même d'embarras. Ainsi , je ne blâme pas ces peuples d'avoir fait en particulier des levées de soldats étrangers, mais ils avaient grand tort de refuser à la République ce qu'ils avaient coutume de lui payer. Qu'ils veillassent à leur intérêt particulier, cela était juste, mais cela ne devait pas empêcher qu'ils ne contribuassent au bien commun lorsque les occasions s'en présenteraient. Ils y étaient d'autant plus obligés, qu'en vertu des lois, ils n'auraient pas manqué de regagner ce qu'ils auraient donné, et qu'ils avaient eu la principale part dans la fondation et l'établissement de la République achéenne. Pendant que ces choses étaient en cet état dans le Péloponnèse, Philippe, ayant traversé la Thessalie, était venu en Épire, on après avoir joint grand nombre d'Epirotes aux

Macédoniens, trois cents frondeurs qui lui étaient arrivés d'Achaïe, et trois cents Crétois que lui avaient fournis les Polyrrhéniens, il vint par l'Épire dans le pays des Ambraciotes. Si d'abord il s'était jeté avec toutes ces forces sur l'Etolie, il aurait tout d'un coup terminé la guerre, mais s'étant arrêté, d'après les conseils des Epirotes, à assiéger Ambracie, il donna aux Etoliens le temps non seulement d'attendre de pied ferme, mais encore de prendre leurs sûretés pour l'avenir. En cela les Epirotes consultaient bien moins le bien des alliés que leur intérêt particulier. Ils ne prièrent Philippe de commencer par là son expédition, que parce que, souhaitant avec ardeur de gagner Ambracie sur les Etoliens, il n'y avait pour cela d'autre moyen que de se rendre maître d'Ambracie, et tenir de là la ville en échec. Ce château est bien bâti, fermé de murailles et fortifié d'ouvrages avancés. Il est dans des marais, et on ne peut en approcher que par un chemin qui était fait de terres rapportées. Il commande avantageusement et le pays et la ville des Ambraciotes.

Philippe donc, s'était campé devant Ambracie, et se disposait à en faire le siège, lorsque Scopas, ayant avec un corps d'Etoliens traversé la Thessalie, se jeta sur la Macédoine, porta le ravage dans les plaines de Piérie, et fit marcher vers Die tout le butin qu'il avait fait. Comme les habitants avaient abandonné cette ville, il en renversa les murailles, les maisons et l'académie. Il mit le feu aux galeries qui étaient autour du temple, il réduisit en cendres tous les présents qui y étaient, ou pour l'ornement ou pour la commodité de ceux qui venaient aux fêtes publiques, et abattit les tableaux des rois. Quoique dès le commencement de la guerre il eût attaqué les dieux aussi bien que les hommes, quand il fut de retour en Etolie, loin d'être puni de ses impiétés, on l'y regarda comme un homme qui avait bien mérité de la république, on l'y reçut avec de grands honneurs, on n'en parla qu'avec admiration. Il remplit lui-même les Etoliens de nouvelles espérances, et grossit leurs exploits par son éloquence, de sorte qu'ils se persuadèrent que dorénavant personne n'oserait plus se présenter devant les Etoliens, et qu'eux, au contraire, ravageraient impunément non seulement le Péloponnèse, comme ils avaient coutume de faire, mais encore la Thessalie et la Macédoine.

CHAPITRE XIV

- Conquêtes de Philippe dans l'Etolie.
- Il passe l'Achéloüs, se rend maître d'Itorle, de Péanion, d'Élée.
- Il retourne en Macédoine pour en chasser les ennemis.

Ces nouvelles firent sentir à Philippe que ce serait lui qui porterait la peine de l'ignorance et de l'ambition des Epirotes. Il continua cependant le siège d'Ambracie. Il fit élever des chaussées, et pressa les habitants avec tant de vigueur, que la peur les saisit, et qu'au bout de quarante jours ils capitulèrent. La garnison, qui était de cinq cents Etoliens, fut mise hors de la citadelle, avec assurance qu'il ne lui serait fait aucune insulte, et la citadelle même, Philippe la donna aux Epirotes, et contenta ainsi leur passion. Il se mit aussitôt en marche par Charadre, dans le dessein de traverser le golfe Ambracien, qui est fort proche du temple des Acarnaniens, appelé Action. Ce golfe vient de la mer de Sicile, entre l'Épire et l'Acarnanie. Son entrée est très étroite, à peine a-t-elle cinq stades de largeur. Plus avant dans les terres, il est large de cent stades, et long de trois cents en comptant depuis la mer. Il sépare l'Épire de l'Acarnanie, ayant celui-là au septentrion et celle-ci au midi. Philippe fit passer le golfe à son armée, traversa l'Acarnanie, y grossit son armée de deux mille hommes de pied acarnaniens et de deux cents chevaux, et alla se retrancher devant Phoétée, ville d'Etolie. En deux jours, il avança tellement les ouvrages, que les habitants effrayés se rendirent à composition. Ce qu'il y avait d'Etoliens dans la garnison sortit sain et sauf. La nuit suivante, cinq cents Etoliens vinrent au secours de la ville, ne sachant pas qu'elle eût été prise. Philippe, qui avait pressenti leur arrivée, se logea dans certains poste avantageux, tailla en pièces la plus grande partie de ces troupes, le reste fut fait prisonnier, très peu lui échappèrent. Puis ayant fait distribuer à son armée du blé pour trente jours (car les magasins de la ville en étaient pleins), il s'avança vers Strate, et campa à dix stades de la ville, le long de l'Achéloüs. De là il ravagea impunément le pays, sans que personne osât lui résister.

Dans ce temps-là, les affaires tournaient mal pour les Achéens. Sur le bruit que Philippe était proche, ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour le prier de vouloir bien les secourir. Ils eurent audience de lui à Strate, et, entre autres choses que portaient les instructions, ils lui firent voir les avantages que son armée tirerait de cette guerre, que pour cela il n'avait qu'à doubler le cap de Rhios et à se jeter sur l'Élide. Philippe, après les avoir entendus, dit qu'il verrait ce qu'il aurait à faire, et cependant donna ordre qu'on les retînt, sous prétexte qu'il avait quelque chose à leur communiquer, puis il leva le camp et marcha vers Métropolis et Conope. Alors les Etoliens se réfugièrent dans la citadelle de Métropolis, et quittèrent la ville. Philippe y fit mettre le feu, et avança sans arrêter vers Canope.

La cavalerie étolienne se présenta pour lui disputer le passage du fleuve, à vingt stades de la ville, elle espérait ou qu'elle arrêterait le roi ou que du moins le passage coûterait cher à son armée. Philippe, qui prévit leur dessein, commanda aux soldats armés de boucliers couverts de cuir, de se jeter dans le fleuve, et de le traverser par bataillons et en faisant la tortue. Cela fut exécuté. Quand la première troupe fut passée la cavalerie étolienne chargea, mais comme cette troupe ne s'ébranlait pas, et que la seconde et

la troisième passaient pour l'appuyer, les Etoliens ne jugèrent pas à propos d'engager le combat, ils reprirent le chemin de la ville, et n'osèrent plus dans la suite faire les fanfarons que derrière des murailles. Le roi passa donc l'Adélotis, porta le ravage dans la campagne, et s'approcha d'Itorie. C'est une place également fortifiée. par la nature et par l'art, et située sur la route où le roi devait passer. La garnison épouvantée n'attendit pas pour déloger que Philippe fût arrivé. La citadelle fut rasée, et les fourrageurs eurent ordre de faire la même chose de tous les autres forts du pays. Les défilés passés, il marcha lentement, donnant aux troupes le temps de piller la campagne et quand elles se furent suffisamment fournies de tout ce qui leur était nécessaire, il vint aux Oéniades, et de là à Péanion, qu'il résolut d'abord de prendre. Il le prit en effet après quelques assauts vigoureux. Cette ville n'était pas d'un grand circuit, cela n'allait pas jusqu'à sept stades; mais à juger de cette ville par ses maisons, ses murailles et ses tours, elle n'était pas indifférente. Les murailles furent renversées, et les bâtiments démolis. Quant aux matériaux, le roi les fit transporter par le fleuve sur des radeaux jusqu'aux Oéniades. Les Etoliens avaient d'abord fortifié la citadelle de cette ville de murailles, ils l'avaient fournie de toutes sortes de munitions. Cependant ils n'eurent pas la résolution de soutenir le siège. A l'approche de Philippe ils se retirèrent. Maître de cette ville, il passa à un fort du pays des Calydoniens nommé Élée, fortifié de murailles et plein de munitions de guerre, données par Attalus aux Etoliens. Les Macédoniens prirent encore ce fort d'emblée, et, ayant ravagé toutes les terres des Calydoniens ils revinrent aux Oéniades. Philippe ayant considéré la situation de cette ville, et l'avantage qu'il en tirerait surtout pour passer dans le Péloponnèse, il lui prit envie de la fermer de murailles. En effet, cette ville est située sur le bord de la mer, à l'extrémité de l'Acarnanie, où cette province se joint à l'Etolie vers la tête du golfe le Corinthe. Sur la côte opposée dans le Péloponnèse, sont les Dyméens, et l'Araxe n'en est éloigné que de cent stades. Le roi fit donc fortifier la citatelle, il fit fermer de murailles l'arsenal et le port, et pensait à joindre tout cela à la citadelle, se servant pour la construction des bâtiments, des matériaux qu'il avait fait venir de Péanion.

Il était tout occupé de ces projets, lorsqu'un courrier vint de Macédoine lui apprendre que les Dardaniens, soupçonnant qu'il avait des vues sur le Péloponnèse, levaient des troupes et faisaient de grands préparatifs de guerre, dans le dessein d'entrer dans la Macédoine. Sur cet avis, il ne lança point à courir au secours de son royaume. Il renvoya les ambassadeurs Achéens, les assurant, qu'aussitôt qu'il aurait mis ordre aux affaires de la Macédoine, avant toutes choses, il ferait son possible pour secourir leur république. Il partit en diligence, et prit pour retourner la même route qu'il avait prise pour venir. Comme il se disposait à passer le golfe d'Ambracie, pour aller d'Acarnanie en Épire, il rencontra Demetrius de Pharos, qui, chassé d'Illyrie par les Romains, se sauvait sur une simple chaloupe. Nous avons déjà rapporté l'histoire de tette défaite. Philippe le reçut avec bonté, et lui dit de prendre la route de Corinthe, et de venir en Macédoine par la Thessalie. Au premier avis qu'il était arrivé à Pella dans la Macédoine, les Dardaniens furent effrayés et congédièrent leur armée, quoiqu'elle fût presque dans son royaume. Cette retraite des Dardaniens fit que Philippe donna congé à tous les Macédoniens, et les envoya faire leur moisson. Après quoi, il alla dans la Thessalie, et passa le reste de l'été à Larisse.

CHAPITRE XV

- Dorimaque, fait préteur des Etoliens, ravage l'Épire.
- Marche de Philippe.
- Déroute des Eléens au mont Apelaure.

Vers ce temps-là, Paul-Émile, après avoir subjugué l'Illyrie, entra triomphant dans Rome. Ce fut aussi alors qu'arriva la prise de Sagonte par Hannibal après laquelle ce général distribua ses troupes en quartiers d'hiver. Quand on eut appris cette nouvelle à Rome, on envoya des ambassadeurs à Carthage pour demander Hannibal, et en même temps on se disposa à la guerre, en créant pour consuls Publius Cornelius et Tiberius Sempronius. Nous avons déjà dit quelque chose de tout cela dans le premier livre. Ceci n'est que pour rafraîchir la mémoire de ces faits, et pour joindre ensemble ceux qui sont arrivés vers le même temps. Ainsi finit la première année de la cent quarantième olympiade.

Le temps des comices étant venu, les Etoliens choisirent pour préteur Dorimaque. Il ne fut pas plus tôt revêtu de cette dignité, qu'il se mit en campagne, et ravagea la haute Épire avec la dernière violence, moins pour son intérêt particulier que pour causer du dommage aux Epirotes. Arrivé à Dodone, il mit le feu aux galeries du temple, dissipa les présents qui y étaient suspendus, et renversa le temple même. On ne connaît chez les Etoliens ni les lois de la guerre ni celle de la paix. Tout ce qui leur vient en pensée, ils l'exécutent sans aucun égard ni pour le droit des gens ni pour les lois particulières. Après cette belle expédition, Dorimaque retourna en Etolie.

L'hiver durait encore, et personne dans une saison si fâcheuse, ne s'attendait à voir Philippe en campagne, lorsque ce prince partit de Larisse avec une armée composée de trois mille chalcaspides, ainsi nommés du bouclier d'airain qu'ils portent, de deux mille fantassins à rondache, de trois cents Crétois, et de quatre cents chevaux de sa suite. Il passa de la Thessalie dans l'Eubée, de là à Cyne, puis, traversant la Béotie et les terres de Mégare, il arriva à Corinthe sur la fin de l'hiver. Sa marche fut si prompte et si secrète, que les Péloponnésiens n'en eurent aucun soupçon. À Corinthe, il fit fermer les portes, mit des sentinelles sur les chemins, fit venir de Sciyone le vieux Aratus, et écrivit au préteur et aux villes d'Achaïe, pour leur faire savoir quand et où il fallait que les troupes se trouvassent sous les armes. Il partit ensuite, et alla camper dans le pays des Phliasiens, proche Dioscore.

En même temps Euripidas, avec deux cohortes d'Eléens, des pirates et des étrangers, au nombre d'environ douze cents hommes et cent chevaux, partit de Psophis et passa par Phénice et Stymphale, sans rien savoir de ce que Philippe avait fait. Son dessein était de piller le pays des Sicyoniens, et il devait en effet y entrer, parce que, la nuit même que le roi avait mis son camp proche Dioscore, Euripidas avait passé outre. Heureusement quelques Crétois de l'armée de Philippe, qui avaient quitté leur rangs et couraient de côté et d'autre pour fourrager, tombèrent sur sa route. Il reconnut d'abord qu'il était parmi les ennemis, mais, sans rien dire de ce qui se passait, il fit faire volte-face à ses troupes et, reprenant le chemin par lequel il était venu, il voulait et espérait même prévenir les Macédoniens, et s'emparer des défilés qui se rencontrent

au-delà des Stympaliens. Le roi ne savait rien de tout cela. Suivant son projet, il lève son camp le matin, dans le dessein de passer proche Stymphale, pour aller à Caphyes, où il avait mandé que serait le rendez-vous des troupes.

Quand la première ligne des Macédoniens fut arrivée à la hauteur d'où le mont Apelaure commence à s'élever, et qui n'est éloigné de Stymphale que de dix stades, il trouva que la première ligne des Eléens y arrivait en même temps. Sur l'avis qu'Euripidas en reçut, suivi de cavaliers, il se déroba au péril qui le menaçait, et par des chemins détournés s'enfuit à Psophis. Le gros des Eléens étonné de se voir sans chef, fit halte, sans savoir bien ni que faire ni de quel côté se tourner. Leurs officiers croyaient d'abord que c'étaient quelques Achéens qui étaient venus à leur secours. Les chalcaspides leur firent venir cette pensée parce que les Mégalopolitains s'étaient servis de boucliers d'airain dans la bataille contre Cléomène, sorte d'armes que le roi Antigonus leur avait fait prendre. Trompés par ce rapport d'armes, ils se tranquillisaient et s'approchaient toujours des collines voisines, mais quand les Macédoniens furent plus près, les Eléens virent alors le danger où ils étaient. Ils jetèrent aussitôt leurs armes et s'enfuirent en déroute. On en fit douze cents prisonniers, le reste périt, partie par l'épée des Macédoniens, partie en se précipitant du haut des rochers. Il y en eut tout au plus cent qui se sauvèrent. Philippe envoya les dépouilles et les prisonniers à Corinthe, et continua sa route. Cet événement surprit agréablement les peuples du Péloponnèse. C'était une chose assez singulière, qu'ils apprissent en même temps et que Philippe arrivait et qu'il était victorieux.

Il passa par l'Arcadie, où il eut beaucoup de peine à monter l'Oligyrte au travers des neiges dont il était couvert. Il arriva cependant la nuit du troisième jour à Caphyes, où il fit reposer son armée pendant deux jours. Il se fit joindre là par le jeune Aratus et les Achéens qu'il avait assemblés, de sorte que son armée était environ de dix mille hommes. Il prit par Clitorie la route de Psophis. De toutes les villes où il passait, il emportait des armes et des échelles. Psophis est une ville ancienne d'Arcadie dans l'Azanide. Par rapport au Péloponnèse en général, elle est au milieu, mais par rapport à l'Arcadie, Psophis est dans la partie occidentale, et joint presque de ce côté-là les frontières d'Achaïe. Elle commande avantageusement les Eléens, avec qui elle ne faisait alors qu'une même République. Philippe campa sur des hauteurs qui sont vis-à-vis de la ville, et d'où l'on a vue non seulement sur la place, mais encore sur les lieux circonvoisins. Il fut frappé de la forte situation de cette ville, et ne savait quel parti prendre. Du côté d'occident elle est fermée par un torrent impétueux, qui, tombant des hauteurs voisines, s'est fait en peu de temps un lit fort large, où l'on ne trouve pas de gué la plus grande partie de l'hiver, et qui par là rend cette ville presque inaccessible et imprenable : l'Érymanthe la couvre du côté d'Orient, fleuve grand et rapide, et sur lequel on rapporte une infinité d'histoires. Du côté du midi le torrent, se jette dans l'Érymanthe, ce qui fait comme trois fleuves qui couvrent trois faces de cette ville. Enfin au septentrion s'élève une colline fortifiée et bien fermée de murailles, qui tient lieu d'une bonne et forte citadelle. Toute la ville était entourée de murailles hautes et bien bâties, et il y avait une garnison de la part des Eléens, que commandait Euripidas qui s'y était retiré.

CHAPITRE XVI

- Escalade de Psophis.
- Libéralité de Philippe à l'égard des Eléens.
- Nonchalance de ce peuple à se conserver dans son ancien état.
- Reddition de Thalamas.

Philippe, à la vue de ces obstacles, demeura quelque temps en suspens. Tantôt il renonçait au dessein qu'il avait eu de faire le siège de cette ville, tantôt il le reprenait par la considération des avantages qu'il en tirerait en cas qu'il réussît, car autant cette ville devait être formidable aux Achéens et aux Arcadiens tant que les Eléens en seraient les maîtres, autant leur devait-elle être avantageuse dès qu'ils la leur auraient enlevée. Il se résolut donc à l'assiéger. Pour cela il donna ordre aux Macédoniens de prendre leur repas dès le point du jour, et de se tenir prêts. Le matin il passa l'Érymanthe sur un pont. Les assiégés en furent si étonnés que personne ne s'opposa à son passage. Il approche de la ville avec un appareil et une assurance qui y jettent l'épouvante. Euripidas et les habitants sont effrayés. Jusqu'alors ils avaient cru que les ennemis n'oseraient pas mettre le siège devant une ville si forte, et si capable de le soutenir longtemps, surtout dans une saison peu propre à ces sortes d'entreprises. Une autre chose les embarrassait. Ils craignaient que Philippe n'eût quelque intelligence dans la ville, et qu'ils ne fussent trahis par quelques-uns des habitants. Cependant comme ces soupçons se trouvèrent sans fondement, la plupart coururent à la défense des murailles.

Les étrangers au service des Eléens firent une sortie par une porte qui est au haut de la ville, pour surprendre les ennemis. Mais le roi avait donné ses ordres pour que les échelles fussent dressées en trois endroits différents. Il avait aussi partagé ses Macédoniens en trois corps. Le signal se donna par les trompettes, et aussitôt on monta de tous côtés à l'assaut. Les assiégés se défendirent d'abord avec valeur, et jetèrent plusieurs des assiégeants en bas des échelles, mais les traits et les autres munitions dont ils n'avaient pris que pour cet assaut leur manquèrent bientôt, et d'ailleurs ils avaient à faire à gens qu'il n'était pas aisé d'épouvanter. À peine un Macédonien était-il tombé de l'échelle, que le suivant prenait sa place. Les assiégés abandonnèrent enfin la ville, et se retirèrent dans la citadelle. Les Macédoniens montèrent sur les murailles, et les étrangers, qui avaient fait la sortie, pressés par les Crétois, jetèrent honteusement leurs armes et prirent la fuite. On les mena battant jusqu'à la ville, et l'on entra pêle-mêle avec eux, en sorte que la place fut prise en même temps de tous les, côtés. Les Psophidiens, leurs femmes et leurs enfants, Euripidas et tous ceux qui échappèrent aux assiégeants, se sauvèrent dans la citadelle. Tous leurs meubles furent pillés, et les maisons furent occupées par les Macédoniens.

Ceux qui s'étaient réfugiés dans la citadelle n'y avaient pas de quoi subsister. Ils virent bien que leur ruine était inévitable, s'ils ne se rendaient au plus tôt à Philippe. Ils lui envoyèrent un héraut pour le prier de permettre qu'on lui fît une députation. Les magistrats de la ville et Euripidas allèrent le trouver. On fit un traité, par lequel on leur accordait l'impunité à tous, tant citoyens qu'étrangers. Les députés retournèrent à la citadelle avec ordre de n'en laisser sortir personne que l'armée ne fût sortie de la

ville, de peur que des soldats peu dociles aux ordres du prince, ne leur fissent quelque violence. Comme il tombait alors de la neige Philippe fut obligé de rester là quelques jours, pendant lesquels il fit appeler ce qu'il y avait d'Achéens dans la ville. Dans cette assemblée, il s'étendit beaucoup sur la forte situation de Psophis, et sur les avantages qu'on pourrait tirer de cette place dans les conjonctures présentes, sur la distinction qu'il faisait des Achéens par dessus les autres Grecs et sur le penchant particulier qu'il se sentait pour eux, et ce qui mit le comble à toute cette bienveillance, il leur fit présent et les mit en possession de la ville, ajoutant qu'il les favoriserait de tout son pouvoir, et qu'il ne laisserait échapper aucune occasion de les obliger. Aratus et le peuple le remercièrent avec toutes les marques possibles de la plus vive reconnaissance, et il congédia l'assemblée. Il partit ensuite et marcha vers Lasion. Alors les Psophidiens quittèrent la citadelle, et vinrent chacun reprendre leur maison. Euripidas retourna à Corinthe, et de là en Etolie. Prostaüs de Sicyone fut fait gouverneur de la citadelle de Psophis, et on lui donna une assez bonne garnison. Pythias de Pellène commanda dans la ville.

Le bruit de cette conquête effraya la garnison de Lasion. À peine apprit-elle que le roi approchait, qu'elle abandonna la place. Le roi. y entra d'emblée, et, par un surcroît de bonté pour les Achéens, il en gratifia leur République. Sirate fut de même désertée par les Eléens, et le roi la rendit aux Telphusiens. Il arriva à Olympie après cinq jours de marche. Il y sacrifia aux dieux, et fit un festin aux officiers de son armée. Les troupes se reposèrent là trois jours, au bout desquels il décampa et vint à Élée. Les fourrageurs se répandirent dans la campagne. Pour lui, il mit son camp à Artémise. Après avoir fait là un grand butin, il reprit la route de Dioscyre. Le pays fut ravagé. On fit quantité de prisonniers mais ceux qui se sauvèrent dans les villages voisins et dans les postes fortifiés, étaient encore en plus grand nombre. Aussi est-il vrai que le pays des Eléens est le plus peuplé et le plus fertile de tout le Péloponnèse. Il y a telles familles parmi ce peuple, qui, ayant quelques biens à la campagne, aiment tant à les cultiver, que depuis deux ou trois générations on n'en a vu personne mettre le pied dans Élée.

Cet amour pour la campagne s'est accru par le grand soin qu'ont eu magistrats de ceux qui y font leur demeure. Dans chaque endroit il y a des juges pour y faire rendre la justice, et l'on veille exactement à ce que les besoins de la vie ne leur manquent pas. Il y a beaucoup d'apparence que ce qui les a portés à prendre tous ces soins et à établir ces lois, c'est la grande étendue du pays, et principalement la vie sainte qu'on y menait autrefois, lorsque, toute la Grèce regardant l'Élide comme sacrée, à cause des combats olympiques qui s'y célébraient, les habitants vivaient tranquilles à l'ombre de cette glorieuse distinction, et sans rien craindre des maux que le guerre entraîne avec elle. Mais, depuis que les Arcadiens ont prétendu que Lasion et la Pisatide leur appartenaient, les Eléens, obligés, pour se défendre, de changer leur genre de vie, n'ont rien fait pour recouvrer leurs anciennes immunités. Ils sont toujours restés dans l'état où la guerre les avait mis. Pour parler ingénument, je trouve cette nonchalance très blâmable. Nous demandons la paix aux dieux dans nos prières. Pour l'avoir, il n'y a rien à quoi l'on ne s'expose. C'est de tous les biens celui à qui ce titre est le moins contesté. Se peut-il-faire sans une extrême imprudence, que les Eléens aient négligé ce bien précieux jusqu'à ne pas se donner le moindre mouvement pour l'obtenir des Grecs, et le perpétuer chez eux ? Ils sont d'autant plus coupables, qu'ils n'avaient pour cela rien à faire qui ne fût dans les règles de la justice et de la bienséance.

Ce genre de vie, dira-t-on, les exposait aux insultes de ceux qui, sans égard pour les traités, leur auraient cherché querelle. Mais cela serait arrivé rarement, et en ce cas toute la Grèce aurait couru à leur secours. À l'égard des petites incursions qu'on aurait pu faire sur eux, il leur aurait été aisé, riches comme ils n'auraient pas manqué de le devenir dans une paix perpétuelle, de s'en garantir, en mettant des étrangers en garnison dans certains lieux, quand il aurait été nécessaire, au lieu qu'aujourd'hui, pour avoir craint ce qui n'arrive presque jamais, ils sont affligés de guerres continuelles qui désolent leur pays et les dépouillent de tous leurs biens. Les Eléens ne trouveront pas mauvais que je les aie ici exhortés à recouvrer leurs droits, l'occasion n'a jamais été plus favorable. Quoi qu'il en soit, il reste encore dans ce pays quelques vestiges de son ancienne manière de vivre, et les peuples y conservent encore beaucoup de penchant pour la campagne. C'est pour cela que quand Philippe y vint, quoiqu'il fît beaucoup de prisonniers, il y eut un plus grand nombre de personnes qui s'enfuirent dans la ville.

Les Eléens retirèrent la plus grande partie de leurs effets, de leurs esclaves et de leurs troupeaux, dans un fort nommé Thalamas, place qu'ils avaient choisie, tant parce que les avenues en sont étroites et qu'il est difficile d'en approcher, que parce qu'il est éloigné de tout commerce. Sur l'avis que le roi reçut que grand nombre d'Eléens s'étaient réfugiés dans ce château, résolu de tout tenter et de tout hasarder, il commença par poster ses étrangers dans tous les lieux par où il pouvait aisément faire passer son armée, puis laissant le bagage et la plus grande partie de son armée dans les retranchements, il entra dans les défilés avec les rondachers et les troupes légères. Il parvint jusqu'au château fort sans rencontrer personne qui lui disputât le passage. Les assiégés, qui n'entendaient rien à la guerre, qui n'avaient point de munitions, et entre lesquels il y avait quantité de gens de la lie du peuple craignirent un assaut et se rendirent d'abord. On comptait parmi eux deux cents mercenaires ramassés de tous côtés, qu'Amphidamus, préteur des Eléens avait amener avec lui. Philippe gagna là une grande quantité de meubles, plus de cinq mille esclaves, et une quantité infinie de bétail. Après cette expédition il revint à son camp. Son armée était si enrichie et si chargée du butin, que, ne la jugeant en état de rien entreprendre, il retourna à Olympie, et y campa.

CHAPITRE XVII

- Apelles, tuteur de Philippe, tourmente les Achéens.
- Éloge de Philippe.
- Escalade d'Aliphère, ville d'Arcadie.
- Conquêtes du roi de Macédoine dans Triphylie.
- Les Lépréates chassent de chez eux Phylidéas, général des Etoliens.

Apelles, un des tuteurs qu'Antigonus avait laissés à Philippe, et qui pouvait beaucoup sur l'esprit du roi, fit, pour réduire les Achéens au sort des Thessaliens, une chose qu'on ne peut trop détester. Les Thessaliens passaient pour vivre selon leurs lois particulières, et pour avoir un gouvernement différent de celui de Macédoniens. Il n'y avait cependant aucune différence. Les uns et les autres ne faisaient rien sans ordre des officiers royaux. Dans cette vue, il résolut d'inquiéter et de tourmenter ce qu'il y avait d'Achéens dans l'armée. Il commença par permettre aux Macédoniens de chasser les Achéens des logements où ils étaient entrés les premiers, et d'enlever leur butin. Après cela, pour les moindres sujets, il les faisait frapper par des valets. Si quelques-uns de la même nation le trouvaient mauvais ou se disposaient à les secourir, lui-même les conduisait en prison, et croyait pouvoir par cette conduite accoutumer insensiblement les Achéens à ne pas se plaindre de ce qu'ils auraient à souffrir de la part du roi. Cependant cet homme, se trouvant dans l'armée d'Antigonus peu de temps auparavant, avait été témoin que Cléomène avait inutilement tenté d'user des voies les plus violentes pour réduire les Achéens, à se soumettre à ses ordres. Quelques jeunes Achéens se mutinèrent, allèrent trouver Aratus, et lui découvrirent le dessein d'Apelles. Aratus courut aussitôt vers Philippe. Dans une affaire de cette nature, il était important d'étouffer le mal dans sa naissance et de ne pas différer. Le roi, après l'avoir entendu, dit aux jeunes Achéens de ne point s'alarmer, et qu'il n'arriverait plus rien de semblable dans la suite. En même temps il défendit à Appelles de rien commander aux Achéens sans avoir consulté leur préteur. Par cette affabilité, jointe à toute l'activité et la valeur imaginables, Philippe se gagna le coeur non seulement de tous les soldats, mais encore de tous les peuples de Péloponnèse. Aussi la nature semblait avoir pris plaisir à le former tel qu'un prince doit être pour faire des conquêtes et étendre un royaume. Il avait l'esprit fin, la mémoire heureuse, une grâce toute singulière, la démarche haute et majestueuse, et par dessus tout cela une activité infatigable et une valeur héroïque. Comment toutes ces belles qualités se sont évanouies, comment, de roi né pour faire le bonheur de ses sujets, il est devenu un odieux tyran, c'est ce qui ne se peut expliquer en peu de paroles. Une occasion plus favorable se présentera de parler de ce changement et d'en rechercher les causes.

D'Olympie le roi alla à Parée, de là à Telphyse, et ensuite à Érée, où, ayant vendu son butin, il fit réparer le pont qui était sur l'Alpée, pour s'ouvrir un chemin dans la Triphylie. Les Eléens ruinés avaient été demander du secours aux Etoliens, et Dorimaque, préteur de ceux-ci, leur avait envoyé six cents hommes sous le commandement de Philidas. Ce capitaine, étant arrivé à Élée, y prit cinq cents des étrangers qui y étaient, mille hommes de la ville et un corps de Tarentins, et vint avec ses forces dans la Triphylie, province ainsi nommée de Triphyle, né en Arcadie. Elle est dans le Péloponnèse près de la mer entre les Eléens et les Messéniens, du côté de la mer d'Afrique, à l'extrémité

de l'Achaïe vers le couchant d'hiver. Ses villes sont Samique, Léprée, Hypane, Typanée, Pyrge, Aepie, Bolax, Styllangie, Phrixe. Les Eléens commencèrent leur expédition par la conquête de ces villes. Ils prirent ensuite Aliphère, qui dépendait de l'Arcadie, et Mégalopolis, dont le tyran Alliadas, quoique Mégalopolitain lui-même, avait fait un échange avec eux pour quelques intérêts personnels. Phylidas, ayant envoyé les Eléens à Léprée, et les étrangers à Aliphère, alla lui-même chez les Typanéates avec ses troupes d'Etolie, et attendit là ce qui devait arriver. Philippe, débarrassé de son butin, passa l'Alphée, qui coule près d'Égée, et vint à Aliphère. Cette ville est située sur une montagne escarpée de tous côtés, et haute de plus de dix stades. Au sommet est la citadelle et une statue d'airain de Minerve, d'une beauté et d'une grandeur extraordinaires. Pourquoi cette statue a été mise en cet endroit, aux dépens de qui elle a été faite, d'où elle est venue, qui a fait ce voeu, ce sont toutes questions qu'il est malaisé de décider. Les gens mêmes du pays n'en savent rien de certain. On convient seulement que ce miracle de l'art a pour auteurs Hécatodore et Sostrate, et que c'est leur chef-d'œuvre. Le roi choisit un jour clair et serein, et, au point du jour, il donna ordre aux étrangers de marcher devant par plusieurs endroits, pour soutenir ceux qui devaient porter les échelles. Il partage les Macédoniens, leur ordonne de suivre les autres de près, et à tous, dès que le soleil se montrerait, de monter la montagne.

Cet ordre fut exécuté par les Macédoniens avec une vivacité et une valeur étonnantes. Les assiégés coururent de tous côtés, et principalement aux endroits où l'on voyait les Macédoniens s'approcher. Pendant ce temps-là Philippe, sans que personne s'en fût aperçu, était monté avec une troupe de gens choisis à la citadelle par je ne sais quelles routes coupées en précipices. Le signal se donne, et aussitôt, tous en même temps vont à l'escalade. Le faubourg de la citadelle n'était pas défendu : le roi s'en saisit, et y mit le feu. Cela fit trembler ceux qui défendaient les murailles, car, la citadelle prise, il ne leur restait plus aucune ressource. Dans cette crainte ils laissent les murailles de la ville, et se sauvent dans la citadelle. Les Macédoniens se rendent maîtres de la ville. Bientôt après, la citadelle envoya une députation au roi, à qui l'on en ouvrit les portes, sous la condition que la garnison aurait la vie sauve. Des conquêtes si rapides jetèrent la frayeur dans toute la Thriphylie. On y tint conseil sur l'état présent de la patrie. Pour comble de disgrâce Phylidas sortit de Typanée, et s'en alla à Léprée, pillant, en passant, ses propres alliés. Car ce fut alors la récompense qu'eurent les alliés des Etoliens. Ils furent non seulement abandonnés lorsqu'ils avaient le plus besoin de secours, mais, pillés et trahis, ils en souffrirent plus qu'ils n'auraient souffert d'ennemis victorieux. Les Typanéates se rendirent à Philippe, Ypane fit de même. La terreur se répandit de la Triphylie chez les Phiabiens, qui, de dépit contre les Etoliens, dont l'alliance leur était devenue odieuse, s'emparèrent à main armée du lieu où s'assemblaient les polémarques. Il y avait dans Phialie des pirates Etoliens, qui demeuraient là pour être à portée de piller le pays des Messéniens. D'abord ils eurent quelque dessein de s'emparer de la ville mais comme ils virent tous les habitants assemblés pour la défendre, ils changèrent de sentiment. Ils prirent des assurances de la part de la ville, et en sortirent avec leur bagage. Après quoi les Phialiens envoyèrent des ambassadeurs à Philippe, et le reçurent dans la ville.

Pendant ce temps-là les Lépréates, s'étant saisi d'une partie de leur ville, prièrent les Eléens, les Etoliens et les troupes qui leur étaient aussi venues de Lacédémone, de sortir de la citadelle et de la ville. D'abord Phylidas fit la sourde oreille, et restait dans la

ville comme pour la tenir en respect, mais quand Taurion avec des troupes fut venu de la part du roi à Phialie, et que Philippe lui-même en fut approché, les armes tombèrent des mains à Phylidas, les Lépréates au contraire ranimèrent leurs espérances. Quoiqu'il y eût dans la ville mille Eléens, mille hommes tant Etoliens que pirates, cinq cents mercenaires, deux cents Lacédémoniens, et que leur citadelle eût été occupée, ils ne se laissèrent point abattre, ils eurent la fermeté d'entreprendre de se rétablir dans leur patrie. Ce courage et l'approche des Macédoniens épouvanta Phylidas. Il sortit de la ville, et avec lui les Eléens et les Lacédémoniens. Les Crétois, qui étaient venus pour les Spartiates, s'en retournèrent chez eux par la Messénie. Phylidas se retira à Samique, et les Lépréates, remis en possession de leur pays, envoyèrent des ambassadeurs au roi, et lui livrèrent leur ville.

CHAPITRE XVIII

- *Philippe subjugue toute la Triphylie en six jours.*
- *Troubles excités à Lacédémone par Chilon.*
- *Les Lacédémoniens sortent de Mégalopolis.*
- *Artifice d'Apelles contre Matas, le père et le fils.*
- *L'Élide ravagée par Philippe.*

Philippe fit ensuite marcher à Léprée une partie de son armée, et ne se réserva que les soldats à petits boucliers, et les troupes légères avec lesquels il tâcha de joindre Phylidas. Il le joignit, et lui emporta tout son bagage. Phylidas pressa sa marche pour s'échapper, et se jeta dans Samique. Aussitôt le roi campa devant cette place. Il rappela de Léprée le reste de son année, et fit semblant d'en vouloir faire le siège. Les Etoliens et les Eléens, qui n'avaient pour se défendre que leurs mains, craignirent les suites d'un siège, et demandèrent quartier. Philippe leur accorda de sortir avec leurs armes, et ils se retirèrent à Élée. D'autres peuples du voisinage vinrent aussi trouver le roi, qui, sans tirer l'épée, joignit à ses conquêtes Phrixe, Stillagie, Bolax, Pyrge et Épitalie. Il retourna ensuite à Léprée. Toute la Triphylie ne lui coûta que six jours à conquérir. À Léprée il fit assembler les citoyens, les exhorta à demeurer fidèles, mit garnison dans la citadelle, fit Ladique, Acarnanien, gouverneur de cette province, et partit pour Érée, où il partagea le butin à toutes ses troupes, et, s'étant fourni là des provisions nécessaires, il prit, quoique au milieu de l'hiver la route de Mégalopolis. Pendant que Philippe soumettait à sa domination la Triphylie, Chilon le Lacédémonien, qui par sa naissance se croyait bien fondé à prétendre à la royauté, avait peine à supporter que les éphores eussent donné la préférence à Lycurgue. Pour se venger, il prit la résolution d'embrouiller les affaires. Rien ne lui parut plus propre à son dessein, que de suivre les traces de Cléomène, et de proposer comme lui un nouveau partage des terres, attrait infaillible, à ce qu'il pensait, pour ranger la multitude dans son parti. Il fit part de son dessein à ses amis, et, en ayant trouvé deux cents aussi entreprenants que lui, il ne songeait plus qu'à exécuter son projet. Lycurgue et les éphores qui l'avaient élevé à la royauté, étaient le plus grand obstacle qu'il eût à vaincre. Ils furent le premier objet de sa colère. Un jour, trouvant à table les éphores, il les fit tous égorger, supplice dont ils étaient bien dignes. La fortune, voulant les punir, ne pouvait mieux choisir la peine. Ces hommes méritaient bien de mourir d'une telle main et pour un tel sujet.

Chilon, après s'être défait des éphores, alla chez Lycurgue. Celui-ci était chez lui, mais il échappa à son ennemi. Quelques amis et voisins le firent évader, et il se sauva par des chemins détournés à Pellène, dans le territoire de Tripolis. Chilon était au désespoir. Lycurgue pris, rien ne devait plus s'opposer à sa fortune. Mais, quoiqu'il eût manqué son coup, il s'était trop avancé pour reculer. Il entra dans la place, et passa au fil de l'épée tous ceux qu'il rencontra de ses ennemis. Il exhorta ses parents et ses amis à se joindre à lui et tâcha d'animer les autres par les plus belles promesses, mais, loin de se remuer en sa faveur, chacun au contraire s'élevant contre lui, il se retira secrètement, traversa la Laconie et se réfugia chez les Achéens. Les Lacédémoniens, craignant que Philippe ne vînt à eux, mirent la récolte de l'année à couvert, et se retirèrent de Mégalopolis, après en avoir rasé l'Athénée. C'est ainsi que ce peuple, qui, pendant qu'il se gouvernait par les lois de Lycurgue, formait une si belle République et s'était rendu si puissant,

s'affaiblissait peu à peu depuis la bataille de Leuctres, et penchait à sa ruine, jusqu'à ce qu'enfin accablé d'infortunes, déchiré par des séditions intestines, inquiété par de fréquents partages de terres et par des exils, il se soumît à la tyrannie de Nabis, lui qui jusqu'alors ne pouvait pas même entendre prononcer le mot de servitude. Mais assez d'écrivains ont traité de l'ancienne splendeur et de la chute des Lacédémoniens. Ce qu'il y a de très certain, c'est ce qui s'est passé dans cette République depuis que Cléomène eut renversé de fond en comble l'ancien gouvernement. Nous rapporterons chaque chose en son temps. De Mégalopolis le roi vint par Tégée à Argos, où il passa le reste de l'hiver, applaudi et admiré autant pour la vertu qui le guidait dans toutes ses actions, que pour ses exploits dans la guerre où il s'était signalé au-delà de ce qu'on devait attendre d'un prince de son âge.

Pour revenir à Apelles, la défense que Philippe lui avait faite de rien commander aux Achéens sans la participation de leur chef, ne lui fit pas perdre de vue le premier dessein qu'il avait conçu de faire passer peu à peu les Achéens sous le joug. Mais les Aratus l'embarrassaient. Philippe avait de la considération pour eux principalement pour le père, qui avait été connu d'Antigonus, dont le crédit sur les Achéens était grand, et qui à une adresse remarquable joignait une intelligence profonde des affaires. Pour surprendre ces deux personnages, voici l'expédient dont il s'avisa. Il s'informa exactement qui étaient ceux qui ne goûtaient pas la manière de gouverner des Aratus; il les fit venir chez lui des villes voisines, et là il n'y a point de caresses qu'il ne leur fit pour s'insinuer dans leurs esprits et gagner leur amitié. Il leur ménageait aussi les bonnes grâces de Philippe, en faisant entendre à ce prince que, s'il s'en tenait aux conseils des Aratus, il ne pourrait agir avec les Achéens que conformément au traité d'alliance fait avec eux, au lieu que, s'il voulait l'en croire, et s'attachait ceux qu'il lui présentait, il disposerait à son gré de tous les peuples du Péloponnèse. Le temps des comices approchant, comme il cherchait à faire tomber la préture à quelqu'un de ses nouveaux amis, et à en faire exclure les Aratus, il persuada au roi de faire semblant d'aller à Élée, et, sous ce prétexte, de se trouver à Égium au temps des comices des Achéens. Le roi se rendit à ce conseil. Apelles alla aussi à Égium au temps qu'il fallait, et, à force de prières et de menaces, il vint à bout, quoique avec peine, de faire élire pour préteur Épérate de Pharée, à l'exclusion de Timoxène, pour qui les Aratus briguaient cette dignité. Après cela Philippe se mit en marche, et, passant par Patres et par Dymes, il arriva à Tichos, château du pays des Dyméens, et où peu de temps auparavant Euripidas s'était jeté comme nous avons déjà dit plus haut. Le roi, pour remettre ce poste aux Dyméens, campa devant avec toutes ses forces. Les Eléens, qui le gardaient, ne tinrent pas longtemps contre la frayeur que cet appareil leur donna : ils ouvrirent à Philippe les portes de cette forteresse, peu étendue à la vérité, puisqu'elle n'a pas plus d'un stade et demi de circuit, mais d'une force peu commune, car les murailles n'ont pas moins de trente coudées de hauteur. Philippe la rendit aux Dyméens, fit le dégât dans l'Élide, y fit un grand butin, et revint à Dymes avec son armée.

CHAPITRE XIX

- Apelles accuse injustement les Aratus ; il est démenti.
- Inquiétudes de ce personnage.
- Ordre établi par Antigonus dans la maison royale.
- Philippe se retire à Argos, et y passe l'hiver.

Apelles, non content d'avoir donné aux Achéens un préteur de sa main, entreprit encore d'indisposer le roi contre les Aratus, et de lui faire perdre toute l'amitié, qu'il avait pour eux. Il eut pour cela recours à une calomnie. Amphidamas, préteur des Eléens, avait été pris à Thalamas avec tous ceux qui s'y étaient réfugiés, comme nous avons déjà rapporté. Arrivé à Olympie avec les autres prisonniers, il employa quelques amis auprès du roi pour avoir la liberté de lui parler. Il l'obtint, et dit à Philippe qu'il avait assez d'autorité sur les Eléens pour les engager à faire alliance avec les Macédoniens. Philippe le crut, le renvoya sans rançon, et lui donna ordre de dire aux Eléens que, s'ils prenaient ce parti, tout ce qu'on avait pris sur eux leur serait rendu gratuitement, que leur pays serait défendu contre toute insulte du dehors, et que, sans garnison, sans impôt, libres de toute charge, ils continueraient de vivre selon leurs lois et leurs usages. Quelque éblouissantes, quelque considérables que fussent ces offres, les Eléens les écoutèrent sans paraître en être touchés, et ce fut cette occasion que saisit Apelles pour prévenir le roi contre les Aratus.

Il lui fit entendre qu'il devait se défier de l'amitié que semblaient avoir pour lui ces chefs des Achéens, qu'ils ne lui étaient pas en effet favorables, qu'eux seuls avaient détourné les Eléens d'entrer dans son alliance, que, lorsqu'il renvoya Amphidamas d'Olympie en Élide, ils s'étaient abouchés avec ce préteur, et lui avaient dit qu'il n'était point de l'intérêt du Péloponnèse que Philippe fût maître des Eléens, et que c'était la raison pour laquelle ceux-ci rejetaient ses offres avec hauteur, s'en tenaient à leur alliance avec les Etoliens, et soutenaient la guerre contre les Macédoniens.

Sur la foi de ce discours, le roi fait appeler les Aratus, et donne ordre à Apelles de répéter devant eux tout ce qu'il venait de dire. Aratus répéta les mêmes choses, et les soutint avec une hardiesse étonnante. Comme le roi gardait le silence, il ajouta que, puisqu'ils étaient si ingrats et si indignes des bienfaits de Philippe, ce prince allait assembler le conseil des Achéens, et qu'après y avoir justifié sa conduite, il reprendrait la route de Macédoine. Là-dessus Aratus le père prit la parole, et dit au roi qu'en général il ferait bien de ne point ajouter foi légèrement et sans examen aux rapports qu'on lui ferait, mais que, quand ces rapports regardaient quelqu'un de ses amis ou de ses alliés, il ne pouvait être trop sur ses gardes, que rien n'était plus utile ni plus digne d'un roi, qu'il le priait de faire appeler ceux devant qui Apelles avait mal parlé des Achéens, de l'obliger à se trouver lui-même au milieu de ces personnes, en un mot d'essayer tous les moyens possibles de connaître la vérité, avant de rien découvrir de cette affaire aux Achéens.

Le roi trouva cet avis fort bon, et dit qu'il ne négligerait rien pour s'éclaircir du fait. On se sépara. Quelques jours s'étaient passés sans qu'Apelles fournît aucune preuve de ce qu'il avait avancé, lorsqu'un incident arriva, dont les Aratus surent profiter. Pendant que Philippe ravageait les terres des Eléens, ce peuple, à qui Amphidame était suspect,

avait résolu de s'en saisir, de le charger de chaînes et de le reléguer dans l'Etolie. Amphidame ayant pressenti leur dessein, s'était d'abord retiré à Olympie, mais sur l'avis qu'il reçut que Philippe était à Dymes pour le partage du butin, il alla l'y trouver. Les Aratus, à qui la conscience ne reprochait rien, apprirent avec joie qu'Amphidamas était arrivé d'Élide. Sur-le-champ, ils prièrent le roi de le faire appeler, disant que personne ne savait mieux les chefs d'accusation dont on les chargeait puisque c'était avec lui que le complot s'était fait, que d'ailleurs il était intéressé à déclarer la vérité puisqu'il n'était chassé de son pays qu'à cause de Philippe, qui était par conséquent alors son unique refuge, et le seul dont il pût espérer son salut. Le conseil plut au roi, Amphidame est appelé, et dément l'accusation sur tous ces chefs. Depuis ce moment-là, l'estime et la confiance de Philippe pour Aratus ne fit que s'accroître et s'augmenter, et il rabattit au contraire de la bonne opinion qu'il avait eue d'Apelles, quoique, prévenu depuis longtemps en sa faveur, il fermât souvent les yeux sur la conduite de ce tuteur.

Cette disgrâce ne découragea pas cet esprit artificieux. Il en voulait à Taudon, qui gouvernait dans le Péloponnèse, et cherchait les moyens de le perdre. Il ne dit cependant rien contre lui, au contraire il en fit des éloges, et représenta au roi que cet homme lui serait utile dans ses expéditions, louanges malignes, sous lesquelles il cachait son dessein, qui était d'en mettre un autre à la tête des affaires du Péloponnèse. Nouvelle espèce de calomnie pour nuire à ceux à qui l'on veut du mal, artifice malin et perfide inventé par les courtisans, qui, par jalousie et par avarice, ne cherchent qu'à se détruire les uns les autres. Apelles déclamait encore à toute occasion contre Alexandre, capitaine des gardes. C'était assez qu'il ne fût pas de son choix pour qu'il lui déplût. En un mot, tout ce que Antigonus avait réglé, il voulait le changer. Cependant autant ce prince pendant sa vie avait bien gouverné le royaume et sagement élevé son fils, autant eut-il soin, avant de mourir, de prévoir l'avenir et d'étendre sa prévoyance sur tout. Dans son testament, il rendait compte aux Macédoniens de ce qu'il avait fait, leur donnait des règles pour la conduite des affaires, et leur marquait qui l'on devait en charger, de sorte qu'il ne laissait aux courtisans aucun prétexte de jalousie et de sédition. Entre ceux qu'il avait auprès de lui, il choisit Apelles pour tuteur, Léontius pour chef de l'infanterie, Mégaléas pour chancelier, Taurion pour gouverneur du Péloponnèse et Alexandre pour capitaine des gardes. Apelles, déjà maître de Léontius et de Mégaléas, aurait fort souhaité exclure Alexandre et Taurion du maniement des affaires, pour les gérer lui-même ou par ses amis, et il en serait venu à bout, s'il ne se fût pas brouillé avec Aratus, mais il fut bientôt puni de son imprudence et de son ambition, car il souffrit peu de temps après ce qu'il voulait faire souffrir aux autres. Nous rapporterons ailleurs cet événement, et nous tâcherons d'en détailler toutes les circonstances. Il est temps de finir ce livre. Philippe, après tous les exploits que nous venons de raconter, renvoya ses troupes en Macédoine, et passa l'hiver à Argos avec ses amis.

LIVRE V

CHAPITRE I

- Philippe regagne l'amitié des Aratus, et obtient par leur crédit des secours de la part des Achéens.
- Il prend le parti de faire la guerre par mer.
- Trois de ses premiers officiers conspirent contre lui.

L'Année de la préture du jeune Aratus finit, selon la manière de compter des Achéens, au lever des Pléiades, et Épérate lui succéda : Dorimaque était alors préteur chez les Étoliens. Ce fut vers ce même temps qu'Hannibal, au commencement de l'été, ayant ouvertement déclaré la guerre aux Romains, partit de Carthage-la-Neuve, passa l'Ebre, et prit sa route vers l'Italie; que les Romains envoyèrent Tiberius Sempronius en Afrique avec une armée, et Publius Cornelius en Espagne; et qu'Antiochus et Ptolémée, ne pouvant terminer par des conférences leur contestation sur la Coelo-Syrie, se disposèrent à la décider par les armes.

Philippe, n'ayant ni vivres ni argent pour se mettre en campagne, fit assembler le conseil des Achéens par leurs magistrats, et l'assemblée se tint à Égium, selon la coutume. Là le roi, qui voyait qu'Aratus, indigné de l'affront qu'il avait reçu aux derniers comices par les intrigues d'Apelles, n'usait en sa faveur ni de son crédit ni de son autorité, et qu'Épérate, naturellement inhabile à tout, était méprisé de tout le monde, il ouvrit les yeux sur les mauvaises manoeuvres d'Apelles et de Léontius, et résolut de se bien remettre dans l'esprit d'Aratus. Pour cela il persuada aux magistrats de transférer l'assemblée à Sicyone , où voyant à son aise les deux Aratus, et chargeant Apelles seul de tout ce qui s'était passé à leur préjudice, il les exhorta à ne pas se départir des sentiments qu'ils avaient conçus d'abord pour lui. Il entra ensuite dans l'assemblée, où, par le crédit de ces deux magistrats, il obtint des Achéens tout ce qu'il souhaitait. Il fut ordonné que les Achéens lui donneraient cinquante talents le premier jour qu'il se mettrait en marche; et aux troupes la paie de trois mois avec dix mille mesures de blé; et tant qu'il serait dans le Péloponnèse, dix-sept talents par mois. Ainsi se termina cette assemblée, et les Achéens qui la composaient se retirèrent chacun dans leurs villes. Les troupes sorties des quartiers d'hiver, Philippe, après avoir pris conseil de ses amis, jugea à propos de faire la guerre par mer. Sa raison fut que c'était le seul moyen d'accabler bientôt et de tous côtés ses ennemis, qui ne pourraient point se

secourir les uns les autres, dispersés comme ils étaient dans différents pays, et craignant d'ailleurs pour eux-mêmes un ennemi dont ils ignoraient les desseins, et qui par mer pouvait bientôt tomber sur eux : car c'était aux Étoliens, aux Lacédémoniens et aux Éléens que Philippe devait faire la guerre. Ce dessein pris, il assembla les vaisseaux des Achéens et les siens propres à Léchée, où par un exercice continuel il accoutuma son infanterie macédonienne à ramer. Il trouva dans ses soldats toute la docilité et toute l'ardeur possibles ; car les Macédoniens ne se distinguent pas seulement par leur courage et leur valeur dans les batailles rangées sur terre; ils sont encore très propres au service de mer, si l'occasion s'en présente. Ce sont des gens exercés à creuser des fossés, à élever des retranchements, endurcis aux travaux lès plus pénibles, tel enfin qu'Hésiode représente les Éacides :

Plus contents sous les armes que dans les festins.

Pendant que le roi et les troupes macédoniennes s'occupaient, à Corinthe, aux exercices de la marine, et disposaient tout pour la campagne, Apelles, ne pouvant ni regagner les bonnes grâces du roi, ni supporter le mépris où il était tombé, fit complot avec Léontius et Mégaléas de se trouver dans toutes les affaires avec le roi; mais de s'y comporter de manière à traverser tous ses desseins. Il prit pour lui d'aller à Chalcis, et d'y faire en sorte qu'il n'en vînt au roi nulle munition. Il fit part de ce pernicieux projet aux deux autres conjurés, et partit pour Chalcis sous de vains prétextes, dont il colora au roi son départ. Il fut là si fidèle à la foi qu'il avait donnée aux compagnons de sa perfidie, et il sut si adroitement abuser de l'autorité que son ancienne faveur lui donnais sur les peuples, qu'enfin le roi, dénué de tout, se vit réduit à mettre en gage sa vaisselle, et à vivre sur l'argent qu'on lui prêta. Quand les vaisseaux furent assemblés, et que les Macédoniens se furent formés à l'exercice de la rame, Philippe, ayant distribué des vivres et de l'argent aux soldats, mit à la voile et aborda le second jour à Patres. Son armée était de six mille Macédoniens et de douze cents mercenaires. Dorimaque, préteur des Étoliens, avait alors envoyé cinq cents Néocrètes au secours des Éléens, sous le commandement d'Agélas et de Scopas , et les Éléens, craignant que Philippe ne pensât à mettre le siège devant Cyllène, firent des levées de mercenaires, disposèrent les soldats de la ville à la défense, et fortifièrent cette place avec soin. Là-dessus le roi, pour avoir du secours dans le besoin, et pour se mettre en sûreté contre les entreprises des Éléens, prit le parti de laisser dans Dymes les mercenaires d'Achaïe, ce qu'il avait de Crétois quelque cavalerie gauloise ; et environ deux mille hommes d'élite de l'infanterie achéenne, et après avoir fait savoir aux Messéniens, aux Épirotes, aux Acarnaniens et à Scerdilaïdas, d'équiper leurs vaisseaux et de venir au devant de lui, il partit de Patres au jour marqué, et alla prendre terre à Pronos, dans la Céphallénie.

Comme cette petite place était forte, et que d'ailleurs le pays était étroit, il passa outre jusqu'à Palée. Ce pays était alors plein de blé, et fort en état de nourrir l'armée; c'est pourquoi il fit débarquer ses troupes, et campa devant la ville. On tira les vaisseaux à sec, on les environna d'un fossé et d'un retranchement, et il envoya les Macédoniens au fourrage. Lui même, en attendant que ses allies eussent rejoint et qu'on formât l'attaque, se mita reconnaître la place, et à voir duquel côté on pourrait avancer les ouvrages et approcher les machines. Deux raisons le portaient à ce siège : par là il enlevait aux Étoliens un poste hors duquel ils ne pouvaient plus faire de descentes dans le Péloponnèse, et piller les côtes d'Épire et d'Acarnanie, car c'était des vaisseaux de Céphallénie qu'ils se servaient pour ces sortes d'expéditions; et en second lieu, il

s'acquérait ainsi qu'à ses alliés une place, d'où l'on pouvait très commodément faire des incursions sur le pays ennemi : car ia Céphallénie est située sur le golfe de Corinthe, en s'étendant vers la mer de Sicile; elle est limitrophe, au septentrion et à l'occident du Péloponnèse, surtout du pays des Éléens et des parties méridionales et occidentales de l'Épire, de l'Étolie et de l'Acarnanie.

Il ne se pouvait rencontrer une situation plus heureuse pour rassembler ses alliés, pour incommoder ses ennemis, et mettre ses amis à couvert de toute insulte : aussi le roi souhaitait-il passionnément de réduire cette île sous sa domination. Ayant remarqué que Palée était défendue de presque tous les côtés , ou par la mer, ou par des précipices, et qu'on ne pouvait en approcher que par une plaine du côté de Zacynthe, ce fut par-là qu'il pensa à faire ses approches et à former l'attaque.

CHAPITRE II

- Siège de Palée.
- Irruption de Philippe dans l'Étolie.
- Ravages que font les Macédoniens dans cette province.
- Therme prise d'emblée.

Philippe prenait ainsi des arrangements, lorsque arrivèrent quinze bâtiments de la part de Scerdilaïdas, qui n'avait pu en envoyer que ce petit nombre, à cause des troubles qu'excitaient dans l'Illyrie les principaux de la nation. Arriva aussi le secours qu'il attendait des Épirotes, des Acarnaniens et des Messéniens. Depuis la prise de Phialée, ces derniers n'avaient plus de prétexte qui les dispensât de partager cette guerre avec les autres alliés. Quand tout fut prêt pour le siège, et que les batteries de balistes et de catapultes eurent été dressées au lieu d'où il était plus aisé de repousser les assiégés, le roi ayant animé les Macédoniens à bien faire, donna ordre que l'on approchât des murailles les machines, et qu'à leur faveur on creusât des mines. Les Macédoniens se portèrent à ce travail avec tant d'ardeur, qu'en fort peu de temps les murailles furent percées à la longueur de deux arpents. Alors le roi s'approcha de la ville, et exhorta les assiégés à faire la paix avec lui. N'en étant point écouté, il fit mettre le feu aux arcs-boutants qui soutenaient le mur sapé; cette partie de mur tombe, et l'infanterie à rondache, selon l'ordre qu'elle en avait reçu, marche la première en sections. Trois jeunes soldats avaient déjà franchi la brèche; mais Léontius, qui commandait cette infanterie, se souvenant de la parole qu'il avait donnée aux autres conjurés, les empêcha de passer plus avant. Comme il avait aussi gagné et corrompu les officiers, et que lui-même, loin d'agir avec vigueur, affectait de paraître épouvanté du danger, quoique l'on pût fort aisément s'emparer de la ville, l'on fut chassé de la brèche, et grand nombre de Macédoniens furent blessés.

Avec des soldats couverts de blessures, on ne pouvait plus rester devant la place : le roi leva le siège, et prit conseil de ses amis sur ce qu'il avait à faire. Pour forcer Philippe à quitter ce siège, Lycurgue et Dorimaque, avec un égal nombre d'Étoliens, s'étaient jetés, celui-là sur le pays des Messéniens, et celui-ci sur la Thessalie. Sur quoi les Acarnaniens et les Messéniens envoyèrent des ambassadeurs au roi. Les Acarnaniens pressaient Philippe de tomber sur l'Étolie, et de porter sans crainte le ravage dans toute la province, qu'il n'y avait pas de moyen pour empêcher Dorimaque d'entrer dans la Macédoine. Ceux de Messène demandaient du secours, et représentaient au roi que, pendant que les vents Étésiens soufflaient, en un jour il passerait de Céphallénie à Messène; que l'on fondrait sur Lycurgue, qui ne s'attendait à rien moins, et que ce préteur ne pourrait éviter la défaite. Ainsi raisonnait Gorgus leur ambassadeur, et Léontius l'appuyait de toutes ses forces, toujours selon les vues de la conjuration, et pour arrêter le cours des exploits de Philippe. Car il est vrai qu'il était facile de passer à Messène, mais il n'était pas possible d'en revenir tant que les vents Étésiens souffleraient : d'où il serait arrivé qu'en suivant le conseil de Gorgus, le roi, renfermé dans la Messénie, aurait été hors d'état de rien entreprendre de tout le reste de l'été, pendant que les Étoliens, parcourant toute la Thessalie et l'Épire, ravageraient ces deux pays sans aucun obstacle. Tels étaient les pernicieux conseils que Gorgus et Léontius donnaient au roi. Celui d'Aratus fut tout opposé. Il dit qu'il fallait marcher vers l'Étolie,

et y porter la guerre ; que les Étoliens étaient en expédition, Dorimaque à leur tête, et que par conséquent Philippe serait le maître de faire dans leur patrie tels ravagés qu'il lui plairait.

Cet avis prévalut. Léontius avait perdu toute confiance auprès de son prince, depuis qu'il s'était si lâchement comporté au dernier siège, et qu'il lui avait donné de si mauvais conseils dans cette occasion. Le roi écrivit à Éperate de lever des troupes chez les Achéens et d'aller au secours des Messéniens, et, partant de Céphallénie, il aborda le second jour à Leucade, pendant la nuit. Après avoir tout disposé à l'isthme de Diorycte, on y fit passer les vaisseaux. De là il entra dans le golfe d'Ambracie, qui, comme nous avons déjà dit, sortant de la mer de Sicile, pénètre fort avant dans les terres d'Étolie. Il aborda un peu avant le jour à Limnée; et aussitôt il donna ordre aux soldats de prendre leur repas , de se décharger de la plus grande partie de leurs équipages, et de se tenir prêts à marcher. Pendant ce temps-là il chercha des guides, et s'instruisit à fond de la carte du pays.

Aristophane, préteur des Acarnaniens, le vint trouver là avec toute les forces de la province. Ces peuples avaient autrefois eu beaucoup à souffrir des Étoliens, et ne respiraient que la vengeance. L'arrivée des Macédoniens leur parut une occasion favorable. Tous prirent les armes, et non seulement ceux à qui les lois l'ordonnent, mais encore quelques vieillards. Les Épirotes n'étaient pas moins irrités contre les Étoliens, et ils avaient les mêmes raisons de l'être; mais comme le pays est grand, et que Philippe était arrivé tout à coup, ils n'eurent pas le temps d'assembler. leurs troupes à propos. De la part des Étoliens, Dorimaque n'avait pris que la moitié des troupes; il croyait que c'en serait assez pour défendre les villes et le plat pays de toute insulte.

Le soir, Philippe, ayant laissé les équipages sous bonne garde, partit de Limnée, et au bout d'environ soixante stade il fit halte, pour donner à son armée le temps de prendre son repas et de se reposer ; puis il marcha toute la nuit, et arriva au point du jour au fleuve Achéloüs, entre Conope et Strate, dans la vue de se jeter subitement et à l'improviste dans Therme. Léontius vit bien que Philippe viendrait à bout de son dessein, et que les Étoliens auraient le dessous. Sa conjecture était fondée premièrement sur l'arrivée subite et non attendue de Philippe dans l'Étolie ; et en second lieu sur ce que, les Étoliens n'ayant pu soupçonner que Philippe hasardât d'attaquer une place aussi forte que Therme, ils n'avaient ni prévu cette attaque, ni fait les préparatifs nécessaires pour s'en défendre. Ces considérations, jointes à la parole qu'il avait donnée aux conjurés, lui firent conseiller au roi de s'arrêter à l'Achéloüs, et d'y donner à son armée, qui avait marché toute la nuit, quelque temps pour respirer, conseil dont le but était de procurer aux Étoliens le loisir de se disposer à la défense. Aratus au contraire , qui savait que l'occasion passe et s'échappe rapidement, et que l'avis de Léontius était une trahison manifeste, conjura Philippe de saisir le moment favorable, et de partir sans délai.

Le roi, déjà piqué contre Léontius, sur-le-champ se met en marche, passe l'Achéloüs, va droit à Therme, et porte le ravage partout où il passe. Dans sa route il laissa à gauche Strate, Agrinie, Thestie, et à droite Conope, Lysimachie, Trichonie et Phoétée. Arrivé à Métape, ville située à l'entrée du lac de Trichonie, et à près de soixante stades de Therme, il fit entrer cinq cents hommes dans cette place que les Étoliens avaient abandonnée, et s'en rendit le maître : c'était un poste fort avantageux pour couvrir

tout ce qui entrait ou sortait du détroit qui conduit au lac, parce que les bords de ce lac ne sont qu'une chaîne de montagnes escarpées et couvertes de grands bois, au travers desquels on ne passe que par un défilé fort étroit. Son armée traversa le défilé, les mercenaires à l'avant-garde, ensuite les Illyriens, après eux l'infanterie à pavois et la phalange; les Crétois formaient l'arrière-garde; sur la droite et hors du chemin marchaient les Crétois soute-nus par les troupes légères. La gauche était couverte par le lac pendant près de trente stades; au sortir du défilé, il rencontra un bourg appelé Pamphie, où ayant aussi jeté quelques forces, il s'avança vers Therme par un chemin très âpre et très difficile, creusé entre des rochers fort escarpés, de sorte qu'on ne peut passer en quelques endroits sans courir risque d'y périr. Cependant il y à près de trente stades à monter. Les Macédoniens franchirent ces précipices en si peu de temps, qu'il était encore grand jour lorsqu'ils arrivèrent à Therme. Philippe mit là son camp, et envoya aussitôt ses troupes piller les villages voisins et la plaine de Therme; on pilla de même les maisons de la ville, où l'on trouva non seulement du blé et d'autres provisions de bouche, mais encore quantité de meubles précieux; car, comme c'était là que les Étoliens chaque année faisaient leurs marchés et leurs assemblées solennelles, tant pour le culte des dieux que pour l'élection des magistrats, on y apportait tout ce que l'on avait de plus riche pour nourrir et recevoir ceux qui y abordaient. Une autre raison pour laquelle il y avait là tant de richesses, c'est que les Étoliens ne croyaient pas pouvoir les mettre en lieu plus sûr. Jamais ennemi n'avait osé en approcher, et sa situation rendait cette ville si forte, qu'elle passait pour la citadelle de tonte l'Étolie. La paix profonde dont on jouissait là depuis un temps immémorial, n'avait pas peu de part à cette grande abondance de biens dont regorgeaient les maisons bâties près du temple et les lieux circonvoisins.

CHAPITRE III

- Excès que commirent les soldats de Philippe dans Therme.
- Réflexions de Polybe sur ce triste événement.

Après avoir fait pendant cette nuit un butin immense, les Macédoniens tendirent leurs tentes. Le matin on résolut d'emporter tout ce qui s'y trouverait d'un plus grand prix. On amassa le reste par monceaux à la tête du camp, et on y mit le feu; on prit de même les armes qui étaient suspendues aux galeries du temple, on mit de côté les meilleures pour s'en servir au besoin, on en changea quelques-unes, et le reste, qui montait à plus de quinze mille, fut réduit en cendres. Jusque-là il n'y avait rien que de juste, rien qui ne fût selon les lois de la guerre; mais ce qui se fit ensuite, je ne sais comment le qualifier. Transportés de fureur par le souvenir des ravages qu'avaient faits les Étoliens à Dios et à Dodone, ils mirent le feu aux galeries, brisèrent tous les vœux qui y étaient appendus, et entre lesquels il y en avait d'une beauté et d'un prix extraordinaires. On ne se contenta pas de brûler les toits, on rasa le temple ; les statues, dont il y avait au moins deux mille, furent renversées. On en mit en pièces un grand nombre; on n'épargna que celles qui avaient des inscriptions, ou qui représentaient les dieux. Et on écrivit sur les murailles ce vers célèbre, un des premiers essais de la muse spirituelle de Samus, fils de Chrysogone, et qui avait été élevé avec le roi :

Vois-tu Dios? c'est de là que le coup est parti.

L'horreur qu'avaient inspirée à Philippe et à ses amis les sacrilèges commis à Dios par les Étoliens, leur persuadait sans doute qu'il était permis de s'en venger par les mêmes crimes, et que ce qu'ils faisaient n'était qu'une juste représaille. On me permettra de penser autrement, et il est facile à chacun de voir si j'ai raison ou non. Sans chercher des exemples ailleurs que dans la même famille royale de Macédoine, quand Antigonus eut vaincu en bataille rangée Cléomène, roi des Lacédémoniens, et se fut rendu maître de Sparte, il pouvait alors disposer à son gré de la ville et des habitants; cependant, loin de sévir contre les vaincus, il les rétablit dans la forme de gouvernement qu'ils avaient reçue de leurs pères, et ne retourna en Macédoine qu'après avoir fait de grands biens et à la Grèce en général, et aux Lacédémoniens même qu'il venait de se soumettre. Aussi passa-t-il alors pour un bienfaiteur, et après sa mort pour un libérateur, et s'acquit non seulement chez les Lacédémoniens, mais parmi tous les peuples de la Grèce, une réputation et une gloire immortelles.

Ce Philippe, qui le premier a reculé les bornes du royaume de Macédoine,.à qui la famille royale est redevable de toute sa splendeur, et qui défit les Athéniens à Chéronée, ce Philippe a moins fait par les armes que par la modération et la douceur : car dans cette guerre il ne vainquit par les armes que ceux qui les avaient prises contre lui mais ce fut par sa douceur et son équité qu'il subjugua les Athéniens, et Athènes même. Dans la guerre, la colère ne l'emportait point au-delà des bornes; il ne gardait les armes que jusqu'à ce qu'il trouvât occasion de donner des marques de sa clémence et de sa bonté. De là vint qu'il rendit les prisonniers sans rançon, qu'il eut soin des morts, qu'il lit porter par Antipater leurs os à Athènes et qu'il donna des habits à la plupart des prisonniers qu'il avait relâchés. Ce fut par cette sage et profonde politique qu'il fit à

peu de frais une conquête très importante. Une telle grandeur d'âme étonna l'orgueil des Athéniens, et, d'ennemis qu'ils étaient, ils devinrent les alliés les plus fidèles et les plus dévoués à ses intérêts.

Que dirai-je d'Alexandre ? Irrité contre Thèbes jusqu'à vendre à l'encan ses habitants et raser la ville, tant s'en fallut qu'il oubliât le respect qu'il devait aux dieux, qu'il eut soin que l'on ne commît pas, même par imprudence, la moindre faute contre les temples et les autres lieux sacrés. Il passe en Asie pour y venger les Grecs des outrages qu'ils avaient reçus des Perses, les coupables sont punis comme ils le méritent ; mais tous les endroits consacrés aux dieux sont épargnés et respectés, bien que ce fût contre ce endroits-là même que les Perses s'étaient le plus acharnés dans la Grèce. Il eût été à souhaiter que Philippe, toujours attentif à ces grands exemples eût eu plus à coeur de paraître avoir succédé à une modération si sage qu'à la couronne. Il avait grand soin que l'on sût que le sang d'Alexandre et de Philippe coulait dans ses veines; mais se montrer l'imitateur de leurs vertus, c'est à quoi il pensait le moins. Aussi, dans un âge plus avancé, sa réputation fut-elle aussi différente de la leur, que sa manière de régner l'avait été. Cette différence de conduite est sensible dans ces événements. Pendant qu'il s'emporte aux mêmes excès que ceux qu'il punit dans les Étoliens, et qu'il remédie à un mal par un autre, il croit ne rien faire que de juste : partout il décrie Scopas et Dorimaque comme des sacrilèges, pour les attentats qu'ils avaient commis à Dios et à Dodone contre la divinité, et, quoiqu'il soit aussi criminel qu'eux, il ne peut s'imaginer qu'on le mettra au rang de l'un et de l'autre. Cependant les lois de la guerre y sont formelles, elles obligent souvent de renverser les citadelles et les villes, de combler les ports, de prendre les hommes et les vaisseaux, d'enlever les moissons et autres biens de ce genre, pour diminuer les forces des ennemis et augmenter les nôtres ; mais détruire ce qui, eu égard à la guerre que nous faisons, ne nous procure aucun avantage, ou n'avance pas la défaite des ennemis, brûler des temples, briser des statues et autres pareils ornements d'une ville, il n'y a qu'un homme furieux et hors de lui-même qui soit capable d'un tel emportement. Ce n'est pas pour perdre et ruiner ceux qui nous ont fait tort, que l'on doit leur déclarer la guerre, si l'on est équitable c'est pour les contraindre à réparer leurs fautes ; le but de la guerre n'est pas d'envelopper dans la même ruine les innocents et les coupables, mais plutôt de sauver les uns et les autres. Il n'appartient qu'à un tyran de mériter par ses mauvaises actions et par la haine qu'il a pour ses sujets, d'en être haï, et de n'avoir de leur part qu'une obéissance forcée ; mais il est d'un roi de faire en sorte par la sagesse de sa conduite, par ses bienfaits et par sa douceur, que son peuple le chérisse et se fasse un plaisir d'obéir à ses lois.

Pour bien juger de la faute que fit alors te roi de Macédoine, on n'a qu'à se représenter quelle idée les Étoliens se fussent formée de ce prince, s'il eût tenu une route tout opposée, et qu'il n'eût ni brûlé les galeries, ni brisé les statues, ni profané les autres ornements du temple. Pour moi, je m'imagine qu'ils l'eussent rangé au nombre des princes les plus accomplis. Leur conscience les y aurait portés par les reproches qu'elle leur aurait faits des sacrilèges commis à Dios et à Dodone ; et comme d'ailleurs ils auraient senti que, quand même Philippe, maître alors de faire ce qu'il lui aurait plu, les eût traités avec la dernière rigueur, il ne leur aurait que rendu justice, ils n'auraient pas manqué de louer sa générosité et son grand coeur. En se condamnant eux-mêmes, ils auraient admiré et le respect que le roi eût témoigné pour la divinité, et la force d'âme avec laquelle il eût commandé à sa colère. En effet, il y a, sans comparaison,

plus d'avantages à vaincre par la générosité et par la justice que par les armes : on se soumet à celles-ci par nécessité, à celles-là par inclination; il en coûte beaucoup pour ramener, par les armes les ennemis à leur devoir : la vertu le fait sans péril ni dépense. Enfin c'est à leurs sujets que les princes qui vainquent par les armes doivent la plus grande partie des heureux succès; s'ils vainquent par la vertu, ils méritent seuls tout l'honneur de la victoire.

On dira peut-être que Philippe était alors si jeune, qu'on ne peut raisonnablement le rendre responsable du sac de Therme, et que ses amis, entre autres Aratus et Demetrius de Pharos, en sont plus coupables que lui. Sans avoir vécu de ce temps-là, on n'aura pas de peine à découvrir lequel de ces deux confidents a poussé son maître à cette extrémité. Outre qu'Aratus, par caractère, était prudent et modéré, et que la témérité et l'inconsidération formaient le fond du caractère de Demetrius, il se présentera dans la suite un cas pareil et bien attesté qui nous instruira du génie de ces deux personnages. Maintenant retournons à notre sujet.

CHAPITRE IV

- Philippe sort de Therme; il est suivi dans sa retraite.
- Sacrifices en sedans de grâces.
- Troubles dans le camp.
- Punition de ceux qui en étaient les auteurs.
- Légères expéditions des ennemis de Philippe et de ses alliés.

Philippe, ayant pris tout ce qui se pouvait emporter, sortit de Therme et reprit le chemin par lequel il était venu, Le butin et les soldais pesamment armés marchaient à la tête, les Acarnaniens et les mercenaires à l'arrière-garde. On se hâta de passer les défilés, parce que l'on prévoyait que les Étoliens profiteraient de la difficulté des chemins pour insulter l'arrière-garde. Cela ne manqua point : ils s'assemblèrent au nombre de trois mille, commandés par Alexandre de Trichonie. Tant que le roi fut sur les hauteurs, ils n'osèrent approcher, et se tinrent cachés dans des lieux couverts. Mais, dès que l'arrière-garde se fut mise en marche, ils se jetèrent dans Therme, et chargèrent en queue. Plus le tumulte croissait dans les derniers rangs, plus les Étoliens, que la nature des lieux encourageait, redoublaient leurs coups. Le roi, qui s'attendait à cette attaque, avait, avant d'opérer sa descente, fait porter derrière une colline une troupe d'Illyriens et de fantassins choisis, qui, fondant sur les ennemis qui poursuivaient, en tuèrent cent trente, et n'en firent guère moins de prisonniers; le reste s'enfuit en désordre par des sentiers détournés. L'arrière-garde, en passant, mit le feu à Pamphie, et, ayant traversé sans danger les défilés, se joignit aux Macédoniens. Philippe. l'attendait à Métape. Le lendemain du jour où elle arriva, ayant fait raser cette place, il se mit en marche et campa proche d'Acres; le lendemain portant le ravage où il passait, il alla camper devant Conope, où il demeura le jour suivant, après lequel il marcha le long de l'Achéloüs jusqu'à Strate, où, ayant passé la rivière, il se logea hors de la portée du trait, et harcela de là les troupes qu'on lui avait dit s'y être jetées au nombre de trois mille fantassins, quatre cents chevaux d'Étolie et cinq cents Crétois. Personne n'ayant le courage de sortir des portes, il fit avancer son avant-garde, et prit la route de Limnée, où étaient ses vaisseaux.

L'arrière-garde avait à peine quitté la ville, que quelques cavaliers étoliens vinrent inquiéter les traînards. Ils furent suivis d'un corps de Crétois et de quelque infanterie étolienne, qui se joignit à la cavalerie. Le combat s'échauffant, l'arrière-garde fut obligée de faire volte-face et d'en venir aux mains. D'abord on combattit à forces égales; mais les mercenaires de Philippe étant venus au secours, les ennemis plièrent, et l'infanterie, pêle-mêle avec la cavalerie étolienne, prit la fuite. Les troupes du roi en poursuivirent la plupart jusqu'aux portes et aux pied des murailles et en passèrent environ cent au fil de l'épée. Depuis cette affaire, ceux qui étaient dans la ville n'osèrent plus remuer, et l'arrière-garde joignit tranquillement le reste de l'armée et les vaisseaux.

À Limitée, le roi, s'étant campé commodément, offrit aux dieux des sacrifices en action de grâces des heureux succès dont ils avaient favorisé ses entreprises, et fit un festin aux officiers. Quelque témérité qu'il y eût en apparence à affronter des lieux escarpés, où jamais personne avant lui n'avait osé pénétrer avec une armée, non seulement ce prince en approcha, mais en revint sans risque et après avoir heureusement exécuté tout

ce qu'il s'était proposé : aussi sa joie ne pouvait être plus grande dans le festin qu'il donna aux officiers. Il n'y eut que Léontius et Mégalèas qui, ayant conjuré avec Apelles d'arrêter ses progrès, se firent un vrai chagrin du bonheur de leur prince, et de n'avoir pu empêcher que tous ses desseins ne réussissent selon ses souhaits; mais, quelque chagrin qu'ils eussent, ils ne laissèrent pas de venir au festin comme les autres.

Ils ne purent dissimuler, et chacun s'aperçut d'abord qu'ils ne prenaient point autant de part que le reste de la compagnie à la joie d'une si heureuse expédition. Mais ce que l'on ne faisait que soupçonner d'abord, ils le firent éclater quand le repas fut plus avancé., et que le vin eut échauffé la tête des convives. Troublés par le vin, le repas ne fut pas plus tôt fini, qu'ils cherchèrent Aratus avec empressement. Ils le joignirent, et, après les injures, ils eurent bientôt recours aux pierres. On s'amasse chacun pour soutenir son parti, tout le camp est eu tumulte. Le bruit en vient aux oreilles du roi il envoie pour savoir ce qui se passe et pour remédier au désordre. Aratus raconte le fait, atteste tous ceux qui étaient, présents, se retire du tumulte et se réfugie dans sa tente. Pour Léontius, il se glissa je ne sais comment au travers de la foule, et s'échappa.

Le roi, exactement informé de ce qui s'était passé, fit appeler Mégaléas et Crinon, et leur fit une sévère réprimande; mais ceux-ci, loin d'en paraître touchés, ajoutèrent une nouvelle faute à la première; en protestant qu'ils n'en resteraient point là, et qu'ils se vengeraient d'Aratus. Cette menace irrita le roi de telle sorte, qu'il les condamna à une amende de vingt talents et les fit jeter en prison. Le lendemain il envoya chercher Aratus, l'exhorta à demeurer sans crainte, et lui promit de mettre bon ordre à cette affaire. Léontius, averti de ce qui était arrivé à Mégalèas, vint, suivi de quelques soldats, à la tente du roi, persuadé que ce jeune prince aurait peur de ce cortège, et changerait bientôt de résolution. Arrivé devant le roi : « Qui a été assez hardi, demanda-t-il, pour porter les mains sur Mégaléas et pour le mettre en prison ? - C'est moi, » répondit fièrement le roi. Léontius fut effrayé, il prononça tout bas quelques paroles, et se retira fort en colère.

On mit ensuite à la voile, on traversa le golfe, et la flotte arriva en peu de temps à Leucade. Là le roi., après avoir donné ordre aux officiers nommés pour la distribution du butin de remplir leur charge en diligence, assembla ses amis pour examiner avec eux l'affaire de Mégaléas. Aratus s'éleva contre ce traître, et, reprenant l'histoire de sa vie de plus haut, il assura et prouva par témoins un meurtre indigne qu'il avait commis après la mort d'Antigonus, la conspiration où il était entré avec Apelles, et les machinations dont il s'était servi pour faire échouer le siège de Pallée. Mégaléas, ne pouvant rien alléguer pour sa défense, fut condamné tout d'une voix. Crinon demeura en prison, et Léontius se rendit caution de l'amende imposée à Mégaléas. Voilà où aboutit cette conjuration d'Apelles et de Léontius. Ils comptaient épouvanter Aratus, écarter tous les amis de Philippe, et mener ensuite les affaires selon qu'il conviendrait mieux à leurs intérêts, et tous leurs projets furent renversés.

Lycurgue ne fit rien de mémorable dans la Messénie. Il retourna à Sparte; mais, s'étant remis peu de temps après en campagne, il prit Tégée. Après la ville il voulut attaquer la citadelle, où s'étaient retirés les habitants et la garnison; mais il fut obligé de lever le siège et de reprendre la route de Sparte. Les Éléens firent aussi des courses sur le pays des Dyméens. Ceux-ci envoyèrent de la cavalerie pour les arrêter; mais elle tomba

dans une embuscade et y fut taillée en pièces. Nombre de Gaulois y périrent, et entre les soldats de la ville on fit prisonniers Polymède l'Égéen, et deux citoyens de Dymée, Agésipolis et Mégaclès.

À l'égard de Dorimaque, nous avons déjà dit qu'il n'avait fait prendre d'-bord les armes aux Étoliens que paru qu'il s'était persuadé qu'il pillerait impunément la Thessalie, et qu'il forcé rait Philippe de lever le siège de Palée mais, trouvant dans cette province Chrysogone et Patrée disposés à lui tenir tête il n'osa s'exposer à un combat dans la plaine, et pour l'éviter il se tint toujours au pied des montagnes, jusqu'à ce que les Macédoniens se fussent eux-mêmes jetés dans l'Étolie : il fallut qu'il quittât alors la Thessalie pour venir au secours de son propre pays. Il y arriva trop tard; les Macédoniens en étaient déjà sortis.

CHAPITRE V

- Le roi de Macédoine désole la Laconie.
- Les Messéniens viennent pour l'y joindre, et s'en retournent après un petit échec.
- Description de Sparte.

Le roi, étant parti de Leucade, et ayant ravagé sur son passage le pays des Hyanthéens, aborda avec toute sa flotte à Corinthe. Il fit tirer ses vaisseaux à sec au port de Léchée, y débarqua ses troupes, et écrivit aux villes alliées du Péloponnèse pour leur marquer le jour où leurs troupes devaient être en armes à Tégée. Après avoir donné ses ordres, sans s'arrêter à Corinthe, il mit ses Macédoniens en marche, et, passant par Argos, arriva le douzième jour à Tégée, où il prit tout ce qu'il y avait d'Achéens assemblés, et marcha par les hauteurs pour fondre sur le pays des Lacédémoniens sans en être aperçu. Après quatre jours de marche par des lieux déserts, il monta les collines situées vis-à-vis de la ville, et, laissant à sa droite Ménélée, il alla droit à Amycles. Les Lacédémoniens virent de la ville passer cette armèe, et la frayeur s'empara aussitôt des esprits. Ils avaient appris le sac de Therme et les exploits de Philippe dans l'Étolie, et ces nouvelles leur donnaient de grandes inquiétudes sur ce qui les menaçait. De plus, certain bruit s'était répandu que Lycurgue devait être envoyé au secours des Étoliens; on n'avait donc garde de s'attendre que la guerre pût venir en si peu de temps d'Étolie à Lacédémone, surtout conduite par un prince dont la grande jeunesse ne devait pas naturellement inspirer beaucoup de craintes. Il n'était pas possible qu'un événement si subit et si imprévu ne jetât l'épouvante parmi les Lacédémoniens. Cette frayeur leur était commune avec tous les ennemis de ce prince, qui en effet menait les affaires avec un courage et une diligence fort au-dessus de son âge. Il part du milieu de l'Étolie, traverse en une nuit le golfe d'Ambracie, et aborde à Leucade. Il reste là deux jours, le troisième il en part de grand matin, le jour suivant il ravage la côte d'Étolie et mouille à Léchée. Il continue sa route, et au septième jour on le voit proche Ménélée, sur les montagnes qui commandent Lacédémone. La plupart en croyaient à peine leurs propres yeux, et les Lacédémoniens ne savaient qu'en penser, ni quel parti prendre.

Dès le premier jour Philippe campa devant Amycles : c'est une place de Laconie, autour de laquelle se voient de très beaux arbres, et où l'on recueille des fruits excellents; elle est à vingt stades de Lacédémone. Dans la ville du côté de la mer est un temple d'Apollon, le plus beau qui soit dans la province. Le lendemain Philippe porta le ravage dans les terres et vint jusqu'à l'endroit appelé le camp de Pyrrhus. Les deux jours suivants il ravagea les lieux circonvoisins, et alla camper à Camion, de là à Aisne, contre laquelle ayant fait de vains efforts, il décampa, et, parcourant tout le pays qui est du côté de la mer de Crète, il y mit tout à feu et à sang jusqu'à Ténare. Il prit de là sa route vers un mouillage des Lacédémoniens nommé Gythie, éloigné de Sparte de trente stades, et où les vaisseaux sont en sûreté. Il le laissa en passans à droite et alla mettre le camp devant Élie, dans le pays le plus grand et le plus beau de la Laconie, et d'où il détacha des fourrageurs qui saccagèrent tous les environs et ruinèrent tout ce qui était sur terre. Il vint pillant et ravageant tout jusques à Acide, Leuce et Boée.

Les Messéniens n'eurent pas plus tôt reçu les lettres de Philippe, qui leur mandait de lever des troupes, que, se piquant d'émulation, ils se mirent en campagne au nombre de deux mille hommes de pied et de deux cents chevaux, tous gens choisis. Ils arrivèrent à Tégée plus tard que Philippe : la longue route qu'ils avaient eue à faire en était la cause. Ce retardement les affligea ils craignirent que, sur les soupçons qu'on avait autrefois conçus de leur fidélité, on ne les accusât d'être venus lentement à dessein. Pour rejoindre plus tôt le roi, ils traversèrent le pays d'Argos. Arrivés à Glympes, place située sur les confins d'Argos et de la Laconie, ils campèrent devant, mais sans prudence et sans précaution. Ils ne songèrent ni à fortifier leur camp, ni à choisir un poste avantageux, comme s'ils eussent été sûrs de la bonne volonté des habitants ; ils ne soupçonnèrent pas même qu'il pût leur arriver aucun mal. Lycurgue apprit que les Messéniens étaient devant les murailles de Glympes, et alla au devant d'eux avec ses mercenaires et quelques Lacédémoniens. Il les joignit au point du jour, et les chargea vivement. Les Messéniens, quoique sortis de Tégée sans avoir assez de monde pour se défendre, quoique combattant sans écouter les conseils des plus expérimentés d'entre eux, ne laissèrent pas de se tirer adroitement du danger. Dès qu'ils virent l'ennemi, ils laissèrent là leurs bagages, et se retirèrent dans le fort. Il n'y eut que la plupart des chevaux et des bagages qui tombèrent entre les mains de Lycurgue. À huit cavaliers près qui furent tués, tous les hommes se sauvèrent sans qu'on pût en faire un seul prisonnier.

Après cet échec, les Messéniens retournèrent par Argos chez eux, et Lycurgue, glorieux de ce petit succès, revint à Lacédémone pour s'y tenir prêt à se défendre contre Philippe. Lui et ses amis furent d'avis de faire en sorte que le roi ne sortit pas du pays sans qu'on le mît dans la nécessité de combattre; mais ce prince, ayant décampé d'Élie, s'avança en ravageant la campagne, et, après quatre jours de marche, arriva une seconde fois à Amycles, vers le milieu du jour. Sur-le-champ Lycurgue donne des ordres à ses officiers et à ses amis pour le combat, sort de la ville et s'empare des postes aux en-virons de Ménélée; son armée était au moins de deux mille hommes. Il recommande à la garnison de la ville d'être toujours sur ses gardes, afin qu'au premier signal on pût faire sortir les troupes de plusieurs côtés, et les ranger en bataille vers l'Eurotas, à l'endroit où ce fleuve est le moins éloigné de la ville. Telle était la disposition des Lacédémoniens.

Mais, de peur que, faute de connaître les lieux, on ne trouve de la confusion et de l'obscurité dans ce que je dois rapporter, il est bon d'en décrire la nature et la situation. C'est ce que j'ai toujours observé dans tout le cours de cet ouvrage, en indiquant les lieux inconnus par la liaison qu'ils ont avec ceux que l'on connaît déjà, et dont les auteurs ont parlé; car, comme il est ordinaire, soit sur terre ou sur mer, d'être trompés par la différence des lieux, et que notre dessein n'est pas tant de raconter ce qui s'est fait, que d'expliquer la manière dont chaque chose s'est passée, nous ne parlerons d'aucun événement, surtout de ceux qui concernent la guerre, sans faire la description des lieux où il s'est passé; nous nous ferons même un devoir de les désigner par les ports, les mers et les îles qui sont auprès, par les temples, les montagnes, les terres que l'on voit dans leur voisinage, et même par leur situation à l'égard du ciel, parce que c'est ce qu'il y a de plus connu aux hommes. Ce n'est que par ce moyen, comme nous l'avons déjà dit, qu'on peut donner à ses lecteurs la connaissance des lieux qu'ils ne connaissent pas.

Voyons donc quelle est la nature des lieux dont il est question. Lacédémone, si on la considère en général, est une ville toute ronde, et tellement située dans une plaine qu'on y voit cependant certains endroits inégaux et élevés. Du côté de l'orient, l'Eurotas coule auprès; cette rivière est si profonde pendant la plus grande partie de l'année , qu'on ne peut la passer à gué. À l'orient d'hiver, au-delà de la rivière, sont des montagnes escarpées , rudes et d'une hauteur extraordinaire, sur lesquelles est bâtie Ménélée. Ces montagnes dominent de beaucoup sur l'espace qu'il y a entre la ville et la rivière, espace qu'arrose l'Eurotas en coulant au pied des montagnes, et qui en tout n'a pas plus d'un stade et demi de largeur.

CHAPITRE VI

- *Combats gagnés par Philippe près de Lacédémone.*
- *Il passe dans la Phocide.*
- *Nouvelle intrigue des conjurés.*

Il fallait nécessairement que Philippe à son retour traversât ce défilé, ayant à-droite la rivière et Lycurgue qui occupait les montagnes, et à gauche la ville et les Lacédémoniens déjà prêts à combattre et rangés en bataille. Ceux-ci eurent recours encore à un autre stratagème : ils arrêtèrent par le moyen d'une digue le cours de la rivière au-dessus de l'espace dont nous avons parlé, et firent écouler les eaux entre la ville et les collines, pour empêcher que ni la cavalerie ni les gens de pied même n'y pussent marcher. Il ne restait plus au roi d'autre ressource que de faire défiler l'armée le long du pied des montagnes. Mais comment se défendre en défilant sur un petit front ? ç'aurait été s'exposer à une ruine entière. À la vue de ce danger, Philippe tint conseil avec ses amis : on conclut tout d'une voix que, dans la conjoncture présente, il était absolument nécessaire de déloger Lycurgue des postes qu'il occupait autour de Ménélée. Le roi se fait suivre des mercenaires, de l'infanterie à rondaches et des Illyriens, passe la rivière et s'avance vers les montagnes. Lycurgue, qui voit le dessein du roi, fait mettre ses. soldats sous les armes, et les anime à bien faire leur devoir. Il donne aussitôt le signal aux troupes de la ville, qui sortent en même temps et se rangent en bataille sous les murs, la cavalerie à leur droite. Quand Philippe fut près de Lycurgue, il détacha d'abord contre lui les mercenaires. La victoire sembla pencher, au commencement, du côté des Lacédémoniens, que les armes et la situation des lieux favorisaient : l'infanterie à rondaches vint heureusement au secours des combattants, et, Philippe lui-même avec les Illyriens ayant chargé en flanc les ennemis, alors les mercenaires du roi, encouragés par le secours qu'ils recevaient, retournèrent à la charge beaucoup plus vivement qu'ils n'y avaient été et les troupes de Lycurgue, craignant le choc des soldats pesamment armés, tournèrent honteusement le dos. Cent restèrent sur la place ; il y eut un peu plus de prisonniers, le reste s'enfuit dans la ville. Lycurgue lui-même, suivi de peu de soldats, s'y retira pendant la nuit par des chemins détournés. Les Illyriens furent logés dans les postes que Lycurgue occupait; et Philippe revint vers ses troupes avec les soldats armés à la légère et les rondachers.

Pendant le combat, la phalange conduite par Aratus arrivait d'Amycles et s'approchait de la ville : le roi passa. vite la rivière pour être à portée de se-courir sa phalange avec les troupes légères et les pavoiseurs, jusqu'à ce que les soldats pesamment armés fussent, sortis des défilés. Les troupes de la ville vinrent attaquer la cavalerie auxiliaire de Philippe; l'action fut chaude, et l'infanterie armée de rondaches se battit avec valeur. La victoire fut encore pour Philippe, et la cavalerie lacédémonienne fut poursuivie jusques aux portes de la ville. Le roi passa ensuite la rivière, et marcha à la suite de sa phalange. Au sortir des défilés, comme il était tard, il fut contraint d'y camper; et c'était justement l'endroit que les guides avaient choisi pour cela. C'est aussi le poste d'où l'on peut le plus aisément passer au-delà de la ville, et faire des courses dans la Laconie; car il est à l'entrée du défilé dont nous venons de parler, et, soit que l'on vienne de Tégée ou de quelque autre endroit de la terre ferme à Lacédémone, on ne peut éviter de passer par cet endroit, qui est à deux stades au plus de cette ville, et sur

le bord de la rivière. Le côté qui regarde l'Eurotas et la ville est couvert tout entier pas une montagne fort haute et inaccessible, mais dont le sommet est une plaine unie, où il se trouve de la terre et de l'eau en abondance. Une armée peut y entrer, elle en peut sortir très facilement. En un mot, en occupant ce terrain on est en sûreté du côté de la ville, et l'on est avec cela maître de l'entrée et de la sortie des défilés.

Philippe se logea là tranquillement, et dès le lendemain, ayant envoyé devant ses bagages, il fit descendre son armée dans la plaine, et la rangea en bataille à la vue de la ville. Il resta là quelque temps, puis, tournant d' un côté, il prit la route de Tégée, Quand il fut arrivé à l'endroit où s'était donnée la bataille entre Antigonus et Cléomène, il y campa. Le lendemain, ayant reconnu les lieux et sacrifié aux dieux sur le mont Olympe et l'Eva, il fortifia son arrière-garde et continua sa marche. À Tégée il fit vendre tout le butin, et s'en alla par Argos à Corinthe. Il y avait là des ambassadeurs de Rhodes et de Chios, envoyés pour conclure un traité de paix avec les Étoliens : il les chargea , en les congédiant, de les y disposer. Il descendit à Léchée, pour passer de là dans la Phocide, où il avait dessein. d'entreprendre quelque chose de plus important.

La conjuration de Léontius, de Mégaléas et de Ptolémée n'était pas encore éteinte. Comptant toujours épouvanter Philippe, et couvrir par là leurs crimes passés, ils soufflèrent aux oreilles des rondachers et des soldats de la garde du roi, des discours de cette sorte : qu'ils s'exposaient, pour le salut commun, à tout ce que la guerre avait de plus pénible et de plus périlleux; que cependant on ne leur rendait point justice, et qu'on n'observait pas à leur égard l'ancien usage dans la distribution du butin. Les jeunes gens, échauffés par ces discours séditieux, se divisent par bandes, pillent les logements des principaux d'entre les amis du roi, et s'emportent jusqu'à forcer les portes de sa maison et à en briser les tuiles. Grand tumulte aussitôt dans la ville: Philippe, averti, vient de Léchée en diligence. Il assemble les Macédoniens dans le théâtre, et, par un discours mêlé de douceur et de sévérité, il leur fait sentir le tort qu'ils avaient. Dans le trouble et la confusion où tout était alors, les uns disaient qu'il fallait saisir et punir les auteurs de la sédition, les autres qu'il valait mieux calmer les esprits doucement, et ne plus penser à ce qui s'était passé. Le roi, qui savait d'où le mal venait, dissimula dans le moment, fit semblant d'être satisfait, et, ayant exhorté ses troupes à l'union et à la paix, il reprit le chemin de Léchée. Depuis ce soulèvement il ne lui fut plus facile d'exécuter dans la Phocide ce qu'il avait projeté.

Léontius, ne voyant plus rien à espérer après les tentatives qu'il avait faites sans succès, eut recours à Apelles. Il envoya courriers sur courriers pour lui apprendre les peines qu'il avait essuyées depuis qu'il s'était brouillé avec le roi, et pour le presser de venir le joindre. Cet Apelles, pendant son séjour dans la Chalcide, y disposait de tout avec une autorité odieuse. À l'entendre, on eût dit que le roi, jeune encore, n'était presque gouverné que par lui, n'était maître de rien ; que le maniement des affaires lui appartenait, et qu'il avait plein pouvoir de faire tout à son gré. Les magistrats de Macédoine et de Thessalie, les officiers préposés au gouvernement des affaires lui rapportaient tout, et dans toutes les ville de Grèce à peine faisait-on mention du prince, soit qu'on eût des décrets à dresser, soit qu'il s'agit de décerner des honneurs, soit qu'il fallût faire des présents. Apelles avait tout eu son pouvoir, disposait de tout à son gré.

Il y avait long temps que Philippe était informé de cette conduite, et qu'il la supportait avec peine, et Aratus de son côté le pressait d'y mettre ordre; mais le roi dissimulait sans faire connaître à personne de quel côté il penchait, et à quoi il se déterminerait. Apelles, qui ne savait rien de ce qui se préparait contre lui, persuadé au contraire qu'il ne paraîtrait pas plus tôt devant le roi, qu'on le consulterait sur tout, accourut de la Chalcide au secours de Léontius. Quand il arriva à Corinthe, Léontius, Ptolémée et Mégaléas, qui commandaient les proviseurs et les corps les plus distingués, engagèrent la jeunesse à aller au devant de lui. Apelles, accompagné d'une nombreuse escorte d'officiers et de soldats, vint d'abord descendre au logis du roi, où il prétendait entrer comme autrefois; mais un licteur qui avait le mot l'arrête brusquement, en lui disant que le roi était occupé. Étonné d'une réception si extraordinaire, il délibère longtemps sur le parti qu'il avait à prendre, et enfin se retire tout confus. Le brillant cortège dont il s'était fait suivre se dissipa sur-le-champ, et il ne fut suivi jusqu'à son logis que de ses seuls domestiques. C'est ainsi qu'ordinairement, et surtout dans les cours des rois, la fortune se joue des hommes : il ne faut que peu de jours pour voir tout ensemble et leur élévation et leur chute. Selon qu'il plaît au prince de leur être contraire ou favorable, aujourd'hui ils sont heureux, demain ils seront dignes de compassion; semblables à des jetons, qui d'un moment à l'autre passent de la plus petite à la plus grande valeur, au gré de celui qui calcule. Cette disgrâce d'Apelles fit tremble Mégaléas, qui ne pensa plus qu'à se mettre à l'abri, par la fuite, du péril dont il était lui-même menacé. Le roi ne laissa pas que de s'entretenir quelquefois avec Apelles, et de lui laisser quelques autres honneurs semblables; mais il l'exclut du conseil et du nombre de ceux qu'il invitait à souper avec lui. Il le prit encore avec lui lorsqu'il partit de Léchée, pour terminer certaines affaires dans la Phocide; mais comme les choses n'y tournaient pas comme il l'aurait désiré, il revint bientôt d'Élatée à Corinthe. Pour dire encore un mot de Mégaléas, laissant Léontius engagé pour vingt talents dont il avait répondu pour ses complices, il s'enfuit à Athènes, où , les officiers de l'armée refusant de le recevoir, il prit le parti de retourner à Thèbes.

CHAPITRE VII

- Les conjurés sont punis.
- Le roi continue la guerre contre les Étoliens.

De Cirrha le roi mit à la voile avec sa garde, et alla prendre terre au port de Sicyone. Les magistrats lui offrirent un logement, mais il préféra celui d'Aratus, qu'il ne quittait point, et donna ordre à Apelles de s'en aller à Corinthe. Ce fut à Sicyone que Philippe, ayant appris que Mégaléas avait prit la fuite, chargea Taurion du commandement des rondachers, que commandait Léontius , et l'envoya en Triphylie, comme s'il y eût eu là quelque affaire pressante; et dès qu'il fut parti, il fit mettre Léontius en prison pour le paiement des vingt talents dont il s'était fait garant. Léontius fit savoir cette nouvelle à l'infanterie, dont il avait été le chef, qui aussitôt envoya une députation au roi pour le prier qu'au cas où l'on chargerait Léontius de quelque nouvelle accusation qui eût mérité qu'on le mit en prison, il ne décidât rien qu'elle ne fût présente que s'il lui refusait cette grâce, elle prendrait ce refus pour un mépris et une injure insigne (telle était la liberté dont les Macédoniens usaient toujours avec leur roi); mais que, si Léontius n'était renferme que pour le paiement des vingt talents, elle offrait de payer en commun cette somme. Ce témoignage d'affection ne fit qu'irriter la colère du roi et accélérer la mort de Léontius.

Sur ces entrefaites arrivèrent d'Étolie les ambassadeurs de Rhodes et de Chios, après avoir fait consentir les Étoliens à une trêve de trente jours : ils assurèrent an roi que ce peuple était disposé à la paix. Philippe accepta la trêve, et écrivit aux alliés d'envoyer leurs plénipotentiaires à Patres pour traiter de la paix avec les Étoliens. Il partit aussi de Léchée pour s'y trouver, et y arriva après deux jours de navigation. Il reçut alors des lettres envoyées par Mégaléas, de la Phocide aux Étoliens, dans lesquelles ce perfide exhortait les Étoliens à ne rien craindre et à continuer la guerre, que Philippe était réduit aux extrémités faute de munitions et de vivres; et il ajoutait à cela des choses fort injurieuses pour ce prince. Sur la lecture de ces lettres, Philippe, jugeant qu'Apelles en était le principal auteur, le fit saisir et partir au plus tôt pour Corinthe, lui, son fils et un jeune homme qu'il aimait. Alexandre eut ordre d'aller à Thèbes, et de faire ajourner Mégaléas devant les magistrats, pour l'obliger à payer la somme dont il avait répondu. Cet ordre fut exécuté, mais Mégaléas n'attendit pas que les juges décidassent, il se donna lui-même la mort. Apelles, son fils et le jeune homme qu'il aimait moururent aussi peu de temps après. Ainsi périrent les conjurés, afin que leurs crimes, et principalement leur insolence à l'égard d'Aratus, leur avaient justement attirée.

Cependant les Étoliens souhaitaient toujours avec ardeur que la paix se conclût. Ils étaient las d'une guerre où rien n'avait répondu à leur attente. Ils s'étaient flattés de n'avoir affaire qu'à un roi, jeune et sans expérience, et croyaient s'en jouer comme d'un enfant, et Philippe au contraire leur avait fait connaître qu'en sagesse et en résolution il était un homme fait, et qu'eux s'étaient conduits en enfants dans toutes leurs entreprises. Mais ayant appris le soulèvement des rondachers et la catastrophe de la conjuration d'Apelles et de Léontius, ils reculèrent le jour où ils devaient se trouver à Rhios, dans l'espérance qu'il s'élèverait à la cour quelque sédition dont le

roi ne se tirerait qu'avec peine. Philippe saisit d'autant plus volontiers cette occasion de continuer la guerre, qu'il en espérait un heureux succès, et qu'il était venu dans le dessein d'empêcher la paix. Ainsi, loin de porter les alliés qui étaient venus à Rhios à en traiter, il les encouragea à continuer la guerre; ensuite il mit à la voile et retourna encore à Corinthe. Il permit aux Macédoniens de s'en aller par la Thessalie prendre leurs quartiers d'hiver dans leur pays, puis, côtoyant l'Attique sur l'Euripe, il alla de Cenchrée à Démétriade, où il trouva Ptolémée, le seul qui restait des conjurés, et le fit condamner à mort par une assemblée de Macédoniens.

Tout ceci arriva au temps qu'Hannibal campait en Italie sur le Pô, et qu'Antiochus, après s'être soumis la plus grande partie de la Coelo-Syrie, avait envoyé ses troupes en quartiers d'hiver. Ce fut aussi alors que Lycurgue, roi des Lacédémoniens, s'enfuit en Étolie pour se dérober à la colère des éphores, qui, trompés par un faux bruit que ce roi avait dessein de faire quelques innovations, s'étaient assemblés pendant la nuit , et étaient venus chez lui pour se saisir de sa personne; mais, sur le pressentiment qu'il eut de cette violence, il prit la fuite avec sa famille. L'hiver venu, Philippe s'en retourna en Macédoine.

Chez les Achéens, Épérate était également méprisé des soldats de la république et des étrangers; personne n'obéissait à ses ordres. Le pays était ouvert et sans défense. Pyrrhias, envoyé par les Étoliens au secours des Éléens, remarqua ce désordre. Il avait avec lui quatorze cents Étoliens, les mercenaires au service des Éléens, environ mille hommes de pied de sa république et deux cents chevaux, ce qui faisait en tout environ trois mille hommes. Avec ces forces il ravagea non seulement le pays des Pharéens et des Dyméens, mais encore toutes les terres des Patréens. Il alla enfin camper sur une montagne qui commande Patres, et que l'on appelle Pachanaïque, et de là il mit à feu et à sang tout le pays qui s'étend jusqu'à Rhios et Égée. Les villes abandonnées et ne recevant. pas de secours étaient à l'extrémité, et ne pouvaient payer leur contingent qu'avec peine. Les troupes étrangères, dont on reculait de jour en jour le paiement, servaient comme on les payait. Ce mécontentement réciproque jeta les affaires dans un tel désordre, que les soldats mercenaires désertèrent : désertion qui n'arriva que par la lâcheté et la faiblesse du chef. Heureusement pour les Achéens, le temps de sa préture expirait; il quitta cette charge au commencement de l'été, et Aratus le père fut mis à sa place. Telle était la situation des affaires dans l'Europe.

CHAPITRE VIII

- Pourquoi l'historien a distingué les affaires de la Grèce de celles de l'Asie.
- Importance de bien commencer un ouvrage.
- Vanité rabaissée des auteurs qui promettent beaucoup.
- Conduite déplorable de Ptolémée Philopator.
- Piège que lui tend Cléomène, roi de Lacédémone.

Passons maintenant en Asie, puisque le temps et la suite des affaires semble nous y conduire, et voyons ce qui est arrivé dans cette même olympiade. Nous parlerons d'abord, selon notre premier projet, de la guerre que se firent Antiochus et Ptolémée au sujet de la Coelo-Syrie. Il est vrai que cette guerre se faisait en même temps que celles des Grecs; mais il était à propos de ne point interrompre les affaires de la Grèce, et d'en séparer les autres. Il n'est point à craindre pour cela que mes lecteurs aient peine à prendre une exacte connaissance du temps où chaque chose s'est passée. Il suffit, pour qu'ils la prennent, que je leur fasse remarquer en quel temps de l'olympiade dont il s'agit les affaires ont commencé et se sont terminées. Mais, afin que la narration fût suivie et distincte, il était d'une extrême importance de ne pas entasser pêle-mêle dans cette olympiade les faits arrivés dans la Grèce et dans l'Asie. Quand nous en serons aux olympiades suivantes, alors nous rapporterons à chaque année ce qui s'y est fait.

En effet, comme nous ne nous sommes pas bornés à quelque histoire particulière, mais que notre projet, le plus grand, si je l'ose dire, qu'on ait jamais formé, embrasse l'histoire de tous les peuples, nous avons dû prendre garde, en l'exécutant, que l'ordre de tout l'ouvrage en général, et celui des parties, fût si clair que personne ne s'y trompât. C'est dans cette vue que nous allons reprendre d'un peu haut le règne d'Antiochus et de Ptolémée, et que nous en commencerons l'histoire par des choses connues et dont tout le monde convient. On ne peut trop exactement suivre cette méthode; car ce que les anciens ont dit, que c'est avoir fait la moitié d'un ouvrage que de l'avoir commencé, ils ne l'ont dit que pour nous faire entendre qu'en toutes choses notre principal soin doit être de bien commencer. Cette maxime des anciens paraît un paradoxe, mais elle est encore, à mon avis, au-dessous de la vérité. On peut assurer hardiment que le commencement n'est pas seulement la moitié d'une entreprise, mais qu'il a encore un rapport essentiel avec la fin. Comment bien commencer un ouvrage, sans l'avoir conduit d'esprit jusqu'à la fin, et sans avoir connu d'où on le commencera, jusqu'où on le poussera, et quel en sera le but? comment récapitulera-t on bien à la fin tout ce que l'on a dit, sans avoir su dès le commencement d'où, comment et pourquoi l'on est venu jusqu'à un certain point ? Puis, comme les commencements ne sont pas seulement liés avec le milieu, mais encore avec la fin, on doit y faire une très grande attention , soit qu'on écrive ou qu'on lise une histoire générale, et c'est ce que nous tâcherons d'observer.

Au reste, je sais bien que d'autres historiens promettent comme moi une histoire générale, et se vantent d'avoir conçu le plus grand projet qu'on se soit jamais proposé. Éphore est de ce nombre; il est le premier et le seul qui l'ait entrepris. Pour les autres, on me dispensera d'en rien dire et de les nommer. Je dirai seulement que quelques historiens de notre temps se croient bien fondés à croire leur histoire générale, pour

nous avoir donné en trois ou quatre pages la guerre des Romains contre les Carthaginois. Mais il faudrait être bien ignorant pour ne savoir pas qu'en Espagne et en Afrique, en Sicile et en Italie, il s'est fait dans le même temps un grand nombre d'exploits très éclatants; et qu'après la première guerre punique, la plus célèbre et la plus longue qui se soit faite est celle qu'Hannibal soutint contre les Romains; guerre si considérable, qu'elle attira l'attention de tous les étals, et qu'elle fit trembler dans l'attente du résultat qu'elle aurait. Cependant l'on voit des historiens qui, expliquant moins les faits que ces peintres qui, dans quelques républiques, les tracent sur les murailles à mesure qu'ils arrivent, se vantent d'embrasser tout ce qui s'est passé chez les Grecs et chez les Barbares. D'où vient que l'effet répond si mal aux promesses ? c'est qu'il n'est rien de plus aisé que de promettre les plus grandes choses, que tout le monde est en état de le faire, et qu'il ne faut pour cela qu'un peu de hardiesse; mais qu'il est difficile d'exécuter en effet quelque chose de grand, qu'il se rencontre rarement de gens qui en soient capables, et qu'à peine s'en trouve-t-il qui, en sortant de la vie, aient mérité cet éloge. Ceci ne plaira pas à ces auteurs qui admirent leurs productions avec tant de complaisance; mais il était à propos de les humilier. Je reviens à mon sujet.

Ptolémée, surnommé Philopator, ayant, après la mort de son père, fait mourir Magas son frère et ses partisans, s'assit sur le trône de l'Égypte. Par la mort de Magas il croyait s'être mis par lui-même à couvert de tous périls domestiques; il croyait que la fortune l'avait défendu contre toute crainte du dehors, depuis qu'elle avait enlevé de cette vie Antigonus et Seleucus, et ne leur avait laissé qu'Antiochus et Philippe, encore enfants, pour successeurs. Dans cette sécurité, il se livra tout entier aux plaisirs : nul soin, nulle étude n'en interrompaient le cours; ni ses courtisans, ni ceux qui avaient des charges clans l'Égypte, n'osaient l'approcher. À peine daignait-il faire la moindre attention à ce qui se passait dans les états voisins de son royaume. C'était cependant sur quoi ses prédécesseurs veillaient bien plus que sur les affaires mêmes de l'intérieur de l'Égypte. Maître de la Coelo-Syrie et de Chypre, ils tenaient les rois de Syrie en respect par mer et par terre, ainsi que les villes les plus considérables, les postes et les ports qui sont le long de la côte depuis la Pamphilie jusqu'à l'Hellespont, et les lieux voisins de Lysimachie, leur étaient soumis; de là ils observaient les puissances de l'Asie et les îles mêmes. Dans la Thrace et la Macédoine, comment aurait-on osé remuer pendant qu'il commandait dans Ène, dans Maronée et dans des villes encore plus éloignées ? Avec une domination si étendue, ayant encore pour barrière devant eux les princes qui régnaient au loin hors de l'Égypte, leur propre royaume était en sûreté. C'était donc avec une grande raison qu'ils tenaient toujours les yeux ouverts sur ce qui se passait au dehors. Ptolémée au contraire dédaignait de se donner cette peine; l'amour et le vin faisaient toutes ses délices, comme tontes ses occupations. Après cela l'on ne doit pas être surpris qu'en très peu de temps on ait attenté en plusieurs occasions et à sa couronne et à sa vie.

Le premier qui l'ait fait est Cléomène de Sparte. Tant que Ptolémée Évergète vécut, comme il avait fait alliance avec ce prince, et que d'ailleurs il comptait en être secouru pour recouvrer le royaume de ses pères, il se tint en repos. Mais quelque temps après sa mort, quand dans la Grèce les affaires tournèrent de manière que tout semblait l'y appeler comme par son nom, qu'Antigonus fut mort, que les Achéens eurent pris les armes, que les Lacédémoniens se furent unis avec les Étoliens contre les peuples d'Achaïe et de Macédoine, alors il demanda avec empressement de sortir d'Alexandrie. Il

supplia le roi de lui donner des troupes et des munitions suffisantes pour s'en retourner. Ne pouvant obtenir cette grâce, il pria qu'on le laissât du moins partir avec sa famille, et qu'on lui permit de profiter de l'occasion favorable qui se présentait de rentrer dans son royaume. Ptolomée était trop occupé de ses plaisirs pour daigner prêter l'oreille à cette prière de Cléomène. Sans prévoyance pour l'avenir, nulle raison, nulle prière ne put le tirer de sa sotte et ridicule indolence.

Sosibe, qui alors avait dans le royaume une très grande autorité, assembla ses amis, et dans ce conseil on résolut de ne donner à Cléomène ni flotte ni provisions; ils croyaient cette dépense inutile, parce que depuis la mort d'Antigonus les affaires du dehors du royaume ne leur paraissaient d'aucune importance. D'ailleurs ce conseil craignait qu'Antigonus n'étant plus, et n'y ayant plus personne pour résister à Cléomène, ce prince, après s'être soumis en peu de temps la Grèce, ne devînt pour l'Égypte un ennemi fâcheux et redoutable, d'autant plus qu'il avait étudié à fond l'état du royaume, qu'il avait un souverain mépris pour le roi, et qu'il voyait quantité de parties du royaume séparées et fort éloignées, sur lesquelles on pouvait trouver mille occasion de tomber, car il avait un assez grand nombre de vaisseaux à Samos, et à Éphèse bon nombre de soldats. Ce furent là les raisons sur lesquelles on ne jugea pas à propos d'accorder à Cléomène ce qu'il demandait. D'un autre côté, laisser partir après un refus méprisant un prince de cette considération, c'était s'en faire un ennemi qui se souviendrait de cette insulte. Il ne restait donc plus qu'à le retenir malgré lui; mais cette pensée fut universellement rejetée. Il ne fallut pas délibérer pour cela; on vit d'abord qu'il n'y avait pas de sûreté à loger dans le même parc le loup et les brebis. Sosibe surtout craignait qu'on ne prît ce parti, et en voici la raison.

CHAPITRE IX

- *Conjuration contre Bérénice.*
- *Archidamas, roi de Sparte, est tué par Cléomène.*
- *Ce prince est saisi lui-même et mis en prison.*
- *Il en sort et se tue.*
- *Théodore, gouverneur de la Coelo-Syrie, livre sa province à Antiochos.*

Dans le temps que, l'on cherchait les moyens de mettre à mort Magas et Bérénice, les auteurs de ce projet, craignant surtout que l'audace de cette princesse ne fit échouer leur dessein, tâchaient de se gagner les courtisans, et leur faisaient de grandes promesses en cas que leur projet réussît. Sosibe en fit particulièrement à Cléomène, qu'il savait avoir besoin du secours du roi, et qu'il connaissait homme d'esprit et capable de conduire prudemment une affaire importante. Il lui fit aussi part de son dessein. Cléomène, voyant son embarras, et qu'il appréhendait surtout les troupes étrangères et mercenaires, l'exhorta à ne rien craindre, et lui promit que les mercenaires, loin de lui nuire, lui seraient au contraire d'un grand secours.

Comme Sosibe était surpris de cette promesse, ne voyez-vous pas, lui dit Cléomène, qu'il y a ici trois mille mercenaires à la solde du Péloponnèse et environ mille Crétois, à qui, au moindre signe, je ferai prendre les armes pour vous ? et avec ce corps de troupes qu'avez-vous à craindre ? Les soldats de la Syrie et de la Carie vous épouvanteraient-ils ? Ce discours fit plaisir à Sosibe, et l'affermit dans le dessein qu'il avait contre Bérénice. Mais, se rappelant ensuite la mollesse de Ptolémée, les paroles de Cléomène, sa hardiesse à entreprendre et son pouvoir sur les soldats étrangers, il aima mieux porter le roi et ses amis à se saisir de Cléomène et à le renfermer. Une occasion s'offrit de mettre ce projet à exécution.

Un certain Nicagoras de Messène avait par son père droit d'hospitalité chez Archidamas, roi de Sparte. Avant l'affaire dont nous parlons, ils se voyaient rarement; mais quand Archidamas se fut enfui de Sparte, de peur, d'y être pris par Cléomène, et qu'il fut venu à Messène, non seulement Nicagoras lui donna un logement et les autres choses nécessaires à la vie, mais il n'y avait point de moments dans le jour où ils ne se trouvassent ensemble : leur union devint la plus intime. Cléomène, dans la suite, ayant donné à Archidamas quelque espérance qu'il le laisserait retourner à Sparte, et qu'il vivrait bien avec lui, ce fut Nicagoras qui négocia cette paix, et qui en dressa les conditions. Lorsqu'elles eurent été acceptées de part et d'autre, Archidamas, comptant sur les conditions ménagées par Nicagoras, revient à Sparte; mais il rencontre en chemin Cléomène, qui se jette sur lui et le tue, sans toucher néanmoins à Nicagoras, ni aux autres qui accompagnaient Archidamas.

Au dehors Nicagoras témoignait être reconnaissant à Cléomène de l'avoir épargné; mais il était très piqué de cette perfidie dont l'on pourrait soupçonner qu'il était auteur.

Quelque temps après il débarqua à Alexandrie avec des chevaux qu'il y venait vendre. En descendant du vaisseau, il rencontra sur le port Cléomène, Palliée et Hippas, qui s'y promenaient. Cléomène vint le joindre: l'embrassa tendrement, et lui demanda pour quelle affaire il était venu. « J'amène des chevaux, » répondit Nicagoras. « C'était

plutôt de beaux garçons et des danseuses qu'il fallait amener, reprit Cléomène : voilà ce qu'aime le roi d'aujourd'hui. » Nicagoras sourit sans dire mot. À quelques jours de là, ayant fait connaissance avec Sosibe à l'occasion des chevaux, pour le prévenir contre Cléomène, il lui fit part de la plaisanterie de ce prince contre Ptolémée. Voyant ensuite que Sosibe l'écoutait avec plaisir, il lui découvrit encore la haine qu'il avait pour Cléomène. Sosibe, charmé de le voir dans ces dispositions, lui fit des largesses, lui en promit d'autres pour la suite, et obtint qu'il écrirait une lettre contre Cléomène, qu'il la laisserait cachetée, et quelques jours après son départ un esclave, comme envoyé de sa part, lui apporterait cette lettre. Nicagoras consent à tout. Il part, un esclave apporte la lettre, et sur-le-champ Sosibe s'en fait suivre et va trouver Ptolémée. L'esclave dit que Nicagoras lui avait laissé cette lettre, avec ordre de la rendre à Sosibe. On ouvre la lettre, et on y lit que Cléomène était dans le dessein, si on ne lui permettait pas de se retirer, et si on ne lui donnait pour cela des troupes et les provisions nécessaires, d'exciter quelque soulèvement dans le royaume. Aussitôt Sosibe presse le roi et ses amis de prévenir le traître, de prendre de justes mesures contre lui, et de l'enfermer. Cela fut exécuté. On donna à Cléomène une grande maison, où il était gardé, ayant ce seul avantage au-dessus des autres prisonniers, qu'il vivait dans une plus vaste prison. Dans cette situation, où il ne voyait rien à espérer pour l'avenir, il résolut de tout tenter pour se mettre en liberté; non qu'il se flattât de réussir, dénué comme il l'était de tous les moyens nécessaires pour une si difficile entreprise; mais parce qu'il voulait mourir glorieusement, et ne rien souffrir d'indigne de ses premiers exploits. Peut-être aussi fut-il alors animé de ce sentiment si ordinaire aux grands hommes, qu'il ne faut pas mourir d'une mort commune et sans gloire, mais après. quelque action éclatante qui fasse parler de nous dans la postérité.

Il observa donc le temps que le roi devait aller à Canope, et fit alors répandre parmi ses gardes que le roi devait bientôt le mettre en liberté. Sous ce prétexte il fait faire des festins aux siens et fait distribuer à ses gardes de la viande, des couronnes et du vin. Ceux-ci mangent et boivent, comme si on ne leur eût rien dit que de vrai. Quand le vin les eut mis hors d'état d'agir, Cléomène, vers le milieu du jour, prend ses amis et ses domestiques, et ils passent tous, le poignard à la main, au travers des gardes sans en être aperçus. Sur la place ils rencontrent Ptolémée, gouverneur de le ville : ils jettent la terreur parmi ceux qui l'accompagnent, l'arrachent de dessus son char, l'enferment, et crient au peuple de secouer le joug et de se remettre en liberté. Chacun fut si effrayé d'une action si hardie, qu'on n'osa pas se joindre aux conjurés. Ceux-ci tournèrent aussitôt vers la citadelle pour en forcer les portes. Ils se flattaient que les prisonniers leur prêteraient la main; mais ils se flattaient en vain : les officiers avaient prévu cet accident, et avaient barricadé les portes. Alors les conjurés se portèrent à un désespoir vraiment digne des Lacédémoniens : il se percèrent eux-mêmes de leurs poignards. Ainsi mourut Cléomène, prince d'un commerce agréable, d'une intelligence et d'une habilité singulières pour les affaires, grand capitaine et grand roi.

Peu d temps après cet événement, Théodore, gouverneur de la Coelo-Syrie, Étolien de nation, prit le dessein d'aller trouver Antiochus et de lui livrer les villes de son gouvernement. Deux choses le poussèrent à cette trahison : son mépris pour la vie molle et efféminée du roi , et l'ingratitude de la cour, qui, bien qu'il eût tendu de grands services à son prince, et surtout dans la guerre contre Antiochus au sujet de la Coelo-Syrie, non seulement ne lui avait donné aucune récompense, mais l'avait rappelé

à Alexandrie, où il avait couru risque de perdre la vie. Sa proposition fut bien reçue, comme l'on peut croire, et la chose fut bientôt réglée. Mais il est bon de faire. pour la maison royale d'Antiochus, ce que nous avons fait pour celle de Ptolémée, et de remonter jusqu'au temps où ce prince commença de régner, pour venir ensuite à ce qui donna lieu à 1a guerre dont nous devons parler.

CHAPITRE X

- Antiochus succède à Seleucus son père.
- Caractère d'Hermias, ministre de ce roi.
- Sa jalousie contre Épigène.
- Antiochus épouse Laodice fille de Mithridate.
- Révolte de Molon.

Antiochus, le plus jeune fils de Seleucus a surnommé Callinique, après que son père fut mort, et que Seleucus son frère aîné lui eut succédé, se retira d'abord dans la haute Asie, jusqu'à ce que, son frère ayant été tué par trahison au-delà du mont Taurus, où nous avons déjà dit qu'il avait passé avec une armée, il revint prendre possession du royaume. Il fit Achéus gouverneur du pays d'en deçà du mont Taurus, et donna le gouvernement des hautes provinces du royaume à Molon et à Alexandre son frère. Le premier fut gouverneur de la Médie, et l'autre de la Perse. Ces deux gouverneurs méprisaient fort la jeunesse du roi, et comme d'une part ils espéraient qu'Achée entrerait volontiers dans leurs vues, et que de l'autre ils craignaient la cruauté et les artifices d'Hermias, qui était alors à la tête des affaires, ils se mirent en tête d'abandonner Antiochus, et de soustraire à sa domination les hautes provinces. Cet Hermias était de Carie, et Seleucus, frère d'Antiochus, lui avait confié le soin des affaires de l'état, lorsqu'il partit pour le mont Taurus. Élevé à ce haut degré de puissance, il ne pouvait souffrir que d'autres que lui fussent en faveur à la cour. Naturellement cruel, des plus petites fautes il en faisai. des crimes, et les punissait rigoureusement. Quelquefois c'était des accusations calomnieuses qu'il intentait lui-même et sur lesquelles il décidait eu juge inexorable. Mais il n'en voulait à personne plus qu'à Épigène, qui avait ramené les troupes qui avaient une confiance entière en lui. Un ministre jaloux ne pouvait voir ces grandes qualités et ne pas les haïr; il l'observait et n'épiait que l'occasion de le desservir auprès du prince. Le conseil qui se tint sur la révolte de Melon lui parut favorable à son dessein ; Antiochus y ayant ordonné à chacun de dire comment il croyait qu'on devait se conduire dans cette affaire, Épigène parla le premier, et dit qu'il n'y avait pas un moment à différer, que le roi devait sur-le-champ se transporter en personne sur les lieux, qu'il prendrait là le temps convenable pour agir contre les révoltés; que quand il y serait, ou Molon n'aurait pas la hardiesse de remuer sous les yeux du prince et d'une armée ou, s'il persistait dans son dessein, le; peuples ne manqueraient pas de le livrer bientôt au roi.

Il parlait encore lorsque Hermias, transporté de colère, dit qu'il y avait longtemps qu'Épigone trahissait en secret le royaume, mais qu'heureusement il s'était découvert par l'avis qu'il venait de donner, qui ne tendait qu'à faire partir le roi avec peu de troupes, et à mettre sa personne entre les mains des révoltés. Il s'arrêta là, content d'avoir jeté comme cette première semence de calomnie; mais c'était là plutôt un mouvement d'aigreur qui lui échappait, qu'un effet de la haine implacable dont il était dévoré. Son avis fut donc qu'il ne fallait pas marcher contre Molon. Ignorant et sans expérience des choses de la guerre, il craignit de courir les risques de cette expédition; Ptolémée était pour lui beaucoup moins redoutable : on pouvait sans rien craindre attaquer un prince qui ne s'occupait que de ses plaisirs. Le conseil ainsi épouvanté, il fit donner la conduite de la guerre contre Molon à Xénon et à Théodote Hémiolien, et

pressa Antiochus de penser à reconquérir la Coelo-Syrie : par là, il venait à son but, qui était que le jeune prince enveloppé pour ainsi dire de tous les côtés, de guerres, de combats et de périls, et ayant besoin de ses services, n'eût pas le temps de penser ni à le punir de ses fautes passées, ni à le dépouiller de ses dignités.

Il forgea ensuite une lettre qu'il feignit lui avoir été envoyée par Achéus et la remit au roi. Cette lettre portait que Ptolémée pressait Achéus de s'emparer du royaume; qu'il le fournirait de vaisseaux et d'argent s'il prenait le diadème et prétendait ouvertement à la souveraineté qu'il avait déjà en effet, mais dont il s'enlevait lui-même le litre en rejetant la couronne que la fortune lui présentait. Sur cette lettre, le roi résolut de marcher à la conquête de la Coelo-Syrie. Quand il fut à Séleucie, près de Zeugma, Diognète, amiral, y arrivait de Cappadoce, amenant avec lui Laodice, fille de Mithridate, pour la remettre entre les mains d'Antiochus, qui elle était destinée pour femme. Ce Mithridate se vantait de descendre d'un des sept Perses qui avaient tué Magus, et d'avoir conservé la domination que ses pères avaient reçue de Darius, et qui s'étendait jusqu'au Pont-Euxin. Antiochus, suivi d'un nombreux cortège, alla au devant de la princesse, et les noces se firent avec la magnificence qu'on devait attendre d'un grand roi. Ensuite il vint à Antioche pour y proclamer reine Laodice, et s'y disposer à la guerre. Pour reprendre l'histoire de Molon, il attira dans son parti les peuples de son gouvernement, partie en leur faisant espérer un grand butin, partie en intimidant les chefs par des lettres menaçantes qu'il feignait avoir reçues du roi. Il avait encore disposé son frère à agir de concert avec lui, et s'était mis en sûreté contre les satrapes voisins, dont il avait, à force de largesses, acheté l'amitié : ces précautions prises, il se met en marche à la tête d'une grande armée et va au devant des troupes du roi. Xénon et Théodote craignant qu'il ne fondît sur eux, se retirèrent dans les villes. Molon se rendit maître du pays des Apolloniates et y trouva des vivres en abondance. Dès auparavant, il était formidable par l'étendue de son gouvernement : car c'est chez les Mèdes que sont tous les haras de chevaux du roi ; il y a du blé et des bestiaux sans nombre; la force et la grandeur du pays est inexplicable.

En effet, la Médine occupe le milieu de l'Asie; mais comparée avec les autres parties, il n'y en a point qu'elle ne surpasse et en étendue et par la hauteur des montagnes dont elle est couverte. Outre cela , elle commande à des nations très fortes et très nombreuses. Du côté d'orient, sont les plaines de ce désert qui est entre la Perse et la Parrhasie, les portes Caspiennes et les montagnes des Tapyriens, dont la mer d'Hyrcanie n'est pas fort éloignée; au midi , elle est limitrophe à la Mésopotamie et aux Apolloniates. Elle touche aussi à la Perse, et elle est défendue de ce côté-là par le Zagre, montagne haute de cent stades, et partagée en différents sommets qui forment ici des gouffres, et là des vallées qu'habitent les Cosséens, les Corbréens, les Carhiens et plusieurs autres sortes de Barbares qui sont en réputation pour la guerre. Elle joint du côté de l'occident les Ataopatiens, peuple peu éloigné des nations qui s'étendent jusqu'au Pont-Euxin. Enfin, au septentrion, elle est bornée par les Éliméens, les Ariaraces, les Caddusiens et les Matianes, et domine sur cette partie du Pont qui touche aux Palus-Méotides. De l'orient à l'occident règne une chaîne de montagnes entre lesquelles sont creusées des campagnes toutes remplies de villes et de bourgs.

Molon, maître d'un pays si vaste et si approchant d'un grand royaume, ne pouvait pas manquer d'être redoutable; mais, quand les généraux de Ptolémée lui eurent abandonné le plat pays, et que les premiers suces eurent enflé le courage de ses troupes, ce fut alors

que la terreur de son nom se répandit partout, et que les peuples d'Asie désespérèrent de pouvoir lui résister. D'abord il eut dessein de passer le Tigre pour assiéger Séleucie; mais, comme Zeuxis avait fait enlever tous les bateaux qui étaient sur ce fleuve, il se retira au camp appelé de Ctésiphon, et amassa des provisions pour y passer l'hiver.

CHAPITRE XI

- Progrès de la révolte de Molon.
- Xénète, général d'Antiochus, passe le Tigre pour attaquer le rebelle, et il est vaincu.

Le roi, ayant eu avis des progrès de Molon et de la retraite de ses généraux, voulait retourner contre ce rebelle et cessés la guerre contre Ptolémée ; mais Hermias s'en tint à son premier projet, et envoya contre Molon, Xénète, Achéen qu'il fit nommer généralissime. « Il faut, disait-il, faire la guerre à des révoltés par des généraux; mais c'est au roi de marcher contre des rois et de combattre pour l'empire. » Ayant le jeune prince comme à ses ordres, il continua de marcher, et assembla les troupes à Apamée; de là il fut à Laodicée. Le roi partit de cette ville avec toute son armée, et, traversant le désert, il entra dans une vallée fort étroite, entre le Liban et l'Anti-Liban, et qu'on appelle la vallée de Marsyas. Dans l'endroit le plus resserré, sont des marais et des lacs sur lesquels on cueille des roseaux odoriférants. Le détroit est commandé de deux côtés par deux châteaux, dont l'un s'appelle Broque et l'autre Cerrhe, et qui ne laissent entre eux qu'un passage assez étroit. Le roi marcha plusieurs jours dans cette vallée, s'empara des villes voisines, et arriva enfin à Gerrhe. Mais Théodote, Étolien, logé dans les deux châteaux, avait fortifié de fossés et de palissades le défilé qui conduit au lac, et avait mis bonne garde partout. Le roi voulut d'abord entrer par force dans les châteaux; mais comme il souffrit là plus de mal qu'il n'en faisait, parce que ces deux places étaient fortes, et que Théodote ne se laissait pas corrompre, il abandonna son dessein. Dans l'embarras où il était, il reçut encore la nouvelle que Xénète avait été entièrement défait, et que Molon avait soumis à sa domination toutes les hautes provinces. Sur cet avis, il partit au plus tôt des deux châteaux pour venir mettre ordre à ses propres affaires; car ce Xénète, qu'il avait envoyé pour généralissime, se voyant revêtu d'une puissance qu'il n'aurait jamais ose espérer, traitait ses amis avec hauteur, et ne suivait, dans ses entreprises, qu'une aveugle témérité. Il prit cependant la route de Séleucie, et ayant fait venir Diogène et Pythiade, l'un gouvernent de la Susiane, et l'autre de la mer Rouge, il mit ses troupes en campagne, et alla placer son camp sur le bord du Tigre, en présence des ennemis. Là il apprit de plusieurs soldats qui de camp de Molon étaient passés au sien à la nage, que, s'il traversait le fleuve; toute l'armée de Molon se rangerait sous ses étendards, parce qu'elle haïssait autant Molon qu'elle aimait Antiochus. Encouragé par cette nouvelle, il résolut de passer le fleuve. Il fit d'abord semblant de vouloir jeter un pont sur le Tigre, dans un endroit où il y avait une espèce d'île; mais comme il ne disposait rien de ce qui était nécessaire pour cela, Molon ne se mit pas en peine de l'empêcher. Il se hâta ensuite de rassembler et d'équiper de bateaux ; puis, ayant choisi les meilleures troupes de toute son armée, soit dans la cavalerie, soit dans l'infanterie, et laissé Zeuxis à la garde du camp, il descendit environ quatre-vingts stades plus bas que n'était Molon, fit passer son corps de troupes sans aucune résistance, et campa de nuit dans un lieu avantageux, couvert presque tout entier par le Tigre, et défendu aux autres endroits par des marais et des fondrières impraticables.

Molon détacha sa cavalerie pour arrêter ceux qui passaient, et tailler en pièces ceux qui étaient déjà passés. Cette cavalerie approcha en effet, mais il ne fallut pas d'ennemis pour la vaincre. Ne connaissant pas les lieux, elle se précipita d'elle-même dans les

fondrières qui la mirent hors d'état de combattre, et où la plupart périrent. Xénète, toujours persuadé que les rebelles n'attendaient que sa présence pour se joindre à lui, avança le long du fleuve et campa sous leurs yeux. Alors Molon, soit par stratagème, soit qu'il craignît qu'il n'arrivât quelque chose de ce qu'espérait Xénète, laisse le bagage dans les retranchements, décampe pendant la nuit et prend le chemin de la Médie. Xénète croit que Molon ne prend la fuite que parce qu'il craint d'en venir aux mains, et qu'il se défie de ses troupes. Il s'empare de son camp, et y fait venir la cavalerie et les bagages qu'il avait laissés sous la garde de Zeuxis. Il assemble ensuite l'armée et l'exhorte à bien espérer des suites de la guerre, puisque Molon avait déjà tourné le dos. il leur donne ordre de prendre soin d'eux et de se tenir prêts, parce que, de grand matin, il se mettrait à la poursuite des ennemis. L'armée, pleine de confiance et regorgeant de vivres, fait bonne chère, boit à l'excès, et par suite néglige la victoire.

Après avoir marché quelque temps Molon fait prendre le repas à ses troupes et revient sur ses pas. Toute l'armée ennemie était éparse et ensevelie dans le vin; il se jette au point du jour sur les retranchements. Xénète, effrayé, s'efforce inutilement d'éveiller ses soldats. Il se présente témérairement au combat et y perd la vie. La plupart des soldats furent massacrés sur leurs couvertures; le reste se jeta dans le fleuve pour passer au camp qui était sur l'autre bord, et y périt pour la plus grande partie : c'était une confusion et un tumulte horrible dans les deux camps. Les troupes, étonnées d'un accident si imprévu, étaient hors d'elles-mêmes. Le camp qui était de l'autre côté, n'était éloigné de celui d'où l'on sortait que de la largeur du fleuve, et l'envie de se sauver était telle, qu'elle fermait les yeux sur la rapidité du Tigre et sur la difficulté de le traverser : les soldats, uniquement occupés de la conservation de leur vie, se jetaient eux-mêmes dans le fleuve. Ils y jetaient aussi les chevaux et les bagages, comme si le fleuve, par je ne sais quelle providence, eût dû compatir à leur peine et les transporter sans péril de l'autre côté. On voyait flotter entre les nageurs, des chevaux, des bêtes de charge, des bagages de toute sorte; c'était le spectacle du monde le plus affreux et le plus lamentable.

Le camp de Xénète enlevé, Molon passa le fleuve sans que personne se présentât pour l'arrêter, car Zeuxis avait aussi pris la fuite; il se rend encore maître de ce second camp, puis part avec son armée pour Séleucie. Il entre d'emblée dans la place, parce que Zeuxis et Diomédon qui y commandaient, l'avaient abandonnée; il continue d'avancer et se soumet toutes les hautes provinces sans coup férir.

Maître de la Babylonie et du gouvernement qui s'étend jusqu'à la mer Rouge, il vient à Suse, et emporte la ville d'assaut; mais contre la citadelle ses efforts furent inutiles : Diogène l'avait prévenu et s'y était jeté. Il abandonna donc cette entreprise, et, ayant laissé des troupes pour en faire le siège, il ramène son année à Séleucie sur le Tigre. Après avoir fait reposer ses troupes là, et les avoir encouragées, il se remit en campagne et subjugua tout le pays qui est le long du fleuve jusqu'à Europe, et la Mésopotamie jusqu'à Dure.

CHAPITRE XII

- Antiochus marche contre Melon, mais sans Épigène, dont Hermias se défait enfin.
- Le roi passe le Tigre, fait lever le siège de Dure.
- Combat près d'Apollonie.

Le bruit de ces conquêtes fit une seconde fois renoncer Antiochus aux vues qu'il avait sur la Coelo-Syrie; il prit de nouveau la résolution de marcher contre le rebelle. On assembla un second conseil, où le roi ordonna que chacun dît ce qu'il jugeait à propos que l'on fit contre Molon. Épigène prit encore le premier la parole, et dit qu'autrefois, avant que les ennemis eussent fait de grands progrès, il avait été d'avis qu'on marchât contre eux sans différer, et qu'il persistait dans ce sentiment. Hermias ne put encore ici retenir sa colère. Il s'emporta contre Épigène, lui fit mille reproches aussi faux qu'injustes, sans oublier de faire de lui-même un magnifique éloge. Il pria ensuite le roi de ne pas suivre un avis si déraisonnable, et de ne pas abandonner le projet qu'il avait formé sur la Coelo-Syrie. Cet avis révolta toute l'assemblée. Antiochus en fut aussi choqué. Il fit tout ce qu'il put pour réconcilier ces deux hommes, et il eut assez de peine à y réussir. Le résultat du conseil fut que rien n'était plus important ni plus nécessaire que de s'en tenir à l'avis d'Épigène, et il fut résolu qu'on prendrait les armes contre Molon. À peine cette résolution fut-elle prise, qu'Hermias changea tout d'un coup, on l'eût pris pour un autre homme. Non seulement il se rendit, mais il dit encore que dès qu'un conseil avait décidé, il n'était plus permis de disputer, et il donna en effet tous ses soins aux préparatifs de cette guerre. Quand les troupes furent assemblées à Apamée, une sédition s'y étant élevée pour quelques payements qui leur étaient dus, Hermias, qui s'aperçut que le roi craignait que cette sédition n'eût quelque résultat funeste, s'offrit de payer à ses frais ce qui était dû à l'armée, s'il voulait remercier Épigène de ses service. Il ajouta qu'il importait au roi que cet officier ne servit point, parce qu'après les contestations qu'ils avaient eues ensemble, il était impossible qu'une division si éclatante ne fit pas tort aux affaires.

Cette proposition affligea le roi, qui, connaissant l'habileté d'Épigène dans la guerre, souhaitait qu'il le suivît ; mais, prévenu et gagné par les ministres des finances, par ses gardes et par ses officiers qu'Hermias avait mis malicieusement dans son parti, il ne fut pas maître de lui-même, il fallut se conformer aux circonstances et accordes ce qu'on lui demandait. Dès qu'Épigène, selon l'ordre qui lui avait été donné, se fut retiré à Apamée, la crainte saisit les membres du conseil du roi; les troupes, au contraire, qui avaient obtenu ce qu'elles souhaitaient, n'eurent plus d'affection que pour celui qui leur avait procuré le payement de leurs soldes. Il n'y eut que les Cyrrhestes qui se soulevèrent. Ils se retirèrent au nombre d'environ six mille, et donnèrent assez longtemps de l'inquiétude à Antiochou; mais enfin, vaincus dans un combat par un de ses généraux, la plupart furent tués, le reste se rendit à discrétion. Hermias ayant ainsi intimidé les amis du prince, et gagné l'armée par le service qu'il lui avait rendu, se mit en marche avec le roi.

Il fit encore une autre perfidie à Épigène, par le ministère d'Alexis, garde de la citadelle d'Apamée : il feignit une lettre envoyée par Molon à Épigène, et, ayant suborné un des esclaves de ce dernier par de grandes promesses, il lui persuada de porter cette

lettre chez son maître, et de la mêler avec les autres papiers qu'il y trouverait. Alexis se présenta quelques temps après, et demanda à Épigène si l'on n'avait point apporté chez lui une lettre de la part de Molon. Épigène répondit à cette question de manière à faire sentir combien il en était choqué. L'autre entre brusquement, trouve la lettre, et, sans autre prétexte, tue sur-le-champ Épigène. On fit accroire au roi que sa mort était juste; mais elle fut suspecte aux courtisans, quoique la crainte leur fit garder le silence.

Antiochus arriva près de l'Euphrate, et, ayant pris les troupes qui l'y attendaient, il partit pour Antioche clans la Mygdonie, où il entra au commencement de l'hiver et y resta pendant quarante jours, en attendant que le grand froid fût passé. Au bout de ce temps, il alla à Liba, et y tint conseil pour savoir comment et d'où l'on tirerait les provisions de l'armée, et quelle route on tiendrait pour aller dans la Babylonie, où était alors Molon. Hermias fut d'avis qu'on marchât le long du Tigre, l'armée couverte d'un côté par le Tigre, et de l'autre par le Lyque et le Capre. Zeuxis, ayant encore la mort d'Épigène présente à la pensée, craignait de dire son sentiment ; cependant, comme l'avis qu'avait ouvert Hermias était visiblement pernicieux, il hasarda de conseiller qu'il fallait passer le Tigre, alléguant que la route le long de ce fleuve était difficile; qu'après avoir fait assez de ce chemin, après avoir marché pendant six jours dans le désert, on ne pourrait éviter de passer par le fossé royal; que les ennemis s'en étant emparés les premiers, il serait impossible de passer outre; qu'on ne pourrait, sans un danger évident de périr, retourner sur ses pas par le désert, parce que l'armée n'y aurait pas de quoi subsister; qu'au contraire, si l'on passait le Tigre, les Apolloniates rentreraient infailliblement dans leur devoir; qu'ils ne s'en étaient écartés pour obéir à Molon, que par crainte et par nécessité; que, ce pays étant gras et fertile, l'armée y trouverait des vivres en abondance; que surtout on fermerait à Molon tous les chemins pour retourner dans la Médie ; qu'on lui couperait tous les vivres que, par conséquent, on le forcerait d'en venir à une bataille, qu'il ne pourrait. refuser sans que ses troupes se jetassent aussitôt dans le parti du roi.

Ce sentiment ayant prévalu, on divisa l'année en trois corps, vers trois endroits du fleuve, et on fit passer les troupes et le bagage. Ensuite on se dirigea vers Dure. Un officier de Molon assiégeait cette ville : il ne fallut que se montrer pour lui faire lever le siège. On marcha ensuite sans discontinuer, et, après huit jours de marche, on franchit le mont Orique, et on arriva à Apollonie. Molon, averti de l'arrivée du roi, ne crut pas devoir s'en fier à la fidélité des peuples de la Susiane et de la Babylonie, dont il avait fait la conquête depuis si peu de temps et avec tant de rapidité : craignant d'ailleurs qu'on ne lui coupât les chemins de la Médie, et comptant sur le nombre de ses frondeurs appelés Cyrtiens, il prit le parti de jeter un pont sur le Tigre pour faire passer son armée, et d'aller. se loger, s'il était possible, sur les montagnes de l'Apolloniatide, avant Antiochus. Il marcha sans relâche et avec rapidité; mais à peine touchait-il aux postes qu'il s'était destinés, que les troupes légères du roi, qui était parti d'Apollonie avec son armée, rencontrèrent les siens sur certaines hauteurs. D'abord ils escarmouchèrent et s'éprouvèrent les uns les autres; mais, à l'approche des deux armées, ils se retirèrent chacun vers leur parti et les armées campèrent à quarante stades l'une de l'autre.

La nuit venue, Molon, ayant réfléchi qu'il était difficile et dangereux de faire combattre de front et pendant le jour des révoltés contre le roi, résolut d'attaquer de nuit Antiochus. Il prit pour cela l'élite de toute son armée, reconnut différents postes pour en trouver un élevé, d'où il pût fondre sur l'ennemi; mais, sur l'avis qu'il reçut que dix de ses

soldats étaient allés trouver Antiochus, il changea de dessein, retourna sur ses pas, rentra dans son camp vers le point du jour, et y mit le désordre et la confusion. Peu s'en fallut que tous ceux qui y reposaient n'en sortissent, tant la frayeur était grande. Molon fit tout ce qu'il put pour apaiser le tumulte. Dès que le jour parut, le roi, qui était prêt à combattre, fait sortir ses troupes des retranchements et les range en bataille, la cavalerie armée de lances sur l'aile droite, sous le commandement d'Ardye, officier d'une valeur éprouvée dans les combats; près de la cavalerie, les Crétois alliés; ensuite les Gaulois Tectosages, puis les mercenaires grecs, enfin la phalange. À l'aile gauche, il mit la cavalerie qu'on appelle les Hétères ou compagnons du roi. Dix éléphants qu'il avait furent placés à la première ligne, à quelque distance de l'armée; les troupes auxiliaires, tant infanterie que cavalerie, furent partagées sur les deux ailes, et eurent ordre d'envelopper les ennemis dès que le combat serait engagé. Hermias et Zeuxis commandaient la gauche, et le roi se chargea du commandement de la droite. Il courut ensuite de rang en rang pour encourager les soldats à bien faire leur devoir.

Molon sortit aussi de ses retranchements, et rangea son armée, quoique avec beaucoup de peine, à cause du désordre de la nuit précédente. Il partagea sa cavalerie sur les deux ailes, comme avaient fait les ennemis, et mit au centre les rondachers, les Gaulois, en un mot, tout ce qu'il avait de soldats pesamment armés. Il répandit sur le front des deux ailes les archers, les frondeurs, toutes les troupes légères, et les chariots armés de faux furent mis un peu devant la première ligne. Néolas, son frère, eut le commandement de la gauche; il prit pour lui celui de la droite.

Après cela les deux années s'approchèrent. L'aile droite de Molon fut fidèle, et se défendit courageusement contre Zeuxis; mais la gauche ne parut pas plus tôt sous les yeux du roi, qu'elle se rangea sous ses enseignes. Autant Molon fut consterné de cet événement, autant le roi en prit de nouvelles forces. Molon, enveloppé de tous les côtés, et se représentant les supplices qu'on lui ferait souffrir s'il tombait vif entre les mains du roi, se donna lui-même la mort. Tous ceux qui avaient pris part à sa révolte se retirèrent chez eux, et prévinrent leur punition par une mort volontaire. Néolas, échappé du combat, s'enfuit dans fa Perside, chez Alexandre, frère de Molon, y tua sa mère et les enfants de Molon, persuada à Alexandre de se faire mourir, et se plongea lui-même un poignard dans le sein. Le roi, ayant pillé le camp des rebelles, donna ordre d'attacher le corps de Molon à un gibet, dans l'endroit le plus apparent de la Médie. Les exécuteurs de cet ordre emportèrent aussitôt le corps dans la Calonitide, et l'attachèrent à un gibet sur le penchant du mont Zagre. Antiochus fit ensuite une longue et sévère réprimande aux troupes qui avaient suivi le rebelle, leur tendit cependant la main en signe de pardon, et leur choisit des chefs pour les conduire dans la Médie et mettre ordre aux affaires du pays. Il vint lui-même à Séleucie, et rétablit le bon ordre dans le gouvernement des environs avec beaucoup de douceur et de prudence. Pour Hermias, toujours cruel suivant la coutume, il imposa à la ville de Séleucie une amende de mille talents, envoya en exil les magistrats appelés Aiganes, et fit mourir dans différents supplices un grand nombre d'habitants. Le roi cependant rétablit la tranquillité dans cette ville, soit en faisant entendre raison à Hermias, soit en prenant lui-même le soin des affaires, et diminua l'amende de moitié. Diogène fut fait gouverneur de la Médie,

Apollodore de la Susiane. Tychon, premier secrétaire et commandant d'armée, fut envoyé dans les lieux voisins de la mer Rouge. Ainsi finit la révolte de Molon; ainsi fut calmé le soulèvement qui avait eu lieu au sujet des hautes provinces.

CHAPITRE XIII

- *Antiochus marche contré Artabarzane, qui se soumet.*
- *Juste punition des vues ambitieuses d'Hermias.*
- *Achéus se tourne contre Antiochus.*
- *Conseil de guerre au sujet de l'expédition contre Ptolémée.*
- *Escalade de Séleucie.*

Antiochus, fier d'un si heureux succès, pensa ensuite à se faire craindre des princes barbares limitrophes de ses provinces, et qui y commandaient, afin qu'ils n'eussent pas dans la suite, la hardiesse de fournir des vivres aux rebelles, ou de prendre les armes en leur faveur. Résolu de leur faire la guerre, il voulut commencer par Artabarzane, qui lui paraissait le plus à craindre et le plus entreprenant, et qui avait sous sa domination les Atropatiens et les autres nations voisines. Cette guerre n'était point du tout du goût d'Hermias. Il y avait trop à risquer dans ces hautes provinces, il en revenait toujours à son premier dessein, de prendre les armes contre Ptolémée. Cependant, quand il sut qu'il était né un fils au roi, la pensée lui vint qu'il pourrait bien arriver quelque malheur à Antiochus dans ce pays, et qu'il pourrait se présenter des occasions de lui faire perdre la vie. Il consentit donc au dessein du roi, persuadé que s'il pouvait une fois se défaire du père, il serait immanquablement gouverneur du fils, et par là maître du royaume.

La chose résolue, on franchit le Zagre et on se jette sur le pays d'Artabarzane : ce pays touche à la Médie, et n'en est séparé que par des montagnes. Quelques parties du Pont le dominent, du côté du Phase, et il s'étend jusqu'à la mer d'Hyrcanie, Les hommes y sont pour la plupart forts et courageux; on y lève surtout d'excellente cavalerie. Toutes les autres munitions de guerre s'y trouvent aussi en abondance ce royaume s'était conservé depuis les Perses, mais il avait été négligé du temps d'Alexandre. Artabarzane, qui était alors fort vieux, fut épouvanté; il pensa qu'il fallait céder à la force des. circonstances, et fit la paix aux conditions qu'il plut à Antiochus de lui imposer.

Depuis ce temps-là Apollophanes, médecin du roi, et qui en était fort aimé, voyant à quel excès était parvenue l'insolence et la fierté d'Hermias, commença à craindre pour le roi, et beaucoup plus encore pour lui-même. Il saisit l'occasion de parler au roi, et l'exhorta à se tenir sur ses gardes, à se défier d'Hermias, et à prévenir les malheurs qui étaient arrivés à son frère; il lui dit qu'il touchait presque à son dernier jour, qu'il devait se mettre sur ses gardes, et songer à son salut et à celui de ses amis. Antiochus lui avoua qu'il haïssait et redoutait Hermias, et le remercia de ce qu'il avait eu le courage de s'ouvrir à lui sur cette affaire. Apollophanes, jugeant par cette réponse qu'il était entré dans les sentiments du roi, en devint plus hardi. Le prince ne l'eut pas plus tôt prié de ne se pas contenter de l'avoir averti, mais d'agir efficacement pour se tirer, lui et ses amis, du danger où ils étaient, qu'il parut disposé à tout entreprendre. Après être convenus ensemble de la manière dont on s'y prendrait, le roi feignit d'avoir des pesanteurs de tête, on éloigna les officiers et la garde ordinaire pour quelques jours; ses amis seuls furent introduits, et on eut le moyen d'entretenir en particulier ceux à qui l'on jugeait à propos de faire part du secret. Quand on eut trouvé des bras pour exécuter le projet, et la haine qu'on avait pour Hermias rendait la chose aisée, on se disposa à le faire. Les médecins répandirent le bruit que le lendemain il fallait que

le roi sortît dès le point du jour, et allât respirer l'air frais du matin. Hermias, et tous les amis du roi qui étaient du complot, vinrent à l'heure marquée. Les autres ne s'y trouvèrent pas, ils ne s'attendaient point que le roi dût sortir à une heure si inaccoutumée. On part du camp, et lorsqu'on est à un certain endroit désert, le roi s'étant un peu écarté du chemin comme pour satisfaire à quelque besoin, on poignarde Hermias, peine beaucoup au-dessous de la punition que ses crimes méritaient. Le roi, délivré de crainte et d'embarras, décampa et prit la route de sa capitale. En quelque endroit qu'il passât, tout retentissait des éloges que l'on faisait de ses entreprises et de ses exploits, mais surtout de ce qu'il s'était défait d'Hermias. À Apamée, sa femme fut aussi tuée par les femmes, et ses enfants par les enfants.

Après que le roi eut fait prendre les quartiers d'hiver à ses troupes, il dépêcha vers Achéus, pour lui faire des reproches d'avoir osé mettre le diadème sur sa tête et se faire appeler roi; et en second lieu pour l'avertir qu'on savait la liaison qu'il avait avec Ptolémée, et les excès où cette liaison l'avait fait tomber. En effet, dans le temps qu'Antiochus marchait contre Artabarzane, cet Achéus s'était flatté, ou que le roi périrait dans cette expédition, ou que, quand même il en reviendrait, il aurait le temps de se jeter dans la Syrie avant que ce prince y arrivât, et qu'avec le secours des Cyrrhestes, qui avaient quitté le parti du roi, il serait bientôt le maître du royaume. Dans ce dessein, il partit de la Lydie à la tête de toute son armée. Arrivé à Laodicée , en Phrygie, il ceignit sa tête du diadème, et prit pour la première fois le nom de roi. II écrivit aussi aux villes en cette qualité, poussé à cela principalement par un certain banni nommé Spiris, qu'il avait auprès de lui. Il avança toujours, et il était déjà près de Lycaonie, lorsque ses troupes voyant avec chagrin qu'on les menait contre leur roi naturel, se soulevèrent. Achéus se garda bien de persister dans son dessein après ce changement des esprits; au contraire, pour persuader à ses troupes que ses vues n'étaient pas d'abord d'envahir la Syrie, il prit une autre route, ravagea la Pisidie, et quand il eut regagné l'amitié et la confiance de son armée par le butin qu'il lui fit faire dans cette province, il s'en retourna chez lui. Le roi avait été informé de toutes ces perfidies, et c'était la raison des menaces qu'il faisait continuellement à Achéus, et que nous avons rapportées.

Antiochus ne laissa pas pour cela de donner tous ses soins à se disposer à la guerre contre Ptolémée. Ayant assemblé ses troupes à Apamée au commencement du printemps, il consulta ses amis sur la manière dont on s'y prendrait pour entrer dans la Coelo-Syrie. Après qu'on se fut fort étendu sur la situation des lieux, sur les préparatifs, sur le secours que pourrait donner une armée navale, Apollophanes, le même dont nous parlions tout à l'heure, et qui était de Séleucie, réfuta tout ce que l'on avait proposé , et dit qu'il n'était pas raisonnable d'avoir tant de désir de conquérir la Coelo-Syrie, tandis qu'on souffrait que Ptolémée possédât Séleucie, la capitale du royaume, le temple pour ainsi dire des dieux pénates de toute la monarchie; qu'il était honteux de laisser sous la puissance des rois d'Égypte une ville dont on pourrait tirer de très rands avantages dans les conjonctures présentes; que, tant qu'elle resterait aux ennemis, elle serait un obstacle invincible à tous les desseins qu'on avait; qu'en quelque endroit qu'on voulût porter la guerre, cette ville était à craindre : que l'on ne devait pas moins songer à bien munir les places du royaume, qu'à faire des préparatifs contre les ennemis; qu'en prenant Séleucie, cette ville était si heureusement située, que non seulement elle mettrait le royaume à couvert de toute insulte, mais qu'elle serait d'un grand secours, par mer et par terre,

pour faire réussir les projets qu'on avait formés. Tout le conseil demeura d'accord de ce qu'avait dit Apollophanes; il fut résolu que l'on commencerait par le siège de Séleucie, où, depuis que Ptolémée Évergète, irrité contre Seleucus, l'avait prise pour venger la mort de Bérénice, il y avait eu jusqu'alors une garnison égyptienne. Antiochus donna ordre à Diognète, amiral, d'y amener une flotte, et, partant d'Apamée, il vint camper à environ cinq stades de la ville, proche du Cirque; il envoya aussi Théodote Hémiolien dans la Cœlo-Syrie, avec un corps de troupes pour s'emparer des défilés, et veiller sur ses intérêts.

Voyons maintenant la situation de Séleucie, et la disposition des lieux d'alentour. Cette ville est située sur la mer entre la Cilicie et la Phénicie. Tout proche s'élève une montagne d'une hauteur extraordinaire, qu'on appelle le Coryphée. Là, du côté d'occident, se brisent les flots de la mer qui sépare Chypre de la Phénicie, et à l'orient cette montagne domine toutes les terres d'Antioche et de Séleucie. La ville est au midi de la montagne, dont elle est séparée par une vallée profonde, et où l'on ne peut descendre qu'avec peine. Elle touche à la mer et en est presque tout environnée, la plupart des bords sont des précipices et des rochers affreux. Entre la mer et la ville sont les marchés et le faubourg, qui est enfermé de fortes murailles : tout le tour de la ville est aussi bien muré, et l'intérieur de la ville est orné de temples et de maisons magnifiques. On ne peut y entrer du côté de la mer que par un escalier fait exprès. Non loin de la ville est l'embouchure de l'Oronte, qui, prenant sa source vers le Liban et l'Anti-Liban traverse la plaine d'Aurique, passe à Antioche, dont il emporte toutes les immondices, et vient se jeter dans la mer de Syrie, près de Séleucie.

Le roi commença par offrir aux principaux de la ville de l'argent et de grandes récompenses pour l'avenir, s'ils voulaient de bon gré lui en ouvrir les portes; mais ses offres ne furent point écoutées. Les officiers subalternes ayant été plus traitables, Antiochus disposa son armée comme pour attaquer la ville, du côté de la mer par une flotte, et du côté de la terre par les troupes du camp. Il partagea son armée en trois corps, et, après les avoir animés à bien faire, leur avoir promis de grandes récompenses, et des couronnes tant aux officiers qu'aux simples soldats qui se signaleraient, il posta Zeuxis du côté de la porte qui conduit à Antioche, Hermogène près du temple de Castor et Pollux, Ardye et Diognète furent chargés de l'attaque du port et du faubourg, parce que la convention faite entre les officiers subalternes et Antiochus portait qu'on ferait entrer ce prince dans la ville dès qu'il aurait emporté le faubourg. Le signal donné, on attaqua de tous les côtés vigoureusement; mais la plus vive attaque fut du côté d'Ardye et de Diognète, parce qu'aux autres côtés il fallait gravir et combattre en même temps pour aller à l'escalade; au lieu que, du côté du port et du faubourg on pouvait sans risque porter, dresser et appliquer des échelles.

Les troupes de mer escaladèrent donc le port avec vigueur, et Ardye le faubourg. Comme le péril était égal de toutes parts, et que les assiégés ne purent venir au secours d'aucun endroit, le faubourg fut bientôt emporté. Ceux qu'Antiochus avait mis dans ses intérêts courent aussitôt à Léontius, qui commandait dans la ville, et le pressent d'envoyer un parlementaire au roi, et de faire la paix avec lui avant qu'il prenne la ville d'assaut. Léontius, qui ne savait pas que ceux-ci eussent été corrompus, épouvanté de la frayeur où il les voyait, envoya au roi pour tirer de lui des assurances qu'il ne serait fait de mal à aucun de ceux qui étaient dans la ville. Le roi promit pleine sûreté aux personnes libres, et il y en avait environ six mille. Quand il fut entré dans la ville,

non seulement il ne fit aucun mal aux hommes libres, mais il rappela tous les exilés, permit à la ville de se gouverner selon ses lois, et rendit à chacun ses biens. Il mit aussi garnison dans le port et dans la citadelle.

CHAPITRE XIV

- *Conquêtes d'Antiochus dans la Coelo-Syrie.*
- *Expédient dont se servent deux ministres de Ptolémée pour arrêter ses progrès.*
- *Trêve entre les deux rois.*

Pendant que le roi mettait ordre à tout dans Séleucie, vinrent des lettres de la part de Théodote, qui le pressait de venir dans la Coelo-Syrie. Le roi ne ne savait quel parti prendre sur ces nouvelles. Nous avons déjà vu que ce Théodote était Étolien de nation , et qu'après avoir rendu des services à Ptolémée, non seulement on ne lui avait témoigné aucune reconnaissance, mais que sa vie même avait été en danger. Au temps qu'Antiochus faisait la guerre coutre Molon, ce Théodote, ne voyant plus rien à espérer de Ptolémée, et se défiant de la cour, après avoir pris Ptolémaïde par lui-même, et Tyr par Panétole, engagea Antiochus à faire la conquête de la Coelo-Syrie. Antiochus remit donc à un autre temps la vengeance qu'il voulait tirer d'Achéus, et, abandonnant tout autre dessein, reprit avec son armée la route qu'il avait quittée. Il traversa la plaine de Marsyes, et campa près des défilés de Gerre, sur le lac qui est entre les défilés et la ville. Ayant appris que Nicolas, un des généraux de Ptolémée, assiégeait Théodote à Ptolémaïde, il laissa les soldats pesamment armés, donna ordre aux officiers d'assiéger Broque, château situé sur l'entrée du lac, et, suivi des troupes légères, il alla pour faire lever le siège de Ptolémaïde. Nicolas n'attendit pas que le roi fût arrivé: il se retira et envoya Lagoras et Dorymène, l'un Crétois et l'autre Étolien, pour s'emparer des défilés de Béryte. Le roi les en chassa et mit son camp. Là, vint le rejoindre le reste de ses troupes, avec lesquelles, après les avoir exhortées à le seconder avec courage dans ses desseins, il se mit en marche, et entra hardiment dans la belle carrière qui semblait s'ouvrir devant lui. Théodote, Panétole et leurs amis vinrent au devant de lui. Il les reçut avec toutes sortes de bontés, et entra dans Tyr et dans Ptolémaïde. Il y prit tout ce qu'il y avait de munitions, entre autres quarante vaisseaux, dont vingt étaient pontés et bien équipés de tout ils avaient au moins chacun quatre rangs de rames; les autres étaient à trois, à deux et à un seul rang. Tous ces vaisseaux furent donnés à l'amiral Diognète.

Antiochus, ayant appris là que Ptolémée s'était retiré à Memphis, et que toutes ses troupes étaient réunies à Péluse, que les écluses du Nil étaient ouvertes, et qu'on avait comblé tous les puits qui contenaient de l'eau douce, abandonna le dessein qu'il avait d'aller à Péluse. Il se contenta d'aller de ville en ville, et de prendre les unes par la force, les autres par la douceur. Celles qui étaient peu fortifiées se rendirent de bon gré, de peur d'être maltraitées; mais il ne put soumettre celles qui se croyaient bien munies et bien situées, sans être arrêté long temps devant leurs murs, et sans en faire le siège en forme.

Après une trahison si manifeste, Ptolémée aurait dû mettre ordre au plus tôt à ses affaires; mais la pensée ne lui en vint seulement pas, tant sa lâcheté lui faisait négliger tout ce qui regarde la guerre. Il fallut qu'Agathoclès et Sosibe, qui possédaient, alors le souverain pouvoir, tinssent conseil ensemble, pour voir ce que l'on pourrait faire dans la conjoncture présente. Le résultat fut que, pendant qu'on se disposerait à la guerre, on enverrait des ambassadeurs à Antiochus pour l'arrêter, en le confirmant, en apparence,

dans l'opinion qu'il avait de Ptolémée, que ce prince n'aurait pas le courage de prendre les armes contre lui, qu'il aurait plutôt recours à la voie des conférences, ou, qu'il le ferait prier par des amis de sortir de la Coelo-Syrie. Nommés tous deux pour mettre ce dessein à exécution, ils envoyèrent des ambassadeurs à Antiochus. Ils en envoyèrent aussi aux Rhodiens, aux Byzantins, aux Cizicéniens et aux Étoliens pour traiter de la paix. Pendant que ces. différentes ambassades vont et viennent, les deux rois eurent tout le temps de faire leurs préparatifs de guerre. Pendant cet intervalle, Agathoclès et Sosibe restaient à Memphis., et y conféraient avec les ambassadeurs ; ils faisaient le même accueil à ceux qui y venaient de la part d'Antiochus. Cependant ils appelaient et faisaient assembler à Alexandrie tous les étrangers qui étaient entretenus dans les villes du dehors du royaume, On envoyait pour en lever d'autres, et on amassait des vivres tant pour les troupes que l'on avait déjà, que pour celles qui arrivaient de nouveau. Ils descendaient tour à tour de Memphis à Alexandrie, pour disposer tout de telle sorte que rien ne manquât. Pour le choix des armes et des hommes, ils en donnèrent le soin à Échécrate de Thessalie, à Phoxidas de Mélite, à Euryloque de Magnésie, à Socrate de Béotie, et à Cnopias d'Alose. Ce fut un grand bonheur pour eux d'avoir des officiers qui, ayant déjà servi sous Demetrius et Antigonus, avaient quelque connaissance de la vraie manière de faire la guerre. Aussi mirent-ils toute leur application à bien exercer les soldats.

D'abord ils les divisèrent par nation et par âge; ils leur firent quitter leurs anciennes armes, et leur en donnèrent de nouvelles, selon qu'elles convenaient à chacun. On licencia les corps, et l'on abandonna la forme du recensement observée auparavant dans la paie des soldats; pour le présent, on les divisa en centuries. De fréquents exercices familiarisèrent les soldats non seulement avec les commandements militaires, mais encore avec le maniement particulier de chaque arme; il se faisait des revues générales, où on les avertissait de leurs devoirs. Andromaque d'Aspetide, et Polycrate d'Argos, leur furent d'une grande utilité pour cette réforme de la discipline militaire. Ils étaient venus tout récemment de Grèce, tous deux pleins de cette hardiesse et de cette industrie si naturelles aux Grecs, tous deux aussi distingués par leur patrie que par leur richesses, quoique Polycrate l'emportât sur l'autre par l'ancienneté de sa famille et par la gloire que Mnasiade son père s'était acquise dans les jeux Olympiques. À force d'animer les soldats et en particulier et en public, ils leur inspirèrent du courage et de la valeur.

Tous les hommes que je viens de nommer eurent des charges, chacun selon son mérite particulier. Euryloque eut sous lui les trois mille hommes de la garde; Socrate deux mille hommes d'infanterie, armés de rondaches; Phoxidas l'Achéen, Ptolémée fils de Thraséas et Andromaque exerçaient la phalange et les Grecs soudoyés. Les deux derniers commandèrent la phalange, qui était de vingt-cinq mille hommes, et Phoxidas les Grecs au nombre de huit mille. Les sept cents chevaux qui forment l'escorte du roi, la cavalerie d'Afrique, et celle qui avait été levée dans le pays, tout cela faisant environ trois mille chevaux, fut mis sous le commandement de Polycrate. Échécrate, qui avait merveilleusement exercé la cavalerie de Grèce, et toute la cavalerie mercenaire, qui montaient ensemble à deux mille chevaux, fut d'un grand secours dans la bataille. Personne n'apporta plus de soin, à dresser les troupes qui lui furent confiées, que Cnopias : il avait environ trois mille Crétois, entre lesquels il y avait mille Néocrètes, dont il donna le commandement à Philon de Cnosse. On avait armé trois mille Africains à la manière des Macédoniens, et Ammonius les commandait. La phalange égyptienne,

consistant en vingt mille hommes, était conduite par Sosibe. Il y avait, outre cela, un corps de quatre mille Thraces et Gaulois, levé depuis peu tant parmi ceux qui demeuraient dans le pays, que parmi ceux qui vinrent d'ailleurs se présenter, et c'était Denys de Thrace qui était à leur tête. Telle était l'armée de Ptolémée, et les différentes nations qui la composaient.

Cependant Antiochus pressait le siège de Dure, et tous ses efforts n'obtenaient aucun résultat. Outre que la ville par sa situation était très forte, Nicolas ne cessait d'y jeter du secours. Enfin les approches de l'hiver le déterminèrent à se rendre aux sollicitations des ambassadeurs de Ptolémée ; il consentit à une trêve de quatre mois, et promit que pour le reste on le trouverait toujours fort raisonnable. Cela était bien éloigné de sa pensée ; mais il se lassait d'être si longtemps éloigné de son royaume, et d'ailleurs il avait de bonnes raisons de prendre ses quartiers d'hiver à Séleucie, car il n'y avait plus lieu de douter qu'Achéus lui tendît des pièges et s'entendît avec Ptolémée.

CHAPITRE XV

- Combats sur terre et sur mer entre les deux rois.
- Antiochus vainqueur entre dans plusieurs places.

La trêve conclue, Antiochus envoya des ambassadeurs au roi d'Égypte, avec ordre de lui rapporter au plus tôt les dispositions de ce prince, et de le venir trouver à Séleucie. Puis, ayant mis des garnisons dans les différents postes, et confié le soin des affaires à Théodore, il reprit la route de Séleucie, où il ne fut pas plus tôt arrivé qu'il distribua ses troupes en quartiers d'hiver. Du reste il ne prit pas grand soin d'exercer son armée, persuadé qu'étant déjà maître d'une partie de la Coelo-Syrie et de la Phénicie, il ferait aisément et sans combat la conquête du reste. Il se flattait d'ailleurs que la chose se déciderait de gré à gré et par des conférences, et que Ptolémée n'oserait pas en venir à une bataille. Les ambassadeurs de part et d'autre étaient entrés dans le même sentiment, ceux d'Antiochus par le bon accueil que Sosibe leur avait fait à Memphis, et ceux de Ptolémée, parce que Sosibe avait empêché qu'ils ne vissent les préparatifs qui se faisaient à Alexandrie.

Selon le rapport des ambassadeurs d'Antiochus, Sosibe était préparé à tout événement, et, dans les conférences qu'avait Antiochus avec les ambassadeurs d'Égypte, il s'étudiait à leur faire voir qu'il n'était pas moins supérieur par la justice de sa cause que par ses armes. En effet, quand ces ambassadeurs furent arrivés à Séleucie, et qu'on en vint à discuter ce qui regardait la paix en particulier, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu de Sosibe, le roi dit qu'on avait tort de lui faire un crime de s'être emparé d'une partie de la Coelo-Syrie, qu'il l'avait seulement revendiquée comme un bien qui lui appartenait; qu'Antigonus-le-Borgne avait le premier conquis cette province, que Seleucus l'avait eue sous sa domination, que c'était là les titres authentiques sur lesquels il était fondé à se la faire rendre par Ptolémée, qui n'y avait aucun droit; qu'à la vérité ce prince avait eu la guerre avec Antigonus, mais pour aider Seleucus à s'y établir, et non pas pour y dominer lui-même. Il appuyait principalement sur la concession qui lui avait été faite de ce pays par les rois Cassander, Lysimaque et Seleucus, lorsque, après avoir défait Antigonus, ils décidèrent unanimement dans un conseil, que toute la Syrie appartenait à Seleucus.

Les ambassadeurs de Ptolémée soutinrent, tout au contraire, que c'était une injustice manifeste que la trahison de Théodote et l'irruption d'Antiochus, et prétendirent que Ptolémée, fils de Lagus, s'était joint à Seleucus pour aider celui-ci à se rendre maître de toute l'Asie; mais que c'était à condition que la Coelo-Syrie et la Phénicie seraient à Ptolémée. On disputa longtemps sur ces points de part et d'autre dans les conférences, et l'on ne concluait rien, parce que, les affaires se traitant par amis communs, il n'y avait personne qui pût modérer la chaleur avec laquelle un parti tâchait de faire tourner les choses à son avantage au préjudice de l'autre. Ce qui leur causait le plus d'embarras, c'était l'affaire d'Achéus. Ptolémée aurait bien voulu le comprendre dans la traité ; mais Antiochus ne pouvait souffrir qu'on en fit mention : il regardait comme une chose indigne que Ptolémée se rendît le protecteur d'un rebelle et osât seulement en parler.

Pendant cette contestation, où chacun se défendit du mieux qu'il put sans rien décider, le printemps arriva et Antiochus assembla ses troupes, menaçant d'attaquer par mer et par terre et de subjuguer le reste de la Coelo-Syrie. Ptolémée, de son côté, fit Nicolas généralissime de ses armées, amassa des vivres en abondance proche de Gaza, et mit en mouvement deux armées, une sur terre et une sur mer. Nicolas, plein de confiance, se met à la tête de la première, soutenu par l'amiral Périgène, à qui Ptolémée avait donné le commandement de la seconde : cette dernière était composée de trente vaisseaux pontés et de plus de quatre cents vaisseaux de charge. Le général, Étolien de naissance, était un homme expérimenté et courageux, qui ne cédait en rien aux autres officiers de Ptolémée. Une partie de ses troupes s'empara des détroits de Platane, pendant que l'autre, où il était en personne, se jeta dans la ville de Porphyréon, pour fermer par là, avec le secours de l'armée navale, l'entrée du pays à Antiochus.

Celui-ci vint d'abord à Marathe, où les Aradiens le vinrent trouver pour lui offrir leur alliance. Non seulement il accepta leurs offres, mais apaisa encore une contestation qui divisait depuis quelque temps les Aradiens insulaires de ceux qui habitaient, la terre-ferme. De là, entrant dans la Syrie par le promontoire appelé Théoprosopon, il prit Botrys, brûla Trière et Calame, et vint à Béryte. Il envoya delà Nicarque et Théodote en avant, pour occuper les défilés qui sont proche du Lyque. Ensuite il alla camper proche la rivière de Damure, suivi de près par mer de son armée navale que commandait en chef l'amiral Diognète. Ayant pris là Théodote, Nicarque et ses troupes légères, il marcha vers les défilés où Nicolas s'était déjà logé, et, après avoir reconnu la situation des lieux, il se retira dans son camp. Dès le lendemain, laissant au camp les soldats pesamment armés sous le commandement de Nicarque, il marche avec le reste de son armée vers l'ennemi qui, campé dans un terrain fort resserré, sur la Côte, entre le pied du mont Liban et la mer, et, environné d'une hauteur rude et escarpée qui ne laisse le long de la mer qu'un passage étroit et difficile, avait encore mis bonne garde à certains postes et en avait fortifié d'autres, croyant qu'il lui serait aisé d'empêcher qu'Antiochus ne pénétrât jusqu'à lui.

Ce prince partagea son armée en trois corps. Il en donna un à Théodote, avec ordre de charger et de forcer les ennemis au pied du mont Liban ; Ménédéme avec le second avait ordre ex près de tenter le passage par le milieu de la hauteur; le troisième fut posté sur le bord de la mer, Dioclès, gouverneur de la Parapotamie, à la tête. Le roi avec sa garde se plaça au milieu, pour être à portée de voir ce qui se passerait, et d'envoyer du secours où il serait nécessaire. Diognète et Pérignée se disposèrent de leur côté à un combat naval. Ils s'approchèrent de la terre le plus qu'il leur fut possible, et tâchèrent de faire en sorte que leurs armées ne fissent ensemble qu'un même front. Le signal donné, on attaque de tous les côtés en même temps. Sur mer comme les forces étaient égales, on combattit avec égal avantage. Par terre la forte situation des postes que Nicolas occupait lui donna d'abord quelque supériorité; mais quand Théodote eut rompu les ennemis qui étaient le long du Liban, et que d'en haut il fut ensuite tombé sur eux, toute l'armée de Nicolas s'enfuit en déroute. Deux mille furent tués en fuyant; on n'en fit pas moins de prisonniers; le reste se retira à Sidon, Périgène, qui commençait à espérer un heureux succès du combat naval, ne vit pas plus tôt la défaite de l'armée de terre, qu'il prit l'épouvante et se retira aussi au même endroit.

Antiochus vint camper devant Sidon; mais il y avait tant de munitions dans cette ville, la garnison, jointe aux fuyards, y était si forte, que, n'osant tenter le siège, il prit le chemin de Philotérie, et envoya ordre à Diognète, amiral, de venir à Tyr. Philotérie est sur le lac où se jette le Jourdain, d'où sortant il traverse la plaine dans laquelle est située Scythople. On lui ouvrit de bon gré les portes de ces deux places, et cette nouvelle conquête lui donna de grandes espérances pour la suite; car, comme tout le pays dépend de ces, deux villes, il trouvait là aisément les vivres et toutes les autres munitions nécessaires. Ayant mis garnison dans ces deux places, il passa les montagnes et arriva à Atabryon, ville située sur une hauteur de plus de quinze stades. Pour entrer dans cette place il, usa d'un stratagème : il mit des troupes en embuscade, engagea une escarmouche avec les habitants; puis, les ayant attirés loin de la ville en faisant semblant de fuir, il fit volte-face tout d'un coup ; ceux qui étaient en embuscade donnèrent en même temps. Beaucoup des habitants restèrent sur la place, Antiochus poursuivit les autres, et entra avec eux dans la ville sans résistance.

Vers le même temps Céréas, un des gouverneurs de Ptolémée, vint s'offrir à Antiochus, qui, par les honneurs qu'il lui fit, attira dans son parti beaucoup d'autres officiers ennemis, du nombre desquels fut Hippoloque le Thessalien, avec quatre cents chevaux qu'il commandait. Antiochus, après avoir mis garnison dans Atabryonr, se mit en marche, et prit en passant Pella, Came et Gèphre. Tous ces succès soulevèrent l'Arabie en sa faveur. On s'exhortait les uns les autres à se rendre à lui. Le roi en conçut de nouvelles espérances. Il prit là des provisions, et poursuivit sa route. De là il passa dans la Galatide, s'empara d'Abila et prit tous ceux qui, sous le commandement de Nicias, uni et parent de Ménéas, étaient venus, pour secourir cette place. Gadare restait à prendre. La ville passait dans le pays pour une des plus fortes. Il campe levant, fait ses approches, la ville est épouvantée et se rend De là il reçoit Isis qu'une troupe d'ennemis rassemblés dans Rabbatamane, ville de l'Arabie, ravageait le pays des Arabes quittaient pris son parti : il part aussitôt et se campe sur les hauteurs où cette ville est située. Ayant fait le tour de la colline, et remarqué qu'on ne pouvait y monter que par deux endroits, il fait par là approcher ses machines. Nicarque en conduisait une partie, et Théodote l'autre, pendant que le roi observait avec une égale vigilance quel serait le zèle de ces deux capitaines pour son service. Comme il y avait entre eux une noble et continuelle émulation à qui abattrait le premier le côté du mur qu'il attaquait, tout d'un coup, lorsqu'on s'y attendait le moins, l'un et l'autre côté tombèrent, Après quoi, et de nuit et de jour se lier vitrent des assauts continuels. On n'avançait cependant en rien, quelques efforts que l'on fit, à cause du grand nombre d'hommes qui s'étaient retirés dans la place. Enfin, un des prisonniers montra le passage souterrain par où l'on descendait de la ville pour chercher de l'eau. On le boucha de bois, de pierres et d'autres choses semblables, de sorte que les habitants, manquant d'eau, furent contraints de se rendre.

Le roi, ayant laissé dans la ville Nicarque avec une bonne garnison, envoya cinq mille hommes de pied sous la conduite d'Hippoloque et de Céréas, les deux. qui avaient quitté Ptolémée, dans les lieux voisins de Samarie pour veiller aux affaires de cette province, et défendre de toute insulte lest peuples qui s'étaient soumis. Il décampa ensuite, et alla à Ptolémaïde prendre ses quartiers d'hiver.

CHAPITRE XVI

- Siégé de Pédnélisse par les Selgiens.
- Selge attaquée à son tour. - Trahison de Logbasis.
- Vengeance qu'en tirent les Selgiens.
- Conquêtes d'Attalus.

Le même été, les Pednélissiens, assiégés et pressés par les Selgiens, envoyèrent des députés vers Achéus pour implorer son secours, et, eu ayant eu une réponse favorable, ils soutenaient constamment le siège dans l'espérance d'en être secourus. Achéus leur envoya Garsyéris avec six mille fantassins et cinq cents chevaux. Les Selgiens furent avertis de ce renfort, et aussitôt ils s'emparèrent des détroits qui sont près de Climace. Ils postèrent là la plus grande partie de leurs troupes, mirent bonne garde à l'entrée de Saporda, et rompirent tous les chemins par où l'on pouvait en approcher. Garsyéris, s'étant jeté dans Miliade, et ayant campé devant Crétople, vit bien que, tant que les ennemis occuperaient les passages, il ne serait pas possible d'avancer. Pour les en déloger, voici le stratagème dont il usa : il retourna sur ses pas, comme s'il eût désespéré de pouvoir porter du secours aux assiégés, depuis que les passages avaient été pris par les Selgiens. Ceux-ci, croyant que la retraite se faisait de bonne foi, se retirèrent, les uns dans leur camp et les autres dans la ville, parce que le temps de la, moisson pressait. Mais Garsyéris revint aussitôt sur ses pas, et, marchant à grandes journées, vint se poster sur les hauteurs, qu'il trouva sans défense, et y mit du monde. Puis, laissant Phayle pour commander, il marcha sur Perge avec ce qui lui restait de troupes, il envoya de là dans les autres endroits de la Pisidie et de la Pamphylie pour représenter combien l'on avait à craindre des Selgiens, engager les peuples de ces provinces à faire alliance avec Achéus, et les presser de venir au secours des Pednélissiens.

Cependant les Selgiens, se fiant sur la connaissance qu'ils avaient du pays, crurent qu'en faisant marcher un corps de troupes contre Phayle, ils lui donneraient l'épouvante et le chasseraient de ses postes. Mais, loin de réussir, ils perdirent beaucoup de monde. Ils se tournèrent donc du côté du siège, et le pressèrent plus qu'ils n'avaient fait jusqu'alors. Les Étenniens, peuple de la Pisidie, qui habite les montagnes au-dessus de Sida, envoyèrent à Phayle huit mille soldats pesamment armés, et les Aspendiens quatre mille. Ceux de Sida ne prirent point de part à ce secours, soit pour gagner l'amitié d'Antiochus, ou plutôt à cause de la haine qu'ils portaient aux Aspendiens. Avec ces nouvelles forces jointes à son armée, Garsyéris approcha de Pednélisse, et s'imagina que les Selgiens, pour lever le siège, attendraient à peine qu'il parût. Comme cependant ils l'attendirent de pied ferme, il s'arrêta à une distance raisonnable de la ville et s'y retrancha. Pour secourir néanmoins les Pednélissiens autant qu'il lui serait possible, sachant qu'ils manquaient de vivres, il voulut faire entrer pendant la nuit, dans la ville, deux mille hommes chargés chacun d'une certaine mesure de blé. Les Selgiens furent avertis qu'ils étaient en marche: ils vont au devant, taillent en pièces la plus grande partie de ce détachement, et emportent tout le blé.

Fiers de ce succès, ils entreprirent non seulement de continuer le siège de Pednélisse, mais encore d'assiéger Garsyéris lui-même ; car dans la guerre ce peuple est toujours hardi jusqu'à la témérité. Laissant donc dans leurs retranchements une garde suffisante,

ils approchent du camp ennemi par plusieurs endroits, et l'attaquent avec vigueur. Garsyéris, pressé de tous côtés, et voyant ses retranchements renversés en plus d'un endroit, commençait à craindre une défaite entière. Il envoya sa cavalerie dans certain poste qui n'était point gardé. Les Selgiens crurent que c'était la crainte d'être forcés qui les faisait retirer, et ne pensèrent point du tout à les arrêter. Mais la cavalerie de Garsyéris ayant tourné par leurs derrières et chargé brusquement, l'infanterie encouragée, quoiqu'elle eût déjà été renversée, revint à la charge. Les Selgiens enveloppés prennent la fuite. En même temps les Pednélissiens fondent sur ceux qui avaient été laissés au camp, et les en délogent. Les vaincus s'écartèrent de côté et d'autre; il en resta au moins dix mille sur la place. De ceux qui se sauvèrent , les alliés se retirèrent chez eux, et les Selgiens s'enfuirent par les montagnes dans leur patrie.

Garsyéris, qui désirait de passer les défilés, et d'approcher de Selge avant que les fuyards, revenus de leur frayeur, pussent l'arrêter et délibérer sur ce qu'ils auraient à faire, se mit sur-le-champ à leur poursuite, et arriva à Selge avec son armée. Les Selgiens, ne pouvant plus espérer de secours de leurs alliés après la dernière défaite, et effrayés de l'échec qu'ils avaient reçu, commencèrent à craindre pour eux-mêmes et pour leur patrie. Ils convoquèrent une assemblée où il fut résolu de députer un de leurs citoyens à Garsyéris. Ils choisirent pour cela Logbasis. Cet homme avait été longtemps ami de cet Antiochus qui était mort en Thrace, et avait élevé, comme sa propre fille et avec une tendresse extrême; Laodice, qui lui avait été confiée, et qui fut depuis femme d'Achéus. Tout cela fit croire qu'on ne pouvait, dans la conjecture présente, faire un choix plus heureux. Logbasis entra en conférence avec Garsyéris : mais, loin de rendu service à sa patrie, comme on attendait de lui, il exhorta ce général à avertir au plus tôt Achéus que Logbasis se chargeait de lui livrer Selge. On ne pouvait faire à Garsyéris une proposition qui lui fût plus agréable. Il envoya sur-le-champ à Achéus pour lui apprendre ce qui se passait, et le faire venir. On fit une trêve avec les Selgiens, ou recula la conclusion du traité; toujours quelque difficulté se présentait en attendant Achéus, et pour donner à Logbasis le loisir de conférer avec lui, et de prendre des mesures pour l'exécution de son dessein.

Pendant qu'où allait et venait pour cela, les soldats passaient librement du camp à la ville pour y prendre des vivres. On a éprouvé cent et cent fois combien cette liberté était funeste; cependant on n'y met point ordre. En vérité, c'est mal à propos que l'homme passe peur le plus rusé de tous les animaux, il n'y en a point de plus facile à surprendre; car combien de camps, combien de garnisons, combien de grandes villes se sont perdues par cette liberté ? Ce malheur est arrivé à une infinité de gens, les faits sont certains, et malgré cela nous sommes toujours neufs sur ces sortes de surprises. La raison en est qu'on ne s'applique pas à connaître les malheurs où sont tombés, faute de certaines précautions, ceux qui nous ont précédés. On se donne beaucoup de peine, on fait de grandes dépenses pour amasser des vivres et de l'argent, pour élever des murailles, pour avoir des armes, et l'on néglige la connaissance de l'histoire, la plus aisée de toutes à acquérir, et qui fournit le plus de ressources dans les occasions fâcheuses; et cela, pendant qu'on pourrait dans un honnête repos, et avec beaucoup de plaisir, se remplir l'esprit de ces connaissances par la lecture de ce qui s'est passé avant nous.

Achéus arriva au temps marqué, et les Selgiens, après avoir conféré avec lui, s'attendaient à l'accommodement du monde le plus avantageux. Pendant ce temps-là Logbasis rassembla des soldats d'Achéus dans sa maison, ne laissant pas toujours de conseiller

aux Selgiens de tenir des conseils sur l'affaire présente, de ne point laisser échapper l'occasion et de conclure enfin un traité. On s'assembla en effet, et, comme si la chose devait se terminer, on fit venir à l'assemblée jusqu'aux sentinelles. Alors Logbasis donna le signal aux ennemis, fit prendre les armes aux soldats qu'il avait chez lui, en prit lui-même et en donna à ses enfants. Achéus s'approche de la ville avec la moitié de l'armée, et Carsyéris avec le reste s'avance vers un temple de Jupiter, qui commande la ville et en est comme la citadelle, Un pâtre s'aperçoit par hasard de la trahison, et en avertit l'assemblée: Aussitôt les soldats courent, les uns à Gestédion, c'est le nom du temple; les autres aux corps-de-garde, et le peuple en fureur à la maison de Logbasis, où la trahison ayant été découverte, une partie monte sur le toit, les autres forcent les portes du vestibule, et massacrent Logbasis, ses enfants et tous les autres qui étaient dans la maison. Ensuite on annonça la liberté aux esclaves, et l'on partagea les forces pour aller à la défense des postes avantageux. Garsyéris tâcha d'approcher de Cestédion, dès qu'il vit que les assiégés s'en étaient emparés, et Achéus de rompre les portes de la ville; mais les Selgiens firent une sortie qui lui coûta sept cents hommes, et obligea le reste à abandonner l'entreprise, en sorte que lui et Garsyéris prirent le parti de rentrer dans leurs retranchements.

Les Selgiens alors, craignant qu'il ne s'élevât parmi eux quelque sédition, craignant aussi de nouvelles :attaques de la part de l'ennemi, envoyèrent à Achéus les plus anciens de la ville avec les insignes ordinaires de la paix, et un traité qui portait « qu'ils donneraient sur-le-champ quatre cents talents, qu'ils rendraient aux Pednélissiens les prisonniers, et qu'a quelque temps de là ils payeraient trois cents autres talents, » C'est ainsi que les Selgiens sauvèrent leur patrie du péril où la trahison de Logbasis l'avait jetée. Ce courage était digne de leur liberté, et de l'alliance qu'ils avaient avec les Lacédémoniens. Pour Achéus, après avoir pris Milyade et rangé sous sa domination la plus grande partie de la Pamphylie, il alla à Sardes, fit une guerre continuelle à Attalus, menaça Prusias, et se rendit formidable à tout le pays d'en deçà du mont Taurus.

Dans le temps qu'Achéus était occupé au siège de Selge, Attalus parcourait avec un corps de Gaulois Tectosages les villes d'Élide et toutes les autres villes voisines qui, par crainte, s'étaient auparavant rendues à Achée. La plupart se donnèrent à lui de bonne grâce, et regardèrent même comme un bienfait qu'il voulût bien les prendre sous sa protection. Peu attendirent qu'on les réduisît par la force. Celles qui le reçurent de bon gré, furent Cumes, Smyrne, Phocée; Égée et Temnos craignirent qu'il ne marchât contre elles, et firent comme les autres. Les Téyens et les Colophoniens lui envoyèrent aussi des ambassadeurs, et se rendirent à lui, eux et leurs villes. Il les reçut aux mêmes conditions qu'auparavant, et prit des otages. Il ne traita personne avec plus de douceur que les ambassadeurs des Smyrnéens, en reconnaissance de la fidélité qu'ils lui avaient gardée. Ensuite il continua d'avancer, et, ayant passé le Lyque, il entra dans la Mysie; Carse épouvantée lui ouvrit ses portes: Didyme ne tint pas non plus contre la crainte qu'eut la garnison d'être assiégée. Ce fut Thémistocle qui lui livra ces deux places. Il en avait reçu le gouvernement d'Achéus. De là il entra dans la plaine d'Apie, et y porta le ravage, passa le mont appelé Pélicanta, et campa sur le Mégiste. Pendant qu'il y était, arriva une éclipse de lune, et les Gaulois qui depuis longtemps se lassaient d'une route si pénible, parce que leurs femmes et leurs enfants les suivent à la guerre dans des chars, prirent cette éclipse pour un augure qui ne leur permettait pas d'aller plus loin. Attalus n'en tirait aucun service; mais leurs campements séparés, leur désobéissance

et leur orgueil ne laissèrent pas de le jeter dans un très grand embarras. D'un côté il craignait que, se joignant à Achée, ils ne se jetassent sur les terres de sa domination; et de l'autre il ne voulait pas se perdre de réputation, en faisant égorger des soldats qui, par affection pour lui, l'avaient suivi jusqu'en Asie. Il se servit donc du prétexte qu'ils lui donnaient, et leur promit de les ramener où il les avait pris, de leur donner un terrain commode pour s'y établir, et que toutes les fois, dans la suite, qu'ils lui demanderaient des choses qu'il serait juste de leur accorder, ils le trouveraient toujours disposé à les obliger. Il les fit conduire en effet à l'Hellespont, fit beaucoup d'amitiés aux Lampascéniens, aux Alexandrins et aux Illiens, qui lui avaient été fidèles, puis avec son armée il se retira à Pergame.

CHAPITRE XVII

- Énumération des troupes d'Antiochus et de Ptolémée.
- Entreprise de Théodote.
- Bataille de Raphie.

Au printemps suivant, Antiochus et Ptolémée, ayant fait tous leurs préparatifs; n'attendaient plus qu'une bataille pour décider de la guerre. Celui-ci partit d'Alexandrie avec quarante mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux et soixante-dix éléphants. Antiochus, sur l'avis que son ennemi approchait, assembla aussitôt son armée, où il y avait cinq mille hommes armés à la légère, tant Daiens que Carmaniens et Ciliciens, que commandait Byttaque de Macédoine; vingt mille hommes choisis de tout le royaume et armés à la macédonienne, que conduisait Théodote, cet Étolien qui avait trahi Ptolémée : la plupart de ceux-là avaient des boucliers d'argent une phalange de vingt mille hommes, commandés par Nicarque et Théodote Hémiolien ; deux mille archers et frondeurs agrianiens et perses; mille Thraces, ayant à leur tête Ménédème d'Alabande ; cinq mille Mèdes, Cissiens, Caduciens et Carmaniens sous la conduite d'Aspasien le Mède; dix mille hommes d'Arabie et de quelques pays voisins; qui avaient Zabdibèle pour chef; cinq mille mercenaires grecs conduits par Hippoloque de Thessalie; quinze cents Crétois sous Euryloque; mille Néocrétois sous le commandement de Zelys de Gortynie; cinq cents archers de Lydie et mille Cardaces, conduits par Lysimaque le Gaulois. La cavalerie consistait en six mille chevaux, dont Antipater, neveu du roi, commandait les deux tiers, et Thémison le reste : de sorte que toute cette armée était composée de soixante-onze mille hommes d'infanterie, de six mille chevaux et de cent deux éléphants.

Ptolémée alla d'abord à Péluse, où il campa en attendant ceux qui le suivaient, et pour distribuer des vivres à son armée. De là passant le mont Casius, et ce qu'on appelle les abîmes, par un pays sec et sans eau, il vint à Gaza, où son armée s'étant reposée, il continua sa route avec la même lenteur qu'il l'avait commencée. Après cinq jours de marche, il arriva à cinquante stades de Raphie, et y campa. Cette ville est après Rhinocorure, la première que l'on rencontre en allant d'Égypte dans la Coelo-Syrie.

En même temps Antiochus, ayant passé Raphie, vint, de nuit, camper à dix stades des ennemis. Il ne resta pas longtemps dans cet éloignement : quelques jours après, voulant se loger dans les meilleurs postes, et inspirer en même temps de la confiance à ses troupes, il approcha plus de Ptolémée, en sorte que les deux camps n'étaient éloignés l'un de l'autre que de cinq stades. Il y eut alors bien des combats entre les fourrageurs et ceux qui allaient à l'eau ; il y eut aussi entre les deux camps des escarmouches de cavalerie et d'infanterie.

Ce fut aussi alors que Théodote, qui, ayant long temps vécu avec Ptolémée, connaissait sa manière de vivre, conçut un dessein qui était bien d'un Étolien, mais qui demandait pourtant de la hardiesse et du courage. Il entre, lui troisième, au point du jour, dans le camp des ennemis. Comme il était nuit, on ne le reconnut point au visage, et il n'était pas plus reconnaissable par l'habit, parce qu'il y en avait de toutes manières dans le camp. Il alla droit à la tente du roi, qu'il avait auparavant remarquée pendant les escarmouches qui s'étaient faites tout auprès. Les premiers qu'il rencontra ne prirent pas garde à lui. Il entre dans la tente, cherche dans tous les coins, et manque le roi, qui

reposait dans une tente où, pour l'ordinaire, il mangeait et donnait audience. Deux autres officiers et André, le médecin du roi, y dormaient : il les poignarda tous trois et s'en revint impunément au camp, quoique un peu inquiété au sortir des retranchements ennemis. S'il n'avait fallu que de la hardiesse, il eût réussi; mais il manqua de prudence en n'examinant pas assez où Ptolémée avait coutume de reposer.

Les deux rois, après avoir été cinq jours en présence, résolurent d'en venir à une bataille décisive. Ptolémée mit le premier son armée en mouvement, et aussitôt Antiochus y mit la sienne. Les phalanges, de part et d'autre, et l'élite des troupes armées à la manière des Macédoniens, furent rangées vis-à-vis l'une de l'autre. Du côté de Ptolémée, Polycrates, avec le corps de cavalerie qu'il commandait, formait l'aile gauche, et entre lui et la phalange était la cavalerie de Crète : suivaient de suite la garde du roi, l'infanterie à rondaches, sous le commandement de Socrates, et les Africains armés à la macédonienne. À l'aile droite Échécrates, à la tête de son corps de cavalerie; à sa gauche les Gaulois et les Thraces; puis les mercenaires grecs, Phoxidas à leur tête, auxquels était jointe la phalange égyptienne. Des éléphants, quarante furent mis à l'aile gauche, où Ptolémée devait commander, et trente-trois à l'aile droite, devant la cavalerie étrangère.

Du côté d'Antiochus, soixante éléphants couvraient l'aile droite, où ils devaient combattre contre Ptolémée; ils étaient conduits par Philippe, frère de lait du roi. Derrière eux deux mille chevaux sous la conduite d'Antipater, et deux mille autres rangés en crochet; proche la cavalerie, les Crétois au front; puis les mercenaires grecs; entre eux et les troupes armées à la macédonienne, cinq mille Macédoniens commandés par Battacus. À l'aile gauche, deux mille chevaux que commandait Thémisson, puis de suite les archers cardaces et lydiens, les troupes légères de Ménédèrne au nombre de trois mille; les Cissiens, Mèdes et Carmaniens; les Arabes et leurs voisins, qui touchaient à la phalange. Cette aile gauche était couverte du reste des éléphants que conduisait un nommé Mysique, page du roi.

Les armées ainsi rangées en bataille, les deux rois, accompagnés de leurs favoris et des chefs, allèrent de corps en corps sur le front de la ligne pour encourager les troupes; ils s'attachèrent surtout l'un et l'autre à leur phalange, dont ils espéraient le plus. Ptolémée était accompagné d'Arsinoé, sa soeur, d'Andromaque et de Sosibe; Antiochus, de Théodote et de Nicarque : c'étaient, de part et d'autre, les chefs des phalanges. Les harangues, de part et d'autre, roulaient sur les mêmes motifs. Comme les deux princes n'étaient sur le trône que depuis peu, et qu'ils n'avaient rien fait encore de fort mémorable, ils se servirent, pour animer les phalanges, de la gloire de leurs ancêtres, et des grandes actions qui la leur avaient acquise. Ils leur firent voir surtout, aux officiers en particulier et à toutes les troupes en général, les grandes espérances que l'on fondait sut leur valeur. Prières, exhortations, on employa tout pour les engager à bien faire leur devoir.

Après que les deux rois eurent ainsi exhorté leurs soldats, on par eux-mêmes ou par des interprètes, Ptolémée revint à son aile gauche avec sa soeur, et Antiochus suivi de sa cavalerie à son aile droite : sur-le-champ on sonne la charge, et les éléphants commencent l'action. Quelques-uns de ceux de Ptolémée vinrent fondre avec impétuosité sur ceux d'Antiochus : on se battit, des tours, avec beaucoup de chaleur, les soldats combattant de près et se perçant les uns les autres de leurs piques. Mais ce qui fut le plus surprenant, ce fut de voir les éléphants mêmes fondre les uns sur les autres

et se battre avec fureur; car telle est la manière de combattre de ces animaux : ils se prennent par les dents, et, sans changer de place, ils se poussent l'un l'autre de toutes leurs forces, jusqu'à ce que l'un des deux, plus fort, détourne la trompe de son antagoniste; et dès qu'il lui a fait prêter le flanc, il le perce à coups de dents, comme les taureaux se percent avec les cornes. La plupart des éléphants de Ptolémée craignirent le combat, ce qui est assez ordinaire aux éléphants d'Afrique. Ils ne peuvent soutenir ni l'odeur ni le cri de ceux des Indes, ou, plutôt, je crois que c'est la grandeur et la force de ceux-ci qui les épouvantent et leur font prendre la fuite avant même qu'on les en approche. C'est ce qui arriva dans cette occasion : ces animaux, ayant lâché pied, enfoncèrent les rangs qui se rencontrèrent devant eux; la garde de Ptolémée en fut renversée. Antiochus tourna en même temps au-dessus des éléphants, et chargea la cavalerie que commandait Polycrates. Les mercenaires grecs, qui étaient en-deçà des éléphants auprès de la phalange, donnent sur les rondachers de Ptolémée, et les enfoncent d'autant plus aisément, qu'ils avaient déjà été désunis et rompus par leurs éléphants. Ainsi toute l'aile gauche de Ptolémée fut défaite, et prit la fuite.

Échécrates, à l'aile droite, attendit d'abord quel serait le sort de la gauche. Mais quand il vit le nuage de poussière qui allait envelopper ses troupes, et que les éléphants n'avaient pas le courage d'approcher des ennemis, il envoya dire à Phoxidas, qui commandait les mercenaires grecs, de charger ceux qu'il avait en front ; il fit en même temps défiler, par l'extrémité de l'aile, son corps de cavalerie avec celle qui était rangée derrière les éléphants, et, ayant évité, par ce moyen, les éléphants de l'aile gauche d'Antiochus, il tomba sur la cavalerie des ennemis, et, attaquant les uns en queue et les autres en flanc, il la renversa toute en peu de temps. Phoxidas eut le même succès; car, fondant sur les Arabes et les Mèdes, il les contraignit de prendre la fuite. Antiochus vainquit donc par sa droite, et fut vaincu à sa gauche. Il ne restait plus d'intactes que les phalanges, qui, au milieu de la plaine, privées de leurs ailes, ne savaient que craindre ni qu'espérer.

Pendant qu'Antiochus triomphait à son aile droite, Ptolémée, qui avait fait retraite derrière sa phalange, s'avança au milieu, et, se présentant aux deux armées, jeta celle des ennemis dans l'épouvante, et fit naître, au contraire, dans tous les coeurs de la sienne, de nouvelles forces et une nouvelle ardeur de combattre. Andromaque et Sosibe marchent piques baissées contre l'ennemi. L'élite des Syriens soutint le choc pendant quelque temps; mais le corps que Nicarque conduisait lâcha pied d'abord. Pendant ce combat, Antiochus, jeune alors et sans expérience, et jugeant des avantages du reste de son armée par ceux de l'aile qu'il commandait, s'occupait à poursuivre les fuyards. Enfin un des vétérans qui le suivaient l'arrêta en lui montrant la poussière qui était portée de la phalange vers son camp. Il accourt avec ses gens d'armes au champ de bataille; mais, tous ses gens ayant pris la fuite, il se retira à Raphie ; sa consolation fut qu'il était victorieux autant qu'il avait dépendu de lui, et qu'il n'avait été vaincu que par la lâcheté et la poltronnerie des siens.

Après que la phalange eut décidé de la bataille, et que la cavalerie de l'aile droite, jointe aux mercenaires, fut de retour de la poursuite des fuyards, dont grand nombre avait été tué, Ptolémée se retira dans son camp, et y passa la nuit. Le lendemain il fit enlever et enterrer ses morts, et dépouiller ceux des ennemis. Il décampa ensuite et marcha vers Raphie. Le premier dessein d'Antiochus après la défaite de ses troupes, était de ramasser tous ceux qui fuyaient en corps, et de mettre le camp hors de cette ville; mais, comme la plupart de ses gens s'y étaient retirés, il fut obligé, malgré lui, de

s'y retirer lui-même. Il en sortit donc de grand matin avec les débris de son armée, et prit le chemin de Gaza, où il campa. De là il envoya demander ses morts à Ptolémée , et leur fit rendre les derniers devoirs. Il perdit dans cette bataille à peu près dix mille hommes d'infanterie, et plus de trois cents chevaux, quatre mille prisonniers, et cinq éléphants, dont trois moururent sur le champ de bataille, et deux de leurs blessures. La perte de Ptolémée fut de quinze cents fantassins et de sept cents chevaux. Seize de ses éléphants restèrent sur la place, la plupart des autres furent pris. Ainsi finit la bataille de Raphie, donnée entre ces deux rois au sujet de la Coelo-Syrie.

CHAPITRE XVIII

- Trêve entre les deux rois.
- Largesses des puissances en faveur des Rhodiens.

Antiochus, après avoir fait enterrer ses morts, prit la route de son royaume. Pour Ptolémée, il entra dans Raphie, et prit d'emblée toutes les autres villes. C'était à qui reprendrait son parti et augmenterait sa domination. C'est assez l'ordinaire des hommes dans ces sortes de révolutions, de s'accommoder au temps; mais il n'y a pas de peuples qui soient plus naturellement portés à cette politique que ceux de la basse Syrie. Je crois aussi que ce fut alors un effet de l'affection qu'avaient auparavant ces peuples pour les rois d'Égypte; car, de tout temps ils ont eu pour cette maison une très, grande vénération. Aussi firent-ils à Ptolémée des honneurs infinis : couronnes, sacrifices, autels, rien ne fût négligé.

Aussitôt qu'Antiochus fut arrivé à la ville qui porte son nom, il envoya Antipater son neveu, et Théodice, Hémiolien, à Ptolémée pour traiter de la paix. Depuis la perte de la bataille, il ne croyait pas devoir compter sur la fidélité des peuples, et d'ailleurs il craignait qu'Achéus ne profitât de cette occasion contre lui. Rien de tout cela ne vint dans l'esprit de Ptolémée. Charmé des avantages qu'il venait de remporter et de sa conquête de la Coelo-Syrie, entraîné de plus par l'habitude qu'il s'était faite d'une vie molle et voluptueuse, loin de renoncer au repos, il n'avait que trop d'inclination pour s'y livrer. Il fit d'abord quelques menaces et quelques plaintes aux ambassadeurs, de la manière dont Antiochus l'avait traité : mais il consentit à une trêve d'un an, et envoya Sosibe à Antioche, pour y faire ratifier le traité. Après avoir ensuite passé trois mois dans différents endroits de la Syrie et de la Phénicie, s'y être assuré des villes, et y avoir établi Andromaque pour gouverneur, il reprit avec sa soeur et ses favoris le chemin d'Alexandrie, où chacun, con naissant le genre de vie qu'avait mené ce prince jusqu'alors, fut fort surpris de la manière dont il avait terminé cette guerre. Le traité conclu avec Sosibe, Antiochus revint à son premier projet, et se disposa à la guerre contre Achéus.

Vers le même temps, un tremblement de terre ayant renversé le colosse des Rhodiens; les murs de la ville, du moins pour la plus grande partie, et la plupart des arsenaux, ce peuple mit à profit cet accident avec tant d'adresse et de prudence, que, bien loin d'en avoir souffert, cela ne servit qu'à augmenter et à embellir leur ville. On voit par là combien la vigilance et la prudence l'emportent, parmi les hommes, sur la négligence et la mauvaise conduite. Avec ces deux défauts, les événements même heureux sont funestes. A-t-on les deux vertus opposées, on tire parti des malheurs mêmes. Les Rhodiens dépeignant avec des coureurs très sombres l'accident qui leur était arrivé, et soit dans les instructions qu'ils donnaient à leurs ambassadeurs, soit dans les conversations particulières, faisant toujours leurs plaintes, avec beaucoup de noblesse et de zèle, pour leur république, ils touchèrent tellement les villes, et principalement les rois en leur faveur, que non seulement on leur fit de grands présents, mais qu'on leur avait encore obligation quand ils les recevaient.

Hiéron et Celon leur donnèrent soixante-quinze talents d'argent, en partie comptant, en partie payables peu après, pour l'huile des athlètes, des cassolettes d'argent avec leurs bases, des vases à mettre de l'eau; dix talents pour les frais des sacrifices, dix autres pour faire venir de nouveaux citoyens; en sorte que la somme entière montait à près de cent talents. Outre cela, ils exemptèrent d'impôts ceux qui naviguaient à Rhodes, et leur envoyèrent cinquante catapultes de trois coudées. Enfin, après avoir tant donné, comme s'ils eussent été encore redevables aux Rhodiens, ils firent élever deux statues dans leur place publique, dont l'une représentait le peuple de Rhodes, et l'autre le peuple de Syracuse qui lui mettait une couronne sur la tête.

Ptolémée leur fournit aussi trois cents talents d'argent, un million de mesures de blé, du bois pour bâtir dix vaisseaux à cinq rangs de rames, et dix à trois rangs; quatre mille poutres proportionnées du bois d'où découle la résine, mille talents de monnaie d'airain, trois mille livres pesant d'étoupe, trois mille voiles et trois mille mâts, trois mille talents pour relever le colosse, cent architectes, trois cent cinquante manoeuvres et quatorze talents par an pour leur nourriture, douze mille mesures de blé pour les jeux et les sacrifices, et vingt mille pour la subsistance de dix vaisseaux à trois rangs. La plupart de ces choses furent données sur-le-champ, ainsi que le tiers de tout l'argent.

Antiochus, de son côté, leur fit présent de dix mille poutres, depuis seize coudées jusqu'à huit, pour faire des coins; sept mille de sept coudées, trois mille talents de fer, mille talents de résine, mille mesures de poix liquide, et il leur promit outre cela cent talents d'argent. Chryséis, sa femme, donna cent mille mesures de blé et trois mille talents de plomb.

Seleucus, père d'Antiochus, ne se contenta pas de ne point lever d'impôts sur ceux qui naviguaient à Rhodes, ni de leur donner dix vaisseaux à cinq rangs de rames, avec tout leur équipage, et deux cent mille mesures de blé, il leur donna encore dix mille coudées de bois et mille talents de résine et de crin.

Ils reçurent à peu près les mêmes libéralités de Prusias, de Mithridate, de toutes les puissances qui étaient alors dans l'Asie, de Lysanias, d'Olympique, de Limnée. Il serait difficile d'énumérer les villes qu'ils engagèrent à les secourir. Quand on considère le temps où la ville de Rhodes a commencé à être habitée, on est surpris de ses progrès, des richesses des citoyens, des richesses de la ville en général; mais, si on fait réflexion sur sa situation heureuse, sur l'abondance des biens que les étrangers y apportent, sur la réunion de toutes les commodités qu'on y rencontre, loin de s'étonner, on trouve que cette ville est encore moins puissante qu'elle ne devrait être.

Au reste, si je suis entré dans de si grands détails, c'est premièrement pour faire connaître quel fut le zèle des Rhodiens pour relever leur république, zèle qu'on ne peut ni trop louer, ni trop imiter; c'est, en second lieu, pour opposer les libéralités des rois précédents à l'esprit mesquin de ceux d'aujourd'hui, dont les villes et les nations reçoivent si peu. Peut-être que ces rois, après de si grands exemples de générosité, auront honte de faire tant valoir quatre ou cinq talents qu'ils auront donnés, et d'exiger des Grecs, pour un si maigre présent, autant de reconnaissante et d'honneur qu'on en accordait à leurs prédécesseurs. Peut-être aussi que les villes, ayant devant les yeux les dons immenses qu'on leur faisait autrefois, ne s'aviliront pas jusqu'à rendre, pour des libéralités si méprisables, des honneurs qui ne sont dus qu'aux plus grandes, et qu'en

n'accordant à chacun que ce qu'il mérite, elles feront voir que les Grecs, supérieurs aux autres nations, savent donner à chaque chose son juste prix. Reprenons maintenant la guerre des alliés où nous l'avons quittée.

CHAPITRE XIX

- Les Achéens se disposent à la guerre.
- Division de Mégalopolis.
- Les Éleéns battus par Lycus, propréteur des Achéens.
- Divers événements de la guerre des alliés.

Quand l'été fut venu, Agélas étant préteur des Étoliens, et Aratus des Achéens, Lycurgue revint d'Étolie à Lacédémone, rappelé par les éphores, après qu'ils eurent reconnu la fausseté du crime pour lequel il avait été exilé. Pendant que celui-ci prenait des mesures avec Pyrrhias, préteur des Éleéns, pour faire une irruption dans la Messénie, Aratus, ayant fait réflexion qu'il n'y avait plus de troupes mercenaires chez les Achéens, et que les villes ne s'embarrassaient plus d'en lever, depuis qu'Épérate, son prédécesseur dans la préture, avait si fort dérangé les affaires par sa lâcheté et sa mauvaise conduite, il tâcha de relever leur courage, et, en ayant obtenu un décret, il se disposa sérieusement à la guerre. Le décret portait qu'on entretiendrait huit mille fantassins de troupes mercenaires et cinq cents chevaux; qu'on lèverait dans l'Achaïe trois mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux ; que de ce nombre seraient cinq cents fantassins de Mégalopolis, armés de boucliers d'airain, et cinquante chevaux, et autant d'Argiens. Il était, outre cela, ordonné qu'on, ferait marcher trois vaisseaux vers Acté et le golfe d'Argos, et trois vers Patres, Dyme et vers ce détroit.

Pendant qu'Aratus faisait ainsi ses préparatifs Lycurgue et Pyrrhias, étant convenus ensemble de se mettre en même temps en campagne, avancèrent vers la Messénie. Aratus eu eut avis, et, à la tête des mercenaires et de quelques troupes d'élite, il vint à Mégalopolis pour secourir les Messéniens. Lycurgue, parti de Sparte, prit par trahison Calamas, château appartenant aux Messéniens, et continua ensuite sa route pour se joindre aux Étoliens. D'un autre côté, Pyrrhias, venant d'Élide avec un fort petit corps de troupes, fut arrété à l'entrée de la Messénie par les Cyparissiens; de sorte que Lycurgue, ne pouvant le rejoindre, ni entreprendre, avec son peu de forces, quelque chose par lui-même, se contenta de faire quelque temps du ravage dans le pays, pour subvenir aux besoins de ses troupes, et reprit le chemin de Sparte sans avoir rien fait.

Après ce mauvais succès des ennemis, Aratus, en homme sage et précautionné sur l'avenir, persuada à Taurion et aux Messéniens de fournir chacun cinq cents hommes de pied, et cinquante chevaux pour garder la Messénie, les Mégalopolitains, les Tégéates et les Argiens, tous peuples qui, limitrophes de la Laconie, souffrent les premiers des guerres qu'ont les Lacédémoniens avec les autres peuples du Péloponnèse. Il se chargea lui-même de garder avec des troupes d'Achaïe et des mercenaires, toutes les parties de cette province qui regardent Élée et l'Étolie. Il travailla ensuite à réconcilier entre eux les Mégalopolitains, qui, chassés depuis peu de leur patrie, et ruinés entièrement par Cléomène, quoiqu'ils eussent un besoin pressant de plusieurs choses, ne s'étaient cependant approvisionnés de rien. Toujours même esprit, mêmes dispositions, mais rien pour satisfaire aux dépenses, tant publiques que particulières. De là les contestations, les disputes, les emportements qui les aigrissaient les uns contre les autres, comme il arrive d'ordinaire dans les républiques et entre les particuliers, lorsqu'on se voit dans l'impuissance de mettre à exécution ce que l'on avait projeté.

Deux choses les divisaient : premièrement, le rétablissement des murs de la ville, les uns disant qu'il la fallait rétrécir et en régler le circuit sur les moyens que l'on avait pour le faire et sur les forces que l'on aurait pour le garder en cas d'attaque, ajoutant que la ville n'avait été renversée que parce qu'étant trop grande, on n'avait point assez de monde pour la défendre; outre cela, qu'on devait obliger les plus riches citoyens de donner le tiers de leurs fonds pour grossir le nombre des habitants. Les autres, au contraire, ne pouvaient souffrir ni qu'on donnât moins d'étendue à la ville, ni qu'on abandonnât la troisième partie des biens pour la peupler. L'autre sujet de division, et le principal, était les lois que Prytanis, péripatéticien distingué, qu'Antigonus leur avait envoyé pour législateur, leur avait données. Aratus prit tout le soin possible de calmer les esprits, et en vint à bout. La paix se fit, et l'un en grava les articles sur une colonne que l'on mit près de l'autel de Vesta à Omarion. Il patit ensuite de Mégalopolis, vint à l'assemblée des Achéens, et donna le commandement des étrangers à Lycus de Phares, propréteur dans le territoire qui avait été assigné à sa patrie.

Les Éléens, irrités contre Pyrrhias, se choisirent encore un préteur chez les Étoliens, et firent venir Euripidas. Celui-ci observa le temps de l'assemblée des Achéens, et, s'étant mis en campagne à la tête de soixante chevaux et de deux mille fantassins, il passa par le pays des Pharéens, le pilla jusque près d'Égée; et, après y avoir fait tout le butin qu'il souhaitait, se retira à Léontium. Lycus, en étant averti, courut au secours. Il joignit les ennemis, les attaqua brusquement, en laissa quatre cents sur la place, et fit deux cents prisonniers, dont les plus éminents étaient Physsias, Antanor, Cléarque, Androloque, Évanoridas, Arisiogiton, Nicasippe et Aspasios. Les armes et tout le butin restèrent au vainqueur. Vers le même temps l'amiral des Achéens, ayant fait voile vers Molycrie, en revint avec cent esclaves. Il repartit et alla à Chalcée : il livra là un combat d'où il ramena deux vaisseaux longs et tout leur équipage. Il prit encore un petit bâtiment tout équipé, près de Rhie en Étolie. Toutes ces prises, par mer et par terre, jetèrent chez les Achéens beaucoup d'argent et de provisions; cela fit espérer aux troupes que leur solde serait payée, et aux villes qu'elles ne seraient point chargées d'impôts.

Sur ces entrefaites, Scerdilaïdas, axant à se plaindre de Philippe, sur ce que ce prince ne lui payait pas toute la somme dont ils étaient convenus par un traité fait entre eux, envoya quinze vaisseaux pour emporter par artifice ce qui lui était dû. Ces vaisseaux abordèrent à Leucade, et, en conséquence du traité précédent, ils y furent reçus comme amis. Ils n'y firent, en effet, ni ne purent même y faire aucun acte d'hostilité; mais on connut leur mauvais dessein, lorsqu'Agathune et Casasandre, Corinthiens, étant aussi venus comme amis à Leucade, sur quatre vaisseaux de Taurion, ils les attaquèrent contre la foi des traités, prirent ces deux capitaines et leurs vaisseaux, et les firent conduire à Scerdilaïdas. De Leucade ayant fait voile à Malée, ils pillèrent les marchands et les forcèrent de prendre terre, profitant du temps que la moisson approchait et de la négligence avec laquelle Taurion gardait ces deux villes.

Aratus, avec un corps de troupes choisies, était en embuscade pour enlever la moisson des Argiens ; et Euripidas, de son côté , à la tête de ses Étoliens, se mit en campagne dans le dessein de piller les terres des Tritéens. Lycus et Demodocus, commandants de la cavalerie achéenne, sur l'avis qu'on leur donna que les Étoliens étaient sortis de l'Élide, assemblèrent aussitôt les Dyméens, les Patréens et les Pharéens, et, y ayant joint les mercenaires, ils se jetèrent dans Élée. Arrivés à Phyxion, ils envoyèrent les soldats armés à la légère et la cavalerie pour ravager le pays, et mirent en embuscade,

au-tour de Phyxion, les soldats pesamment armés. Les Éléens sortirent en grand nombre pour arrêter les pillards. Ceux-ci se retirent, ils sont poursuivis. Alors Lycus, sortant de son embuscade, fond sur tout ce qu'il rencontre. Les Éléens furent d'abord renversés; deux cents des leurs restèrent sur la place, quatre-vingts furent faits prisonniers, et les Achéens emportèrent impunément leur butin.. Outre ces avantages, l'amiral des Achéens ayant fait de fréquentes descentes sur les terres de Calydonie et de Naupacte, y ravagea tout et tailla deux fois en pièces les troupes qu'on lui opposa.. Il prit aussi Cléonieus de Naupacte. Mais comme il était lié aux Achéens à titre d'hospitalité, loin de le vendre, on le renvoya quelque temps après sans rançon.

Ce fut aussi vers ce temps-là qu'Agelas préteur des Étoliens, ayant rassemblé un corps de troupes considérable, ravagea les terres des Acarnaniens, et parcourut, en pillant, toute l'Épire. Il renvoya ensuite les Étoliens dans leurs villes. Les Acarnaniens, à leur tour, se jetèrent sur les terres de Strate; mais, je ne sais quelle terreur panique les ayant saisis, ils se retirèrent honteusement, quoique sans perte, parce que les. Stratéens, craignant que cette retraite ne cachât quelque embuscade, n'osèrent pas les poursuivre.

Il faut ici rapporter la trahison feinte qui se fit à Phanote. Alexandre, qui avait reçu de Philippe le gouvernement de la Phocide, dressa, par le ministère de Jason, son lieutenant dans Phanote, un piège aux Étoliens. Celui-ci envoya vers Agélas leur préteur, pour lui promettre qu'on lui livrerait, s'il voulait, la citadelle de Phanote. On fit les serments ordinaires, et l'on convint des conditions. Agélas, au jour marqué, vient à la tête de ses Étoliens pendant la nuit ; il envoie cent homme d'élite à la citadelle, et cache le reste de ses troupes à quelque distance de la ville. Alexandre fait mettre dans la ville des soldats sous les armes, et Jason introduit les cent Étoliens. dans la citadelle, comme il l'avait promis par serment. À peine y furent-ils entrés, qu'Alexandre s'y jeta aussitôt, et les cent Étoliens mirent bas les armes. Le jour venu, Agélas, averti de ce qui s'était passé, reprit le chemin. de son pays, pris dans un piège à peu près. semblable à tant d'autres qu'il avait tendus lui-même.

CHAPITRE XX

- Philippe dispose l'escalade devant Mélitée, et la manque.
- Siège de Thèbes.
- Discours de Demetrius de Pharos pour porter le roi de Macédoine à quelque entreprise plus conconsidérable.
- On se dispose à la paix.

Le roi Philippe prit dans ce temps là Bylazore. C'est la plus grande ville de Péonie, et la plus avantageusement située pour faire des incursions de Dardanie dans la Macédoine, de sorte que, s'en étant rendu maître, il n'avait presque plus rien à craindre de la part des Dardaniens. C'était là l'entrée de la Macédoine; et depuis que Philippe s'en était emparé, il n'était pas aisé aux Dardaniens de mettre le pied dans son royaume. Après y avoir mis garnison, il envoya Chrysogone lever des troupes dans la haute Macédoine, et, prenant ce qu'il y en avait dans la Béotie et dans l'Amphaxitide, il vint à Édèse; d'où ayant joint à son année le corps de troupes qu'avait amassé Chrysogone, il se mit en marche et parut au sixième jour devant Larisse. Il en partit de nuit sans se reposer, et arriva au point du jour à Mélitée, aux murs de laquelle il fit d'abord dresser les échelles. Les Mélitéens furent si effrayés d'un assaut si subit et si imprévu, qu'il lui eût été aisé de prendre la ville; mais les échelles étaient trop courtes, et il manqua son coup.

Ce sont là de ces fautes où des chefs ne peuvent tomber sans s'attirer de justes reproches. On blâme avec raison la témérité de certaines gens qui, sans avoir pris leurs précautions, sans avoir mesuré les murailles, sans avoir reconnu les rochers ou les autres endroits par où ils veulent faire leurs approches, se présentent étourdiment devant une ville. Mais ceux-là sont-ils plus excusables, qui, après avoir pris toutes les mesures nécessaires, donnent aux premiers venus le soin des échelles et de tous les autres instruments de cette espèce ? Il ne faut pas tant prendre garde à la facilité qu'il y a de les faire, qu'à l'importance dont ils sont dans certaines conjonctures. En ces sortes d'affaires, rien n'est impunément négligé ; la peine suit toujours la faute.

Si l'entreprise s'exécute, on expose ses plus braves gens à un danger inévitable; et si on se retire, on s'expose au mépris, peine plus grande que la mort même. S'il fallait justifier cela par des exemples, j'en trouverais sans nombre. De ceux qui n'ont pas réussi dans les entreprises de cette nature, il y en a beaucoup plus qui y ont perdu la vie , ou du moins qui ont été dans un péril évident de la perdre, que de ceux qui se sont retirés sans perte. Encore faut-il convenir qu'on n'a plus pour ceux-ci que de la défiance et de la haine. Leur faute est comme un avertissement public de se tenir sur ses gardes. Je dis public, parce que non seulement ceux qui sont témoins de la chose, mais aussi ceux qui l'apprennent d'ailleurs, en sont avertis d'être toujours en garde et de prendre des précautions. C'est donc à ceux qui sont à la tête des affaires, de ne point entreprendre de pareils desseins, sans avoir auparavant bien pensé aux moyens de les mettre en exécution. À l'égard de la mesure des échelles et de la fabrique des autres instruments de guerre, il y a pour cela une méthode aisée et certaine : nous en parlerons dans une autre occasion, où nous tâcherons de montrer quelle manière on doit faire l'escalade pour qu'elle ait un heureux succès. Mais, à présent, reprenons le fil de notre histoire.

Le projet de Philippe ayant échoué , ce prince alla camper sur le bord de l'Énipée, où il fit venir de Larisse et des autres villes toutes les munitions qu'il y avait amassées pendant l'hiver, pour faire le siège de Thèbes dans la Phéthotide, lequel siège était tout le but de son expédition. Cette ville est située assez près de là mer, à trois cents stades de Larisse, commandant d'un côté la Magnésie, et de l'autre la Thessalie, mais surtout le côté de la Magnésie, qu'habitent les Démétréens, et celui de la Thessalie, où sont les terres de Pharsale et de Phérée. Pendant que cette ville était sous la puissance des Étoliens, ils firent, par leurs courses continuelles de grands ravages sur les terres de Démétriade, de Pharsale, et même de tarisse. Ils poussèrent plusieurs fois leurs courses jusqu'à la plaine d'Amylique. C'est pour cela que Philippe regardait la conquête de cette ville comme une chose importante, et qu'il y donnait tous ses soins. Ayant donc fait provision de cent cinquante catapultes et de vingt-cinq machines à lancer des pierres, il approcha de Thèbes, et, ayant partagé son armée en trois corps, il la logea dans les postes les plus rapprochés de la ville. Une partie campait auprès de Scopie, la seconde aux environs d'Héliostropie, et la troisième sur le mont Hémus, qui commande la ville. Tout l'espace qui s'étendait entre ces trois corps de troupes, il le fit fortifier d'un fossé, d'une double palissade et de tours de bois, à cent pas l'une de l'autre, où il mit une garnison suffisante.

Ayant ensuite assemblé toutes ses munitions, il fit approcher ses machines de la citadelle. Pendant les trois premiers jours, les assiégés se défendirent avec tant de valeur, que les ouvrages n'avancèrent point du tout. Mais les escarmouches continuelles et les traits que les assiégeants tiraient sans nombre, ayant fait périr une partie de la garnison et mis le reste hors dé combat, l'ardeur des assiégés se ralentit. Aussitôt, Philippe dirige les mineurs contre le château, qui était si avantageusement situé, que les Macédoniens, malgré leur constance et un travail continuel, arrivèrent à peine au bout de neuf jours à la muraille. On travailla tour à tour, sans cesser, ni de jour ni de nuit. Au troisième jour, il y eut deux cents pas de mur percés et soutenus par des pièces de bois. Mais ces pièces n'étant pas assez fortes pour supporter un si grand poids, les murs tombèrent avant que les Macédoniens missent le feu au bois qui les soutenait. On travailla ensuite à aplanir la brèche pour monter à l'assaut. On allait y monter, mais la frayeur saisit les assiégés, et ils rendirent la ville. Par cette conquête, Philippe mettant en sûreté la Magnésie et la Thessalie, enleva aux Étoliens un grand butin, et fit connaître à ses troupes, que, s'il avait manqué Platée, c'était par la faute de Léontius; qu'il avait eu par conséquent raison de punir de mort. Entré dans Thèbes, il mit à l'encan tous les habitants, peupla la ville de Macédoniens, et lui donna le nom de Philippopolis.

Il reçut encore là des ambassadeurs de Chio, de Rhodes, de Byzance et de la part de Ptolémée, au sujet de la paix, et il leur répondit, comme il avait déjà fait auparavant, qu'il voulait bien qu'elle se lit, et qu'ils n'avaient qu'à savoir des Étoliens s'ils étaient dans les mêmes dispositions. Dans le fond cependant, il ne se souciait pas beaucoup de la paix, et il aimait beaucoup mieux poursuivre ses projets. Aussi, ayant eu avis que Scerdilaïdas piratait autour de Matée, qu'il traitait les marchands comme s'ils étaient des ennemis, et que quelques-uns de ses propres vaisseaux avaient été attaqués à Leucade, contre la foi des traités, il équipa une flotte de douze vaisseaux pontés, de huit qui ne l'étaient pas, et de trente à deux rangs de rames, et mit à la voile sur l'Euripe. Son dessein était bien de surprendre les Illyriens; mais il en voulait principalement aux

Étoliens. Il ne savait pas encore ce qui s'était passé en Italie, où les Romains avaient été défaits par Hannibal dans la Toscane, dans le temps qu'il était devant Thèbes; le bruit de cette victoire n'avait point encore passé jusque dans la Grèce.

Philippe, n'ayant pu atteindre les vaisseaux de Scerdilaïdas, prit terre à Cenchrée. De là, les vaisseaux pontés cinglèrent, par son ordre, vers Malée, pour se rendre à Égée et à Patres, et il lit transporter le reste par la pointe du Péloponnèse à Léchée, où ils devaient tous demeurer à l'ancre. Il partit ensuite avec ses favoris pour se trouver aux jeux Néméens à Argos. Pendant qu'il y assistait à un des combats, arrive de Macédoine un courrier qui lui donne avis que les Romains avaient perdu une grande bataille, et qu'Hannibal était maître du plat pays. Le roi ne montra cette lettre qu'à Demetrius de Pharos, et lui défendit d'en parler. Celui-ci saisit cette occasion pour lui représenter qu'il devait au plus tôt laisser la guerre d'Étolie, pour attaquer les Illyriens, et passer ensuite en Italie; que la Grèce, déjà soumise en tout, lui obéirait également dans la suite; que les Achéens étaient entrés d'eux-mêmes et de plein gré dans ses intérêts, que les Étoliens, effrayés de la guerre présente, ne manqueraient pas de les imiter; que, s'il voulait se rendre maître de l'univers, noble ambition qui ne convenait à personne mieux qu'à lui, il fallait commencer par passer en Italie et la conquérir; qu'après la défaite des Romains, le temps était venu d'exécuter un si beau projet, et qu'il n'y avait plus à hésiter. Un roi jeune, heureux dans ses exploits, hardi, entreprenant, et, outre cela, né d'une maison qui, je ne sais comment, s'était toujours flattée de parvenir un jour à l'empire universel, ne pouvait être qu'enchanté d'un pareil discours.

Quoiqu'il n'eût alors montré sa lettre qu'à Demetrius, dans la suite, il assembla ses amis et demanda leur avis sur la paix qu'on lui conseillait de faire avec les Étoliens. Comme Aratus n'était pas fâché que là guerre se fît pendant qu'on était supérieur dans la guerre, le roi, sans attendre les ambassadeurs, avec qui l'on devait convenir en commun des articles, envoya chez lès Étoliens Cléonicus de Naupacte, qui, depuis qu'il avait été pris, attendait encore le synode des Achéens; puis, prenant à Corinthe des vaisseaux et une armée de terre, il alla à Égée. Pour ne point paraître trop empressé de finir la guerre, il s'approcha de Lasion, prit une tour bâtie sur les ruines de cette ville, et fit mine d'en vouloir à Élée. Après avoir envoyé deux ou trois fois Cléonicus, comme les Étoliens demandaient des conférences, il y consentit. Il ne pensa plus depuis à cette guerre; mais il écrivit aux villes alliées d'envoyer leurs plénipotentiaires pour délibérer en commun sur la paix. Il partit ensuite avec une armée, et alla camper à Panorme, qui est un port du Péloponnèse, vis-à-vis Naupacte, et attendait là les plénipotentiaires des alliés. Pendant qu'ils s'assemblaient, il passa à Zacynthe, pour mettre ordre aux affaires de cette île; et revint aussitôt à Panorme. Les plénipotentiaires assemblés, il envoya Aratus et Taurion à Naupacte avec quelques autres. Ils y trouvèrent un grand nombre d'Étoliens, qui souhaitaient avec tant d'ardeur que la paix se fît, qu'on n'eut pas besoin de longues conférences. Ils revinrent à Panorme pour informer Philippe de l'état des choses. Les Étoliens envoyèrent avec eux des ambassadeurs au roi, pour le prier de venir ch« eux à la tête de ses troupes, afin que les conférences se tinssent de plus près, et que l'on pût terminer plus commodément les affaires. Le roi, cédant à

leurs instances, fit voile vers Naupacte, et campa à environ vingt stades de la ville. Il enferma son camp et ses vaisseaux d'un bon retranchement et attendit là le temps de l'entrevue.

CHAPITRE XXI

- La paix se conclut entre les alliés.
- Harangue d'Agélaus pour les exhorter à demeurer unis.

Les Étoliens étaient venus à Naupacte sans armes, et, éloignés du camp de Philippe de deux stades, ils envoyaient de leur part des négociateurs. Le roi leur fit proposer par les ambassadeurs des alliés, pour premier article : que de part et d'autre on garderait ce que l'en avait. Les Étoliens y consentirent. Pour le reste, il y eut quantité de députations; qui ne valent pas la peine, pour la plupart, que nous nous y arrêtions. Mais je ne puis laisser ignorer le discours que tint d'Agélaüs de Naupacte, devant le roi et les ambassadeurs des alliés, dans la première conférences. Il dit donc qu'il serait à souhaiter que les Grecs n'eussent jamais de guerre les uns contre les autres; que ce serait un grand bienfait des dieux, si, n'ayant que les mêmes sentiments, ils se tenaient tous, pour ainsi dire, par la main, et joignaient toutes leurs forces ensemble pour mettre à couvert eux et leurs villes des insultes des Barbares; si cela ne se pouvait absolument; que du moins, dans les conjonctures présentes, ils s'unissent ensemble et veillassent à la conservation de la Grèce; qu'il n'y avait, pour sentir la nécessité de cette union, qu'à jeter les yeux sur les armées formidables qui étaient sur pied, et sur l'importance de la guerre qui se faisait actuellement; qu'il était évident à quiconque se connaissait médiocrement en politique, que jamais les vainqueurs, soit Carthaginois ou Romains, ne se borneraient à l'empire de l'Italie et de la Sicile, mais qu'ils pousseraient leurs projets au-delà des justes bornes; que tous les Grecs en général devaient être attentifs au péril dont ils étaient menacés, et surtout Philippe ; que ce prince n'aurait rien à craindre, si, au lieu de travailler à la ruine des Grecs et de faciliter leur défaite à leurs ennemis, comme il avait fait jusqu'alors, il prenait à coeur leurs intérêts comme les siens propres, et veillait à la défense de toute la Grèce, comme si c'était son propre royaume; que par cette conduite, il gagnerait l'affection des Grecs, qui, de leur côté, le suivraient inviolablement dans toutes ses entreprises, et déconcerteraient, par leur fidélité pour lui, tous les projets que les étrangers pourraient former contre son royaume ; que s'il avait envie d'enteprendre quelque chose, il n'avait qu'à se tourner du côté de l'occident, et à considérer la guerre qui se faisait dans l'Italie; que, pourvu qu'il se tînt prudemment à la découverte des événements pour saisir la première occasion, tout semblait lui frayer le chemin à l'empire universel; que s'il avait quelque chose à démêler avec les Grecs, ou quelque guerre à leur faire, il remit ces différends à un autre temps; que surtout il prît garde de se conserver toujours la liberté de faire la paix, ou d'avoir avec eux la guerre quand il voudrait; que s'il souffrait que la nuée qui s'élevait du côté de l'occident vint foudre sur la Grèce, il craignait fort qu'il ne fût plus en pouvoir ni de prendre les armes, ni de traiter de paix, ni de terminer en aucune façon les puériles contestations qu'ils avaient maintenant, et qu'ils ne fussent réduits à demander aux dieux, comme une grande grâce, la liberté de décider leurs affaires à leur gré et de la manière qu'ils le jugeraient à propos.

Il n'y eut personne à qui ce discours ne fit souhaiter la paix avec ardeur. Philippe en fut d'autant plus touché, qu'on ne lui proposait que ce qu'il souhaitait déjà, et ce à quoi Demetrius l'avait auparavant disposé. On convint des articles, on ratifia le traité, et l'on se retira de part et d'autre, chacun dans son pays. Cette paix de Philippe et

des Achéens avec les Étoliens, la bataille perdue par les Romains dans la Toscane, et la guerre d'Antiochus pour la Coelo-Syrie, tous ces événements arrivèrent dans la troisième année de la cent quarantième olympiade. Ce fut aussi pour la première fois, et dans cette dernière assemblée, qu'on vit les affaires de la Grèce mêlées avec celles d'Italie et d'Afrique. Dans la suite, soit qu'on entreprît la guerre, soit qu'on fit la paix, ni Philippe, ni les autres puissances de la Grèce ne se réglèrent plus sur l'état de leur pays, tous tournèrent les yeux vers l'Italie. Les peuples de l'Asie et les insulaires firent bientôt après la même chose. Ceux qui depuis ce temps-là ont eu sujet de ne pas bien vivre avec Philippe ou avec Attalus, n'ont plus fait attention ni à Antiochus ni à Ptolémée ; ils ne se sont plus tournés vers le midi ou l'orient, ils n'ont eu les yeux attachés que sur l'occident. Tantôt c'était aux Carthaginois, tantôt aux Romains qu'on envoyait des ambassadeurs. Il en venait aussi à Philippe de la part des Romains, qui, connaissant la hardiesse de ce prince, craignaient qu'il ne fit augmenter l'embarras où ils se trouvaient.

Nous voilà donc arrivés au temps où les affaires des Grecs sont jointes avec celles d'Italie et d'Afrique. Nous avons vu quand, comment et pourquoi cela s'est fait. C'est ce que je m'étais engagé dès le commencement à faire voir. Ainsi, quand nous aurons conduit l'histoire grecque jusqu'au temps où les Romains ont perdu la bataille de Cannes, et où nous avons laissé les affaires d'Italie, nous finirons ce cinquième livre. La guerre finie, les Achéens choisirent Timoxène pour préteur, reprirent leur lois, leurs usages, leurs fonctions ordinaires. Il en fut de même des autres villes du Péloponnèse. Chacun rentra dans ses biens, on cultiva la terre, on rétablit les sacrifices et les fêtes publiques, et, en un mot, tout ce qui regardait le culte des dieux : devoirs qui, par les guerres continuelles qu'on avait eu à soutenir, avaient été, pour la plupart, oubliés. Entre tous les peuples du monde, à peine en trouvait-on quelqu'un qui eût plus de penchant et d'inclination que ceux du Péloponnèse pour une vie douce et tranquille; cependant l'on peut dire qu'ils en ont moins joui qu'aucun, du moins depuis longtemps. Ce vers d'Euripide les peint assez bien :

Toujours dans les travaux et toujours dans la guerre.

Nés pour commander et passionnés pour leur liberté, ils ont toujours les armes à la main pour se disputer le premier pas. Les Athéniens, au contraire, furent à peine délivrés de la crainte des Macédoniens, qu'ils voulurent jouir des fruits d'une solide liberté. Conduits et gouvernés par Euryclidas et par Micyon, ils ne prirent aucune part aux affaires des autres Grecs; ils suivirent aveuglément les inclinations de ces deux magistrats. Quelques honneurs qu'on demandât qu'ils rendissent à tous les rois et principalement à Ptolémée; ils les rendirent. Il n'est point de sorte de réglements et d'éloges qu'ils n'aient souffert qu'on ne fit pour eux. Ils passèrent beaucoup au-delà des bornes de la bienséance, sans que ceux qui étaient à leur tête eussent la prudence et le courage de les arrêter.

Peu de temps après, Ptolémée fut obligé de faire la guerre à ses propres sujets. On doit convenir qu'à considérer le temps où il conçut le projet de faire marcher les Égyptiens contre Antiochus, il était à propos qu'il le conçût ; mais, à considérer l'avenir, c'était une chose pernicieuse. Ce peuple, enflé des avantages qu'il avait remportés à Raphie

, ne daigna plus écouter les ordres qu'on lui donnait; il se crut assez de forces pour soutenir une révolte; il ne chercha plus qu'un chef et un prétexte pour se mettre en liberté, et il se révolta en effet bientôt après.

Pour Antiochus, ayant fait pendant l'hiver de grands préparatifs, il passa, au commencement de l'été, le mont Taurus, et, après avoir conclu une alliance avec Attalus, il se mit en marche contre Achéus.

Comme les Étoliens avaient été malheureux dans la dernière guerre, ils furent d'abord bien aises d'avoir fait la paix avec les Achéens, et ce fut pour cela qu'ils élurent pour préteur Agélaüs de Naupacte, parce qu'il semblait avoir le plus contribué à cette paix. Mais ils ne furent pas longtemps à se dégoûter et à se plaindre de leur préteur, qui, en faisant la paix, non avec quelque peuple particulier, mais avec toute la Grèce, leur avait retranché tontes les occasions de faire du butin sur leurs voisins. Mais Agélaüs, soutenant avec constance ces plaintes injustes, les retint malgré eux dans le devoir.

Après la paix, Philippe s'en retourna par mer en Macédoine; il y trouva Scerdilaïdas, qui, sous le même prétexte qu'à Leucade, avait pris depuis peu Pissé dans la Pélagonie, gagné, pare des promesses, les villes de Dassarétide et les Phébatides, Antipatrie, Chrysondion et Gertuns, et fait des courses dans la plus grande partie des terres de Macédoine qui confinent à ces villes. Philippe se mit en campagne pour reprendre les places qui s'étaient séparées de son parti, et pour défaire Scerdilaïdas. Rien, à son avis, n'était plus nécessaire pour l'heureux succès de ses entreprises, et, entre autres, pour l'expédition qu'il méditait en Italie, que de mettre ordre aux affaires d'Illyrie. Demetrius le portait si vivement à cette expédition, qu'il en était uniquement occupé, et que la nuit, s'il avait des songes, c'était sur cette guerre. Il ne faut pas croire que ce fut par amitié pour Philippe que Demetrius le poussait à marcher contre les Romains; l'amitié n'y entrait que pour la moindre partie : c'était par haine pour cette république, et parce qu'il n'y avait pas pour lui d'autre moyen dé rentrer dans l'île de Pharos. Philippe reprit donc les villes dont nous avons parlé; dans la Dassarétide, Créonion et Gertuns ; le long du lac de Lichnide, Enchelas, Céraces, Sation, Clos; Bantie dans le pays des Calicoéniens, et celui des Pyzentins, Orgise; après quoi il mit son armée en quartier d'hiver. Ce fut ce méme hiver qu'Hannibal passa autour de Géranium, après avoir ravagé les plus beaux pays de l'Italie, et après que les Romains eurent élu pour consuls A. Terentius et Luc. Émilius.

Pendant le quartier d'hiver, Philippe fit réflexion qu'il avait besoin de vaisseaux et de matelots pour ses desseins, Ce n'est pas qu'il espérât vaincre les Romains par mer, mais parce que par mer il transporterait plus aisément les soldats, arriverait beaucoup plus tôt où il s'était proposé, et tomberait sur les Romains lorsqu'ils s'y attendraient le moins. Rien ne lui parut plus propre pour cela que les vaisseaux d'lllyrie, et il fut, je pense, le premier roi de Macédoine qui en fit construire jusqu'à cent. Après les avoir fait équiper, il assembla ses troupes au commencement de l'été, exerça quelque temps les Macédoniens à ramer, se mit en mer, vers le temps à peu près qu'Antiochus passait le mont Taurus. Ayant fait voile par l'Euripe et tourné vers Mélée, il vint mouiller autour de Céphalénie et de Leucade, et demeura là pour y observer la flotte des Romains. Sur l'avis qu'il reçut ensuite, qu'il y avait à Lilybée des vaisseaux à l'ancre, il s'avanca hardiment du côté d'Apollonie. Quand il fut dans le pays qu'arrose l'Aoüs, une terreur panique, semblable à celle qui prend quelquefois aux armées de terre, s'empare de ses

troupes. Quelques vaisseaux qui étaient à la queue, ayant pris terre dans l'île de Sason, à l'entrée de le mer Ionienne, vinrent, de nuit, dire à Philippe que plusieurs vaisseaux, venant du détroit, avaient abordé avec eux au même port, et leur avaient donné avis qu'ils avaient laissé à Rhège des vaisseaux romains qui allaient à Apollonie pour porter du secours à Scerdilaïdas. Philippe crut que toute une flotte allait fondre sur lui. La frayeur le saisit ; il fit lever les ancres, et reprendre la route par où il était venu.

On marcha une nuit et un jour, sans ordre et sans s'arrêter, et, à la seconde journée, on aborda à Céphalénie, où le roi fit courir le bruit qu'il n'était revenu que pour régler quelques affaires dans le Péloponnèse. Sa crainte était très mal fondée. Il est vrai que Scerdilaïdas, ayant appris, pendant l'hiver, que Philippe faisait construire quantité de vaisseaux, en attendant qu'il arrivât par mer, avait dépêché vers les Romains pour les en avertir et pour demander du secours; et que les Romains lui avaient envoyé dix vaisseaux de la flotte qui était à Lilybée, et qui étaient les mêmes qu'on avait vus à Rhège. Mais si Philippe n'eût pas pris inconsidérément la fuite, c'était là la plus belle occasion du monde pour se rendre maître de l'Illyrie. Les Romains étaient alors si occupés d'Hannibal et de la bataille de Cannes, qu'il aurait été facile de prendre les dix vaisseaux; mais il se laissa épouvanter, et se retira honteusement en Macédoine.

Vers ce même temps, Prusias fit un exploit mémorable. Les Gaulois qu'Attalus avait tirés d'Europe pour faire la guerre à Achéus, sur la réputation qu'ils avaient de braves et de vaillants soldats; ces Gaulois, dis-je, ayant quitté ce roi pour les raisons que nous avons rapportées, et ayant fait des ravages horribles dans les villes de l'Hellespont et assiégé les Illiens, les Alexandrins les défirent courageusement dans la Troade. Thémistas, à la tête de quatre mille hommes, leur fit lever le siège d'Illium, leur coupa les vivres, renversa tous leurs projets, et les chassa enfin de toute la Troade. Les Gaulois se jetèrent dans l'Arisbe, ville de l'Abydène, et se disposèrent à entrer de force dans les villes du pays; Prusias vint à eux et leur livra bataille. Tout ce qu'il y avait de soldats fut taillé en pièces, les enfants et les femmes furent égorgés dans le camp, et les équipages furent abandonnés aux vainqueurs. Par là il délivra d'une grande crainte les villes de l'Hellespont, et apprit aux Barbares de l'Europe à ne point hasarder si facilement de passer en Asie. En Grèce et en Asie, tel était l'état des affaires. En Italie, après la bataille de Cannes, la plupart des peuples se jetaient dans le parti d'Hannibal, comme nous avons dit dans le livre précédent. Finissons ici celui-ci, puisqu'il ne nous reste plus rien à dire des événements arrivés dans la cent quarantième olympiade. Dans le livre suivant, après avoir rappelé en peu de mots ce que nous avons raconté dans celui-ci, nous parlerons de la forme de la république romaine, selon ce que nous avons promis autrefois.

Fragments du LIVRE VI

CHAPITRE I

- *Argument.*

Ça nous interrompons le fil de notre récit, pour examiner la forme du gouvernement romain, et l'on verra qu'il ne pouvait être mieux constitué, non seulement pour se rétablir dans l'Italie et dans la Sicile, ainsi que pour soumettre les Espagnes et les Gaules; mais encore pour triompher des Carthaginois, et songer à l'empire du monde (POLYBE, liv. II).

CHAPITRE II

- De l'histoire romaine à une époque plus reculée.

Je suis persuadé que Rome a été fondée la seconde année de la septième olympiade (Polyb. apud Dionys. Halic., lib. I, cap. 74). SCHWEIGHAEUSER.

Le mont Palatin doit son nom à un jeune homme nommé Palante, qui y fut tué (Ibid. , lib. 1, cap. 32). SCHWEIGHAEUSER.

Chez les Romains, l'usage du vin est interdit aux femmes; mais il leur est permis de boire du vin cuit; on le fait avec du raisin cuit; il est semblable, pour le goût, au vin léger d'Agosthène ou de Crète. Lorsque la soif les presse, c'est donc avec cette boisson qu'elles l'apaisent. Mais si l'une d'elles a bu du vin, elle ne peut cacher ce fait; d'abord parce que la femme n'a pas à sa disposition le cellier où l'on met le vin; ensuite parce qu'il faut qu'elle baise sur la bouche ses parents et ceux de son mari, jusqu'aux fils de ses cousins, et cela tous les jours , et aussitôt qu'elle les aperçoit. Aussi, ne sachant pas qui doit lui parler, ou qui elle doit rencontrer, elle se tient sur ses gardes. En effet, si elle avait seulement goûté à du vin, il n'y aurait pas besoin d'autre indice pour le faire découvrir (Apud Athaenaeum, lib. x,C. 11). SCHWEIGHAEUSER.

Ancus Marcius fonda encore Ostie, ville fortifiée sur le Tibre (Stephanus ByZant., in Vstia). SCHWEIGHAEUSER.

Lucius, fils de Démarate le Corinthien, partit pour Rome, plaçant de grandes espérances, tant sur lui-même que sur ses richesses, et persuadé que les occasions ne lui manqueraient pas de montrer qu'il n'était inférieur à aucun citoyen de la république. Il était même marié à une femme qui, à d'autres qualités, joignait encore une âme propre à le seconder dans des pro-jets qui demandent de la prudence et de l'adresse. Aussitôt donc qu'il fut arrivé à Rome, et qu'on lui eut accordé le droit de cité, il se mit à montrer la plus grande déférence pour les ordres du roi ; et bientôt, en partie par sa libéralité , en partie par l'adresse de son esprit, et surtout au moyen des arts dans lesquels il avait été instruit dès son enfance, il sut s'insinuer tellement dans l'esprit du roi, qu'il parvint à exercer sur lui un certain empire, et obtint toute sa confiance. Enfin, par la suite, il fut admis dans l'intimité du roi Ancus Marcius, au point d'habiter dans son palais et d'administrer les affaires de l'état avec lui. Dans cette gestion, comme il veillait aux intérêts de tous en général, tandis qu'en même temps il aidait, en particulier, de son crédit et de ses travaux ceux qui lui demandaient quelque chose, usant même dans l'occasion de ses propres richesses avec magnificence, il s'attirait d'un côté l'attachement de beaucoup de citoyens par ses bienfaits, et de l'autre il s'était acquis la bienveillance de tous, en se faisant à leurs yeux une réputation de vertu: c'est par ces moyens qu'il parvint jusqu'à s'élever au trône (Excerpta Valesian.) SCHWEIGHAEUSER.

CHAPITRE III

- Des différentes sortes de gouvernements.

Quand on ne doit traiter que des républiques de la Grèce, de l'accroissement des unes ou de la ruine totale des autres, on n'a nulle peine à raconter ce qui s'y est passé, et à prédire ce qui, dans la suite, y arrivera; car quoi de plus aisé que de rapporter ce que l'on sait, ou de conjecturer par ce qui s'est fait autrefois, sur ce qui doit se faire à l'avenir ? Il n'en est pas de même de la république romaine : son état présent est difficile à développer, à cause de la variété qui se remarque dans son gouvernement; et l'on ne peut que difficilement prévoir ce qu'elle deviendra, parce que l'on ne connaît point assez comment elle se conduisait autrefois, soit dans les affaires générales, soit dans les affaires particulières. C'est pourquoi, sans une étude et une application très sérieuses on ne découvrira jamais clairement et empiétement les avantages qui distinguent cette république de toutes les autres.

La plupart de ceux qui ont traité avec méthode des différentes formes de gouvernement, en ont distingué trois, savoir : la royauté, l'aristocratie et la démocratie. On ne voit pas si, par là, ils ont voulu nous faire entendre qu'il n'y en avait point d'autres, ou que c'étaient là les trois meilleures; mais, quoi qu'il en soit, j'ose dire qu'ils se sont trompés sur l'un et l'autre point.

Ce ne sont pas les meilleures, puisque non seulement la raison, mais encore l'expérience, nous apprennent que la forme de gouvernement la plus parfaite, est celle qui est composée des trois qu'ils citent : telle fut, par exemple, celle que Lycurgue établit le premier à Lacédémone. Ce ne sont pas non plus les seules qu'il y ait, car les gouvernements monarchiques et tyranniques sont fort différents de la royauté, quoiqu'ils semblent avoir quelque ressemblance avec elle, ce dont profitent les monarques et les tyrans, pour colorer, autant qu'il leur est possible, et leurs actes et leur nom du titre de royauté. Il y a eu aussi plusieurs états gouvernés par un petit nombre de citoyens choisis. Au premier abord, on aurait cru que c'étaient des états aristocratiques, cependant ces deux gouvernements ne se ressemblent presque en aucune manière. On doit porter le même jugement de la démocratie.

Pour se convaincre de la vérité de ce que j'avance, il ne faut que remarquer que toute monarchie n'est pas royauté, mais celle-là seulement à laquelle les sujets se soumettent de bon gré, et où tout se fait plutôt par raison que par crainte et violence. Toute oligarchie ne mérite pas non plus le nom d'aristocratie. Il n'y a que celle où l'on choisit les plus justes et les plus prudents pour être à la tête des affaires. En vain aussi donnerait-on le nom de démocratie à un état où la populace serait maîtresse de faire tout ce qui lui plairait. Un état où l'on est depuis longtemps dans l'usage de révérer les dieux, d'être soumis à ceux dont on tient le jour, de respecter les vieillards et d'obéir aux lois, et dans lequel l'opinion de la majorité est toujours victorieuse : voilà ce qu'on peut à juste titre appeler le gouvernement du peuple.

On doit donc distinguer six sortes de gouvernements, les trois dont tout le monde parle et dont nous venons de parler, et trois qui ont du rapport avec les premiers; savoir : le gouvernements d'un seul, celui de peu de citoyens, et celui de la multitude. Le

gouvernement d'un seul ou la monarchie s'établit sans art et par le pur mouvement de la nature : de la monarchie naît la royauté, lorsqu'on y ajoute l'art et qu'on en corrige les défauts; et quand elle vient à enfanter la tyrannie, dont elle approche beaucoup, sur les ruines de l'une et de l'autre s'élève l'aristocratie, qui se change comme naturellement en oligarchie ; et de la démocratie, lorsque le peuple devient insolent et qu'il méprise les lois, naît le gouvernement de la multitude.

On reconnaîtra clairement la vérité de tout ce que je viens d'avancer, si l'on considère les principes naturels, la naissance et les changements de chaque sorte de ces gouvernements. Les commencements d'un état sont surtout utiles à connaître. Sans cette connaissance, il est impossible de voir clair dans ses progrès, dans sa plus grande force, dans les changements qui lui arriveront, et de deviner quand et comment il finira, et en quelle forme il se changera. C'est aussi de cette manière que je veux entreprendre l'examen de la république romaine, parce que, son premier établissement et ses progrès sont conformes aux lois de la nature.

On dira peut-être que l'on trouve la transformation des états traitée avec exactitude dans Platon et quelques autres philosophes; mais comme Platon s'étend fort longuement sur ce sujet, et que peu de gens sont capables de l'entendre, je crois que je ne ferai pas mal d'en extraire ici ce qui peut convenir à une histoire et être à la portée de tout le monde. En cas qu'une explication générale laisse quelque chose à désirer, le détail où nous entrerons ensuite lèvera les doutes qu'on aurait pu former. Quel est donc le commencement des sociétés civiles, et d'où dirons-nous qu'elles tirent leur origine ? Quand un déluge, une maladie pestilentielle, une famine ou d'autres calamités semblables emportent la plus grande partie des hommes, comme il est déjà arrivé, et comme il arrivera sans doute encore, la ruine des hommes entraîne avec elle celle des usages, des coutumes et des arts. De ceux qui ont échappé à ce naufrage général, comme d'une semence, s'élèvent de nouveaux hommes, qui, faibles naturellement et incapables de se soutenir par eux-mêmes, se réunissent et s'assemblent les uns avec les autres, comme font les autres animaux. Alors, c'est une nécessité que celui qui, en forces corporelles et en hardiesse, surpasse ses semblables, soit à leur tête et les conduise en maître. Et l'on doit reconnaître en cela l'ouvrage de la nature, puisque parmi les autres animaux, qui certainement ne suivent que ces lois, nous voyons que les plus forts dominent sur les autres, comme, par exemple, les taureaux, les sangliers, les coqs et les autres animaux du même caractère, qui remplissent vraiment ces fonctions de chefs. Telle est, selon toutes les apparences, la disposition des hommes dans ces commencements : ils s'attroupent ensemble et se mettent sous la conduite des plus forts et des plus courageux; et voilà ce qu'on peut appeler monarchie, lorsque celui qui commande ne mesure son autorité que par ses forces. Quand, par la succession des temps, une éducation commune et un fréquent commerce ont formé des noeuds plus étroits, alors commence à naître la royauté : l'idée de l'honnête et du juste se forme dans l'esprit aussi bien que celle des vices qui leur sont opposés.

Tels sont donc les commencements d'où sont sorties les républiques et les sociétés humaines. Du penchant naturel qu'ont l'homme et la femme l'un pour l'autre, naissent des enfants. Lorsque ceux-ci sont parvenus à un certain âge, si, sans reconnaissance pour ceux qui les ont élevés, ils ne les secourent point, mais qu'au contraire ils prennent plaisir à les décrier ou à leur faire tort, il est clair que ceux qui seront témoins de ces mauvais traitements, après l'avoir été des soins, des inquiétudes et des peines que les

parents ont prises pour l'éducation de ces enfants, seront indignés de leur ingratitude. Faisant alors usage de leur esprit et de leur raison, qui les distinguent des autres animaux, ils ne demeureront pas indifférents; ils feront des réflexions sur un traitement si indigne, et en seront d'autant plus choqués que, prévoyant l'avenir, ils craindront le même sort pour eux-mêmes. Qu'un homme secouru par un autre et tiré d'un péril pressant, au lieu de lui rendre la pareille dans l'occasion , entreprenne de lui faire tort, il est constant que ceux qui seront informés de ce mauvais procédé en seront piqués, qu'ils entreront dans le ressentiment de la personne lésée, et qu'ils se croiront exposés à souffrir un jour la même infortune. De là naît, dans l'esprit, une certaine connaissance du devoir. On en approfondit la force et la nécessité, et c'est en cela que consiste le commencement et la fin de la justice.

Pourquoi, au contraire, donne-t-on tant d'applaudissements à celui qui se jette le premier dans les périls et défend ses semblables contre le choc et la fureur des forts animaux ? pourquoi encore n'a-t-on que du mépris pour un homme lâche qui craint de s'exposer pour le salut de ceux qu'iI devrait secourir ? Cela ne peut venir que de la réflexion qu'on fait alors sur la générosité et la lâcheté de la conduite de chacun, et sur la différence qu'il y a entre ces deux choses. On commence alors à penser que la première est digne qu'on la recherche et qu'on la pratique, à cause de l'utilité qui en revient, et que la seconde mérite toute notre aversion, Lorsque celui qui est à la tête des autres et qui les surpasse on forces passe pour favoriser toujours les hommes généreux dont nous venons de parler, et qu'il s'est acquis la réputation d'homme juste et équitable, alois on cesse de redouter sa violence; on se rend et, on se soumet à lui par raison ; on maintient son autorité, quelque vieux qu'il devienne; on se joint et on conspire ensemble pour le défendre contre tous ceux qui attaquent sa puissance; et c'est ainsi que, la raison ayant pris le dessus sur la férocité et sur la force, cet homme de monarque devient roi, insensiblement et sans qu'on s'en aperçoive. C'est là, parmi les hommes, la première notion de l'honnête et du juste, et des vices contraires à ces deux vertus ; c'est là l'origine et le commencement de la vraie royauté. On n'en laisse pas seulement jouir ces hommes respectables, on la conserve encore à leurs descendants , parce qu'on se persuade que, tenant la naissance et l'éducation de ces grands hommes, ils en auront aussi l'esprit et les moeurs. Mais dès que le peuple n'est plus content de ces descendants, il se choisi alors des magistrats et des rois, et ne règle plus son choix sur la force et le courage; car, connaissant par expérience combien les avantages de l'esprit l'emportent sur ceux du corps, il donne ses suffrages à celui qui lui paraît avoir le plus de sagesse et de raison.

Dans les premiers temps, ceux que le peuple s'était choisis pour rois passaient tout le temps de leur vie dans cette suprême dignité, s'occupant à fortifier des postes avantageux, à les enfermer de murailles, et à étendre leurs frontières, tant pour la sûreté de l'état que pour faire vivre leurs sujets dans une plus grande abondance. Comme ils ne cherchaient point à se distinguer par leurs habits ni par leur table, et qu'au contraire leur manière de vivre était en tout la même que celle de leurs sujets, ils faisaient les délices de leur peuple, et personne ne leur portait envie. Mais ceux qui vinrent ensuite ne se contentèrent pas d'être en sûreté, et d'avoir plus même qu'il ne fallait pour satisfaire aux besoins de la nature; l'abondance où ils se trouvèrent ne fit qu'enflammer leurs passions, ils s'imaginèrent qu'un roi devait être plus richement vêtu et plus pompeusement servi que ses sujets ; que dans ses amours, quelque illégitimes

qu'ils fussent, personne n'avait le droit de le contredire. De ces désordres, les uns offensèrent et excitèrent l'envie, les autres rendirent les rois odieux et soulevèrent contre eux leur peuple, et la royauté se changea en tyrannie. Alors on se mit en devoir de la détruire, en détruisant les rois eux-mêmes; et ce dessein, ce ne fut pas de vils aventuriers, mais les plus illustres, les plus braves et les plus hardis des sujets qui l'exécutèrent, parce que ce sont ceux-là qui peuvent le moins supporter les hauteurs et l'insolence des princes. Le peuple, que la conduite des rois avait irrité, ne se vit pas plus tôt des chefs, qu'il leur prêta main forte. Ainsi périt la royauté et la monarchie.

La ruine de ces deux sortes de gouvernements donna naissance à l'aristocratie. Le peuple, sensible aux bienfaits de ceux qui l'avaient délivré des monarques, mit ces généreux citoyens à sa tête et se soumit à leur direction. Ceux-ci, touchés de l'honneur qu'on leur avait fait, s'appliquèrent d'abord, en toutes choses, à se rendre utiles à la république, et donnèrent tous leurs soins et toute leur attention à faire en sorte que le peuple en général et les particuliers eussent à se louer de leur gouvernement. Mais, dans la suite, leurs enfants, ayant succédé à cette même puissance, gens aussi peu accoutumés au travail qu'ignorants sur l'égalité et la liberté, qui sont le fondement d'une république, et élevés dès leur naissance dans les honneurs et les dignités de leurs pères, s'adonnèrent, les uns à amasser des richesses et de l'argent par des voies injustes, les autres aux plaisirs de la table, et d'autres encore aux débauches et aux amours les plus infâmes. Par cette conduite, ils réveillèrent dans l'esprit du peuple les sentiments qu'il avait eus à l'égard des tyrans, et le portèrent à se défaire d'eux de la même manière.

Ainsi l'aristocratie fut changée en oligarchie; car, quelque citoyen voyant l'envie et la haine dont tout le peuple était animé contre les chefs, et ayant eu la hardiesse de faire ou de dire quelque chose contre eux, il trouva tous ses concitoyens dans la disposition de se soulever et de lui prêter la main. On tua les uns, on chassa les autres. Alors, combe on craignait encore les injustices des premiers rois, on se garda bien de rétablir la royauté. On ne voulut par non plus confier le gouvernement à un certain nombre de citoyens : la mémoire des désordres de leur administration était trop récente. Il ne restait donc plus au peuple d'autre espérance que dans lui-même ; il se tourna de ce côté-là, et, se chargeant seul du gouvernement et du soin des affaires, il changea l'oligarchie en démocratie.

Tant qu'il resta quelqu'un de ceux qui avaient souffert des gouvernements précédents, on se trouva bien du gouvernement populaire, on ne voyait rien au-dessus de l'égalité et de la liberté dont on y jouissait. Cela se maintint assez bien pendant quelque temps; mais, au bout d'une certaine succession d'hommes, on commença à se lasser de ces deux grands avantages; l'usage et l'habitude en firent perdre le goût et l'estime. Les grandes richesses firent naître dans quelques-uns l'envie de dominer. Possédés de cette passion, et ne pouvant parvenir à leur but ni par eux-mêmes, ni par leurs vertus, ils employèrent leurs biens à suborner et à corrompre le peuple par toutes sortes de voies. Celui-ci, gagné par les largesses sur lesquelles il vivait, prêta la main à leur ambition, et dès lors périt le gouvernement populaire : rien ne se fit plus que par la force et par la violence; car, quand le peuple est une fois accoutumé à vivre sans qu'il lui en coûte aucun travail, et à satisfaire ses besoins avec le bien d'autrui, s'il trouve un chef entreprenant, audacieux, et que la misère exclut des charges, alors il se porte

aux derniers excès : il s'ameute, ce ne sont plus que meurtres, qu'exils, que partage des terres, jusqu'à ce qu'enfin un nouveau maître, un monarque, usurpe le pouvoir et dompte ces fureurs.

Telles sont les révolutions des états, tel est l'ordre suivant lequel la nature change la forme des républiques. Avec ces connaissances, si l'on peut se tromper sur le temps en prédisant ce qu'un état deviendra , on ne se trompera guère jugeant à quel degré d'accroissement eu de décadence il est parvenu, et en quelle forme de gouvernement il se changera, pourvu qu'on porte ce jugement sans passion et sans préjugés. En suivant cette méthode, il est aisé de connaître la naissance, les progrès, la splendeur, et le changement futur de la république romaine; car il n'y en a point qui se soit plus établie et plus augmentée selon les lois de la nature, et qui doive plus, selon les mêmes lois, prendre une autre forme, comme je le ferai voir dans la suite. Mais auparavant il faut dire un mot des lois de Lycurgue; cela ne nous écartera pas de notre but.

Ce grand législateur, qui avait compris que tous ces changements dont nous avons parlé, étaient naturellement inévitables, s'était persuadé que toute forme de gouvernement, qui était simple et ne subsistait que par elle-même, était de peu de durée, et tombait bientôt dans le défaut que la nature semble y avoir attaché. En effet, comme la rouille naît avec le fer, et les vers avec le bois, de sorte que quand bien même aucun agent étranger n'attaquerait ces substances, elles ne laisseraient pas que de se détruire, parce qu'elles portent en elles-mêmes le principe de leur destruction; de même chaque forme particulière de gouvernement a naturellement en elle certain défaut qui devient la cause de sa ruine. La monarchie se perd par, la royauté, l'aristocratie par l'oligarchie, la démocratie par la violence; et ce que nous avons dit, fait voir qu'il n'est pas possible qu'avec le temps ces sortes de gouvernements ne dégénèrent. Lycurgue, pour éviter cet inconvénient, n'en a pris aucun, seul et en particulier, mais a recueilli et rassemblé ce que chacun avait de meilleur pour en former un tout, de peur que l'un ne l'emportant sur l'autre, ne tombât dans le défaut qui lui est inhérent. Dans sa république, la force de l'un tient toujours la force de l'autre en respect : aucun d'eux n'emporte la balance; ils se tiennent tous mutuellement dans l'équilibre, c'est comme un vaisseau que les vents poussent de tous côtés. La crainte du peuple, qui avait sa part dans le gouvernement, empêchait les rois d'abuser de leur pouvoir; d'un autre côté, le peuple était retenu dans le respect dû aux rois par la crainte du sénat, qui , composé de citoyens choisis, ne devait pas manquer de se ranger du côté de la justice : de là il arrivait que le parti le plus faible, mais qui avait le bon droit pour lui, devenait le plus fort, par le poids que lui donnait le sénat. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE IV

- *Constitution de le république romaine.*

C'est à la faveur d'un gouvernement ainsi coordonné, que les Lacédémoniens ont conservé plus longtemps leur liberté qu'aucun autre peuple dont nous ayons connaissance; et c'est en prévoyant la cause et l'époque de certains événements, que Lycurgue a établi cette république. À l'égard des Romains, ils sont arrivés au même but, sans cependant y avoir été conduits par choix et par raison; ce n'est qu'après une infinité de combats et de troubles qu'ayant appris à leur dépens la forme de gouvernement qui leur était la plus avantageuse; ils établirent enfin une république semblable à celle de Lycurgue, et la plus parfaite que nous connaissions.

Pour porter des historiens un jugement droit et raisonnable, il ne faut point en juger sur ce qu'ils ont omis, mais sur ce qu'ils ont écrit. Si dans ce qu'ils rapportent il se rencontre quelque chose de faux, il faut croire que ce n'est que par ignorance qu'ils ont omis certaines choses; si au contraire tout est vrai, on doit conclure en leur faveur que leur silence sur certains faits ne vient point de leur ignorance, mais qu'ils ont eu de bonnes raisons pour le garder.

Les trois sortes de gouvernements dont j'ai parlé composaient la république romaine, et toutes trois étaient tellement balancées l'une par l'autre, que personne, même parmi les Romains, ne pouvait assurer, sans crainte de se tromper, si le gouvernement y était aristocratique, démocratique ou monarchique. En jetant les yeux sur le pouvoir des consuls, on eût cru qu'il était monarchique et royal ; à voir celui du sénat, un l'eût pris pour une aristocratie; et celui qui aurait considéré la part qu'avait le peuple dans les affaires, aurait jugé d'abord que c'était un état démocratique. Or voici, à peu de chose près, en quoi consistent les droits des consuls, du sénat et du peuple.

Tant que les consuls restent dans la ville, ils sont maîtres des affaires publiques. Tous les autres magistrats, à l'exception des tribuns, leur sont soumis et leur obéissent. Ils conduisent les ambassadeurs dans le sénat. Dans les délibérations, ce sont eux qui font les rapports sur les objets de délibérations importantes. Le droit de faire les sénatus-consultes leur appartient. Ce sont eux qui sont chargés des affaires publiques qui doivent se faire parle peuple, et sont investis du droit de convoquer les assemblées, d'y présenter leu projets, et de faire les lois d'après la pluralité des suffrages. Sur tout ce qui regarde la guerre, ils ont une autorité presque souveraine, comme d'exiger des alliés les secours qu'ils jugent nécessaires; de créer des tribuns militaires; de faire des armées; de lever des troupes; en campagne, de punir qui bon leur semble, et de tirer du trésor public tout ce qu'ils jugent à propos. Le questeur les suit partout et exécute sans délai tous leurs ordres. À considérer cette puissance du consulat, ne dirait-on pas que le gouvernement des Romains était monarchique et royal ? Au reste, qu'il arrive dans quelque temps d'ici quelque changement dans ce que je viens de dire ou dans ce que je dirai dans la suite, ce que j'avance n'en sera pas moins vrai.

Les droits du sénat sont, premièrement, d'être maître des deniers publics: rien n'entre dans le trésor, rien n'en sort que par ses ordres. Sans un sénatus-consulte les questeurs n'en peuvent rien tirer, même pour les besoins particuliers de la république; il n'y a que les dépenses à faire pour les consuls qui soient exceptées. Les sommes considérables que

les censeurs sont obligés tous les cinq ans d'employer aux réparations des édifices publics, c'est le sénat qui leur permet de les prendre. De plus les trahisons, les conspirations, les empoisonnements, les assassinats, en un mot tous les crimes qui se commettent dans l'Italie et qui méritent une punition publique, c'est au sénat à informer : il lui appartient encore de juger des différends qui s'élèvent entre les particuliers ou les villes d'Italie, de les réprimander lorsqu'ils manquent à leur devoir, de les protéger et de les défendre quand ils ont besoin de secours. C'est lui qui envoie les ambassadeurs hors d'Italie, ou pour réconcilier les puissances entre elles, ou pour faire des remontrances, ou pour ordonner, ou pour entreprendre, ou pour déclarer la guerre. Il donne audience aux ambassadeurs qui viennent à Rome, délibère sur leurs instructions et donne la réponse convenable. Rien de tout cela n'appartient au peuple, de sorte qu'en l'absence du consul, il semble que le gouvernement soit purement aristocratique; bien des Grecs, bien des rois même en sont persuadés, parce que tout ce qu'ils négocient d'affaires avec Rome est confirmé par le sénat.

Après cela on sera sans doute en peine de savoir quelle part il reste au peuple dans ce gouvernement; puisque d'un côté le sénat a à sa disposition les revenus de la république, et que les dépenses ne se font que par son ordre ; et de l'autre que, pour la guerre, les consuls ont un pouvoir absolu ou d'en faire les préparatifs à Rome, ou de diriger les opérations de la campagne comme il leur plaît. Cependant le peuple e sa part, et une part très considérable dans le gouvernement; car il est seul arbitre des récompenses et des peines, et c'est de là que dépend la solidité de tous les établissements humains quels qu'ils soient. Si, par ignorance ou par mauvaise intention, on manque de placer les unes et les autres à propos, les bons seront traités comme les méchants, les méchants comme les bons, et l'on ne verra que désordre et que confusion. Le peuple a aussi sa juridiction et son tribunal ; il condamne à l'amende, quand l'injustice commise demande cette punition, et cela regarde surtout les hommes haut placés en dignités. Il a seul le droit de condamner à mort; sur quoi je ne puis omettre une chose très mémorable qui se trouve chez, ce peuple : c'est que l'usage permet à l'homme sur lequel pèse une accusation capitale, pendant qu'on procède à son jugement, de sortir ouvertement de la ville et de se condamner lui-même tant qu'il reste encore une tribu qui n'ait pas porté son jugement : et alors il peut en sûreté se retirer à Naples, à Préneste, à Tibur et dans toutes les villes alliées des Romains. Le peuple donne aussi les dignités à ceux qui les méritent, et c'est là la plus belle récompense qu'on puisse, dans un gouvernement, accorder à la vertu. C'est lui qui adopte et rejette les lois selon qu'il lui plaît ; et, ce qui est le plus important, on le consulte sur la paix ou, sur la guerre. Qu'il s'agisse de faire une alliance, de terminer une guerre, de conclure un traité, c'est à lui de ratifier tous ces projets, ou de les rejeter. Sur ces droits, ne serait-on pas bien fondé à dire que le peuple possède la plus grande part dans le gouvernement, et que ce gouvernement est démocratique ?

On vient de voir comment les trois formes de gouvernement ont chacune leur part dans la république romaine : voyons maintenant de quelle manière elles peuvent s'opposer l'une à l'autre, ou se secourir mutuellement. Quand un citoyen revêtu de la dignité consulaire sort de la ville à la tête d'une armée, quoiqu'il semble avoir une puissance absolue, il a cependant besoin du peuple et du sénat; il ne peut rien faire seul et sans leur coopération. Son armée, sans l'ordre du sénat, ne peut avoir ni vivres, ni habits, ni solde; en sorte que les chefs forment en vain des projets : ils ne réussiront jamais, si le

sénat n'entre pas dans leurs vues ou s'il s'y oppose. Le consul est-il en campagne ? le sénat est maître d'interrompre ses entreprises; c'est lui qui, l'année du consulat écoulée, envoie à l'armée un autre chef, ou ordonne à celui qui la commande d'y demeurer; c'est à lui de relever l'éclat et la gloire des hauts faits; ou de la rabaisser. Ce qu'on appelle chez les Romains le triomphe, cérémonie pompeuse où l'on met sous les yeux du peuple les victoires remportées par les généraux, les consuls ne peuvent l'obtenir si le collège des sénateurs n'y consent et ne fournit l'art gent nécessaire. D'un autre côté, comme le peuple a le pouvoir de finir la guerre, quelque éloignés de Rome qu'ils soient, il faut nécessairement qu'ils reviennent dans leur patrie, car c'est au peuple; comme j'ai déjà dit, qu'il appartient de ratifier ou de casser les traités. Mais, ce qui est le plus important, ces consuls, après avoir déposé leur autorité, sont obligés de rendre compte au peuple de l'usage qu'ils en ont fait, ce qui: les tient toujours dans le respect à l'égard du sénat et du peuple.

Pour revenir sur le sénat, quelque grande que soit l'autorité de ce collège, il est néanmoins obligé de prendre l'avis du peuple dans les affaires qui concernent l'administration de la république. Dans les punitions qui se doivent infliger, à ceux qui dans le gouvernement des affaires publiques ont commis des crimes dignes de mort, il ne peut rien statuer que le peuple ne l'ait auparavant confirmé. Il en est de même des choses qui concernent le sénat lui-même ;car si quelqu'un propose une loi qui tende à retrancher quelque chose de la puissance dont le sénat est en possession, ou à détruire sa prééminence et sa dignité, ou à lui ôter de ses biens, le peuple est en droit de la recevoir ou de la rejeter. De plus, qu'un seul tribun s'oppose aux résolutions du sénat, celui-ci ne peut passer outre; il ne peut pas même s'assembler, si un de ces magistrats s'y oppose. Or, le devoir de ces magistrats est de ne rien faire que ce qui plaît au peuple, et de consulter en tout sa volonté. Tout ce système retient l'autorité des sénateurs dans de justes bornes, et les oblige à avoir des égards pour le peuple.

De son côté, le peuple est dans la dépendance du sénat, et, soit dans les affaires particulières, soit dans les affaires publiques, il faut qu'il prenne son avis. Il y a dans toute l'Italie grand nombre d'ouvrages publics dont les censeurs sont chargés: érection de nouveaux édifices, réparation des anciens, levée d'impôts sur les rivières, les ports, les jardins, les mines, les terres, en un mot, tout ce qui est renfermé dans l'étendue de la domination des Romains, tous ces ouvrages, c'est le peuple qui les fait, en sorte qu'il n'y a presque personne qui n'y participe en quelque chose. Les uns les prennent à ferme des censeurs, les autres s'associent avec les fermiers; ceux-ci sont cautions, ceux-là engagent pour les autres leurs biens au public, et le petit peuple travaille. Or, tous ces travaux sont sous les ordres et la direction du sénat. Il prolonge les termes; il fait des remises quand il est arrivé quelque accident; il casse les baux, si l'on ne peut les exécuter; enfin il se rencontre mille circonstances où le sénat peut ou nuire beaucoup, ou rendre de grands services à ceux qui sont chargés des travaux publics, puisque c'est à lui que tous ces ouvrages se rapportent. Son principal privilège est qu'on choisit dans son sein les juges de la plupart des différends tant particuliers que publics, pour peu qu'ils soient importants. Ainsi chacun recherche sa protection et se garde bien de désobéir à ses ordres, dans la crainte que dans la suite il n'ait besoin de son secours. On obéit avec la même soumission aux ordres des consuls, parce que tous en général et chacun en particulier doivent en campagne tomber sous leur puissance.

Chaque corps de l'état peut donc ainsi nuire ou être utile à l'autre, et de là il arrive qu'agissant tous de concert, ils sont inébranlables; et c'est ce qui donne à la république romaine un avantage infini sur toutes les autres. Qu'une guerre étrangère la menace et la presse jusqu'à obliger les trois corps de l'état à concourir ensemble à son salut et à s'aider mutuellement, cette union lui donne tant de force, qu'aucune mesure utile n'est négligée. Tous les citoyens alors mettent leurs pensées en commun. Rien qui ne se fasse à temps et à point nommé, parce que tous en général et chacun en particulier font leurs efforts pour exécuter ce qui a été résolu. C'est pour cela que cette république est invincible, et qu'elle vient à bout de tout ce qu'elle entreprend. Mais quand les Romains, délivrés des guerres étrangères et jouissant tranquillement de leur fortune prospère et de l'heureuse abondance que leurs conquêtes leur ont procurées, abusent de leur bonheur et en deviennent insolents, comme il arrive d'ordinaire, c'est alors qu'on voit cette république tirer de sa constitution même le remède à ses maux. Car, aussitôt qu'une partie, s'élevant orgueilleusement au-dessus des autres, veut s'arroger plus de pouvoir et d'autorité qu'elle n'en doit avoir, comme elle ne peut suffire à elle-même, et que toutes peuvent réciproquement s'opposer aux volontés les unes des autres, il faut qu'elle se con tienne dans les bornes prescrites et demeure dans l'égalité, retenue qu'elle est d'un côté par la résistance des autres parties, et de l'autre par la crainte qu'elle a toujours qu'on ne vienne l'attaquer. Ainsi tout dans cette république se conserve toujours dans le même état. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE IV

- Milice romaine.

Après l'élection des consuls, on choisit des tribuns militaires. On en tire quatorze des citoyens qui ont servi cinq ans, et dix de ceux qui ont fait dix campagnes : car il n'y a pas de citoyens qui, jusqu'à l'âge de quarante-six ans ne soit obligé de porter les armes, ou dix ans dans la cavalerie, ou seize dans l'infanterie. On n'en excepte que ceux dont le bien ne passe pas quatre cents drachmes: ceux-ci, on les réserve pour la marinve. Cependant, quand la nécessité le demandé, les citoyens qui servent dans l'infanterie sont retenus sous les drapeaux pendant vingt ans. Personne ne peut être élevé à aucun degré de magistrature, qu'il n'ait été dix ans au service.

Quand, on doit faire une levée de soldats, ce qui se fait tous les ans, les consuls avertissent auparavant le peuple du jour où doivent s'assembler tous les Romains en âge de porter les armes. Le jour venu et tous ces citoyens se trouvant à l'assemblée dans le Capitole, les plus jeunes des tribuns militaires, dans l'ordre qui est indiqué à chacun, soit par le peuple, soit par le général, les partagent en quatre sections, parce que l'armée, chez les Romains, est composée de quatre légions. Les quatre premiers tribuns nominés sont pour la première légion, les trois suivants pour la seconde, quatre autres pour la troisième, les trois derniers pour la quatrième. Des plus anciens, les deux premiers entrent dans la première légion, les trois suivants dans la seconde, les deux qui viennent après, dans la troisième, et les trois derniers dans la quatrième.

Cette division faite, et les tribun; placés de sorte que les légions sien chacune un pareil nombre de chefs ceux-ci, assis séparément, tirent les tribus au sort l'une après l'autre, et appellent à eux celle qui leur est échue, et ensuite ils y choisissent quatre hommes égaux, autant qu'il est possible, en taille, en âge et en force. Quant ceux-ci se sont approchés, les tribuns de la première légion font leur choix les premiers; ceux de la seconde ensuite, et ainsi des autres. Après ces quatre citoyens, il s'en approche quatre autres, et alors les tribuns de la seconde légion font leur choix les premiers; ceux de la troisième après; et ainsi de suite, de sorte que les tribuns de la première légion choisissent les derniers. Quatre autres citoyens s'approchent encore, et alors le choix appartient d'abord aux tribuns de la troisième légion et ainsi de suite , de sorte qu'il arrive en dernier aux tribuns de la seconde. Ce même ordre s'observe jusqu'à la fin; d'où il résulte que chaque légion est composée d'hommes de même âge et de même force. Quand on a levé le nombre nécessaire, et qui , quelquefois, se monte à 4200, et quelquefois, quand le danger est plus pressant, à 5,000, on lève de la cavalerie. Autrefois on ne pensait aux cavaliers qu'après avoir levé l'infanterie, et pour 4000 hommes d'infanterie on prenait 200 cavaliers; mais, à présent, on commence par eux, et le censeur les choisit selon le revenu qu'ils ont; à chaque légion on en joint 300. La levée ainsi faite, les tribuns assemblent chacun leurs légions, et, choisissant un des plus braves, ils lui font jurer qu'il obéira aux ordres des chefs, et qu'il fera son possible pour les exécuter. Tous les autres, passant à leur tour devant le tribun, font le même serment.

En même temps les consuls envoient des députés vers les villes d'Italie d'où ils veulent tirer du secours, pour faire savoir aux magistrats le nombre des troupes dont ils ont besoin, et le jour et le lieu du rendez-vous. Ces villes font une levée de la même manière qu'à Rome, même choix, même serment; on donne un chef et un questeur à ces troupes, et on les fait marcher.

Les tribuns de Rome, après le serment, indiquent aux légions le jour et le lieu où elles doivent se trouver sans armes, puis ils les congédient. Quand elles se sont assemblées au jour marqué, des plus jeunes et des moins riches on fait les vélites ; ceux qui les suivent en âge font les hastaires; les plus forts les plus vigoureux composent les princes, et on prend les plus anciens pour en faire les triaires. Ainsi chez les Romains chaque légion est composée de quatre sortes de soldats, qui ont tontes différent nom, différent âge et différences armes. Dans chaque légion il y a six cents triaires, douze cents princes, autant de hastaires; le reste est tout de vélites. Si la légion est de plus de quatre mille hommes, on la divise à proportion, en sorte néanmoins que le nombre des triaires ne change jamais.

Les vélites sont armés d'une épée, d'un javelot, et d'une parme, espèce de bouclier fort et assez grand pour mettre un homme à couvert, car il est de figure ronde et il a trois pieds de diamètre. Ils ont aussi sur la tête un casque sans crinière, qui cependant est quelquefois couvert de la peau d'un loup ou de quelque autre animal, tant pour les protéger que pour les distinguer, et faire reconnaître à leurs chefs ceux qui se sont signalés dans les combats. Leur javelot est une espèce de dard, dont le bois a ordinairement deux coudées de long et un doigt de grosseur. La pointe est longue d'une grande palme, et si effilée qu'au premier coup elle se fausse, de sorte que les ennemis ne peuvent la renvoyer ; c'est ce qui la distingue de autres traits.

Les hastaires, plus avancés en âge, ont ordre de porter l'armure complète, c'est-à-dire un bouclier convexe, large de deux pieds et demi et long de quatre pieds; le plus long est environ de quatre pieds et une palme : il est fait de deux planches collées l'une sur l'autre avec de la gélatine de taureau, et couvertes en dehors, premièrement d'un linge, et par-dessus d'un cuir de veau. Les borde de ce bouclier, en haut et en bas, sont garnis de fer pour recevoir les coups de taille, et pour empêcher qu'il ne se pourrisse contre terre. La partie convexe est encore couverte d'une plaque de fer, pour parer les coups violents, comme ceux des pierres, des surisses et de tout autre trait envoyé avec une grande force, L'épée est une autre arme des hastaires, qui la portent sur la cuisse droite et l'appellent l'ibérique. Elle frappe d'estoc et de taille, parce que la lame en est forte. Ils portent outre cela deux javelots, un casque d'airain et des bottines. De ces javelots, les uns sont gros, les autres minces : les plus forts sont ou ronds ou carrés; les ronds ont quatre doigts de diamètre, et les carrés ont le diamètre d'un de leurs côtés ; les minces ressemblent assez aux traits que les hastaires sont encore obligés de porter. La hampe de tous ces javelots, tant gros que minces, est longue à peu près de trois coudées; le fer en forme de hameçon qui y est attaché, est de la mène longueur que la hampe. Il avance jus qu'au milieu du bois, et y est si bien cloué, qu'il ne peut s'en détacher sans se rompre, quoiqu'au bas et à l'endroit où il est joint avec le bois, il ait un doigt et demi d'épaisseur. Sur leur casque ils portent encore un panache rouge ou noir, formé de trois plumes droites, et hautes d'une coudée, ce qui, joint à leurs autres armes, les fait paraître une fois plus hauts et leur donne un air grand et formidable. Les moindres soldats portent, outre cela, sur la poitrine une lame d'airain qui a douze

doigts de tous les côtés, et qu'ils appellent le pectoral; c'est ainsi qu'ils complètent leur armure. Mais ceux qui sont riches de plus de dix mille drachmes, au lieu de ce plastron, portent une cotte de mailles. Les princes et les triaires sont armés de la même manière, excepté qu'au lien de javelots ils ont des demi-javelots.

Dans ces trois dernières classes de soldats on en choisit dix des plus prudents et des plus braves pour en faire des chefs; les plus jeunes n'ont point de part à ce choix. Après ces dix on en choisit dix autres, et ces vingt sont appelés chefs de files. Le premier élu a voix délibérative dans le conseil. Il y a encore vingt autres chefs ou serre-files, et ce sont lés vingt premiers qui les choisissent. Chaque corps, à l'exception des vélites, est partagé en dix troupes, et chaque troupe a quatre officiers, deux à la tête et deux à la queue. Les vélites sont répandus en nombre égal dans les trois autres ordres. On appelle ces troupes cadre, manipules ou vexilles : et les chefs, centurions ou chefs de files. Ceux-ci choisissent chacun dans leur manipule, pour enseignes, deux hommes qui l'emportent sur leurs camarades en vigueur corporelle et en force d'âme. La raison pour laquelle on met deux centurions dans chaque compagnie, c'est qu'on ne sait ce que fera un seul, ni ce qui pourra lui arriver; et comme en guerre les excuse n'ont aucune valeur, on ne veut pas qu'un manipule puisse dire qu'il n'avait point de chef. De ces deux centurions, le premier élu, quand ils se trouvent tous deux présents, marche à la droite de la compagnie, et le dernier à la gauche : lorsque l'un des deux est absent, celui qui reste la conduit tout entière. Dans le choix de ces chefs on ne cherche pas tant qu'ils soient audacieux et entreprenants, qu'habiles dan l'art de commander, persévérants et de bon conseil. On ne demande pas non plus qu'ils soient prompts à en venir aux mains et à commencer le combat, mais qu'ils résistent constamment lorsqu'on les presse, et qu'ils, meurent plutôt que d'abandonner leur poste.

La cavalerie se divise de la même manière en dix turnes ; de chacune d'elles on tire trois chefs qui choisissent trois autres officiers pour commander sous eux. Le premier commande la turne, les deux autres tiennent lieu de décurions, et tous sont appelés de ce nom. En l'absence du premier, le second prend le commandement.

Les armes des cavaliers sont à présent les mêmes que celles des Grecs; mais anciennement ils n'avaient point de cuirasses, ils combattaient avec leurs simples vêtements : cela leur donnait beaucoup de facilité pour descendre promptement de cheval et y remonter de même. Comme ils étaient dénués d'armes défensives, ils couraient de grands risques dans la mêlée. D'ailleurs, leurs lances leur étaient fort inutiles pour deux raisons : la première, parce qu'étant minces et branlantes, elles ne pouvaient être lancées juste , et qu'avant de frapper l'ennemi, la plupart se brisaient par la seule agitation des chevaux, la seconde raison, c'est que ces lances, n'étant point ferrées par le bout d'en bas, quand elles s'étaient rompues par le premier coup, le reste ne pouvait plus leur servir de rien. Leur bouclier était fait de cuir de boeuf, et assez semblable à ces gâteaux ovales dont on se sert dans les sacrifices. Cette sorte de bouclier n'était d'aucune défense; dans aucun cas il n'était assez ferme pour résister, et il l'était encore beaucoup moins lorsque les pluies l'avaient amolli et gâté; c'est pourquoi, leur armure leur ayant bientôt déplu, ils la changèrent contre celle des Grecs. En effet, les lances de ceux-ci, se tenant raides et fermes, portent le premier coup juste et violent, et servent également par l'extrémité inférieure, qui est ferrée. De même, leurs boucliers sont toujours durs et fermes, soit pour se défendre ou pour attaquer. Aussi les Romains préférèrent bientôt ces armes aux leurs, car c'est de tous les peuples celui qui abandonne le plus facilement ses coutumes

pour en prendre de meilleures. Après que les tribuns militaires ont partagé les troupes et donné pour les armes les ordres nécessaires, ils congédient l'assemblée. Le jour venu où les troupes ont juré de s'assembler dans le lieu marqué par les consuls, rien ne peut les en dispenser, rien ne les relève de leur serment; que les auspices et les difficultés absolument insurmontables. Chaque consul marque séparément un rendez-vous aux troupes qui lui sont destinées, et c'est ordinairement la moitié des alliés et deux légions romaines. Quand tous ces soldats alliés et romains sont assemblés, douze officiers choisis par les consuls et qu'on appelle préfets, sont chargés d'en régler la disposition et d'en former l'armée. D'abord entre les alliés on fait choix des mieux faits et des plus braves pour la cavalerie et l'infanterie qui doivent former la garde des consuls : ceux-là s'appellent les extraordinaires. Pour cela on tire des alliés autant d'infanterie qu'il y en a dans les légions romaines, mais deux fois autant de cavalerie, et on prend le tiers de celle-ci pour les extraordinaires et la cinquième parie de l'infanterie. Les préfets partagent le reste en deux parties, dont l'une s'appelle l'aile droite, et l'autre l'aile gauche. Tout cela étant réglé, les tribuns font camper les Romains et les alliés. Comme ce campement se fait en tout temps et en tout lieu de la même manière, il est bon de donner ici une idée de la disposition des armées romaines, soit dans les marches, soit dans les batailles rangées. Ce serait être bien indifférent sur les choses les plus curieuses, que de ne pas vouloir se donner la peine d'apprendre une méthode si digne d'être connue.

Voici donc de quelle manière campaient les Romains. Le lieu choisi pour y asseoir le camp, on dresse la tente du général dans l'endroit d'où il pourra le plus facilement voir tout ce qui. se passe et envoyer ses ordres. On plante un drapeau où la tente doit être mise, et autour l'on mesure un espace carré, en sorte que les quatre côtés soient éloignés du drapeau de cent pieds, et que le terrain que le consul occupe soit de quatre arpents. On loge les légions romaines à l'un des côtés les plus commodes pour aller chercher de l'eau et des fourrages. Pour la disposition des légions, nous disions tout à l'heure qu'il y avait dans chacune six tribuns et deux légions pour chaque consul; ils ont donc l'un et l'autre chacun douze tribuns, qui sont tous logés sur une ligne droite, parallèle au côté que l'on a choisi, et distante de ce côté de cinquante pieds. C'est dans cet espace que sont les chevaux, les bêtes de charge et tout l'équipage des tribuns. Leurs tentes sont tournées de façon qu'elles ont derrière elle le prétoire, et devant tout le reste du camp; c'est pourquoi nous appellerons désormais le front, cette ligne qui regarde le camp. Les tentes des tribuns, également distantes les unes des autres, remplissent en travers autant de terrain que les légions. On mesure ensuite un autre espace de cent pieds, le long des tentes des tribuns, et, ayant tiré une ligne qui, parallèle à ces tentes, forme la largeur de ce terrain, on commence à loger les légions.

Pour cela on coupe perpendiculairement la ligne par le milieu; du point où elle est coupée, on tire une ligne droite, et à vingt-cinq pieds de chaque côté de cette ligne, on loge la cavalerie des deux légions vis-à-vis l'une de l'autre, et séparées par un espace de cinquante pieds. Les tentes, soit de la cavalerie ou de l'infanterie, sont disposées de la même manière, car les manipules et les turmes occupent un espace carré, et sont tournés vers les rues : la longueur de cet espace est de cent pieds le long de la rue, et, pour la largeur, on fait en sorte ordinairement qu'elle soit égale à la longueur, excepté au logement des alliés. Quand les légions sont plus nombreuses, on augmente à proportion la longueur et la largeur du terrain. La cavalerie ainsi logée, vers le milieu

des tentes des tribuns, on pratique une sorte de rue qui commence à la ligne dont nous avons parlé, et à la place qui est devant les tentes des tribuns. Tout le camp est ainsi coupé en rues, parce que des deux côtés les manipules et les turmes sont rangés en longueur.

Derrière la cavalerie sont logés les triaires, un manipule derrière une turme, l'un et l'autre dans la même forme. Ils se touchent par le terrain, mais les triaires tournent le dos à la cavalerie, et chaque manipule n'a de largeur que la moitié de sa longueur, parce que, pour l'ordinaire, ils sont moitié moins nombreux que les autres corps. Malgré cette inégalité de nombre, comme on diminue de la largeur, ils rie laissent pas d'occuper en longueur un espace égal aux autres.

À cinquante pieds des triaires, vis-à-vis, on place les princes sur le bord de l'intervalle, ce qui fait une seconde rue, qui commence aussi bien que celle de la cavalerie, à ligne droite ou à l'espace de cent pieds, qui sépare les tribuns, et finit an côté que nous avons appelé le front du camp.

Au dos des princes, on met les hastaires, qui, tournés à l'opposite, se touchent par le terrain; et comme chaque partie d'une légion est composée de dix manipules, il arrive de là que toutes les rues sont également longues, et qu'elles aboutissent toutes au côté qui est le front du camp, vers lequel sont aussi tournées les derniers manipules.

Les hastaires logés, à cinquante pieds d'eux et vis-à-vis, campe la cavalerie des alliés, commençant à la même ligne et s'étendant jusqu'au même côté que les hastaires. Or, les alliés, après qu'on en a retranché les extraordinaires sont, en infanterie, égaux en nombre aux légions romaines; mais, en cavalerie, ils sont le double plus nombreux, et on en ôte un tiers pour faire la cavalerie extraordinaire. On leur donne donc en largeur du terrain à proportion de leur nombre; mais, en longueur, ils n'occupent pas plus d'espace que les légions romaines. Les quatre rues faites, derrière cette cavalerie se place l'infanterie des alliés, en donnant à leur terrain une largeur proportionnée, et se tournant du côté du retranchement, de sorte qu'elle a vue sur deux côtés du camp.

À la tète de chaque manipule, sont, d'un côté et d'un autre, les tentes des centurions. Dans la disposition, tant de la cavalerie que de l'infanterie, on observe que, entre la cinquième et la sixième turme, il y ait une séparation de cinquante pieds, laquelle fait une nouvelle rue qui traversant le camp, est parallèle aux tentes des tribuns. Cette rue s'appelle la Quintaine, parce que toutes les cinquièmes turmes ou manipules sont de flanc sur cette rue. L'espace qui reste derrière les tentes des tribuns et aux deux côtés de la tente du consul, on en prend une partie pour le marché, et l'autre pour le questeur et les munitions.

À droite et à gauche, derrière la dernière tente des tribuns, près des côtés du camp et en droite ligne, est le logement de la cavalerie extraordinaire et des autres cavaliers volontaires. Toute cette cavalerie a vue, une partie sur la place du questeur, et l'autre sur le marché. Elle ne campe pas seulement auprès des consuls, souvent elle les accompagne dans les marchés; en un mot, elle est habituellement à portée du consul et du questeur, pour exécuter ce qu'ils jugent à propos. Derrière ces cavaliers se loge l'infanterie extraordinaire et la volontaire; ils ont vue sur le retranchement, et font pour le consul et le questeur le même service que la cavalerie dont nous venons de parler.

Devant ces dernières troupes on laisse un espace de cent pieds, parallèle aux tentes des tribuns, et qui, s'étendant sur les places du marché et du trésor, traverse toute l'étendue du camp. Au-dessous de cet espace est logée la cavalerie extraordinaire des alliés, ayant vue sur le marché, le prétoire et le trésor. Un chemin ou une rue large de cinquante pieds, partage en deux le terrain de la cavalerie extraordinaire, descendant à angle droit depuis le côté qui ferme le derrière du camp jusqu'à l'espace dont nous parlions tout à l'heure, et au terrain qu'occupe le prétoire. Enfin, derrière la cavalerie extraordinaire des alliés campe leur infanterie extraordinaire, tournée du côté du retranchement et des derrières du camp. Ce qui reste d'espace vide des deux côtés, est destiné aux étrangers et aux alliés qui viennent au camp pour quelque occasion que ce soit. Toutes choses ainsi rangées, on voit que le camp forme une figure carrée, et que, tant par le partage des terres que par la disposition du reste, il ressemble beaucoup à une ville.

Du retranchement aux tentes il y a deux cents pieds de distance, et ce vide leur est d'un très grand usage, soit pour l'entrée, soit pour la sortie des légions; car chaque corps s'avance dans cet espace par la rue qu'il a devant lui, et les troupes, ne marchant point par le môme chemin, ne courent pas risque de se renverser et de se fouler aux pieds. De plus, on met là les bestiaux et tout ce qui se prend sur l'ennemi , et on y monte la garde pendant la nuit. Un autre avantage considérable, c'est que, dans les attaques de nuit, il n'y a ni feu ni trait qui puisse être jeté jusqu'à eux, ou si cela arrive, ce n'est que très rarement; et encore, qu'en peuvent-ils souffrir, étant à une si grande distance et à couvert sous leurs tentes ?

Après le détail que nous avons donné du nombre des fantassins et des chevaux dans chaque légion, soit qu'elles soient de quatre ou de cinq mille hommes; de la hauteur, longueur et largeur des turmes et des manipules; de l'intervalle qu'on laisse pour les rues et pour les places, il est aisé de concevoir l'étendue du terrain qu'occupe une armée romaine, et par conséquent toute la circonférence du camp.

Si, dès l'entrée de la campagne, il s'assemble un plus grand nombre d'alliés qu'à l'ordinaire, ou que, pour quelque raison, il en vienne de nouveaux pendant son cours, outre le terrain que nous avions marqué, on fait un logement à ceux-ci dans le voisinage du prétoire, dût-on pour cela, s'il était nécessaire, ne se servir que d'une place pour le marché et le trésor. À l'égard de ceux qui ont joint d'abord l'armée romaine, des deux côtés du camp, on leur fait une rue pour les loger à la suite des légions.

S'il arrive que quatre légions et deux consuls se rencontrent au dedans du même retranchement, pour comprendre la manière dont ils sont campés, il ne faut que s'imaginer deux armées tournées l'une vers l'autre, et jointes par les côtés où les extraordinaires de l'une et de l'autre armée sont placés, c'est-à-dire par la queue du camp : et alors le camp fait un carré long, qui occupe un terrain double du premier, et qui a une fois et demie plus de tour. Telle est la manière de se camper des consuls lorsqu'ils se joignent ensemble : mais quand ils campent séparément, toute la différence qu'il y a, c'est que le marché, le trésor et les tentes des consuls se mettent entre les deux camps.

Le camp ainsi disposé, les tribuns assemblés reçoivent le serment de tout ce qu'il y a d'hommes dans chaque légion, tant libres qu'esclaves. Tous jurent l'un après l'autre, et le serment qu'ils font consiste à promettre qu'ils ne voleront rien dans le camp, et que ce qu'ils trouveront, ils le porteront aux tribuns. Ensuite on commande deux

manipules, tant des princes que des hastaires de chaque légion, pour garder le quartier des tribuns; car, comme pendant le jour les Romains passent la plupart du temps dans cette place, on a soin d'y faire jeter de l'eau et de la tenir propre. Des manipules qui restent (car nous avons vu que dans chaque légion il y avait six tribuns et vingt manipules de princes et de hastaires), chaque tribun en tire trois au sort pour son usage particulier. Ces trois manipules sont obligés, chacun à son tour, de dresser sa tente, d'aplanir le terrain d'alentour, et de clore, s'il en est besoin, ses équipages de haies, pour plus grande sûreté. Ils font aussi la garde autour de lui; cette garde est de quatre soldats, deux devant la tente et deux derrière, près des chevaux. Comme chaque tribun a trois manipules, et que chacun d'eux est de plus de cent hommes, sans compter les triaires et les vélites qui ne servent point, ce service n'est pas pénible, puisqu'il ne revient à chaque manipule que de quatre en quatre jours. Cette garde est non seulement chargée de faire toutes les fonctions auxquelles il plaît aux tribuns de l'employer, elle est destinée aussi à relever sa dignité et son autorité.

Pour les triaires, exempts du service des tribuns, ils font la garde auprès des chevaux, quatre par manipule chaque jour pour la turme, qu .est immédiatement derrière eux. Leur fonction est de veiller sur bien des choses, mais particulièrement sur les chevaux, de peur qu'ils ne s'embarrassent dans leurs liens, ou que, détachés et mêlés parmi les autres chevaux, ils ne causent du trouble et du mouvement dans le camp. De tous les manipules d'infanterie, il y en a toujours une qui, à son tour, garde la tente du consul, tant pour la sûreté de sa personne que pour l'ornement de sa dignité.

Le fossé et le retranchement, c'est aux alliés à les faire aux deux côtés où ils sont logés : les deux autres côtés sont pour les Romains, un pour chaque légion. Chaque côté se distribue par parties, selon le nombre des manipules, et à chacun il y a un centurion qui préside à tout l'ouvrage; et quand tout le côté est fini, ce sont deux tribuns qui l'examinent et l'approuvent. Les tribuns sont encore chargés du soin de tout le reste du camp, où ils commandent deux, tour à tour, pendant deux des six mois que dure la campagne. Ceux à qui ce commandement échoit par le sort, président à tout ce qui se fait dans le camp. Cette charge, parmi les alliés, est exercée par les préfets.

Dès le point du jour les cavaliers et les centurions se rendent aux tentes des tribuns, et ceux-ci à celle du consul, dont ils apprennent ce qui doit se faire, et ils en font part aux cavaliers et aux centurions, qui le communquent aux soldats quand l'occasion s'en présente.

Le mot d'ordre de la nuit se donne de cette manière. Parmi les turmes et les manipules, qui ont leurs logements au dernier rang, on choisit un soldat que l'on exempte de toutes les gardes. Tous les jours, au coucher du soleil, ce soldat se rend à la tente du tribun, y prend le mot d'ordre, qui est une petite planche où l'on a écrit quelque mot, et s'en retourne à sa tente. Ensuite, prenant quelques témoins, il met la planche et le mot d'ordre entre les mains du chef du manipule suivant : celui-ci le donne à celui qui le suit; et ainsi des autres, jusqu'à ce que le mot d'ordre passe aux manipules qui sont les plus voisins des tribuns, auxquels il faut que ce signal soit reporté avant la fin du jour; et c'est par ce moyen qu'ils savent que le mot d'ordre a été donné à tous les manipules, et que c'est par eux qu'il leur est venu. S'il en manque quelqu'un, sur-le-champ il examine le fait, et voit, par l'inscription, quel manipule n'a point apporté le signal, et celui qui en est cause est aussitôt puni selon qu'il le mérite.

Pour les postes de la nuit, il y a un manipule entier pour le général et le prétoire. Les tribuns et les chevaux sont gardés par les soldats que l'on tire pour cela de chaque manipule, selon ce que nous avons dit plus haut. Le poste de chaque manipule se prend du manipule même. Les autres. se distribuent au gré du général. Pour l'ordinaire, on en donne trois au questeur et trois à chacun des deux lieutenants. Les côtés extérieurs sont confiés au soin des vélites qui, pendant le jour, montent la garde tout le long du retranchement ; car tel est leur service; et, de plus, il y en a dix pour chaque porte du camp.

Des quatre qui sont tirés de chaque manipule pour la garde, celui qui la doit monter le premier est conduit, sur le soir, par un officier subalterne au tribun, qui leur donne à tous une petite pièce de bois marquée de quelque caractère, après quoi ils s'en vont chacun à son poste.

C'est la cavalerie qui fait les rondes. Dans chaque légion, le décurion de la première turme avertit le matin un de ses serre-files de commander à quatre cavaliers de faire la ronde avant le dîner. Sur le soir il doit encore avertir le chef de la turme suivante que son tour est pour le lendemain ; celui-ci, prévenu, donne le même avis pour le troisième jour, et les autres de suite font la même chose. Là-dessus, le serre-file désigné dans la première turme en prend quatre cavaliers, qui tirent au sort l'ordre des veilles; ensuite ils vont à la tente du tribun, de qui ils apprennent, par écrit, le nombre et l'emplacement des postes qu'ils doivent visiter. Après quoi ces quatre cavaliers se rendent au corps-de-garde du premier manipule des triaires; car c'est de la tente du primipile que part le signal de la buccine qui annonce les veilles. À la première, les cavaliers à qui cette ronde est échue, partent accompagnés chacun de quelques amis en qualité de témoins, et font leur tournée, visitant non seulement les postes des retranchements et des portes, mais ceux qui sont établis à chaque turme et à chaque manipule. Si le rondeur trouve la garde de la première veille sur pied et alerte, il reçoit d'elle la petite pièce de bois; s'il la rencontre endormie, ou si quelqu'un y manque, il prend à témoin ceux qui sont près de lui et se retire. Toutes les autres rondes se fout de la même manière. À chaque veille on sonne de la buccine, afin que ceux qui doivent faire la ronde et ceux qui font la garde soient avertis en même temps; et c'est, pendant le jour, une des fonctions des primipiles de chaque légion.

Ceux qui ont fait la tonde portent, dès le point du jour, au tribun la petite pièce de bois : s'il n'en manque aucune, on n'a rien à se reprocher, et ils se retirent; si l'on en rapporte moins qu'il n'y a de postes, on examine, sur ce qui est écrit dessus, quel poste est en défaut. Quand on le connaît, on appelle le centurion; celui-ci fait venir ceux qui avaient été commandés pour la garde. On les confronte avec la ronde. Si la garde est fautive, la ronde aussitôt produit les témoins qu'elle a pris; car elle est obligée à cela, ou elle porte seule toute la faute. On assemble ensuite le conseil de guerre : le tribun juge, et le coupable est bâtonné.

Or, la bastonnade se donne ainsi : le tribun, prenant un bâton, ne fait qu'en toucher le criminel, et aussitôt après tous les légionnaires fondent sur lui à coup de bâtons et de pierres, en sorte que le plus souvent il perd la vie dans ce supplice. Si quelqu'un en échappe, il n'est pas pour cela sauvé. En vain il retournerait dans sa patrie : ce retour lui est interdit, et personne de ses parents ou amis n'oserait lui ouvrir sa maison. Il ne reste plus aucune ressource quand on est une fois tombé dans ce malheur. Le serre-file

et le décurion sont punis du même genre de supplice, s'ils manquent d'avertir à propos, celui-là la ronde, l'autre le chef de la turme suivante. Une punition si sévère fait que la discipline, à l'égard des gardes nocturnes, est toujours exactement observée.

Les soldats reçoivent les ordres des tribuns, et ceux-ci des consuls. Le tribun a un pouvoir absolu lorsqu'il y a des amendes à imposer, ou des gages à prendre, ou des punitions à infliger.

La bastonnade est encore le supplice de ceux qui volent dans le camp, qui rendent quelque faux témoignage, qui, dans leur jeunesse, abusent de leur corps et se prêtent à quelque infamie, qui ont été repris trois fois de la même faute : tels sont les crimes punissables. Il en est d'autres qui sont, pour les soldats, une note de lâcheté et d'infamie : comme, par exemple, si, par intérêt, on se vante aux tribuns d'un exploit que l'on n'a pas fait; si, par crainte, on abandonne son poste ou on jette ses armes pendant le combat. Aussi voit-on des soldats qui, dans la crainte d'être punis ou déshonorés, bravent tous les périls, et qui, attaqués par un nombre beaucoup supérieur, demeurent inébranlables à leur poste. D'autres, après avoir perdu, par hasard, leur bouclier, ou leur épée, ou quelque autre arme dans le combat, se jettent au milieu des ennemis, ou pour recouvrer ce qu'ils ont perdu, ou pour éviter, par la mort, la honte attachée à la lâcheté et les reproches de leurs corps.

S'il arrive que plusieurs soient en même temps coupables des mêmes fautes, et que des cohortes entières aient été chassées de leurs postes, alors, au lieu de les bâtonner ou de les faire mourir, ils se servent d'un moyen qui n'est pas moins avantageux que terrible. Le tribun assemble la légion ; il se fait présenter les coupables, et, après une sévère réprimande, il les fait tirer au sort, et en sépare cinq, huit, vingt, plus ou moins, selon le nombre de ceux qui, par crainte, ont commis quelque lâcheté ; chaque dixième d'entre eux est destiné au supplice, et ceux sur qui le sort tombe sont bâtonnés sans rémission. Le reste est condamné à ne recevoir que de l'orge au lieu de blé, et à camper hors du retranchement, au risque d'être attaqués par les ennemis. Or, comme le danger et la crainte de mourir sont égales pour tous, à cause de l'incertitude du sort, et que la peine honteuse de ne vivre que d'orge s'étend également à tous ces lâches, on trouve dans cette discipline et un préservatif contre les fautes à venir, et un remède pour les fautes passées.

Ils ont encore un excellent moyen pour inspirer du courage à la jeunesse. Après un combat, si quelques soldats se sont distingués, le consul assemble la légion, fait approcher de lui ceux qui se sont signalés par quelque action courageuse, donne d'abord de grandes louanges à cet exploit particulier, en y joignant tout ce qui s'est passé de mémorable dans leur vie, et ensuite il distribue de grandes récompenses. Il fait présent d'une lance à celui qui a. blessé l'ennemi ; à celui. qui l'a tué et dépouillé, si c'est un fantassin, on lui donne une coupe; si c'est un cavalier, il reçoit un harnais, quoique autrefois on ne donnât qu'une lance. Ceci, pourtant, ne doit pas s'entendre d'un soldat qui aurait tué ou dépouillé un ennemi dans une bataille rangée ou dans l'attaque d'une place, mais de celui qui, dans une escarmouche ou en quelque occasion où il n'y a aucune nécessité de combattre en particulier, court de plein gré, et par pure valeur, insulter l'ennemi.

Dans la prise d'une ville, ceux qui, les premiers, montent sur la muraille, reçoivent une couronne d'or. Il y a aussi des récompenses pour ceux qui défendent ou sauvent des citoyens ou des alliés. Ce sont ceux qui ont été délivrés qui couronnent eux-mêmes leur

libérateur; s'ils refusent de le faire, le tribun les y contraint. Ils doivent, outre cela, pendant toute leur vie, le même respect pour lui que pour leur père, et il faut qu'ils lui rendent tous les devoirs qu'ils rendraient à ceux qui leur ont donné, la vie.

Ce n'est pas seulement à ceux qui sont en campagne et qui servent actuellement, que ces récompenses inspirent du courage et de l'émulation, c'est encore à ceux qui sont restés chez eux ; car, sans parler de la gloire qui accompagne à l'armée ces présents, et de la réputation qu'ils donnent dans la patrie, ceux qui les ont reçus ont droit, au retour de la campagne, de se présenter, dans les jeux et dans les fêtes, vêtus d'un habit qu'il n'est permis de porter qu'à ceux dont les consuls ont honoré la valeur. Ils suspendent encore aux endroits les plus apparents de leur maison les dépouilles qu'ils ont remportées sur les ennemis, pour être des monuments et des témoignages de leur courage. Tel est le soin et l'équité avec lesquels on dispense les peines'et les honneurs militaires : doit-on être surpris, après cela, que les guerres que les Romains entreprennent aient un heureux succès ?

La solde du fantassin est de deux oboles par jour. Les capitaines ont le double, la cavalerie une drachme. La ration de pain, pour l'infanterie, est de la moitié, au plus, d'un médimne attique de blé; celle du cavalier, de sept médimnes d'orge par mois et deux de blé. L'infanterie des alliés reçoit la même ration que celle des Romains; leur cavalerie, un médimne et un tiers de blé, et sept d'orge. Cette distribution se fait, aux alliés, gratuitement ; mais, à l'égard des Romains, on leur retient sur la solde une certaine somme marquée pour les vivres, les habits on les armes qu'on doit leur donner.

Pour lever le camp, voici la manière dont ils s'y prennent : le premier signal donné, on détend les tentes et on plie bagage, en commençant néanmoins par celles du consul et des tribuns; car il n'est pas permis de dresser et de détendre des tentes avant que celles-ci aient été dressées ou détendues. Au second signal, on met les bagages sur les bêtes de charge, et au troisième signal, les premiers marchent et tout le camp s'ébranle. L'avant-garde est, le plus souvent, composée des extraordinaires ; après eux, l'aile droite des alliés, qui est suivie du bagage des uns et des autres.

Marche ensuite une des légions romaines, ayant derrière elle son bagage. L'autre légion vient après, suivie de son bagage et de celui des alliés qui marchent derrière elle; car, en marche, c'est l'aile gauche des alliés qui forme l'arrière-garde. La cavalerie marche tantôt à l'arrière-garde du corps dont elle fait partie, tantôt à côté des bêtes de charge, pour les contenir et les mettre à couvert d'insulte. Quand il y a lieu de craindre pour l'arrière-garde, on se contente de faire passer de la tête à la queue les extraordinaires des alliés, sans rien changer dans le reste. Les légions et les ailes changent de rang alternativement, marchant un jour à la tête, le jour suivant à la queue, afin que tous profitent également de l'eau et des vivres qui se rencontrent sur la route. Si l'on craint d'être attaqué et que l'on marche en pays découvert, on se sert d'une autre disposition : les hastaires, les princes et les triaires marchent par manipules en trois colonnes, à distances égales, chaque manipule ayant devant lui ses bagages, de sorte que les équipages et les différents corps de troupes sont mêlés alternativement. La marche ainsi disposée, si l'ennemi se présente, soit à gauche, soit à droite, on fait tourner les corps du côté par où l'ennemi paraît, les équipages restant derrière. De cette manière, en un

moment et par un seul mouvement, toute l'armée est rangée en bataille, à moins que les hastaires n'aient une évolution à faire. Dans tous les cas, les équipages se trouvent en sûreté derrière les troupes.

Quand le temps de camper approche, un tribun et quelques centurions prennent les devants. Après avoir examiné l'endroit où le camp doit être assis, ils commencent d'abord par choisir un terrain pour la tente du consul, et l'aspect ou le côté de ce terrain où l'on devra loger les légions. Cela fait, on mesure l'étendue de terrain que doit occuper le prétoire; ensuite on tire la ligne sur laquelle se dresseront les tentes des tribuns; au côté opposé, une autre ligne pour le logement des légions, et enfin l'on prend les dimensions de l'autre côté du prétoire. On peut voir plus haut le détail que nous avons donné de toutes ces dispositions. Comme toutes les distances sont marquées et connues par un long usage, toutes ces mesures sont prises en fort peu de temps; après quoi, on plante le premier drapeau à l'endroit où sera logé le consul; le second, au côté que l'on a choisi ; le troisième, au milieu de la ligne sur laquelle seront les tribuns ; le quatrième, au logement des légions. Ces drapeaux sont de couleur pourpre; celui du consul est blanc. Aux autres endroits, on fiche de simples piques ou des drapeaux d'autre couleur. Les rues se forment ensuite, et l'on plante des piques dans chacune; en sorte que, quand les légions en marche approchent et commencent à découvrir le camp, elles en connaissent d'abord toutes les parties, le drapeau du consul leur servant à distinguer tout le reste; et comme, d'ailleurs, chacun occupe toujours la même place dans le camp, chacun sait aussi dans quelle rue et en quel endroit de cette rue il doit loger, à peu près comme si un corps de troupes entrait dans une ville où il aurait pris naissance; car, de même qu'alors, tous connaissant en général et en détail en quel endroit de la ville est leur demeure, aussitôt qu'ils auraient franchi les portes, ils iraient, sans se tromper, l'un d'un côté, l'autre d'un autre, chacun chez soi , la même chose arrive dans le camp des Romains.

C'est cette facilité qu'ils recherchent, surtout dans les campements ; en quoi ils ont pris une voie tout opposée à celle des Grecs; car, chez ceux-ci , quand il s'agit de camper,. le lieu le plus fort par sa situation est toujours celui qu'ils choisissent, tant pour s'épargner la peine de creuser un fossé autour du camp, que parce qu'ils se persuadent que des fortifications faites par la nature sont beaucoup plus sûres que celles de l'art. De là vient la nécessité où ils sont de donner à leur camp, selon la nature des lieux, toutes sortes de formes, et d'en varier les différentes parties; ce qui cause une sorte de confusion qui ne permet pas au soldat de savoir au juste ni sort quartier, ni celui de son corps, au lieu que les Romains comptent pour rien la peine de creuser le fossé et les autres travaux, en comparaison de la facilité et de l'avantage qui se trouve à camper toujours de la même façon. Voilà ce que nous avions à dire des légions, et surtout de leur manière de camper. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE IV

- Parallèle entre la république romaine et les autres républiques.

Presque tous les historiens nous ont parlé avec éloge des républiques de Lacédémone, de Crète, de Mantinée et de Carthage. Celles d'Athènes et de Thèbes ont eu aussi leurs panégyristes. Pour moi, je n'ai rien à dire des quatre premières, et à l'égard des deux autres, elles ont fait si peu de progrès, elles se sont si peu maintenues dans l'état florissant où elles se sont vues quelquefois, et elles ont si fort négligé de faire les changements que la prudence demandait, qu'elles ne méritent pas qu'on s'y arrête beaucoup. Si quelquefois leurs affaires paraissaient être dans un état prospère, c'était un éclat passager qui ne donnait que de vaines espérances pour l'avenir, et tout d'un coup un événement fâcheux les remettait dans leur état primitif. Les Thébains ne se sont fait quelque réputation parmi les Grecs en attaquant les Lacédémoniens, que parce que ceux-ci avaient eu l'imprudence de s'attirer la haine de leurs alliés, et qu'ils avaient à leur tête un ou deux citoyens qui savaient la faute que les Lacédémoniens avaient faite. Une preuve évidente que te n'est point à la constitution de leur gouvernement, mais au mérite de ceux qui gouvernaient, qu'ils étaient redevables de leurs succès, c'est que la république ne s'est étendue et n'a fleuri qu'autant qu'Épaminondas et Pélopidas ont vécu, et qu'elle est pour ainsi dire morte avec ces deux grands hommes.

Il faut penser à peu près la même chose de la république d'Athènes. Heureuse de temps en temps, mais parvenue au comble de la gloire du temps de Thémistocle, elle tomba bientôt de ce haut degré de prospérité. Le partage et la diversité des sentiments en fut la cause; car il en a toujours été des Athéniens comme d'un vaisseau où personne ne commande. Ici, quand les matelots, ou menacés de l'ennemi, ou agités par la tempête, s'accordent tous et obéissent de concert aux ordres du pilote, tout ce qui s'y doit faire se fait avec la plus grande exactitude; mais lorsque, commençant à se rassurer, ils refusent d'obéir, ne s'accordent pas sur ce que l'on doit faire, et se soulèvent les uns contre les autres, que les uns veulent continuer la route, les autres aborder en quelque endroit, que ceux-ci déploient les voiles, et ceux-là ordonnent qu'elles soient ferlées, cette division séditieuse donne un spectacle horrible aux vaisseaux voisins, et expose celui dont elle trouble la manoeuvre à un périt évident. Aussi en voit-on qui, après avoir traversé de vastes mers, et essuyé les tempêtes les plus affreuses, viennent faire naufrage au port et échouer contre la terre. C'est une image fidèle de la république d'Athènes. Après avoir échappé quelquefois aux secousses les plus terribles, par la bonne conduite du peuple et de ceux qui le gouvernaient, on l'a vue, dans le calme même, se briser imprudemment contre les écueils les plus visibles. Laissons donc là ces deux républiques, où la multitude dispose de tout au gré de ses passions : dans la première, tout se fait avec précipitation et avec aigreur; dans l'autre, on donne trop à la force et à la violence.

Passons à celle de Crète, et examinons un peu ce qu'en assurent les plus habiles historiens de l'antiquité, Éphore, Xénophon, Callisthène et Platon. Ils disent premièrement qu'elle est semblable à celle de Lacédémone, et en second lieu qu'elle mérite des louanges. Il me semble qu'ils se sont trompés sur l'un et l'autre point : on en pourra juger parce que je vais dire. Je commence par la différence que je trouve entre ces deux républiques.

Trois choses caractérisent en particulier celle de Lacédémone : la première est l'égalité des biens en fonds de terre, dont il n'est permis à personne de posséder plus qu'un autre, et qui doivent être également distribués entre tous les citoyens; la seconde est le mépris que l'on y fait des richesses, mépris qui bannit la jalousie, née ordinairement de l'inégalité des richesses que possèdent les citoyens. Enfin, chez les Lacédémoniens, les enfants des rois succèdent à la dignité de leurs pères, et ceux qu'on appelle gérontes, et par les avis desquels tout se règle et s'exécute, conservent cette autorité jusqu'à la mort. Chez les Crétois rien de semblable : il leur est permis par la loi d'acquérir des fonds de terre tant qu'il leur plaît, sans qu'aucunes bornes leur soient prescrites. Parmi eux, les richesses sont en si grande estime, que non seulement il est nécessaire d'en amasser, mais encore que rien ne fait plus d'honneur. En un mot, le honteux amour du gain et des richesses s'est tellement établi parmi eux, que cette île est le seul pays au monde où le gain, de quelque nature qu'il soit, passe pour honnête et pour légitime. Enfin la magistrature chez eux est annuelle, et s'exerce comme dans le gouvernement populaire. Ces deux républiques sont donc entièrement opposées l'une à l'autre, et je ne conçois pas comment ces historiens ont pu dire qu'elles se ressemblaient. Je leur passe de n'avoir pas aperçu ces différences; mais, après avoir montré fort au long que Lycurgue est le seul législateur qui ait bien connu d'où dépendaient la force et la durée d'un gouvernement; que, toute république ne se soutenant que par la valeur dans la guerre et l'union parmi les citoyens, Lycurgue, en bannissant de la sienne le désir des richesses, en a banni aussi la discorde et la dissension , et que c'était pour cela que le gouvernement de Lacédémone l'emportait sur tous les autres de la Grèce : voyant au contraire que, chez les Crétois, la passion des richesses y produit, je ne dis pas seulement des divisions particulières, mais encore des séditions générales, des meurtres et des guerres civiles, comment, malgré une différence si considérable, ont-ils osé dire que ces deux gouvernements étaient semblables ? Cependant Éphore traitant de ces deux républiques, en parle en mêmes termes, à l'exception des noms propres, auxquels si l'on oublie de faire attention, on ne sait plus de laquelle des deux on doit l'attendre.

Après avoir prouvé le peu de rapport qu'ont ensemble ces deux gouvernements, faisons voir maintenant que celui de Crète n'est digne ni d'être loué, ni d'être imité. il me paraît que toute république est fondée sur deux principes, les lois et les moeurs, et que de là dépend l'estime ou le mépris que l'on faits de ses forces et de sa constitution. Or les lois et les moeurs que l'on doit préférer sont celles qui, rendant la vie des particuliers innocente et irréprochable, habituent tout un état à l'humanité et à la justice : au lieu que l'on doit rejeter celles qui produisent des effets tout contraires. Ainsi, de même qu'on assure hardiment qu'un état et les membres qui le composent sont justes, lorsqu'on y voit des lois et des moeurs justes; de même quand on voit régner l'avarice parmi les particuliers, et l'état se porter à des actions injustes, on est bien fondé à dire que les lois y sont mauvaises, que les moeurs des particuliers y sont déréglées , que tout l'état est méprisable. Jugeons maintenant des Crétois par ces principes. Si vous les considérez en particulier, il est très peu d'hommes qui soient plus fourbes et plus trompeurs ; si vous regardez l'état, il n'en est point où l'on conçoive des desseins plus injustes. C'est donc avec raison qu'après avoir nié que ce gouvernement fût semblable à celui de Lacédémone, nous le rejetons comme n'étant ni à choisir, ni à imiter.

Il ne serait pas juste non plus de proposer ici la république de Platon, quoique certains philosophes la vantent beaucoup; car, comme dans les combats des artisans ou des athlètes on n'admet pas ceux qui n'y sont pas reçus et qui ne s'y sont pas préparés; de même, la république de Platon doit être exclue d'une dispute sur la préférence, jusqu'à ce qu'elle ait été mise en action quelque part. La comparer, telle qu'elle a été jusqu'à présent, avec les républiques de Lacédémone, de Rome et de Carthage, ce serait comparer une statue humaine avec des hommes vivants et animés : de quelque beauté que l'on supposât cette statue douée, la comparaison qu'on en ferait avec des êtres animés ne pourrait toujours paraître que défectueuse et très peu convenable. Laissons donc cette république; et voyons celle de Lacédémone.

Quand je considère les lois que Lycurgue a établies peur maintenir l'union et la concorde parmi les citoyens; et pour mettre la Laconie à couvert de toute insulte, et faire que les peuples jouissent d'une liberté solide, elles me paraissent si justes et si sages, que je me sens porté à croire qu'elles viennent plutôt d'un dieu que d'un homme. Par l'égalité de biens, par la frugalité et la simplicité dans la manière de vivre, il accoutumait les Lacédémoniens à la tempérance, et éloignait de l'état tout sujet de discorde. En les exerçant aux travaux et aux choses qui répugnent le plus à la nature, il les rendait vaillants et intrépides, et quand ces vertus se trouvent réunies dans un seul homme ou dans un état, il est difficile que l'honneur se porte au mal et que l'état soit envahi par les ennemis du dehors. On peut donc dire que Lycurgue, en faisant de la tempérance et de la valeur connue la base de sa république, a mis toute la Laconie en situation de ne rien craindre du dehors, et a procuré à ces peuples une liberté durable. Mais il me semble que ce sage législateur s'est oublié sur un point, qui était d'empêcher qu'on ne travaillât à étendre les bornes de l'état, qu'on n'ambitionnât l'empire sur ses voisins, qu'on ne se rendit le maître et l'arbitre des affaires. On ne voit rien sur cet article, ni dans les lois qui concernent les différentes parties de la république, ni dans celles qui regardent l'état en général. Cependant ce n'était point assez que les particuliers fussent sobres, modérés et contents de la portion de biens qui leur était donnée; il fallait encore mettre tout l'état dans la nécessité de suivre cet esprit, ou le lui inspirer. Or, c'est ce que Lycurgue n'a point fait. Il a exterminé l'envie et la jalousie d'entre les particuliers, il les a instruits de tout ce qu'ils devaient savoir sur les lois de l'état; mais il a permis qu'ils fussent très jaloux des autres Grecs, qu'ils aimassent à les dominer, qu'ils tâchassent de s'enrichir à leurs dépens; car qui ne sait que les Lacédémoniens furent presque les premiers entre les Grecs, qui, avides des terres de leurs voisins, portèrent la guerre chez les Messéniens pour tirer de l'argent des prisonniers qu'ils faisaient ? qui ne sait que ce furent eux qui s'obstinèrent au siège de Messène, au point qu'ils firent serment de ne le point lever que la ville ne fût prise? Il est encore notoire que, par désir de dominer sur les Grecs, ils eurent la faiblesse de se soumettre aux ordres de gens qu'ils avaient vaincus; car, après avoir combattu pour la liberté commune de la Grèce, et avoir défait les Perses qui voulaient l'envahir; après les avoir forcés de retourner dans leur pays, ils leur livrèrent, par le traité de paix fait par Antalcidas, les villes mêmes pour lesquelles ils avaient pris les armes, dans la vue de tirer d'eux l'argent dont ils avaient besoin pour se soumettre les Grecs. Ce fut alors qu'ils sentirent en quoi leur gouvernement était défectueux; car, tant qu'ils bornèrent leur ambition aux terres de leurs voisins et à la conquête du Péloponnèse, il leur fut aisé d'avoir de la Laconie Même autant de vivres et de munitions qu'ils en avaient besoin, ayant peu de chemin à faire pour retourner chez eux et pour en faire transporter des provisions; mais, dès qu'ils voulurent

équiper des flottes et porter la guerre avec leur infanterie hors du Péloponnèse, alors ils s'aperçurent que ni leur monnaie de fer, ni l'échange annuel des fruits qui avait été établi par Lycurgue, ne pouvait leur suffire, et que, sans une monnaie commune et des richesses étrangères , ils ne pouvaient rien entreprendre. Ce fut ce qui les obligea à mendier les secours des Perses, à lever des impôts sur les Péloponnésiens, et à mettre à contribution tous les Grecs; persuadés que, s'ils s'en tenaient aux lois de Lycurgue, ils ne viendraient jamais à bout de subjuguer les Grecs, et ne manqueraient pas d'échouer dans toutes leurs entreprises. Mais pourquoi, dira-t-on, cette digression ? Pour faire voir que le gouvernement institué par Lycurgue se suffisait à lui-même tant qu'il ne s'agissait que de la conservation de l'état et de la défense de la liberté; car il faut convenir avec ceux qui louent et approuvent ce gouvernement, qu'il n'y en a point et qu'il n'y en a jamais eu qui lui soit préférable. Mais on doit aussi tomber d'accord que, si l'on ambitionne de s'agrandir, de se faire respecter, de commander à un peuple nombreux, d'avoir sous sa domination un plus grand nombre de sujets, et d'attirer sur soi tous les regards; on doit, dis-je, avouer que ce gouvernement est imparfait, et que celui des Romains l'emporte de beaucoup pour la force et la facilité d'étendre ses conquêtes. Ce qui s'est passé jusqu'à présent dans l'un et l'autre, prouve évidemment ce que j'avance. Les Lacédémoniens, pour avoir tenté de s'assurer la domination des Grecs, ont couru risque de perdre leur propre liberté : les Romains, au contraire, aidés par la facilité qu'ils avaient, après la conquête de l'Italie, de se fournir de toutes sortes de munitions, se sont soumis en peu de temps tout l'univers.

Pour le gouvernement de Carthage, il me paraît que, par rapport à certains points essentiels, il avait été assez bien établi; car il y avait des rois, le sénat y avait le même pouvoir que si le gouvernement eût été aristocratique, et le peuple était le maître de certaines choses qui le regardaient. En général, cette république ressemblait assez à celle des Romains et des Lacédémoniens. Cependant elle était inférieure à celle de Rome, du temps de la guerre d'Hannibal; car tous les corps, tous les gouvernements et toutes les entreprises sont assujettis à une même loi de la nature, d'abord ces choses croissent et s'augmentent, puis elles parviennent à leur état de perfection, enfin elles tombent et dépérissent. De ces degrés, le second est celui où elles ont le plus de force et de vigueur, et dont on doit tirer la différence qui se remarque alors entre les deux gouvernements. Comme celui de Carthage était, avant celui de Rome, parvenu à son état parfait, il en était aussi tombé à proportion; au lieu que celui de Rome était alors dans toute sa force et dans l'état le plus florissant. Chez les Carthaginois, c'était le peuple qui dominait alors dans les délibérations; chez les Romains, c'était le sénat. Là ou prenait les avis de la multitude; ici, on consultait les plus habiles citoyens, et c'était d'après leurs conseils que se faisaient les grandes entreprises. Ce fut par ces sages mesures que, quoi qu'ils eussent été défaits en bataille rangée, ils eurent enfin le dessus sur les Carthaginois.

Si nous voulons maintenant comparer ces deux gouvernements sous certains points de vue particuliers, nous trouverons d'abord que, par rapport à la guerre, les Carthaginois sont plus habiles dans les combats de mer que les Romains. C'est une science qui, chez eux, depuis longtemps passe des pères aux enfants, et nul autre peuple n'en fait un plus grand usage. Mais les Romains les surpassent de beaucoup dans la guerre d'infanterie, parce qu'ils s'y appliquent autant que les Carthaginois s'y appliquent peu. La cavalerie même est l'objet de peu d'attention à Carthage : la raison eu est que l'on ne s'y sert que de troupes étrangères et mercenaires, et qu'au contraire, les Romains tirent les

leurs de leur propre pays et de Rome même : et, en cela , le gouvernement romain a un grand avantage sur celui des Carthaginois; car, tandis que celui-ci remet sa liberté entre les mains des troupes vénales, l'autre la défend par lui-même et avec le secours de ses alliés. Cet avantage est suivi d'un autre : c'est qu'après avoir été vaincus d'abord, ils recouvrent bientôt de nouvelles forces, au lieu que les Carthaginois ont beaucoup plus de peine à se relever. Ajoutons que les Romains, combattant pour leur patrie et pour leurs enfants, ne se relâchent jamais de leur première ardeur, et demeurent fermes dans la résolution de combattre, jusqu'à ce que leurs ennemis soient abattus. Quoiqu'ils n'aient pas été à beaucoup près si forts et si habiles sur mer, cela ne les empêchait pas de sortir avec succès d'une bataille générale; la valeur des troupes suppléait à tout ce qui leur manquait d'ailleur ; car, quoi-que la science et l'usage de la marine soient d'une grande utilité dans un com bat naval, rien cependant ne mène plut sûrement à la victoire que la résolution et la bravoure des soldats. Or, les peuples d'Italie sont plus vigoureux et plus braves que les Carthaginois et les Africains, outre qu'ils ont chez eux certains usages qui inspirent à leur jeunesse une extrême ardeur de se signaler dans la guerre. Nous n'en rapporterons qu'un pour faire voir que dans ce gouvernement on a eu un soin particulier de porter les hommes à braver tous les périls pour se rendre recommandables dans leur patrie.

Quand il meurt à Rome quelque personnage de haut rang, on le porte avec pompe à la tribune aux harangues sur le forum; là, dressé sur les pieds, rarement couché, il est exposé à la vue de tout le peuple. Ensuite son fils, s'il en a laissé un d'un certain âge et qui soit à Rome, ou , en l'absence du fils, un proche parent, loue en présence de tout le peuple les vertus du mort et rapporte ses principales actions. Cet éloge, rappelant à la mémoire et remettant comme sous les yeux tout ce qu'il a fait, excite non seulement dans ceux qui ont eu part à ses actions, mais encore dans les étrangers, un sentiment de douleur et de compassion si vif, que le deuil parait plutôt être public que particulier à certaine famille. On l'ensevelit ensuite et on lui rend les derniers devoirs ; on fait une statue qui représente son visage au naturel, tant pour les traits que pour les couleurs, et on la place dans l'endroit le plus apparent de la maison et sous un espèce de petit temple de bois. Les jours de fêtes on découvre ces statues, et on les orne avec soin. Quand quelque autre de la même famille meurt, on les porte aux funérailles; et pour les rendre semblables, même pour la taille, à ceux qu'elles représentent, on ajoute au buste le reste du corps. On le revêt aussi d'habits. Si le mort a été consul ou préteur, on pare la statue d'une prétexte; s'il a été censeur, d'une robe de pourpre; s'il a eu l'honneur du triomphe ou fait quelques autres actions d'éclat, d'une étoffe d'or. On les porte sur des chars, précédés de faisceaux, de haches et des autres marques des dignités dont ils ont été revêtus pendant leur vie. Quand on est arrivé à la tribune aux harangues, tous se placent sur des sièges d'ivoire, ce qui forme le spectacle du monde le plus enivrant pour un jeune homme qui aurait quelque passion pour la gloire et pour la vertu; car quel est l'homme qui, voyant les honneurs qu'on rend à la vertu de ces grands hommes vivants encore et respirant en quelque sorte dans leurs statues, ne se sentira pas enflammé du désir de les imiter ? se peut-il rien voir de plus beau et de plus touchant ? Au reste, après que l'orateur a épuisé tout ce qu'il a à dire à la louange du mort, il fait aussi l'éloge des autres dont il voit les statues , en commençant par le plus ancien. Par là se renouvelle toujours la réputation des citoyens vertueux; la gloire de ceux qui se sont distingués devient immortelle ; les services rendus à la patrie viennent à la postérité; et ce qui est le plus important, la jeunesse est excitée à ne rien craindre

quand il s'agit du bien commun, dans la vue d'acquérir la gloire accordée à la vertu, Aussi l'ou a vu des Romains combattre seuls dans les affairés générales; d'autres se sont jetés dans un péril de mort inévitable, quelques-uns, en temps de guerre , pour sauver un de leurs concitoyens; quelques autres, pendant la paix, pour le salut de la république. On en a encore vu qui , dans les premières charges, ayant plus à coeur le bien de la patrie que les liaisons du sang même et de la nature, ont, contre la coutume et les lois naturelles, condamné à mort leurs propres enfants.

Entre une infinité d'exemples de cette passion des Romains pour la gloire, je n'en rapporterai qu'un pour servir d'autorité à ce que je viens de dire. Horace surnommé le Borgne (Cocles) combattant contre deux ennemis à l'entrée du pont qui donne accès dans Rome en traversant le Tibre, et en apercevant un grand nombre d'autres qui venaient à leur secours, dans la crainte où il était que la garde du pont étant forcée, les ennemis n'entrassent dans la ville, se tourne vers ceux qui étaient derrière lui et leur crie de se retirer au plus vite et de couper le pont. Tant qu'ils travaillèrent, Horace, malgré les blessures dont il était tout couvert, soutint l'effort des ennemis, plus frappés encore de sa constance et de son intrépidité que de ses forces et de sa résistance. Le pont rompu et la ville n'ayant plus rien à craindre, il se jeta tout armé dans le fleuve, et préféra aux jours qu'il lui restait à vivre une mort volontaire, pour délivrer sa patrie et acquérir la gloire dont cette mort devait être suivie : tant sont grandes l'ardeur et l'émulation que les coutumes des Romulus inspirent à la jeunesse pour les belles actions.

Les moyens dont les Romains se servent pour augmenter leurs biens, sont encore beaucoup plus légitimes que chez les Carthaginois. Chez ceux-ci, de quelque manière que l'on s'enrichisse, on n'en est jamais blâmé, chez ceux-là, rien n'est plus honteux que de se laisser corrompre par les présents, et d'amasser du bien par de mauvaises voies. Autant ils font cas des richesses légitimement acquises, autant ils ont en horreur celles qu'on se procure par des moyens injustes. Parmi les Carthaginois, les dignités s'achètent à force de largesses et de présents ; parmi les Romains c'est un crime capital. Ainsi, comme les récompenses proposées à la vertu sont différentes chez l'un et l'autre peuple, il n'est pas surprenant que les voies pour y parvenir soient différentes.

Mais ce qui a le plus contribué aux progrès de la république romaine, c'est l'opinion que l'on y a sur les dieux ; et la trop grande dévotion qui est blâmée chez les autres peuples est, à mon sens, tout ce qui soutient Rome. La religion s'est acquise une si grande autorité sur les esprits, et elle influe de telle sorte dans les affaires tant particulières que publiques, que cela passe tout ce qu'on peut imaginer. Bien des gens en pourraient être surpris. Pour moi, je ne doute pas que les premiers qui l'ont introduite n'aient eu en vue la multitude; car, s'il était possible qu'un état ne fat composé que de gens sages, peut-être cette institution n'eût-elle pas été nécessaire ; mais, comme le peuple n'a nulle constance, qu'il est plein de passions déréglées, qu'il s'emporte sans raisons et jusqu'à la violence, il a fallu le retenir par la crainte de choses qu'il ne voyait pas et par tout cet attirail de fictions effrayantes. C'est donc avec grande raison. que les anciens ont répandu parmi le peuple qu'il y avait des dieux, qu'il y avait des supplices à craindre dans les enfers, et l'on a grand tort dans notre siècle de rejeter ces sentiments; car, sans parler des autres suites de l'irréligion, chez, les Grecs, par exemple, confiez un talent à ceux qui ont le maniement des deniers publics, en vain vous prenez dix cautions, autant de promesses et deux fois plus de témoins, vous ne pouvez, les obliger

à vous rendre votre dépôt. Au contraire, les Romains qui, dans la magistrature et les légations disposent de grandes tommes d'argent, n'ont besoin que de la religion du serment pour garder une inviolable fidélité. Parmi les autres peuples un homme qui n'ose toucher aux deniers publics est un homme rare, au lieu que chez les Romains il est rare de trouver un homme coupable de ce crime.

Mais tout périt, tout est sujet au changement : il n'est pas besoin de le prouver; l'enchaînement nécessaire des causes naturelles en est une preuve incontestable. Or toute espèce de gouvernement périt de deux manières, dont l'une vient du dehors, l'autre du dedans. On ne peut sûrement juger quelle sera la première, mais l'autre est certaine et déterminée.

Nous avons déjà dit quelles étaient la première et la seconde sorte de gouvernement, et comment elles se changeaient l'une en l'autre; en sorte que sur cette matière, qui pourrait joindre les commencements avec la fin, on pourrait aussi prédire ce qui arrivera dans la suite. Au moins, selon moi, rien n'est plus clair; car lorsqu'une république, après s'être heureusement délivrée de plusieurs grands périls, est parvenue à ce degré de force et de puissance, où rien ne lui est disputé, le peuple ne peut jouir longtemps de ce bonheur; le luxe et les plaisirs corrompent les moeurs, une ambition démesurée s'empare des esprits, on recherche avec trop d'avidité, les dignités et la conduite des affaires. Ces désordres faisant tous les jours de nouveaux progrès, la passion de commander, et l'espèce d'infamie que l'on attachera à l'obéissance commenceront la ruine de la république, l'arrogance et le luxe l'avanceront, et le peuple l'achèvera, lorsque l'avarice des uns se trouvera contraire à ses intérêts, et que l'ambition des autres lui aura donné une trop haute idée de son pouvoir; car alors, emporté par la colère et n'écoutant plus que ses opinions, le peuple secouera le joug de la soumission ; il ne voudra plus que les chefs partagent également avec lui l'autorité; il se l'attribuera tout entière, ou en usurpera la plus grande partie. Après quoi le gouvernement prendra bien le beau nom de république, c'est-à-dire d'état libre et populaire; mais ce ne sera en effet que la domination d'une populace aveugle, ce qui est le plus grand de tous les maux.

Jusqu'ici nous avons fait voir quelle est la constitution de la république romaine, à quoi elle est redevable de ses progrès, l'état florissant où elle est, en quoi elle surpasse les autres, et en quoi elle leur est inférieure, c'en est assez sur cette matière. Mais, avant que de finir, il faut que, semblable à un artiste habile qui donne par quelque chef-d'œuvre des preuves de son adresse, je tire de cette partie de l'histoire qui touche aux temps que nous avons quittés, et que je raconte en peu de mots un fait qui mette en évidence tout ce que j'ai avancé de la force et de la vigueur qu'avait alors cette république.

Hannibal, après la défaite des Romains à Cannes, ayant fait prisonniers huit mille hommes, qui avaient été laissés à la garde du retranchement, leur permit d'envoyer quelques-uns d'entre eux à Rome, pour y négocier leur rachat et leur retour. Dix des plus considérables ayant été choisis, ce général les fit partir, après leur avoir fait prêter serment qu'ils viendraient le rejoindre. Un de la troupe fut à peine sorti du retranchement, qu'ayant dit qu'il avait oublié quelque chose, il retourna, prit ce qu'il avait laissé et repartit aussitôt, croyant par ce premier retour avoir gardé sa foi et satisfait à son serment. Arrivés dans Rome, ils prièrent le sénat de ne point refuser à des prisonniers la consolation de revoir leur patrie, et qu'il les condamnât à payer chacun

trois drachmes, pourvu qu'il leur permit de rentrer dans leur famille; qu'Hannibal ne demandait rien davantage pour leur rachat, qu'ils ne s'étaient pas rendus indignes de cette grâce; qu'ils n'avaient pas craint de combattre; qu'on ne pouvait rien leur reprocher qui pût imprimer de la honte au front de Rome, et que, laissés pour la garde du camp, c'était par pur malheur qu'après la défaite de tout le reste de l'armée, ils étaient tombés au pouvoir des ennemis. Les Romains avaient fait alors de très grandes pertes; ils ne se voyaient presque plus aucun allié; jamais leur patrie n'avait été menacée d'un plus grand péril; cependant, après avoir entendu les députés, toujours attentifs à ce qu'il leur convenait de faire, ils tinrent bon contre leur mauvaise fortune, et rien ne leur échappa de ce que l'intérêt présent de la république paraissait demander; car, voyant que le dessein d'Hannibal dans cette députation n'était que de se procurer de l'argent, et d'éteindre dans ses ennemis l'ardeur de combattre; en leur montrant que, quoique vaincus, ils ne devaient pas désespérer de leur salut, ils furent si éloignés d'accorder ce qu'on leur demandait, qu'ils ne se laissèrent ébranler ni par la compassion qu'ils portaient à leurs concitoyens, ni par la conviction des services qu'ils tireraient de ces prisonniers. Ils trompèrent les intentions et les espérances d'Hannibal, en refusant de racheter ces soldats, et firent une loi qui obligeait ceux qui leur restaient à vaincre ou à mourir, puisqu'il n'y avait pour les vaincus d'autre espérance de salut des mains de l'ennemi que la mort. Cette résolution prise, ils renvoyèrent les neuf députés, qui de bon gré consentaient à cause de leur serment à retourner vers Hannibal, et ayant fait garrotter celui qui avait prétendu éluder son serment, ils le firent conduire aux ennemis; de sorte que ce héros n'eut pas tant de joie d'avoir vaincu les Romains, qu'il ne fut comme effrayé de la constance et de la grandeur d'âme qui éclataient dans leurs délibérations. (Dom THUILLIER).

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

Il est, nécessaire que ceux qui s'appliquent à avoir une bonne éducation , apprennent et exercent les autres vertus dès l'enfance, et surtout la bravoure (Excepta Valesian.) SCHWEIGHAEUSER

Celui qui avance des choses nonseulement fausses, mais encore impossibles, celui-là commet une faute qui n'admet aucune excuse. (In Cod. Urbin.) SCHWEIGH.

Il a agi en homme sage et prudent, celui qui sait, suivant Hésiode, combien la moitié est plus que le tout. (Ibid.)

Apprendre à ne pas mentir aux dieux, c'est là la base du culte de la vérité à l'égard des hommes. (Ibid.)

Dans la plupart des choses humaines, ceux qui ont acquis par eux-mêmes sont portés à la conservation, tandis que ceux qui ont reçu une fortune toute faite sont enclins à la dissiper. (Ibid.)

Il existe aussi un lieu appelé Rhumcus, aux environs de Sratum en Étolie; comme Polybe le dit dans le sixième livre de son histoire. (Atheunaei lib. III, c. 16.) SCHWEIGH.

Olcium, ville d'Etrurie: (Steph. Byzant.) SCHWEIGHAEUSER.

CHAPITRE IX

Je n'ignore pas que plusieurs personnes demanderont pourquoi j'interromps ici le cours de mes récits pour m'occuper de la constitution de la république dont il est question plus haut. Je leur répondrai ce que je me rappelle leur avoir déjà déclaré en plus d'un endroit, que, dès le commencement, j'ai regardé ces détails comme devant concourir à former l'ensemble de mon ouvrage : je l'ai dit surtout au début et dans l'exposition, lorsque j'ai avancé que le fruit le plus beau et le plus précieux que les lecteurs puissent retirer de cette histoire, serait d'apprendre par quels moyens et par quelle sorte de gouvernement les Romains, en moins de cinquante-trois années, ont pu devenir maîtres de presque toute la terre, événement sans exemple dans les siècles passés. Ce projet étant arrêté dans mon esprit, je n'ai trouvé aucune occasion plus convenable que celle-ci, pour appeler l'attention et la confiance sur ce que j'ai à dire touchant le système politique de ce peuple. En effet, de même que, lorsqu'en porte un jugement sur les vertus et les faiblesses particulières, on ne doit pas le faire, si l'on veut prononcer sainement, dans un temps de calme et de prospérité; mais bien quand on voit l'homme soumis à toutes les chances d'une fortune dont l'inconstance présente successivement les plus grands revers et les plus grands succès; ainsi, nous pensons quo l'on portera un jugement bien plus sage, si l'on prend ce point de vue pour examiner les affaires d'un gouvernement. Je ne sache pas, d'ailleurs, que personne ait jamais passé par des alternatives plus prononcées de grandeur et d'infortune que les Romains ne l'ont fait de nos jours; j'ai donc choisi ce moment pour faire connaître la constitution de cette république, pensant que chacun pourra mieux juger ensuite la grandeur de cette révolution; (ANGELO MAI, Scriptorum. veterurn nova collectio, tom. II; JACOBUS GEEL, in 8°, 1.829.)

CHAPITRE X

L'utile et l'agréable. Un esprit studieux doit observer la cause des événements et savoir faire le meilleur choix dans chaque circonstances c'est surtout le moyen de connaître la raison d'un événement heureux, et, s'il est funeste, comment il a amené le bouleversement d'un état : car de ce principe découlent, comme d'une sources non seulement tous mes desseins et toutes mes entreprises, mais encore est-ce de là que proviennent nos succès. (ANGELO MAI, ibid.)

CHAPITRE XI

Il s'était écoulé trente ans depuis l'irruption de Xerxès en Grèce, et nous avons soigneusement décrit chaque événement de ce période... L'époque d'Hannibal, de laquelle nous sommes parti pour faire cette digression, nous montre le gouvernement de Rome arrivé à son plus haut point de beauté et de perfection. Aussi, après avoir traité de la constitution de cette république, me reste-t-il à faire connaître quelle fut sa conduite à la suite des désastres de Cannes, et lorsqu'elle paraissait perdue sans retour. Cependant je ne serais certainement pas étonné que ceux qui sont nés sous cette république prétendissent que mon travail est incomplet, parce que j'ai omis quelques détails. En effet, comme ils sont parfaitement instruits dans les affaires de leur pays, et qu'ils en acquièrent une très grande habitude, étant nourris, dès leur enfance, dans ces moeurs et dans ces institutions, ils s'occuperont moins d'approuver ce que j'aurai dit, que de signaler ce que je puis omettre : car ils ne diront pas que l'écrivain a passé sur ce qui lui paraissait être de peu d'importance, mais bien qu'il a négligé, par ignorance, la cause principale des faits et leur liaison. Faisant donc supposer que tout ce qui e été dit est d'une partie médiocre ou superflu, et, au contraire, présentant les omissions comme des circonstances indispensables dans cet ouvrage, ils se proclameront bien plus instruits que l'historien. « Il serait pourtant de toute équité d'apprécier les écrivains, non d'après leurs omissions, mais sur les faits qu'ils rapportent. Si, par hasard, on y découvre quelque allégation fausse, on peut, certes, croire qu'ils ont péché par ignorance; mais si tout ce qu'ils disent est reconnu vrai, pourquoi ne pas admettre que c'est volontairement qu'ils négligent les autres faits ? » Ceci soit dit pour ceux qui jugent les historiens avec plus de critique que de justice (ANGELO MAI, ibid.)

Fragments du LIVRE VII

CHAPITRE I

- Guerre d'Hannibal.

Polybe, dans le septième livre de sort histoire, écrit que les habitants de Capoue, dans la Campanie, amassèrent tant de richesses à cause de la bonté de leur territoire, qu'ils se livrèrent à la volupté et au luxe le plus somptueux, au point de surpasser tout ce que l'on avait rapporté des Crotoniates et des Sybarites devenus si célèbres par ce vice. Ne pouvant, dit-il, supporter le poids de leur opulence, ils appelèrent Hannibal : aussi furent-ils, dans la suite, accablés par les Romains des maux les plus pesants et les plus atroces. Les Pételénins, au contraire, fidèles observateurs de la foi jurée aux humains, lorsque Hannibal vint les assiéger, lui résistèrent avec tant de courage et de constance, qu'après s'être nourris de tous les cuirs qui étaient renfermés dans la citadelle, et avoir même consommé toutes les écorces et tous les rejetons un peu tendres des arbres que contenaient leurs murs, après onze mois de siège, ne recevant de secours de personne, ils en furent enfin réduits à se rendre aux Carthaginois, avec le consentement des Romains , qui accordaient les plus grands éloges à leur fidélité. (Athenaei, lib. XII, c. 6.) SCHWEICHAEUSER).

CHAPITRE II

- Hiéronyme de Syracuse rompt le traité qu'Hiéron, son aïeul, avait fait avec les Romains, et fait alliance avec les Carthaginois.
- Situation de la ville de Léonte en Sicile.
- Jugement de Polybe sur Hiéronyme, son aïeul Hiéron et son père Gélon.

Après la conjuration qui s'était formée contre la vie d'Hiéronyme, roi de Syracuse , et après la mort de Thrason, Zoïppe et Andranadore persuadèrent à ce prince d'envoyer, sans délai, des ambassadeurs à Hannibal. On jeta les yeux, pour cette mission, sur Polycrète de Cyrène et Philodème d'Argos, et on les fit partir pour l'Italie, avec ordre de traiter d'alliance avec les Carthaginois. Le roi envoya, en même temps, ses frères à Alexandrie. Hannibal reçut gracieusement les ambassadeurs, leur vanta fort les avantages que le jeune roi tirerait de l'alliance qu'il projetait, et les envoya avec des ambassadeurs de sa part, qui étaient Hannibal de Carthage, alors commandant des galères; Hippocrate et Épicide, son frère puîné, tous deux Syracusains. Ces deux frères portaient les armes depuis long-temps sous Hannibal; ils étaient même établis à Carthage, parce que, leur aïeul ayant été accusé d'avoir attenté à la vie d'Agatharque, le plus jeune des fils d'Agathoclès avait été obligé de fuir hors de sa patrie. Ces deux ambassadeurs arrivent à Syracuse, et Hannibal de Carthage fait part au roi des ordres que lui avait donnés le général des Carthaginois. Hiéronyme, qui était déjà disposé à se lier avec ce peuple, dit à Hannibal qu'il fallait, au plus tôt, qu'il partît pour Carthage, et il promit d'y envoyer avec lui des ambassadeurs pour traiter, de sa part, avec les Carthaginois. On apprend à Lilybée la nouvelle de cette alliance. Le préteur qui y était de la part des Romains, députe aussitôt au roi de Syracuse, pour l'engager à renouveler les traités que ses ancêtres avaient faits avec Rome. Le prince ne goûtait point cette ambassade : « Je plains fort le sort des Romains, répondit-il; il est fâcheux qu'un méchant peuple soit taillé en pièces en Italie par les Carthaginois. » Les ambassadeurs, étonnés d'une réponse si peu sensée, lui demandèrent sur la foi de qui il parlait de la sorte : « C'est, dit-il, sur la foi des Carthaginois que vous voyez; c'est eux qu'il faut accuser de mensonge, si ce que je viens de vous dire est faux. » Les ambassadeurs répliquèrent que ce n'était pas la coutume des Romains d'ajouter foi au rapport de leurs ennemis; qu'au reste ils lui conseillaient de ne pas enfreindre les anciens traités, et que non seulement la justice, mais encore son propre intérêt lui commandaient de les observer fidèlement. « Je délibérerai« sur ce sujet, reprit le roi, et je vous ferai savoir ma dernière résolution: Mais dites-moi , je vous prie, pourquoi avant la mort de mon aïeul vous êtes revenus à Syracuse, après que vous en étiez partis avec cinquante vaisseaux, et que vous étiez même arrivés au promontoire de Pachynum? » En effet les Romains , quelque temps avant cette ambassade, ayant entendu dire qu'Hiéron était mort, étaient revenus à Syracuse, dans la crainte que le peu de respect qu'on aurait pour un roi enfant ne donnât lieu à quelque révolution, et, informés ensuite qu'Hiéron vivait, ils avaient repris la route de Lilybée. Les ambassadeurs avouèrent le fait, et dirent qu'en revenant à Syracuse ils n'avaient eu d'autre dessein que de secourir sa jeunesse et de lui conserver son royaume. « Eh bien, répliqua le roi, souffrez donc, Romains , que, pour me conserver le royaume, je change de route et que je me rejette du côté des Carthaginois. » À ces mots, les ambassadeurs, ne doutant plus qu'il n'eût

arrêté ses projets, prirent congé de lui sans rien répondre, retournèrent à Lilybée, et apprirent au préteur tout ce qu'ils avaient entendu. Depuis ce temps là les Romains épièrent les démarches de ce prince, et s'en méfièrent comme d'un ennemi déclaré. Hiéronyme, ayant choisi pour ses ambassadeurs auprès des Carthaginois Agatharque , Onégisène et Hipposthène, les fit partir avec Hannibal de Carthage, et leur ordonna de conclure avec la république un traité qui portait « que les Carthaginois lui fourniraient des troupes de terre et de mer, et qu'après avoir, avec leur secours, chassé les Romains de la Sicile, il partagerait avec eux l'île de telle sorte, que l'Himère, qui la traverse presque par le milieu, servirait de borne entre les provinces des Carthaginois et les siennes. » Les ambassadeurs proposèrent ces conditions, auxquelles les Carthaginois souscrivirent volontiers, et le traité fut conclu.

Hippocrate faisait assidûment sa cour à ce jeune prince, et nourrissait son es-prit de mensonges et de flatteries. Il lui racontait de quelle manière Hannibal était passé en Italie, les batailles et les combats qu'il y avait livrés. Il lui faisait entendre qu'il n'appartenait à personne plus qu'à lui de régner sur toute la Sicile, premièrement parce qu'il était fils de Néréis, fille de Pyrrhus, que les Siciliens, par choix et par inclination, avaient mis à leur tête et comme leur roi; en second lieu, parce qu'Hiéron son aïeul y avait régné seul. Il sut enfin charmer tellement ce jeune roi, que nul autre que lui n'en était écouté. Le caractère du prince, naturellement léger et inconstant, avait beaucoup de part à ce défaut, mais on le doit surtout imputer à ce flatteur, qui donnait pour aliment à sa vanité les espérances les plus ambitieuses. Agatharque négociait encore à Carthage le traité, lorsque Hiéronyme envoya de nouveaux ambassadeurs pour y dire qu'il prétendait régner seul sur toute la Sicile; qu'il lui paraissait juste que les Carthaginois lui aidassent à reconquérir tous les droits qu'il avait sur cette île; mais qu'en récompense il promettait aux Carthaginois de les aider dans l'exécution des projets qu'ils avaient formés sur l'Italie. On sentit bien à Carthage qu'il n'y avait aucun fonds à faire sur ce prince; mais comme, pour plusieurs raisons, il était important à la république d'avoir la Sicile dans son parti, on lui accorda tout ce qu'il voulut; et comme il y avait déjà des vaisseaux équipés et des troupes levées, on ne s'occupa plus que du soin de transporter au plus tôt une armée dans la Sicile.

Sur cette nouvelle, les Romains envoyèrent de nouveau des ambassadeurs au roi de Sicile pour l'avertir de ne pas se départir des traités que ses pères avaient faits avec la république romaine. Le roi assembla son conseil. Les habitants du pays, craignant les fureurs du prince, gardèrent le silence. Mais Aristomaque de Corinthe, Damippe de Lacédémone et Autone le Thessalien furent de l'avis qu'il eût dû rester dans l'alliance des Romains. Il n'y eut qu'Andranodore qui dit que l'occasion était trop belle pour la laisser échapper, et que c'était dans cette conjoncture seule qu'il pouvait établir sa domination dans la Sicile. On consulta ensuite Hippocrate, qui répondit simplement qu'il était de l'avis d'Andranodore. Là se termina la délibération, et ainsi fut prise la résolution de déclarer la guerre aux Romains. Le roi ne voulut cependant pas rompre les traités sans donner au moins des prétextes apparents de son changement; mais il en allégua de tels, que les Romains, loin de s'en contenter, devaient en être vraiment offensés. Il dit qu'il observerait ces traités, pourvu qu'on lui rendît premièrement l'or qu'on avait reçu d'Hiéron son aïeul; secondement, le blé et tous les autres présents qu'Hiéron leur avait donnés depuis le commencement de l'alliance, et que l'on reconnût que toutes les terres et les villes qui sont en deçà de l'Himère appartiennent aux

Syracusains. On congédia là-dessus les ambassadeurs romains, et l'assemblée se sépara. Hiéronyme ensuite fit ses préparatifs de guerre, leva des troupes, et fit provision de toutes les autres munitions nécessaires. (Ambassades.) DOM THUILLIER.

Léonte, à regarder. sa position en général, est tournée vers le septentrion. Elle est traversée, dans son milieu, par un vallon, dans lequel se trouvent les palais où s'assemblent les magistrats et où la justice se rend; c'est là aussi que se lient le marché. Les deux côtés de ce vallon sont formés par deux montagnes escarpées, dont la cime, qui présente une surface aplanie, est couverte de maisons et de temples. Il y a deux portes, dont l'une, à l'extrémité du vallon qui regarde le midi, conduit à Syracuse ; l'autre, à l'autre extrémité du coté du septentrion, mène aux champs qu'on appelle Léontins, et à ces campagnes si célèbres par leur fertilité. Au pied de l'une de ces montagnes qui est à l'occident, coule le Lisse, sur le bord et comme sous le rocher duquel on a bâti une longue chaîne de maisons situées toutes à égale distance du fleuve: entre ces maisons et le fleuve s'étend la place dont nous avons parlé. (DOM THUILLIER)

Quelques historiens qui ont écrit la mort d'Hiéronyme, ont, pour exciter l'étonnement, employé une profusion de descriptions verbeuses, soit qu'ils rapportent les prodiges qui ont précédé et annoncé sa tyrannie ainsi que les maux des Syracusains, soit qu'ils fassent un détail exagéré, à la manière des poètes tragiques, de la cruauté de son caractère, de ses actions impies, et enfin des événements inaccoutumés et atroces qui se sont passés à sa mort; au point que l'on croirait que ni les Phalaris, ni les Apollodore, ni aucun des tyrans qui ont existé, ne l'ont surpassé en cruauté. Et cependant ce prince était encore enfant lorsqu'il monta sur le trône, et il ne régna pas plus de treize mois, au bout desquels il mourut. Or, dans cet espace de temps il a certainement pu arriver que l'un ou l'autre ait été livré à la torture; que quelques-uns de ses propres amis ou du reste des Syracusains aient été mis à mort; mais quant à cette cruauté particulière à Hiéronyme , quant à cette impiété inouïe qu'on lui attribue, elles sont peu croyables. Il faut, il est vrai, reconnaître complètement qu'il était d'un caractère léger et injuste; mais cependant on ne peut le comparer à aucun des tyrans que j'ai cités précédemment. Les auteurs qui écrivent des histoires particulières, n'ayant à traiter que des sujets courts et resserrés dans d'étroites limites, sont, je le crois, forcés, par la disette de faits qui les accable, d'exagérer des choses de peu d'importance, et de faire de longs récits d'autres faits qui ne méritaient pas même d'être mentionnés. D'autres historiens tombent aussi dans le même défaut pal marque de jugement. Combien, avec plus de justesse et d'éloquence, n'aurait-on pas pu écrire plutôt sur Hiéron et Gélon, en passant sous silence Hiéronyrne, de ces réflexions, que l'on ajoute comme complément au récit historique pour remplir les livres? Ce sujet aurait été bien plus agréable et plus utile aux hommes avides de lire et de s'instruire.

En effet, Hiéron parvint d'abord à régner sur les Syracusains et leurs alliés par son propre mérite ; car la fortune ne lui avait donné ni la richesse, ni un nom illustre, ni aucun autre bien. En outre, son plus grand titre à notre admiration, c'est qu'il devint roi des Syracusains par la force seule de son génie, sans mettre à mort aucun citoyen, sans en envoyer aucun en exil et sans faire de tort à personne.

Une chose non moins admirable, c'est que non seulement il acquit ainsi le trône, mais que ce fut encore par les mêmes moyens qu'il le conserva. Pendant cinquante-quatre ans que dura son règne, il procura à sa patrie une paix constante, et à lui une existence exempte de toute crainte de conspirations, et parvint même à échapper à l'envie qui s'attache ordinairement à tout ce qui est grand. et noble. Souvent il voulut abdiquer le pouvoir, mais il en fut toujours empêché par tous les citoyens en masse. Comme il se montrait très libéral envers les Grecs, et très avide de s'acquérir de la gloire chez eux., il obtint ainsi pour lui une grande célébrité et pour les Syracusains un grand sentiment de bienveillance de la part de tous. Enfin, vivant au milieu de toutes les délices que procure l'abondance de tous les biens et des richesses immenses, il prolongea cependant son existence au-delà de quatre-vingt-dix ans, et conserva tous ses sens et tous ses membres sains et valides ; ce qui; à mon avis, est la preuve la plus certaine de tempérance.

Quant à Gélon, pendant tout le cours de sa vie, qui fut de plus de cinquante ans, il se proposa, comme le but le plus noble qu'il put atteindre, d'imiter son père, et de ne pas faire plus de cas des richesses, de la majesté royale, ni d'aucun autre bien, que de la tendresse et de la confiance que l'on doit aux auteurs de ses jours. (Vertus et vices.) DOM THUILLIER.

CHAPITRE III

- Traité de paix conclu entre Hannibal et Philippe, roi de Macédoine.
- Philippe à Messène.
- Démétrius de Pharos persuade à Philippe, roi de Macédoine, de s'emparer d'Ithonie, forteresse de Messène.
- Sentiment contraire d'Aratus.
- Philippe, roi de Macédoine.
- Aratus.

Traité qu'Hannibal, général, Magon, Myrcal, Barmocal, tous les sénateurs de Carthage, tous les Carthaginois qui servaient sous lui, ont fait avec Xénophanès l'Athénien, fils de Cléomaque, lequel nous a été envoyé en qualité d'ambassadeur par le roi Philippe, fils de Démétrius, tant en son nom qu'au nom des Macédoniens et des alliés.

En présence de Jupiter, de Junon et d'Apollon; en présence de la déesse des Carthaginois, d'Hercule et d'Iolaüs; en présence de Mars, de Triton et de Neptune; en présence de tous les dieux protecteurs de notre expédition, du soleil, de la lune et de la terre; en présence des fleuves, des prés et des eaux ; en présence de tous les dieux que Carthage reconnaît pour ses maîtres; en présence de tous les dieux qui sont honorés dans la Macédoine et dans tout le reste de la Grèce; en présence de tous les dieux qui président à la guerre et qui sont présents à ce traité, Hannibal, général, et, avec lui, tous les sénateurs de Carthage et tous ses soldats, ont dit : « Afin que désormais nous vivions ensemble comme amis et comme frères, soit fait, sous votre bon plaisir et le nôtre, ce traité de paix et d'alliance, à condition que le roi Philippe, les Macédoniens, et tout ce qu'ils ont d'alliés parmi les autres Grecs, conserveront et défendront les Carthaginois, Hannibal leur général, les soldats qu'il commande, les gouverneurs des provinces dépendantes de Carthage, Utique, et toutes les villes et nations qui lui sont soumises, les soldats , les alliés et toutes les villes et nations qui nous sont unies dans l'Italie, la Gaule, la Ligurie, et quiconque, dans cette province, fera alliance avec nous. D'un autre côté, les troupes de Carthage, Utique, toutes les villes qui sont soumises à Carthage, les alliés, les soldats, toutes les villes et nations d'Italie, de la Gaule et de la Ligurie, et les autres alliés que nous avons et que nous pourrons avoir dans ces provinces d'Italie, s'engagent à conserver et à défendre le roi Philippe, les Macédoniens et tous leurs alliés d'entre les autres Grecs. Il est donc convenu que nous ne chercherons point à nous surprendre les uns les autres, et que nous ne nous tendrons pas de pièges ; que, sans délai, sans fraude ni embûches, nous, Macédoniens, etc., nous nous déclarerons les ennemis des ennemis des Carthaginois, excepté des rois, des villes et des ports avec lesquels nous sommes liés par des traités de paix et d'alliance; que nous, Carthaginois, etc, nous serons ennemis de ceux qui feront la guerre au roi Philippe, excepté des rois, des villes et les nations qui nous seront unis par les traités; que vous participerez, vous, Macédoniens, à la guerre que nous faisons contre les Romains; jusqu'à ce qu'il plaise aux dieux de donner à nos urnes un heureux succès; que vous nous fournirez ce qui nous sera nécessaire, et que vous serez fidèles à ce dont nous serons convenus. Si les dieux nous refusent leur protection contre les Romains et leurs alliés, et que nous traitions de paix avec eux, nous stipulerons de telle sorte que vous soyez compris dans le traité, et à des conditions telles qu'il ne leur sera pas permis de vous déclarer la guerre, qu'ils ne seront maîtres

ni des Corcyréens, ni des Apolloniates, ni des Épidamniens, ni de Phare, ni de Dimalle, ni des Parthins, ni de l'Atintanie; et qu'ils rendront à Démétrius de Pharos ses parents, qu'ils retiennent dans leurs états. Si les Romains vous déclarent la guerre ou à nous, selon le besoin, nous nous secourrons les uns les autres, et nous ferons la même chose si quelque autre nous fait la guerre, excepté à l'égard des rois, des villes et des nations dont nous serons amis et alliés. Si nous jugeons à propos de retrancher ou d'ajouter quelque clause à ce traité, nous ne le ferons que du consentement des deux parties. » (DOM THUILLIER.)

Après que la démocratie eut triomphé chez les Messéniens, et que les hommes les plus illustres eurent été envoyés en exil, tandis que ceux à qui l'on avait distribué leurs biens par la voie du sort étaient à la tête des affaires dans la ville, les anciens citoyens qui étaient restés à Messène supportèrent avec peine de voir ces hommes jouir des mêmes droits qu'eux-mêmes. (Suidas in Ishgogiai.) SCWEIGH.

Gorgus le Messénien n'était inférieur à aucun de ses concitoyens par ses richesses et l'éclat de sa naissance; pour ce qui est de son mérite comme athlète, dans sa jeunesse il avait été le plus célèbre de tous ceux qui se disputaient la couronne dans les jeux gymnastiques. En effet, et par la noblesse de ses formes, et par sa conduite pendant toute sa vie, et par le nombre des couronnes qu'il avait remportées, il ne le cédait à aucun homme de son âge. Bien plus, lorsque après s'être retiré des combats du gymnase, il s'appliqua au gouvernement de la république et à l'administration des affaires de sa patrie, il ne retira pas une moindre gloire de ses travaux que de sa vie passée. En effet, il se montra bien éloigné de cette ignorance et de cette rusticité qui caractérisent presque toujours les athlètes, mais il acquit encore, dans la république, la réputation d'un homme très habile et très prudent dans le gouvernement des affaires. (Excerpta Valesian.) SCHWEIGH.

Tout fait, considéré dans le moment opportun, peut être sainement approuvé ou blâmé; l'occasion est-elle passée, ce même fait, jugé d'après d'autres circonstances, peut souvent paraître non seulement inadmissible, mais encore insoutenable.

Philippe, roi de Macédoine, qui voulait s'emparer de la citadelle des Messéniens, ayant dit aux principaux de la ville qu'il désirait visiter leur citadelle st y faire un sacrifice à Jupiter, y monta avec sa suite. Après les sacrifices, suivant l'usage, les entrailles des victimes lui ayant été présentées pour qu'il les examinât, il les prit dans la main, et, s'inclinant un peu, il demanda à Aratus, en les lui montrant, ce qu'il en pensait : si elles ordonnaient de lever le siège de devant la citadelle, ou de le continuer. Alors Démétrius, saisissant cette occasion : « Si vous ajoutez foi , dit-il, aux rêveries des devins, il faut partir d'ici sur-le-champ; mais si vous agissez en roi qui entend ses intérêts, vous vous

rendrez maître de cette citadelle, de peur que, la laissant aujourd'hui, vous n'attendiez en vain un autre temps pour vous la soumettre; car ce ne sera qu'en tenant ainsi ses deux cornes que vous aurez le bœuf en votre puissance. » Il entendait par les deux cornes, Ithome et l'Acrocorinthe, et par le bœuf, le Péloponnèse. « Et vous, Aratus, dit Philippe en se tournant vers lui, me donnez-vous le même conseil? » Celui-ci, après avoir réfléchi un moment, répondit qu'il n'avait qu'à la prendre, si l'on pouvait le faire sans violer la foi qu'il avait donnée aux Messéniens; mais que si en la prenant il devait perdre toutes les citadelles et le secours même qu'il avait reçu d'Antigonus, et par le moyen duquel il conservait tous ses alliés (il lui insinuait par là de quelle importance il était d'être fidèle à sa parole), il prît garde qu'il ne fût plus avantageux de laisser aux Messéniens, en éloignant ses troupes, une preuve de sa bonne foi, qui lui attacherait non seulement cette ville, mais encore tous ses autres alliés. Si Philippe eût suivi son inclination, il n'aurait pas craint d'aller contre la foi des traités : il est aisé d'en juger par ce qu'il fit ensuite; mais comme, peu de temps auparavant, un jeune soldat lui avait aigrement reproché le danger auquel il allait exposer son armée, il ne put résister à la franchise, à l'autorité, aux instances avec lesquelles Aratus le priait de faire attention à son avis. Il abandonna son premier dessein, et, prenant la main d'Aratus : « Eh bien , dit-il, reprenons donc le chemin par où nous sommesvenus ! » (DOM THUILLIER)

Interrompons pour un moment le fil de notre narration pour dire un mot sur Philippe; car c'est ici l'époque du changement fatal qui se fit dans sa conduite et dans sa manière de gouverner : on ne peut proposer un exemple plus illustre à ceux qui, étant à la tête des affaires, cherchent à s'instruire par la lecture de l'histoire. Né maître d'un royaume puissant et avec les plus belles inclinations, il est connu des Grecs par ses bonnes qualités et ses défauts, et l'on connaît également les succès qu'il a mérités par les unes et les malheurs qu'il s'est attirés par les autres. Il monta fort jeune sur le trône. Cependant jamais roi ne fut plus aime qu'il l'était dans la Thessalie, dans la Macédoine, dans tous les pays soumis à sa domination. En veut-on une preuve incontestable? Pendant qu'il fit la guerre contre les Étoliens et les Lacédémoniens, il était presque toujours hors de la Macédoine. Malgré cela, ni les peuples que je viens de nommer, ni les Barbares voisins de son royaume, n'osèrent y mettre le pied. Que dirai-je de la tendresse et de l'empressement qu'ont eus à le servir Alexandre, Chrysogone et tous ses autres amis? par combien de bienfaits ne s'attacha-t-il pas en peu de temps, par les liens de la plus vive reconnaissance, les peuples du Péloponnèse, de la Béotie, de l'Épire et de l'Acarnanie? Si j'ose le dire, il était l'amour et les délices de la Grèce par son caractère officieux et bienfaisant. Une marque éclatante du crédit que donne aux princes la réputation de probité et de fidélité, c'est que les Crétois le choisirent unanimement pour chef et maître de leur île; et, ce qui peut-être ne s'est jamais vu, tout cela s'est fait sans armes et sans combats. Mais, depuis la conduite qu'il tint avec les Messéniens, tout changea de face; la haine qu'on eut pour lui égala l'amitié qu'on avait eue. Il devait en effet s'y attendre :prenant des dispositions toutes contraires aux premières et agissant en conséquence, il était naturel qu'il perdît la réputation qu'il s'était faite, et que ses affaires n'eussent plus le même succès qu'avant son changement. C'est ce qui lui arriva en effet, comme on verra dans la suite de cette histoire. (Vertus et vices.) DOM THUILLIER.

Quand Philippe se fut ouvertement déclaré contre les Romains; et qu'il eut entièrement changé de conduite à l'égard de ses alliés, Aratus lui proposa mille motifs, mille raisons pour le détourner de cette entreprise; il y réussit, mais ce ne fut pas sans peine. Ici je prie mes lecteurs, afin qu'il ne leur reste de doute sur rien, de se rappeler une promesse que nous ayons faite dans le cinquième livre de cette histoire. En racontant la guerre d'Étolie, nous avons dit que, si Philippe avait renversé les portiques et détruit les autres ornements de la ville de Therme, on ne devait pas tant lui imputer ces excès, dont sa jeunesse n'était point capable, qu'aux amis qui le suivaient; et que, comme ces excès étaient incompatibles avec le caractère doux et modéré d'Aratus, il ne fallait en accuser que Démétrius de Pharos. Ce que j'avançais alors, je promis de le prouver dans la suite. Or on a vu , dans ce que nous avons rapporté des Messéniens, qu'Aratus était éloigné d'une journée, et que Démétrius était auprès du roi lorsque ce prince commença à goûter, pour ainsi dire, du sang humain, à manquer de foi à ses alliés, à dégénérer en tyran. Mais ce qui fait le plus sentir la différence qu'il y avait entre ces deux conseillers, c'est l'avis qu'ils donnèrent l'un et l'autre au prince, au sujet de la citadelle de Messène. En suivant celui d'Aratus, Philippe n'y toucha point, et par là consola, en quelque sorte, les Messéniens du carnage qu'il avait fait dans la ville; et pour avoir écouté contre les éoliens celui de Démétrius, il se laissa emporter à une violence qui ne lui était pas naturelle; il se fit détester des dieux et des hommes : des dieux, en profanant leurs temples ; des hommes, en excédant les lois de la guerre. L'île de Crète nous fournit encore une nouvelle preuve de la sagesse d'Aratus. Tant qu'il fut consulté sur les affaires de cette île, Philippe, sans faire ni tort ni peine à personne, vit les Crétois recevoir ses ordres avec soumission, et mit tous les Grecs dans ses intérêts, par la douceur de son gouvernement : au lieu que, pour s'être livré à Démétrius, il porta chez eux toutes les horreurs de la guerre, se fit des ennemis de tous ses alliés, et détruisit la confiance qu'avaient en lui tous les autres peuples de la Grèce :- tant il est important pour un jeune roi, do bien choisir ceux dont il doit recevoir des conseils! de là dépend, ou le bonheur ou la ruine de ses états. C'est cependant à quoi la plupart des princes ne daignent pas seulement penser, (Ibid.)

CHAPITRE IV

- Antiochus prend la ville de Sardes par l'adresse de Lagoras de Crète.

Autour de Sardes, nuit et jour et sans relâche, avaient lieu des escarmouches et des combats perpétuels; on mettait en oeuvre, de part et d'autre, toutes les ruses de guerre imaginables pour surprendre son ennemi et l'accabler. Décrire tous les détails de cette affaire, cela serait non seulement inutile, mais encore ennuyeux. Il y avait déjà deux ans que ce siège durait, lorsque Lagoras de Crète, homme de guerre expérimenté, y mit fin de cette manière : il avait réfléchi que les places les plus fortes sont souvent celles que l'on prend avec plus de facilité, par la négligence des habitants, qui, se reposant de leur santé sur les fortifications naturelles ou artificielles de leur ville, ne se mettent pas en peine de la garder. Il savait encore que les places se prennent quelquefois par les endroits les plus forts, et que les assiégés croient que l'ennemi n'entreprendra pas d'attaquer. D'après ces réflexions, quoiqu'il vît bien que Sardes avait toujours passé pour une forteresse assez forte pour désespérer quiconque aurait tenté de la prendre d'assaut, et dont la famine seule pouvait faire ouvrir les portes, ces difficultés ne firent qu'augmenter son application à imaginer tous les moyens possibles d'y entrer. S'étant aperçu que la partie du mur qui joignait la citadelle à la ville n'était point gardée, il forma le projet de la surprendre par cet endroit, et conçut l'espérance de réussir. La preuve qu'il avait que ce côté n'était point gardé, la voici : ce mur est bâti sur un rocher extrêmement haut et escarpé, au pied duquel est comme un abîme où l'on jetait de la ville les corps morts des chevaux et des bêtes de charge; là s'assemblaient, tous les jours, un grand nombre de vautours et d'autres oiseaux carnassiers, qui, après s'être rassasiés, ne manquaient pas d'aller se reposer sur le rocher et sur la muraille. De là, Lagoras conclut qu'il était possible que cet endroit fût, la plupart du temps, négligé et sans garde. D'après cette pensée, la nuit il descendait sur les lieux, et examinait avec soin comment il pourrait approcher et où il devrait poser les échelles, et ayant trouvé, contre un des rochers, un endroit propre à l'exécution de ses projets, il fit aussitôt part au roi de son dessein et de sa découverte. Celui-ci fut charmé de l'espérance qu'on lui donnait ; il exhorta Lagoras à pousser jusqu'au bout son entreprise, lui promettant que, de son côté, il ferait tout ce qui serait possible. Lapins pria le roi de lui donner pour compagnon l'Étolien Théodote et Denis, capitaine de ses gardes, l'un et l'autre lui paraissant avoir toute la force et toute la valeur que son projet demandait. Les ayant obtenus, tous trois tiennent conseil , et agissant de concert, n'attendaient plus qu'une nuit à la fin de laquelle il n'eût point de lune. Lorsqu'ils l'eurent trouvée, la veille du jour où ils devaient exécuter leur dessein, vers le soir, ils choisirent quinze hommes de plus forts et des plus braves de l'armée pour porter les échelles, escalader et courir le même péril qu'eux. Ils prirent trente autres pour les mettre et embuscade à quelque distance, et ceux ci, lorsque les premier, après l'escalade, seraient arrivés à une porte qui était proche, devaient venir à cette porte et aider les autres à la briser. Deux mille hommes devaient les suivre, et avaient ordre de se jeter dans la ville et de s'emparer de l'esplanade qui environne le théâtre et qui commande la ville et la citadelle; et de peur que la vue de ce choix d'hommes ne vint à faire soupçonner quelque chose de

cette entreprise, il fit courir le bruit que les Étoliens devaient, par certain fossé, se jeter dans la ville, et que c'était sur cet avis que l'on avait formé ce détachement pour leur couper le passage.

Tout étant prêt pour l'exécution, dès que la lune se fut cachée, Lagoras et ses gens s'approchent doucement des rochers avec leurs échelles, et se cachent sous une pointe qui s'avançait sur le fossé. Le jour venu, et la garde s'étant retirée de cet endroit, pendant que le roi envoyait, selon la coutume, des troupes en différents postes, et qu'il en assemblait et rangeait d'autres en bataille dans l'Hippodrome, les Crétois travaillaient sans que l'on eût le moindre soupçon de leur entreprise. Mais quand on eut appliqué deux échelles, par lesquelles Denis et Lagoras commençaient à monter, il y eut un grand tumulte et un grand mouvement dans le camp; car, quoiqu'on ne vit l'escalade ni de la ville ni de la citadelle, à cause de la pointe qui s'avançait en dehors du rocher, on voyait entièrement du camp cette action hardie et extraordinaire; les uns en étaient étonnés comme d'un prodige; les autres qui en prévoyaient les suites, en attendaient avec une joie mêlée de crainte l'événement et le succès. Le roi fut informé de ce bruit, et, pour détourner de l'entreprise de Lagoras l'attention, tant des assiégés que de ses propres troupes, il fit marcher l'armée vers une porte opposée à celle qui devait être attaquée, et qui s'appelait la porte de Perse. Achéus, qui commandait dans la citadelle, vit cette marche, et, surpris d'un mouvement si peu ordinaire aux ennemis, il ne savait ni en deviner le motif, ni enfin quel parti prendre. Il envoya cependant quelques troupes à cette porte pour arrêter les ennemis; mais comme la descente était étroite et escarpée, ce secours arriva trop tard. Aribase qui commandait dans la ville, et qui ne se doutait de rien, marcha, de son côté, vers la porte que menaçait Antiochus, et, faisant garnir le rempart à une partie de sa garnison; faisant sortir l'autre de la ville par cette porte, il les exhorta à arrêter les ennemis et à en venir aux mains avec eux . Pendant tous ces mouvements, Lagoras, Théodote, Denis et leur troupe, ayant escaladé le rocher, viennent à leur porte, qui en était proche, renversent tous ceux qu'ils rencontrent, et brisent la porte. Aussitôt les trente autres sortent de leur embuscade; les uns se précipitent dans la ville, les autres vont briser les portes les plus proches. La porte abattue, les deux mille entrent dans la ville et s'emparent de l'esplanade du théâtre. Les assiégés accourent de la mitraille et de la porte de Perse pour avertir leurs compagnons de combattre. La porte s'ouvre pour leur retraite; quelques troupes du roi les suivent et passent avec eux. Pendant qu'ils s'en rendent maîtres, d'autres les brisent, d'autres se jettent dans la ville. Aribase et les assiégés s'opposent à leur passage; mais après une courte résistance, ils se retirèrent dans la citadelle. Après quoi, Théodote et Lagoras se tinrent toujours autour du théâtre, observant habilement tout ce qui se passait, pendant que le reste de l'armée se répandait de tous côtés dans la ville et la soumettait au roi. Enfin , les uns égorgeant: ceux qu'ils rencontraient, les autres mettant le feu aux maisons, d'autres encore ne songeant qu'à piller et à faire un grand butin, toute la ville fut saccagée et ruinée. C'est ainsi qu'Antiochus devint maître de Sardes. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE V

Polybe, dans son livre VII, appelle les Massyliens, Massyles. (Steph. Byz.)

SCHWEIGH.

Les peuples qui habitent Oricum sont situés dans la mer Adriatique, à la droite du navigateur qui y entre. (Ibid.)

Héron et sur Gélon, son fils. — XV-XVIII. Siège de Sardes. Stratagème de Logoras. Prise de la ville.

Fragments du LIVRE VIII

CHAPITRE I

- En quels cas il est pardonnable ou non de se fier à certaines personnes.
- Archidamus, roi de Lacédémone, Pélopidas de Thèbes, Cnéius Cornélius, sont blâmables de l'avoir fait.
- Achéus fut aussi surpris, mais on ne peut lui en faire un crime.

Se serait une chose trop hasardeuse, que de décider en général si l'on doit blâmer ceux qui se sont fiés à certaines personnes, ou si l'on doit leur pardonner de l'avoir fait : la raison en est, qu'il arrive souvent qu'après avoir pris toutes les précautions raisonnables, on ne laisse pas d'être trompé; car il y a des hommes contre la mauvaise foi desquels toutes les lois du monde ne mettraient pas à couvert. Cela ne doit ce-pendant pas nous empêcher d'assurer qu'il est des temps et des circonstances où l'on doit blâmer les chefs qui se fient à certains hommes, et d'autres où la justice demande qu'on leur pardonne. Éclaircissons ce fait par des exemples.

Archidamus, roi des Lacédémoniens, s'était retiré de Sparte, parce que l'ambition de Cléomène lui était suspecte; mais peu de temps après, s'étant laissé persuader, il revint et se remit entre les mains de son rival. Il en fut puni par la perte de sa dignité et de la vie, sans qu'aucune raison puisse justifier sa crédulité aux yeux des siècle futurs; car, les choses étant au même état qu'elles étaient quand il se retira, et l'ambition de Cléomène n'ayant fait que s'accroître, était-il probable qu'il pût éviter de périr en se fiant à des gens à la fureur desquels il n'était échappé que par une espèce de miracle?

Pélopidas de Thèbes, connaissant la scélératesse du tyran Alexandre, et persuadé de cette maxime , que tout tyran regarde comme ses plus grands ennemis ceux qui prennent la défense de la liberté publique, engagea Épaminondas à prendre les armes pour défendre non seulement la république de Thèbes, mais encore toutes les autres de la Grèce. Malgré cela, et quoiqu'il fût venu en Thessalie pour abattre et détruire la tyrannie d'Alexandre, ayant eu la faiblesse d'accepter deux fois les fonctions d'ambassadeur auprès de ce tyran, il tomba en sa puissance, nuisit par là beaucoup aux intérêts des Thébains, et, pour s'être fié témérairement à ceux-là même dont il devait le plus se défier, il détruisit d'un coup toute la gloire qu'il s'était précédemment acquise par ses

belles actions. Le consul Cnéius Cornelius fit la même faute pendant la guerre de Sicile. On pourrait citer quantité d'exemples semblables, qui font voir combien sont blâmables ceux qui, sans discernement, s'abandonnent à la bonne foi de leurs ennemis.

On ne doit pas en user de même à l'égard de ceux qui prennent toutes les précautions qu'il est raisonnablement permis de prendre; car, ne s'en fier absolument à personne, c'est ne vouloir jamais terminer les affaires. On n'est donc pas coupable lorsqu'on se risque après s'être assuré tous les gages de sûreté que comporte la circonstance. Or, les meilleures assurances contre la mauvaise foi sont les sermons, les enfants, les femmes prises en otage, mais surtout les antécédents de ceux avec qui l'on traite. Quand, malgré tout cela, on tombe dans quelque piège, ce n'est plus ceux qui sont trompés, mais ceux qui trompent, que l'on doit blâmer. Aussi la chose la plus importante est d'enchaîner la bonne foi de celui avec qui l'on traite par des liens qu'il ne puisse pas rompre; mais comme il est rare d'en trouver de cette nature, la dernière ressource est de chercher de telles sûreté si nous sommes surpris, au moins on ne pourra pas nous en imputer la faute Nous avons quantité d'exemples de cette sage conduite dans l'antiquité mais il y en a un illustre dans les temps dont nous faisons l'histoire, c'est celui d'Achéus, qui, ayant pris, pour se mettre parfaitement à l'abri de la perfidie , toutes les sûretés qu'il. est possible à un homme de prendre, tomba cependant au pouvoir des ennemis mais loin qu'on lui en fit un crime, on eut compassion de son malheur, au lies qu'on n'a eu que de la haine et de l'horreur pour ceux qui l'avaient trompé. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE II

Grandes actions des Romains et des Carthaginois, constance opiniâtre de ces deux peuples dans leurs entreprises.
- Utilité d'une histoire générale.

Je ne crois m'éloigner ni de mon sujet, ni du but que je me suis proposé au commencement de cet ouvrage, et arrêtant ici mes lecteurs pour leur faire considérer la grandeur des actions de deux républiques de Rome et de Carthage, et la constance opiniâtre avec la quelle elles poursuivaient leurs entreprises ; car n'est-il pas surprenant que toutes deux, ayant deux guerres importantes à soutenir, l'une en Italie, l'autre en Espagne; que, ne pouvant fonder toutes deux que des espérances fort incertaines sur l'avenir; que, courant toutes deux le même risque, elles ne se soient pas bornées à ces deux luttes, mais se soient encore disputé la Sardaigne et la Sicile, et que non seule ment elles aient embrassé et fait réussir en espérance tant d'entreprises, mais encore aient fourni des vivres et des munitions pour les mettre à exécution? On sera plus frappé encore, si l'on examine les choses en détail. Les Romains avaient en Italie deux armées complètes, commandées chacune par un consul; ils en avaient encore deux en Espagne : une sur terre, que commandait Cnéius Cornelius, l'autre sur mer, qui avait pour général Publ. Scipion. Il en était de même des Carthaginois. Les Romains avaient, en outre, une flotte à l'ancre sur les côtes de la Grèce, pour suivre Philippe et observer ses desseins; flotte qui fut commandée successivement par Marcus Valerius et Publius Sulpicius. Appius, commandait de plus cent galères, à cinq rangs de rames, et Marcus Claudius, avec une armée de terre, menaçait la Sicile; et Hamilcar faisait la même chose du côté des Carthaginois.

Après tous ces faits, je ne pense pas que l'on puisse douter de la vérité de ce que j'ai avancé au commencement de cet ouvrage : qu'il n'est pas possible, par la lecture des histoires particulières, de voir l'ordre et l'économie qui règnent dans l'enchaînement des faits; car comment, en ne lisant que les histoires de Sicile et d'Espagne, connaîtra-t-on quels moyens la fortune a employés, ou de quelle sorte de gouvernement elle s'est servie pour faire de nos jours ce qui ne s'était jamais fait et ce qui peut passer pour un prodige, pour soumettre enfin à un seul empire et à une seule puissance toutes les parties connues de l'univers? On peut bien apprendre par des histoires particulières comment les Romains ont pris Syracuse, comment ils ont soumis l'Espagne à leur domination; mais, sans une histoire générale, il est difficile de comprendre comment ils ont soumis tonte la terre, quels obstacles particuliers ils ont rencontrés dans le vaste dessein de conquérir le monde entier, et quels sont les événements et les circonstances qui ont secondé leurs efforts. On ne peut donc non plus, sans cette histoire générale, bien concevoir la grandeur des actions, ni les forces d'un gouvernement; car, que les Romains se soient mis en marche pour subjuguer l'Espagne ou la Sicile, qu'ils aient fait la guerre sur terre et sur mer, ces entreprises, à ne les regarder qu'en elles-mêmes, ne sont pas fort extraordinaires ; mais quand on considère que toutes ces entreprises et beaucoup d'autres s'exécutaient en même temps par la même puissance et le même gouvernement, et qu'on joint à cela les malheurs et les guerres dont l'Italie même était en même temps accablée, c'est alors que les faits se développent à l'esprit, et que l'on y voit tout ce qui mérite notre admiration. C'est ainsi qu'on les connaît comme

ils doivent être connus. Cela soit dit contre ceux qui s'imaginent que la lecture des histoires particulières suffit pour nous donner la connaissance d'une histoire générale et universelle. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE III

- Siège de Syracuse.
- Marcus Marcellus attaque, avec une armée navale l'Achradine de Syracuse.- Description de la sambuque.
- Inventions d'Archimède pour empêcher l'effet des machines de Marcellus et d'Appius.

Les Romains, assiégeant Syracuse, pressaient les travaux avec soin; c'était Appius qui les dirigeait. À partir de cette partie de la ville que l'on appelle le portique Scythique, et où le parapet du rempart s'avance au-dessus de la mer même, il le fit entourer d'une circonvallation par son infanterie. Ayant mis eu oeuvre les béliers, les traits, et toutes les autres machines de guerre à l'usage des assiégeants, il espérait, à cause de la multitude de ses travailleurs, parvenir en cinq jours à prendre l'ennemi tout à fait au dépourvu : c'est qu'il ne songeait pas, en effet, à l'énergie et à l'adresse d'Archimède, et qu'il ne réfléchissait pas que souvent le génie d'un seul homme est plus puissant que les bras les plus innombrables. Mais c'est ce que les Romains apprirent à leurs dépens; car la ville étant d'ailleurs très-forte, puisque ses remparts étaient bâtis sur des lieux très élevés et s'avançant en saillie, au point d'être inaccessibles, même lorsqu'ils n'étaient pas défendus, Archimède, de plus, avait rassemblé dans les murs de Syracuse une telle quantité de moyens de défense, tant contre les attaques par terre que contre les attaques par mer, que les assiégés non seulement n'avaient pas besoin de beaucoup de temps pour se préparer à soutenir le siège, mais pouvaient encore faire promptement face à toutes les tentatives des Romains. Appius, ayant donc tout préparé pour le siège, se disposait à appliquer les béliers et les échelles aux murailles, du côté d'Hexapyle, à l'orient. (Ex Suida).

SCHEIGHAEUSER.

3cm

Lorsque Marcus Marcellus attaqua l'Achradine de Syracuse, sa flotte était composée de soixante galères à cinq rangs de rames, qui étaient remplies d'hommes armés d'arcs, de frondes et de javelots pour balayer les murailles. Il avait encore huit galères à cinq rangs de rames, d'un côté desquelles on avait ôté les bancs, aux unes à droite, aux autres à gauche, et que l'on avait jointes ensemble deux à deux par les côtés où il n'y avait pas de bancs. C'étaient ces galères qui, poussées par les rameurs du côté opposé à la ville, approchaient des murailles les machines appelées sambuques, et dont il faut expliquer la construction. C'est une échelle de la largeur de quatre pieds, qui, étant dressée, est aussi haute que les murailles. Les deux côtés de celte échelle sont garnis de balustrades et de courroies de cuir qui règnent jusqu'à son sommet. On la couche en long sur les côtés des deux galères jointes ensemble, de sorte qu'elle passe de beaucoup les éperons; et au haut des mâts de ces galères on attache des poulies et des cordes. Quand on doit se servir de cette machine, on attache des cordes à l'extrémité de la sambuque, et des hommes l'élèvent de dessus la poupe par le moyen des poulies; d'autres, sur la proue, aident aussi à l'élever avec des leviers. Ensuite, lorsque les galères ont été poussées à terre par les rameurs, des deux côtés extérieurs, on applique ces machines à la muraille. Au haut de l'échelle, est un petit plancher bordé de claies de trois côtés, sur lequel quatre hommes repoussent en combattant ceux qui des murailles empêchent qu'on n'applique la sambuque. Quand elle est appliquée, et qu'ils sont arrivés sur la muraille, ils jettent bas les claies, et, à droite et à gauche, ils se répandent dans les créneaux des murs ou dans les tours. Le reste des troupes les suivent sans crainte que la machine leur manque, parce qu'elle est fortement attachée avec des cordes aux cieux galères. Or, ce n'est pas sans raison que cette machine a été appelée sambuque; on lui a donné ce nom, parce que, l'échelle étant dressée, elle forme avec le vaisseau un ensemble qui a l'air d'une sambuque.

Tout étant préparé , les Romains se disposaient à attaquer les tours; mais Archimède avait aussi de son côté construit des machines propres à lancer des traits à quelque distance que ce fût. Les ennemis étaient encore loin de la ville, qu'avec des balistes et des catapultes plus grandes et plus fortement bandées, il les perçait de tant de traits qu'ils ne savaient comment les éviter. Quand les traits passaient au-delà, il en avait de plus petites proportionnées à la distance, ce qui jetait une si grande confusion parmi les Romains, qu'ils ne pouvaient rien entreprendre; de sorte que Marcellus, ne sachant quel parti prendre, fut obligé de faire avancer sans bruit ses galères pendant la nuit. Mais quand elles furent vers la terre à la portée du trait, Archimède inventa un autre stratagème contre ceux qui combattaient de dessus leurs vaisseaux. Il fit percer à hauteur d'homme et dans la muraille des trous nombreux et de la largeur de la main. Derrière ces meurtrières il avait posté des archers et des arbalétriers qui, tirant sans cesse sur la flotte, rendaient inutiles tous les efforts des soldats romains. De cette manière, soit que les ennemis fussent éloignés ou qu'ils fussent près, non seulement il empêchait tous leurs projets de réussir, mais encore il en tuait un grand nombre. Et quand on commençait à dresser des sambuques, des machines disposées au dedans des murailles, et que l'on n'apercevait pas la plupart du temps, s'élevaient alors sur les forts et étendaient leurs becs bien loin en dehors des remparts : les unes portaient des pierres qui ne pesaient pas moins de six cents livres, les autres des masses de plomb d'une égale pesanteur. Quand les sambuques s'approchaient, alors on tournait avec un câble les becs de ces machines où il était nécessaire, et, par le moyen d'une poulie que l'on

lâchait, on faisait tomber sur la sambuque une pierre, qui ne brisait pas seulement cette machine, mais encore le vaisseau, et jetait ceux qui s'y trouvaient dans un extrême péril.

Il y avait encore d'autres machines qui lançaient sur les ennemis qui s'avançaient, couverts par des claies, afin de se garantir contre les traits lancés des murailles, des pierres d'une grosseur suffisante pour faire quitter la proue des navires à ceux qui y combattaient.

Outre cela, il faisait tomber une main de fer attachée à une chaîne, avec laquelle celui qui dirigeait le bec de la machine comme le gouvernail d'un navire, ayant saisi la proue d'un vaisseau, abaissait l'autre bout du côté de la ville : quand, soulevant la proue dans les airs, il avait dressé le vaisseau sur la poupe , alors liant le bras du levier pour le rendre immobile, il lâchait la chaîne par le moyen d'un moulinet ou d'une poulie. Il arrivait nécessairement alors que les vaisseaux ou bien tombaient sur le côté, ou bien étaient entièrement culbutés; et, la plupart du temps, la proue retombant de très haut dans la mer, ils étaient submergés, au grand effroi de ceux qu'ils portaient. Marcellus était dans un très grand embarras : tous ses projets étaient renversés par les inventions d'Archimède; il faisait des pertes considérables. Les assiégés se riaient de tous ses efforts. Cependant il ne laissait pas que de plaisanter sur les inventions du géomètre.

« Cet homme, disait-il, se sert de nos vaisseaux comme de cruches pour puiser de l'eau; et il chasse ignominieusement nos sambuques à coups de bâton, comme indignes de sa compagnie. » Tel fut le succès du siège par mer.

Appius, ayant souffert les mêmes difficultés, s'était aussi désisté de son entreprise. Quoique son armée fût encore loin de la ville, elle était accablée des pierres et des traits que lançaient les balistes et les catapultes : tant était prodigieuse la quantité de traits qui en partaient, et la force avec laquelle ils étaient lancés! C'étaient des machines dignes du prince qui en faisait les frais, et d'Archimède, qui les construisait et les faisait agir. Et lorsque les ennemie s'approchaient de la ville, repoussés par les traits qui leur étaient lancés à travers les meurtrières dont nous avons parlé, ils faisaient des efforts superflus. Si, couverts de leurs boucliers, ils tentaient de monter à l'assaut, ils étaient écrasés par les pierres et les poutres qu'on leur faisait tomber sur la tête, sans parler des pertes que leur causaient ces mains de fer dont nous avons fait mention plus haut, et qui, enlevant les hommes avec leurs armes, les brisaient en les laissant retomber contre terre.

Ce consul s'étant retiré dans son camp avec Marcellus, et ayant assemblé son conseil, on y résolut de tenter toutes sortes de moyens pour surprendre Syracuse, à l'exception d'un siège en forme, et cette résolution fut exécutée; car pendant huit mois qu'ils restèrent devant la ville, il n'y eut sorte de stratagème que l'on n'inventât, ni d'actions de valeur que l'on ne fît, à l'assaut près, que l'on n'osa jamais tenter : tant un seul homme a de force lorsqu'il sait employer son génie à la réussite d'une entreprise! Ôtez de Syracuse un seul vieillard, et les Romains, avec de si grandes forces sur terre et sur mer, s'en rendront immanquablement maîtres. Mais sa seule présence fait que l'on n'ose pas même l'attaquer, au moins de la manière qu'Archimède pouvait empêcher. L'unique ressource que les Romains crurent qu'il leur restait, fut de réduire par la faim le peuple nombreux qui était dans la ville. Pour cela, avec l'armée navale, on intercepta tous les vivres qui pouvaient leur venir par mer, et l'autre armée coupa tous les convois qui

leur venaient par terre. Et pour ne point perdre entièrement le temps qu'ils devaient rester devant Syracuse, mais l'employer ailleurs à quelque chose d'avantageux , les consuls partagèrent leur armées. Appius, avec les deux tiers, continua le siège de la ville; et Marcellus, avec l'autre tiers, alla porter le ravage dans les terres de ceux des Carthaginois qui avaient embrassé la cause des Siciliens. (Dom THUILLIER.)

CHAPITRE IV

- Antiochus prend la ville de Sardes par l'adresse de Lagoras de Crète.

Autour de Sardes, nuit et jour et sans relâche, avaient lieu des escarmouches et des combats perpétuels; on mettait en oeuvre, de part et d'autre, toutes les ruses de guerre imaginables pour surprendre son ennemi et l'accabler. Décrire tous les détails de cette affaire, cela serait non seulement inutile, mais encore ennuyeux. Il y avait déjà deux ans que ce siège durait, lorsque Lagoras de Crète, homme de guerre expérimenté, y mit fin de cette manière : il avait réfléchi que les places les plus fortes sont souvent celles que l'on prend avec plus de facilité, par la négligence des habitants, qui, se reposant de leur santé sur les fortifications naturelles ou artificielles de leur ville, ne se mettent pas en peine de la garder. Il savait encore que les places se prennent quelquefois par les endroits les plus forts, et que les assiégés croient que l'ennemi n'entreprendra pas d'attaquer. D'après ces réflexions, quoiqu'il vît bien que Sardes avait toujours passé pour une forteresse assez forte pour désespérer quiconque aurait tenté de la prendre d'assaut, et dont la famine seule pouvait faire ouvrir les portes, ces difficultés ne firent qu'augmenter son application à imaginer tous les moyens possibles d'y entrer. S'étant aperçu que la partie du mur qui joignait la citadelle à la ville n'était point gardée, il forma le projet de la surprendre par cet endroit, et conçut l'espérance de réussir. La preuve qu'il avait que ce côté n'était point gardé, la voici : ce mur est bâti sur un rocher extrêmement haut et escarpé, au pied duquel est comme un abîme où l'on jetait de la ville les corps morts des chevaux et des bêtes de charge; là s'assemblaient, tous les jours, un grand nombre de vautours et d'autres oiseaux carnassiers, qui, après s'être rassasiés, ne manquaient pas d'aller se reposer sur le rocher et sur la muraille. De là, Lagoras conclut qu'il était possible que cet endroit fût, la plupart du temps, négligé et sans garde. D'après cette pensée, la nuit il descendait sur les lieux, et examinait avec soin comment il pourrait approcher et où il devrait poser les échelles, et ayant trouvé, contre un des rochers, un endroit propre à l'exécution de ses projets, il fit aussitôt part au roi de son dessein et de sa découverte. Celui-ci fut charmé de l'espérance qu'on lui donnait ; il exhorta Lagoras à pousser jusqu'au bout son entreprise, lui promettant que, de son côté, il ferait tout ce qui serait possible. Lapins pria le roi de lui donner pour compagnon l'Étolien Théodote et Denis, capitaine de ses gardes, l'un et l'autre lui paraissant avoir toute la force et toute la valeur que son projet demandait. Les ayant obtenus, tous trois tiennent conseil , et agissant de concert, n'attendaient plus qu'une nuit à la fin de laquelle il n'eût point de lune. Lorsqu'ils l'eurent trouvée, la veille du jour où ils devaient exécuter leur dessein, vers le soir, ils choisirent quinze hommes de plus forts et des plus braves de l'armée pour porter les échelles, escalader et courir le même péril qu'eux. Ils prirent trente autres pour les mettre et embuscade à quelque distance, et ceux ci, lorsque les premier, après l'escalade, seraient arrivés à une porte qui était proche, devaient venir à cette porte et aider les autres à la briser. Deux mille hommes devaient les suivre, et avaient ordre de se jeter dans la ville et de s'emparer de l'esplanade qui environne le théâtre et qui commande la ville et la citadelle; et de peur que la vue de ce choix d'hommes ne vint à faire soupçonner quelque chose de

cette entreprise, il fit courir le bruit que les Étoliens devaient, par certain fossé, se jeter dans la ville, et que c'était sur cet avis que l'on avait formé ce détachement pour leur couper le passage.

Tout étant prêt pour l'exécution, dès que la lune se fut cachée, Lagoras et ses gens s'approchent doucement des rochers avec leurs échelles, et se cachent sous une pointe qui s'avançait sur le fossé. Le jour venu, et la garde s'étant retirée de cet endroit, pendant que le roi envoyait, selon la coutume, des troupes en différents postes, et qu'il en assemblait et rangeait d'autres en bataille dans l'Hippodrome, les Crétois travaillaient sans que l'on eût le moindre soupçon de leur entreprise. Mais quand on eut appliqué deux échelles, par lesquelles Denis et Lagoras commençaient à monter, il y eut un grand tumulte et un grand mouvement dans le camp; car, quoiqu'on ne vit l'escalade ni de la ville ni de la citadelle, à cause de la pointe qui s'avançait en dehors du rocher, on voyait entièrement du camp cette action hardie et extraordinaire; les uns en étaient étonnés comme d'un prodige; les autres qui en prévoyaient les suites, en attendaient avec une joie mêlée de crainte l'événement et le succès. Le roi fut informé de ce bruit, et, pour détourner de l'entreprise de Lagoras l'attention, tant des assiégés que de ses propres troupes, il fit marcher l'armée vers une porte opposée à celle qui devait être attaquée, et qui s'appelait la porte de Perse. Achéus, qui commandait dans la citadelle, vit cette marche, et, surpris d'un mouvement si peu ordinaire aux ennemis, il ne savait ni en deviner le motif, ni enfin quel parti prendre. Il envoya cependant quelques troupes à cette porte pour arrêter les ennemis; mais comme la descente était étroite et escarpée, ce secours arriva trop tard. Aribase qui commandait dans la ville, et qui ne se doutait de rien, marcha, de son côté, vers la porte que menaçait Antiochus, et, faisant garnir le rempart à une partie de sa garnison; faisant sortir l'autre de la ville par cette porte, il les exhorta à arrêter les ennemis et à en venir aux mains avec eux . Pendant tous ces mouvements, Lagoras, Théodote, Denis et leur troupe, ayant escaladé le rocher, viennent à leur porte, qui en était proche, renversent tous ceux qu'ils rencontrent, et brisent la porte. Aussitôt les trente autres sortent de leur embuscade; les uns se précipitent dans la ville, les autres vont briser les portes les plus proches. La porte abattue, les deux mille entrent dans la ville et s'emparent de l'esplanade du théâtre. Les assiégés accourent de la mitraille et de la porte de Perse pour avertir leurs compagnons de combattre. La porte s'ouvre pour leur retraite; quelques troupes du roi les suivent et passent avec eux. Pendant qu'ils s'en rendent maîtres, d'autres les brisent, d'autres se jettent dans la ville. Aribase et les assiégés s'opposent à leur passage; mais après une courte résistance, ils se retirèrent dans la citadelle. Après quoi, Théodote et Lagoras se tinrent toujours autour du théâtre, observant habilement tout ce qui se passait, pendant que le reste de l'armée se répandait de tous côtés dans la ville et la soumettait au roi. Enfin , les uns égorgeant: ceux qu'ils rencontraient, les autres mettant le feu aux maisons, d'autres encore ne songeant qu'à piller et à faire un grand butin, toute la ville fut saccagée et ruinée. C'est ainsi qu'Antiochus devint maître de Sardes. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE V

Polybe, dans son livre VII, appelle les Massyliens, Massyles. (Steph. Byz.)

SCHWEIGH.

Les peuples qui habitent Oricum sont situés dans la mer Adriatique, à la droite du navigateur qui y entre. (Ibid.)

Héron et sur Gélon, son fils. — XV-XVIII. Siège de Sardes. Stratagème de Logoras. Prise de la ville.

Fragments du LIVRE IX

CHAPITRE I

- De toutes les manières d'écrire l'histoire, la plus utile est celle de raconter les faits.

Els sont les faits les plus éclatants qui sont arrivés dans l'olympiade que nous avons marquée, et dans cette espace de quatre ans, que nous disent devoir être pris pour une olympiade. Ces faits seront le sujet et la matière des deux livres suivants. Je sens bien que ma manière d'écrire l'histoire a quelque chose de désagréable, et que l'uniformité que l'on y trouve fait qu'elle ne sera du goût que d'une seule espèce de lecteurs. Tout les autres historiens, au moins la plupart, en traitant toutes les parties de l'histoire, engagent un grand nombre de personnes à lire leurs ouvrages. Tel par exemple, qui ne cherche dans la lecture qu'un amusement, lit avec plaisir la généalogie des dieux et des héros. Le savant, qui veut approfondir, se plaît à considérer les établissements des colonies, les fondations des villes, les liaisons des peuples entre eux, comme Éphore les a décrites, et le politique s'attache aux actions des peuples, des villes et des gouvernements. Or, comme nous nous sommes borné au récit de cette dernière classe de faits, et que nous en avons fait tout le sujet de notre ouvrage, il ne peut être du goût que des lecteurs érudits; la plupart des autres n'y trouveront aucun attrait. Nous avons dit ailleurs, pourquoi, négligeant les autres parties de l'histoire, nous nous étions borné aux faits; mais il ne sera pas mauvais de le répéter de peur qu'on ne l'ait oublié. Comme on trouve dans beaucoup d'écrivains qui nous ont précédés ces vieilles généalogies, ces histoires de colonies antiques, ces liaisons des peuples entre eux, ces fondations des villes, un historien qui traite ce sujet-là, s'expose à deux inconvénients considérables; car, il faut ou qu'il se fasse honneur du travail d'autrui, ce qui est une vanité honteuse, ou, s'il ne veut pas s'attribuer ce qui ne lui appartient pas, qu'il travaille en vain, puisque, de son aveu, il ne s'occupe à écrire que des choses que ceux qui l'ont précédé ont éclaircies et transmises à la postérité. C'est pour cette raison et beaucoup d'autres, que je n'ai pas jugé à propos d'entrer dans ces détails. J'ai préféré les faits pour deux raisons : la première, parce que, comme les faits sont toujours nouveaux, la narration est toujours nouvelle; car, pour raconter ce qui s'est fait dans un temps, on n'a que faire de rapporter ce qui s'est passé auparavant dans un autre. L'autre raison, c'est parce que cette manière d'écrire l'histoire, n'a pas seulement toujours été, mais, est surtout de nos jours, la plus utile de toutes. En effet,

nous sommes dans un siècle où les sciences et les arts ont fait de si grands progrès, que ceux qui les aiment, en quelque circonstance qu'ils se trouvent, peuvent en tirer des règles de conduite. C'est pourquoi, songeant moins au plaisir qu'à l'utilité des lecteurs, nous n'avons rien voulu mettre dans notre histoire que des faits. Si j'ai bien ou mal fait, j'en laisse le jugement à ceux qui la liront avec attention. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE II

- Siège de Capoue par les Romains après la bataille de Cannes.
- Hannibal s'efforce en vain de le faire lever, et s'avance vers Rome.
- Comparaison d'Épaminondas avec Hannibal, et des Lacédémoniens avec les Romains.

Hannibal, ayant enveloppé le retranchement d'Appius, fit d'abord faire des escarmouches, et harceler les Romains, pour les attirer au combat. Appius, ne donnant pas dans le piège, son camp eut à soutenir une espèce de siège, la cavalerie ennemie fondant par compagnies sur ses retranchements, et y lançant à grands cris une grêle de traits, en même temps que l'infanterie s'élançait aussi par bataillons et cherchait à renverser les palissades. Mais rien de tout cela ne fut capable d'ébranler les Romains, ni de leur faire abandonner leur entreprise. Les troupes légères repoussèrent ceux qui approchaient du retranchement, et les soldats pesamment armés, garantis des traits par leurs armures, gardèrent tranquillement leurs rangs sous leurs enseignes.

Le général carthaginois, désolé de ne pouvoir ni entrer dans la ville, ni en faire lever le siège, tint conseil sur ce qu'il y avait à faire. Pour moi, je ne suis pas surpris que ce siège ait donné de l'embarras à Hannibal, il en donne même à ceux qui en lisent l'histoire; car, n'est-il pas étonnant que les Romains, qui avaient été tant de fois défaits par les Carthaginois, au point de n'oser plus les affronter en bataille rangée, ne cèdent point et ne quittent pas la plaine? Comment se peut-il faire que ces troupes, qui autrefois suivaient le pied des montagnes, et se tenaient toujours sur les flancs de l'ennemi, s'exposent maintenant en plaine, et attaquent la place de l'Italie, la plus illustre et la plus forte, quoiqu'elles soient entourées de ces ennemis, qu'elles craignaient auparavant de regarder en face? Enfin, comment a-t-il pu arriver, que les Carthaginois, après tant de victoires, aient été par la suite, accablés d'autant de maux que les vaincus?

La raison de la conduite des uns et des autres, n'est pas, ce me semble, difficile à découvrir. Comme les Romains s'étaient aperçus qu'Hannibal devait toutes ses victoires à sa cavalerie; quand ils avaient été battus, ils faisaient harceler ce général par les légions, qu'ils ne conduisaient que par le pied des montagnes, parce que là, elles n'avaient rien à souffrir de la cavalerie des Carthaginois. Les uns et les autres devaient aussi se conduire au siège de Capoue comme ils ont fait. Les Romains n'avaient garde de sortir du camp pour combattre la cavalerie ennemie : s'ils restèrent dans leur camp, ce fut pour être à l'abri de cette cavalerie formidable à laquelle ils ne pouvaient résister dans les batailles. D'un autre côté, quoique les Carthaginois n'eussent pas, sans leur cavalerie, la hardiesse d'attaquer le retranchement et le fossé des Romains, dont l'infanterie ne cédait point à la leur, ils eurent néanmoins de grandes raisons pour ne pas rester longtemps avec elle dans le même camp; car, premièrement, les Romains, pour les en chasser, avaient porté le ravage dans les environs. De plus, il n'était pas possible de faire apporter de loin du foin ou des orges, pour un si grand nombre de chevaux et de bêtes de charge; et outre cela, ils étaient dans une frayeur continuelle qu'il ne vint de nouvelles troupes au secours des Romains, et que ces troupes campant encore auprès d'eux d'un autre côté, ne leur coupassent entièrement les vivres. Hannibal, jugeant sur ces raisons qu'il tenterait vainement de faire lever le siège par force, eut recours à un autre expédient, qui était de couvrir sa marche, et de se montrer subitement dans le voisinage de Rome,

dans la pensée que, jetant ainsi l'épouvante parmi les habitants, il ferait peut-être une tentative utile sur la ville, ou que du moins, par cette feinte il obligerait Appius, ou à se retirer de devant Capoue pour accourir au secours de sa patrie, ou à partager son armée; auquel cas, il lui serait aisé de battre et ceux qui viendraient au secours, et ceux qui seraient restés au siège. Dans son dessein il pensa à faire tenir sûrement une lettre aux assiégés, pour les avertir de ce qu'il projetait ; car il craignait fort que sa retraite ne leur fît croire qu'il n'y avait plus pour eux d'espérance, et ne les portât à quitter son parti et à se rendre aux Romains. Pour cela, ayant persuadé à un Africain de se jeter parmi les Romains comme déserteur, et de passer de leur camp dans la ville, le jour d'après qu'il eut levé le camp, il le fit partir avec une lettre qui leur apprenait son dessein, et la raison pour laquelle il s'éloignait, afin qu'ils ne perdissent pas courage.

Quand les nouvelles de ce qui se passait à Capoue vinrent à Rome, et qu'on apprit qu'Hannibal campait auprès des Romains et les assiégeait, ce fut une surprise et une terreur extrême; chacun croyait toucher au jour où cette grande guerre allait se décider. En général comme en particulier; on ne fut occupé que du soin d'envoyer du secours et des munitions.

Les assiégés ayant connu par la lettre d'Hannibal quel était son dessein, et trouvant à propos de tenter encore cette voie, continuèrent à soutenir le siège. Au bout de cinq jours Hannibal fait prendre du repos à ses soldats, et, laissant les feux allumés, marche avec si peu de bruit, que personne des ennemis ne savait qu'il fût parti. Il traverse le pays des Samnites à grandes journées, et, sans s'arrêter, faisant toujours reconnaître et prendre par son avant-garde toutes les places qui se rencontraient sur la route. On était encore à Rome dans les premières inquiétudes sur Capoue et sur ce qui s'y faisait, lorsque Hannibal, ayant passé l'Arno sans être aperçu, approche de Rome et campe à quarante stades au plus de cette ville. Cette nouvelle jeta Rome dans un trouble et une confusion d'autant plus grands, qu'Hannibal ne s'était jamais tant approché, et qu'on ne s'attendait à rien moins. Ce qui augmenta la frayeur fut la pensée qui vint d'abord à l'esprit, qu'il ne pouvait se faire que les ennemis se fussent tant avancés, si auparavant ils n'eussent défait les légions qui étaient à Capoue. Aussitôt les hommes montent sur les murailles, et se hâtent de s'emparer hors de la ville des postes avantageux. Les femmes courent aux temples, font des vœux aux dieux, balaient de leurs cheveux le pavé des autels; car telle est leur coutume lorsque la patrie est menacée de quelque grand péril.

Hannibal avait déjà fortifié son camp, et devait le lendemain donner le premier assaut à la ville ; mais il arriva par hasard une chose singulière qui fut le salut de Rome. Il y avait déjà quelque temps que Cnéius Fulvius et P. Sulpicius avaient levé une légion, et c'était ce jour-là même que les soldats s'étaient obligés par serment à venir à Rome en armes, et actuellement ils en levaient encore une autre dont ils éprouvaient les soldats. De sorte que par le plus grand bonheur du monde il se rencontra ce jour-là à Rome une grande quantité de troupes. Les consuls se mirent à leur tête, et allèrent camper hors de la ville. Cela refroidit beaucoup la résolution d'Hannibal, qui avait quelque espérance d'emporter la ville d'emblée. Mais quand il vit les ennemis rangés devant lui en bataille, et qu'un prisonnier l'eût informé des précautions que les Romains avaient prises, il ne pensa plus à prendre Rome: il voltigea seulement de côté et d'autre; il ravagea le pays et réduisit en cendres les édifices. Il fit dans les commencements un butin prodigieux; cela ne doit pas surprendre, il était venu pour butiner, dans un pays

où personne ne croyait que l'ennemi dût jamais venir. Cependant les consuls ayant eu assez de résolution pour camper à dix stades des Carthaginois, Hannibal qui se voyait un grand butin, et qui d'ailleurs ne pouvait plus espérer d'entrer de force dans Rome, décampa un matin et se mit en marche. La plus forte raison qu'il en eût, c'est la supputation qu'il avait faite des jours après lesquels il espérait qu'Appius, informé du péril où était Rome, ou lèverait le siège pour venir au secours de cette ville, ou ne laissant que quelques troupes au siège, viendrait avec la plus grande partie de son armée : deux partis, dont l'un ou l'autre devait être favorable aux Carthaginois.

Au passage de la rivière, Publius lui donna bien de l'embarras; car, ayant fait rompre les ponts, il l'obligea à la passer à gué, et donna vigoureusement sur ses troupes. Il ne put cependant pas engager une grande action, à cause de la nombreuse cavalerie qu'avait Hannibal, et de la facilité qu'ont les Numides à combattre dans toutes sortes de terrains; mais du moins les Romains emportèrent une bonne partie du butin, et firent trois cents prisonniers. Ils se retirèrent ensuite dans leur camp. Après cela, pensant que c'était par crainte qu'Hannibal faisait retraite, ils se mirent à la suivre par le pied des montagnes.

D'abord ce général, ne perdant point de vue son premier projet, marchait à grandes journées ; mais après cinq jours de marche; sur l'avis qu'il reçut qu'Appius n'avait pas quitté le siège, il fit faire halte, pour donner aux traînards le temps de rejoindre, et pendant la nuit il se jette sur le camp des Romains, en tue un grand nombre et chasse le reste hors du camp. Le jour venu, voyant que les Romains s'étaient retirés sur une hauteur très forte, il ne crut pas pouvoir venir à bout de les en chasser ; mais, prenant sa marche par la Daunie et traversant le pays des Bruttiens, il s'avança si près de Rheggio, sans avoir été découvert, que peu s'en fallut qu'il ne se rendit maître de la ville. Il prit au moins tous ceux qui se trouvèrent dans la campagne, et entre autres un grand nombre de citoyens de Rheggio.

Peut-on voir ici sans étonnement avec quel courage et quelle émulation les Romains et les Carthaginois se faisaient la guerre? On lit un fait à peu près semblable dans l'histoire d'Épaminondas, et que tout le monde admire. Ce général des Thébains étant arrivé avec ses alliés à Tégée, et voyant les Lacédémoniens assemblés dans Mantinée avec leurs alliés, comme pour leur livrer bataille, donna ordre à ses troupes de prendre leur repas de bonne heure, et s'ébranla au commencement de la nuit, comme s'il eût eu dessein de s'emparer des postes avantageux et d'offrir le combat. Toute l'armée le croyait ainsi, lorsqu'il fit marcher droit à Lacédémone, et avec une si prodigieuse diligence, qu'il y était arrivé à la troisième heure de la nuit. N'y trouvant personne qui défendit la ville, il entra d'emblée jusqu'au forum, et se rendit maître de toute la partie de la ville qui est le long de la rivière. Par hasard un déserteur arrive cette nuit-là même à Mantinée, et apprend au roi Agésilas ce qui se passait. On court à Lacédémone, et on y arrive dans le temps même que la ville était emportée. Épaminondas, déchu de son espérance, fait prendre le repas à ses troupes sur le bord de l'Eurotas, leur donne quelque repos et retourne par le même chemin, jugeant que les Lacédémoniens étaient tous accourus pour secourir leur patrie, et qu'ils avaient laissé Mantinée sans secours. Cela n'avait pas manqué. C'est pourquoi il encourage les Thébains, il marche en grande diligence toute la nuit, et paraît au milieu du jour devant Mantinée, où il n'y avait personne pour lui en défendre l'entrée. Mais les Athéniens voulant partager cette guerre contre les Thébains, se présentèrent comme alliés des Lacédémoniens : l'avant-garde

des Thébains touchait déjà au temple de Neptune, qui n'est qu'à sept stades de la ville, lorsqu'on vit paraître les Athéniens sur la montagne qui commande Mantinée, comme s'ils fussent venus exprès. Ce ne fut qu'alors que ceux qui étaient restés dans la ville, à la vue de ce secours, osèrent enfin monter sur la muraille et empêcher les Thébains d'en approcher. Ainsi les historiens ont raison de se plaindre du malheur qui a traversé ses exploits, et de dire qu'Épaminondas a fait tout ce qu'un grand capitaine devait faire pour vaincre ses ennemis, mais qu'il e été lui-même vaincu par la fortune.

Il est arrivé quelque chose de pareil à Hannibal. Car quand on voit que ce général tâche d'abord de faire lever le siège en affaiblissant les Romains par de petits combats; que, ce moyen ne réussissant pas, il va attaquer Rome même ; que, le hasard faisant encore manquer ce projet, il fait retourner une partie de son armée et reste, lui, comme en sentinelle pour être prêt au premier mouvement que feront les assiégeants; qu'enfin il n'abandonne pas son entreprise sans battre les Romains et sans s'être presque rendu maître de Rheggio; qui n'admirera dans tout cela la conduite de ce grand général?

Mais les Romains se conduisirent beaucoup mieux dans cette affaire que les Lacédémoniens dans la leur. Ceux-ci, en désordre à la première nouvelle, pour sauver Lacédémone, abandonnent, autant qu'il était en eux, Mantinée, en proie à leurs ennemis. Ceux-là, au contraire, gardent leur patrie sans lever le siège, sans être ébranlés dans leur première résolution, sans cesser de presser les assiégés.

Au reste, on ne doit pas prendre ceci pour un éloge des Romains et des Carthaginois; je leur ai déjà rendu plus d'une fois la justice qu'ils méritent. Je n'ai eu en vue que ceux qui, chez ces deux peuples, sont à la tête des affaires, et qui, dans la suite, doivent être employés pour le bien de leur république, afin que, se rappelant et se remettant sous les yeux ce que je viens de dire; ils s'étudient à imiter ces grands modèles. Qu'ils se persuadent que, quoique certaines actions paraissent hardies et dangereuses, cette hardiesse cependant n'expose à aucun risque, et ne mérite que des louanges et des applaudissements, et que soit qu'on réussisse on qu'on ne réussisse pas, on s'acquiert une gloire immortelle, pourvu que ce que l'on fait soit fait avec jugement et avec prudence. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE III

Si les Romains ont eu raison, et s'il était de leur intérêt de transporter dans leur patrie les richesses et les ornements des villes conquises.

Syracuse ne doit pas sa beauté à des ornements apportés du dehors, mais à la vertu de ses habitants. (In cod. Urbin.) SCHWEIGH.

Les Romains résolurent donc de transporter dans leur patrie les ornements dont nous avons parlé, et de n'en rien laisser dans les villes qu'ils avaient soumises à leur domination. Savoir maintenant s'ils ont eu raison, et s'il était de leur intérêt d'en agir ainsi, ce serait le sujet d'une longue discussion. Il y a plus de raison de croire qu'ils ont eu et qu'ils ont encore tort de le faire aujourd'hui. Si c'était en dépouillant ainsi les villes qu'ils eussent commencé à illustrer leur patrie, il est clair qu'ils auraient bien fait d'y transporter ce qui en avait augmenté la puissance et la gloire. Mais si c'est par une manière de vie très simple et par un éloignement infini du luxe et de la magnificence qu'ils se sont soumis les peuples chez qui il se trouvait le plus de ces ornements et les plus beaux, il faut reconnaître qu'ils ont fait une grande faute de les enlever; car quitter les mœurs auxquelles on doit ses victoires pour prendre celles des vaincus, et se charger, en les prenant, de l'envie qui accompagne toujours ces brillants dehors d'une grande fortune, ce qui est la chose du monde que les puissances doivent craindre le plus, c'est assurément une conduite qui ne se peut excuser. Loin de faire des vœux pour la prospérité de gens qui ont envahi des richesses étrangères auxquelles on porte envie, on a compassion de ceux qui en ont été d'abord dépouillés ; et quand le bonheur prend de nouveaux accroissements, qu'il attire à lui tout ce que les autres possédaient, et qu'il étale ces richesses aux yeux de ceux qui en ont été privés, de là au lieu d'un mal il en arrive deux ; car ce n'est plus des maux d'autrui que ces spectateurs ont compassion, c'est d'eux-mêmes, lorsqu'ils se rappellent leurs propres malheurs. Et alors non seulement l'envie, mais encore la colère les transporte contre ceux que la fortune a élevés sur leurs ruines; car l'on ne peut guère se souvenir de ses anciennes calamités sans en haïr les auteurs. Si les Romains n'eussent amassé dans leurs conquêtes que de l'or et de l'argent, ils ne seraient pas à blâmer. Pour parvenir à l'empire universel, il fallait nécessairement ôter ces ressources aux peuples que l'on voulait vaincre et se les approprier. Mais pour toutes les autres richesses il leur serait plus glorieux de les laisser où elles étaient, avec l'envie qu'elles attirent, et de mettre la gloire de leur patrie non dans l'abondance et la beauté des tableaux et des statues, mais dans la gravité des mœurs et la noblesse des sentiments. Au reste, je souhaite que les conquérants à venir apprennent par ces réflexions à ne pas dépouiller les villes qu'ils se soumettent, et à ne pas faire des calamités d'autrui l'ornement de leur patrie. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE IV

- *Affaires d'Espagne.*

Les chefs des Carthaginois, après avoir triomphé de leurs ennemis, ne purent triompher d'eux-mêmes. Pendant qu'on les croyait en guerre avec les Romains, ils se faisaient la guerre les uns aux autres. Carthage était désolée par des séditions causées par l'ambition et l'avarice innées aux Carthaginois. Hasdrubal, fils de Giscon, abusa de sa puissance au point d'exiger une forte somme d'argent d'Indibilis, le plus fidèle allié qu'eussent les Carthaginois, qui, pour servir leur cause, s'était laissé chasser de son trône, où ils le rétablirent par reconnaissance. Ce prince, comptant que la république, en cette occasion, aurait égard à son ancien attachement pour elle, ne se mit pas en peine d'exécuter l'ordre d'Hasdrubal ; mais celui-ci, pour se venger, inventa une calomnie atroce contre lui, et le força à donner ses filles en étages. (Excerpta Valesian.) SCHWEIGH.

CHAPITRE V

- Connaissances nécessaires à un général d'armée.

Tout ce qui concerne la guerre ne doit s'entreprendre qu'après beaucoup de réflexions. On peut y réussir dans tous ses projets, lorsqu'on se conduit avec prudence. Il y a deux sortes d'actions militaires : les unes se font à découvert et par la force, les autres par ruse et selon l'occasion. Celles-ci sont en beaucoup plus grand nombre que les autres ; il ne faut que lire l'histoire pour s'en convaincre. De celles qui se sont faites par occasion, on en trouve beaucoup plus qui ont été manquées que de celles qui ont eu un heureux succès. Il est aisé d'en juger par les événements. On conviendra encore que la plupart des fautes arrivent par l'ignorance ou la négligence des chefs. Voyons de quelle manière on doit se conduire dans les opérations militaires.

Ce qui se fait à la guerre sans but et sans dessein ne mérite pas le nom d'opérations; ce sont plutôt des accidents et des hasards, choses dont nous ne parlerons point, parce qu'elles ne sont fondées sur aucune raison solide. Il ne s'agit ici que des actions entreprises avec dessein.

Toute opération demande un temps fixe et déterminé pour la commencer, un certain espace de temps pour l'exécuter, un lieu, du secret, des signaux marqués, des personnes par qui et avec qui elle se fasse, et une manière de la faire. Quiconque aura bien rencontré dans toutes ces choses, ne manquera pas de réussir, mais l'omission d'une seule est capable de faire échouer tout le projet; car tel est le sort des entreprises, une bagatelle, un rien peut les faire manquer, et toutes les mesures ensemble suffisent à peine pour leur donner un heureux succès. C'est ce qui doit engager les chefs à ne rien négliger dans ces sortes d'occasions.

La première et la principale de toutes les précautions, c'est le secret. Que jamais ni la joie de quelque bon succès inespéré, ni la crainte, ni la familiarité, ni l'affection, ne vous porte à vous ouvrir de votre dessein à des gens qui n'y doivent point avoir part; que ceux-là seuls en soient instruits, sans lesquels il n'est pas possible de l'exécuter. Encore ne faut-il pas le leur communiquer d'abord, mais à mesure que le besoin de chaque chose vous y obligera. Or, l'art du secret ne consiste pas seulement à se taire, il consiste beaucoup plus à cacher ses dispositions intérieures; car il est arrivé à bien des gens, qu'en gardant le silence ils ont laissé lire tantôt sur leur visage, tantôt dans leurs actions, tout ce qu'ils avaient de secret dans le cœur. Il faut connaître en second lieu les routes de jour et de nuit, et les moyens de les faire tant par terre que par mer. Un troisième et le principal, c'est de connaître les variations du temps par la disposition du ciel, et de savoir les faire servir à ses desseins. Le plan de l'exécution est encore à considérer; c'est souvent ce plan qui rend possible ce qui paraissait ne l'être pas, et qui fait voir l'impossibilité des choses que l'on croyait faisables. Enfin, on doit faire beaucoup d'attention aux signaux, aux signes donnés par un jet des dés, ou simples ou doubles, aux personnes par lesquelles et avec lesquelles le projet doit être exécuté.

De toutes ces choses, les unes s'apprennent par l'usage et l'expérience, les autres par l'histoire et les enquêtes, et d'autres peuvent être réduites en doctrines et apprises avec méthode. Le meilleur serait donc de bien savoir par soi-même les chemins et l'endroit

où l'on doit aller la situation des lieux, ceux par qui et avec qui l'entreprise doit être exécutée. Si cela ne se peut, il faut du moins s'informer exactement de toutes ces choses, ne point s'en fier au premier venu, et prendre des gages de fidélité de ceux que l'on a choisis pour guides. Mais ces sortes de connaissances, les chefs peuvent les acquérir ou par l'usage, ou par leur propos expérience, ou par l'histoire. Il en est d'autres où l'on a besoin d'étude et d'observations, comme par exemple celles qui se tirent de l'astronomie et de la géométrie. Ce n'est pas qu'il importe beaucoup de posséder en entier l'objet de ces deux sciences, mais il est très important d'en savoir faire quelque usage. Rien n'est plus utile pour connaître ces différences de temps dont nous avons parlé. Ce qu'elles apprennent de plus nécessaire, c'est la durée des jours et des nuits. Si cette durée était toujours la même, on n'aurait peut-être pas besoin du secours de ces sciences, elle serait connue également de tous; mais comme il n'y a pas seulement de différence entre le jour et la nuit, et qu'il y en a encore entre un jour et un autre jour, entre une nuit et une autre nuit, il faut nécessairement savoir comment ils croissent ou diminuent. Sans la connaissance de ces changements, quel moyen de prendre de justes mesures pour une marche de nuit ou de jour? Comment arriver à temps où l'on se propose d'aller? On arrivera ou trop tôt ou trop tard. Le premier dans ces seules occasions est beaucoup plus dangereux que l'autre; car, celui qui vient trop tard en est quitte pour ne rien faire, comme il connaît de loin sa faute, il se retire sans rien craindre; mais quand on arrive trop tôt et que l'on a été aperçu, outre que l'on manque son entreprise, on court risque d'être entièrement défait. De l'occasion dépendent toutes les actions humaines, mais surtout celles de la guerre. Et pour être à portée de la saisir, il est du devoir d'un général de connaître le solstice d'été et celui d'hiver, les équinoxes et les différents degrés d'accroissement et de diminution que reçoivent les jours et les nuits entre les deux points équinoxiaux. C'est le seul moyen de prendre une mesure de temps proportionnée au chemin que l'on a à faire, ou par terre ou par mer. Il est encore nécessaire de connaître les différentes parties du jour et de la nuit, afin de savoir à quelle heure on doit se lever, à quelle heure on doit marcher; car, sans avoir bien commencé, il n'est pas possible de finir heureusement.

Les heures du jour se connaissent par l'ombre, par le chemin que fait le soleil, par différents espaces de ce chemin que l'on marque sur la terre. Celles de la nuit ne sont pas aisées à connaître, à moins que, par l'inspection du ciel, on ne sache juger de la disposition des douze signes, ce qui est très facile pour ceux qui ont étudié la science des phénomènes célestes. En effet, bien que les nuits soient inégales, il n'y en a cependant point où il ne paraisse six des signes du zodiaque sur l'horizon, et par conséquent il faut qu'aux mêmes parties de la nuit il paraisse des parties égales des douze signes. Quand donc on sait quelle partie du zodiaque le soleil occupe pendant le jour, on n'a, lorsqu'il est couché, qu'à couper le cercle en deux parties égales, et alors autant le zodiaque sera élevé sur l'horizon, autant il se sera passé de la nuit. Le nombre et la grandeur des signes étant connus, on connaîtra en même temps les différents temps de la nuit. Pendant les nuits où le temps est couvert, il faut faire attention à la lune. Cet astre est si grand qu'en quelque endroit du ciel qu'il soit, on en aperçoit la lumière. Quelquefois c'est du temps et du lieu de son lever, d'autres fois c'est, du temps et du lieu de son coucher que l'on doit conjecturer les différentes heures de la nuit toutes choses qui supposent que l'on connaît parfaitement toutes les différences qui arrivent au lever de la lune. Au reste cette étude est facile. Elle ne demande pas plus de temps que n'en met la lune pour achever son cours; et comme il ne faut que des yeux pour examiner

son cours, tout le monde en est également capable. C'est donc avec raison, qu'Homère nous représente Ulysse, ce grand capitaine, conjecturant par les astres non seulement ce qui concerne la navigation, mais encore ce qui se doit faire sur terre; car on peut prévoir exactement par ce moyen les événements les plus extraordinaires, et les plus capables de jeter souvent dans de très grands embarras, comme les inondations, les débordements de fleuves, les gelées extrêmes, les chutes de neige, les nuées sombres et épaisses, et autres accidents semblables. Si nous manquons de prévoir les choses mêmes qui peuvent être prévues, ne serons-nous pas coupables des mauvais succès de la plupart de nos entreprises? C'est pourquoi rien de ce que nous venons de remarquer ne doit être négligé, de peur de tomber dans les fautes où tant d'autres sont tombés. Citons-en quelques-unes pour servir d'exemples.

Aratus général des Achéens, ayant formé le dessein de prendre par surprise la ville de Cynèthe, convint avec ceux des citoyens qui étaient d'intelligence avec lui, qu'un certain jour il viendrait pendant la nuit près du fleuve Cynèthe qui descend de la ville, et resterait là pendant quelque temps avec son armée; qu'au dedans de la ville les conjurés prendraient leur temps vers le milieu du jour pour faire sortir sans bruit un des leurs en manteau. Celui-ci devait avertir Aratus d'approcher plus près, et de se poster sur un certain tombeau qui lui avait été désigné en face de la ville. Les autres devaient se jeter en même temps sur les chefs, qui étaient pour l'ordinaire de garde à la porte, et qui alors faisaient leur méridienne; après quoi Aratus sortirait promptement de son embuscade et viendrait à la porte. Toutes ces mesures prises, dès qu'il fut temps, Aratus vient, se cache le long du fleuve et attend le signal. Pendant ce temps-là un Cynéthéen, qui avait de ces moutons qui paissent autour des villes, ayant quelque chose à dire à son berger, sortit de la porte en manteau vers la cinquième heure du jour, et monta sur le tombeau pour chercher des yeux son berger. Aratus croyant que c'était le signal, court vite à la porte; mais la garde la ferma promptement, parce qu'il ne s'était encore rien fait dans la ville. Par là, les Achéens non seulement manquèrent leur entreprise, mais encore furent cause de la perte de ceux qui agissaient de concert avec eux; car ayant été convaincus de trahison ils furent sur-le-champ mis à mort. Telle fut la cause de ce malheur, sinon qu'Aratus étant encore jeune et ne sachant ce que c'était que des doubles signaux, se contenta d'un simple signal. Tant il faut peu de chose dans les expéditions militaires pour les faire échouer ou réussir !

Cléomène, roi de Lacédémone, s'était de même proposé de surprendre Mégalopolis. Il était convenu avec quelques gardes de la muraille d'approcher pendant la nuit d'un endroit qu'on appelle la Caverne, et il avait choisi pour cela la troisième veille, temps auquel ces soldats devaient monter la garde. Mais n'ayant pas fait attention qu'au lever des Pléiades les nuits sont fort courtes, il ne partit de Lacédémone que vers le coucher du soleil. Il eut donc beau se presser, il était grand jour quand il arriva. Il ne laissa pas que de faire des efforts pour entrer; mais il paya cher sa témérité et son imprudence, car il fut repoussé honteusement avec perte d'un grand nombre des siens, et courut risque de tout perdre; au lieu que s'il eût bien pris son temps, les conjurés s'étant rendus maîtres des portes, il serait certainement entré dans la ville. Nous avons déjà vu ce qui était arrivé à Philippe devant Mélitée. Ce prince malgré les intelligences qu'il avait dans cette ville, manqua son coup par deux fautes qu'il fit : la première d'avoir apporté des échelles plus courtes qu'il ne fallait; la seconde, de ne point s'être présenté à temps. Au lieu de venir au milieu de la nuit, pendant que tout devait être enseveli

dans un profond sommeil, comme il était convenu, il part de Larisse avant le temps qu'il devait se mettre en marche, et arrive dans le pays des Mélitéens; et comme il ne pouvait rester là de peur qu'on n'apprit dans la ville qu'il y était, ni se retirer sans être aperçu, il fallut malgré sa volonté, qu'il allât toujours en avant. Il arriva devant la ville, mais tout le monde y était alors éveillé. Ses échelles n'étant point proportionnées à la hauteur des murailles, l'escalade ne servit de rien. Il ne put pas non plus entrer par la porte, parce que ce n'était pas le temps d'agir pour ceux qui au dedans s'entendaient avec lui. D'un autre côté, les habitants irrités fondirent sur lui, et taillèrent en pièces une bonne partie de ses troupes. Il se retira enfin avec la honte de n'avoir rien fait, en apprenant par là aux Mélitéens, comme aux autres peuples, à se défier de lui et à se tenir sur leurs gardes.

Nicias, général des Athéniens, avait fort bien pris son temps pendant la nuit pour faire revenir son armée saine et sauve de devant Syracuse, et s'était retiré dans un lieu sûr d'où il ne pouvait être découvert par les ennemis. Mais, la lune s'étant alors éclipsée, une vaine superstition lui fit craindre que cela ne fût le présage de quelque malheur. Il suspendit sa marche. La nuit suivante il voulut la continuer, mais les ennemis, l'ayant aperçu, vinrent fondre sur lui, et l'armée et les chefs furent obligés de se rendre aux Syracusains. Cependant s'il eût seulement consulté des gens éclairés sur cette éclipse, il n'en fallait pas davantage, je ne dis pas pour ne point laisser échapper le temps de poursuivre sa marche, mais pour faire servir même cet événement à son dessein, à cause de l'ignorance des ennemis; car l'ignorance de ceux avec qui l'on a affaire est pour les hommes habiles le chemin qui conduit le plus sûrement aux heureux succès. C'est là ce qui rend la connaissance de l'astronomie indispensable aux hommes de guerre.

À l'égard de la mesure des échelles, on doit s'y prendre de cette manière. Si quelqu'un de ceux avec qui l'on a intelligence donne la hauteur des murailles, on voit d'abord la proportion que doivent avoir les échelles; car, par exemple, si la muraille a dix pieds de hauteur, il en faudra au moins douze aux échelles. Pour proportionner la distance où le pied des échelles doit être de la muraille, avec le nombre de ceux qui doivent y monter, il faut prendre la moitié de la largeur des échelles. À plus de distance, elles se casseront sous le nombre de ceux qui feront l'escalade, et si on les pose plus droites, on n'y pourra monter sans s'exposer au danger de tomber. Si la muraille est inaccessible, et qu'on ne puisse la mesurer, on prendra de loin la hauteur de quelque chose que ce soit qui sera élevé perpendiculairement sur un terrain plat. La manière de le faire est aisée, pour peu qu'on se soit appliqué aux mathématiques. Preuve évidente que, pour réussir dans les expéditions militaires, il est utile de savoir la géométrie, non pas parfaitement, mais du moins autant qu'il faut pour juger des rapports et des proportions.

Ce n'est pas seulement pour les échelles que la géométrie est nécessaire, elle l'est encore pour changer, selon les occurrences, la figure du camp. Par ce moyen on pourra, en prenant quelque figure que ce soit, garder la même proportion entre le camp et ce qui doit être contenu ; ou, en gardant la même figure, augmenter ou diminuer l'aire du camp, eu égard toujours à ceux qui y entrent ou qui en sortent, comme nous avons fait voir dans nos commentaires sur la tactique.

Et je ne crois pas qu'on me sache mauvais gré de demander dans un général quelque connaissance de l'astronomie et de la géométrie. Ajouter des connaissances inutiles au genre de vie que nous professons, uniquement pour en faire parade et pour parler,

c'est une curiosité que je ne saurais approuver; mais je ne puis non plus goûter que, dans les choses nécessaires, on s'en tienne à l'usage et à la pratique, et je conseille fort de remonter plus haut. Il est en effet absurde que ceux qui s'appliquent à la danse et aux instruments, souffrent qu'on les instruise de la cadence et de la musique, qu'ils s'exercent même à la lutte, parce que cet exercice passe pour contribuer à la perfection des deux autres; et que des gens qui aspirent au commandement des armées trouvent mauvais qu'on leur inspire quelque teinture des autres arts et des autres sciences. De simples artistes seront-ils donc plus appliqués et plus vifs à se surpasser les uns les autres, que ceux qui se proposent de briller et de se signaler dans la plus belle et la plus auguste des dignités? il n'y a personne de bon sens qui né reconnaisse combien cela est peu raisonnable. Mais c'en est assez sur cette matière. (DOM THUILLIER)

Lacédémone double en grandeur de Mégalopolis.

La plupart des hommes, jugeant de la grandeur d'une ville ou d'un camp par sa circonférence, regarde, comme une chose incroyable que, quoique Mégalopolis ait de tour cinquante stades; et que Lacédémone n'en ait que quarante-huit, cette dernière ville soit cependant une fois plus grande que l'autre. Si, pour augmenter la difficulté, on leur dit qu'il peut se faire qu'une ville ou un camp de quarante stades de tour, soit une fois plus grand qu'un autre de cent stades, c'est pour eux un paradoxe. La cause de cela est que l'on ne se souvient plus de ce que l'on a appris de géométrie pendant sa jeunesse. Ce qui m'a engagé à parler de ces difficultés, c'est que non seulement le peuple grossier, mais encore des magistrats et des généraux d'armée, se demandent comment il se peut faire que Lacédémone, avec une enceinte de murailles plus petite, puisse être cependant plus étendue que Mégalopolis. On en voit aussi, quelquefois, qui mesurent par la circonférence d'un camp le nombre des troupes qu'il peut contenir. Il y en a qui sont dans une autre erreur : ils prétendent que les villes d'un terrain rompu et inégal ont plus de maisons que celles qui sont bâties sur un terrain plat et uni. Il n'en est pourtant pas ainsi, car les maisons n'y sont point bâties à raison de l'inégalité du terrain, mais à raison de la superficie plate un elles sont dressées en ligne perpendiculaire, et sur laquelle les collines elles-mêmes sont élevées. Ce que je dis est d'une évidence sensible, même pour des enfants. Imaginons-nous un nombre de maisons bâties de telle sorte, sur le penchant d'une colline, qu'elles soient toutes d'une égale hauteur, il est certain que tous les toits feront une superficie égale et parallèle à celle du terrain plat sur lequel est la colline et le fondement de ces maisons. Soit dit en passant en faveur de ceux qui, quoique neufs et ignorants sur cette matière, veulent cependant commander les armées et avoir la conduite des affaires. (Idem.)

CHAPITRE VI

- *Hannibal.*

Si l'on demande qui était l'auteur et comme l'âme de toutes les affaires qui se passaient alors à Rome et à Carthage, c'était Hannibal. Il faisait tout en Italie par lui-même, et en Espagne par Hasdrubal, son frère aîné, et par Magon, le second. Ce furent ces deux capitaines qui défirent en Ibérie les généraux romains C'est sous ses ordres qu'agirent dans la Sicile, d'abord Hippocrate, et après lui l'Africain Mytton. C'est lui qui souleva l'Illyrie et la Grèce, et qui fit avec Philippe un traité d'alliance pour effrayer les Romains et distraire leurs forces. Tant l'esprit d'un grand homme est capable d'embrasser avec puissance tout ce qu'il entreprend, et d'exécuter avec talent une résolution prise !

Mais, puisque l'état des affaires nous a conduits à parler du caractère d'Hannibal, il ne me semble pas hors de propos d'examiner les traits caractéristiques de cet homme, sur qui il y a tant d'avis différents Les uns le regardent comme cruel au-delà de toute mesure, les autres l'accusent d'avarice. Ce qu'il y e de positif, c'est que la vérité est difficile à reconnaître sur lui comme sur tous ceux qui ont été à la tête des affaires publiques. Les uns prétendent apprécier les hommes par le succès ou par les événements, les uns faisant éclater leur caractère dans la puissance et au moment de la domination, les autres ne se voilant que dans l'infortune. Cette maxime ne me paraît pas exactement vraie. Il me semble au contraire que les conseils des amis et mille autres circonstances dans lesquelles l'homme se rencontre, l'obligent à dire et à faire beaucoup de choses contre son penchant naturel. Pour nous en convaincre, rappelons ce qui s'est fait avant nous. Agathocles, tyran de Sicile, a passé pour le plus cruel des hommes pendant qu'il commençait à établir sa domination : quand il la crut suffisamment affermie, il gouverna ses sujets avec tant de douceur et de bonté, que de ce côté-là personne ne s'est fait un plus belle réputation. Cléomène de Sparte d'excellent roi devint un tyran inhumain; simple particulier dans la suite, ce fut le plus agréable et le plus poli des hommes. Il n'est cependant pas vraisemblable qu'un homme soit naturellement si contraire à lui-même. Il ne faut donc pas chercher ailleurs que dans le changement des affaires, la cause des contradictions qui se remarquent souvent, dans le caractère des grands : d'où je conclus qu'au lieu de tirer des situations où l'homme se trouve quelque secours pour le connaître, ces situations ne servent souvent qu'à nous le cacher et à nous en dérober la connaissance.

Ce ne sont pas seulement les chefs, les potentats, les rois, qui, par le conseil de leurs amis, agissent contre leurs inclinations naturelles; les états mêmes sont sujets à ces sortes de changements. Sous le gouvernement d'Aristide et de Périclès, presque rien ne s'ordonne à Athènes qui ne soit sage et modéré; sous Cléon et Charès, quelle différence! À Lacédémone, pendant que cette république tenait le premier rang dans la Grèce, tout ce qui se faisait par le roi Cléombrote se faisait par le conseil des alliés; et on vit tout le contraire sous Agésilas : tant le génie des états change avec les chefs! Rien de plus injuste que Philippe, quand il suit l'avis de Taurion et de Démetrius; rien rie plus pacifique et de plus doux; quand il se conduit d'après ceux d'Aratus et de Chrysogone.

Il est arrivé quelque chose de semblable à Hannibal. Il s'est trouvé dans une infinité de circonstances différentes, et la plupart extraordinaires. Autant d'amis qui le suivaient, autant d'esprits différents; de sorte que ses exploits d'Italie servent peu à nous le faire connaître. Les conjonctures épineuses dans lesquelles il s'est rencontré, il est facile de s'en instruire ; on les verra dans le cours de cette histoire. Pour les conseils qu'il recevait de ses amis, il est bon d'en dire quelque chose; un seul, entre autres, fera juger du caractère de ces conseillers. Lorsque Hannibal résolut de passer d'Espagne en Italie avec une armée, il se présenta une difficulté qui parut d'abord insurmontable pendant une si longue route, à travers un nombre infini de Barbares grossiers et féroces, où prendre des vivres et les autres munitions nécessaires ? Cette difficulté se propose plusieurs fois dans le conseil du général. Enfin Hannibal, surnommé Monomaque, dit qu'il ne voyait qu'une seule voie pour entrer en Italie. Le général lui ordonne de s'expliquer; c'est, reprit Monomaque, d'apprendre aux troupes et de les accoutumer à se nourrir de chair humaine. On convint assez que cet expédient levait tous les obstacles; mais jamais Hannibal ne put gagner sui lui ni sur ses autres officiers d'en faire l'essai. C'est ce Monomaque, dit-on qui est auteur de ce qui s'est fait de cruel en Italie, et dont on charge Hannibal. Les circonstances n'en sont pas moins la cause que les conseils.

Il me paraît toutefois avoir été fort avare, et avoir eu parmi ses confident un certain Magon, préfet chez les Bruttiens, fort avare aussi. Je sais cela des Carthaginois mêmes, et les indigènes d'un pays ne connaissent pas seulement, comme dit le proverbe, les vices qui règnent dans leur contrée, mais les habitudes de leurs concitoyens. Je le sais encore plus exactement de Masinissa, qui me citait plusieurs exemples de l'avarice non seulement des Carthaginois en général, mais encore de celle d'Hannibal et de ce Magon en particulier. Il me disait que ces deux hommes avaient commandé ensemble dès le premier temps où ils avaient été capables de porter les armes; qu'en Espagne et en Italie ils avaient pris plusieurs places, les unes d'assaut, les autres par composition; mais que jamais ils ne s'étaient trouvés ensemble dans la même action ; que les ennemis n'auraient pas tant pris de soin de les séparer qu'ils en prenaient eux-mêmes, pour ne pas être ensemble à la prise d'une ville, de peur qu'il ne s'élevât quelques dissensions entre eux lorsqu'il faudrait partager la proie et le gain, attendu que leur avidité était égale comme l'était leur rang.

Que les conseils des amis, et encore plus les conjonctures, aient souvent changé Hannibal, on l'a déjà vu dans ce que nous avons dit, et on le verra encore dans ce qui nous reste à dire. Dès que les Romains se furent rendus maîtres de Capoue, les autres villes comme en suspens ne cherchèrent plus que l'occasion et des prétextes pour se rendre aux Romains. On conçoit bien quelle dut être alors l'inquiétude d'Hannibal : se poster dans un lieu sûr en pays ennemi, et de là garder des villes fort éloignées les unes des autres, pendant qu'il est lui-même environné des légions romaines, cela n'était pas possible; d'un autre côté s'il eût partagé ses forces, ne pouvant ni rien faire avec ce qu'il s'en serait réservé, ni porter du secours à ce qu'il en aurait détaché, il courait un péril évident de tomber en la puissance de ses ennemis. Il était donc obligé d'abandonner entièrement certaines villes, et d'en évacuer d'autres, de peur que les habitants, changeant de maîtres, n'entraînassent ses soldats dans la même défection. Or, en cette occasion, les traités furent de toute nécessité violés, obligé qu'il était de transporter les citoyens d'une ville dans une autre, et de permettre le pillage de leurs biens. Une telle conduite blessa beaucoup d'intérêts: aussi les uns l'accusèrent-ils d'impiété, les autres de cruauté,

parce qu'en effet les soldats, sortant d'une ville et entrant dans une autre, exerçaient des violences et enlevaient tout ce qui leur tombait sous la main. Ils avaient d'autant moins de compassion pour les habitants, qu'ils les regardaient comme devant bientôt se ranger sous la domination des Romains. En considérant donc ce qu'ont pu lui suggérer les conseils de ses amis, et ce qui fut une nécessité des temps et des circonstances, il est difficile de démêler quel était en effet le vrai caractère d'Hannibal. On peut dire toutefois que chez les Carthaginois il passait pour avare, et pour un homme cruel chez les Romains. (Vertus et vices.) DOM THUILLIER.

CHAPITRE VII

- Description de la ville d'Agrigente en Sicile.

Agrigente n'a pas seulement sur la plupart des autres villes les avantages dont j'ai parlé, elle les surpasse encore en force et en beauté. Bâtie à dix-huit stades de la mer, elle peut s'approvisionner de tout par eau avec commodité. La nature et l'art se sont réunis pour la mettre à couvert d'insulte de quelque côté que ce soit; car ses murailles sont élevées sur un rocher que sa situation naturelle et l'industrie humaine ont rendu fort escarpé. Des fleuves l'environnent tout autour: du côté du midi, celui qui porte le même nom que la ville; et du côté de l'occident et de l'Afrique, celui qu'on appelle Hypsas. La citadelle est à l'orient d'été, et défendue tout alentour par un abîme inaccessible. On ne peut entrer dans cette forteresse que par un seul endroit du côté de la ville. Sur la cime du rocher sont deux temples, l'un de Minerve et l'autre de Jupiter. Atabyrien, comme à Rhodes; et il était raisonnable qu'étant une colonie de Rhodiens, elle donnât à ce dieu le même nom que ces insulaires. On y voit encore d'autres ornements, et entre autres des temples et des portiques d'une grande beauté. Le temple de Jupiter Olympien n'est pas à la vérité si orné et si enrichi que ceux de la Grèce, mais pour le dessin et la grandeur il ne le cède à aucun d'eux. (DOM THUILLIER.)

Agathirna, ville de Sicile, d'après Polybe. (Stéphan. Byz.) SCHWEIGH.

Marius (Valerius Lévinus), leur ayant donné toute garantie de salut, leur persuada de passer en Italie, à la condition de se mettre à la solde des Rhégiens et de ravager le pays de Bruttium, avec le droit de s'approprier tout ce qu'ils pourraient saisir sur les terres de l'ennemi. (Suidas in $\epsilon\phi\omega$) SCHWEIGH.

CHAPITRE VIII

- *Harangue de Chléneas, Étolien, contre les rois de Macédoine.*
- *Résolution désespérée des Acarnaniens.*
- *Siège d'Égine.*
- *Source de l'Euphrate, et pays que ce fleuve parcourt.*

« Je suis persuadé, citoyens de Lacédémone, qu'il n'y a personne qui ne reconnaisse que, si les Grecs ont perdu leur liberté, ce sont les rois de Macédoine qui en sont la cause : il est aisé de vous le faire voir. Entre ce corps de Grecs qui habitait autrefois la Thrace, et qui était composé de colonies envoyées d'Athènes et de Chalcide, Olynthe était la ville qui avait le plus d'éclat et de puissance. Philippe, l'ayant subjuguée, et ayant intimidé les autres par cet exemple, se rendit maître non seulement des villes de Thrace, mais encore des Thessaliens. À quelque temps de là, après avoir vaincu les Athéniens en bataille rangée, il usa modérément de sa victoire, non pour leur faire du bien, il en était fort éloigné, mais afin que le bien qu'il leur faisait engageât les autres peuples à se soumettre volontairement à sa domination. Votre propre état était parvenu à un tel degré de puissance qu'il devait, avec le temps, devenir le soutien et l'arbitre des autres républiques de la Grèce. Tout prétexte fut suffisant pour lui déclarer la guerre. Il y vint avec une armée, porta le ravage dans le pays, renversa tous les édifices, partagea le territoire, distribua les villes, donna celle-ci aux Argiens, celle-là aux Tégéates et aux Mégalopolitains, une autre aux Messéniens, ne se souciant pas, pourvu qu'il vous fit tort, que ce fût contre les règles de la justice qu'il fit plaisir aux autres. Alexandre, son successeur, croyant que, tant que subsisterait Thèbes, il resterait à la Grèce quelque espérance de se relever, la renversa, vous savez tous de quelle manière. Il n'est pas besoin que je m'étende sur la conduite qu'ont gardée, à l'égard des Grecs, ceux qui lui ont succédé. Est-il quelqu'un, si peu instruit qu'il soit dans les affaires, qui n'ait entendu parler de l'indignité avec laquelle Antipater traita les Athéniens et les autres peuples après la victoire qu'il remporta sur les Grecs à Lamia? Il poussa l'insolence et l'injustice jusqu'au point d'établir exprès des gens pour rechercher les exilés, et de les envoyer dans les villes contre ceux qui avaient montré quelque opposition à ses desseins, ou qui avaient fait la moindre offense à la maison royale de Macédoine; les uns furent enlevés des temples avec violence, les autres furent arrachés des autels et moururent dans les supplices. Ceux qui lui échappèrent par la fuite furent bannis de toute la Grèce ; car il ne leur restait plus de ressource que chez les Étoliens. Qui ne sait les maux que les Grecs ont soufferts de la part de Cassandre, de Demetrius et d'Antigonus Gonatas? la mémoire en est encore toute récente. De leur temps, on vit mettre des garnisons dans les villes, le gouvernement confié à des tyrans; nulle ville ne fut exemple du nom odieux de servitude. Mais dés tournons les yeux de ces persécutions, et revenons aux dernières actions d'Antigonus, de peur que quelques-uns de vous, n'en pénétrant pas la finesse, ne s'imaginent que l'on en doit savoir gré aux Macédoniens. Ce serait être trop simple que de croire que ce fut pour sauver les Achéens qu'Antigonus prit les armes contre vous, ou qu'il eût en vue de mettre les Lacédémoniens en liberté lorsqu'ils souffraient si impatiemment la tyrannie de Cléomène. La crainte et la jalousie ont été les seuls motifs qui l'ont fait agir; la crainte que sa puissance ne fût pas en sûreté si vous établissiez la vôtre dans le Péloponnèse, et la jalousie que lui donnaient

les grandes qualités de Cléomène et l'éclat avec lequel la fortune vous favorisait. II vint donc, non pour apporter du secours aux habitants du Péloponnèse, mais pour ruiner vos espérances et abaisser votre pouvoir. Ainsi vous ne devez pas tant aimer les Macédoniens, parce que, maîtres de votre ville, ils ne l'ont pas mise au pillage, que vous devez les haïr et les regarder comme ennemis, parce qu'ils vous ont déjà plusieurs fois empêché de dominer sur la Grèce, lorsque vous étiez le plus en état de le faire. Je ne vous rappellerai pas les crimes de Philippe ; les sacrilèges qu'il commit dans les temples de Therme sont un exemple assez sensible de son impiété, et la perfidie avec laquelle il viola le traité fait avec les Messéniens fait voir ce que l'on devait attendre de sa cruauté; car il n'y eut entre les Grecs que les Étoliens qui osassent prendre, contre Antipater, la défense de ceux qui étaient injustement opprimés ; eux seuls résistèrent à Brennus et à la multitude de Barbares qui, sous sa conduite, faisaient irruption dans la Grèce; eux seuls prirent les armes pour vous remettre, sur les Grecs, en possession de la suprématie qu'avaient eue vos ancêtres. Mais en voilà assez sur ce sujet; revenons à notre délibération. Il est, en quelque sorte, nécessaire de prendre des conclusions et des décisions comme si vous deviez faire. la guerre; mais ne croyez pourtant pas que vous ayez une guerre à faire. Loin que les Achéens, après les pertes qu'ils ont faites, soient en état d'infester notre pays, je crois qu'ils auront assez de grâces à rendre aux dieux s'ils peuvent conserver le leur propre, lorsqu'ils se verront attaqués tout à la fois par les Éléens et les Messéniens, vos alliés, et par nous autres Étoliens. D'ailleurs, Philippe rabattra bien de sa fierté lorsque, attaqué par terre par les Étoliens; il le sera encore du côté de la mer par les Romains et le roi Attalus. De ce qui s'est déjà fait il est aisé de conjecturer ce qui se fera dans la suite; car si, n'ayant pour adversaires que les Étoliens, il n'a pu les réduire, pourra-t-il suffire contre tant d'ennemis joints ensemble? Toutes ces raisons doivent vous persuader que quand vous ne seriez encore liés par aucun traité, et que vous entameriez pour la première fois cette affaire, il vous serait plus avantageux de vous joindre à nous qu'aux Macédoniens. Mais quand même vous auriez déjà pris votre parti, n'en ai-je pas assez dit pour vous en faire prendre un autre? car si vous aviez conclu votre alliance avec les Étoliens avant que d'avoir reçu des bienfaits d'Antigonus, peut-être y aurait-il à délibérer si de nouveaux engagements ne devraient pas l'emporter sur les anciens? Mais ce n'est qu'après avoir reçu d'Antigonus cette liberté et ce secours qu'il ne cesse de vanter et de vous reprocher, qu'assemblant votre conseil et examinent auquel des deux peuples vous vous joindriez, aux Étoliens ou aux Macédoniens, vous avez préféré les premiers, que vous leur ayez donné des otages, que vous en avez reçu, et que vous êtes entrés dans la dernière guerre que nous avions à soutenir contre les Macédoniens. Quel doute peut-il donc encore vous rester? Toutes les liaisons que vous aviez avec Antigonus et Philippe sont maintenant détruites. Il faut donc que vous montriez que depuis ce temps-là vous avez souffert quelque injustice de la part des Étoliens, ou qu'il vous est venu quelque bienfait de la part des Macédoniens. Ni l'une ni l'autre chose n'étant arrivée, violerez-vous les traités et les serments, gages les plus certains d'une constante fidélité, pour vous déclarer en faveur d'un peuple dont vous avez justement rejeté l'alliance, lors même qu'il vous était libre de l'accepter? »

Ainsi parla Chléneas. Chacun regardait cette harangue comme difficile à réfuter, lorsque Lyciscus, ambassadeur les Acarnaniens, se présenta. Il se tut d'abord, voyant qu'on s'entretenait dans l'assemblée de ce qui venait d'être proposé ; mais, dès qu'on eut fait silence, il commença en ces termes :

« Je viens ici, Lacédémoniens, pour défendre les intérêts des Acarnaniens; mais, ayant part aux mêmes espérances que les Macédoniens, nous croyons que cette ambassade leur est commune avec nous. Comme en guerre la grandeur et l'étendue de leur puissance font que notre sûreté est établie sur leur courage et sur leur valeur, de même, quand il s'agit de délibérer, nous ne séparons pas nos intérêts de leurs droits. Ne soyez donc pas surpris si la plus grande partie de mon discours roule sur Philippe et sur les Macédoniens. Chléneas, à la fin du sien, a formulé tous vos droits par ce peu de paroles : Si, dit-il, depuis que vous avez fait alliance avec les Étoliens, ils vous ont fait quelque tort ou quelque, dommage, ou vous avez reçu quelque bienfait de la part des Macédoniens, il est juste que vous mettiez l'affaire en délibération comme si rien ne s'était passé; mais s'il n'est rien arrivé de semblable, et que, malgré cela, en alléguant sur Antigonus des faits que vous avez d'abord approuvés, nous nous flattons de vous faire rompre des serments et des traités, nous sommes les plus insensés des hommes. Oui, si rien de ce qu'a dit Chléneas n'est arrivé, et que les affaires des Grecs soient encore dans le même état qu'elles étaient lorsque vous fîtes alliance avec les Étoliens, j'avoue qu'il n'y a personne de plus insensé que moi, et qu'il ne faut avoir nul égard à ce que je dois dire; mais si ces affaires ont tourné tout autrement, comme j'espère le démontrer dans la suite de ce discours, je suis persuadé que je passerai à vos yeux pour connaître autant vos intérêts que Chléneas semble les ignorer. Tel est le but de mon ambassade, telles sont mes instructions : de vous rendre sensible et évident que, dans les circonstances où se trouve aujourd'hui la Grèce, il est convenable et de votre intérêt de prendre, s'il est possible, un parti qui vous convienne, en partageant avec nous les mêmes espérances, ou, si cela ne se peut faire, en gardant, au moins pour le présent, une parfaite neutralité. Mais parce qu'on a osé vous prévenir contre la maison de Macédoine, je crois devoir vous dire d'abord deux mots pour désabuser ceux qui ont ajouté foi aux accusations portées contre elle. Chléneas assure que Philippe, fils d'Amyntas, par la prise d'Olynthe, s'est soumis toute la Thessalie, et moi je soutiens que non seulement les Thessaliens, mais encore tous les autres Grecs sont redevables à Philippe de leur salut; car, lorsque Onomarque et Philomèle, après la prise de Delphes, se furent cruellement enrichis des dépouilles de ce temple fameux, qui ne sait que leur puissance s'était élevée à un tel degré de grandeur qu'aucun des Grecs n'osait les regarder en face? Non contents des sacrilèges commis contre la divinité, ils étaient près d'envahir toute la Grèce. Alors Philippe, affrontant de lui-même les périls, défit les tyrans, mit en sûreté le temple, et les Grecs lui furent redevables de leur liberté. Tout ce qu'il a fait ensuite en rendra un témoignage authentique à la postérité; car, si en le choisissant pour chef sur mer et sur terre on lui a fait un honneur qu'on n'avait jamais fait à personne, ce n'est pas pour avoir opprimé les Thessaliens, comme on a la hardiesse de l'avancer, mais pour reconnaître les services qu'il avait rendus à la Grèce. Il est venu, dit-on, avec une armée dans la Laconie ; mais vous savez tous qu'il n'y est pas venu de lui-même. Quoique appelé plusieurs fois par ses amis et ses alliés du Péloponnèse, à peine put-il s'y résoudre; et quand il y fut venu, comment s'y conduisit-il? Écoutez Chléneas. Quoiqu'il pût profiter du ressentiment et des passions des états voisins, pour ravager les campagnes et abaisser la puissance de cet état, et que ce traitement dût plaire beaucoup à ceux qui avaient invoqué sa puissance, jamais il ne consentit à cette violence ; au contraire, après avoir tourné les vues de tous les peuples vers le bien commun, par la terreur de ses armes, il les obligea à terminer leurs différends par la conciliation, encore ne se constitua-t-il pas juge des contestations; mais il voulut que tous les Grecs ensemble en

décidassent. En vérité, cette action n'est-elle pas bien digne qu'on lui en fasse un crime? Vous reprochez amèrement à Alexandre d'avoir puni les Thébains de leur révolte, et vous ne dites rien de la manière dont il a vengé les Grecs des insultes des Perses, des maux extrêmes dont il vous a tous délivrés, après avoir réduit les Barbares en servitude et leur avoir enlevé ces richesses avec lesquelles ils corrompaient les Grecs, tantôt les Athéniens et leurs ancêtres, tantôt les Thébains, les soulevant les uns contre les autres et jugeant des coups : désordre affreux auquel Alexandre a mis fin en soumettant l'Asie à la Grèce. Comment osez-vous parler de ses successeurs? Il est vrai que, selon les diverses conjonctures, comme ils ont fait du bien aux uns, ils out souvent causé beaucoup de maux aux autres ; mais ces maux, il vous cons vient moins qu'à personne de vous en souvenir, à vous, dis-je, dont personne ne se loue, et dont bien des gens se plaignent. Qui a poussé Antigonus à perdre la république des Achéens? qui est-ce qui a traité avec Alexandre d'Épire pour subjuguer et partager l'Acarnanie, si ce n'est vous? qui, si ce n'est vous, a donné le commandement des troupes à ces gens audacieux qui ont eu la témérité de porter leurs mains sur les lieux les plus sacrés? témoins Timée, qui, à Ténare, a pillé le temple de Neptune, et, à Lysse, celui de Diane; Pharyce et Polycrite, dont l'un a dépouillé le temple de Junon à Argos, et l'autre n'a pas plus respecté celui de Neptune à Mantinée ; témoins encore Lattabe et Nicostrate, qui, aussi perfides que les Scythes et les Gaulois, ont, au milieu de la paix, insulté l'assemblée des Béotiens, Jamais les successeurs d'Alexandre n'en ont tant fait. Et, après tant d'horreurs que vous ne pouvez justifier, vous osez encore vous vanter d'avoir soutenu l'effort des Barbares à l'invasion de Delphes, et dire que les Grecs doivent vous être reconnaissants ! Mais si l'on doit vous savoir gré de ce seul service, que ne devons-nous pas aux Macédoniens, qui emploient la plus grande partie de leur vie à défendre la Grèce contre les Barbares? Car qui ne voit qu'elle serait dans un très grand péril, si nous n'avions à opposer à nos ennemis et les Macédoniens et la passion pour la gloire dont leurs rois sont animés? En voulez-vous une preuve convaincante? Dès que les Gaulois; après la défaite de Ptolémée surnommé le Foudre, ne craignirent plus les Macédoniens, ils ne s'inquiétèrent plus des autres Grecs, et se jetèrent, Brennus à leur tête, au milieu de la Grèce, malheur qui serait arrivé bien des fois, si les Macédoniens n'eussent été placés à l'entrée de la Grèce. Je pourrais m'étendre davantage sur leurs anciens exploits, mais je crois en avoir dit assez. On accuse Philippe d'impiété, et on lui reproche la destruction d'un temple et on garde le silence sur les sacrilèges que commirent lés Étoliens dans les temples et dans les bois sacrés de Dios et de Dodone; c'est cependant par où l'on devait commencer. Mais, loin de cela, les maux que vous avez soufferts, vous les rapportez d'abord en les faisant beaucoup plus grands qu'ils n'ont été en effet, et ceux dont vous êtes les premiers auteurs, vous n'en faites nulle mention. Pourquoi cela? parce que vous savez que l'on est porté naturellement à attribuer les injustices et les pertes que l'on a souffertes, à ceux qui ont attaqué les premiers. À l'égard d'Antigonus, je n'ai dessein d'en parler qu'autant qu'il le faut pour ne point paraître mépriser ce qu'il a fait, ni regarder comme rien le service important qu'il vous a rendu ; je ne crois pas qu'il se trouve un plus grand bienfait dans l'histoire il me paraît tel, qu'on ne pouvait rien y ajouter. Faisons le voir. Ce prince fait la guerre contre vous, il vous défait en bataille rangée, et devient, par là, maître du pays et de la ville : il pouvait alors user des droits de conquête; cependant il fut si fort éloigné de le faire, quoique ce fût contre vos intérêts, qu'entre autres bienfaits, ayant chassé le tyran et aboli ses lois, il vous rétablit dans la forme de gouvernement que vous aviez reçue de vos pères; en

reconnaissance de quoi, vous l'avez déclaré votre bienfaiteur et votre libérateur. Que fallait-il donc que voue fissiez? Je vous dirai, Lacédémoniens, ce qu'il m'en semble, et vous ne m'en voudrez point de mal; car ce ne sera pas pour vous rien reprocher mal à propos, mais parce que la conjoncture présente m'oblige à vous faire sentir ce que le bien commun demande de vous. Que vous dirai, je donc? Que dans la dernière guerre ce n'était pas avec les Étoliens, mais avec les Macédoniens que vous deviez vous joindre et qu'aujourd'hui que vous en êtes sollicités, vous devez plutôt vous joindre à Philippe qu'aux Etoliens, Cela ne se peut, direz-vous, sans violer la foi des traités. Mais lequel des deux est le plus criminel, ou de rompre un traité fait en particulier, entre vous et les Étoliens, ou d'en rompre un autre, fait en présence de tous les Grecs, gravé sur une colonne et mis au nombre des monuments sacrés? Comment craignez-vous de mépriser un peuple à qui vous n'avez aucune obligation, pendant que vous n'avez nul égard pour Philippe et les Macédoniens, de qui vous tenez la liberté même que vous avez à présent de délibérer sur cette affaire? Croyez-vous qu'il soit nécessaire de garder fidélité à ses amis, et qu'on ne soit pas dans la même obligation à l'égard de ceux à qui l'on doit ce que l'on est? Certes, ce n'est pas une action si pieuse d'être fidèles à des conventions écrites, que c'en est une impie de prendre les armes contre ceux qui nous ont sauvés. C'est néanmoins ce que les Étoliens demandent que vous fassiez. Mais je consens que tout ce que j'ai dit jusqu'ici passe, chez certains esprits trop prévenus, pour étranger au sujet qui nous assemble; je reviens donc à ce qui en fait le principal chef, savoir, que, si les affaires sont à présent dans le même état que quand vous fîtes alliance avec les Étoliens, vous devez demeurer fidèles à cette alliance, car c'est ce que nous avons propose d'abord. Mais si l'état de la Grèce n'est plus le même, il est juste que vous délibériez sur ce à quoi nous vous exhortons, comme si vous n'aviez antérieurement contracté aucun engagement. Or, je voudrais bien savoir, Cléonice et vous Chléneas quels étaient vos alliés, lorsque vous poussiez les Lacédémoniens à se joindre à vous? n'étaient-ce pas alors tous les Grecs? Mais, à présent, à qui êtes-vous joints? dans quelle alliance cherchez-vous à engager les Lacédémoniens, si ce n'est dans celle des Barbares? Il vous sied vraiment bien de dire que vos affaires sent aujourd'hui dans le même état qu'elles étaient autrefois, et qu'il n'y a peint de changement, mais vous disputiez le premier rang et l'honneur de commander, avec les Achéens et les Macédoniens, peuples du même pays, et Philippe, roi de ces derniers; et, dans la guerre que les Grecs ont maintenant à soutenir, il s'agit de se délivrer de la servitude dont ils sont menacés par des étrangers, que vous n'avez appelés, il est vrai, que contre Philippe, mais que vous n'avez pas prévu devoir venir et contre vous-mêmes et contre toute la Grèce. En temps de guerre, lorsque, en certaines occasions, pour mettre une ville à couvert d'insulte, on y jette une garnison plus forte que ses propres troupes, on fait à la fois deux choses : on se délivre de la crainte des ennemis, et on se soumet au pouvoir de ses amis. C'est ce qui est arrivé aux Étoliens : ils n'avaient en vue que de se mettre au-dessus de Philippe et d'humilier les Macédoniens; mais, sans y penser, ils ont attiré d'occident une nuée de Barbares, qui peut-être à présent ne couvrira d'abord que la Macédoine, mais qui, dans la suite, s'étendra sur toute la Grèce, et lui causera de grands maux. C'est à tous les Grecs à prévoir la tempête qui les menace, mais c'est principalement à vous, Lacédémoniens; car, quelles croyez-vous que furent les vues de vos pères, lorsqu'ils jetèrent dans un puits où ils le couvrirent de terre, l'ambassadeur que Xerxès leur avait envoyé pour leur demander l'eau et la terre, et qu'ils le renvoyèrent ensuite dire à son maître qu'il avait obtenu des Lacédémoniens

ce qu'il avait eu ordre de leur demander? pourquoi pensez-vous que Léonidas courait de lui-même à une mort certaine et inévitable? N'est-ce pas pour faire voir que ce n'était pas seulement pour sa liberté qu'il s'exposait, mais pour celle de tous les autres Grecs? Il serait beau que les descendants de ces grands hommes se joignissent à des Barbares pour faire, avec eux, la guerre aux Épirotes, aux Achéens, aux Acarnaniens, aux Béotiens, aux Thessaliens, en un mot, aux Étoliens près, à presque tous les Grecs. Je reconnais là les Étoliens. Ce qu'il y a de plus honteux leur parait légitime pourvu qu'ils assouvissent l'ardeur qu'ils ont de s'enrichir, Mais ce n'est pas là votre caractère, Lacédémoniens. Que ne feront-ils pas après leur jonction avec les Romains, eux qui, ayant obtenu des secours de la part des Illyriens, ont osé, contre tontes les lois de la justice, se saisit par force de Pylos du côté de la mer, assiéger par terre Clitorion, et faire passer les Cynéthéens sous le joug, et qui, après un traité fait d'abord avec Antigonus pour perdre les Achéens et les Acarnaniens, en font maintenant un avec les Romains contre toute la Grèce. Après cela, qui ne s'attendrait pas à une irruption de la part des Romains? qui n'aurait en horreur l'imprudence des Étoliens qui ont s l'audace de conclure de pareils traités? Déjà ils ont enlevé Oéniade et Nésos aux Acarnaniens; avant cela ils étaient entrés, par violence, dans Anticyre, et, conjointement ;avec les Romains, en avaient réduit les citoyens en servitude : les Romains emmenant avec eux les femmes et les enfants pour leur faire souffrir tous les maux auxquels on est exposé sous une domination étrangère, et les Étoliens partageant entre eux les terres de ce peuple malheureux. Ne convient-il pas bien d'entrer dans une telle alliance? Mais cela conviendrait-il surtout aux Lacédémoniens, qui avaient fait un décret portant que, s'ils étaient vainqueurs, ils décimeraient les Thébains pour les immoler aux dieux, parce que ce peuple, au temps de l'invasion des Perses, avait, seul d'entre les Grecs, résolu de demeurer neutre, quoique ce fût par nécessité qu'ils eussent pris cette résolution? Je finis, Lacédémoniens, en vous recommandant comme une chose digne de vous, de vous rappeler l'exemple de vos ancêtres, d'être toujours sur vos gardes contre l'invasion des Romains, d'avoir pour suspectes les pernicieuses intentions des Étoliens, de ne pas oublier surtout ce qu'Anti gonus a fait en votre faveur, de haïr toujours les méchants, de fuir toute société avec les Étoliens, et de vous joindre à l'Achaïe et à la Macédoine. Que si quelqu'un de ceux qui ont, parmi vous, le plus de crédit et d'autorité, n'est pas de ce dernier avis, au moins tenez-vous en repos et ne prenez point de part à l'injustice des Étoliens.... »

Telle est la coutume que les Athéniens aiment toujours à observer. (In cod. Urbin.) SCHWEIGH

En effet, la bonne volonté d'un ami, quand elle se montre à propos, est ordinairement d'un grand secours; lorsque, au contraire, elle hésite et arrive trop tard, son assistance ne produit aucun résultat. Si ce n'était donc pas seulement par des paroles, mais encore par des actions qu'ils désiraient conserver les relations établies avec eux... (Excerpta antiq.) SCHWEIGH

Les Acarnaniens, ayant eu connaissance de l'expédition des Étoliens contre eux, poussés en partie par le désespoir, en partie par la fureur et la haine qui les transportaient contre l'ennemi, prirent une résolution désespérée : ils décidèrent que tout homme qui échapperait au péril et survivrait à la défaite, ne serait reçu par personne dans la ville, et qu'on le priverait de l'usage du feu. Ajoutant à ce décret des imprécations, ils conjurèrent tous les peuples, et surtout les Épirotes, de ne recevoir sur leur territoire aucun des fuyards. (Suidas in $A\pi\alpha\lambda\iota$.) SCHWEIGH

Lorsque Philippe eut résolu d'attaquer Égine par les deux tours, il fit placer devant chacune une tortue et un bélier. D'un bélier à l'autre, vis-à vis l'entre-deux des tours, on conduisit une galerie parallèle à la muraille. À voir cet ouvrage, on l'eût pris lui-même pour une muraille; car les claies qu'on avait élevées sur les tortues formaient, par la manière dont elles étaient disposées, un édifice tout semblable à une tour; et sur la galerie qui joignait les deux tours, on avait dressé d'autres claies où l'on avait pratiqué des créneaux. Au pied des tours étaient des travailleurs, qui, avec des terres, aplanissaient les inégalités du chemin : là étaient aussi ceux qui faisaient mouvoir le bélier. Au second étage, outre les catapultes, on avait porté de grands vaisseaux contenant de l'eau et les autres munitions nécessaires pour arrêter tout incendie. Enfin, dans le troisième, qui était d'égale hauteur avec les toits de la ville, étaient un grand nombre de soldats pour repousser ceux des assiégés qui auraient voulu s'opposer à l'effort du bélier. Depuis la galerie, qui était entre les deux tours, jusqu'au mur qui joignait celles de la ville, on creusa deux tranchées, où l'on dressa trois batteries de balistes, dont une jetait des pierres du poids d'un talent, et les deux autres des pierres de trente mines. Et pour mettre à l'abri des traits des assiégés, tant ceux qui venaient de l'armée aux travaux, que ceux qui retournaient des travaux à l'armée, on conduisit des tranchées blindées depuis le camp jusqu'aux tortues. En peu de jours, tous ces ouvrages furent entièrement terminés, parce que le pays en fournissait abondamment les matériaux; car Égine est située sur le golfe de Malée, vers le midi, vis-à-vis les Throniens, et la terre y est très fertile : aussi rien ne manqua à Philippe pour l'exécution de son projet. Ayant donc disposé des ouvrages comme nous l'avons dit plus haut, il commença les opérations du siège en creusant des mines et faisant en même temps battre les murailles par ses machines. (Dom THUILLIER)

Publius Sulpicius Galba était alors général des Romains, et Dorimaque chef des Étoliens. Tandis que Philippe assiégeait Égine, après s'être mis en sûreté, tant contre les tentatives de la ville que contre les attaques extérieures; en protégeant son camp du côté de la campagne par un mur et un fossé, arrivent à Égine, Publius avec une flotte, Dorimaque avec un détachement composé d'infanterie et de cavalerie, et il attaquent le camp de Philippe, qui les repousse. Celui-ci poussant, après ce succès, le siège avec encore plus de vigueur, les Éginètes, réduits au désespoir, se rendirent à lui. En effet, Dorimaque ne pouvait réduire par la famine Philippe, à qui toute espèce d'approvisionnements arrivaient par mer. (HERO, de Toleranda et repellenda obsidione.) SCHWEIGH.

L'Euphrate a sa source dans l'Arménie. Il traverse la Syrie et tout le pays qui s'étend depuis cette contrée jusqu'à Babylone. On croirait qu'il se décharge dans la mer Rouge; mais il ne s'y décharge pas : différents ruisseaux qui parcourent les terres l'épuisent avant qu'il se jette dans la mer. C'est un fleuve tout différent de la plupart des autres. Ceux-ci s'augmentent à mesure qu'ils parcourent plus de pays, se grossissent en hiver, et baissent beaucoup au fort de l'été. L'Euphrate, au contraire, est très haut à l'approche de la canicule, et il n'est nulle part plus grand que dans la Syrie. Plus il avance, plus il diminue. La raison en est que ses accroissements ne viennent pas des pluies d'hiver, mais de la fonte des neiges; et il diminue, parce qu'on le détourne et qu'on le partage pour ainsi dire par ruisseaux, pour lui faire arroser les terres. C'est ce qui rend si long le transport des armées par l'Euphrate, parce que les vaisseaux sont fort chargés, et le fleuve très bas; de sorte que la force de ses eaux n'est presque d'aucun secours pour la navigation. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE X

Dans la disette de grains où se voyaient les Romains, les armées ayant pillé tout ce qu'il y en avait dans l'Italie jusqu'aux portes de Rome, ils eurent recours à Ptolémée, et lui envoyèrent des ambassadeurs pour le prier de leur en fournir; car il n'y avait pas de secours à espérer, même des provinces hors de l'Italie. Tout l'univers, à l'exception de l'Égypte, était en armes et couvert de soldats. La famine était si complète à Rome, que le médimne de Sicile valait quinze drachmes. Malgré une si pressante extrémité, les Romains ne laissèrent pas de continuer toujours la guerre avec la même vigueur. (Ambassade.) Dom THUILLIER.

CHAPITRE XI

- *Géographie.*

Polybe, dans le neuvième livre de son histoire, parle d'un fleuve nommé Cyathus, qui roule dans les environs d'Arsinoé ville d'Étolie. (Athenaei lib. X. c. 6.) SCHWEIGH.

Arsinoé, ville de Lybie. Ses habitants se nomment Arsinoètes; Polybe, dans son neuvième livre, appelle aussi Arsinoé, une ville d'Étolie. (Steph. Byz.) SCHWEIGH.

Atella, ville du pays des Opics, en Italie, entre Capoue et Naples. Ses habitants s'appellent Atellans, ainsi que le dit Polybe dans son neuvième livre : les Atellans se livrèrent. (Ibid.)

Phorunna, ville de Thrace, Polybe, livre IX. Ses habitants s'appellent Phorunnéens. (Ibid.)

CHAPITRE XII

Nous nommons olympiade une période de quatre années. (ANGELO MAI, Scriptorum veterum nova collectio), t. II; JACOBUS GEEL, Polyb. excerpta, in-8°, 1829.)

Il est probable que celui chez qui on ne reconnaît ni bienveillance, ni dévouement, ne sera pas dans l'action un auxiliaire sûr. (Ibid.)

Quand la situation des Romains et des Carthaginois était telle; et que ces deux peuples éprouvaient des alternatives de revers et de prospérité, on voyait assez, suivant l'expression du poète, que l'âme de chaque individu se trouvait en proie à la joie et la douleur. (Ibid.)

CHAPITRE XIII

- *Clémence de P. Scipion.*

Lors de la prise d'Égine par les Romains, les Éginètes vendus à l'encan et réunis sur des vaisseaux, priaient le général de leur permettre d'envoyer à leurs familles, pour en obtenir le prix de la rançon. D'abord Publius répondit durement qu'ils auraient bien mieux fait de songer à traiter de leur salut avec lui pendant qu'ils étaient encore libres, que d'attendre le moment où ils devaient tomber en servitude, surtout après le refus qu'ils venaient de faire, peu de jours auparavant, d'écouter ses ambassadeurs. Ne devenait-il pas maintenant dérisoire qu'ils voulussent, eux qui étaient esclaves, envoyer une ambassade à leurs familles. Publius, après ces paroles, repoussa donc les suppliants. Toutefois, avant le lendemain convoqué tous les prisonniers, il leur dit qu'il regardait les Éginètes comme indignes d'aucun sentiment de piété, mais qu'en faveur des autres Grecs; il partait envers eux l'indulgence jusqu'à permettre ce qu'ils de mandaient, puisque cette coutume était établie parmi eux. (ANGELO MAI, Ibid.)

Fragments du LIVRE X

CHAPITRE I

- Situation avantageuse de Tarente.

Quoique cette côte d'Italie qui regarde la mer de Sicile et qui s'avance vers la Grèce, soit longue, depuis le détroit et Rheggio jusqu'à Tarente, de plus de deux mille stades, elle n'a cependant d'autre port que celui de Tarente. Elle est occupée par beaucoup de peuples barbares, et les Grecs y possèdent des villes célèbres. Les Bruttiens, les Lucaniens, une partie des Samnites, les peuples de la Calabre et plusieurs autres habitent ce côté de l'Italie; et les Grecs y possèdent Rheggio, Caulon, Locre, Crotone, Métaponte et Thyre. De sorte que tous ceux qui, de Sicile ou de Grèce, viennent à quelques-unes de ces villes, sont obligés d'aborder au port de Tarente, et de décharger là toutes les marchandises qu'ils apportent pour tous les peuples de cette côte. On peut juger combien cette ville est avantageusement située, par la fortune qu'ont faite les Crotoniates, qui n'ayant que quelques mouillages d'été, où peu de vaisseaux abordent, ont néanmoins amassé de grandes richesses. Or, la seule situation de cette ville a été cause de ce bonheur, situation cependant qui n'a rien de comparable à celle de Tarente. Elle est aussi heureusement placée par rapport aux havres de la mer Adriatique. Mais elle tirait de là beaucoup plus d'avantages autrefois; car comme Brindes n'était pas alors bâtie, tout ce qui venait des endroits qui, sur la côte opposée, sont entre le cap d'lapige et Siponte, passait par Tarente pour entrer dans l'Italie, et on se servait de cette ville comme d'un marché, pour les échanges et tout autre commerce. C'est pour cela que Fabius, qui faisait grand cas de ce passage, ne s'appliquait à rien tant qu'à le bien garder. (Dom THUILLIER.)

CHAPITRE II

- Diverses actions de Publius Scipion.

Ayant le dessein de retracer l'histoire des exploits de P. Scipion en Espagne et généralement tout ce qu'il a fait pendant sa vie, il nous semble nécessaire de faire connaître d'abord le caractère et le génie de ce grand citoyen. Comme il a surpassé presque tous les hommes célèbres qui se montrèrent avant lui, chacun tient à savoir ce qu'était ce héros, son caractère, ses habitudes, et comment il est parvenu à l'accomplissement de tant de grandes choses. Mais les écrivains qui jusqu'ici ont parlé de lui, ont toujours été en dehors de la vérité, et n'ont su tirer leurs lecteurs de l'ignorance que pour les jeter dans l'erreur. La série des faits que je vais rapporter prouvera ce que j'avance à tous ceux qui veulent connaître et savent estimer les grandes et nobles actions.

Tous, sans exception, nous le dépeignent comme un de ces favoris de la fortune, qui réussissent dans toutes leurs entreprises, quoique la plupart du temps le hasard y ait plus de part que la bonne conduite ; selon eux, il y a dans cette espèce de héros quelque chose de plus surprenant et de plus divin, pour ainsi dire, que dans ceux qui suivent la raison pour guide en toutes choses. La distinction que l'on doit mettre entre le louable et l'heureux leur est inconnue. Cependant celui-ci est commun même parmi le vulgaire; l'autre ne convient qu'aux hommes judicieux et réfléchis. Ce sont ces derniers qu'il faut regarder comme divins au suprême degré, et comme chéris des dieux. Il me paraît que Scipion et Lycurgue, ce célèbre législateur des Lacédémoniens, se ressemblent tout à fait et pour le caractère et pour la conduite; car ne croyons pas que ce fut en consultant superstitieusement en toutes choses une prêtresse d'Apollon, que Lycurgue établit le gouvernement de Lacédémone, ni que Scipion se soit fondé sur des songes et sur des augures pour reculer les bornes de l'empire romain; mais, tous les deux voyant que la plupart des hommes n'approuvent pas aisément les projets extraordinaires, et qu'ils craignent de s'exposer aux grands dangers, à moins qu'ils ne croient avoir lieu d'espérer l'assistance des dieux, l'un ne proposait jamais rien qu'il ne s'autorisât d'un oracle de la Pythie, et par là il rendait ses propres pensées plus respectables et plus dignes de foi ; et l'autre, par la même adresse faisant passer tous ses desseins pour inspirés des dieux, donnait à ceux qu'il commandait plus de confiance et d'ardeur à entreprendre ce qu'il projetait de plus difficile.

Que la raison et la prudence aient conduit tous les pas de Scipion, et que ses entreprises n'aient été heureuses que parce qu'elles devaient l'être, c'est ce qui deviendra évident par tout ce que nous avons à dire de ce grand homme. On convient d'abord qu'il était bienfaisant et magnanime. Pour la pénétration d'esprit, la sobriété et l'application aux affaires, il n'y a que ceux qui ont vécu avec lui et qui l'ont parfaitement connu, qui lui accordent ces vertus. Caïus Lélius était de ce nombre : c'est lui qui m'en a donné cette idée, qui m'a paru d'autant plus juste, qu'ayant été, depuis la plus tendre jeunesse jusqu'à la mort de Scipion, témoin continuel de toutes ses actions et de toutes ses paroles, il ne me disait rien qui ne répondît exactement aux actions de ce consul.

La première occasion, m'a-t-il dit, où il se distingua, fut le combat de cavalerie que son père livra à Hannibal sur les bords du Pô. Il n'avait alors que dix-sept ans, et c'était sa première campagne. On lui avait donné pour sa garde une compagnie de cavaliers

d'une valeur éprouvée. Dans ce combat, apercevant son père enveloppé par les ennemis avec deux ou trois cavaliers, et dangereusement blessé, d'abord il exhorta sa compagnie à courir à son secours. Celle-ci ayant peur et hésitant à avancer, lui-même s'élance avec fureur sur les ennemis. Ses soldats sont obligés malgré eux de le soutenir; les ennemis se dispersent, épouvantés, et le père sauvé contre toute espérance, reconnaît à haute voix devant toute l'armée, qu'il doit la vie à son fils.

Cette action lui ayant mérité la réputation d'un homme sur l'intrépidité duquel on pouvait compter, dans la suite, il n'y eut pas de périls où il ne se jetât, toutes les fois que la patrie lui remit le soin de sa défense et de ses intérêts. Cette conduite n'est pas, ce semble, d'un capitaine qui se repose de tout sur la fortune; elle suppose dans lui toutes les qualités nécessaires pour commander.

Une autre action brillante suivit de près la première. Son frère aîné, Lucius Scipion, briguait l'édilité. C'est chez les Romains la dignité la plus honorable à laquelle les jeunes gens puissent aspirer, et l'usage réclame que les deux citoyens à qui l'on donne cette charge soient patriciens. Il y en avait alors un grand nombre qui la briguaient. D'abord Publius n'osa pas demander cette magistrature pour son frère. Mais quand le temps des comices approcha, réfléchissant d'un côté que le peuple ne penchait pas en faveur de Lucius, et de l'autre, qu'il en était lui-même fort aimé, il pensa que le seul moyen de procurer l'édilité à son frère, était de la demander tous deux ensemble. Pour faire entrer sa mère dans ce sentiment, car il ne s'agissait de gagner que la mère, parce que le père était alors parti pour aller commander en Espagne, il s'avisa de cet expédient. Pendant qu'elle allait dévotement de temple en temple, qu'elle faisait aux dieux des sacrifices pour son aîné; qu'en un mot, elle était dans une grande inquiétude sur l'effet de ses prières, il lui dit que déjà deux fois le même songe lui était arrivé; qu'il lui semblait que, faits édiles, son frère et lui, ils étaient revenus tous deux de la place au logis, qu'elle était venue au devant d'eux jusqu'à la porte, et quelle les avait tendrement embrassés. Un cœur de mère ne peut être insensible à ces paroles : « Puissé-je, s'écria-t-elle, puissé-je voir un si beau jour! - Voudriez-vous, ma mère, que nous fissions une tentative? » lui dit Scipion. Elle y consentit, ne s'imaginant pas qu'il fût assez hardi pour cela, et prenant ce qu'il avait dit pour une plaisanterie de jeune homme. Cependant Scipion donna ordre qu'on lui fit une robe blanche, telle qu'ont coutume de la porter ceux qui briguent des charges ; et; un matin que sa mère, encore au lit, ne pensait plus à ce qui s'était passé, il se revêt pour la première fois de cette robe, et se présente en cet état sur la place. Le peuple qui, dès auparavant, le considérait et lui voulait du bien, fut agréablement surpris d'une démarche si extraordinaire. Il s'avance au lieu marqué pour les candidats; il se met à côté de son frère, et aussitôt tous les suffrages se réunissent, non seulement en sa faveur, mais encore en faveur de son frère à sa considération. Ils retournent au logis. La mère est avertie du fait; transportée de joie, elle vient à la porte recevoir ses deux fils, et vole entre leurs bras pour les presser sur son cœur.

Après cet événement tous ceux qui avaient oui parler des songes de Scipion, crurent d'abord que jour et nuit il avait des entretiens avec les dieux. Cependant les songes n'y étaient entrés pour rien. Naturellement bienfaisant, magnifique en ses largesses, affable et caressant, par ces qualités il s'était concilié la faveur du peuple. Il sut aussi saisir avec un heureux à-propos l'occasion qui lui était offerte par sa mère et par ses concitoyens, et parvint ainsi, non seulement à se faire nommer édile, mais encore à

passer pour avoir été dans la candidature de cette dignité, inspiré par les dieux. Quand par un défaut de jugement, ou par manque d'expérience, ou par négligence on ne peut ni savoir saisir les occasions favorables ni pénétrer les causes et les différentes phases des événements, on ne manque pas d'attribuer aux dieux et à la fortune, des actions qui ne sont dues qu'à la sagacité que donnent la réflexion et la prévoyance. C'est de quoi il était bon d'avertir mes lecteurs, de peur que, trompés par la fausse idée que l'on s'est faite de Scipion, ils ne fissent pas assez d'attention à ce qu'il y avait en lui de plus beau et de plus admirable; son adresse et son application infatigables aux affaires, vertus qui dans la suite seront mises encore dans un plus grand jour.

Pour revenir aux affaires d'Ibérie, ayant fait assembler lés troupes il leur dit : « Qu'il ne fallait pas s'épouvanter du dernier échec que l'on avait reçu; que ce n'était point par la valeur des Carthaginois que les Romains avaient été vaincus, mais par la trahison des Celtibériens, sur la foi desquels les chefs s'étaient trop légèrement séparés les uns des autres; que les ennemis se trouvaient aujourd'hui dans les mêmes circonstances; qu'ils s'étaient partagés pour les différentes expéditions; que les traitements indignés qu'ils faisaient à leurs alliés les leur avaient tous aliénés et leur en avaient fait autant d'ennemis; qu'une partie de ceux-ci avaient déjà traité avec lui par députés; que le reste, non pas à la vérité par amitié, mais pour tirer vengeance des insultes des Carthaginois, viendrait avec joie, à la première lueur d'espérance et dès qu'on verrait les Romains au-delà de l'Èbre, que les chefs des ennemis n'étant pas d'accord entre eux, ne voudraient pas se joindre pour le venir combattre, et que combattant séparément ils plieraient au premier choc; que toutes ces raisons devaient les animer à passer le fleuve avec confiance, et qu'ils se reposassent du reste sur les autres chefs et sur lui-même. »

Après ce discours, ayant laissé à Marcus Silanus qui commandait avec lui, cinq mille hommes d'infanterie, et cinq cents chevaux pour secourir les alliés d'en deçà du fleuve, il passa de l'autre côté avec le reste de l'armée sans rien découvrir à personne de son dessein ; étant dans la résolution de ne rien faire de ce qu'il avait dit aux soldats. Or ce dessein était d'emporter d'emblée Carthage-la-Neuve.

Premier trait, mais en même temps trait des mieux dessinés du tableau que nous tracions tout à l'heure de Scipion ! Il n'a encore que vingt-sept ans, et les affaires dont il se charge sont des affaires dont les échecs précédents ne laissaient espérer aucun succès. Engagé à les soutenir, il quitte les routes frayées et connues de tout le monde, et s'en ouvre de nouvelles que ni ses ennemis ni ceux qui le suivent ne peuvent deviner; et ces nouvelles routes, il ne les prend jamais qu'après de mûres réflexions.

Informé avant de partir de Rome que son père n'avait été vaincu que par la trahison des Celtibériens et parce que l'armée romaine avait été partagée; il commença dès lors à ne plus craindre les Carthaginois, comme là plupart des Romains le faisaient, et à s'animer par l'espérance d'un meilleur sort. Ayant appris ensuite que les alliés d'en deçà de l'Èbre, n'avaient pas changé à l'égard des Romains, que les chefs des Carthaginois ne s'accordaient pas entre eux, et traitaient durement ceux qui leur étaient soumis il ne craignit plus rien pour le succès de cette guerre. Et cette confiance n'était pas fondée sur la faveur de la fortune, c'était le fruit de ses réflexions. À peine est-il arrivé en Ibérie, qu'il met tout en mouvement, qu'il fait des questions à tout le monde sur l'état dans lequel étaient les affaires des ennemis. On lui dit que de leurs troupes ils avaient fait trois corps d'armée; que Magon, à la tête d'un de ces corps, était au-delà

des colonnes d'Hercule, chez les Coniens; qu'Hasdrubal, fils de Giscon, campait avec l'autre dans la Lusitanie prés de l'embouchure du Tage; et que l'autre Hasdrubal avec le troisième assiégeait quelque ville des Carpétaniens, qu'enfin il n'y avait aucun d'eux qui ne fût au moins à dix journées de Carthage-la-Neuve.

Là-dessus il jugea d'abord qu'il n'était pas nécessaire de livrer une bataille rangée; car, prenant ce parti il faudrait ou combattre tous les ennemis rassemblés, et alors ce serait tout hasarder; tant à cause des pertes précédentes, que parce qu'il avait beaucoup moins de troupes que les ennemis; ou n'en attaquer qu'un détachement, auquel cas il craignait que celui-ci mis en fuite et les autres venant à son secours, il ne fût enveloppé et ne tombât dans les mêmes malheurs, que Cnéius son oncle et Publius son père. Il se tourna donc d'un autre côté. Sachant déjà que Carthage-la-Neuve fournissait de grands secours aux ennemis; et qu'elle était un très grand obstacle au succès de la guerre présente, il se fit instruire pendant les quartiers d'hiver, par des prisonniers, de tout ce qui concernait cette ville. Il apprit que c'était presque la seule ville d'Ibérie qui eût un port propre à recevoir une flotte et une armée navale; qu'elle était située de manière à ce que les Carthaginois pouvaient commodément y venir d'Afrique, et faire le trajet de mer qui les en séparait; qu'on y gardait une grande quantité d'argent, que tous les équipages des armées s'y trouvaient ainsi que les otages de toute l'Ibérie et ce qui était le plus important, qu'on n'y avait levé que mille hommes pour garder seulement la citadelle, parce qu'il ne venait dans l'esprit à personne, que les Carthaginois étant maîtres de presque toute l'Ibérie, quelqu'un osât songer à mettre le siège devant cette ville; qu'il y avait à la vérité d'autres habitants dans la ville que les Carthaginois, même en grand nombre, mais artisans pour la plupart, ouvriers, gens de mer, tous très ignorants sur la science de la guerre; et qui ne serviraient qu'à avancer la prise de la ville, si tout d'un coup il se présentait.

Il n'ignorait non plus ni la situation de la ville, ni les munitions qu'elle renfermait, ni la disposition de l'étang dont elle est environnée. Quelques pêcheurs l'avaient informé qu'en général cet étang était marécageux, guéable en beaucoup d'endroits, et que fort souvent vers le soir la marée se retirait. Tout cela lui fit conclure que, s'il venait à bout de son dessein, il désolerait autant les ennemis qu'il avancerait ses propres affaires; que si cela manquait, il lui serait aisé, tenant la mer, de se retirer sain et sauf, pourvu seulement qu'il mit son camp en sûreté; chose qui n'était pas difficile; vu l'éloignement où étaient les troupes des ennemis. Ainsi, abandonnant tout autre dessein, il ne pensa plus pendant ses quartiers d'hiver qu'à faire les préparatifs de ce siège, et, ce qui est à remarquer dans un homme de son âge, il ne s'ouvrit sur cette entreprise à personne qu'à C. Lélius, jusqu'à ce qu'il était à propos de la faire connaître à toute l'armée.

Les historiens tombent d'accord que ce fut d'après ces réflexions que Scipion dressa le plan de la campagne; et cependant quand ils en ont fait le récit, sans apporter de raison plausible; bien plus, contre le témoignage de ceux qui ont vécu avec ce général, ils rapportent, je ne sais comment, le succès de cette campagne, non à la prudence de celui qui l'a conduite, mais aux dieux et à la fortune. Cela est encore formellement contraire à la lettre que Publius écrivit à Philippe, et dans laquelle il dit nettement, que tout ce qu'il a fait en général dans l'Espagne, et en particulier le siège de Carthage-la-Neuve, il l'a fait d'après les réflexions que nous avons rapportées. Revenons à notre récit.

Après avoir donné ordre en secret, à C. Lélius, qui devait commander la flotte, et à qui seul il avait fait part de son. dessein, de cingler vers Carthagela-Neuve, il se mit à la tête des troupes de terre, et s'avança à grandes journées. Son armée était de vingt-cinq mille hommes de pied, et de deux mille cinq cents chevaux. Après sept jours de marche, il parut devant la ville, et campa du côté qui regardait le septentrion. Derrière son camp il fit creuser un fossé et élever un double retranchement d'une mer à l'autre. Du côté de la ville, il ne fit aucune fortification, la seule situation du poste le mettant à couvert de toute insulte.

Comme nous avons à rapporter le siège et la prise de cette ville, il faut en faire connaître la situation ainsi que celle de ses ennemis. Carthage-la-Neuve est située vers le milieu de la côte d'Espagne, dans un golfe tourné du côté du vent d'Afrique. Ce golfe a environ vingt stades de profondeur et dix de largeur à son entrée. Il forme une, espèce de port, parce qu'à l'entrée s'élève une île, qui, des deux côtés, ne laisse qu'un passage étroit pour y aborder. Les flots de la mer viennent se briser contre cette île, ce qui donne à tout le golfe une parfaite tranquillité, excepté lorsque les vents d'Afrique, soufflant des deux côtés, agitent la mer. Ce port est fermé à tous les autres vents par le continent qui l'environne. Du fond du golfe s'élève une montagne en forme de péninsule, sur laquelle est la ville, qui du côté de l'orient et du midi est défendue par la mer, et du côte de l'occident par un étang qui s'étend aussi au septentrion; en sorte que, depuis l'étang jusqu'à la mer, il ne reste qu'un espace de deux stades, qui joint la ville au continent. La ville vers le milieu est basse et enfoncée. Au midi, on y arrive de la mer par une plaine, le reste est environné de collines; deux sont hautes et escarpées, et trois autres d'une pente beaucoup plus douce, mais caverneuses et de difficile accès. La plus grande de ces trois est à l'orient, et l'on voit dessus le temple d'Esculape. Celle qui lui est opposée à l'occident, a une situation semblable. Sur celle-ci se voit un superbe palais, qu'Hasdrubal, dit-on, possédé de la passion de régner, a fait bâtir. Les autres collines couvrent la ville du côté du septentrion; celle des trois qui est à l'orient, s'appelle la colline de Vulcain; l'autre qui en est proche, porte le nom d'Alète, celui qui, pour avoir trouvé les mines d'argent, a mérité les honneurs divins; la troisième se nomme la colline de Saturne. Pour la commodité des artisans qui travaillent sur les vaisseaux, on a établi une communication de l'étang à la mer, et sur la langue de terre qui sépare la mer de cet étang on a bâti un pont pour les bêtes de charge et les chariots qui apportent de la campagne les choses nécessaires à la vie. Par cette situation des lieux, la tête du camp des Romains était en sûreté, défendue qu'elle était par l'étang et par la mer qui était à l'autre côté. Scipion ne s'était pas non plus fortifié vis-à-vis l'espace qui est entre l'un et l'autre, et qui joint la ville au continent, quoique cet espace répondît au milieu de son camp; soit que par là il eût dessein d'épouvanter les assiégés, soit que, disposé à attaquer, il voulût que rien ne l'arrêtât en sortant de son camp ou en s'y retirant. L'enceinte de la ville n'était autrefois que de vingt stades, quoique plusieurs auteurs lui en aient donné quarante. Mais cela n'est point exact; j'en parle avec connaissance de cause, car je n'ai pas seulement entendu parler de cette ville, je l'ai vue de mes propres yeux. Aujourd'hui l'enceinte est encore plus petite.

La flotte étant arrivée à propos, Scipion assembla son armée. Dans la harangue qu'il lui fit, il ne se servit pour l'encourager, que des raisons qui lui avaient persuadé à lui-même d'entreprendre le siège, et que nous avons rapportées. Après avoir montré que l'entreprise était possible, et avoir fait voir en peu de mots combien cette affaire

si elle réussissait, serait préjudiciable aux ennemis et avantageuse aux Romains, il promit des couronnes d'or à ceux qui les premiers monteraient sur la muraille, et les présents accoutumés à quiconque se signalerait dans cette occasion. Enfin il ajouta que ce dessein lui avait été inspiré par Neptune; que ce dieu, lui ayant apparu pendant son sommeil, lui avait promis qu'au temps de l'attaque, il le secourrait infailliblement, et avec tant de force, que toute l'armée reconnaîtrait les effets de sa présence. La justesse et la solidité des raisons qu'il apporta, les couronnes qu'il promit, et, par dessus tout cela, l'assistance de Neptune, inspirèrent aux soldats une ardeur plus vive.

Le lendemain, ayant distribué à la flotte des traits de toute espèce, il donna ordre à Lélius, qui la commandait, de serrer de près la ville du côté de la mer. Par terre il détacha deux mille de ses plus braves soldats, leur donna des gens pour porter les échelles, et commença l'attaque à la troisième heure du jour. Magon, qui commandait dans la ville, ayant partagé sa garnison, laissa cinq cents hommes dans la citadelle, et avec les cinq cents autres alla camper sur la colline qui est à l'orient. Deux mille habitants, à qui il distribua les armes qui se trouvèrent dans la ville, furent postés à la porte qui conduit à cet endroit qui joint la mer au continent, et qui par conséquent conduisait aussi au camp des Romains; et le reste des habitants eut ordre de se porter rapidement aux parties des murailles vers lesquelles des attaques seraient dirigées.

Dès que Scipion eut fait donner par les trompettes le signal de l'assaut, Magon fit marcher les deux mille hommes qui gardaient la porte, persuadé que cette sortie effrayerait les ennemis et renverserait leur dessein. Ces troupes fondent avec impétuosité sur ceux des Romains qui étaient rangés en bataille au bout de l'isthme. Il se livre un combat acharné. On s'anime de part et d'autre à bien faire. De l'armée et de la ville on accourt pour secourir les siens; mais le secours n'était point égal, les Carthaginois ne pouvant sortir que par une porte et ayant un chemin de deux stades à faire, au lieu que les Romains étaient à portée et venaient de plusieurs côtés. Ce qui rendait le combat inégal, c'est que Scipion avait rangé ses troupes en bataille près de son camp, afin que ce spectacle frappât de loin les assiégés, convaincus par là que ceux qui gardaient la porte, et qui étaient comme l'élite des habitants, étant une fois défaits, tout serait en confusion dans la ville, et que personne n'aurait plus la hardiesse de sortir de la porte. Comme de part et d'autre ce n'était que des troupes choisies qui combattaient, la victoire fut quelque temps à se déclarer. Enfin les Carthaginois, obligés de succomber pour ainsi dire sous le poids des soldais légionnaires qui venaient du camp, furent repoussés. Grand nombre perdirent la vie sur le champ de bataille et en se retirant; mais la plus grande partie fut écrasée en entrant dans la porte, ce qui jeta les habitants dans une si grande consternation, que les murailles furent abandonnées. Peu s'en fallut que les romains n'entrassent dans la ville avec les fuyards, mais du moins cette déroute leur donna moyen d'appliquer sans crainte leurs échelles.

Scipion se trouva dans la mêlée, mais il pourvut autant qu'il put à la sûreté de sa personne. Trois soldats l'accompagnaient partout, et, le couvrant de leurs boucliers contre les traits qui venaient de la muraille, le préservaient de tout danger. Ainsi, tantôt voltigeant sur les côtés, tantôt montant sur les lieux les plus élevés, il contribua beaucoup à l'heureux succès de ce combat; car de cette manière il voyait tout ce qui se passait et était vu de tout le monde, ce qui animait le courage des combattants. Cela fut aussi cause de ce que, dans le combat, rien de ce qui se devait faire ne fut négligé : dès que l'occasion se présentait d'exécuter quelque chose, il était toujours prêt à la saisir.

Ceux qui les premiers montèrent aux échelles, n'eurent pas tant à souffrir de la part des assiégés que de la hauteur des murailles. Les ennemis s'aperçurent de l'embarras où elle les jetait, et leur résistance eu devint plus rigoureuse. En effet, comme ces échelles étaient très hautes, grand nombre y montaient à la fois et les brisaient par la pesanteur du fardeau. Si quelques-unes résistaient, les premiers qui y montaient jusqu'au bout étaient éblouis par la profondeur du précipice, et pour peu qu'ils fussent repoussés, se précipitaient du haut en bas. Si on jetait par les créneaux des poutres ou quelque autre chose semblable, tous ensemble étaient renversés et brisés contre terre. Malgré ces difficultés, les Romains ne laissèrent pas de pousser l'assaut avec la même ardeur et le même courage. Les premiers culbutés, les suivants prenaient leur place, jusqu'à ce que le jour commençant à tomber, et les soldats n'en pouvant plus de fatigue, le général fit enfin sonner la retraite.

Pendant que les assiégés triomphaient et croyaient avoir détourné le danger, Scipion, en attendant que la mer se retirât, disposa cinq cents hommes avec des échelles sur le bord de l'étang. Il poste à l'endroit où le combat s'était livré, des troupes fraîches; il les exhorte à bien faire leur devoir, et leur donne un plus grand nombre d'échelles qu'auparavant pour attaquer la muraille d'un bout à l'autre. Le signal se donne, on applique les échelles, on escalade la muraille dans toute sa longueur. Grand trouble, grande confusion parmi les Carthaginois : ils s'imaginaient n'avoir plus rien à craindre, et tout à coup un nouvel assaut les rejette dans le même péril. D'un autre côté, les traits leur manquaient, et le nombre des morts abattait leur courage. Leur embarras était extrême; cependant ils se défendirent du mieux qu'ils purent.

Au moment on les Romains poussaient l'assaut avec le plus de vigueur, la marée commença à descendre, et les eaux à baisser sur les bords; mais par l'embouchure elles se jetaient avec rapidité dans la mer, qui était jointe; en sorte que ceux qui ne connaissaient pas les localités ne pouvaient assez s'étonner de cet effet naturel. Alors Scipion, qui avait eu soin de tenir des guides tout prêts, commanda aux troupes qu'il avait postées de ce côté-là d'entrer dans l'étang et de ne rien craindre; car un de ses grands talent était d'enflammer le courage de ceux qu'il exhortait, et de les faire entrer dans toutes ses vues. Les soldats obéirent et se jetèrent à l'envi dans l'étang. Ce fut alors que toute l'armée crut que quelque divinité conduisait ce siège, et qu'on se rappela tout ce que Scipion, dans sa harangue, avait promis du secours de Neptune; et ce souvenir enflamma tellement le courage des soldats, que, faisant la tortue, ils fondirent jusqu'à la porte, et tâchèrent de la briser à coups de hache. Ceux qui s'étaient approchés de la muraille en traversant l'étang, voyant les créneaux abandonnés, non seulement ne trouvèrent aucun obstacle à appliquer leurs échelles, mais encore s'emparèrent du haut de la muraille sans combattre ; les assiégés, en effet, s'étaient répandus dans les autres endroits, et surtout vers le bout de l'isthme et vers la porte qui y conduisait, et personne ne s'attendait que les ennemis attaqueraient la muraille du côté de l'étang; outre que les cris confus que jetait la populace effrayée ne leur permettaient ni d'entendre ni de rien voir de ce qu'il y avait à faire.

Les Romains ne se furent pas plus tôt rendus maîtres de la muraille, qu'ils la parcoururent en précipitant tous les ennemis qu'ils rencontraient, leur armure leur donnant pour cela beaucoup d'avantage. Arrivés à la porte, les uns descendirent et brisèrent les gonds; les autres, qui étaient au dehors, entrèrent dans la ville. Ceux qui escaladaient du côté du

bout de l'isthme, ayant repoussé les assiégés, s'emparèrent des créneaux. C'est ainsi que la ville fut prise. La colline, du côté de l'orient, fut emportée par ceux qui étaient entrés par la porte, après en avoir chassé les Carthaginois qui la gardaient.

Quand Scipion crut qu'il était entré assez de soldats dans la ville, il en détacha la plus grande partie contre les habitants, comme les Romains ont coutume de faire lorsqu'ils prennent une ville d'assaut, avec ordre de tuer tous ceux qu'ils rencontreraient, de ne faire quartier à personne, et de ne point penser à piller que le signal n'en fût donné. Je pense qu'ils ne se portent à ces excès que pour inspirer la terreur du nom romain et que c'est pour cela que souvent, dans les prises de villes, non seulement ils passent les hommes au fil de l'épée, mais encore coupent en deux les chiens et mettent en pièces les autres animaux : coutume qu'ils observèrent surtout ici, à cause du grand nombre d'animaux qu'ils avaient pris. Scipion ensuite, à la tête de mille soldats, s'avança vers la citadelle. À son. arrivée, Magon voulut d'abord se mettre sur la défensive; mais, réfléchissant que la ville était entièrement au pouvoir des Romains, il envoya demander la vie à Scipion, et lui remit a citadelle; après quoi le signal du pillage fut donné, et on cessa le massacre. La nuit venue, ceux qui avaient ordre de rester dans le camp, y restèrent. Le général et ses mille soldats, prirent leur logement dans la citadelle. Le reste reçut, des tribuns, l'ordre de sortir des maisons, et de rassembler par monceaux, sur la place, tout le butin qu'ils avaient fait et de passer la nuit auprès. Les troupes légères furent amenées du camp et postées sur la colline qui regarde l'orient. C'est ainsi que les Romains se rendirent maîtres de Carthage-la-Neuve.

Le lendemain tout le butin que l'on avait fait, tant sur la garnison que sur les citoyens et les artisans, ayant été rassemblé sur la place publique, les tribuns le distribuèrent à leurs légions, selon l'usage établi chez les Romains. Or, telle est la manière d'agir de ce peuple, lorsqu'ils prennent une ville d'assaut. Chaque jour on tire, tantôt des légions en général, tantôt des cohortes en particulier, un certain nombre de soldats, selon que la ville est grande ou petite, mais jamais plus de la moitié. Les autres demeurent à leur poste, soit hors de la ville, soit au dedans, selon qu'il est besoin. Comme leur armée, pour l'ordinaire, est composée de deux légions romaines et d'autant d'alliés, quelquefois même de quatre légions, quoique rarement, toutes ces troupes se dispersent pour butiner, et on porte ensuite ce que l'on a pris chacun à sa légion. Le butin vendu à l'encan, ces tribuns en partagent le prix en parties égales, qui se donnent non seulement à ceux qui sont aux différents postes, mais encore à ceux qui ont été laissés à la garde du camp, aux malades et aux autres qui ont été détachés pour quelque mission que ce soit; et, de peur qu'il ne se commette quelque infidélité dans cette distribution du butin, on fait jurer aux soldats, avant qu'ils se mettent en campagne et le premier jour qu'ils sont assemblés, qu'ils ne mettront rien à part pour eux, et qu'ils apporteront fidèlement tout ce qu'ils auront pris, comme nous l'avons dit plus au long quand nous avons traité du gouvernement.

Au reste, par cet usage de partager l'armée et d'en employer une moitié au pillage, et de laisser l'autre à la garde des postes, les Romains se sont mis en garde contre les mauvais effets de la passion d'acquérir; car l'espérance d'avoir part au butin, ne pouvant être frustrée à l'égard de personne, et étant aussi certaine pour ceux qui restent aux postes que pour ceux qui font le pillage, la discipline est toujours exactement gardée; au lieu que, parmi les autres nations, faute d'observer cette méthode, il arrive souvent de grands désordres. Pour l'ordinaire, ce qui donne de la fermeté dans les peines de la

vie et fait mépriser les dangers, c'est l'espérance du gain. Il n'est donc pas possible que, quand l'occasion de gagner quelques biens se présente, ceux qui restent dans le camp ou qui gardent quelque poste ne soient très fâchés de la perdre, quand on a pour maxime, comme la plupart des peuples, que tout ce qui se prend appartient à celui qui a pris; car alors un roi ou un général a beau ordonner avec soin que tout le butin que l'on fait soit apporté à une même masse, on ne manque pas de s'approprier tout ce que l'on a pu mettre de côté; et, comme le plus grand nombre court à ce but, quand on ne peut réprimer cette ardeur, il y a beaucoup à craindre pour l'état. On a vu plus d'une fois des capitaines, qui, après avoir conduit leurs desseins avec beaucoup de succès, quelquefois prêts à tomber sur le camp des ennemis, quelquefois même après avoir pris des villes, non seulement ont manqué leurs entreprises, mais encore ont été malheureusement défaits, sans autre raison que celle que je viens de rapporter. Les généraux ne peuvent donc trop faire attention à ce que toutes les troupes, autant qu'il se pourra, aient la confiance que le butin, lorsqu'il y en aura, leur sera également distribué.

Pendant que les tribuns faisaient la distribution des dépouilles, le consul, ayant assemblé les prisonniers, qui étaient au nombre de près de dix mille, ordonna qu'on en fît deux classes, une des citoyens, de leurs femmes et de leurs enfants, et l'autre des artisans. Après avoir exhorté les premiers à s'attacher aux Romains, et à ne jamais perdre le souvenir de la grâce qu'il allait leur accorder, il les renvoya chacun chez eux. Ils se prosternèrent devant lui et se retirèrent en versant des larmes, que leur faisait répandre la joie d'une délivrance aussi inespérée. Pour les artisans, il leur dit qu'ils étaient maintenant esclaves du peuple romain, mais que, s'ils s'attachaient à ce peuple et lui rendaient, chacun selon sa profession, les services qu'ils devaient, ils pouvaient compter qu'on les mettrait en liberté dès que la guerre contre les Carthaginois serait heureusement terminée. Ils étaient au nombre de deux mille, qui eurent ordre d'aller donner leurs noms au questeur, et on les partagea en compagnies de trente hommes, à chacune desquelles on préposa un Romain pour les surveiller.

Parmi le reste des prisonniers, Scipion choisit ceux qui avaient la plus belle apparence et le plus de vigueur, pour en grossir le nombre de ses rameurs, qui par ce moyen s'accrut de moitié. Il en fournit aussi les galères qu'il avait prises, de façon qu'il en eut presque le double de ce qu'il avait auparavant ; car il prit dix-huit galères, et il en avait trente-cinq. Il fit à ses rameurs la même promesse qu'aux artisans, c'est-à-dire, qu'après qu'il aurait vaincu les Carthaginois, il leur donnerait la liberté, s'ils servaient les Romains avec zèle et affection. Cette conduite à l'égard des prisonniers lui gagna, ainsi qu'à la république, l'amitié et la confiance des citoyens, et, par l'espérance de la liberté qu'il fit concevoir aux artisans, il leur inspira une si grande ardeur pour son service, que, par sa manière d'agir douce et affable, il augmenta de moitié ses forces de mer.

Il sépara du reste des captifs Magon et ceux des Carthaginois qui avaient été faits. prisonniers avec lui, parmi lesquels deux faisaient partie du conseil des anciens et quinze du sénat. Il les confia à garder à C. Lélius, lui enjoignant d'avoir pour eux tous les égards dus à leur dignité. Puis, s'étant fait amener tous les otages qui étaient au nombre de plus de trois cents, il commença par flatter et caresser les enfants les uns après les autres, leur promettant, pour les consoler, que dans peu ils reverraient leurs parents. Il exhorta les autres à ne pas se laisser abattre par la douleur et à mander chacun dans leur ville à leurs amis, qu'ils étaient sains et saufs, que rien ne leur manquait, et

que les Romains étaient prêts à les renvoyer chacun dans leur patrie, pourvu que leurs compatriotes voulussent bien embrasser leur parti et faire alliance avec eux. Après cela, ayant choisi entre les dépouilles celles qui convenaient le plus à son dessein, il en fit des présents à chacun selon son sexe et son âge. Il donna aux petites filles des pendants d'oreilles et des bracelets, et aux jeunes garçons des poignards et des épées.

Sur ces entrefaites la femme de Mandonius, frère d'Indibilis roi des llergètes, vint se jeter aux pieds de Scipion, pour le conjurer, les larmes aux yeux, de faire traiter les matrones faites prisonnières avec plus d'égards et de bienséance que n'avaient fait les Carthaginois. Scipion fut touché de voir à ses genoux cette darne vénérable déjà avancée en âge, et qui portait la grandeur et la majesté empreintes sur son visage„ et il lui demanda ce qu'elle réclamait pour ses concitoyennes. Comme elle ne répondait pas, il fit appeler ceux qui avaient été chargés du soin des femmes. Ceux-ci lui dirent que les Carthaginois ne les avaient laissé manquer de rien. Cependant la femme de Mandonius, embrassant toujours ses genoux, et ne cessant de lui répéter la même chose, Scipion embarrassé, et soupçonnant que le rapport qu'on lui avait fait était faux, et qu'apparemment les prisonnières n'avaient pas été traitées avec tous les égards dus à leur sexe, il les consola et leur assura qu'il nommerait, pour avoir soin d'elles, d'autres personnes qui leur fourniraient abondamment toutes les choses nécessaires à leur nourriture et à leur toilette. « Vous ne comprenez pas bien ma pensée, reprit la suppliante après un moment de silence, si vous croyez que nous nous jetons à vos pieds pour si peu de chose. » Alors Scipion comprit ce qu'elle voulait dire, et, voyant la jeunesse des filles d'Indibilis et de plusieurs dames illustres, il ne put s'empêcher de répandre des larmes. Le mot seul de cette dame suffit pour lui faire concevoir tout ce que ces prisonnières avaient à souffrir. Il lui fit connaître qu'il avait compris sa pensée; puis, lui prenant la main, il la consola, elle et toutes les autres, et leur promit qu'il veillerait autant sur elles que si elles étaient ses sœurs où ses enfants, et qu'il les confierait à des hommes de la part desquels elles n'auraient rien à craindre.

Scipion mit ensuite entre les mains des questeurs tout l'argent qui avait été pris sur les Carthaginois, et qui se montait à plus de six cents talents, qui, joints aux quatre cents talents qu'il avait apportés de Rome, lui donnaient plus de mille talents pour fournir aux frais de la guerre. Ce fut en cette occasion que quelques jeunes soldats romains, bien instruits du faible de leur général, lui amenèrent une jeune fille d'une rare beauté, et le prièrent d'agréer le présent qu'ils lui en faisaient. Scipion, frappé des charmes de cette jeune fille : « Si j'étais simple particulier, leur dit-il, vous ne me pourriez faire un présent plus agréable; mais, dans le rang où je suis élevé, rien n'est moins capable de me tenter; » faisant entendre par là que, dans certains moments de loisir les jeunes gens peuvent trouver auprès des femmes des distractions et des plaisirs, mais que, lorsqu'un homme chargé d'affaires importantes se livrait à ces plaisirs, ils abattaient la vigueur de son corps et de son esprit. Il remercia cependant ces soldats, et ayant fait venir le père de la jeune fille, il la lui remit entre les mains, et l'exhorta à la marier avec tel de ses concitoyens qu'il jugerait à propos. Cette modération et cette continence firent beaucoup d'honneur à Scipion.

Toutes choses étant ainsi réglées, il confia à la garde des tribuns le reste des prisonniers. Ensuite il fit monter à C. Lélius une galère à cinq rangs, lui joignit quelques Carthaginois et les plus distingués d'entre ceux qui avaient été pris, et les envoya à Rome pour y apprendre la nouvelle conquête qu'il venait de faire, persuadé que, comme on n'y

espérait rien du côté de l'Espagne, on n'aurait pas plus tôt appris les avantages qu'il avait remportés, que l'on reprendrait courage et qu'on penserait plus sérieusement que jamais à pousser cette guerre. Pour lui, il resta quelque temps dans Carthage-la-Neuve pour y exercer son armée navale, et montrer aux tribuns de quelle manière ils devaient exercer celle de terre.

Le premier jour, il commanda aux légions de courir en armes l'espace de quatre mille pas; le second, de fourbir, de nettoyer et d'examiner leurs armes devant leurs tentes; le troisième, de se reposer et de se divertir; le quatrième de combattre avec des épées de bois couvertes de cuir, et au bout desquelles il y avait un bouton, et de lancer des javelots garnis aussi d'un bouton à la pointe; le cinquième, de recommencer la course qu'ils avaient fait le premier jour. Il eut surtout grand soin d'avoir des ouvriers, afin qu'on ne manquât d'aucunes armes, soit pour les exercices, soit pour les batailles. C'est pour cela qu'il donna aussi à chaque corps un intendant chargé de veiller à ce que les soldats ne manquassent de rien. Il ne laissait pas de les visiter lui-même pendant le jour, et de leur fournir tout ce qui leur était nécessaire. En voyant hors des murs les légions s'exercer à la guerre, l'armée navale éprouver la vitesse des vaisseaux et son expérience dans l'art de la navigation; dans l'intérieur de la ville, les ouvriers occupés d'un côté à aiguiser les armes, tandis que de l'autre on entendait résonner le marteau du charpentier et du forgeron, il n'y avait personne qui ne pût appliquer à Carthage-la-Neuve le mot de Xénophon : que cette ville était un véritable atelier où l'on forgeait la guerre.

Quand il crut avoir suffisamment exercé ses troupes, et mis la ville à couvert de toute insulte par les postes qu'il y avait établis et les fortifications qu'il y avait faites, il se mit en route avec ses deux armées, et marcha vers Tarragone, ayant avec lui les otages qu'il avait reçus. (DOM THUILLIER.)

À l'égard de la cavalerie, les manœuvres auxquelles Scipion voulait qu'on l'exerçât particulièrement, et qu'il jugeait les plus utiles en toutes circonstances, étaient les suivantes : pour chaque cavalier individuellement, les à-droite, les à-gauche, et les demis tours; pour les décuries, les conversions, les reversions, les demi-tours ou doubles conversions, et les trois quarts de conversion. Il faisait également sortir une ou deux files de chaque aile, et quelquefois du centre, pour les porter à quelque distance; puis toute la ligne arrivait au galop, et elle devait, par décuries, ou par turmes, se ranger exactement dans les intervalles. Particulièrement il les exerçait aux changements de front sur l'une ou l'autre aile, soit en les mettant d'abord en avant en colonne par pelotons de pied ferme, soit en les faisant marcher par le flanc et tourner du côté des serre-files; car en faisant rompre la ligne en colonne par pelotons, pour exécuter le même mouvement, et faisant prendre successivement à chacun d'eux la nouvelle direction pour se mettre (par exemple sur la droite) en bataille, il jugeait, que chaque peloton arrivait lentement sur la ligne où il devait se placer, et que d'ailleurs ce mouvement ressemblait à la simple colonne de route.

Il exerçait encore ses soldats à avancer sur l'ennemi et à faire retraite de manière que, même en courant, ou ne quittât pas ses rangs, et que le même intervalle se trouvât toujours entre les escadrons; car rien n'est plus inutile et plus dangereux que de faire charger une cavalerie qui a rompu ses rangs.

Après avoir ainsi instruit et les soldats et les officiers, il parcourut les villes pour y examiner, premièrement si le peuple se conformait bien à ses ordres; et en second lieu si ceux qui y commandaient étaient capables de les bien transmettre et de les bien faire comprendre; car il avait cette opinion, que rien n'était plus nécessaire à l'heureux succès des entreprises, que l'habileté des officiers subalternes.

Après avoir ainsi disposé toutes choses, il fit sortir des villes sa cavalerie, et l'assembla dans un lieu où lui-même lui montrait tous les mouvements qu'elle devait faire, et faisait lui-même tous les exercices des armes. Pour cela il ne se tenait pas toujours à la tête, comme nos capitaines font aujourd'hui, s'imaginant que la première place est la seule qui leur convienne : ce n'est pas savoir son métier et c'est exposer le service, que d'être vu de tout le monde et de ne voit personne. Il ne s'agit pas de faire voir que l'on a de l'autorité sur des soldats, il faut montrer qu'on s'entend à les conduire, et se trouver par conséquent tantôt à la tête, tantôt à la queue, tantôt au centre. C'est ce que faisait Scipion, voltigeant d'escadrons en escadrons, les inspectant tous par lui-même, donnant des explications plus détaillées et plus claires à ceux qui semblaient hésiter, corrigeant dès le principe tout ce qui n'avait pas été bien fait; et trouvant en effet très rarement à corriger : tant il avait mis de soin et de clarté à donner ses instructions à chacun! Un mot de Démétrius de Phalère fait bien sentir toute la bonté de cette méthode : « Il en est, disait-il, d'une armée comme d'un édifice : de même que l'édifice est bon lorsqu'on a donné tous ses soins à ce que chaque partie soit bien conçue en détail, bien exécutée à la place qui lui convient et bien enchaînée à toutes les autres parties, de même dans une armée la vigueur de l'ensemble se compose de la vigueur et de l'instruction de chaque compagnie et de chaque soldat en particulier. » (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE III

- *Plaintes des Étoliens contre les Romains.*
- *Philopoemen.*
- *Philippe, roi de Macédoine.*
- *Le même.*

« Dans la circonstance présente, disaient-ils, on se conduit avec nous comme si l'on rangeait une armée en bataille. Alors, on place ordinairement en tête ce qu'il y a de plus léger et de plus brave dans les troupes, pour résister aux plus grands dangers et périr souvent les premiers; tandis qu'on réserve à la phalange et aux troupes pesamment armées l'honneur de la victoire. Il en est de même ici : on expose aux premiers coups les Étoliens et les peuples du Péloponnèse qui font cause commune avec eux : les Romains sont la phalange de réserve, destinée à porter secours. Si, par un revers de fortune, les Étoliens viennent à être défaits, les Romains feront leur retraite sans avoir couru aucun danger; si, au contraire, les Étoliens remportent la victoire, ce qu'à Dieu ne plaise ! les Romains ne manqueront pas de les soumettre, eux et tous les autres peuples de la Grèce. » (DOM THUILLIER.)

Toute société démocratique a besoin d'avoir des alliés, car la multitude peut souvent être entraînée à des actes insensés qui pourraient exposer un état sans défense. (In cod. Urb.) SCHWEIGH.

Euryléon, préteur des Achéens, était un homme sans courage et sans connaissance de la guerre. Mais puisque nous sommes arrivés au temps où Philopoemen va paraître en scène, il est à propos que nous fassions pour lui ce que nous avons fait pour les autres grands citoyens, et que nous fassions connaître quel était son caractère, et à quelle école: il avait été instruit; car je ne puis souffrir ces historiens qui nous entretiennent longtemps de l'origine des villes, où elles sont situées, nous disent par qui et comment elle ont été bâties, nous expliquent avec soin leur construction et leurs révolutions diverses, et qui négligent de nous parler des grands hommes auxquels a été confiée l'administration de la république, et de nous raconter par quels travaux, par quelles études, ils sont arrivés à ce point d'éminence. Cependant combien tirerait-on plus d'utilité de l'un que de l'autre! Il n'y a dans la description d'un édifice rien pour notre émulation, rien pour notre instruction morale; mais, en apprenant les inclinations d'un grand homme bien né, nous sommes portés à nous le proposer pour modèle et à marcher sur ses traces. C'est pour cela que si, dans un volume particulier, je n'avais pas traité de Philopoemen et si je n'avais raconté ce qu'il a été, quels furent ses maîtres, et par quelles études il se forma dans sa jeunesse, je me croirais obligé d'entrer ici dans ces détails; mais comme dans trois livres que j'ai consacrés à sa mémoire, en dehors de l'histoire présente, j'ai rapporté l'éducation qu'il avait reçue et ses actions les plus mémorables, il est à propos que j'omette dans cette histoire générale tout ce qui est relatif à ses premières années et que je m'étende au contraire avec de nouveaux détails sur tout ce qu'il a fait dans son âge mûr, et que je n'avais touché qu'en passant dans

mon précédent ouvrage. Ainsi chacun des deux ouvrages sera maintenu clans les règles de l'art : dans le premier on ne pouvait demander de moi qu'un tableau louangeur et orné de ses actions : c'était moins une histoire qu'un éloge que je m'étais proposé; mais celui-ci est une histoire où le blâme et la louange ont également place, et où par conséquent les faits doivent être vrais, appuyés de preuves et accompagnés de réflexions. Entrons donc en matière.

Philopoemen naquit de parents illustres; il tirait son origine des familles les plus distinguées. Il eut pour premier maître Cléandre, noble Mantinéen, qui avait droit d'hospitalité chez son père, et qui était alors banni de sa patrie. Adolescent il se fit disciple d'Ecdème et de Démophane, qui nés l'un et l'autre à Mégalopolis, s'étaient exilés de leur patrie par haine pour les tyrans, et s'étaient retirés chez le philosophe Arcésilas. Pendant leur fuite, ayant tramé une conspiration contre Aristodème, ils remirent leur pays en liberté, et furent d'un grand secours à Aratus pour délivrer les Sicyoniens de leur tyran Nicoclès. Appelés ensuite par les Cyrénéens, ils gouvernèrent ce peuple avec beaucoup de sagesse et le maintinrent en liberté. Formé par ces deux Mégalopolitains, Philopoemen se distingua dès sa jeunesse parmi ses égaux, soit à la chasse, soit dans la guerre, par son ardeur infatigable dans l'une et dans l'autre, et par son courage. Il était aussi sobre dans sa nourriture que modeste dans ses vêtements. Il avait appris de ses maîtres qu'un homme négligent dans ce qui le regarde personnellement, est incapable de bien gouverner les affaires d'un état, et que celui qui dépense pour vivre au-delà de ses propres revenus, vivra bientôt aux dépens du public. Créé par les Achéens commandant de la cavalerie, il la trouva dans un complet état de démoralisation, sans discipline et sans courage. Il sut si bien l'exercer et la piquer d'émulation, qu'il la rendit non seulement meilleure qu'elle n'était auparavant, mais encore de beaucoup supérieure à celle de ses ennemis. La plupart de ceux qui entrent dans cette charge sans connaissance des mouvements de la cavalerie, ne hasardent point de donner des ordres. D'autres, ambitionnant la préture, ménagent tout le monde et se concilient d'avance ses suffrages. Pour cela ils ne reprennent et ne punissent rien avec cette juste sévérité sans laquelle on expose un état à sa ruine. Ils dissimulent les fautes, et, pour faire une petite grâce ils font un tort infini à ceux qui leur ont confié le commandement. Il eu est enfin d'autres qui sont courageux, habiles, désintéressés et exempts d'ambition, mais qui, par une rigidité outrée et importune, font plus de tort aux troupes que ceux qui n'en ont aucune. (Vertus et vices.) DOM THUILLIER.

Ce prince, après avoir célébré les jeux Néméens, retourna à Argos, où, quittant le diadème et la pourpre, il voulut vivre d'égal à égal avec tout le inonde, et affecta des manières tout à fait douces et populaires. Mais plus il se rapprocha du peuple par ses habits, plus la puissance qu'il exerça fut grande et souveraine. Ce n'était plus les femmes veuves ou mariées qu'il tâchait de corrompre : celle qui lui plaisait, il lui envoyait ordre de le venir trouver ; celles qui n'obéissaient pas sur-le-champ, il allait envahir leur demeure avec une troupe d'hommes ivres, et leur faisait violence. Sous divers prétextes déraisonnables, il faisait venir chez lui les enfants des unes, les maris des autres, et les intimidait par ses menaces. Il n'y eut point de désordres où il ne se plongeât, point d'injustices qu'il ne commît. Ces excès irritèrent beaucoup les Achéens,

et surtout les plus modérés d'entre eux. Mais, menacés de guerres de tous côtés, il fallait, malgré eux, qu'ils supportassent patiemment les déportements affreux de ce prince. (Ibid.)

Jamais roi n'a eu de plus grands talents pour régner que Philippe, jamais roi n'a déshonoré le trône par de plus grands défauts. Les talents, je crois qu'il avait reçus de la nature, et que les défauts lui sont venus à mesure qu'il croissait en âge, de mérite qu'il arrive aux chevaux en vieillissant; nous n'avons parlé ni des uns ni des autres en commençant son histoire, comme font les autres historiens. Nous réservons nos réflexions pour les joindre aux faits quand ils se présentent. Cette méthode, dont nous usons à l'égard des rois et de tous les personnages marquants, nous paraît plus convenable à l'histoire et plus utile à ceux qui la lisent. (Ibid.)

CHAPITRE IV

- Forces de la Médie plus grandes que celles de toutes les autres dynasties de l'Asie.
- Richesses surprenantes du palais du roi des Mèdes à Ecbatane.
- Expédition d'Antiochus contre Arsacès, un des premiers fondateurs de l'empire des Parthes.

La Médie est le plus puissant royaume de l'Asie, soit que l'on considère l'étendue du pays, soit qu'on le regarde par le nombre et la force des hommes, ou même des chevaux qu'on y trouve. C'est elle qui fournit toute l'Asie de ces sortes d'animaux, et ses pâturages sont si bons, que les autres rois y mettent leurs haras. Elle est environnée de tous les côtés de villes grecques. C'est une précaution que prit Alexandre pour la mettre à couvert des insultes des Barbares qui en sont proche. Il n'y a qu'Ecbatane qui ne soit pas de ce nombre. Cette ville est bâtie au nord de la Médie, et commande aux pays qui sont le long des Palus-Méotides et du Pont-Euxin. Elle était dès le commencement la capitale du royaume. Les richesses et la magnificence des édifices dépassent de beaucoup tout ce que l'on voit dans les autres villes. Située dans un pays de montagnes, sur le penchant du mont Oros, elle n'est point fermée de murailles, mais on y a construit une citadelle d'une force surprenante, et sous laquelle est le palais du roi. Je ne sais si je dois parler en détail de ce qui se voyait dans cette ville, ou le passer entièrement sous silence: c'est un sujet sur lequel pourraient beaucoup s'étendre ces sortes d'historiens qui aiment à débiter du merveilleux, à exagérer chaque chose, et à faire des digressions mais quand on croit ne devoir parles de choses qui passent l'ordinaire qu'avec beaucoup de retenue, on est fort embarrassé. Je dirai cependant que ce palais a sept stades de tour, et que la grandeur et la beauté des bâtiments particuliers donne une grande idée de la puissance de ceux qui les ont élevés les premiers; car, quoique tout ce qu'il y avait en bois fût de cèdre et de cyprès, on n'y avait rien laissé à nu. Les poutres, les lambris et les colonnes qui soutenaient les portiques, et les péristyles étaient revêtus, les uns de lames d'argent, les autres de lames d'or ; toutes les tuiles étaient d'argent. La plupart de ces richesses furent enlevées par les Macédoniens du temps d'Alexandre; Antigone et Seleucus Nicanor pillèrent le reste. Cependant, lorsque Antiochus entra dans ce royaume, le temple d'Éna était encore environné de colonnes dorées; et on trouva dedans une grande quantité de tuiles d'argent, quelques briques d'or, et beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnaie au coin d'Antiochus, qui se monta à la somme de quatre mille talents.

Arsacès s'attendait bien qu'Antiochus viendrait jusqu'au temple, mais il ne pouvait s'imaginer que ce prince aurait la hardiesse de traverser avec une si grande armée un pays désert, tel que celui qui est proche, et où surtout on ne trouve d'eau nulle part. En effet, sur la surface de la terre on n'en voit point du tout; il est vrai qu'il y a sous terre des ruisseaux et des puits, mais il faut connaître le pays pour les découvrir. Sur cette nature du sol les habitants débitent une chose qui est vraie, c'est que les Perses, lorsqu'ils se rendirent maîtres de l'Asie, donnèrent à ceux qui feraient venir de l'eau dans les lieux où il n'y en aurait point eu auparavant, l'usufruit de ces lieux-là mêmes, jusqu'à la cinquième génération inclusivement, et que les habitants, animés par cette promesse, n'avaient épargné ni travaux ni dépenses pour conduire sous terre des eaux depuis le mont Taurus, d'où s'échappe un grand nombre de cours d'eau, jusque dans

ces déserts ; de sorte que, même à présent, ceux qui se servent de ces eaux ne savent pas où prennent leur source les ruisseaux souterrains qui les leur fournissent. Lorsque Arsacès vit qu'Antiochus traversait le désert malgré les difficultés qu'il croyait devoir l'arrêter, sur-le-champ il marcha pour combler les puits. Le roi en fut averti, et fit partir aussitôt Nicomède avec mille chevaux ; mais Arsacis s'était déjà retiré. On ne trouva que quelque peu de cavalerie qui bouchait les ouvertures par lesquelles on descendait aux ruisseaux, et qui prit la fuite dès qu'elle s'aperçut qu'on venait à elle.

Nicomède ayant rejoint l'armée, Antiochus, après avoir traversé le désert, vint à Hécatompyle, ville située au milieu du pays des Parthes, et à laquelle on a donné ce nom, parce qu'elle a des issues pour aller dans tous les lieux qui sont alentour. Là il fit faire halte à ses troupes, et, ayant réfléchi que si Arsacès se sentait en état de combattre, il ne quitterait pas son pays, et ne chercherait pas un endroit plus avantageux pour cela que la plaine d'Hécatompyle, et qu'en se retirant, il donnait assez à connaître qu'il n'avait nulle envie de combattre, il prit le parti de passer dans l'Hyrcanie. Arrivé à Ragas, il apprit des habitants, que le chemin qu'il avait à faire pour parvenir au sommet du mont Labute, d'où l'on descend dans l'Hyrcanie, était extrêmement difficile, et qu'il était tout bordé d'une grande multitude de Barbares. Sur ces avis, il partagea ses soldats armés à la légère en différentes troupes; il partagea aussi leurs chefs, et désigna à chacun la route qu'il devait tenir. Il fit la même chose à l'égard des pionniers, qui devaient suivre partout les troupes légères, et disposer de telle sorte chaque endroit où ils arriveraient, que les troupes pesamment armées et les bêtes de charge pussent y passer. Il donna donc le commandement de l'avant-garde à Diogène. Elle était composée d'archers, de frondeurs et de montagnards, qui, habiles à lancer des traits et des pierres, sont d'une très grande utilité dans les détroits, parce que sans garder aucun rang, ils se battent d'homme à homme dès que l'occasion se présente, et que tout lieu leur est propre. Il leur joignit deux mille Crétois armés de leurs boucliers, sous la conduite de Polixénide le Rhodien. L'arrière-garde que composaient les soldats pesamment armés était commandée par Nicomède et Nicolas, le premier de l'île de Cos et l'autre d'Étolie.

On n'eut pas fait quelque chemin en avant que l'on s'aperçut que les endroits où l'on devait aller étaient beaucoup plus difficiles qu'on ne s'attendait. La montée avait trois cents stades de longueur. Il fallait faire une bonne partie de cette route par un chemin creusé par la chute des torrents, et rempli d'arbres et de pierres qui étaient tombées d'elles-mêmes du haut des rochers escarpés qui le bordaient ; les Barbares avaient encore rendu ce chemin plus difficile par les abatis d'arbres qu'ils y avaient faits, et par la quantité de pierres qu'ils y avaient jetées : ajoutez que, s'il eût fallu nécessairement que toute l'armée d'Antiochus traversât ce chemin, ils avaient tellement pris leurs mesures que ce prince eût été obligé d'abandonner son entreprise. Mais ils n'avaient pas pris garde à tout. Il était vrai que la phalange et les bagages ne pouvaient passer que par là, et que les montagnes voisines leur étaient inaccessibles ; mais les troupes légères pouvaient gravir les rochers même. Aussi Diogène, ayant pris, pour monter, un autre chemin que la ravine, n'eut pas plus tôt fondu sur le premier poste des ennemis, que tout changea de face. À peine en fut-on venu aux mains; que Diogène saisit l'occasion de gagner le dessus, et, en marchant par des routes détournées, de se poster plus haut que les ennemis, qu'il fit alors accabler de traits et de pierres lancées à la main. Ce qui incommoda le plus ces Barbares furent les pierres jetées de loin avec les frondes.

Les premiers chassés et leur poste emporté, les pionniers, à mesure que l'on avance, nettoient et aplanissent les chemins, ce qui était bientôt fait, parce qu'on y employait un grand nombre d'ouvriers. Aussitôt les frondeurs, les archers et ceux qui lançaient des javelots courent de côté et d'autre sur le haut, s'assemblent et s'emparent des meilleurs postes, pendant que les soldats pesamment armés montent en bon ordre par la ravine. Les Barbares effrayés se retirent et se ramassent sur le sommet de la montagne, et Antiochus sort enfin du détroit sans coup férir, avec lenteur cependant et beaucoup de peine, car il ne parvint qu'au bout de huit jours au sommet. Les Barbares s'y étant assemblés dans l'espérance d'empêcher que leurs ennemis n'en approchassent, il se livra là un combat fort opiniâtre, où les Barbares furent repoussés, parce que, bien qu'ils combattissent serrés de front et avec beaucoup de valeur contre la phalange, dès qu'ils virent que les troupes légères étaient-arrivées par un long circuit pendant la nuit, et qu'elles s'étaient postées derrière eux sur des endroits qui les dominaient, la frayeur les saisit et ils prirent la fuite. Antiochus ne voulut pas qu'on les poursuivit et fit sonner la retraite, dans le dessein de descendre serré et en bon ordre dans l'Hyrcanie. Ayant donc réglé sa marche comme il souhaitait, il arrive à Tambrace, ville qui, quoique sans murailles, est cependant considérable, tant par le palais du roi que par l'étendue de son enceinte. Il campa en cet endroit ; mais comme la plupart des Barbares après le combat, aussi bien que les peuples du voisinage, s'étaient retirés à Syringe ville peu éloignée de Tambrace, et qui, pour sa force et ses autres avantages, est comme la capitale de l'Hyrcanie, il forma le dessein de la réduire en sa puissance. Il fait donc avancer là son armée, il campe tout autour et commence le siège. La plupart de ses moyens d'attaque consistaient en tortues pour mettre à couvert les travailleurs; car la ville était entourée de trois fossés, larges chacun de trente coudées et profonds de quinze, sur les deux bords desquels il y avait double rempart et au delà une forte muraille. C'étaient là des combats continuels; à peine pouvait-on suffire de part et d'autre à transporter les morts et les blessés : car on ne combattait pas seulement sur terre, mais encore dessous, dans les mines qu'on y avait creusées. Cependant à force de monde et de valeur de la part d'Antiochus, les fossés furent bientôt comblés, et la muraille ne tarda pas à crouler sur les mines qu'on avait faites dessous. Alors les Barbares, ne voyant plus de ressource, tuèrent tous les Grecs qui étaient dans la ville, et, après avoir pillé tout ce qu'il y avait de meubles précieux, en sortirent pendant la nuit. Antiochus mit à leur poursuite Hyperbasis avec les mercenaires étrangers. Ils ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils jetèrent leurs bagages et revinrent dans la ville; mais, les soldats pesamment armés montant par la brèche, ils perdirent toute espérance et se rendirent. (DOM THUILLIER.)

Achriane, ville d'Hyrcanie. Polybe, livre x. (Steph. Byz.) SCHWEIGH.

Calliope, ville du pays des Parthes. Polybe, livre x. (Ibid.)

CHAPITRE V

- Claudius Marcellus et Crispinus, consuls, tués faute de connaissance de la guerre. Un général ordinairement ne doit pas se trouver aux combats particuliers.
- Éloge d'Hannibal.

M. Claudius Marcellus et T. Quintius Crispinus, voulant reconnaître par eux-mêmes le penchant de la montagne qui regardait le camp des ennemis, après avoir donné ordre à ceux qui étaient dans le camp d'y demeurer, prirent avec eux deux turmes de cavalerie, des vélites, et environ trente licteurs, et s'avancèrent sur les lieux pour les bien examiner. Par hasard quelques Numides accoutumés à tendre des embûches aux éclaireurs, et en général à tous ceux qui sortent les premiers du retranchement, s'étaient cachés au pied de la montagne; ils furent avertis par un homme qui était à la découverte, que quelques troupes romaines étaient montées sur le haut de la montagne. Aussitôt ils sortent de leur embuscade, et, marchant par des sentiers détournés, ils surprennent les consuls, et leur ferment le passage qui conduisait à leur camp. On en vient aux mains : Marcellus est d'abord jeté sur le carreau avec quelques autres; le reste, tout couvert de blessures, fut obligé de prendre la fuite par des lieux escarpés, les uns d'un côté, les autres d'un autre. Le fils de Marcellus y fut aussi blessé; il ne se tira de ce danger qu'avec peine, et ce fut une espèce de miracle qu'il en échappât. Les Romains, de leur camp, voyaient ce qui se passait sur la montagne, mais ils ne purent aller au secours des consuls. Les soldats poussèrent des cris, furent épouvantés, on brida les chevaux, on prit les armes, mais pendant ce temps-là l'action se termina. Marcellus se montra en cette occasion plus simple et plus imprudent qu'habile capitaine, et c'est ce qui lui attira cette fin si déplorable.

Je ne puis m'empêcher de rapporter souvent de ces sortes de fautes; car, entre celles que je vois commettre aux généraux, celle-ci est une de plus ordinaires. Cependant c'est celle de toutes où paraît le plus l'ignorance d'un général ; car que peut-on attendre d'un chef qui ne sait pas qu'un homme qui commande une armée ne doit pas prendre part à des engagements partiels qui ne décident pas des affaires capitales? À quoi est bon un général qui ignore que, quand même les conjonctures demanderaient qu'il entreprît quelque action particulière, il faut qu'il périsse beaucoup de ceux qu'il conduit, avant qu'il s'expose lui-même au dernier péril? S'il y a péril à affronter, c'est l'affaire d'un Carien, comme dit le vieux proverbe, et non d'un général; car dire : je n'avais pas pensé à cela, ou : qui eût pu prévoir qu'il y en arriverait ainsi? c'est à mon avis la marque la plus évidente qu'un général puisse donner de son peu d'expérience et de son incapacité.

Hannibal, sous bien des rapports, me paraît un grand capitaine; mais en quoi je trouve qu'il a excellé, c'est que, pendant tant d'années qu'il a fait la guerre, et pendant lesquelles il a éprouvé tant et de si différents effets de la fortune, il a eu l'adresse de tromper bien souvent le général ennemi dans des actions particulières sans que jamais ses ennemis aient pu le tromper lui-même, malgré le grand nombre de batailles, et de, combats considérables qu'il a livrés ; tant étaient grandes les précautions qu'il prenait pour la sûreté de sa personne! et on ne peut en cela que louer sa prudence. Toute une année périrait, que tant que le général subsiste et peut agir, la fortune lui fait

naître quantité d'occasions de réparer ses pertes ; mais, lui mort, l'armée n'est plus que comme un vaisseau qui a perdu son pilote. Quand elle serait assez heureuse pour remporter la victoire et abattre l'ennemi, ce bonheur ne lui servirait de rien, parce que toutes ses espérances sont fondées sur les chefs. Ceci soit dit pour ces généraux qui, ou par vanité, ou par une légèreté puérile, ou par ignorance, ou par mépris pour les ennemis, tombent dans de pareilles fautes; car il est sûr que les suites funestes de la mort d'un général qui s'est mal à propos exposé, n'arrivent que par quelqu'un de ces défauts. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE VI

- Comment Scipion pendant un quartier d'hiver gagna les Espagnols au peuple romain.
- Édecon, Indibilis et Mandonius, rois dans l'Espagne.
- Il faut plus d'habileté et de prudence pour bien user de la victoire, que pour vaincre.
- Réflexions de Polybe sur ce sujet.
- De quelle manière Hasdrubal, frère d'Hannibal, après avoir été vaincu par Scipion, sortit d'Espagne.
- Générosité de Scipion en refusant le royaume d'Espagne que lui déféraient les peuples de cette contrée.

En Espagne Scipion, ayant pris des quartiers d'hiver à Tarragone, comme nous avons dit plus haut, commença par gagner au peuple romain l'amitié des Espagnols, en leur rendant les otages qu'il en avait reçus. Édecon, un des rois du pays, lui fut en cette occasion d'un grand secours ; ce prince, après la prise de Carthage-la-Neuve, voyant sa femme et ses enfants au pouvoir de Scipion, et se doutant bien que les Espagnols ne tarderaient pas à se ranger dans le parti des Romains, forma le dessein d'être un des principaux auteurs de ce changement, porté à cela par l'espérance de recouvrer sa famille; et de se faire un mérite auprès du consul d'avoir pris de bon gré les intérêts des Romains sans attendre que la nécessité l'y contraignît. Le succès répondit à ses espérances :dès que les armées eurent été distribuées dans leurs quartiers d'hiver, il vint à Tarragone accompagné de quelques-uns de ses amis ; il parle à Scipion, et lui dit qu'il rendait grâces aux dieux de ce qu'il était le premier des grands du pays qui fût venu se rendre à lui; que les autres, à la vérité, tendaient les mains aux Romains, mais que malgré cela ils envoyaient souvent des ambassadeurs aux Carthaginois et entretenaient des correspondances avec eux; que lui, au contraire, non seulement venait lui-même se rendre, mais amenait encore ses parents et ses amis; que si le consul voulait bien le reconnaître pour ami et pour allié, il en tirerait de grands services, et à présent, et dans la suite; qu'à présent les Espagnols ne le verraient pas plus pût entrer dans l'amitié du peuple romain et obtenir ce qu'il demandait, qu'ils imiteraient sur-le-champ son exemple, par le désir qu'ils avaient de recouvrer leurs parents et de se joindre au parti des Romains; et que, dans la suite, ces mêmes. Espagnols, gagnés par l'honneur et l'amitié qu'on leur avait. faits, seraient toujours prêts à prendre les armes pour l'aider dans tout ce qui lui restait à exécuter; qu'il le priait de lui remettre sa femme et ses enfants, de le compter au nombre de ses amis, et en cette qualité de lui permettre de retourner dans son pays, jusqu'à ce que l'occasion se présentât de montrer combien ses amis et lui avaient à coeur et ses intérêts et ceux des Romains.

Ce discours fini, Scipion qui, depuis longtemps était disposé à ce que lui conseillait Édecon, et qui roulait dans son esprit les mêmes pensées, rendit à ce prince sa femme et ses enfants, lia amitié avec lui, eut avec lui des conversations. familières, se l'attacha par différents bons procédés à son égard, et, ayant fait concevoir de grandes espérances à tous les amis qu'il avait amenés, il les renvoya dans leur pays. Le bruit de cet événement s'étant bientôt répandu, tous les Espagnols d'en deçà de l'Èbre, qui auparavant ne voulaient pas de bien aux Romains, se jetèrent dans leur parti d'un consentement unanime, comme Scipion l'avait projeté. Après le départ d'Édecon, le consul, ne voyant rien à craindre du côté de la mer, congédia son armée navale; il en retint cependant les

plus propres au service pour augmenter ses troupes de terre, et les distribua dans les compagnies. Dans ce temps-là Indibilis et Mandonius, deux des plus grands personnages d'Espagne, quoiqu'en apparence très attachés aux Carthaginois, couvaient cependant depuis longtemps le dessein de les abandonner, et ne cherchaient que l'occasion, aigris de ce qu'Hasdrubal, sous prétexte de s'assurer de leur fidélité leur avait demandé de grosses sommes d'argent, et leurs femmes et leurs filles en otage, comme nous l'avons déjà rapporté. L'occasion leur paraissant alors favorable, ils font sortir leurs troupes du camp des Carthaginois, et se retirent de nuit dans des endroits fortifiés, où leurs ennemis ne pouvaient pas les insulter. Cette désertion fut suivie de celle d'un grand nombre d'autres Espagnols, qui, déjà rebutés de la hauteur et de la fierté des Carthaginois, n'attendaient que ce moment pour faire voir quelles étaient leurs dispositions.

Ce n'est pas le seul exemple que nous ayons de pareilles désertions. Nous l'avons déjà dit plusieurs fois, il est beau de conduire une guerre de façon qu'on remporte une pleine victoire sur les ennemis, mais il faut encore plus d'habileté et de prudence pour bien user de la victoire. Beaucoup de généraux savent vaincre, peu savent bien user de la victoire. Les Carthaginois ne surent que vaincre. Après avoir défait les armées romaines et tué les deux consuls Publius et Cnéius Scipion, se flattant qu'on ne pouvait plus leur disputer l'Espagne, ils n'eurent plus aucun ménagement pour les peuples de cette contrée. Que leur en arriva-t-il? au lieu d'amis et d'alliés ils s'en firent des ennemis. C'est un malheur qu'ils ne pouvaient éviter, pensant, comme ils faisaient, qu'on gagne les empires d'une autre façon qu'on ne les garde. Ils devaient savoir que la meilleure manière de les garder est de suivre constamment les maximes qui ont servi à les conquérir. Or, il est évident, et on peut le prouver par une infinité d'exemples, que le vrai moyen de se rendre maître d'un peuple, c'est de lui faire du bien, et de lui en faire espérer davantage. Mais si, après l'avoir conquis, on le maltraite et on le gouverne despotiquement, on ne doit pas être surpris que ce changement de maximes, dans ceux qui gouvernent, entraîne après lui le changement de ceux qu'on avait soumis.

Dans des conjonctures si fâcheuses, Hasdrubal avait l'esprit extrêmement agité et inquiet sur les suites funestes dont il était menacé. D'un côté, la désertion d'Indibilis le chagrinait, et de l'autre; la mauvaise intelligence qui régnait parmi les principaux officiers, et la disposition où ils étaient de ne le plus suivre. Il tremblait surtout que Scipion alors ne se présentât. Enfin, jugeant que bientôt ce consul se mettrait en marche, et se voyant abandonné des Espagnols qui tous à l'envi étaient allés se joindre aux Romains, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que de rassembler toutes ses forces et de livrer bataille aux ennemis. Sa raison était que si le bonheur voulait qu'il fût vainqueur, il pourrait tranquillement délibérer sur ce qu'il aurait à faire dans la suite, et que, s'il était vaincu, il se retirerait dans les Gaules avec ceux qui se seraient sauvés de la mêlée, et que, emmenant de là une troupe de Barbares, il passerait en Italie pour secourir Hannibal son frère, et partager ses espérances. Pendant qu'Hasdrubal méditait ce projet, C. Lélius arriva à Rome, et instruisit Scipion des volontés du sénat. Aussitôt le consul fit sortir ses troupes de leurs quartiers, et rencontra sur sa route les Espagnols, qui venaient à lui avec beaucoup de joie et d'empressement. Indibilis entre autres, qui lui avait déjà auparavant envoyé de ses nouvelles, le voyant approcher, sortit du camp et le vint joindre avec ses amis. Dans l'entretien qu'il eut avec Scipion, il lui parla de l'union qu'il avait eue avec les Carthaginois, des services qu'il leur avait rendus, de la fidélité qu'il leur avait gardée, des injustices qu'ils lui avaient faites, des

mauvais traitements qu'il en avait reçus, et le pria d'être juge entre les Carthaginois et lui ; que si c'était à tort qu'il se plaignait d'eux, cela devait faire conclure à Scipion, qu'il ne serait pas plus fidèle aux Romains; que si au contraire il ne les avait quittés que parce qu'il y avait été comme forcé par la manière outrageante dont ils l'avaient traité, il devait. espérer qu'après avoir embrassé le parti des Romains, il aurait pour eux un attachement inviolable. Il dit encore quantité de choses sur ce sujet; après quoi Scipion, prenant la parole, répondit. qu'il ne doutait nullement de sa sincérité; qu'il ne voulait d'autre preuve du mauvais procédé des Carthaginois à l'égard des autres Espagnols, que l'insolence: dont ils s'étaient rendus coupables envers sa femme et ses filles qu'ils avaient prises en otage : au lieu que lui, qui ne les avait pas à ce titre, mais comme prisonnières et esclaves, les avait gardées avec autant de soin qu'il aurait fait lui-même, lui qui était leur père. Indibilis témoigna qu'il en était persuadé, se prosterna devant lui et lui donna le nom de roi. Tous ceux qui étaient présents applaudirent à ce mot, mais Scipion se rejeta et se contenta de leur dire qu'ils ne craignissent rien, et qu'ils recevraient de la part des Romains toutes les marques d'amitié qu'ils pourraient souhaiter; et sur-le-champ il remit entre leurs mains leurs femmes et leurs filles. Le lendemain on fit un traité, dans lequel on convint qu'ils marcheraient sous les ordres des officiers romains, et qu'ils obéiraient à tous leurs ordres. Ensuite ils retournèrent au camp des Carthaginois, où ayant pris ce qu'ils avaient de troupes, ils revinrent vers Scipion, joignirent leurs tentes aux siennes, et marchèrent avec lui contre Hasdrubal.

Ce général des Carthaginois campait alors dans la plaine de Castulon vers la ville de Recule, assez près des mines d'argent qui sont là. Averti de l'approche des Romains, il s'alla poster dans un endroit où, couvert par ses derrières d'une bonne rivière, il avait devant lui une plaine qui, en fermée, tout autour d'une colline, avait assez de profondeur pour y être à couvert, et assez d'étendue pour y ranger une armée en bataille. Hasdrubal ne quitta pas cette position, se contentant de meure sur la colline des postes avancés. D'abord, en approchant Scipion ne souhaitait rien tant que de combattre; mais la situation avantageuse du poste des ennemis l'embarrassait. Il suspendit l'attaque pendant deux jours, après lesquels craignant que Magon et Hasdrubal fils de Giscon ne vinssent l'envelopper de tous côtés, il résolut de tenter la fortune et d'éprouver un peu l'ennemi. Ayant donc averti son armée de se tenir prête, il retient ses légions dans les retranchements, il envoie les vélites et quelques manipules d'infanterie d'élite pour harceler les postes établis sur la colline. Cet ordre s'exécute avec vigueur. Le général des Carthaginois attendait d'abord l'événement sans se mouvoir ; mais voyant ses troupes serrées de près il s'ébranle, et, plein de confiance dans l'avantage de son poste, il range son armée en bataille sur le haut de la colline.

En même temps, Scipion détache toutes ses troupes à la légère pour soutenir ceux qui avaient commencé l'attaque, puis partage ses troupes en deux corps égaux. Il en donne un à Lélius, avec ordre de tourner la colline qui était à la droite des ennemis, puis il prend l'autre, fait le tour de la colline et vient fondre sur leur gauche. Ce fut alors qu'Hasdrubal fit sortir véritablement du camp toutes ses troupes, car jusqu'alors il se fiait tant sur la force de sa position, qu'il ne croyait pas que jamais les Romains osassent l'attaquer. Mais il s'y prit trop tard pour ranger son armée. Les Romains profitent de cette faute, prennent en flanc les ailes avant qu'elles eussent occupé leurs postes, et non seulement montent sans péril sur la colline, mais, avançant pendant que les ennemis étaient encore en mouvement pour se ranger, tombent sur le flanc de ceux

qui étaient en marche, massacrent les uns et mettent les autres eu fuite au moment où ils se rangeaient en bataille. Quand Hasdrubal vit ses troupes plier et prendre la fuite, il suivit le plan qu'il avait formé d'abord. Il ne voulut pas tenir jusqu'à l'extrémité; il prit tout ce qu'il avait d'argent et d'éléphants, et, ralliant les fuyards, il se retira vers le Tage pour de là passer les Pyrénées et descendre chez les Gaulois qui habitent dans ces contrées.

Scipion ne crut pas qu'il fût à propos de le poursuivre, de crainte que les autres généraux ne vinssent le surprendre; il abandonna seulement le camp des ennemis au pillage. Le lendemain, ayant fait rassembler tous les prisonniers assemblés au nombre de dix mille fantassins et de deux mille cavaliers, il réfléchit à ce qu'il devait en faire. Tout ce qu'il avait d'Espagnols, qui dans cette occasion avaient pris les armes pour les Carthaginois, vinrent se rendre aux Romains, et, dans les entretiens qu'ils eurent avec eux, ils donnaient à Scipion le titre de roi. Èdecon avait été le premier à le lui donner en le saluant, et Indibilis avait suivi son exemple. Scipion d'abord n'y avait pas fait attention; mais après la bataille, tout le monde le saluant sous ce titre, il y pensa sérieusement. C'est pourquoi, ayant fait assembler les Espagnols, il leur dit qu'il voulait bien passer chez eux pour un homme d'un cœur vraiment royal et être tel en effet; mais qu'il ne voulait pas que personne l'appelât roi, et qu'il leur ordonnait de ne le traiter que de général.

Qui n'admirera pas ici la grandeur d'âme de ce consul? Il est encore fort jeune, et la fortune le favorise tellement, que tous ceux à la tête desquels il se trouve, se portent d'eux-mêmes à le traiter de roi; cependant il ne perd pas de vue ce qu'il est, et rejette loin le titre flatteur dont on veut l'honorer. Mais cette grandeur d'âme surprendra bien davantage, si l'on jette les yeux sur les derniers temps de sa vie; car après les exploits qu'il avait faits en Espagne, après avoir dompté les Carthaginois, réduit sous la puissance de sa patrie la plus grande et la plus belle partie de l'Afrique, depuis les autels de Philène jusqu'aux colonnes d'Hercule; après avoir conquis l'Asie, vaincu les rois des Assyriens, assujetti aux Romains la plus grande et la plus considérable partie de l'univers, combien d'occasions de se faire roi la fortune ne lui a-t-elle pas données? On peut dire qu'il n'avait qu'à choisir le pays qui lui plaisait le plus. Une fortune si rapide et si constante, qui était capable d'inspirer un orgueil excessif, je ne dis pas seulement à un homme, mais à une divinité, s'il est permis de s'exprimer ainsi, ne tenta point Scipion. Il était si fort au dessus des autres hommes par sa grandeur d'âme, qu'il n'eut que du mépris pour la souveraineté, bien cependant au-delà duquel on n'ose rien demander aux dieux. Il préféra sa patrie et la fidélité qu'il lui devait, à une puissance si éclatante et si heureuse.

Pour revenir à mon sujet, Scipion, ayant séparé les Espagnols du reste des prisonniers, les envoya tous sans rançon dans leur pays. Il fit présent à Indibilis de trois cents chevaux qu'il lui ordonna de choisir; le reste, il le donna à ceux qui n'en avaient point. Il passa ensuite dans le camp des Carthaginois, à cause des avantages de sa situation, et y resta pour y attendre les autres généraux des Carthaginois; et, après avoir envoyé

quelques troupes sur les Pyrénées pour y observer les démarches d'Hasdrubal, l'été étant sur sa fin, il se retira à Taragone, et y fit prendre à ses troupes leurs quartiers d'hiver. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE VII

- Expédition de Philippe contre Attalus.
- Digression sur les signaux.

Les Étoliens, fondant de grandes espérances sur l'arrivée des Romains et du roi Attalus qui marchait à leurs secours, jetaient l'épouvante parmi tous les Grecs et leur faisaient la guerre par terre, pendant que P. Sulpicius et Attalus la faisaient par mer. C'est ce qui porta les Achéens à venir prier Philippe de les secourir, parce qu'ils ne craignaient pas seulement les Étoliens, mais encore Machanidas qui commandait une armée sur les frontières des Argiens. Les Béotiens, menacés par la flotte des ennemis, lui demandèrent aussi un chef et des troupes. Ceux qui implorèrent son secours avec le plus d'instances furent les Eubéens, les Acarnaniens firent les mêmes prières; il vint encore des ambassadeurs de la part des Épirotes. Le bruit aurait aussi que Scerdilaïdas et Pleuratus mettaient des troupes en campagne, et que les Thraces limitrophes de la Macédoine, et surtout les Mèdes, avaient dessein de se jeter dans ce royaume, pour peu que Philippe s'en éloignât. De plus les Étoliens s'étaient emparés du défilé des Thermopyles, l'avaient fortifié de fossés et d'un retranchement, et y avaient mis une forte garde, se flattent par là de fermer le passage à Philippe, et de l'empêcher de porter du secours à ses alliés d'en deçà de Pyles.

Des conjonctures si difficiles et si propres à mettre à l'épreuve, les forces de l'esprit et du corps des grands capitaines, piqueront, je crois, la curiosité des lecteurs ; car, comme on ne connaît jamais mieux la vigueur et la force des animaux que l'on poursuit à la chasse que lorsqu'ils sont pressés de tous côtés, la même chose arrive à l'égard des chefs : Philippe va nous en donner un bel exemple. Il congédia ces ambassades, en leur promettant à toutes qu'il ferait tout son possible pour les contenter : il donna tous ses soins à la guerre, et ne pensa plus qu'à voir en quel endroit et contre qui il fallait d'abord marcher.

Peu après, étant informé qu'Attalus était passé en Europe, qu'il avait abordé à l'île de Peparèthe, et qu'il était maître de la campagne, il envoya des troupes pour garder la ville. Il fit partir Poliphante avec un nombre suffisant de soldats, pour défendre les Phocéens et les terres de la Béotie. Menippe alla par son ordre à Chalcis et dans le reste de l'Eubée avec mille soldats pesamment armés et cinq cents Agrianiens. Lui-même s'avança vers Scotuse, où il avait donné rendez-vous aux Macédoniens. Ayant appris là qu'Attalus avait mis l'ancre à Nicée, et que les chefs des Étoliens s'étaient assemblés à Héraclée pour conférer ensemble sur les affaires présentes, il partit de Scotuse dans le dessein de répandre parmi eux la confusion et la terreur ; mais ils étaient partis quand il arriva. Ainsi, après avoir porté le ravage dans le pays et pris ce qu'il put de vivres parmi les peuples qui habitent autour du golfe des Éniens; il retourna à Scotuse et y fit camper son armée. Il en repartit quelque temps après, suivi seulement de ses troupes légères et d'une troupe de cavalerie de sa garde, et alla descendre à Démétriade, où il resta pour observer ce que les ennemis tenteraient et pour être mieux instruit de tout ce qui se passerait, il envoya ordre à Peparèthe, dans la Phocide et dans l'Eubée, de

l'avertir de tout par des fanaux allumés sur le Tisée, montagne située dans la Thessalie, et d'où ces peuples peuvent très commodément informer de ce qui se fait chez eux. (DOM THUILLIER.)

Comme cette manière de donner des signaux, quoique d'un grand usage dans la guerre, n'a pas été jusqu'à présent traitée avec exactitude, il est bon que nous nous y arrêtions un peu pour en donner une connaissance plus parfaite. C'est une chose reconnue de tout le monde que l'occasion et l'à-propos, qui ont une si grande part dans toutes les entreprises, en ont une très grande dans celles qui regardent la guerre. Or, de toutes les inventions, que l'on a faites pour jouir de l'assistance de ces deux auxiliaires, aucune n'est plus utile que les signaux par le feu. Que les choses viennent de se passer, ou qu'elles se passent actuellement, on peut, par ce moyen, en instruire à trois ou quatre journées de là, et quelquefois même à une plus grande distance, de sorte qu'on est surpris de recevoir le secours dont on avait besoin. Autrefois cette manière d'avertir était trop simple, et perdait par là beaucoup de son utilité; car, pour en faire usage, il fallait être convenu de certains signaux, et comme il y a une infinité de différentes affaires, la plupart ne pouvaient se connaître par des fanaux. Il était aisé, par exemple, d'avertir ceux avec qui l'on était convenu, qu'il était arrivé une armée à Orée, à Peparèthe ou à Chalcis mais des événements qui arrivent sans qu'on s'y attende, et qui demandent qu'on tienne conseil sur-le-champ et qu'on y apporte du remède, comme une révolte, une trahison, un meurtre ou autre chose semblable, ces sortes d'événements, dis-je, ne pouvaient s'annoncer par le moyen des fanaux ; car il n'est pas possible de convenir d'un signal pour des, événements qu'il n'est pas possible de prévoir.

Aeneas, cet auteur dont nous avons un ouvrage de tactique, s'est efforcé de remédier à cet inconvénient; mais il s'en faut de beaucoup qu'il l'ait fait avec tout le succès qu'on aurait souhaité : on en va juger. Ceux, dit-il, qui veulent s'informer mutuellement par des fanaux de ce qui se passe, n'ont qu'à prendre des vases de terre également larges, profonds et percés en quelques endroits ; ce sera assez qu'ils aient trois coudées de hauteur et une de largeur : qu'ils prennent ensuite des morceaux de liège un peu plus petits que l'ouverture des vaisseaux, qu'ils fichent au milieu de ce liège, un bâton distingué de trois doigts par quelque enveloppe fort apparente, et qu'ils, écrivent sur chacune de ces enveloppes les choses qui arrivent le plus ordinairement pendant une guerre. Sur l'une, par exemple, il est entré de la cavalerie; sur l'autre, il est arrivé de l'infanterie pesamment armée; sur une troisième, de l'infanterie légère; sur la suivante, de l'infanterie et de la cavalerie ; sur une autre encore, des vaisseaux; ensuite, des vivres; et de même sur toutes les autres enveloppes, tous les autres événements qu'ils pourront prévoir à juste titre devoir arriver, eu égard à la guerre qu'on aura à soutenir. Que de part et d'autre on attache à ces vaisseaux des petits tuyaux d'une exacte égalité, en sorte qu'il ne s'écoule ni plus ni moins d'eau des uns que des autres; qu'on remplisse les vases d'eau, qu'on pose dessus les morceaux de liège avec leurs bâtons, et qu'ensuite on ouvre les tuyaux. Cela fait, il est clair que, les vases étant égaux, le liège descendra et les bâtons s'enfonceront dans les vases à proportion que ceux-ci se videront : qu'après avoir fait cet essai avec une égale promptitude et de concert, on porte les vaisseaux aux endroits où l'on doit donner et observer les signaux et qu'on y mette le liège, et

à mesure qu'il arrivera quelqu'une de ces choses qui auront été écrites sur les bâtons, qu'on lève un fanal et qu'on le tienne élevé jusqu'à ce que de l'autre côté on en lève un autre ; qu'alors on baisse le fanal et qu'on ouvre les tuyaux : quand l'enveloppe où la chose dont on veut avertir est écrite sera descendue au niveau des vases, qu'on lève le flambeau, et que de l'autre côté, sur-le-champ, on bouche les tuyaux et qu'on regarde ce qui est écrit sur la partie du bâton qui touche à l'ouverture du vaisseau ; alors, si tout a été exécuté de part et d'autre avec la même promptitude, de part et d'autre on lira la même chose.

Mais cette méthode, quoiqu'un peu différente de celle qui employait, avec les fanaux, des signes dont on était convenu, ne paraît pas encore suffisante ; car on ne peut pas prévoir toutes les choses qui peuvent arriver, et quand on pourrait les prévoir, il serait impossible de les marquer toutes sur un bâton. D'ailleurs, quand il arrivera une chose à laquelle on ne s'attendait pas, comment en avertir selon cette méthode? Ajoutons que ce qui est écrit sur le bâton n'est point du tout précis et déterminé ; on n'y voit pas combien il est entré de cavalerie ou d'infanterie; ni en quel endroit du pays sont ces troupes, ni combien de vaisseaux ou combien de vivres sont arrivés; car, pour marquer ces sortes de particularités sur le bâton, il aurait fallu les prévoir avant qu'elles arrivassent, et cela n'est pas possible. Cependant ces particularités, c'est ce qu'il importe le plus de savoir ; car le moyen d'envoyer du secours, si l'on ne sait ni combien on aura d'ennemis à combattre, ni où ils sont? comment avoir confiance en ses forces ou s'en défier, en un mot, comment prendre son parti, sans savoir combien de vaisseaux ou combien de vivres il est venu de la part des alliés?

La dernière méthode a pour auteurs Cléoxène et Démoclite, mais nous l'avons perfectionnée :elle est certaine et soumise à des règles fixés, et par son moyen on peut avertir de tout ce qui se passe. Elle demande seulement beaucoup de vigilance et d'attention; la voici que l'on prenne toutes les lettres de l'alphabet et qu'on en fasse cinq classes en mettant cinq lettres dans chacune, il y en aura une qui n'aura que quatre lettres, mais cela est sans aucune conséquence pour le but que l'on se propose; que ceux qui seront désignés pour donner et recevoir les signaux écrivent sur cinq tablettes ces cinq classes des lettres, et conviennent ensuite entre eux que celui-qui devra donner le signal lèvera d'abord deux fanaux à la fois, et qu'il les tiendra levés jusqu'à ce que de l'autre côté on en ait aussi levé deux, afin que de part et d'autre on soit averti que l'on est prêt ; que, les fanaux baissés, celui qui donnera le signal élèvera des fanaux par sa gauche, pour faire connaître quelle tablette il doit regarder ; en sorte que, si c'est la première, il n'en élève qu'un; si c'est la seconde, il en élève deux, et ainsi du reste, et qu'il fera de même par sa droite pour marquer à celui qui reçoit le signal quelle lettre d'une tablette il faudra qu'il observe et qu'il écrive. Après ces conventions, chacun s'étant mis à son poste, il faudra que les deux hommes chargés de donner les signaux aient chacun une lunette garnie de deux tuyaux, afin que celui qui les donne voie par l'un la droite, et par l'autre là gauche de celui qui doit lui répondre. Près de cette lunette, ces tablettes dont nous venons de parler doivent être fichées droites en terre, et qu'à droite et à gauche on élève une palissade de dix pieds de largeur et environ de la hauteur d'un homme, afin que les fanaux élevés au-dessus donnent, par leur lumière, un signal indubitable, et qu'en les baissant elles se trouvent tout-à-fait cachées. Tout cet apprêt disposé avec soin de part et d'autre, supposé, par exemple, qu'on veuille annoncer que quelques auxiliaires, au nombre d'environ cent hommes, sont passés dans les rangs

de l'ennemi; on choisira d'abord les mots qui expriment cela avec le moins de lettres qu'il sera possible, comme cent Krétois ont déserté, ce qui exprime la même chose avec moitié moins de lettres. On écrira donc cela sur une petite tablette, et ensuite on l'annoncera de cette manière : la première lettre est un K, qui est dans la seconde série des lettres de l'alphabet et sur la seconde tablette : on élèvera donc à gauche deux fanaux, pour montrer à celui qui reçoit le signal que c'est la seconde tablette qu'il doit examiner, et à droite cinq, qui lui feront connaître que c'est un K, la cinquième lettre de la seconde série, qu'il doit écrire sur une petite tablette; ensuite quatre à gauche, pour désigner la lettre R qui est dans la quatrième série; puis deux à droite, pour l'avertir que cette lettre est la seconde de cette quatrième série. Celui qui observe les signaux devra donc écrire un R sur sa tablette. Par cette méthode il n'arrive rien qu'on ne puisse annoncer d'une manière fixe et déterminée. Si l'on y emploie plusieurs fanaux, c'est parce que chaque lettre demande d'être indiquée deux fois : mais, d'un autre côté, si on y apporte les précautions nécessaires, on en sera satisfait. L'une et l'autre méthode ont cela de commun, qu'il faut s'y être exercé avant que de s'en servir, afin que, l'occasion se présentant, on soit en état, sans faire de faute, de s'instruire réciproquement de ce qu'il importe de savoir.

Au reste, on sait que les choses que l'on voit pour la première fois sont fort différentes d'elles-mêmes, lorsqu'on y est accoutumé. Ce qui paraissait d'abord non seulement fort difficile, mais même impossible, devient par le temps et par l'habitude le plus aisé du monde à pratiquer. Mille exemples font foi de ce que j'avance, mais le plus convaincant de tous est la lecture. Supposons un homme qui n'ait jamais su lire, quoiqu'il ait d'ailleurs une intelligence assez développée qu'on ordonne à un enfant qui a l'usage de la lecture de lire quelque chose; certainement cet homme ne pourra pas se persuader que cet enfant qui lit arrête ses yeux premièrement sur la forme des lettres, secondement sur leur valeur, troisièmement sur la liaison que les unes ont avec les autres, toutes opérations de l'esprit qui chacune demande un certain temps C'est pourquoi quand il verra cet enfant lire sans s'arrêter et tout d'une haleine six ou sept lignes de suite, il aura toutes les peines du monde à ne pas croire que cet enfant a lu, avant de voir ce qu'on lui a fait lire. Mais si la lecture est accompagnée de gestes si la ponctuation et les esprits doux et rudes y sont marqués, jamais on ne le persuadera que l'enfant ne s'est pas préparé. Cela nous apprend que les difficultés qui se présentent d'abord, ne doivent pas nous détourner de ce qui est utile. Par l'habitude il n'y a rien de beau ni d'honnête que l'homme ne puisse atteindre; il faut l'acquérir, mais surtout lorsqu'il s'agit de choses d'où dépendent notre conservation et notre salut. J'ai fait ici cette réflexion à l'occasion de ce que j'ai dit plus haut, que les sciences dans notre siècle avaient été portées à un si haut degré de perfection, qu'il n'y en avait presque point dont on ne pût instruire avec règle et avec méthode; ce qui fait une des plus belles parties d'une histoire bien composée. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE VIII

- *Comment les Aspasiaques nomades passent par terre dans l'Hyrcanie.*
- *Victoire d'Antiochus sur Euthydème, qui s'était révolté.*

Les Aspasiaques nomades habitent entre l'Oxus et le Tanaïs, deux fleuves, dont le premier se décharge dans la mer d'Hyrcanie, et l'autre dans les Palus-Méotides, tous deux assez grands pour être navigables. Il est étonnant de voir que les nomades traversent l'Oxus, et entrent à pied ferme avec leurs chevaux dans l'Hyrcanie. Cela se peut faire, dit-on, de deux manières, dont l'une est vraisemblable, l'autre tient du prodige, quoique absolument elle ne soit, pas impossible. Celle-ci est fondée sur ce que l'Oxus prend sa source au mont Caucase. Grossi ensuite par les eaux qu'il reçoit dans la Bactriane, il roule impétueusement ses flots bourbeux dans la plaine. De là il passe dans un désert par dessus des rochers escarpés, dont la hauteur, jointe avec l'abondance des eaux du fleuve, fait que ces eaux se précipitent avec tant de force, qu'elles tombent à plus d'un stade du rocher. On dit que c'est le long de ce rocher, et pour ainsi dire sous le fleuve même, que les Aspasiaques passent à cheval pour entrer par terre dans l'Hyrcanie. L'autre manière a plus de vraisemblance; car on assure qu'à l'endroit où tombe le fleuve sont de vastes espaces de terrain plat qu'il creuse par la violence de sa chute; que là, après avoir formé un précipice assez profond, il disparaît pour reparaître ensuite, après avoir parcouru sous terre un faible espace, et que les Barbares qui ont une grande connaissance du pays entrent par cette espèce de pont naturel, que forme ainsi l'Oxus dans l'Hyrcanie, avec leurs chevaux. (Dom THUILLIER.)

Antiochus, averti qu'Euthydème était campé près de la Tapurie, et que dix mille hommes de cavalerie sur le bord de l'Arius en défendaient le passage, prit le parti de faire lever le siège, de passer le fleuve et de marcher droit aux ennemis. Après deux jours de marche assez modérée, au troisième, ayant après le souper, donné ordre à la phalange de lever le camp dès le point du jour, il prend sa cavalerie, ses troupes légères et dix mille rondachers, et se dirige la nuit à marche forcée vers le fleuve, sur l'avis qu'il avait eu que la cavalerie ennemie, qui en gardait le bord pendant le jour, se retirait la nuit dans une ville qui en était éloignée au moins de vingt stades. N'ayant à traverser qu'un pays plat et fort avantageux pour la cavalerie, quand le jour commença à paraître, il avait déjà fait passer l'Arius à la plus grande partie de ses troupes. La cavalerie bactrienne informée de la chose par ses espions, court au fleuve et fond sur les ennemis qu'elle rencontre sur sa route. Antiochus, se voyant dans la nécessité de soutenir le premier choc de cette cavalerie, encourage les deux mille hommes qui avaient coutume de combattre autour de lui, ordonne aux autres de se ranger par compagnies et par escadrons, et de prendre chacun le poste où ils avaient coutume de se mettre, et, allant au devant des Bactriens avec ses deux mille hommes d'élite, il en vient aux mains avec les premiers qui se présentent. Il se distingua plus qu'aucun des siens pendant ce combat. De part et d'autre on perdit beaucoup de monde, mais le premier corps de troupes des Bactriens fut enfoncé. Le second et le troisième étant venus à la charge, les troupes du roi furent pressées, et le désordre commençait à se mettre dans leurs rangs;

mais Panetole, ordonnant au reste de la cavalerie de charger, tira le roi et ses soldats du danger où ils étaient, et contraignit les Bactriens, qui combattaient tumultueusement et sans garder leurs rangs, à prendre la fuite. Panetole mit alors à leur poursuite, et les serra de si près qu'ils ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils eurent joint Euthydème, et qu'après avoir perdu beaucoup de monde. La cavalerie du roi, ayant fait un grand carnage des ennemis et un grand nombre de prisonniers, sonna la retraite et campa ce jour-là même sur le bord du fleuve. Antiochus dans ce combat eut un cheval tué sous lui. Il reçut lui-même à la bouche une blessure qui lui fit perdre quelques-unes de ses dents. De toutes les actions où il s'est trouvé, aucune ne lui a fait une plus grande réputation de valeur que celle-ci. Pour Euthydème, il fut si effrayé de cette bataille, qu'il s'enfuit à Zariaspe, ville de la Bactriane, avec toute son armée. (DOM THUILLIER.)

Fragments du LIVRE XI

CHAPITRE I

- Victoire des Romains sur Asdrubal, frère d'Annibal.
- Ce grand homme meurt glorieusement dans le combat. Sage réflexion de l'historien sur cet événement.
- Butin que font les Romains après la bataille.

Mais l'arrivée d'Hasdrubal en Italie, fut bien plus prompte et bien plus rapide. Hasdrubal, ne trouvant rien dans tout cela qui le satisfît, et voyant d'ailleurs qu'il n'y avait pas de temps à perdre, puisque les ennemis rangés en bataille s'avançaient déjà vers lui, fut obligé de mettre en bataille ses Espagnols et ce qu'il avait de Gaulois. Il mit à leur tête ses dix éléphants, rangea son armée suivant un ordre de bataille plus profond qu'étendu, la renferma tout entière dans un petit terrain, se mit lui-même au centre, derrière les éléphants, et attaqua la gauche des Romains, bien résolu de vaincre ou de mourir dans cette occasion. M. Livius s'avança fièrement, et se battit avec vigueur. Claudius, qui commandait le droite, ne pouvait ni approcher ni déborder les ennemis, à cause de la difficulté des chemins, difficulté qui avait porté Hasdrubal à commencer le combat par l'attaque de la gauche. Dans la perplexité que lui causait cette inaction il prend conseil de l'événement même se met à la tête de ses troupes, tourne par derrière le champ de bataille passe au-delà de la gauche de l'armée romaine, et charge en flanc ceux des Carthaginois qui combattaient de dessus les éléphants. Jusque-là le combat avait été fort douteux. On combattait de part et d'autre avec beaucoup de courage, parce qu'il ne restait plus de ressource au parti qui aurait été vaincu. Les éléphants faisaient autant de mal à un parti qu'à l'autre; car, resserrés au milieu des deux armées et percés de traits, ils mettaient également le désordre dans les rangs des Romains et dans ceux des Espagnols. Mais quand Claudiùs fut tombé sur les ennemis par leurs derrières, il se fit un grand changement. Les Espagnols fuient alors chargés de front et en queue, et taillés en pièces pour la plupart. Six éléphants furent tués avec ceux qui les conduisaient, et les quatre autres, qui avaient rompu les rangs, furent pris ensuite seuls, et sans les Indiens, leurs conducteurs. Hasdrubal lui-même, qui s'était déjà signalé dans plusieurs occasions, se signala encore dans celle-ci, et y perdit la vie glorieusement. Arrêtons-nous un moment à considérer ce grand homme, c'est une justice que nous lui devons. Nous avons

remarqué plus haut qu'il était frère d'Hannibal, et que celui-ci, partant pour l'Italie, lui avait laissé le soin des affaires d'Espagne. Nous avons vu aussi combien de combats il eut à soutenir contre les Romains; dans combien d'embarras l'ont jeté les chefs qu'on envoyait de temps en temps de Carthage en Espagne; combien il s'est toujours montré digne fils de Barcas, et avec quelle force d'esprit il a toujours soutenu le poids de ses malheurs et de ses défaites. Nous ne parlerons ici que des divers combats où il s'est trouvé, et c'est à cet égard qu'il est digne surtout qu'on le considère et qu'on s'étudie à l'imiter. La plupart des généraux et des rois, lorsqu'il s'agit de donner une bataille générale, n'aiment à se représenter que la gloire et l'utilité de la victoire; ils ne pensent qu'à la manière dont ils en useront avec chacun, en cas que les choses réussissent selon leurs souhaits : jamais ils ne se mettent devant les yeux les suites malheureuses d'une défaite; jamais ils ne s'occupent de la conduite qu'ils devront garder dans les revers de fortune; et cela, parce que l'un se présente de soi-même à l'esprit, et que l'autre demande beaucoup de prévoyance. Cependant cette négligence à faire des réflexions sur les malheurs qui peuvent arriver, a souvent été cause de ce que des chefs, malgré le courage et la valeur des soldats, ont été honteusement vaincus, ont perdu la gloire qu'ils avaient acquise par d'autres exploits, et ont passé le reste de leurs jours dans la honte et dans l'ignominie. Il est aisé de se convaincre qu'il y a un grand nombre de généraux qui sont tombés dans cette faute, et que c'est au soin de l'éviter que l'on reconnaît surtout combien un homme est différent d'un autre. Le temps passé nous en fournit une infinité d'exemples.

Hasdrubal a tenu une tout autre conduite. Tant qu'il a pu, d'après de bonnes raisons, espérer faire quelque chose qui fût digne de ses premiers exploits, il n'a songé à rien de plus dans les combats qu'à sa propre conservation ; mais depuis que la fortune lui eut ôté toute espérance pour l'avenir, et qu'elle l'eut comme renfermé dans le dernier moment, sans rien négliger de ce qui pouvait contribuer à la victoire, soit dans la disposition de son armée, soit dans le combat même, il ne laissa pas que de prévoir comment, en cas qu'il fût défait, il céderait à la nécessité présente, sans rien souffrir qui pût déshonorer ses premières actions : bel exemple pour ceux qui sont chargés de la conduite d'une guerre. Ils doivent apprendre de là deux choses : la première à ne pas tromper, en s'exposant témérairement, les espérances de ceux qui ont mis en eux leur confiance; et la seconde, à ne point joindre l'infamie aux malheurs par un trop grand amour pour la vie.

Les Romains, après cette victoire, pillèrent le camp des ennemis, Quantité de Gaulois y étaient couchés sur la paille et y dormaient plongés dans l'ivresse; ils les égorgèrent comme des victimes. Ils assemblèrent aussi tous les prisonniers, et il en revint au trésor public plus de trois cents talents. On compte qu'il resta sur le champ de bataille au moins dix mille hommes tant Carthaginois que Gaulois, et deux mille seulement de la part des Romains. Quelques-uns des principaux Carthaginois furent faits prisonniers, tout le reste fut passé au fil de l'épée. Cette nouvelle venue à Rome, on souhaitait tant qu'elle fût vraie, que d'abord on ne pouvait la croire. Mais quand plusieurs courriers curent appris non seulement la victoire, mais encore le détail de l'action, toute la ville fut transportée de joie; chacun s'empressa à orner les lieux sacrés, les temples furent remplis de gâteaux et de victimes pour les sacrifices; en un mot, on reprit tant de confiance, que l'on crut qu'Hannibal, qu'on redoutait si fort auparavant, n'était même déjà plus en Italie, (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE II

- Sentiments de Philopoemen sur l'entretien des armes.
- Bataille de Mantinée.

Philippe, s'étant avancé vers le marais de Trichonide, lorsqu'il fut arrivé à Therme, ville qui renferme un temple d'Apollon, mit de nouveau au pillage toutes celles des offrandes sacrées qu'il avait respectées dans sa première invasion. Dans cette circonstance il se laissa dominer, comme la dernière fois, par la violence de son caractère. En effet, se laisser emporter par la haine que l'on a conçue contre les hommes jusqu'à devenir sacrilège envers les dieux, c'est la preuve la plus certaine du comble de la démence. (Excerpta Valesian.) SCHWEIGHAEUSER.

Ellopium, ville d'Étolie. Polybe, livre XI. (Steph. Byz..) SCHWEIGH.

Phytaeum, ville d'Étolie. Polybe, livre XI. (Ibid.)

Harangue faite aux Étoliens sur leur guerre avec Philippe.

« Il me semble, Étoliens, que Ptolémée et les villes de Rhodes, de Byzance, de Chio et de Mitylène, ont assez fait voir combien ils avaient à coeur de n'être plus en guerre avec vous. Or n'est ni pour la première ni pour la seconde fois que nous venons vous parler de cette paix ; depuis que vous avez entrepris la guerre, nous n'avons laissé échapper aucune occasion de vous démontrer combien il était important de la finir, portés à cela tant par la ruine prochaine dont vous êtes menacés, vous et les Macédoniens, que par les maux que nous prévoyons devoir tomber sur votre patrie et sur toute la Grèce. Quand on a mis le feu à quelque matière combustible, on n'est plus maître d'en arrêter les funestes effets, l'embrasement s'étend selon que le vent active l'ardeur du feu et que la matière jette de flammes; souvent même celui qui l'a causé est le premier à en éprouver la violence. Il en est de même de la guerre : une fois allumée, elle commence par consumer ceux qui en sont les auteurs; de là elle se répand et réduit en cendres tout ce qu'elle rencontre, portée de proche en proche et prenant toujours de nouvelles forces par la sottise des peuples. Figurez-vous donc, Étoliens, que tous les insulaires et tout ce qu'il y a de Grecs dans l'Asie sont ici présents, et vous conjurent de finir la guerre; le mal a passé jusqu'à eux, revenez à vous-mêmes, et suivez avec docilité les conseils que l'on vous donne. En effet, si la guerre que vous faites ne vous était que préjudiciable, comme la plupart des guerres ont coutume de l'être, et que d'ailleurs elle vous fût glorieuse, ou par le motif qui vous a poussés à l'entreprendre, on par l'honneur qui devrait vous en revenir, on pourrait peut-être vous la pardonner en faveur d'une si louable disposition ; mais si c'est la plus honteuse de toutes les guerres, si elle ne peut que vous couvrir de confusion, si elle n'est capable que de vous attirer le blâme et la censure de tous les hommes, ne mérite-t-elle pas que vous y fassiez de sérieuses réflexions? Je vous dirai franchement ce que je pense, et, si vous pensez sagement, vous ne me saurez pas mauvais gré de cette liberté. Un reproche fait à propos, et qui vous tire d'un péril évident, vous est infiniment plus avantageux qu'un discours flatteur qui serait suivi de votre ruine entière et de celle de tout le reste des Grecs. Souffrez. donc que je vous mette devant les yeux l'erreur où vous êtes.

Vous dites que vous ne prenez les armes contre Philippe que pour empêcher que les Grecs ne tombent sous sa domination; mais cette entreprise ne tend qu'à perdre la Grèce et à la réduire en servitude : les conditions du traité que vous avez fait avec les Romains, ne permettent pas d'en douter, conditions qui n'étaient d'abord qu'écrites; mais dont on voit aujourd'hui l'exécution. Dès le temps même qu'elle n'étaient qu'écrites, elles vous couvraient déjà de honte; aujourd'hui qu'elles s'accomplissent, elles mettent au plus grand jour votre infamie. D'ailleurs, Philippe n'est ici qu'un vain nom et un pur prétexte; car dans cette guerre il ne court aucun risque. Vos conventions ne portent préjudice qu'à ses alliés, aux peuples de la plupart du Péloponnèse, de la Béotie, de l'Eubée, de la Phocide, aux Locriens, aux Thessaliens et aux Épirotes, puisqu'elles portent : « Que les hommes et les bagages pris appartiendront aux Romains, et que les villes et les terres seront pour vous. » Après la prise d'une ville vous ne pourriez souffrir qu'on outrageât des citoyens libres; vous auriez horreur de brûler des places que vous auriez conquises : une telle cruauté ne vous paraîtrait digne que des Barbares; et cependant vous faites un traité qui abandonne aux Barbares toute la Grèce, et la livre eu proie aux outrages les plus honteux ! D'abord on ne soupçonnait pas qu'il dût avoir des suites si funestes; mais ce qui vient d'arriver aux Orites et aux infortunés Éginètes met la chose en évidence. La fortune semble avoir pris plaisir à exposer en plein théâtre votre imprudence. Tel a été le commencement de votre guerre, tel jusqu'à présent en a été l'événement. Que devons-nous attendre de la fin, si tout vous réussit selon. vos souhaits, sinon qu'elle sera l'époque malheureuse des maux extrêmes dont toute la Grèce sera accablée? Car, quand les Romains auront une fois mis fin à leur guerre d'Italie, ce qui ne peut pas tarder longtemps, - Hannibal étant déjà resserré dans un coin du Brutium, il est hors de doute qu'ils ne manqueront pas de venir avec toutes leurs forces se jeter sur la Grèce, en apparence pour vous apporter du secours, mais au fond pour en grossir le nombre de leurs conquêtes. Si, après s'en être rendus les maîtres, ils nous traitent favorablement, ils remporteront, tout l'honneur et toute la reconnaissance du bienfait; si, au contraire, ils usent contre nous du droit de la guerre à la rigueur, ils s'enrichiront des dépouilles de ceux qu'ils auront tués et réduiront les autres à leur obéissance. Vous prendrez alors les dieux à témoin, et ni dieu ne voudra, ni homme ne pourra vous secourir.

Voilà, Étoliens, ce que vous deviez prévoir dès le commencement : rien n'était plus. digne de vous; mais, puisqu'il y a plusieurs choses, dans l'avenir, où il n'est pas possible de pénétrer, au moins aujourd'hui que vous voyez les maux que vous causez, prenez de plus sages mesures pour éviter ceux qui suivront. Pour nous, nous n'avons rien oublié de ce que de vrais amis devaient dire ou faire au sujet des conjonctures présentes ; et nous vous avons dit librement ce que nous pensions de l'avenir. Il ne nous reste plus qu'à vous exhorter et à vous prier de ne pas vous envier à vous-mêmes ainsi qu'à toute la Grèce la liberté et la vie. » Comme on s'aperçut que cet ambassadeur avait fait quelque impression sur l'esprit de plusieurs citoyens, on fit entrer les députés de Philippe, qui, sans plus de paroles, se contentèrent de dire qu'ils n'avaient reçu que deux ordres de leur maître : le premier, d'accepter tout d'un coup la paix de la part des Étoliens en cas qu'ils la proposassent; ou, s'ils refusaient de le faire, de se retirer après avoir pris à témoin les dieux et les ambassadeurs de la Grèce là présents, que ce n'était pas à Philippe, mais aux Étoliens, qu'il faudrait imputer les malheurs que cette guerre attirerait à toute la Grèce. (DOM THUILLIER.)

Il y a trois moyens par lesquels se rendent dignes du titre de général les hommes qui parviennent à le remplir par leur raison et leur jugement : le premier, c'est la lecture de l'histoire et le savoir que l'on en retire; le second, ce sont les préceptes des hommes habiles dans l'art du commandement; le troisième, c'est l'habitude et l'expérience que l'on acquiert soi-même. Les chefs des Achéens étaient d'une profonde ignorance de toutes ces connaissances.(Suidas in StrathgÛa.) SCHWEIGH.

La plupart des soldats, à cause du faste et de l'intempérance des autres, s'étaient livrés à une sorte d'émulation. Ils affectaient la plus grande recherche dans le choix de leurs fréquentations et de leurs vêtements, et le plus souvent apportaient dans le soin de leur personne et dans leur toilette un luxe au dessus de leur fortune; quant à leurs armes, ils ne s'en inquiétaient pas le moins du monde. (Idem in Z°low.) SCHWEIGH.

La plupart des hommes ne se proposent pas pour modèles les actions sérieuses des grands personnages; mais, imitant leurs enfantillages, ils exposent ainsi à leur désavantage leur légèreté aux yeux de tout le monde. (Idem in fEkyeatrÛzousin.) SCHWEIGH.

C'était une maxime de Philopoemen, que l'éclat et le brillant des armes contribuaient beaucoup à épouvanter les ennemis, et que l'on tirait des armes d'autant plus de service, qu'elles étaient mieux travaillées; qu'il serait surtout avantageux que l'on transportât aux armes le soin qu'on avait de ses vêtements, et que l'on eût pour les vêtements l'incurie que l'on avait auparavant pour les armes ; que par là on épargnerait de grands frais aux particuliers, et qu'on serait plus à même de fournir aux besoins de l'état. Il voulait qu'un homme prêt à marcher pour quelque expédition ou à suivre l'armée, prît garde que ses bottines serrassent bien ses jambes et fussent plus brillantes que le reste de sa chaussure; et que quand il prenait le bouclier, la cuirasse et le casque, il fit attention que ces armes fussent plus propres et plus riches que son manteau et sa tunique; parce qu'en voyant une armée où les choses qui servent à la pompe et à l'ostentation sont plus recherchées que celles qui servent à la guerre, on pouvait juger sûrement qu'à la première bataille qui se donnerait elle serait défaite. Pour tout dire en un mot, il souhaitait que l'on fût persuadé que l'affectation de la toilette n'est digne que d'une femme, et d'une femme encore qui n'est pas fort sage; au lieu que le travail et la beauté des armes marquent dans un bon citoyen le zèle et la passion qu'il a de travailler avec gloire à son propre salut et à celui de sa patrie.

Il n'y avait personne de ses auditeur, qui n'applaudît à ce discours et n'en admirât la sagesse; de sorte que l'on n'était pas plus tôt sorti du conseil que l'on montrait au doigt ceux que l'on voyait mis avec trop de recherche, et qu'on en chassait quelques-uns de la place publique. Mais c'était surtout dans les expéditions et quand on se mettait en campagne que l'on s'étudiait à observer ces judicieuses maximes :tant une exhortation, faite à propos par un homme respectable, a de force, non seulement pour détourner les hommes du mal, mais encore pour les porter au bien, surtout quand sa vie répond à ses paroles, car alors il est presque impossible de ne point se rendre à ses conseils! C'était là le caractère de Philopoemen, simple dans sec habits, frugal dans ses repas, nul soin de ce qui regardait son corps, dans les conversations parlant peu et de manière à ne pouvoir être repris. Pendant tout le cours de sa vie, il s'appliqua par dessus toutes

choses au culte de la vérité. Aussi ses moindres paroles étaient toujours écoutées avec respect, et on n'hésitait point à y ajouter foi. Il n'avait pas besoin de beaucoup de paroles pour persuader sa conduite étant un modèle de tout ce que l'on devait faire. Peu de mots joints à l'autorité qu'il s'était acquise et à la solidité de ses conseils, suffisaient pour réfuter les longs discours que faisaient souvent ceux qui lui étaient opposés dans le gouvernement, quelque vraisemblables qu'ils fussent.

L'assemblée congédiée, tous retournèrent dans leurs villes, pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avaient en tendu dire à Philopoemen, et persuadés que, tant qu'il serait à la tête des affaires, il n'arriverait aucun malheur à la république. Il partit aussitôt lui-même pour visiter les villes et mettre ordre à tout. Il assembla le peuple, lui marqua ce qu'il était à propos qu'il fit, et leva des troupes. Après avoir passé près de huit mois aux préparatifs de la guerre, il assembla une armée à Mantinée, pour y défendre contre Machanidas la liberté de tout le Péloponnèse.

Ce tyran de Sparte, plein de confiance en ses forces, ne fut pas plus ému de ce soulèvement des Achéens, que s'il l'eût souhaité. Dès qu'il eut appris qu'ils étaient à Mantinée, il prononça à Tégée aux Lacédémoniens un discours tel que la conjoncture présente le réclamait, et le lendemain, à la pointe du jour, il se mit à la tête de l'aile droite de la phalange : les mercenaires de l'un et de l'autre côté étaient rangés sur la même ligne, venaient ensuite des chariots chargés de catapultes et de traits. En même temps Philopoemen fit sortir de la ville son armée partagée en trois corps. Les Illyriens, les cuirassiers, les étrangers et les troupes légères sortirent par la porte qui conduit au temple de Neptune ; la phalange par une autre qui regarde l'occident, et la cavalerie de la ville par une troisième qui en est proche. Les troupes légères s'emparèrent d'une colline assez grande qui est devant la ville, et qui commande le chemin appelé Xenis et le temple de Neptune. Il leur joignit les cuirassiers du côté du midi, et auprès d'eux les Illyriens. À côté de ces troupes, la phalange rangée, ses sections en échiquier avec les intervalles, fut placée sur le même front le long du ravin qui va au temple de Neptune à travers la plaine de Mantinée, et qui joint les montagnes qui la séparent du pays des Élisphaliens. L'aile droite était composée de la cavalerie des Achéens qu'Aristenète commandait, et la gauche de tout ce qu'il y avait de mercenaires qui étaient disposés en plusieurs rangs sans intervalle. Ce fut à la tête de ceux-ci que se mit Philopoemen.

L'heure du combat étant proche et les ennemis en présence, Philopoemen parcourant les intervalles de la phalange, encouragea ses soldats en peu de paroles énergiques, et propres à leur faire comprendre toute l'importance du combat qu'ils allaient livrer. La plupart même ne furent pas entendues; car ses soldats l'aimaient tant et avaient tant de confiance en lui, qu'ils s'enthousiasmèrent d'eux-mêmes, que leur courage s'exalta, et qu'avec une espèce de transport ils pressèrent leur général de les mener à la charge: Philopoemen tâchait de leur faire entendre que le temps était venu où leurs ennemis allaient être réduits à une honteuse servitude, et eux rendus à une liberté glorieuse et à jamais mémorable.

Machanidas semble d'abord vouloir attaquer l'aile droite avec sa phalange disposée en colonne ; mais quand il est plus proche, dans une distance cependant convenable à son dessein il tourne tout à coup à droite, puis, déployant son armée, donne à sa droite un front égal à la gauche des Achéens, et poste devant elle les catapultes à quelque distance les unes des autres. Philopoemen vit bien que son but n'était autre que de

lancer des pierres sur les sections de la phalange, et d'y jeter le désordre ; c'est pourquoi il ne lui en donna pas le temps, mais fit commencer vigoureusement le combat par les Tarentins vers le temple de Neptune, pays plat et comme fait exprès pour la cavalerie. D'après ce début de l'action, Machanidas fut obligé de faire la même chose et de faire charger ses Tarentins.

Le premier choc fut violent, les troupes légères étant venues des deux armées peu après pour les soutenir, en un moment on vit tous les mercenaires engagés de part et d'autre ; et comme dans cette mêlée on se battait d'homme à homme le combat fut fort longtemps douteux. On ne pouvait pas mêmes parmi le reste des troupes, distinguer de quel côté volait la poussière, parce que les combattants couraient de part et d'autre, et avaient quitté les postes qu'ils tenaient au commencement. Cependant les étrangers qui combattaient pour le tyran eurent l'avantage; leur nombre et l'adresse à manier leurs armes qu'une grande habitude leur avait acquise, l'emporta.

Il n'est ni difficile de voir la raison pour laquelle il en arriva ainsi dans cette circonstance, ni pourquoi il en arrive presque toujours ainsi; car autant les citoyens d'une république libre sont dans un combat supérieurs aux sujets d'un tyran, autant les mercenaires qui sont à la solde des tyrans sont au-dessus de ceux qui se mettent au service des républiques. C'est que les soldats républicains combattent pour faire triompher la liberté, et les sujets d'un tyran pour faire triompher la servitude, et que les mercenaires à la solde d'une république ne sont animés que par l'espérance du salaire dont on est convenu ; au lieu que les autres, s'ils manquent à leur devoir, courent risque de n'être plus employés; car un peuple libre, après la défaite des ennemis de sa liberté, ne se sert point de mercenaires pour la conserver. Un tyran, au contraire, a d'autant plus besoin d'eux qu'il aspire à plus de conquêtes; plus il y a de gens qui souffrent de ses injustices, plus il a d'embûches à craindre. En un mot, la sûreté des tyrans est tout entière fondée sur le zèle et les forces des soldais étrangers qu'ils ont à leur service. C'est là la raison pour laquelle les mercenaires de Machanidas montrèrent tant de valeur en cette occasion. Leur choc fut si violent, que les Illyriens et les cuirassiers qui soutenaient le étrangers de Philopoemen ne purent y résister : ils furent entièrement rompus et s'enfuirent en toute hâte à Mantinée, quoique cette ville fût à sept stades du champ de bataille.

Ce fut alors que l'on vit avec évidence une vérité dont quelques hommes font difficulté de convenir, c'est que la plupart des événements militaires, ne sont heureux ou malheureux qu'en proportion de l'habileté ou de l'ignorance des chefs. C'est être habile, je le veux, que de faire en sorte, après avoir bien commencé une action, que la fin ne démente pas le commencement; mais la gloire est bien plus grande, lorsqu'après avoir eu le désavantage au premier choc, loin d'en être ébranlé et de perdre la tête, on réfléchit sur les fautes que les succès font commettre à son ennemi, et qu'on les sait faire tourner à son avantage. Il est assez ordinaire de voir des troupes, à qui tout semble être entièrement favorable au commencement du combat, tourner le dos peu de temps après et être vaincues; et d'autres au contraire qui, après des commencements très désavantageux savent, par leurs manoeuvres, changer la face des choses et remporter la victoire, lorsqu'on s'y attend le moins. Philopoemen et Machanidas nous fournissent un exemple des plus frappants de cette inconstance de la fortune.

Après la déroute des mercenaires et la défaite de l'aile gauche de Philopoemen, Machanidas, au lieu de suivre son premier dessein, de déborder de ce côté-là, et de charger en flanc et de front les Achéens, se laisse aller à une ardeur de jeune homme, et, se mêlant à ses mercenaires, se met à poursuivre sans ordre les fuyards, comme si après avoir plié, la crainte seule n'eût point été capable de les faire courir jusqu'aux portes de la ville. Au contraire, le général des Achéens, après avoir fait d'abord son possible pour arrêter les siens, en appelant les officiers chacun par leur nom, et en les encourageant à tenir ferme, voyant que l'épouvante était trop grande, ne s'épouvanta pas pour cela lui-même; il ne prit pas la fuite et ne perdit pas espérance. Loin de là, il se mit à la tête d'une corne de sa phalange, et, dès que l'ennemi qui s'était mis à la poursuite des fuyards, eut laissé le champ de bataille libre, il fait à gauche avec les sections de sa première ligne, et, courant eu bon ordre, vient se saisir du terrain que Machanidas avait abandonné. Par là, outre qu'il coupait le chemin au retour de ceux qui poursuivaient, il débordait l'aile des ennemis de beaucoup. En cet état, il exhorta sa phalange à ne rien craindre, et à demeurer ferme jusqu'à ce que l'ordre lui vînt de charger. Il ordonna aussi à Polybe de Mégalopolis de rallier tout ce qui était resté d'Illyriens, de cuirassiers et de mercenaires, et, avec ces troupes de se poster derrière la pointe de la phalange, pour arrêter l'ennemi au retour de la poursuite.

Alors les Lacédémoniens, fiers de leurs premiers succès, avancent vers les Achéens, sans ordre et piques baissées. Quand ils furent sur le bord du fossé, soit qu'étant si proche des ennemis, il ne fût plus temps de changer de résolution, soit qu'un fossé dont la descente était aisée, sans eau pendant l'été et sans aucune haie, ne leur parût que méprisable, ils se jetèrent dedans sans hésiter. À ce moment fatal aux Lacédémoniens, et auquel Philopoemen s'attendait depuis longtemps, on sonne la charge, et on fond sur eux avec des cris épouvantables. Les Lacédémoniens, qui en descendant dans le fossé avaient rompu leurs rangs, ni virent pas plus tôt les ennemis au-dessus d'eux, qu'ils prirent la fuite; mais il en resta un grand nombre dans le fossé, tués en partie par les Achéens, en partie par leurs camarades mêmes.

On ferait mal d'attribuer cet événement au hasard ou à l'occasion; l'habileté du général en a tout l'honneur car, dès le commencement Philopoemen s'était couvert du fossé, non pour éviter le combat, comme quelques-uns se l'imaginaient, mais parce qu'en homme judicieux et en. grand capitaine il avait pensé en lui-même que, si Machanidas faisait franchir le fossé à son armée sans l'avoir auparavant reconnu, il arriverait à sa phalange ce qui lui est effectivement arrivé; ou que si, arrêté par le fossé, il changeait de sentiment et rompait par crainte son ordre de bataille, il serait regardé comme le plus inhabile des hommes, d'avoir, sans rien faire de mémorable, abandonné la victoire à son ennemi, et de n'avoir remporté d'une action que la honte d'une entière défaite. C'est une faute dans laquelle bien d'autres sont déjà tombés, qui, après s'être rangés en bataille, ne se croyant pas assez forts pour en venir aux mains, soit à cause de l'avantage du poste qu'occupaient les ennemis, soit à cause de leur nombre, ou pour d'autres raisons, ont rompu leur ordre, dans l'espérance, ou de vaincre à la faveur de leur arrière-garde, ou, du moins, de s'éloigner des ennemis sans danger. Il n'y a pas de fuite plus grossière et plus honteuse pour un général.

Quant à Philopoemen, tout ce qu'il avait prévu arriva; les Lacédémoniens s'enfuirent en déroute. Voyant ensuite sa phalange victorieuse et tout lui réussir à souhait, il pensa au point décisif, c'est-à-dire à empêcher que le tyran ne lui échappât. Sachant donc

qu'il était, lui et ses mercenaires, sur le bord du fossé et du côté de la ville, où il s'était imprudemment engagé en poursuivant les fuyards, et qu'on lui coupait le chemin de son premier poste, il attendit qu'il revînt. Machanidas en revenant s'aperçut que son armée fuyait, et sentant alors la faute qu'il avait faite et que tout était perdu, il commanda à ce qu'il avait de troupes de serrer leurs rangs, et tenta de passer dans cet ordre au travers des Achéens, qui étaient répandus çà et là en poursuivant. Quelques-uns de ses gens le suivirent d'abord, dans l'espérance que cet expédient les tirerait d'affaire; mais quand, en approchant, ils virent les Achéens qui gardaient le pont qui était sur le fossé, alors, perdant courage, ils se dispersèrent, et chacun chercha à se sauver du mieux qu'il pourrait. Machanidas lui-même, ne voyant pas de ressource par le passage du pont, court le long du fossé pour trouver quelque passage. Philopoemen le reconnaît à son manteau de pourpre et aux harnais de son cheval; il quitte aussitôt Anaxidame, après lui avoir donné ordre de ne pas bouger de son poste, et de ne faire quartier à aucun mercenaire, puisque c'était par leur moyen que Sparte étendait sa tyrannie, et, prenant avec lui Polyène et Simias, deux de ses amis, il passe de l'autre côté du fossé pour arrêter au passage le tyran et deux hommes qui le suivaient, un nommé Anaxidame et un des soldats mercenaires. Machanidas, ayant enfin rencontré un endroit où le fossé était aisé à franchir, pique son cheval et saute le fossé. Mais, dans ce moment-là même, Philopoemen lui lance sa javeline, puis l'achève avec la hampe. Anaxidame fut aussi tué par les deux amis de Philopoemen; le troisième, pendant qu'on tuait les deux autres, désespérant de passer, prit la fuite. Simias dépouilla les deux morts, enleva les armes et la tête du tyran, et courut la montrer aux siens, afin qu'en la voyant ils ne pussent plus douter du sort de Machanidas, et poursuivissent avec plus d'ardeur les fuyards jusqu'à Tégée. Ce spectacle fit tout l'effet que l'on s'était proposé, car ils entrèrent d'emblée dans cette ville, et, dès le lendemain, maîtres de la campagne, ils campèrent sur le bord de l'Eurotas. Ainsi ce peuple, qui depuis longtemps n'avait pu chasser les ennemis de son pays, se vit alors en état de ravager sans crainte toute la Laconie. Cette bataille ne coûta pas beaucoup de monde aux Achéens, mais les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, sans compter les prisonniers qui étaient encore en plus grand nombre. Le bagage et les armes tombèrent aussi entre les mains des Achéens. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE III

- Éloge d'Hannibal.

On ne peut considérer le nombre d'années qu'Hannibal a commandé, les batailles générales et les petits combats où il s'est trouvé, les sièges qu'il a faits, la révolte des villes qu'il avait conquises, les conjonctures fâcheuses où il s'est rencontré, la grandeur, et l'importance de la guerre qu'il a faite aux Romains, dans le sein même de l'Italie, pendant seize ans, sans jamais donner relâche à ses troupes, que l'on ne soit transporté d'admiration. Quelle habileté dans l'art de conduire les armées! quel courage! quel usage et quelle expérience dans la guerre! Comme un sage gouverneur, il a su tellement soumettre et contenir ses gens dans le devoir, que jamais ils ne se révoltèrent contre lui, et que jamais il ne s'éleva entre eux aucune sédition. Quoique son armée ne fût composée que de soldats de divers pays, Africains, Espagnols, Ligures, Gaulois, Carthaginois, Italiens, Grecs, qui n'avaient de commun entre eux ni lois, ni coutumes, ni langage, cependant il vint à bout par son habileté, de réunir toutes ces différentes nations, de les soumettre au commandement d'un seul chef, et de les faire entrer dans les mêmes vues que lui. On en serait peut-être moins surpris, si la fortune, toujours constante à son égard, ne lui eût jamais fait éprouver aucun revers; mais non. Si souvent il a eu le vent en poupe, quelquefois aussi il a eu des tempêtes à essuyer. Quelle idée tout cela ne doit-il pas donner de l'habileté d'Hannibal dans le métier de la guerre! On peut assurer sans rien risquer, que si ce grand homme n'était venu chez les Romains qu'après avoir essayé ses forces dans les autres parties du monde, il n'aurait pas manqué un seul de ses projets; mais il commença par où il devait finir. Comme les Romains furent le premier objet de ses exploits, il furent aussi l'écueil où ils échouèrent. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE IV

- Défaite d'Hasdrubal, fils de Giscon, par Pub. Scipion.
- Ilurgia, ville d'Espagne.
- Scipion réprime une sédition qui s'était élevée parmi ses soldats.
- Indibilis est défait en bataille rangée.

Hasdrubal ayant rassemblé ses troupes de toutes les villes où elles avaient pris leurs quartiers d'hiver, se mit en marche et alla camper assez près d'une ville appelée Ilinga, an pied d'une montagne où il se fortifia d'un retranchement; et où il avait devant lui une plaine très propre à livrer bataille. Il avait soixante-dix mille hommes de pied, quatre mille chevaux et trente-deux éléphants. Aussitôt Scipion envoya Junius Silanus à Colichas, pour en recevoir les troupes qu'il lui avait destinées, et qui consistaient en trois mille hommes d'infanterie et cinq cents chevaux. Il prit le reste des alliés, et commença à marcher centre l'ennemi. Il rencontra auprès de Castulon et de Boeceula les troupes que Silanus lui amenait de la part de Colichas. Mais une chose lui donnait beaucoup d'inquiétude : d'un côté les troupes romaines, sans alliés, n'étaient pas assez fortes pour livrer une bataille décisive, et de l'autre il ne lui paraissait pas prudent de hasarder, sur la foi des alliés, une action de cette importance. Après quelques délibérations, il prit le parti de faire manoeuvrer les Espagnols de telle sorte que l'ennemi crut qu'il s'en servirait, et cependant de n'engager que ses propres légions. Il se met ensuite en marche avec quarante-cinq mille hommes de pied et trois mille chevaux. Quand il fut près des Carthaginois et en présence de leur armée, il campa sur des hauteurs qui étaient vis à vis des ennemis. Magon, croyant que c'était justement là le moment favorable de charger les Romains pendant qu'ils dressaient leur camp, prit avec lui la plus grande partie de sa cavalerie; Masinissa se mit à la tête des Numides, et ils fondirent ensemble sur le camp, comme assurés qu'ils prendraient Scipion au dépourvu. Mais il avait prévu de loin cet événement, et avait mis en embuscade, derrière une hauteur, un nombre de cavalerie égal à celui des Carthaginois. Cette cavalerie, se montrant tout d'un coup et lorsqu'on ne s'y attendait pas, étonna si fort les ennemis, que plusieurs en fuyant tombèrent de leurs chevaux; les autres à la vérité se battirent avec vigueur, mais l'adresse des Romains à sauter en bas de leurs chevaux leur faisait perdre courage. Ils ne résistèrent que fort peu de temps, et tournèrent le dos, laissant beaucoup de morts sur le champ de bataille. D'abord ils se retiraient eu assez bon ordre; mais, chargés en queue par les Romains, ils rompirent bientôt leurs rangs, et s'enfuirent en déroute jusqu'à leur camp. Ce succès augmenta l'ardeur que les Romains avaient de combattre, et ralentit beaucoup celle des Carthaginois. Cependant les armées restèrent pendant quelques jours en ordre de bataille dans la plaine, sans rien faire, autre chose que de s'éprouver les uns les autres, par des escarmouches et des combats de troupes légères.

Scipion s'avisa alors de deux strata-èmes. Comme il se retirait d'ordinaire et rentrait dans son camp plus tard qu'Hadrubal, il avait observé que ce général mettait ses Africains au centre, et les éléphants sur les ailes. D'après cela, le jour qu'il s'était proposé de combattre étant venu, au lieu de ranger, comme il avait coutume de le faire, les Romains au centre et les Espagnols aux ailes, il fit tout le contraire et donna à ses troupes, par ce nouvel ordre, un grand avantage sur celles des ennemis.

Dès le grand matin, il envoya ordre aux tribuns et aux soldats de prendre leur repas, de se mettre sous les armes et de sortir du camp. Chacun ayant obéi avec joie, se doutant bien de ce qui allait se passer, il fit marcher en avant la cavalerie et les troupes légères, avec ordre d'approcher du camp des ennemis, et d'escarmoucher hardiment, et marcha ensuite lui-même à la tête de l'infanterie. Il ne fut pas plutôt au milieu de la plaine, que, contre l'ordre où il avait coutume de se ranger, il mit les Espagnols au centre et les Romains sur les ailes. La cavalerie arriva au camp des Carthaginois, et l'armée était déjà en bataille à la vue de leur camp, qu'ils avaient à peine eu le temps de prendre leurs armes; de sorte qu'Hasdrubal fut contraint d'envoyer à la hâte et à jeun sa cavalerie et ses troupes légères contre la cavalerie romaine, et de ranger dans l'ordre accoutumé son infanterie dans la plaine, assez près du pied de la montagne.

Pendant l'escarmouche, les Romains demeurèrent quelque temps simples spectateurs; mais comme le jour s'avançait, et que le combat des troupes légères ne décidait rien de part ni d'autre, parce qu'à mesure qu'elles étaient pressées, elles se retiraient vers leurs gens qui en détachaient d'autres pour prendre leur place, Scipion enfin fit passer les siennes par les intervalles des manipules, et les distribua sur chacune des ailes, derrière ceux qui étaient en ordre de bataille, les troupes légères et la cavalerie en avant, puis il marcha de front vers les ennemis. Quand il en fut environ à cinq cents pas, il ordonna aux Espagnols de continuer leur mouvement direct en bon ordre et au petit pas; à l'infanterie et à la cavalerie de la droite, de faire une conversion à droite, et à celles de la gauche, de faire le mouvement contraire. Scipion à l'aile droite, Martius et Silanus à la gauche, ayant pris trois turmes de cavalerie, les vélites correspondants et trois manipules d'infanterie (ce qui fait une syntagme, appelée cohorte par les Romains), ils s'écartèrent vers la droite et la gauche, se séparant du corps de bataille, et marchant, au pas redoublé, droit à la pointe des ailes de l'ennemi, suivis par le reste des ailes. Ces ailes, laissant en arrière le corps de bataille, étaient déjà près de l'ennemi, lorsque les Espagnols en étaient encore éloignés, parce qu'ils marchaient lentement en bataille. De cette manière, Scipion exécuta son projet, qui était de combattre par ses deux ailes avec les troupes romaines, contre les phalanges qui étaient aux ailes des ennemis. Le mouvement que fit faire Scipion à ses troupes pour les remettre en bataille et attaquer l'ennemi de front et toutes ensemble, produisit des mouvements partiels contraires, soit que l'on en jugeât en général d'aile à aile, soit que l'on considérât en particulier l'infanterie, par rapport à la cavalerie. À la droite, la cavalerie et les vélites s'étendirent vers par la droite pour se mettre en bataille, menaçant de déborder les ailes de l'ennemi; l'infanterie au contraire se mit en bataille par un à gauche. À l'aile gauche, l'infanterie se mit en bataille par un à droite, et la cavalerie avec les troupes légères s'étendirent vers la gauche. D'après ce mouvement de la cavalerie et de l'infanterie légère à chaque aile, ceux qui étaient à droite se trouvèrent à gauche.

Mais le détail et la diversité de ces mouvements n'étaient pas ce qui occupait Scipion; son attention était dirigée vers son but de déborder les ailes de l'ennemi; et c'était avec raison, car il ne suffit point de savoir les mouvements qui doivent se faire, il faut les exécuter lorsque l'occasion s'en présente. La cavalerie et l'infanterie légère s'étant mises en bataille et ayant engagé l'action, commencèrent à attaquer à coups de traits les éléphants, et les tourmentèrent tellement, qu'ils firent autant de mal à leurs propres troupes qu'aux ennemis; en effet, courant çà et là sans ordre, ils écrasaient tous ceux qui venaient à leur rencontre. Pour les ailes des Carthaginois, elles furent enfoncées

sans pouvoir tirer aucun secours du centre où étaient les Africains, l'élite de leur armée; car la crainte que les Espagnols ne vinssent les attaquer, les empêchait de quitter leur poste pour secourir les ailes, et ils ne pouvaient non plus rien faire dans leur poste, parce que les Espagnols n'étaient pas assez près pour engager l'action avec eux.

Les ailes sur lesquelles roulait toute la bataille se battirent pendant quelque temps avec courage; mais la chaleur étant devenue fort grande, les Espagnols, qui avaient été obligés de sortir du camp sans avoir pris de nourriture, étaient d'une faiblesse à ne pouvoir soutenir leurs armes; tandis que les Romains, pleins de force et de vigueur, avaient encore cet avantage sur eux, que, par la prudence de leur général, ce qu'il y avait de plus fort dans leur armée, n'avait eu affaire qu'à ce qu'il y avait de plus faible dans celle des ennemis. Hasdrubal, se voyant pressé, battit d'abord en retraite, mais peu après toute son armée s'enfuit et courut au pied de la montagne. De là, comme les Romains la poursuivaient à outrance, elle s'enfuit en désordre jusque dans ses retranchements, d'où même elle aurait été bientôt chassée, si quelque dieu ne fût venu à son secours. Mais, un orage s'étant élevé, il tomba une pluie si abondante et si continuelle, que les Romains regagnèrent leur camp avec peine. (DOM THUILLIER.)

Un grand nombre de Romains, pendant qu'ils étaient occupés à chercher l'argent et l'or fondus qui avaient coulé, furent consumés par les flammes. (Suidas in T¡thka.) SCHWEIGH.

Quoique Scipion se fût acquis une grande expérience des affaires, cependant il se trouva dans un très grand embarras, quand il se vit abandonné par une désertion d'une partie de son armée. Et l'on ne doit point en être surpris; car, de même que, parmi les souffrances du corps, il est aisé de se précautionner contre celles qui lui viennent du dehors, comme le chaud, le froid, la lassitude ou les blessures, et d'y remédier quand elles sont arrivées ; tandis qu'au contraire celles qui s'engendrent dans le corps même; telles que sont les ulcères et les maladies, ne peuvent aisément ni se prévoir ni se guérir lorsqu'on en est une fois attaqué ; ainsi se présentent une république et une armée. Pour peu que l'on veille à leur conservation, il est facile de se mettre en garde contre les mauvais desseins de dehors, ou de les secourir quand on les attaque; mais il est difficile d'apporter remède aux maux qui se produisent dans leur propre sein, comme aux factions, aux séditions, aux émeutes populaires : il faut pour cela une habileté, une adresse extraordinaires. Il est néanmoins une règle qui me paraît très propre à maintenir les armées, les républiques et les sociétés dans l'ordre : c'est de ne pas laisser les hommes dans un repos et une oisiveté trop longs, surtout lorsqu'ils sont dans la prospérité et qu'ils jouissent avec abondance de toutes les commodités de la vie.

Pour arrêter les suites que cette sédition pouvait avoir, Scipion, qui à une extrême vigilance joignait beaucoup d'adresse et d'activité, s'avisa de cet expédient. Il fut d'avis que l'on promît aux soldats qu'on leur payerait leur solde, et, afin qu'ils ne doutassent point de la sincérité de cette promesse, qu'on levât avec éclat et en diligence les taxes

qui avaient été pour cet effet imposées aux villes, voulant par là leur faire croire que ces levées ne se faisaient que pour les payer. Il voulut encore que les sept tribuns qu'il avait déjà envoyés aux soldats révoltés, y retournassent pour les exhorter à rentrer dans leur devoir, et à venir à lui pour recevoir leur solde en corps, s'ils le jugeaient à propos, ou chacun en particulier. Cet avis ayant été adopté, il ajouta que le temps et les conjonctures apprendraient ce qui restait à faire. Toutes les mesures ainsi prises, on donna tous les soins possibles à amasser de l'argent. Dès que les tribuns eurent exécuté l'ordre qu'ils avaient reçu et que Scipion en eut été averti, il assembla son conseil pour délibérer sur le parti qu'il y avait à prendre. Tous convinrent qu'il fallait fixer le jour où chacun devait se trouver auprès du général, et, quand tout le monde serait arrivé, qu'on accorderait une amnistie à la multitude, mais que les mutins seraient punis avec sévérité. Ces mutins étaient au nombre de trente-cinq.

Le jour venu et les séditieux approchant de la ville, tant pour obtenir le pardon de leur faute, que pour recevoir leur solde, Scipion donna secrètement l'ordre aux sept tribuns d'aller au devant d'eux, de prendre chacun cinq des auteurs de la sédition, de leur faire beaucoup d'amitiés, de les inviter à loger avec eux, ou, si cela ne se pouvait pas, du moins à prendre avec eux leurs repas. Trois jours auparavant, il avait ordonné aux troupes qu'il avait avec lui, de faire provision de vivres pour plusieurs jours, parce qu'il devait marcher avec Silanus contre Indibilis, qui avait quitté le parti des Romains. Cette nouvelle rendit encore les séditieux plus fiers et plus hardis; ils se flattèrent qu'ils disposeraient presque de tout à leur gré avec un général qui n'aurait pas d'autres soldats qu'eux.

Quand ils furent assez près de la ville, Scipion fit dire aux troupes qui y étaient renfermées, de partir avec leurs bagages le lendemain dès qu'il serait jour; et aux tribuns et aux préfets, quand ils seraient sortis de la ville, d'envoyer en avant les bagages, mais de faire faire halte aux soldats à la porte, de se partager ensuite à chaque porte, et de veiller à ce qu'aucun des séditieux ne sortît de la ville. Les tribuns qui avaient ordre d'aller au devant d'eux ne manquèrent pas d'obéir : ils allèrent les joindre des qu'ils arrivèrent, et leur firent beaucoup de caresses. Il leur avait été ordonné de s'en saisir d'abord, et , après le repas, de les lier et garder, sans permettre à personne de sortir de l'endroit où ils auraient mangé, excepté à celui qui devait porter au général la nouvelle de ce qui se serait passé. Tout cela ayant été exécuté, le lendemain au point du jour, Scipion voyant ces séditieux rassemblés dans la place publique, convoqua l'assemblée. Sur-le-champ tous accoururent selon la coutume, dans l'attente de voir leur général et d'entendre ce qu'il avait à leur dire sur les affaires présentes. Alors Scipion envoya ordre aux tribuns qui étaient aux portes, d'amener les soldats en armes et d'envelopper l'assemblée. Il s'avança ensuite, et, au premier coup d'oeil que tous jetèrent sur lui, ils furent extrêmement surpris de le voir dans une parfaite santé, lui qu'ils croyaient encore pouvoir à peine se soutenir.

Il commença par leur dire qu'il ne pouvait comprendre quels mécontentements ou quelles espérances les avaient portés à se révolter; que les révoltes contre la patrie et contre les chefs ne venaient ordinairement que de trois causes : ou de ce que l'on avait lieu de se plaindre des officiers, ou de ce que l'on n'était pas content de la situation présente des affaires, ou de ce que l'on aspirait à quelque chose de plus grand et de plus illustre que ce que l'on avait.

« Or, dites-moi donc laquelle de ces trois causes vous a poussés à la révolte? M'auriez-vous su mauvais gré de ce que votre solde ne vous a pas été pavée? Mais la faute ne doit pas m'en être imputée; car, tant que la chose a été en mon pouvoir, l'argent qui vous était dû ne vous a jamais manqué. Si c'est Rome qui est cause de ce que vous n'avez pas reçu ce que l'on vous doit depuis longtemps, fallait-il pour cela vous déclarer contre votre patrie, qui jusqu'à présenta fourni à tous vos besoins et dans laquelle vous avez été élevés? Ne valait-il- pas mieux me faire vos plaintes et prier vos amis de vous secourir et de vous soulager dans vos peines? Quand, pour pareil sujet, des soldats qui font du service un métier mercenaire, quittent ceux à la solde desquels ils servent, ils ne sont pas si criminels; mais que des gens qui ne font la guerre que pour eux-mêmes, pour leurs femmes et pour leurs enfants, tombent dans cette infidélité, c'est un crime impardonnable. C'est comme si un fils, se plaignant que son père l'a trompé dans un compte qu'ils avaient à régler ensemble, s'en allait en armes arracher la vie à celui dont il a reçu la sienne. Direz-vous que je vous ai commandé des travaux plus pénibles qu'aux autres, que je vous ai exposés à plus de dangers, et que je leur ai fait plus de part qu'à vous du butin et des autres profits de la guerre? Mais vous n'oseriez m'accuser d'avoir fait cette distinction et cette différence; quand vous seriez assez hardis pour cela, vous ne pourriez le persuader à personne. Quel sujet vous ai-je donc donné de vous éloigner de moi? je voudrais le savoir, car il me semble que vous n'avez rien à dire, rien même à penser contre la conduite que j'ai tenue à votre égard. Vous ne pouvez pas non plus vous rejeter sur la situation des affaires présentes. Ont-elles jamais été en meilleur état? jamais Rome a-t-elle remporté de plus grands avantages sur ses ennemis? jamais le soldat a-t-il eu de plus grandes espérances? Quelque esprit défiant dira peut-être qu'il y a pour vous plus à gagner et plus à espérer chez les ennemis. Et quels sont ces ennemis? Indibilis et Mandonius? Quoi! ne savez-vous pas qu'ils ne sont venus de notre côté qu'après avoir violé la foi qu'ils devaient aux Carthaginois, et qu'ils ne sont retournés chez les Carthaginois qu'après avoir foulé aux pieds la fidélité qu'ils nous avaient jurée? Après cela, des hommes recommandables par de si belles actions, ne méritent-ils pas bien qu'on ajoute foi à leurs promesses, et qu'on prenne les armes en leur faveur contre sa propre patrie? Vous n'espériez pas non plus apparemment que, combattant sous leurs enseignes, vous vous rendriez maîtres de l'Espagne : ni en joignant vos forces avec celles d'Indibilis, ni par vous-mêmes, vous n'étiez assez forts pour vous opposer à nos conquêtes. Quelles ont donc été vos vues? ne pourrais-je pas les savoir de vous-mêmes? est-ce l'expérience, la valeur, l'habileté de ces grands capitaines, que vous vous êtes choisis, qui ont gagné votre confiance? sont-ce les faisceaux et les haches qu'ils font marcher devant eux qui vous ont imposé? Mais j'aurais honte de m'arrêter là-dessus davantage. Ce n'est rien de tout cela, Romains; vous n'avez rien de juste à reprocher, ni à votre patrie ni à votre général. Je n'ai pour justifier votre faute, et auprès de Rome et auprès de moi, aucune autre raison à alléguer, sinon que la multitude est aisée à tromper, et qu'il est facile de la pousser où l'on veut : elle est susceptible des mêmes agitations que la mer; et de même que celle-ci, quoique calme, tranquille et stable par elle-même, se conforme et ressemble en quelque sorte aux vents qui la bouleversent et la tourmentent, quand elle est agitée par quelque tempête; de même la multitude est telle qu'il plaît de la rendre à ceux qui la conduisent et aux conseils desquels elle se livre et s'abandonne. C'est pour cela que tous les officiers de l'armée et moi nous voulons bien vous pardonner votre révolte, et que nous vous promettons solennellement

d'en bannir à jamais le souvenir. Mais il n'y a pas de pardon à espérer pour ceux qui vous l'ont inspirée; nous serons inexorables, et l'attentat qu'ils ont commis contre leur patrie et contre nous sera puni selon sa gravité. »

À peine Scipion eut-il fini de parler, que les troupes qui environnaient l'assemblée frappèrent de leurs épées contre leurs boucliers, selon l'ordre qui leur avait été donné. Aussitôt on amena liés et dépouillés les auteurs de la sédition. La multitude fut si effrayée et des soldats qui l'enveloppaient, et du triste spectacle qu'elle avait devant les yeux, que, pendant qu'on déchirait de verges les uns, et que l'on massacrait les autres à coups de hache, personne ne changea de visage et n'osa proférer la moindre parole, et que tous demeurèrent comme immobiles d'étonnement et de crainte. On traîna ces criminels à travers l'assemblée, et ensuite le général et les autres officiers engagèrent leurs paroles aux autres, que jamais on ne leur rappellerait leur faute. Ceux-ci jurèrent aussi l'un après l'autre aux tribuns, qu'ils seraient soumis aux ordres de leurs chefs, et que jamais ils ne trameraient aucun complot contre Rome. C'est ainsi que Scipion réprima par sa prudence une sédition qui aurait pu causer de grands maux, et qu'il rétablit son armée dans les dispositions où elle était avant que ce soulèvement arrivât. (DOM THUILLIER.)

Scipion, ayant rassemblé son armée dans la ville même de Carthage-la-Neuve, convoqua une assemblée de ses soldats et leur tint un discours sur la hardiesse et la perfidie d'Indibilis. Il s'étendit fort sur ce sujet, et les raisons dont il se servit animèrent puissamment la multitude à tirer vengeance de l'infidélité de ce prince. Il rappela ensuite les combats que les Romains avaient livrés aux Ibériens et aux Carthaginois réunis, tandis que c'étaient les Carthaginois qui commandaient; qu'après avoir toujours été vainqueurs dans ces combats, il serait honteux de douter que, combattant contre les Ibériens commandés par Indibilis, ils ne remportassent la victoire; que, par cette raison, il ne voulait se servir du secours d'aucun Ibérien, et que les Romains feraient seuls cette expédition, afin que toute la terre connût que ce n'était point par le secours des Ibériens qu'ils avaient chassé d'Ibérie les Carthaginois, mais que leur valeur seule et leur courage avaient défait leurs troupes et celles des Celtibériens. « Soyons seulement d'accord entre nous, ajouta-t-il, et si jamais nous avons entrepris quelque guerre avec confiance, marchons de même à celle-ci. Ne vous inquiétez pas du succès, je m'en charge avec l'aide des dieux immortels. » À ces mots les troupes conçurent tant d'ardeur et d'assurance, qu'à les voir on eût cru qu'elles étaient en présence des ennemis, et qu'elles étaient près d'en venir aux mains. Le lendemain de cette assemblée, Scipion se mit en marche. Au bout de dix jours il arriva à l'Ébre, et quatre jours après il l'avait passé. Il campa d'abord à la vue des ennemis, dans une vallée qui était entre eux et lui. Le jour d'après, ayant donné ordre à C. Lélius de tenir sa cavalerie toute prête, et à quelques tribuns de disposer au combat les vélites, il fit jeter dans cette vallée quelques bestiaux qui étaient à la suite de son armée. Les Ibériens ne furent, pas plus tôt tombés sur cette proie, que l'on détacha quelques vélites contre eux. L'action s'engage; on envoie de part et d'autre du monde pour soutenir le combat; il se livre dans la vallée une vive escarmouche d'infanterie. Lélius avec sa cavalerie saisit cette occasion de fondre sur ceux qui escarmouchaient, leur coupe le chemin du pied de la montagne,

et renverse la plupart de ceux qui étaient répandus dans le vallon. Cet avantage irrite les Barbares, qui, pour ne point paraître effrayés et entièrement vaincus, font marcher toute leur armée dès le point du jour et la mettent en bataille. Scipion aspirait après ce moment ; mais, voyant les Ibériens descendus imprudemment dans la vallée, et ranger dans la plaine et cavalerie et infanterie, il différa quelque temps d'aller à eux, pour leur donner le temps de ranger en bataille le plus d'infanterie qu'ils pourraient. Ce n'est pas qu'il ne se fiât point à sa cavalerie; mais il comptait beaucoup plus sur son infanterie, qui, dans les batailles rangées et de pied ferme, était fort supérieure à celle des Ibériens, sans parler des armes et du courage, qui la mettaient encore fort au dessus de l'ennemi. Quand il y eut autant de gens de pied qu'il le souhaitait, il se mit lui-même en bataille contre ceux qui étaient postés au pied de la montagne, et fit marcher quatre cohortes serrées contre ceux qui étaient descendus dans la vallée. En même temps Lélius avança avec sa cavalerie par les collines qui du camp s'étendaient jusque dans le vallon, tomba sur la cavalerie ennemie par ses derrières, et la retint à combattre avec lui. Par là, l'infanterie qui n'était descendue dans la vallée que sur l'espérance qu'elle avait d'être soutenue par la cavalerie, étant privée de son secours, est pressée et réduite aux extrémités. La cavalerie n'était pas dans une position plus prospère. Prise dans un défilé et ne sachant comment se retourner, elle tue plus de ses gens que les Romains n'en tuent; elle était d'autant plus à l'étroit que son infanterie l'incommodait en flanc, l'infanterie romaine en tête, et la cavalerie par derrière. Dans ce combat, presque tout ce qui était descendu dans la vallée fut passé au fil de l'épée, et ceux qui étaient au pied de la montagne furent mis en déroute; c'étaient les troupes légères qui formaient un tiers de toute l'armée. Indibilis se sauva avec eux, et se mit à couvert dans un lieu fortifié. Les affaires d'Ibérie terminées, Scipion revint à Tarragone, pour aller de là dans sa pairie recevoir l'honneur du triomphe qu'il avait mérité. Afin d'y arriver au temps de l'élection des consuls, après avoir donné ordre à tout ce qu'il y avait à faire en Espagne, il s'embarqua pour Rome avec C. Lélius et d'autres amis, laissant le commandement de l'armée à M. Junius. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE V

- V. Antiochus rétablit Euthydème dans sa première dignité.
- Expédition d'Antiochus dans les hautes provinces de l'Asie.

Euthydème, né à Magnésie, tâchait de se justifier auprès de l'ambassadeur d'Antiochus, en lui remontrant que ce prince avait tort de vouloir le chasser de son royaume; que, loin d'avoir quitté son parti, il ne s'était rendu maître de la Bactriane qu'en faisant mourir les descendants de ceux qui lui avaient manqué de fidélité. Après avoir parlé longtemps sur ce sujet, il pria Téléas de se rendre médiateur entre Antiochus et lui, et de faire en sorte, par ses remontrances et ses prières, que ce prince ne lui vît pas avec peine le nom et la dignité de roi. Il ajoutait que, s'il ne se rendait pas, il n'y aurait de sûreté ni pour l'un ni pour l'autre; qu'un grand nombre de Numides étaient prêts à fondre sur le pays, ce qui les menaçait l'un et l'autre d'un péril égal; car ces sauvages, une fois entrés, infecteraient tous les habitants de leur barbarie. Téléas alla ensuite porter ces paroles à Antiochus, qui, cherchant depuis longtemps à terminer la guerre, accepta volontiers les propositions de paix que Téléas apportait de la part d'Euthydème. Après plusieurs autres voyages de cet ambassadeur, Euthydème envoya Demetrius son fils pour ratifier le traité. Antiochus le reçut bien, et, jugeant sur sa beauté, sur ses discours et sur l'air de majesté qui régnait dans toute sa personne, qu'il était digne d'être roi, il lui promit une de ses filles en mariage, et accorda à son père le nom de roi. Les autres articles du traité furent mis par écrit, et on confirma l'alliance par serments. Cette affaire conclue, Antiochus, ayant fait distribuer des vivres à son armée et pris les éléphants d'Euthydème, se mit eu marche. Après avoir traversé le Caucase, il entra chez les Indiens, et lia de nouveau amitié avec le roi Sophagasène. Il y reçut encore des éléphants, de sorte qu'il en eut en tout cent cinquante. Il partit de là, après avoir fait une nouvelle provision de vivres, et y laissa Androstène de Cyzique pour avoir soin d'emporter l'argent que ce roi était convenu de lui donner. Quand il eut traversé l'Arachosie, il passa la rivière d'Érymanthe, et entra par la Drangiane dans la Carmanie, où, comme l'hiver approchait, il mit ses troupes en quartiers. Telle fut l'expédition d'Antiochus dans les hautes provinces, expédition par laquelle il soumit à son pouvoir, non seulement les satrapes de ces contrées, mais encore les villes maritimes et les puissances qui étaient en deçà du mont Taurus, mit son royaume à couvert de toute incursion, et tint en respect par son courage tous les peuples qu'il s'était soumis. Enfin, il fit voir par là et aux peuples de l'Asie, et à ceux de l'Europe, qu'il était véritablement digne de régner. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE VI

Quelques lecteurs voudront peut-être savoir pourquoi, contre l'ancienne habitude, je n'ai pas mis des sommaires à ce livre, et j'ai préféré une exposition qui classe les faits par olympiades. Ce n'est pas, certes, que je regarde les sommaires comme inutiles, car ils provoquent l'attention du lecteur qui veut s'instruire, et l'engagent à feuilleter le livre; ils sont d'ailleurs d'un grand secours pour faciliter les recherches. Toutefois, m'étant aperçu que cette méthode est négligée et rejetée par plusieurs motifs assez légers, je préfère recourir aux expositions. Elles me paraissent en effet non seulement offrir le même avantage, mais elles semblent quelquefois préférables, et sont surtout plus convenablement placées, puisqu'elles se trouvent liées à la narration même. Par ces motifs, j'ai cru devoir leur donner la préférence dans tout le cours de cet ouvrage, à l'exception des cinq premiers livres, où j'ai placé des sommaires, parce qu'ils ne m'ont pas paru propres à recevoir des expositions. (ANGELO MAI, Script. veter. nova collectio, t. II ; JACOB. GEEL.)

CHAPITRE VII

Il avouait bien que ces discours ne laissaient pas que d'être spécieux , mais il n'y trouvait pas, à beaucoup près, le caractère que présente la vérité. (ANGELO MAI, ibid.)

CHAPITRE VIII

- *Comment les Aspasiaques nomades passent par terre dans l'Hyrcanie.*

Quelle utilité peut en effet retirer le lecteur des récits de guerres et des combats, de villes assiégées et prises, si on ne lui révèle en même temps les causes qui ont amené les succès et les revers? Le résultat des événements ne présente dans ce cas qu'un intérêt frivole; tandis que l'examen convenable des motifs qui dirigèrent une entreprise, devient profitable aux auditeurs. Entrez surtout dans le détail de chaque affaire, et dites comment elle a été conduite, si vous voulez instruire ceux qui s'occupent de semblables spéculations. (Ibid.)

vspace*1cm

CHAPITRE IX

- *Comment les Aspasiaques nomades passent par terre dans l'Hyrcanie.*

Quelle utilité peut en effet retirer le lecteur des récits de guerres et des combats, de villes assiégées et prises, si on ne lui révèle en même temps les causes qui ont amené les succès et les revers? Le résultat des événements ne présente dans ce cas qu'un intérêt frivole; tandis que l'examen convenable des motifs qui dirigèrent une entreprise, devient profitable aux auditeurs. Entrez surtout dans le détail de chaque affaire, et dites comment elle a été conduite, si vous voulez instruire ceux qui s'occupent de semblables spéculations. (Ibid.)

Fragments du LIVRE XII

CHAPITRE I

- Divers fragments géographiques.
- Sur le lotus.
- Réfutation de ce que dit Timée sur l'Afrique et sur l'île de Corse.

Sippon, ville de Libye. POLYBE, livre XII. Tabraca, ville de Libye. POLYBE, livre XII. Ses habitants s'appellent Tabraciens. Singa, comme le dit Polybe clans son livre XII. Ses habitants s'appellent Singéens. Polyhistor, dans le livre III de son traité sur l'Afrique, cite, comme Démosthènes, une ville d'Afrique appelée Chalcée ; mais Polybe le réfute en disant, dans son XIIe livre : « Il commet une erreur au sujet de Chalcée; en effet, ce n'est pas une ville, mais un établissement où l'on travaille l'airain. » Polybe, dans son XIIe livre, dit qu'il existe dans les environs de Syrtes, une contrée nommée Byssatide, qui a deux mille stades de circonférence, et une forme circulaire. (Ex Steph. Byz, et Athen.) SCHWEIGHÆUSER.

Polybe de Mégalopolis, témoin oculaire, rapporte dans son XIIe livre les mêmes particularités qu'Hérodote sur la plante d'Afrique appelée lotus. Voici ce qu'il en dit : « Le lotus est un arbre peu élevé, mais tortueux et épineux. Ses feuilles sont vertes, semblables à celles de la ronce, mais un peu plus larges, d'une teinte un peu plus foncée. Son fruit, lorsqu'il commence à se former, est semblable, pour la couleur et la grosseur, aux baies blanches du myrte lorsqu'elles sont mûres. En mûrissant il prend une couleur écarlate et devient, pour la grosseur, presque semblable aux olives rondes; il a un noyau extrêmement petit. On cueille ce fruit lorsqu'il est parvenu à sa maturité, et, après l'avoir broyé dans une espèce de bière de froment, on le fait coaguler dans des vases pour servir à la nourriture des esclaves, ou bien, après en avoir ôté le noyau, on le garde pour servir aussi de nourriture aux hommes libres. C'est un mets à peu près semblable pour le goût aux figues sauvages et aux dattes, mais d'une odeur plus désagréable. En le broyant et le faisant infuser dans de l'eau, on en fait aussi un vin d'un goût agréable et suave, semblable à celui du bon hydromel. On le boit aussi pur et sans eau; mais

cette sorte de boisson ne peut pas se conserver au delà de dix jours; aussi les habitants du pays la préparent à mesure qu'ils la consomment. Ils font encore avec ce fruit du vinaigre. (Athenaei. Deipnos., lib. XIV, c.18.) SCHWEIGH.

L'Afrique est un pays dont on ne peut trop admirer la fertilité. Mais Timée a parlé de cette partie du monde en homme qui n'en avait aucune connaissance, sans lumières, sans jugement, et uniquement sur la foi d'anciennes traditions qui ne méritent aucune croyance : comme, par exemple, que ce pays est composé entièrement de terres sablonneuses et sèches, qui ne produisent aucun fruit. Ce que l'on en dit par rapport aux animaux, est tout aussi mal fondé. Il y a dans l'Afrique des chevaux, des bœufs, des moutons, des chèvres en si grande quantité, que je ne sais si l'on en pourrait trouver autant dans tout le reste de l'univers. Et c'est pour cela que, comme la plupart des peuples de ce grand pays ignorent complètement la culture de la terre, ils ne vivent que de la chair des animaux et qu'avec les animaux. Qui ne sait qu'on y voit des éléphants, des lions, des léopards en grand nombre et d'une force prodigieuse, des buffles très beaux, et des autruches d'une grandeur prodigieuse; tous animaux dont on ne trouve aucun dans l'Europe? Timée, cependant, garde sur tout cela un profond silence, et semble n'avoir pris à tâche que de nous débiter des fables. Il n'est pas plus fidèle sur l'île de Corse. D'après ce qu'il en dit dans son second livre, on croirait que tout est sauvage dans cette île, chèvres, moutons, bœufs, cerfs, lièvres, loups et encore d'autres animaux. Les habitants, selon lui, n'ont aucune autre industrie que d'aller à la chasse de ces animaux. Il est cependant certain qu'il n'y a dans l'île de Corse aucun de ces animaux qui soit sauvage, mais que cette île contient seulement des renards, des lapins et des moutons. Le lapin, vu de loin, ressemble à un lièvre; mais quand on le prend, on s'aperçoit qu'il n'a du lièvre ni la figure ni le goût. Il naît pour l'ordinaire sous terre. La raison pour laquelle tous les animaux paraissent là être sauvages, c'est que comme île est couvertes d'arbres, et qu'elle est pleine de rochers et de précipices, les pâtres ne peuvent pas suivre leurs bestiaux dans les pâturages. Quand ils trouvent quelque lieu propre à les faire paître, ils sonnent d'une trompe, et chaque troupeau accourt au son de celle de son pâtre, sans jamais prendre l'une pour l'autre. Quand on descend dans l'île, et que voyant des chèvres ou des bœufs paître seuls, on veut les prendre, ces animaux, qui ne sont pas accoutumés à se laisser approcher, prennent d'abord la fuite. Si le pâtre sonne alors de sa trompe, ils accourent à toutes jambes à lui. Là-dessus les étrangers les croient sauvages, et Timée, faute d'examen, s'y est trompé comme les autres. Au reste ce n'est pas une chose fort surprenante, que de voir ces animaux dociles au son d'une trompe. En Italie ceux qui nourrissent des porcs ne le font pas dans des pâturages séparés; ils ne suivent pas leurs troupeaux comme on le fait en Grèce : ils marchent devant, et de temps en temps sonnent d'un cornet. Les porcs suivent et courent au son de cet instrument, et chaque troupeau a tellement l'habitude de distinguer le son du cornet de celui à qui il appartient, que cela paraît incroyable à ceux à qui on en parle pour la première fois. Comme on fait en Italie un grand usage des porcs, on en élève une grande quantité (moindre cependant que dans l'ancienne Italie, chez les Étrusques et les Gaulois) ; de sorte qu'il n'est pas rare de voir une truie à elle seule nourrir un troupeau de mille porcs et même davantage. On les conduit hors des étables, les mâles séparés des femelles ou distingués selon leur âge. Mais plusieurs

troupeaux se trouvant assemblés dans le même lieu, comme il n'est pas possible de les garder en particulier, et qu'ils se confondent ensemble ou dès leur sortie des étables, ou dans les pâturages, ou en revenant d'où ils sont partis, pour les distinguer sans peine, les porchers ont inventé le cornet, au son duquel ils st séparent d'eux-mêmes de quelque côté que se tournent ceux qui les conduisent et les suivent avec tant de vitesse qu'il n'y a point de force ni de violence qui puisse les arrêter. En Grèce, lorsque les troupeaux cherchant leur pâture se sont mêlés les uns avec les autres, celui qui en a un plus nombreux, au premier moment favorable, en enveloppe celui de son voisin et l'emmène avec le sien, ou quelque voleur en embuscade le détourne et s'en saisit sans que le porcher s'en aperçoive, parce qu'il en est fort éloigné, et que son bétail s'écarte trop par l'ardeur de manger le gland, quand il commence à tomber des chênes. Mais c'en est assez, sur ce sujet. (Don THUILLIER.)

CHAPITRE II

- *Particularités sur les Locriens.*
- *Deux sortes de faussetés à distinguer dans une histoire.*
- *Timée.*
- *Le même.*

J'ai fait plusieurs voyages chez le! Locriens, et je leur ai même rendu de services considérables. C'est par mon aide qu'ils obtinrent d'être exemptés de marcher en Espagne avec les Romains. Pendant la guerre de Dalmatie, par un traité fait avec les Romains, ils devaient leur envoyer des secours par mer, j'obtins encore qu'ils fussent dispensés d'en envoyer. Aussi m'ont-ils su beaucoup de gré de leur avoir épargné les peines, les dangers et les dépenses que ces deux expéditions leur auraient coûté, et il n'y a point d'honneurs et d'amitiés qu'ils ne m'aient faits pour m'en témoigner leur reconnaissance. Je devrais donc être beaucoup plus porté à parler honorablement de ce peuple qu'à en dire des choses désavantageuses. Mais malgré tout cela je ne puis dissimuler que ce que dit Aristote de cette colonie me paraît plus véritable que ce que Timée en raconte. Les Locriens eux-mêmes reconnaissent que ce qu'ils en ont appris de leurs ancêtres est conforme à ce qu'Aristote, et non pas à ce que Timée en rapporte. Ils le prouvent premièrement, parce que tout ce qu'il y a chez eux de noble et d'illustre par la naissance, vient des femmes et non pas des hommes. Par exemple, on passe chez eux pour noble, lorsqu'on tire son origine des cent familles. Or le titre de noblesse avait été accordé à ces cent familles par les Locriens avant qu'ils vinssent s'établir en Italie, et ce sont celles dont un oracle avait ordonné de tirer au sort les cent filles que l'on devait envoyer tous les ans à Troie. Quelques-unes de ces filles se trouvèrent dans la colonie, et ceux qui en descendent sont encore regardés comme nobles, et on les appelle les enfants des cent familles. Autre preuve : il y a chez eux une fille à qui le ministère auquel elle est employée fait donner le nom de Phialéphore. La raison qu'ils donnent de cette coutume, la voici : Dans le temps qu'ils chassèrent les Siciliens de l'endroit d'Italie qu'ils occupent aujourd'hui, ces peuples avaient à la tête de leurs sacrifices, un de leurs plus nobles et de leurs plus illustres citoyens. Les Locriens, qui n'avaient reçu de leurs pères aucune loi sur les sacrifices, prirent des Siciliens cette coutume, comme la plupart des autres de la même nation, et l'ont depuis toujours gardée, avec ce changement néanmoins, qu'au lieu d'un jeune homme, c'est une jeune fille qui est Phialéphore, parce que chez eux la noblesse vient des femmes. Ils ajoutent qu'ils n'ont aucune alliance avec les Locriens de Grèce, et qu'ils n'ont pas ouï dire qu'ils en aient jamais eu; au lieu qu'ils savent par tradition qu'ils en avaient avec les Siciliens. Ils disent même la manière dont on s'y prit pour traiter avec ce peuple , qui est qu'en arrivant dans le pays, les Siciliens épouvantés n'ayant pu se défendre de les recevoir, les Locriens leur jurèrent qu'ils vivraient de bonne amitié avec eux, et que le pays serait commun aux deux nations, « tant qu'ils marcheraient sur cette terre et qu'ils porteraient des têtes sur les épaules ; » mais qu'avant de faire ce serment ils avaient mis de la terre sous la semelle de leurs souliers, et sur leurs épaules des têtes d'ail qui ne paraissaient point, et qu'ayant ensuite secoué la terre de leurs souliers et les têtes d'ail de dessus leurs épaules, ils avaient, à la première occasion qu'ils avaient crue favorable, chassé les Siciliens de cette contrée. (DOM THUILLIER.)

Timée le Tauroménitain dit dans le IXe livre de son Histoire (nom que Polybe donne ironiquement dans son XIIe livre à l'ouvrage de cet écrivain) : « Ce n'était pas autrefois chez les Grecs un usage héréditaire que de se faire servir par des esclaves achetés; » et il écrit aussi : « On blâmait hautement Aristote, et l'on disait qu'il avait été entièrement induit en erreur dans son traité sur les coutumes des Locriens. En effet, par les lois de ce peuple, il n'est pas même permis d'avoir des esclaves.» (Athenées, Deipnos., lib. VI, c. 18 et 20.)

Timée dit que comme une règle ne laisse pas d'être règle et de mériter ce nom, quoiqu'elle soit ou trop courte ou trop étroite, pourvu qu'elle soit droite; et qu'au contraire on doit l'appeler de tout autre nom lorsqu'elle manque de cette propriété qui lui est essentielle, il en est de même de l'histoire. Que le style n'en soit pas tel qu'il devrait être, que la disposition en soit défectueuse, qu'elle pèche en quelque autre des parties qui lui sont propres ; si l'on s'y est appliqué à rapporter la vérité, tous ces défauts n'empêchent pas que le nom d'histoire ne lui soit donné à juste titre; mais elle est indigne de ce nom lorsque la vérité ne s'y trouve pas. Pour moi, je suis persuadé que la vérité est ce qu'un historien doit principalement avoir en vue. J'ai dit même quelque part dans cet ouvrage, qu'une histoire sans vérité était comme un animal sans yeux, parfaitement inutile. Mais je crois en même temps que l'on doit distinguer deux sortes de faussetés, l'une qui vient de l'ignorance de la vérité, l'autre qui se dit de propos délibéré; que celle-ci est la chose du monde la plus odieuse et la plus haïssable, mais qu'il faut excuser ceux qui ne s'écartent de la vérité que parce qu'elle ne leur était pas connue.(DOM THUILLIER.)

L'histoire de Timée est pleine de faussetés semblables. Cet écrivain paraît cependant ne pas être tombé dans ce défaut par ignorance des faits, mais il semble plutôt avoir été aveuglé par l'esprit de parti; car toutes les fois qu'il s'agit de louer ou de blâmer quelqu'un, il oublie aussitôt ce qu'il se doit à lui-même et enfreint toutes les lois de la bienséance. Au reste en voilà assez pour justifier Aristote. On a vu pourquoi et sur quels fondements il a parlé des Locriens de la manière que nous, avons dite. Mais ceci nous donne occasion de porter notre jugement sur Timée et sur toute son Histoire, et eu même temps de parler du devoir d'un historien. Je crois avoir montré que Timée et Aristote n'ont été guidés que par des conjectures, et que le sentiment de celui-ci est plus vraisemblable que celui de l'autre. Or, pour être suivi, il suffit qu'il soit tel, car là-dessus on ne peut rien découvrir d'incontestablement vrai. Mais accordons à Timée qu'il a le plus approché de la vérité. Cela lui donnait-il le droit de décrier, de déchirer, de condamner à tort, pour ainsi dire, ceux qui avaient été moins heureux que lui? Non assurément. Ce n'est qu'à l'égard des historiens qui de dessein prémédité débitent des choses fausses qu'on doit être rigoureux et implacable mais ceux qui ne tombent dans ce défaut que parce qu'ils sont mal informés doivent être plus ménagés. On relève avec bienveillance leurs fautes et on les leur pardonne. Sur ce principe, ou il faut prouver que ce qu'Aristote a dit des Locriens, il l'a dit ou pour plaire à quelqu'un, ou pour en

tirer quelque gratification, ou parce qu'il avait quelque démêlé avec eux : ou si l'on n'ose avancer rien de tout cela contre Aristote, on doit convenir que les traits piquants que Timée a lancés contre lui marquent un homme peu attentif à ses devoirs. Car voici le portrait qu'il en fait. Aristote, si l'on en croit Timée, était un homme hardi, étourdi, téméraire, qui, par une calomnie imprudente, a osé dire des Locriens, qu'ils étaient une colonie composée d'esclaves fugitifs et de gens corrompus, et qui avance cette fausseté avec tant d'assurance, qu'il semblerait, à l'entendre, que c'est un général d'armée, et que c'est lui qui, à la tête de ses troupes, a défait depuis peu les Perses en bataille rangée aux portes de la Cilicie. On sait cependant, continue Timée, que c'est un sophiste ignorant, haïssable, qui sur ses vieux jours, d'apothicaire accrédité s'est avisé de s'ériger en historien, qui pique toutes les tables, gourmand, entendu en cuisine, prêt à tout faire pour un bon morceau. À quel tribunal souffrirait-on qu'un homme de la lie du peuple vomît ces injures contre sa patrie? Ces excès ne paraîtraient-ils pas insupportables? Un historien qui connaît ses devoirs, non seulement ne salit pas ses écrits de ces sortes de grossièretés, il n'ose pas même les penser. Mais examinons un peu de près le sentiment de Timée, et comparons les raisons sur lesquelles il se fonde avec celles d'Aristote; par là nous serons en état de juger lequel des deux mérite la censure. Il assure que, sans s'arrêter à des vraisemblances, il e été lui-même en Grèce consulter les Locriens sur l'origine de leur colonie, que d'abord ils lui ont montré des actes authentiques qui subsistent encore, et commencent ainsi : « Comme il convient aux pères à l'égard de leurs enfants, etc. ; » qu'il avait vu ensuite des décrets publics qui établissaient les lois que les Locriens devaient observer les uns à l'égard des autres; qu'ayant appris, ce qu'Aristote avait écrit de leur colonie, ils avaient été étonnés de la témérité de cet écrivain; que de Grèce il avait passé chez les Locriens d'Italie; qu'il y avait trouvé des lois et des coutumes qui ne se sentaient point du tout de l'esprit d'esclavage, mais qui étaient dignes d'hommes libres; qu'on y trouvait des peines infligées aux fugitifs et aux gens de mauvaise vie, ce qui ne se verrait point s'ils avaient à se reprocher la même origine. Telles sont les raisons de Timée. Mais demandons à cet historien quels sont les Locriens qu'il a interrogés et qui l'ont informé de toutes ces particularités? Si en Grèce, comme en Italie, il n'y avait qu'une seule nation de Locriens, peut-être n'aurions-nous pas lieu de douter de sa bonne foi, au moins il nous serait aisé de nous éclaircir. Mais il y a deux nations de Locriens. Chez lesquels s'est-il transporté? Quelles villes de l'autre nation a-t-il consultées? Chez qui a- t-il trouvé ces actes qu'il fait tant valoir? car il ne nous dit rien sur tous ces points. On sait cependant que la gloire qu'il dispute aux autres historiens, c'est celle de l'exactitude dans l'ordre des événements, et dans l'indication des pièces dont il s'est servi. Comment donc s'est-il oublié jusqu'à ne nous nommer ni la ville où il a découvert ces actes, ni le lieu où ils ont été écrits, ni les magistrats qui les lui ont communiqués, ni ceux à qui il en a parlé? S'il eût pris ces précautions, tous les doutes se dissiperaient, et en cas qu'il en restât, on s'assurerait aisément de la vérité. Soyons persuadés que s'il ne les a pas prises, c'est qu'il craignait qu'on ne le démentit. Sans cela il n'aurait pas manqué de nous étaler toutes ces preuves. On va s'en convaincre. Il cite nommément Échécrate, il dit que c'est avec lui qu'il s'est entretenu sur les Locriens d'Italie; et pour montrer que cet Échécrate n'était pas un homme de néant, il a soin de nous dire que son père avait été ambassadeur de Denys le Tyran. Un historien capable de ces sortes de détails oublierait-il un acte public, un monument authentique? Un historien qui compare les éphores des premiers temps avec les rois de Lacédémone; qui range selon l'ordre des temps les archontes d'Athènes, les

prêtresses de Junon à Argos, et ceux qui ont vaincu aux jeux Olympiques, et relève jusqu'à une erreur de trois mois dans les monuments de ces villes; qui déterre les pièces les plus cachées; qui le premier a trouvé dans les lieux les plus secrets des temples les monuments de l'hospitalité publique : un tel historien, dis-je, est inexcusable, soit qu'il ignore les circonstances que nous demandons, soit que les sachant il avance des choses fausses. Dur et inexorable à l'égard d'autrui, il mérite qu'on le traite avec la même rigueur. Après avoir menti sur les Locriens de Grèce, passant à ceux d'Italie, il accuse Aristote et Théophraste d'avoir faussement représenté les lois et les autres usages établis chez les deux nations. Quoique cela doive m'écarter de mon sujet, je prévois que je serai obligé de dire et de prouver ce que je sais sur ces deux colonies. Si je m'y suis arrêté trop longtemps dans cet endroit, c'est pour éviter de faire des digressions trop fréquentes. (Vertus et Vices.) DOM THUILLIER.

Timée rapporte que Démocharès s'était prostitué de façon qu'il ne lui aurait pas été permis d'allumer de sa bouche le feu sacré, et que dans ses écrits l'on trouvait plus d'obscénités que dans ceux de Botrys, de Philénis et des autres auteurs les plus sales. Il est étonnant qu'un homme bien élevé se permette des termes qu'on aurait honte de se permettre dans des lieux de prostitution. Timée a senti toute l'horreur de ces calomnies, et, de peur de passer pour en être l'inventeur, il prend à témoin un poète comique dont il ne dit pas le nom. Pour moi, je suis persuadé que Démocharès n'est pas coupable de ces ordures. Ce qui l'en justifie, c'est qu'il est né d'une famille illustre et qu'il a reçu une très belle éducation; il était neveu de Démosthène. Une autre raison, c'est que les Athéniens lui ont donné le commandement de leurs troupes, et l'ont élevé encore à d'autres dignités. Il n'est nullement vraisemblable qu'ils eussent fait tant d'honneur à un homme plongé dans de pareilles infamies, Timée ne prend pas garde qu'il déshonore moins Démocharès que les Athéniens, qui ont aimé cet historien maltraité par lui si cruellement, jusqu'au point de lui confier la défense de leur république et de leur propre vie. Aussi Démocharès n'est-il pas coupable de ce que Timée lui reproche. Il est vrai qu'Archédique, poète comique, a répandu contre lui les sottises que Timée a eu soin de recueillir; mais il n'est pas le seul. Les amis d'Antipater se sont aussi déchaînés contre lui. Mais pourquoi ? C'est parce qu'il avait dit librement plusieurs choses qui pouvaient chagriner ce prince, ses héritiers et ses amis. Ceux qui dans le gouvernement ne s'accordaient pas avec lui, ont aussi pris plaisir à le décrier. Démétrius de Phalère était de ce nombre. Mais comment Démocharès en avait-il parlé dans son livre? Il dit que cet homme, à la tête des affaires, se glorifiait de son gouvernement aux mêmes titres qu'aurait pu avoir un banquier ou un artisan; qu'il se vantait d'avoir gouverné de manière que toutes les commodités de la vie se trouvaient en abondance et à vil prix; qu'une tortue artificielle marchait devant lui les jours de cérémonie en jetant de la salive, que des jeunes gens chantaient sur le théâtre : qu'Athènes cédant aux Grecs tout antre avantage, se réservait à elle seule la gloire d'être soumise à Cassander, et que cet écrivain avait l'impudence d'entendre ces prétendues louanges sans rougir. Malgré cette satire, ni Démétrius, ni aucun autre n'a dit de Démocharès ce qu'en a osé dire Timée. Le témoignage de la patrie est plus croyable que celui de ce fougueux historien. En faut-il davantage pour assurer que Démocharès est innocent des turpitudes dont on l'accuse? Mais quand il serait vrai que cet écrivain a eu le malheur de tomber dans ces sortes de

fautes, quelle occasion, quelle affaire mettait Timée dans la nécessité de les relever dans son histoire? Quand des personnes sensées veulent tirer vengeance de leurs ennemis, la première chose qu'ils examinent n'est pas ce que leurs ennemis méritent qu'on leur fasse, mais ce qu'il leur convient à eux-mêmes de faire. On doit tenir la même conduite lorsqu'on a du mal à dire de quelqu'un : il faut d'abord prendre garde, non à ce que nos ennemis sont dignes d'entendre, mais à ce qu'il nous sied de leur dire; car quand on ne suit alors que les mouvements de la colère ou de la haine, les excès sont inévitables. C'est la raison pour laquelle nous ferons bien de ne pas ajouter foi aux choses que Timée rapporte contre Démocharès. Il n'est en cette occasion ni excusable ni croyable. Son caractère médisant s'y fait trop sentir, et le jette trop visiblement au-delà des bornes de la bienséance. Je ne m'en lie pas plus à cet historien sur le chapitre d'Agathocles : je veux que ce tyran ait porté l'impiété jusqu'à son comble, mais Timée devait-il pour cela dire à la fin de son Histoire qu'Agathocles, dès sa plus tendre jeunesse, se prostituait au premier venu, et s'abandonnait aux plus honteux débauchés; que c'était un geai, une buse qui se livrait à quelque infamie que l'on demandât de lui, et que quand il mourut, sa femme s'écriait en fondant en larmes : « Que ne vous ai-je pas?... Que ne m'avez-vous pas?... » Qui ne sent point ici cette passion de médire dont nous parlions tout à l'heure; ou plutôt qui ne sera surpris de l'excès où cette passion a jeté cet historien? Car les faits qu'il raconte lui-même d'Agathocles font connaître que la nature en avait fait un grand homme. Pour quitter la roue, la fumée et l'argile auxquels il était destiné par sa naissance, aller à l'âge de dix-huit ans à Syracuse, subjuguer la Sicile, menacer les Carthaginois d'une ruine entière, vieillir dans la puissance souveraine qu'il s'était acquise et mourir roi, ne fallait-il pas qu'il fût né un grand homme et qu'il eût des talents extraordinaires pour les grandes entreprises? Timée devait donc raconter, non seulement ce qui pouvait déshonorer et décrier Agathocles dans la postérité, mais encore ce qui était propre à lui faire honneur. C'est là ce qu'on attend de l'histoire. Mais Timée, aveuglé par l'humeur noire et mordante qui le domine, prend un plaisir malin à montrer les défauts et à les exagérer, au lieu qu'il ne fait nulle mention des beaux endroits; cependant il devait savoir qu'un historien pèche autant à cacher ce qui s'est fait, qu'à dire ce qui ne s'est point fait. Pour moi, laissant de côté les excès dans lesquels sa mauvaise humeur l'a emporté, je n'ai fait usage que de ce qui m'a paru être de mon sujet. (Ibid.)

CHAPITRE III

- Lois de Zaleucus.

Deux jeunes gens avaient ensemble un procès au sujet d'un esclave. L'un d'eux l'avait gardé longtemps chez lui; l'autre, deux jours avant le procès, était venu dans une campagne l'enlever en l'absence du maître, et l'avait emmené de force dans sa maison. Le maître, averti de la chose, court à cette maison, se saisit de l'esclave, le conduit devant les magistrats, et dit qu'il en devait être le maître en donnant une caution, puisque la loi de Zaleucus portait que la chose contestée demeurerait en la possession de celui qui on l'avait prise jusqu'à ce que le procès fût terminé. L'autre soutient par la même loi que l'esclave devait lui rester, puisqu'il en était possesseur au temps que l'on était venu le prendre, et que cet esclave avait été pris chez nui pour être conduit devant les juges. Ceux-ci ne sachant que décider mènent l'esclave au cosmopole et lui racontent le fait. Ce premier magistrat expliqua la loi eu disant que quand Zaleucus avait statué que « la chose contestée demeurerait en la possession de celui à qui on l'avait prise, » il avait entendu cela du dernier possesseur et d'une possession qui pendant un certain temps n'aurait pas été contestée; mais que si quelqu'un ayant emporté de force une chose chez lui, le premier maître intentait action pour la ravoir, cette action était juste. Le jeune homme fut choqué de ce jugement, et nia que ce fût l'esprit du législateur. Alors le cosmopole demanda s'il y avait quelqu'un dans la compagnie qui voulût disputer sur l'intention de la loi selon la formule prescrite par Zaleucus. Cette formule était que les deux disputants parlassent la corde au cou, en présence de mille personnes, à cette condition, que celui des deux qui détournerait à un mauvais sens l'intention du législateur, serait étranglé devant toute l'assemblée. Le jeune homme répondit que la condition n'était pas égale; que le cosmopole, ayant près de quatre-vingt-dix ans, n'avait plus que deux ou trois ans à vivre, au lieu que lui, selon toutes les apparences, avait encore à vivre beaucoup plus qu'il n'avait vécu. Ce bon mot tourna l'affaire en plaisanterie, et les juges décidèrent suivant l'avis du cosmopole. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE IV

- Contradictions dans lesquelles est tombé Callisthènes en racontant une des batailles d'Alexandre contre Darius.

Pour ne pas vouloir déroger à l'autorité d'hommes si célèbres, disons en passant quelques mots de la bataille donnée en Cilicie entre Alexandre et Darius, bataille célèbre qui n'est pas fort éloignée du temps dont nous parlons, et à laquelle, ce qui est le principal, Callisthènes se trouvait. Cet historien raconte qu'Alexandre avait déjà passé les détroits et ce que l'on appelle dans la Cilicie les Pyles, et que Darius ayant pris sa route par les Pyles Amaniques était entré avec son armée dans la Cilicie, lorsque ce prince, averti par les habitants du pays qu'Alexandre tournait vers la Syrie, se mit à le suivre; qu'arrivé près des détroits, il campa sur le Pyrame; que le poste qu'il occupait n'avait pas depuis la mer jusqu'au pied de la montagne plus de quatorze stades; que le fleuve, venant des montagnes entre clés côtes escarpées, traversait obliquement cet espace, et allait de là par une plaine se décharger dans la mer, coulant entre des hauteurs fort raides et inaccessibles. Après cette description, il dit qu'Alexandre étant revenu sur ses pas pour aller au devant de ses ennemis, Darius et ses officiers avaient rangé leur phalange en bataille dans le camp même qu'il avait pris d'abord; qu'il s'était couvert du Pinare qui coulait proche du camp; qu'il avait rangé sa cavalerie sur le bord de la mer; auprès d'elle, le long du fleuve, les étrangers soudoyés , et les peltastes tout au pied des montagnes. Mais comment ces troupes pouvaient-elles être postées devant la phalange, le fleuve passant auprès du camp? Cela n'est pas concevable. Elles étaient trop nombreuses pour cela; car, au rapport même de Callisthènes, il y avait trente mille chevaux et autant d'étrangers soudoyés. Or, il est aisé de savoir combien ce nombre de troupes devait occuper d'espace. La cavalerie se range pour l'ordinaire sur huit de hauteur, et c'est la meilleure méthode. Entre les turmes, il faut laisser sur le front une distance raisonnable pour la commodité des différents mouvements. Ainsi un stade ne peut contenir que huit cents chevaux; dix stades, huit mille; quatre stades, trois mille deux cents; de sorte que dans quatorze stades, il ne peut tenir que onze mille deux cents chevaux. De plus, pour loger sur ce terrain trente mille chevaux, il faudrait en faire trois corps les uns sur les autres sans intervalle. Et cela posé, où étaient donc les étrangers soudoyés? Derrière la cavalerie peut-être; mais Callisthènes ne dit point cela, puisque, selon lui, au contraire, les mercenaires eurent affaire aux Macédoniens ; d'où l'on doit nécessairement conclure que la moitié du terrain du côté de la mer était occupé par la cavalerie, et l'autre moitié du côté des montagnes par les étrangers soudoyés. On peut encore juger par là sur quelle hauteur était rangée la cavalerie et combien le fleuve était éloigné du camp. Il dit ensuite que les Macédoniens s'étant avancés, Darius, qui était au centre de son armée, appela à lui les étrangers d'une des ailes. Cela ne paraît pas encore trop aisé à comprendre; car il fallait que la cavalerie et les mercenaires fussent réunis ensemble au milieu de ce terrain. Or, Darius se trouvant là parmi les mercenaires, comment et pourquoi les appelait-il? Il ajoute que la cavalerie de l'aile droite fondit sur Alexandre, et que celui-ci soutint avec vigueur; qu'il vint aussi contre elle, et que le combat fut vif et opiniâtre. Mais cet historien a oublié qu'entre Darius et Alexandre il y avait un fleuve, et un fleuve tel qu'il le décrit un moment auparavant. Il n'est pas plus judicieux sur ce qui regarde Alexandre. Selon lui, ce prince passa en Asie avec quarante mille hommes

de pied et quatre mille cinq cents chevaux; et pendant qu'il se disposait à entrer dans la Cilicie, il lui vint de Macédoine un renfort de cinq mille hommes d'infanterie et de huit cents de cavalerie. Ôtons de ce nombre trois mille fantassins et trois cents chevaux pour différents usages, c'est le plus qu'on puisse détacher de l'armée pour cela, il lui restait donc quarante-deux mille hommes de pied. Alexandre avec cette armée ayant passé les détroits, apprit que Darius était dans la Cilicie et qu'il n'était éloigné de lui que de cent stades. Aussitôt il rebrousse chemin et repasse les détroits, la phalange faisant l'avant-garde; la cavalerie, le corps de bataille et les équipages l'arrière-garde. Aussitôt qu'il fut dans la plaine, il forma la phalange et la mit sur trente-deux de profondeur, après avoir marché quelque temps sur seize, et quand il fut près des ennemis, sur huit. Or, tout ce récit est encore plus absurde que le précédent; car, en marchant sur dix-huit de hauteur avec les intervalles ordinaires de six pieds entre chaque rang , un stade tient seize cents hommes, par conséquent dix stades en tiendront seize mille, et vingt stades trente-deux mille. De là on voit que lorsqu'Alexandre mit son armée sur seize de hauteur, il fallait que le terrain fût de vingt stades; et cependant il lui restait encore à poster toute sa cavalerie et dix mille fantassins. Il ajoute que quand Alexandre fut à quarante stades des ennemis, il mena contre eux son armée de front. On aurait peine à imaginer une plus grande absurdité; car où trouver, surtout dans la Cilicie, une plaine de vingt stades de largeur et longue de quarante stades? Or il n'en faut pas moins pour faire marcher de front une phalange armée de sarisses. Et d'ailleurs à combien d'embarras cette sorte d'ordonnance n'est-elle pas sujette? Je ne veux pour le prouver que le témoignage même de Callisthène , qui dit que les torrents qui se précipitent des montagnes creusent tant d'abîmes dans la plaine, que la plupart des Perses y périrent en fuyant. En vain dirait-il qu'Alexandre voulait par là faire face aux ennemis en quelque endroit qu'ils parussent; car rien n'est moins en état de faire face qu'une phalange dont le front est désuni et rompu. Il était beaucoup plus aisé de se ranger en ordre de marche que de présenter de front et sur une seule ligne droite une armée éparse et divisée, et de la mettre aux mains dans un terrain couvert de haies et plein de ravins. Il devait donc plutôt former deux ou quatre phalanges à la queue les unes des autres. On aurait pu leur trouver des passages, et il n'aurait pas fallu grand temps pour les ranger en bataille : et d'ailleurs, qui empêche qu'on ne se fasse informer par des avant-coureurs de l'arrivée des ennemis longtemps avant qu'ils soient en présence? Il fait encore ici une autre faute, car il mène l'armée de front dans une plaine et ne fait pas marcher devant la cavalerie. Elle marche sur une même ligne avec les gens de pied. Mais voici la plus grande de toutes les absurdités. Quand, dit-il, Alexandre fut près des ennemis, il se rangea sur huit de hauteur. Il fallait donc de toute nécessité que la phalange eût quarante stades de longueur. Que l'on serre, si l'on veut, les rangs de telle sorte, qu'ils se touchent les uns les autres, il faudra toujours que le terrain qu'elle occupe soit long de vingt stades. Et cependant il dit qu'il n'en avait pas quatorze, et outre cela qu'une partie était proche de la mer, l'autre partie sur l'aile droite, et qu'entre la bataille et les montagnes on avait laissé un espace raisonnable pour n'être pas sous le corps qui était posté au pied de la montagne. Il est vrai que pour couvrir l'armée contre ce corps, il lui en oppose un autre en forme de tenaille. Mais aussi nous lui laissons pour cela dix hommes de pied, ce qui est plus qu'il ne demande. Il suit de tout ce que nous venons de dire que, selon cet historien, la phalange avait tout au plus onze stades de longueur, et par une conséquence nécessaire qu'on avait logé dans cet espace trente-deux mille hommes sur trente de hauteur. Cependant à l'heure du combat la

phalange était sur huit de hauteur au rapport de Callisthènes. Comment excuser des contradictions si manifestes? L'impossibilité des faits qu'il rapporte saute d'abord aux yeux. Après avoir marqué l'intervalle qu'il y avait entre chaque homme, déterminé la grandeur du terrain, compté le nombre des troupes, il ne pouvait mentir sans se rendre inexcusable. Je serais trop long si je voulais montrer toutes les absurdités dans lesquelles il est tombé. J'en toucherai seulement quelques-unes. Il dit qu'Alexandre, en mettant son armée en bataille, prit garde qu'il pût combattre avec le corps que commandait Darius , et, de même, que Darius voulait se battre contre Alexandre, mais qu'ensuite il changea de sentiment, et il ne dit ni comment l'un et l'autre pouvaient connaître en quel quartier de leur armée ils étaient, ni où Darius se retira après avoir changé de résolution. De plus, comment la phalange en bataille est-elle montée sur le bord d'un fleuve qui presque partout est escarpé et couvert de buissons? Il n'est pas permis de mettre une si grande ignorance sur le compte d'Alexandre que l'on reconnaît avoir dès son enfance appris et exercé le métier des armes. On ne doit donc s'en prendre qu'à l'historien, qui était si neuf dans les choses de la guerre qu'il ne savait pas distinguer ce qui se pouvait de ce qui ne se pouvait pas. Mais laissons là enfin Éphore et Callisthènes. (DOM THUILLIER.)

CHAPITRE V

- Il défend Éphore et Callisthènes contre Timée.
- La légèreté de Timée ressort de ses propres écrits.
- Sur le taureau de Phalaris.

Cet auteur déclame souvent contre Éphore. Il est cependant lui-même coupable de deux fautes. Il reproche avec aigreur des défauts qu'il n'a pas su lui-même éviter, et il se sert de telles expressions, il inspire à ses lecteurs de telles idées, qu'on ne peut s'empêcher de lui croire l'esprit absolument renversé. Si Alexandre a eu raison de faire mourir Callisthènes dans les supplices, quels supplices ne mérite pas Timée! car assurément la divinité doit être plus irritée contre lui que contre Callisthènes. Celui-ci refusa constamment de mettre au rang des dieux cet Alexandre au dessus duquel tout le monde convient que la nature humaine n'a jamais rien produit : au lieu que Timée place au dessus des plus grands dieux un Timoléon, un homme qui, pour tout voyage militaire, a été de Corinthe à Syracuse. Grand espace à parcourir en comparaison de l'univers Timée se sera sans doute mis en tête que si Timoléon, après s'être distingué dans un petit coin du monde, comme la Sicile, allait de pair dans son histoire avec les héros les plus fameux, lui-même, pour avoir écrit ce qui s'était passé en Italie et en Sicile, serait comparé à ces écrivains qui ont embrassé l'histoire du monde entier. Voilà Aristote, Théophraste, Callisthènes, Éphore et Démocharès assez vengés, ce me semble, des insultes que Timée leur a faites. Ce que j'ai dit de cet historien suffit aussi pour détromper ceux qui l'ont pris pour un écrivain droit et sans passion. (Vertus et Vices.)
DOM THUILLIER

On a quelque peine à démêler le caractère de cet historien. À l'en croire, l'on connaît celui des poètes et des autres écrivains à certaines expressions qu'ils répètent souvent. Sur un mot, par exemple, qui signifie distribuer des viandes et qui se rencontre souvent dans Homère, il conjecture que ce poète aimait la table. Aristote parle souvent d'assaisonnements, en voilà assez pour lui persuader qu'Aristote était friand, défaut qu'il attribue aussi à Denys, sur ce que ce tyran aimait que ses lits fussent propres, et qu'il recherchait avec soin des tapis de toutes sortes et les plus précieux. Sur ce principe, il faut que Timée ait été d'un esprit chagrin et difficile à contenter. Quand il s'agit de blâmer autrui, il le fait avec gravité et avec force. Produit-il ses propres pensées, ce ne sont que des rêveries, des prodiges, des contes de vieille, des superstitions dont une femme serait à peine susceptible. Au reste, que l'ignorance et le défaut de jugement aveuglent quelquefois certains écrivains, jusqu'à les transporter loin du sujet qu'ils ont à traiter et les empêcher en quelque sorte de voir ce qu'ils voient, c'est de quoi l'on a pu se convaincre par ce que nous avons dit être arrivé à Timée. (Ibid.)

Jusqu'à 'limée, on avait cru que Phalaris avait fait faire dans Agrigente un taureau d'airain; qu'il y faisait entrer ceux dont il voulait se défaire; qu'ensuite on allumait dessous un grand feu; que l'airain échauffé brûlait et consumait ceux qui étaient enfermés dans cette fournaise, et que l'animal était construit de façon que quand la violence du supplice arrachait des cris à ces malheureux, on croyait entendre des mugissements de taureau. Il passait encore pour constant, jusqu'à cet historien, que pendant que les Carthaginois étaient maîtres de la Sicile, ce taureau avait été transporté d'Agrigente à Carthage, et qu'on voyait encore l'ouverture par laquelle ce tyran faisait entrer ceux de ses sujets qui lui étaient suspects. Il n'y a d'ailleurs nulle raison de dire qu'un pareil taureau a été fabriqué à Carthage. Malgré cette tradition si bien établie, Timée nie le fait, et soutient que les poètes et les historiens qui l'assurent se sont trompés; que jamais ce taureau n'a été porté d'Agrigente à Carthage, et que jamais même il n'a été dans Agrigente. Les termes me manquent pour qualifier cette hardiesse. Cela mériterait toutes les invectives dont Timée se sert contre ceux qu'il attaque. Mais on voit assez, par ce que nous avons rapporté plus haut, que la chicane, l'impudence et le mensonge se trouvaient chez lui au souverain degré, et on verra dans la suite qu'il est outre cela parfaitement ignorant. Entre autres preuves que j'en ai dans son XXIe livre, sur la fin, il fait dire à Timoléon : « Toute la terre est divisée en trois parties dont l'une s'appelle l'Asie, l'autre l'Afrique, et la troisième l'Europe. » On serait étonné d'entendre parler ainsi cet imbécile qu'on nomme Margitès; qui donc parmi les historiens est assez ignorant. (Ibid.)

Il est très facile de reprendre les autres et très difficile de se préserver soi-même d'erreur. (In cod. Urbin.) SCHWEIGH.

CHAPITRE VI

- Polybe continue de critiquer Timée et quelques autres historiens.

Qui pourrait passer à Timée de semblables fautes, lui qui met tant d'acharnement à trouver par où pèchent les autres? C'est ainsi, par exemple, qu'il blâme Théopompe d'avoir écrit que Denys opéra son retour de Sicile à Corinthe sur un vaisseau rond, tandis qu'il était long. Il taxe également Éphore de mensonge pour avoir dit que Denys l'Ancien était devenu maître du pouvoir à vingt-trois ans, qu'il en avait régné quarante-deux, et qu'enfin il était mort âgé de soixante-trois ans passés. Cependant une pareille erreur ne doit pas être rejetée sur l'historien, mais évidemment sur le copiste; car il faudrait qu'Éphore eût surpassé en sottise Coroebus et Margitès, s'il n'avait été capable de compter que quarante-deux ajoutés à vingt-trois font soixante-cinq. Si l'on ne peut admettre de la part d'Éphore une faute de cette nature, il est donc évident qu'elle appartient au copiste. Quant, à Timée, personne ne doit souffrir son penchant pour la critique, ni approuver l'amertume qu'il y met. (ANGELO MAI, Script. veter. nova collectio, Romae, 1827; et præsertim JACOBUS GEEL, in-8°,1829.)

Ailleurs, dans son Histoire de Pyrrhus, Timée dit que, même encore de son temps, les Romains, en mémoire de la prise d'Ilion, tuaient en un jour marqué, et à coups de javelot, un cheval de guerre devant Rome, dans le lieu appelé le Champ-de-Mars; parce qu'autrefois Troie fut prise au moyen d'un cheval de bois. Mais rien de plus puéril que cette assertion; car il faudrait admettre alors que tous les peuples barbares sont les descendants des Troyens, puisqu'en effet tous, ou du moins presque tous, s'ils se préparent à faire la guerre, ou même s'ils doivent affronter quelque grand péril, ont coutume d'immoler un cheval, et cherchent à deviner l'avenir par sa chute. (Ibid., apud ANG. MAI. et JACOB. GEEL.)

Ainsi Timée, dans ce document de sa démence, laisse voir non seulement son inhabileté, mais encore son incapacité, lorsque, à propos du sacrifice d'un cheval, il suppose que cette coutume des Romains vient de ce qu'ils croient que ce fut au moyen d'un cheval qu'Ilion fut prise. Nous pouvons juger par là combien Timée doit être fautif dans ses détails sur la Libye, sur la Sardaigne, et surtout sur l'Italie, En général, on doit aussi lui reprocher d'avoir négligé la critique des faits, bien que ce soit la partie la plus essentielle de l'histoire. Et en effet, puisque les événements s'accomplissent dans plusieurs endroits en même temps, et qu'on ne peut supposer que le même homme soit à la fois dans plusieurs lieux ; puisqu'il devient également impossible qu'un seul soit témoin oculaire de tout ce qui se passe dans l'univers et des faits particuliers à chaque pays; il ne reste à l'historien d'autre ressource que de recueillir beaucoup d'informations, de n'admettre que celles qui sont dignes de foi , et de se montrer juge éclairé des récits qu'on lui fait. (Ibid.)

Or, dans ce devoir de l'historien, Timée, quoiqu'il s'en fasse beaucoup accroire, ne m'en paraît pas moins s'être fort écarté de la vérité. Comment, en effet, pourrait-il écrire exactement l'histoire d'après le témoignage des autres, lui qui ne sait rien donner de raisonnable sur des faits qu'il a vus et sur des lieux qu'il a visités? On n'en pourra douter, si nous montrons qu'il ne connaît pas les événements de Sicile dont il a fait l'histoire. Nous prouverons même, sans qu'il soit besoin de longs discours pour le

démontrer, qu'il est ignorant et infidèle en parlant des lieux les plus célèbres parmi ceux où il est né et où il a été élevé. Il avance, par exemple, que la fontaine Aréthuse, qui est à Syracuse, prend sa source jusque dans le Péloponnèse, au milieu des eaux du fleuve Alphée, qui traverse l'Arcadie et le territoire d'Olympie. Il prétend que ce fleuve disparaît sous terre l'espace de trois mille stades, et roule sous la mer de Sicile pour ne reparaître qu'à Syracuse. Ce fait fut démontré, ajoute Timée, à la suite de pluies qui, vers l'époque de la célébration des jeux Olympiques, tombèrent en si grande abondance que le fleuve inonda l'enceinte sacrée. On vit alors la fontaine Aréthuse rejeter une grande quantité de la fiente des bœufs qui avaient été immolés dans la cérémonie : elle rejeta même une fiole d'or que l'on recueillit et qu'on reconnut pour avoir servi à cette solennité. (Ibid.)

En raisonnant d'après ces faits, on se rangera plutôt de l'avis d'Aristote que de celui de Timée; car l'opinion qui précède est tout-à-fait déplacée. N'est-il pas ridicule de vouloir prouver, comme Timée essaie de le faire, qu'il soit contraire à la raison que les serviteurs des Lacédémoniens qui combattaient dans leurs rangs aient reporté sur les amis de leurs maîtres l'affection qu'ils avaient pour eux? Ne sait-on pas que ceux qui ont été esclaves, si par hasard la fortune les favorise et que le temps en soit venu, cherchent à s'attribuer avec leurs maîtres non seulement des rapports de bienveillance, mais encore d'hospitalité et même de parenté, donnant surtout leurs soins à effacer les traces de leur origine et de leur obscurité, s'efforçant enfin de passer pour les descendants et non pour les affranchis de leurs maîtres? (Ibid.)

Il est vraisemblable que c'est ce qui arriva aux Locriens. Beaucoup, en effet, après s'être expatriés, ne redoutant plus les témoins de leur condition première, et se voyant favorisés par le temps qui s'était écoulé, ne furent pas assez dénués de sens pour observer des pratiques qui pouvaient rappeler leur ancien abaissement; au contraire, ils firent tout pour en effacer les traces. Voilà probablement pourquoi les Locriens ont donné à leur ville un nom emprunté aux femmes, et le motif pour lequel ils ont supposé par elles une filiation. C'est encore ce qui les faisait renouveler des amitiés et des alliances qui, par des femmes, remontèrent jusqu'à leurs ancêtres. Si les Athéniens ont ravagé leur territoire, on ne peut voir là une preuve qu'Aristote ait avancé un mensonge; car, puisque, d'après ce que nous avons dit précédemment, on peut croire que ceux des Locriens qui, étant partis des bords de la Locride, abordèrent en Italie, s'attribuèrent (eussent-ils été dix fois esclaves) des rapports d'amitié avec les Lacédémoniens, il devient également de toute probabilité que les Athéniens, dans leur haine pour ces derniers, examinèrent moins le fait en lui-même que l'intention de ses auteurs. Mais comment les Lacédémoniens renvoyèrent-ils dans leur patrie les jeunes gens pour relever la population, tandis qu'ils m'auraient pas permis aux Locriens d'en faire autant ? Il existe sur chacune de ces questions une grande différence entre la vraisemblance et la vérité. En effet, les Lacédémoniens ne devaient pas empêcher les Locriens de faire ce qu'ils faisaient eux-mêmes; cela n'eût pas été conséquent : et, d'un autre côté, quand ils en auraient reçu l'ordre, les Locriens n'auraient pas obéi. En voici la raison. À Lacédémone, les mœurs et les institutions autorisent trois ou quatre hommes, et même davantage lorsqu'ils sont frères , à avoir une seule femme, dont les enfants leur appartiennent en commun; là, il est également beau et ordinaire qu'un homme qui a un nombre suffisant d'enfants cède sa femme à un de ses amis. Les Locriens, qui ne s'étaient pas liés comme les Lacédémoniens, par des imprécations et des serments, à

ne point retourner dans leurs foyers avant d'être en possession de Messène, pensaient aisément se dispenser de revenir tous ensemble; mais comme ils effectuaient leur retour par de faibles et de rares détachements, ils donnèrent aux femmes le temps d'avoir commerce avec les esclaves ou avec les hommes déjà mariés; ce qui arriva surtout aux jeunes filles. Telle fut la cause de l'émigration. (Ibid.)

Timée dit que la plus grande faute en histoire est le mensonge, et qu'il permet à ceux. dont il a relevé les impostures dans leurs ouvrages de prendre tout autre titre que celui d'historien. Tout en approuvant Timée sur ce point, nous pensons qu'il est important de distinguer l'infidélité par ignorance de celle que l'on commet sciemment; car l'erreur involontaire mérite le pardon, et ne doit encourir qu'une critique indulgente, tandis que l'autre ne saurait être châtiée trop sévèrement. C'est précisément sous ce dernier rapport qu'on peut trouver Timée le plus coupable. Aussi, cela suffit-il pour le faire connaître. (Ibid.)

À ceux qui ne tiennent pas fidèlement leurs conventions, nous appliquons ce proverbe : « Locriens dans les traités. » Or, voici le récit sur lequel s'appuie cette locution, récit que les historiens, comme les autres personnes, reconnaissent unanimement. Lors de l'invasion des Héraclides, les Locriens étaient convenus avec les Péloponnésiens d'élever des fanaux comme signes de guerre, s'il arrivait que les Héraclides opérassent leur descente non par l'isthme, mais par la mer. Ceux du Péloponnèse étant ainsi prévenus duraient pu se tenir en garde contre leur attaque. Les Locriens, loin d'exécuter cette promesse, élevèrent des fanaux en signe d'amitié quand les Héraclides se présentèrent; de sorte que ceux-ci effectuèrent leur descente en toute sécurité. Les Péloponnésiens, qui avaient négligé de prendre des informations, trahis par les Locriens, virent les ennemis pénétrer dans leurs foyers. (Ibid.)

.... Accuser, et puiser dans les mémoires de gens qui rêvent et qui se disent inspirés. Ceux qui donnent créance à de pareilles niaiseries devraient se contenter d'avoir pu se soustraire à un juste blâme, et ne pas attaquer les autres, comme cela arrive à Timée; car il traite de flatteur Callisthènes pour avoir écrit de semblables choses, et l'accuse de s'écarter des principes de la philosophie pour prêter de l'attention à des corbeaux et à des femmes en délire. Il ajoute qu'il fut justement puni par Alexandre pour avoir (autant qu'il était en lui) déshonoré son caractère. Ailleurs, Timée donne des éloges à Démosthène et aux autres orateurs qui florissaient de son temps, et dit qu'ils ont été dignes de la Grèce, en refusant à Alexandre les honneurs divins, tandis que le philosophe qui a mis aux mains d'un homme le tonnerre, a reçu de la divinité les châtiments qu'il méritait. (Ibid.)

De même qu'une seule goutte, comme dit le proverbe, suffit pour faire connaître toute la liqueur contenue dans le plus grand vase, ainsi on peut porter un jugement dans le sujet qui nous occupe. En effet, lorsqu'on a trouvé un ou deux mensonges dans un ouvrage, et qu'ils out été faits de propos délibéré, il est évident que rien de ce que rapporte l'auteur d'un pareil livre ne peut inspirer de confiance. Tâchons de persuader aux partisans de Timée que c'est précisément le cas où il se trouve. Faisons remarquer. surtout sa manie des discours et des allocutions, la complaisance qu'il met à faire parler les ambassadeurs; et, en un mot, toutes les compositions de ce genre, sur lesquelles roulent les principaux faits et même toute l'histoire. Or, est-il un lecteur qui ne sache que les discours insérés par Timée dans ses mémoires sont de son invention? car il ne rapporte ni les paroles qui

ont été dites, ni la manière dont elles ont été prononcées réellement, mais se propose de montrer comment on devait parler. Il se plaît à peser toutes ses paroles et à énumérer toutes les circonstances des faits, comme on s'attacherait à le faire au sein de l'école, sur un sujet donné, pour faire preuve de talent oratoire, et non pour reproduire le langage véritable qu'ont tenu les personnages. (Ibid.)

Le devoir de l'historien est d'abord de connaître les discours, tels qu'ils ont été prononcés véritablement, ensuite de remonter à la cause qui a fait réussir l'action ou le discours; car ce genre d'éloquence, par sa simplicité, procure au lecteur plus de plaisir que d'utilité; mais si l'auteur y ajoute la cause des faits, l'étude de l'histoire devient fructueuse. En effet, la comparaison des circonstances analogues avec celles où nous nous trouvons, nous donne les moyens de prévoir l'avenir, de sorte que, tantôt en évitant, tantôt en imitant les exemples du passé, nous nous livrons à nos entreprises avec plus de confiance. Mais Timée, en passant sous silence les discours qui ont été prononcés, les causes qui les ont amenés, et en les remplaçant par des mensonges et par de verbeuses argumentations, prive l'histoire de son véritable caractère. Voilà le défaut capital de cet historien, et nous savons tous que ses ouvrages sont des morceaux de ce genre. (Ibid.)

Mais, dira-t-on peut-être, si Timée est tel que vous le dépeignez, pourquoi a-t-il obtenu tant d'approbation et de confiance de la part de certaines gens? C'est que ses écrits étant remplis de critiques amères sur les ouvrages d'autrui, il réussit moins par son mérite personnel que par les accusations qu'il prodigue, genre pour lequel Timée me parait doué d'une ardeur et d'une disposition merveilleuse. Pareille chose arriva au physicien Siraton, qui est admirable lorsqu'il entreprend d'analyser ou de réfuter les opinions des autres, mais qui, s'il tire quelque chose de son propre fond, s'il met au jour ses opinions, paraît, aux yeux des gens habiles, bien plus médiocre et bien plus incapable que les auteurs, objets de ses critiques. Il en est , je crois, des historiens comme de nous tous dans le cours de la vie, c'est-à-dire qu'il nous est facile de blâmer les autres, et difficile de nous montrer nous-mêmes irréprochables; et en général, on remarque, il faut l'avouer, que les personnes les plus portées à juger sévèrement autrui sont celles qui commettent le plus de fautes dans leur conduite. (Ibid.)

Timée, indépendamment de ce qui vient d'être dit, a encore un autre défaut. Une résidence de cinquante ans à Athènes, et une longue étude des mémoires relatifs aux temps passés, lui ont fait supposer qu'il possédait les plus heureuses dispositions pour écrire l'histoire; mais il se trompe suivant moi : car comme l'histoire et la médecine ont quelque chose d'analogue, en ce que l'une et l'autre se divise en trois parties bien tranchées; ainsi peut-on dire que ces deux sciences réclament la même aptitude de la part de ceux qui s'y livrent. La médecine, par exemple, se divise en trois parties : la première s'appelle médecine rationnelle, la seconde médecine diététique, et la troisième médecine chirurgicale et pharmaceutique. En général, le charlatanisme et l'imposture sont le propre de cet art; mais le rationalisme, qui a pris naissance principalement à Alexandrie, chez ceux que l'on appelle Hiérophiliens et Callimachiens, s'est saisi de cette branche de la médecine; à l'aide de brillants dehors et d'éclatantes promesses, il a su produire une telle illusion, que tous les autres médecins paraissent ne point posséder leur art. Mais que pour les éprouver on vienne à leur mettre un malade entre les mains, ils se montrent aussi inhabiles dans la pratique, que ceux qui n'auraient jamais lu un traité de médecine. Et en effet, quelques personnes que leur langage avait séduites, et qui, d'ailleurs, n'avaient aucune maladie grave, se sont vues souvent dans le plus grand

péril pour s'être confiées à eux; car ces médecins-là ne ressemblent pas mal aux pilotes qui voudraient gouverner un vaisseau avec un livre. Cependant, lorsque, parcourant les villes avec un pompeux appareil, ils débitent de longues phrases avec l'assurance que leur donne leur célébrité, ils mettent dans le plus grand embarras ceux qui n'ont que leurs œuvres pour témoignage de leur talent; bien plus, ils les livrent au mépris de l'auditoire, avantage qu'un langage persuasif donne trop souvent sur la pratique et l'expérience. Pour la troisième division de la médecine, qui cependant traite du fond réel des deux autres parties, non seulement elle est peu pratiquée, mais souvent encore, grâce au défaut de jugement du plus grand nombre, elle est éclipsée par le charlatanisme et l'audace. (Ibid.)

Il en est de même de l'histoire pratique, qui se divise en trois parties : l'une, qui consiste à faire des investigations dans les mémoires et à en extraire des matériaux; l'autre, qui a pour objet l'observation des villes et des lieux, des fleuves et des ports, en général des particularités et des distances que présentent la terre et la mer; enfin la troisième, qui traite des faits politiques. De même que pour la médecine, beaucoup se livrent à cette dernière partie de l'histoire, déterminés par le préjugé qui s'y attache, et la plupart n'apportent à cette tâche d'autre talent que leur habileté, leur audace, et leur fourberie; semblables aux charlatans, ils ne visent qu'à produire de l'effet, à capter la bienveillance du public, et à saisir l'occasion de se procurer de quoi vivre. Cette espèce de gens ne mérite pas que j'en parle davantage. (Ibid.)

Quelques-uns, au contraire, qui paraissent se livrer avec intelligence à la composition de l'histoire, semblables aux médecins habiles qui, aussitôt après avoir fait des recherches dans les livres et recueilli des matériaux se jugent capables de se mettre à l'œuvre. Il est utile de dire les circonstances. où se sont trouvés ces hommes, et les vicissitudes qu'ils ont subies dans les temps passés; car la connaissance du passé nous fait réfléchir aux choses de l'avenir, si toutefois l'historien a été vrai dans ses récits. Mais celui qui croirait (et Timée l'a cru) que cette science suffit pour écrire avec talent l'histoire des faits récents, commettrait une insigne erreur : ce serait comme si, après avoir vu des tableaux de peintres anciens, on se croyait non seulement peintre mais encore peintre habile. (Ibid.)

Ce que je viens d'avancer, paraîtra encore plus évident par ce qui va suivre, et surtout par ce qui est arrivé à Éphore dans quelques passages de son Histoire. Et en effet, cet historien me semble avoir eu jusqu'à un certain point la connaissance des combats de mer, mais nullement des combats de terre. Aussi, quand on étudiera dans Éphore les combats maritimes livrés près de Chypre et de Cnide; quand on l'entendra parler de ceux que les généraux du grand roi ont entés d'abord contre Evagoras à Salamine, et ensuite contre les Lacédémoniens, on devra admirer le talent et l'habileté de l'historien; on pourra tirer de son ouvrage des notions utiles pour des circonstances analogues. Mais quand il entre dans le récit du combat de Leuctres que se livrèrent les Thébains et les Lacédémoniens, ou de la bataille qui s'engagea près de la ville de Mantinée, et dans laquelle Épaminondas perdit la vie, si l'on examine en détail la description qu'il fait des dispositions premières du combat ou des évolutions qui eurent lieu au fort de la mêlée, rien ne paraîtra plus ridicule et plus inhabile, même au lecteur qui n'a jamais rien vu de semblable. Du reste, ce qui accuse clairement l'historien, ce n'est point la bataille de Leuctres, qui n'eut rien de compliqué, et qui se résume dans une seule manœuvre, mais celle de Mantinée, qui en offre une si grande variété, et présente une immense

puissance de conception. C'était une tâche au-dessus de ses forces et de son intelligence. Ce que je viens de dire sera évident pour tous ceux qui voudront se figurer la situation exacte des lieux, et s'y représenter les mouvements décrits par Éphore. La même chose est arrivée à Théopompe, et surtout à Timée, qui fait le sujet de ces détails. On voit assez facilement pourquoi tous ont agi ainsi, et ce que chacun a voulu, soit établir, soit démontrer. Tous, du reste, ne diffèrent pas d'Éphore. (ibid.)

Un écrivain ne peut traiter convenablement des faits militaires, s'il n'a pas d'expérience des choses de la guerre; ni parler des affaires politiques, s'il ne les a pas étudiées et pratiquées. Il résulte de là que les gens qui ont puisé toute lent science dans les livres, n'écrivant rien de savant et dé véritable, leurs ouvrages sont sans fruit pour le lecteur. Car si l'on enlève de l'histoire ce qu'elle peut offrir d'utile, ce n'est plus qu'une composition indigeste et nuisible. Il en est de même pour ceux qui entreprennent d'écrire spécialement sur des villes ou des pays : s'ils ne sont pas habiles en géographie, ils tombent nécessairement dans le même genre d'erreur, car ils passeront sous silence beaucoup. de choses digues d'être rapportées, et s'étendront sur d'autres dont ils n'auraient point dû parler. C'est ce qui arrivé souvent Timée qui n'a rien vu. (ibid.)

Timée dit, dans son XXXIVe livre : « Pendant cinquante années continues, j'ai habité Athènes, qui n'était point ma patrie, et j'avoue que, j'y ai été dans l'ignorance complète des ouvrages dé la guerre. » Si, de plus, il n'a jamais visité les lieux qu'il décrit, il en résulte que quand, dans son Histoire, il tombe sur quelque description, soit militaire, soit géographique, il avance une erreur ou un mensonge. Que si parfois il rencontre la vérité, il en est à peu près de ce hasard comme des peintres qui couvriraient leurs tableaux de couleurs confuses. Il pourrait bien, en effet, s'y trouver parfois des lignes assez correctes, mais jamais cette vie qui caractérise la nature animée, et qui est en peinture le comble de l'art. (Ibid.)

C'est le cas dans lequel se trouve Timée, et, en général tous ceux qui ont trop de confiance dans les connaissances qu'ils tiennent des livres. Ils manquent de cette couleur locale que petit seulement donner l'expérience acquise, et sont incapables d'éveiller ces émotions véritables qu'un historien ne peut transmettent sans avoir été lui-même acteur dans les scènes qu'il décrit. C'est pour cela que nos ancêtres voulaient trouver dans les Mémoires le cachet personnel de l'auteur. Ils demandaient à l'écrivain qui traitait de la politique d'avoir mené en effet sine vie politique, et d'y avoir fait preuve d'habileté; ils demandaient à celui qui écrivait sur la guerre, d'avoir aussi fait la guerre; et d'en avoir éprouvé les dangers; ils demandaient enfin à celui qui écrivait sur la vie domestique, d'avoir connu le mariage et d'avoir élevé des enfants. Il en était de même pour toutes les positions. Cette vérité de détails ne peut se rencontrer que dans ceux qui écrivent sur ce qu'ils ont fait, et donnent lents soins à cette partie de l'histoire. Mais, me dira-t-on peut-être, on n'acquiert pas facilement la connaissance personnelle et pratique de chaque chose, sans doute; mais il est au moins indispensable de connaître ce qu'il y a de plus important et de plus général. (Ibid.)

Cela n'est cependant point impossible, comme le prouve l'exemple d'Homère dans les œuvres duquel on trouve une connaissance parfaite de toutes ces choses. On peut conclure de là que l'étude des livres est la troisième des qualités de l'histoire, quoiqu'elle n'occupe pas le premier rang dans Timée. Et la vérité de ce que j'avance sera évidente; si l'on considère les discours, les exhortations et les harangues des ambassadeurs que

Timée met en usage. Un petit nombre de lecteurs adopte ses longues harangues; le plus grand nombre toutefois les aimerait mieux courtes; quelques-uns même, préféreraient qu'il n'y en eût point. Les hommes d'aujourd'hui désirent une chose. Ceux d'autrefois en voulaient une autre. Les Étoliens accueillent ceux ci, les Péloponnésiens ceux-là, et les Athéniens les autres. Cependant, multiplier partout les discours, comme le fait Timée, qui se montre si diffus en toute circonstance, c'est une occupation tout-à-fait puérile, et digne de l'école. Cette manière d'écrire a déjà fait beaucoup de tort à des historiens, et a valu le dédain du public. Mais, choisir à propos son temps pour de tels discours, et leur donner le ton qui convient, c'est une qualité véritable. (ibid.)

Sur cela même que rien ne détermine l'emploi des discours, on ne saurait en préciser ni le nombre ni la forme. Il faut des études variées et des connaissances, pour qu'ils servent à l'historien, et ne lui nuisent point auprès des lecteurs. Il est difficile d'enseigner à s'en servir convenablement ; et on ne saurait jamais en faire sans bien connaître les mœurs et les coutumes. Quant au fait qui nous occupe, je vais développer ma pensée. Si les historiens nous mettaient sous les yeux les véritables mobiles de ceux qu'ils font parler; s'ils reproduisaient les paroles qui ont été tenues; si enfin ils développaient les causes qui ont fait réussir ou échouer tel ou tel orateur, certes, on en retirerait une connaissance véritable des choses ; il n'y aurait plus qu'à distinguer à quelles circonstances s'appliqueraient ou non des discours semblables. Mais il est difficile de rechercher le principe des événements, pendant qu'il est facile de faire parade d'éloquence dans un ouvrage. D'ailleurs peu d'hommes sont capables de s'exprimer en peu de mots et convenablement, et de savoir faire ressortir des préceptes, tandis que rien n'est plus facile que d'avancer sans discernement des choses ridicules et communes. (Ibid.)

Pour confirmer ce que j'ai dit de Timée et de son ignorance, aussi bien que de son inclination à rapporter des mensonges, je citerai quelques-uns de ses écrits les plus incontestés. Nous savons, en effet, que de tous les hommes qui ont dominé en Sicile, après Gélon les plus habiles, furent Hermocrate, Timoléon, et Pyrrhus, roi d'Épire. Il ne faut donc point leur prêter un langage puéril et digne d'un écolier. Or Timée, dans son XXIe livre, nous rapporte qu'à l'époque où Eurymédon, après s'être rendu en Sicile, y excitait les villes à déclarer la guerre aux Syracusains, les citoyens de Géla, abattus par le sort contraire, avaient envoyé des députés aux Camariniens pour en obtenir une trêve; que les Camariniens les avaient accueillis avec bienveillance, et qu'ensuite les deux peuples avaient envoyé chacun à leurs alliés des ambassadeurs, les priant d'adresser à Géla des hommes sûrs, pour stipuler des conditions qui amenassent la paix et qui leur fussent réciproquement avantageuses. Lorsque les députés se furent présentés dans le sénat et que l'affaire eut été mise en délibération, Timée place dans la bouche d'Hermocrate les paroles suivantes. (Ibid.)

Il commence par louer les citoyens de Géla et les Camariniens, premièrement, d'avoir fait une trêve, ensuite de lui avoir fourni l'occasion de prononcer un discours, et, en troisième lieu, d'avoir pris avec prudence des précautions... ..... qu'ils savaient bien la différence qu'il y a entre la paix et la guerre. Puis, après deux ou trois lieux communs politiques, « il nous reste, dit-il, à connaître combien la guerre diffère de la paix , » encore qu'un peu plus-haut il leur eût déjà dit qu'ils savaient bien la différence qu'il y a entre la paix et la guerre... Il remercie les citoyens de Géla de ne point prendre la parole dans l'assemblée qui est informée de tous les intérêts. De tout cela je conclus donc que

Timée ne me paraît pas seulement dénué de tout talent politique, mais encore bien au-dessous des connaissances qu'on puise dans toutes les écoles; car chacun sait, que ce qu'il faut avant tout communiquer au lecteur, ce sont des choses inconnues ou mal sues. Quant aux choses que personne n'ignore, il est véritablement aussi vain que puéril de bâtir là-dessus des harangues prolixes. Timée, au contraire, tombe toujours dans ce défaut. Il y consacre la plus grande partie de son discours, et ne nous en fait pas perdre un mot. De plus, les arguments dont il se sert sont tels, que personne ne croira jamais que ce soient là ceux dont se servit Hermocrate, lui qui a porté un si puissant secours aux Lacédémoniens à la bataille d'Aegos-Potamos, et a fait prisonnières, en Sicile, les troupes athéniennes et leurs généraux. Mais un enfant même ne parlerait pas ainsi. Voici en effet comment il s'exprime : On doit d'abord faire remarquer à l'assemblée que, pendant la guerre, c'est le bruit des trompettes qui éveillé le matin, et dans la paix, le chant des coqs; ensuite qu'Hercule, en instituant les jeux Olympiques, a montré quelle était en cela son intention ; qu'en faisant la guerre il n'avait fait de mal à personne que par nécessité et par ordre, et que, volontairement, il n'avait jamais porté à personne aucun préjudice; en troisième lieu, que Jupiter, dans Homère, ne peut souffrir le dieu Mars. - De tous les dieux, lui dit-il, qui habitent le haut de l'Olympe, vous êtes celui que je hais le plus, parce que vous ne respirez que querelles, que guerres et que batailles. - Que dans le même poète, le plus sage des héros dit que - qui aime la guerre et se plaît dans ses désordres, n'a ni famille, ni amour de la justice, ni foyer. - Qu'Euripide s'accorde en cela avec Homère, puisqu'il s'écrie : O paix, mère des richesses, la plus aimable des divinités, que je vous désire avec ardeur ! que vous tardez à venir ! que je crains que la vieillesse, ne me surprenne avant que je puisse voir ce temps heureux où tout retentira de nos chansons, et où, couronnés de fleurs, nous célébrerons des festins? - Il faut encore comparer la guerre à la maladie, et la paix à la santé. Pendant la paix, ceux qui sont malades se rétablissent; pendant la guerre, ceux qui sont sains périssent. Dans la paix, les vieillards sont ensevelis par les jeunes gens ;dans la guerre; les jeunes gens le sont par les vieillards. Mais le principal motif que l'on rapporte, c'est que dans la guerre on n'est pas en sûreté dans ses propres murailles, au lieu que dans la paix, les extrémités même du pays jouissent d'une sécurité parfaite. ... Je serais fort embarrassé de dire quelles puérilités de plus on pourrait faire entrer dans une amplification d'école, ou bien dans un travail où l'on voudrait offrir une argumentation tirée des personnes présentes, tant les paroles que Timée attribue à Hermocrate paraissent avoir servi à un autre usage que celui auquel elles sont destinées. (Ibid.)

Voici encore un discours de Timée, Dans le même livre, Timoléon exhorte les Grecs à livrer bataille aux Carthaginois, et lorsqu'ils n'ont plus qu'à en venir aux mains, il les engage à ne point voir le nombre de leurs ennemis, mais leur lâcheté. Car, dit-il, quoique l'Afrique soit partout peuplée de nombreux habitants, cependant, toutes les fois que nous voulons désigner proverbialement un lieu désert, nous disons qu'il est plus désert que l'Afrique ; et ce n'est pas à la solitude des lieux que s'appliquent ces paroles, mais au défaut de courage du peu d'hommes qui s'y rencontrent. - En un mot, ajoute-t-il, comment craindre ces hommes, qui méconnaissant le don précieux que la nature leur a fait en propre au-dessus des autres animaux, c'est-à-dire les mains, les cachent toute leur vie sous leur tunique; et ce qui est bien pire, portent sous cette tunique une sorte de braies, pour ne point être exposés aux regards de leurs ennemis, après qu'ils sont tombés dans le combat. (Ibid).

Lorsque Gélon promettait de secourir les Grecs avec vingt mille hommes d'infanterie et deux cents gros vaisseaux, pourvu qu'on lui attribuât le commandement en chef sur terre et sur mer, on rapporte que les principaux des Grecs, réunis alors à Corinthe, firent preuve d'une grande habileté en répondant à ses envoyés, - qu'ils engageaient Gélon à venir comme auxiliaire avec ses forces; mais que le commandement en chef serait déféré, d'après le résultat même des événements, à ceux qui l'auraient mérité davantage. - C'était leur dire que toutes leurs espérances ne se tournaient point du côté des Syracusains, mais qu'ils menaient leur confiance en eux-mêmes, et qu'ils feraient un appel à tous ceux qui voudraient se présenter à cette lutte pour en obtenir la couronne due au mérite. Timée allonge tellement ses discours sur chacune de ces choses, il met tant de zèle à faire de la Sicile un état plus puissant que la Grèce tout entière, il s'efforce tant à faire ressortir tout ce qui s'y fait comme plus beau et plus grand que partout ailleurs, il élève tellement la sagesse des Syracusains si habiles et si supérieurs dans la conduite des affaires, qu'il ne laisse plus d'hyperbole à trouver pour des écoliers qui voudraient, dans leurs matières, s'exercer sur des sujets admiratifs; comme, par exemple, l'éloge de Thersite, la critique de Pénélope, ou quelque autre futilité du même goût, (Ibid.)

Il résulte d'une telle exagération du style et d'un tel abus d'expressions, que l'historien s'expose à faire déprécier les hommes et les choses qu'il voulait placer dans un jour favorable, Il en est à peu près d'eux comme de ces académiciens qui courent après l'éloquence et qui affectent de changer à chaque instant de terrain. Pour embarrasser leurs adversaires dans des choses tantôt évidentes, tantôt obscures, ils entremêlent des fables si extraordinaires, ils prodiguent des arguments si nombreux et de telle nature, qu'ils vous amènent véritablement à douter si ceux qui sont à Athènes ne sentiraient point l'odeur des œufs qu'on cuit à Éphèse, et si vous êtes bien réellement dans l'académie conversant avec eux sur tout cela, ou plutôt assis tranquillement chez vous à parler de toute autre chose. C'est par cette manière fausse et outrée qu'ils exposent à la calomnie leur secte entière, et qu'ils ne trouvent plus de confiance dans le public pour les questions qu'ils proposent. Aussi, non seulement ils manquent leur but, mais encore ils créent chez les jeunes gens une sorte de maladie; c'est qu'au lieu de s'adonner à l'étude de la morale, de la politique et de l'éloquence, qui seules peuvent être utiles aux hommes, ils perdent leur vie dans une vaine ostentation de paradoxes inutiles. (Ibid.)

C'est ce qui, en écrivant l'histoire, est arrivé à Timée et à ses imitateurs. Comme il raconte en effet des choses merveilleuses et qu'il soutient obstinément ce qu'il a avancé, il excite souvent une vaine admiration, et persuade par l'apparence de la vérité. Il va même jusqu'à défier les doutes, et semble vouloir convaincre par ses arguments; et cela lui arrive surtout lorsqu'il entre dans des descriptions de colonies ou de villes bâties et alliées. Dans cette partie de ses ouvrages, il se montre si minutieux dans ses propres recherches, et si intolérant pour les autres, qu'il semblerait que tous les écrivains ont dormi en présence des faits, qu'ils n'ont été que d'apathiques habitants de l'univers, tandis que lui seul se serait, livré à des recherches exactes et porterait des jugements équitables sur tous les points de l'histoire. Et cependant on peut dire que, s'il y a quelques bonnes choses dans ce qu'il écrit, il ne s'y rencontre pas moins de mensonges. (Ibid.)

Mais ceux des lecteurs de Timée qui se sont le plus livrés à l'étude de ses commentaires dans lesquels sont décrites les choses dont je viens de parler, qui ont ainsi préparé leur esprit à la grandeur de ses promesses, qui enfin y ont ajoute foi, supportent avec peine une contradiction; et quand on essaie de leur prouver que les fautes de Timée sont précisément celles qu'il reproche aux autres avec tant d'amertume (comme, par exemple, quand il avance, au sujet des Locriens, les mensonges que j'ai relevés plus haut), il vous combattent avec force, et ne souffrent pas qu'on les arrache à la bonne opinion qu'ils ont de lui. Enfin, pour tout dire en peu de mots, ceux qui, se sont malheureusement livrés avec trop d'ardeur à méditer les commentaires de Timée, en retirent le fruit, qu'habitués à ses discours et à ses longues harangues, ils deviennent des argumentateurs à la fois puérils et exagérés. (Ibid.)

Il nous reste enfin de Timée une partie de son Histoire ; elle est également couverte de tous les défauts dont nous avons déjà signalé un grand nombre. Nous dirons maintenant à quelle cause on doit les attribuer; et bien qu'elle puisse paraître peu vraisemblable, on trouvera que ce n'en est pas moins la véritable source de ses erreurs. Car il semble faire parade d'une grande ardeur de recherches et d'une grande habileté pratique; en un mot, il feint d'avoir mis le plus grand soin à écrire son histoire, et cependant, dans certaines. parties de son ouvrage, il se montre le plus inhabile et le moins consciencieux de tous ceux qu'on a décorés du titre d'historien. Le morceau qui suit va d'ailleurs prouver ce que j'avance. Des deux organes que la nature nous a donnés pour nous informer et nous instruire à fond des choses, l'ouïe et la vue, celui-ci, quoique incomparablement plus certain, selon Héraclite (car les yeux sont des témoins tout autrement exacts que les oreilles), n'est cependant pas la voie dont Timée s'est servi pour parvenir à la connaissance des faits dont il parle. Il a pris la plus douce, quoiqu'elle fût la moins sûre. Il n'a rien examiné par ses yeux, il n'a employé que ses oreilles. Bien plus, car des deux manières dont l'ouïe sert à nous instruire des choses, savoir, la lecture des livres et nos propres recherches, il n'a fait aucun usage de la. dernière : nous l'avons prouvé plus haut. Si l'on veut savoir pourquoi il s'en est tenu à la lecture, c'est que par ce moyen on ne court aucun risque, et que l'on n'a rien à souffrir en apprenant. Il n'est besoin pour cela que de se loger dans une ville où il y ait un grand nombre de livres, ou d'avoir auprès de soi une bibliothèque, bien fournie. Avec ce secours, on peut à l'aise, dans un cabinet, sans rien perdre de son repos et de sa tranquillité, s'instruire de ce que l'on cherche.; comparer ensemble les écrivains passés et observer leurs fautes. Mais pour faire des recherches exactes, il en coûte des travaux et de la dépense, Aussi, c'est ce qui perfectionne l'histoire, et qui lui donne son prix. On le voit parle témoignage de ceux qui se sont exercés dans ce genre d'écrire. Ephore dit que s'il était possible que ceux qui écrivent des faits en fussent témoins oculaires, ce serait la meilleure manière de les connaître; et Théopompe, que celui-là est d'autant plus habile dans les choses de la guerre, qu'il s'est trouvé à un plus grand nombre de combats, comme le plus éloquent orateur est celui qui a plaidé le plus de causes. Il en est de même de la médecine et de l'art de conduire les vaisseaux. Homère nous apprend la vérité avec encore plus de force et d'énergie, lorsque voulant nous montrer en la personne d'Ulysse quelles doivent être les qualités d'un homme propre aux grandes affaires : «Muse, dit-il, faites-moi l'éloge de cet homme subtil et rusé qui a couru tant de pays, qui a vu tant de villes et connu les mœurs de tant de nations; qui a essuyé sur mer tant de travaux et de peines, qui s'est trouvé dans tant de guerres, et a été tant de fois exposé à la violence des flots. » C'est un écrivain de ce genre-là, que la dignité de l'histoire demanderait. Comme

Platon dit que les hommes seraient heureux si les philosophes étaient rois, ou si les rois étaient philosophes, je dirais volontiers, moi, qu'il ne manquerait rien à l'histoire, si les personnes employées dans les grandes affaires l'écrivaient eux-mêmes, non par manière d'acquit, comme on fait aujourd'hui; mais avec le soin qu'on prendrait si on était persuadé que de tous les devoirs de la vie, le plus nécessaire et le plus noble serait de s'y appliquer, sans que jamais rien pût en détourner, ou si ceux qui se mêlent de l'écrire regardaient l'usage et l'expérience des affaires comme une préparation nécessaire à un historien. Jusque là on doit s'attendre à voir bien des fautes dans les histoires. Or, Timée ne s'est nullement mis en peine d'acquérir cette préparation. Il n'est jamais sorti du lieu où il demeurait. Affaires, guerre, politique, voyages, recherches, il semblait avoir voulu renoncer à tout. Malgré cela, il est en réputation de bon historien. Je ne conçois pas ce qui lui a mérité cet honneur. (ANGELO MAI, ubi supra; et deinde DOM THUILLIER.)

Tel fut Timée, et c'est lui-même qui nous l'apprend. Il est, du reste, facile de s'en convaincre; car, dans le commencement de son livre VI, il dit que plusieurs personnes supposent que le genre démonstratif exige une plus grande intelligence, un travail plus consciencieux et plus de connaissances acquise que le genre historique n'en réclame ; que cette opinion avait été émise par je ne sais qui, devant Éphore, et que celui-ci, ne pouvant la réfuter, s'est efforcé d'établir une comparaison entre les deux genres, en mêlant les discours à l'histoire. (ANGELO MAI; JACOB GEEL, ubi supra.)

Timée avance là une absurdité ; c'est d'ailleurs calomnier cet historien. Éphore, dans tous ses travaux historiques, se montre admirable pour son style, pour ses vues, et pour le plan de son sujet; il fait également preuve d'une grande habileté dans ses digressions et dans les maximes qu'il tire de son propre fond; pour tout dire enfin, toutes les fois qu'au sujet principal il ajoute un discours, je ne sais comment il arrive qu'on aime à entendre avec un égal plaisir l'historien et l'orateur. Cependant Timée, pour ne point paraître avoir usé de calomnie contre Éphore et contre d'autres écrivains, blâme toujours et à tout propos ce qu'ont fait de bien tous les historiens, et, parce qu'il a dit sur chacun tout le mal possible, il se figure que personne au monde ne s'apercevra de sa méchanceté. (Ibid.)

Cependant, jaloux de donner de l'importance à la mission de l'historien, Timée commence par dire qu'il y a autant de différence entre le genre historique et le genre démonstratif, qu'il en existe entre les édifices véritables et la disposition scénique d'un lieu. Il affirme ensuite que les seules recherches nécessaires à la construction de l'histoire demandent plus de travaux que la composition des morceaux oratoires; il ajoute que, pour son propre compte, il a supporté de si grands frais, et s'est soumis à tant de fatigues pour réunir les mémoires de quelques auteurs, et faire des recherches sur les mœurs des Ligures, des Gaulois et des Ibères, qu'on ne le croirait pas s'il en faisait le récit. Néanmoins, que répondrait-il, si un de ces historiens lui posait ces questions : Est-il plus coûteux et plus pénible de rester tranquillement dans une ville,. occupé à recueillir des livres et à rechercher des détails sur les coutumes des Ligures et des Gaulois, que de parcourir soi-même de nombreuses contrées, et de voir tout de ses propres yeux? N'est-ce pas différent, ou d'avoir entendu le récit des combats sur terre et sur mer, le récit des sièges, de la bouche de ceux qui y ont assisté, où bien d'avoir été soi-même au nombre des acteurs de ces terribles travaux de la guerre? Car je ne pense pas qu'il existe entre des édifices véritables et leur représentation scénique, ni

entre le genre historique et le genre démonstratif, autant de différence qu'il y en a, dans toute composition, entre celui qui raconte sans une connaissance personnelle, jointe à une expérience éclairée, et celui qui écrit sur des traditions. Les hommes inhabiles se figurent que rien n'est plus facile pour les historiens que de recueillir des mémoires et d'apprendre de ceux qui savent la masse des faits; mais c'est encore une erreur dans laquelle doivent nécessairement tomber les gens inhabiles. Car comment pourrait-il se faire qu'ils interrogeassent convenablement sur les combats de terre et de mer, ainsi que sur les sièges des villes? Et d'ailleurs, comment comprendraient-ils le détail de tant de choses, eux qui sont dans l'ignorance complète de ces matières? Souvent il arrive que la manière même d'interroger devient d'un puissant secours à celui qui raconte, et il suffit d'une insinuation pour conduire à travers tous les faits celui qui en a été témoin. L'homme inhabile, au contraire, ne sait point consulter ceux qui ont vu les événements antérieurs, et ne sait pas même comprendre les faits accomplis de son temps; car, quoiqu'il y assiste, il en est en quelque sorte absent. (ANGELO MAI, Script. veter. nova collectio, Rome, 1827; JACOB GEEL, in-8°,1829.)

Fragments du LIVRE XIII

CHAPITRE I

- Dorimaque et Scopas donnent des lois aux Étoliens.

Des guerres continuelles et un luxe désordonné avaient jeté les Étoliens dans de si grandes dépenses, que sans que l'on s'en aperçût, sans qu'ils s'en aperçussent eux-mêmes, ils se trouvèrent enfin accablés de dettes. Dans cet état, ne voyant de ressource que dans le changement du gouvernement, ils mirent à leur tête Dorimaque et Scopas, deux hommes factieux, et dont tous les biens étaient engagés à leurs créanciers. Élevés à cette dignité, ces deux hommes prescrivirent des lois à leur patrie, (Excerpta Valesiana.) SCHWEIGHAEUSER.

Alexandre l'Étolien résistait aux législateurs Dorimaque et Scopas, leur démontrant par de nombreux arguments, que partout où se trouvait le germe de ces lois, on ne pouvait l'étouffer sans exciter de grands malheurs chez les peuples qui les suivaient. Il demandait donc que non seulement on s'occupât de diminuer actuellement le fardeau des impôts, mais que l'on songeât encore à consolider cette mesure. Il regardait, en effet, comme une chose absurde, de donner sa vie en temps de guerre pour protéger sa famille, et de ne point s'occuper pendant la paix de ce qui peut assurer l'avenir. (ANGELO MAI, etc.; ubi supra.)

Scopas, législateur des Étoliens, ayant été dépouillé de la dignité en vertu de laquelle il avait écrit ces lois, porta ses voeux sur Alexandrie, espérant y obtenir des biens qui soulageraient sa misère et satisferaient son avidité. Il ignorait sans douté que, de même qu'un hydropique ne peut soulager sa soif par aucune boisson avant que le médecin ait guéri la maladie, ainsi la soif de posséder ne saurait être rassasiée à moins qu'on n'extirpe par quelque moyen le vice de l'âme qui le produit. L'homme dont je parle est un exemple remarquable de cette vérité. Il arrive à Alexandrie; on le fait général des troupes; on lui confie les principales affaires; le roi lui donne chaque jour dix mines pour sa table, tandis que les officiers subalternes n'en recevaient qu'une : tout cela lui paraissait encore trop peu. Sa première avidité ne fut pas rassasiée; il la porta à de tels excès que, devenu odieux à ceux mêmes qui l'avaient enrichi, il perdit et ses richesses et la vie. (In cod. Urbin. apud SCHWEIGH. Vide etiam apud ANGEL. MAlUM, ubi supra.)

CHAPITRE II

- *Franchise et droiture des Achéens dans les affaires publiques.*
- *Telle était aussi autrefois la manière des Romains.*
- *Portrait d'Héraclide.*
- *Force de la vérité.*

Quoique la fraude et la tromperie dans le maniement des affaires publiques ne soient pas dignes d'un roi, on a cependant vu des hommes qui ne se faisaient nul scrupule de s'en servir, il y en a même qui, à force de les voir en usage, ont été jusqu'à soutenir qu'elles étaient nécessaires. Les Achéens étaient fort éloignés de cette pensée; loin de tromper leurs amis pour augmenter leur puissance, ils ne voulaient pas même que la tromperie eût la moindre part aux victoires qu'ils remportaient sur leurs ennemis. La victoire, selon eux, n'avait rien d'éclatant ni de solide, si l'on ne combattait ouvertement et si l'on ne devait ses succès à son courage. Ils s'étaient fait une loi de ne jamais cacher les traits dont ils devaient se servir; ni d'en lancer de loin, se persuadant que le seul combat légitime est celui qui se fait de près et de pied ferme C'est pour cela qu'en guerre non seulement ils s'avertissaient les uns les autres du combat qu'ils avaient résolu de se donner, mais encore du lieu où il se donnerait; et aujourd'hui on ne fait aucun cas d'un général qui ne cache pas ses desseins. On voit encore chez les Romains quelques légères traces de cette ancienne manière de faire la guerre; car ils la déclaraient à leurs ennemis ; ils se servaient rarement d'embuscades, et se battaient de près, et de main à main. Maintenant les choses sont bien changées. Il y a parmi les chefs une espèce d'émulation à se tromper les uns les autres, soit dans les affaires civiles, soit dans les militaires, et ce sont les excès ou l'on tombe sur ce sujet qui m'ont fait faire ces réflexions, (DOM THUILLIER.)

Philippe, comme pour donner à Héraclide un sujet de s'exercer, lui ordonna de chercher comment il pourrait nuire à la flotte des Rhodiens et la faire périr, et en même temps il envoya en Crète des ambassadeurs pour irriter les Crétois contre ce peuple, et les porter à lui déclarer la guerre, Héraclide, homme naturellement malfaisant, reçoit cet ordre avec joie. Il pense aux moyens de l'exécuter, met à la voile et arrive à Rhodes. Il était originaire de Tarente, né de parents du plus petit peuple, et qui gagnaient leur vie du travail de leurs mains, il avait apporté en naissant toutes les dispositions imaginables pour devenir un grand scélérat. Dès sa plus tendre jeunesse il se livra à la plus infâme prostitution; beaucoup d'esprit au reste, et une grande mémoire. Terrible à ceux qui lui étaient inférieurs, et osant tout contre eux; bas et rampant à l'égard de ceux qui étaient au-dessus de lui. Accusé autrefois d'avoir voulu livrer Tarente aux Romains, il avait été envoyé en exil; non pas qu'il eût aucune autorité dans sa patrie, mais parce qu'étant architecte, sous prétexte de réparer quelque brèche aux murailles de la ville, il avait trouvé le moyen de s'emparer des clefs de la porte d'où l'on passait dans les terres. Il se retira chez les Romains, et de là il écrivit a Tarente et à Hannibal. Mais

quand il se vit découvert, craignant les suites de sa trahison, il se réfugia chez Philippe, dont il gagna tellement la confiance, et auprès de qui il se mit en si grand crédit, qu'il fut presque cause de la ruine entière d'un si puissant royaume. (DOM THUILLIER)

Mais les Prytacéens qui déjà tenaient Philippe comme suspect à cause de la perfidie avec laquelle il s'était conduit avec les Crétois, soupçonnèrent aussi que c'était pour machiner quelque perfidie qu'Héraclide leur avait été envoyé par lui. (Suidas in I txeraveis.) SCHWEIGH.Celui-ci étant entré rappela toutes les raisons qui avaient déterminé Philippe à prendre la fuite. (Suidas in fApelogÛw.) SCHWEIGH

... Leur disant que Philippe préférait tout souffrir plutôt que de révéler en cela ses desseins aux Rhodiens. Ce discours fit tomber tous les soupçons qu'on avait sur Héraclide. (Suidas in fAnad¡jasyai et fAp¡luse.) SCHWEIGH.

Je suis persuadé que la plus grande déesse qu'il y ait parmi les hommes, celle qui a le plus de force et de pouvoir, c'est la vérité. On a beau, de tous côtés, s'élever contre elle, en vain tontes les probabilités semblent favoriser le mensonge, elle s'insinue et entre par elle-même, je ne sais comment, dans l'âme. Quelquefois elle fait éclater d'abord sa puissance ; il arrive aussi quelquefois qu'elle demeure longtemps obscurcie et comme étouffée sous les ténèbres; mais enfin elle reprend le dessus par ses propres forces et triomphe glorieusement de son ennemi. (DOM THUILLIER .)

Damoclès était un ministre habile et fort versé dans les affaires. Il fut envoyé avec Pythéon pour observer les conseils des Romains; (Excepta Vales.) SCHWEIGH.

CHAPITRE III

- Cruauté inouïe de Nabis, tyran de Lacédémone.

Depuis la défaite des Lacédémoniens, par Machanidas, Nabis, tyran de ce peuple, dominait depuis trois ans dans Sparte, sans oser rien entreprendre de considérable. Il ne s'occupait qu'à jeter les fondements solides d'une longue et insupportable tyrannie. Pour cela il s'attacha à perdre tout ce qui était resté dans cette république. Il en chassa les hommes les plus distingués en richesses et en naissance, et il abandonna leurs biens et leurs femmes aux principaux de son parti et aux étrangers qui étaient à sa solde, tous assassins, et capables de toutes sortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette espèce de gens, que leur scélératesse avait fait chasser de leur patrie, s'assemblaient de tous les coins du monde auprès du tyran, qui vivait au milieu d'eux comme leur protecteur et leur roi, en faisant d'eux ses satellites et sa garde, et fondant sur eux une réputation d'impiété et une puissance qui fût inébranlable. Il ne se contenta point de reléguer les citoyens, il fit en sorte que, même hors de leur patrie, ils ne trouvassent aucun lieu sûr, aucune retraite assurée. Les uns étaient massacrés dans les chemins par ses émissaires, il ne rappelait les autres d'exil que pour les faire mourir. Enfin, dans les villes où quelques-uns d'eux demeuraient, il faisait louer des maisons voisines des leurs par des personnes non suspectes, et y envoyait des Crétois qui, par les ouvertures qu'ils faisaient aux murs et par les fenêtres, les perçaient de traits, soit qu'ils fussent debout ou couchés; il n'y avait ni lieu ni temps où les pauvres Lacédémoniens fussent en sûreté, et la plupart d'entre eux périrent misérablement. Outre cela, il inventa une machine, si on peut l'appeler de ce nom, qui représentait, une femme revêtue d'habits magnifiques, et qui ressemblait tout-àfait à là sienne. Toutes les fois qu'il faisait venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parlait avec beaucoup de douceur et d'honnêteté du péril dont le pays et Sparte étaient menacés par les Achéens, du nombre des étrangers qu'il était obligé d'entretenir pour la sûreté de l'état, des dépenses qu'il faisait pour le culte des dieux et pour le bien commun. Si on se laissait toucher par ces discours, il n'allait pas plus loin, c'était tout ce qu'il se proposait. Mais, quand quelqu'un refusait de se rendre et se défendait de donner, il disait ; « Peut-être n'ai-je pas le talent de vous persuader, mais je pense qu'Apéga vous persuadera. » Apéga. était le nom de sa femme. À peine avait-il fini ces paroles; que la machine paraissait. Nabis, la prenant par la main, la levait de sa chaise, puis passait à son homme, l'embrassait, le serrait entre ses bras et l'amenait bientôt contre la poitrine de la statue, dont les bras, les mains et le sein étaient hérissés de gros clous cachés sous ses habits; lui appuyant ensuite les mains sur le dos de la femme, et l'attirant par je ne sais quels ressorts, il le serrait contre le sein de la prétendue Apéga , et l'obligeait par ce supplice de dire tout ce qu'il voulait. Il fit périr de cette manière une grande quantité de ceux dont il n'avait pu extorquer autrement ce qu'il demandait. (Dom THUILLIER.)

Toutes ses autres actions répondirent à celles que nous venons de rapporter, et il ne se démentit jamais. Il avait sa part dans les pirateries qu'exerçaient les Crétois. Dans tout le Péloponnèse, il répandait des scélérats dont les uns pillaient les temples, les autres volaient sur les grandes routes, d'autres assassinaient, et, après avoir partagé le butin avec eux, il leur donnait dans Sparte un lieu de refuge pour les mettre en sûreté. Vers ce temps-là quelques Béotiens, étant venus à Lacédémone, gagnèrent tellement

l'amitié d'un des écuyers de ce tyran, qu'ils l'engagèrent à faire voyage avec eux. Il prit, en effet, un beau cheval blanc, le plus beau qu'il y eût dans les écuries de son maître. À peine furent-ils arrivés à Mégalopolis, que des satellites envoyés par le tyran se jettent sur eux, emmènent le cheval et l'écuyer, et insultent ceux qu'il accompagnait. D'abord les Béotiens demandent qu'on les conduise au magistrat; sur le refus qu'on leur en fait, un d'entre eux se met à crier : Au secours! au secours ! Les habitants s'assemblent et se mettent en devoir de mener les voyageurs aux magistrats. Ce tribunal effraya les satellites de Nabis qui lâchèrent leur proie et se retirèrent. Le tyran, qui cherchait quelque prétexte de courir sus aux peuples voisins, saisit celui-ci. Il se mit en campagne et poursuivit les bestiaux de Proagoras et de quelques autres, et ce fut là le commencement de la guerre. (Excerpta Vales.) SCHWEIGH.

CHAPITRE IV

- *Affaire d'Antiochus en Arabie.*

Chatténia, troisième division du pays des Gerréens. POLYBE, livre XIII.

Le sol de Chatténia est un sol stérile, mais il est cependant couvert de bourgs et de tours à cause de l'opulence des Gerréens qui l'habitent. Elle est sur la mer Érythréenne. (Steph. Byz. in KatthnÛa.) SCHWEIGH.

Leba est comme Saba; une ville du pays de Chatténia, car Chatténia est une province des Gerréens. (Steph. Byz. in Lab‹w.) SCHWEIGH.

Les Gerréens prièrent le roi de ne pas détruire les avantages qui leur avaient été concédés par les dieux: C'était, disaient-ils, la jouissance éternelle de la paix et de la liberté. Après s'être fait expliquer leur lettre par des interprètes; il leur répondit qu'il consentait à leur demande. (Id. in fAjioæsi.) SCHWEIGH.

Il ordonna aussi d'épargner le pays des Chatténiens. (Steph. Biz. in KatthnÛa.) Ibid..

Lorsque le roi Antiochos ont confirmé la liberté des Gerréens, ceux-ci lui donnèrent cent talents d'argent, mille d'encens et deux cents de l'aromate appelé stacte; car on trouvait tous les aromates sur la mer Erythréenne. Le roi s'embarqua ensuite pour se rendre à l'île de Tulé d'où il retourna par mer à Séleucie. (Suidas in Stakt®.). Ibid.

CHAPITRE V

- *Fragments géographiques.*

Badiza est une ville des Bruttiens. POLYBE , livre XIII. (Stephan. Byz.) SCHWEIGH.

Lampetia est une ville des Bruttiens. POLYBE, livre XIII (Ibid.)

Mélétussa est une ville d'Illyrie de laquelle parle Polybe dans son livre XIIII (Ibid.)

Ilattia est une ville de Crète. POLYBE, livre XIII. (Ibid.)

Sibyrtus est une Ville de Crète. POLYBE, livre XIII. (Ibid.)

Adram est une ville de Thrace que Polybe, dans son livre XIII, nomme Achène. (Ibid.)

Champ de Mars, c'est un champ inculte de la Thrace, où les arbres ne croissent que faibles et rabougris; ainsi que le dit Polybe dans son livre XIII. (Ibid.)

Les Digériens sont un peuple de la Thrace. POLYBE, livre XIII. (Ibid.)

Cibyle est une ville de Thrace don loin du pays des Astes. POLYBE, livre XIII. (Ibid.)